This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Arc 48.1

Harvard College Library

FROM

Library of
University of Upsala

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

Fondée Par Karl Piehl

publiée

avec la collaboration de MM. BASSET, DARESSY, ERMAN, IACOBY, LEFÉBURE, LIEBLEIN, LORET, MORET, NAVILLE, PELLEGRINI, SPIEGELBERG, STEINDORFF

par

ERNST ANDERSSON
Professeur Agrégé d'Egyptologie à l'Université d'Upsala

Publication subventionnée par l'État

Vol. IX

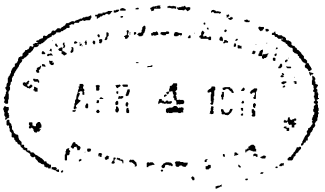
Akademiska Bokhandeln
(C. J. LUNDSTRÖM)
UPSALA

Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte
PARIS

J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung
LEIPZIG

Williams and Norgate
14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON
and 7, Broad Street, OXFORD

Cure 48.1



BOUND MAY 31 1911

UPSALA 1906
IMPRIMERIE ALMQVIST & WIKSELL

TABLE DES MATIÈRES.

A. Articles de fond: Page

ANDERSSON, E., Observations sur l'ouvrage de M. Erman, intitulé: »Aegyptisches Glossar. Die häufigeren Worte der aegyptischen Sprache» 87

ANDERSSON, E., Les Oeuvres de Karl Piehl I—II 104, 137

ANDERSSON, E., Un Passage (Pl. VIII, l. 7—8) du Papyrus N° 3055 du Musée de Berlin 199

LEFEBURE, E., Les quatre côtés d'une barque 18

LEFEBURE, E., Sur le nom du dieu de Létopolis 19

LÉVY, I., Lotanu-Lotan 70

SJÖBERG, N., Quelques remarques sur la grande inscription historique de Médinet-Habu 22

SJOBERG, N., Inscriptions du temps d'Amenhetep I.—I. Stèle de *Kars* 217

SPIEGELBERG, W., Die Eigentümerin des Pap. Florent. 3669 21

WEILL, R., L'Asie dans les textes égyptiens de l'Ancien et du Moyen Empire IV—VI 1, 63

B. Ouvrages critiqués:

MALLON, A., Grammaire Copte avec Bibliographie, Chrestomathie et Vocabulaire [ERNST ANDERSSON] 24

WEILL, R., Recueil des inscriptions égyptiennes du Sinaï [ERNST ANDERSSON]. 41

LADY MEUX, Manuscript N:o 6. The book of paradise, being the histories and sayings of the monks and ascetics of the egyptian desert, by Palladius, Hieronymus and others, edited by E. A. Wallis Budge I—II [A. CEDERBERG]. 49

ANDERSSON, E., Ausgewählte Bemerkungen über den bohairischen Dialect im Pentateuch Koptisch [A. MALLON] 120

VON LEMM, O., Das Triadon. Ein sahidisches Gedicht mit arabischer Übersetzung [ERNST ANDERSSON] 131

VON LEMM, O., Der Alexanderroman bei den Kopten [ERNST ANDERSSON] 133

VON LEMM, O., Kleine Koptische Studien XXVI—XLV [ERNST ANDERSSON] 158

LE PAGE RENOUF, Egyptological and philological essays. II, III [ERNST ANDERSSON] 170, 202

SPIEGELBERG, W., Aegyptologische Randglossen zum Alten Testament [A. CEDERBERG] 187

BAUER, A. & STRZYGOWSKI, J., Eine Alexandrinische Weltchronik, Text und Miniaturen eines Griechischen Papyrus der Sammlung W. Golenischev [F. W. VON BISSING] 220
HEYES, HERM. JOS., Bibel und Ägypten. Abraham und seine Nachkommen in Ägypten. I. Teil. [ERNST ANDERSSON] 227

C. Divers:

ANDERSSON, E., Remarques détachées sur »ΠΙΣΤΙΣ ΣΟΦΙΑ (Pistis-Sophia), ouvrage gnostique de Valentin, traduit du copte en français avec une introduction par E. Amélineau.» II—III . 52, 233
XIVe Congrès international des Orientalistes (extrait de la circulaire N° 4) 37
Notice 62
MÉLANGES (Mémoires de MM. Hall, Mallon et Naville) 192

Arc 48

La reproduction des articles publiés par SPHINX est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

Aucun numéro ne se vend séparément.

HARVARD COLLEGE LIBRARY
APR 4 1911
CAMBRIDGE, MASS.

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

FONDÉE PAR KARL PIEHL

publiée

avec la collaboration de MM. Basset, Daressy, Erman, Iacoby, Lefébure, Lieblein, Loret, Moret, Naville, Pellegrini, Spiegelberg, Steindorff

par

ERNST ANDERSSON
Professeur Agrégé d'Egyptologie à l'Université d'Upsala

Publication subventionnée par l'État

Vol. IX — Fasc. I.

Akademiska Bokhandeln
(C. J. Lundström)
UPSALA

Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte
PARIS

J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung
LEIPZIG

En vente chez:
Williams and Norgate
14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON
and 7, Broad Street, OXFORD

Sommaire

A. Articles de fond: Page

WEILL, L'Asie dans les textes égyptiens de l'Ancien et du Moyen Empire (Suite) 1

LEFÉBURE, Les quatre côtés d'une barque 18

LEFÉBURE, Sur le nom du dieu de Létopolis 19

SPIEGELBERG, Die Eigentümerin des Pap. Florent. 3669 . . 21

SJÖBERG, Quelques remarques sur la grande inscription historique de Médinet-Habu 22

B. Comptes rendus critiques:

A. MALLON, Grammaire Copte avec Bibliographie, Chrestomathie et Vocabulaire [ERNST ANDERSSON] 24

R. WEILL, Recueil des inscriptions égyptiennes du Sinaï. Bibliographie, texte, traduction et commentaire [ERNST ANDERSSON] 41

LADY MEUX, *Manuscript N:o* 6. The book of paradise, being the histories and sayings of the monks and ascetics of the egyptian desert by Palladius, Hieronymus and others, edited by E. A. Wallis Budge. I—II [A. CEDERBERG] 49

Remarques détachées II sur la »traduction française» de Pistis-Sophia [par ERNST ANDERSSON] 52

XIV:e Congrès international des Orientalistes (extrait de la circulaire N:o 4) 37

Notice 62

L'Asie
dans les textes égyptiens de l'Ancien et du Moyen Empire

par **Raymond Weill.**

(Suite).

IV.

La XIIe dynastie, documents nouveaux. Stèle de Khousovkou; inscriptions de Ptah-ourou et de Sinofrit au Sarbout-el-Khadim.

La première de ces inscriptions est celle de l'importante stèle de Khousovkou, découverte à Abydos et publiée en 1900 par Garstang[1]. Nous reproduisons ci-contre, dans leur disposition et leur dessin originaux, les inscriptions de ce monument dont l'intérêt exceptionnel a été signalé successivement par Maspero[2] et par Max Müller[3].

De la formule de proscynème qui occupe les quatre lignes du cintre, on doit seulement retenir que le prince Khousovkou, surnommé Zaï, portait ce titre singulier, non élucidé encore, de »grand *ouârtou* de la ville[4]»; le même renseignement se retrouve dans la deuxième colonne de l'inscription verticale du bas de la stèle.

[1] *El-Arabah (Egyptian research account,* 1900), pl. 4, 5.

[2] *Rev. critique,* 1902, II, p. 284—286.

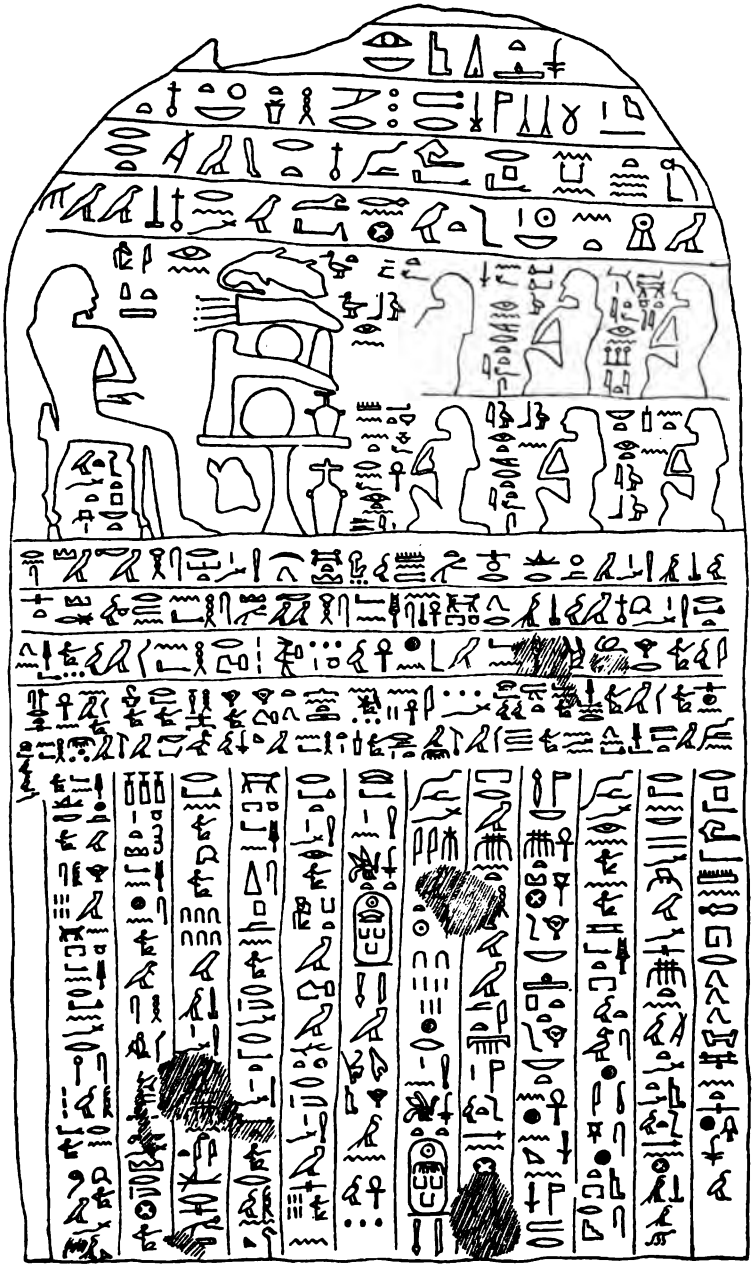
[3] *Or. Litteraturzeitung,* 15 novembre 1903, et *Die alten Ägypter als Krieger und Eroberer in Asien* (dans *Das alte Orient,* 1903), p. 32.

[4] Cf. R. Weill, *Sur OUARTOU NI HIQIT* etc., dans *Rec. de travaux,* 1905, premier fascicule. Maspero pense (*Rev. critique,* 1902, II, p. 284) que les *ouârtou* correspondent "à ce qu'on appelle les gardes-côtes dans l'Egypte actuelle c'est-à-dire les soldats chargés de surveiller les confins du désert et des terres cultivées sur les deux rives du Nil, à l'effet de prévenir les attaques des Bédouins.

Sous le cintre, un ordinaire »tableau de famille« et une représentation du défunt devant le repas funéraire; auxquels nous ne nous arrêterons pas. Au dessous se trouvent cinq lignes d'inscription horizontales et douze lignes verticales, dont l'ensemble constitue un résumé des expéditions militaires auxquelles le défunt avait pris part à la suite d'Ousirtasen III, et des actions d'éclat pour lesquelles il avait été récompensé ou promu à quelque grade supérieur. Le graveur a tout d'abord laissé intact le registre des cinq lignes horizontales, et a commencé l'inscription plus bas, dans la colonne verticale de droite où se lisent les premiers titres du prince Khousovkou; arrivé au bout de la douzième colonne, dans laquelle il s'est efforcé de faire tenir tout ce qui concernait l'expédition de Nubie, il est revenu à la bande horizontale ménagée au dessus, a commencé à la découper en lignes, qu'il remplissait au fur et à mesure; à la fin de la troisième, s'apercevant que la place disponible menaçait d'être insuffisante, il a continué en serrant le texte en hauteur et en largeur, et s'est finalement vu forcé d'ajouter à la dernière ligne un petit prolongement vertical, en marge.

Nous passerons sur les cinq premières colonnes, dont les formules, parfois difficiles, n'importent pas ici; la biographie du personnage commence seulement en haut de la sixième: »Je naquis en l'an 27 de la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Noubkaourî*, Voix-Juste. Se leva la Majesté du Roi du Sud et du Nord *Khâkaourî*, Voix-Juste, avec les couronnes blanche et rouge, sur le siège de l'Horus des vivants; donna Sa Majesté que j'accomplisse les travaux de la guerre à la suite et aux côtés de Sa Majesté, parmi les *Six de l'Intérieur*[1]. Comme je fus assidu dans mon service

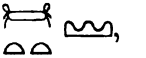
[1] Il ne s'agit pas d'une escouade de six hommes appartenant à la maison royale, mais d'un corps spécial probablement attaché à la personne du souverain. Zaï étail déjà commandant de compagnie, "chef de 60 hommes" (col. 10), lorsqu'on le retrouve (col. 12) parmi les *Six de l'Intérieur*



à ses côtés, donna Sa Majesté que je fusse promu au rang de *suivant du Roi;* je fus fait chef de 60 hommes. Se rendit Sa Majesté, en remontant le fleuve, pour frapper les *Anou* de Nubie; voilà que je culbutai un nègre du pays de.... *kkaf* (?) auprès de mon poste; puis ensuite, je redescendis à la suite [du Roi], parmi les *Six de l'Intérieur.* Voilà qu'il me promut au grade de *chef des suivants*, et je fus fait chef de 100 hommes, pour ma récompense». En ayant fini avec l'expédition de Nubie, le narrateur continue, au début des lignes horizontales: »Se rendit Sa Majesté, en descendant vers le nord, pour frapper les *Monitiou-Sati.* Arriva Sa Majesté au pays nommé *Sakmim*, et agit Sa Majesté de la manière la plus excellente en s'avançant dans l'intérieur en vie, santé, force. Or, *Sakmim* fut culbuté, en même temps que le *Lotanou* misérable. Je formais l'arrière-garde, et menai (?) alors l'infanterie au combat contre les *Âmou.* Voilà que je renversai un *Âmou*, et lui fis enlever ses armes par deux hommes de l'infanterie. Je ne cessai point de combattre de ma personne, et fus loué pour n'avoir point tourné le dos aux *Âmou.* Par la vie d'Ousirtasen, je dis la vérité! Et il me donna un glaive (?) en électrum, pour ma main, ainsi qu'un *amsi* (?) et une arme *maksou,* recouverts d'électrum, et [le reste de] ses armes.»

Il n'y a, dans cette narration, que la dernière partie, en lignes horizontales, qui intéresse directement notre sujet. C'est, comme on voit, le compte-rendu d'une expédition en territoire asiatique faite sous le règne d'Ousirtasen III, et la chose est d'autant plus intéressante qu'avant la découverte du monument, on ne connaissait positivement aucune expédition en Asie au temps de la XIIe dynastie. Montounsisou, sur la stèle dont nous avons parlé plus haut (§ III), fait seulement allusion à des expéditions de ce genre, disant qu'il a »repoussé les *Antiou,* les *Monitiou* et les *Hirou shâou,* renversé leurs demeures, etc.» Ici, au contraire, nous avons

sous les yeux un exposé de faits précis, rappelant vivement, par les détails, certains passages de l'inscription d'Ouni, et dont la narration est surtout remarquable à cause de plusieurs noms géographiques qu'elle nous donne l'occasion d'enregistrer pour la première fois.

Notons d'abord qu'à trois reprises, dans le texte, les indigènes sont appelés du nom connu d'*Âmou*, »Asiatiques». Mais au début, lorsque le narrateur veut caractériser la partie du monde dans laquelle l'expédition est engagée, il nomme les , *Monitiou-Sati*, expression ethnographique qui jamais, nous l'avons remarqué plus haut, ne s'était rencontrée auparavant dans un texte antérieur au Nouvel Empire. Si l'on compare maintenant, au point de vue de l'orthographe, la dénomination que nous venons de voir avec celle des de l'inscription bien connue d'Ahmos-si-Abina, on constatera l'acquisition irréfutable de deux faits que les circonstances antérieures nous ont seulement permis d'établir, jusqu'ici, avec une certitude relative. Le premier est l'existence du mot  , avec le sens »Asie», dès le temps du Moyen Empire: comme nous l'avons vu plus haut, cela se manifestait déjà par l'inscription de Monthotpou Nibhotpourî trouvée à Gebeleîn et le pectoral d'Amenemhâit III provenant de Dahchour. On voit, en second lieu, que et ne sont que deux manières d'écrire le nom d'un même peuple ou d'une même race, et par suite, que la présence ou l'absence du dans l'orthographe ne différencie nullement deux sortes de *Monitiou*, comme Max Müller pouvait encore le croire il y a une dizaine d'années; cela aussi, nous l'avons montré plus haut, on le pouvait deviner d'après l'orthographe par-

ticulière du nom des *Monitiou* sur la stèle de Montounsisou. Les questions de *Monitiou* et de *Sati* sont ainsi, croyons-nous, définitivement élucidées.

En ce qui concerne *Sati*, il semble que ce nom s'appliquait déjà à l'Asie à une époque considérablement antérieure au Moyen Empire. On connait, en effet, par la publication de F. Petrie, un ivoire sculpté[1] provenant de la tombe ou chapelle de l'Horus , à Abydos, et sur lequel est reproduite la figure d'un captif debout, les bras liés, surmontée de la légende . Le déterminatif et l'analogie avec de nombreux exemples où le nom est déterminé de même[2], tendraient à faire croire qu'il s'agit ici du *Sati* de la première cataracte; mais le type du prisonnier, sa barbe et sa chevelure tombante le rendent impossible à confondre avec un Nubien, et il est évident que c'est un septentrional. Petrie pense avoir sous les yeux l'image d'un Lybien[3]; interprétation qui serait seulement admissible en l'absence du nom de *Sati*, qui ne désigne jamais, sous aucune orthographe, les contrées lybiennes, et doit par suite être considéré, ici, comme s'appliquant à l'Asie. L'Horus , on le sait, appartient à la même époque que les Horus *Den*, *Semerkha* et *Azab*, et cette époque, nous l'avons dit plus haut (début de § II) peut être considérée comme correspondant à la fin de la Ire dynastie manéthonienne. Il semble donc acquis qu'à cette date très lointaine, l'Asie s'appelait déjà , *Sati*, et que nous possédons, dans l'ivoire de l'Horus , un monument de plus des relations anciennes de l'Egypte avec l'Asie, à ajouter à la série des monuments thinites de l'Ho-

[1] Petrie, *Royal tombs*, I, XVII, 30.

[2] V. à ce sujet M. Müller, *Asien und Europa*, p. 19—20, 46, 126.

[3] *Royal tombs*, I, p. 23—24.

rus *Den* (plaquette Mac-Gregor), de l'Horus *Khâsokhmou* (vases d'Hierakonpolis), de l'Horus *Semerkha* et de l'Horus *Noutirkha*, roi Zosir (bas-reliefs du ouady Magharah).

Revenons maintenant à l'inscription de Khousovkou. Nous y lisons qu'une fois entrés dans le pays des *Monitiou-Sati*, les Egyptiens atteignirent une contrée nommée *Sakmim*, y pénétrèrent et battirent les gens de *Sakmim* unis à ceux de *Lotanou*. Le premier de ces deux noms , est entièrement inconnu par ailleurs. Quant à celui de , c'est identiquement celui de *Lotanou* bien connu des inscriptions du Nouvel Empire, et nous voyons ainsi que cette expression géographique était déjà connue des Egyptiens de la XIIe dynastie. Max Müller, on s'en souvient, le croyait déjà fermement en 1893, et n'hésitait pas à dire que *Tanou* du papyrus de Sinouhit était une faute de copiste pour *Lotanou*[1].

Nous nous demanderons, un peu plus loin, à quelle zône de territoire le nom de *Lotanou* était attaché au temps du Moyen Empire. Bornons-nous à constater, ici, que d'après le texte de notre stèle, le pays de *Sakmim* et celui de *Lotanou* sont deux régions distinctes l'une de l'autre, dans cette partie du monde où vivent les *Monitiou-Sati* ou *Âmou*, les »Asiatiques». Quelques-uns de ces différents noms vont encore se rencontrer dans les inscriptions qu'il nous reste à examiner maintenant, deux inscriptions du Sarbout-el-Khadim récemment publiées d'après des estampages du British Museum[2].

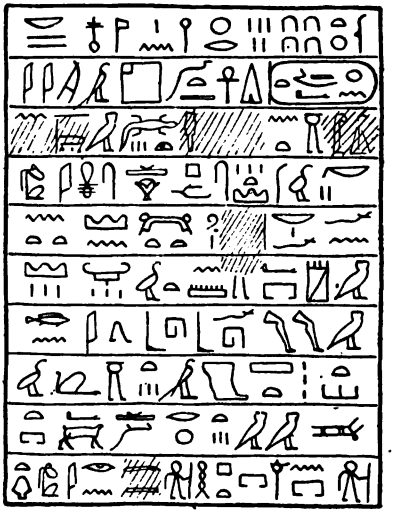
La première, que nous reproduisons ci-contre, est une

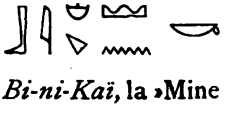
---

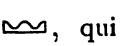
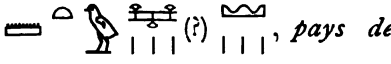
[1] M. Müller, *Asien und Europa*, p. 47, 143—144. Cf. ce qui est dit à ce sujet ci-avant, fin du § III.

[2] R. Weill, *Recueil des inscriptions égyptiennes du Sinaï*, nos 58 et 75. Rappelons que d'une manière générale, le Sinaï, ses inscriptions et ses mines restent complètement en dehors de la présente étude.

petite tablette de 10 lignes horizontales bien encadrées, datée de l'an 45 du règne d'Amenemhâit III. En cette année, lisons-nous, »a rapporté [des pierres précieuses?] en grande quantité, du pays de [Bi-]ni-kiou, l'habile à faire rapport à son Maître, [qui donne?] le *Sati* à *Celui qui est dans le Palais* et apporte le *pays des Monitiou* à ses pieds, qui parcourut les vallées mystérieuses et atteignit des bornes jusque-là inconnues: le préposé à l'Intérieur, chef du trèsor Ptah-ourou, Voix-Juste, né de Ati.»

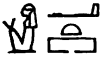
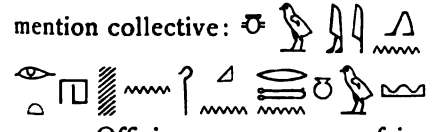


Il est fort malheureuse que le commencement du nom de soit détruit; nous saurions, autrement, si ce nom est bien le même que celui de  , *Bi-ni-Kaï*, la »Mine de Kaï», nom égyptien de la localité du Sarbout d'après une des nombreuses inscriptions de la même époque qu'on y rencontre[1].

On remarque ensuite, dans l'inscription que nous avons sous les yeux, le nom de  , qui n'a pas de raison, au Sinaï, de désigner autre chose que les contrées asiatiques et constitue ainsi un exemple de plus, pour le Moyen Empire, du nom de l'Asie, *Sati*, écrit avec cette orthographe. A noter, enfin, le nom et l'orthographe un peu singulière de  , *pays des Monitiou;* il faut en rapp-

[1] R. Weill, *Rec. du Sinaï*, nº 64; cf. LD II, 144 q.

rocher l'orthographe extrêmement simple , qu'on trouve sur le pectoral de Dahchour [1].

La seconde inscription du Sarbout dont nous avons à parler [2] n'est pas datée, mais son attribution à la XIIe dynastie ne fait aucun doute. Nous reproduisons ci-contre cette inscription, dont les textes donnent, en haut: »Le connu du roi, vraiment, son aimé .... le vénérable auprès de ....»; à droite de la figure du personnage: »Royal don d'offrande à Hâthor Dame du *mafkaï*, de la part du chancelier divin, préposé à l'Intérieur, prophète du *Pa-our* (le sanctuaire) dans la *Chambre du feu* [3], le chancelier divin Sinofrit, Voix-Juste»; sous ses pieds: »Le préposé à ....., Sinofrit, Voix-Juste». L'inscription en petites lignes horizontales qui vient au dessous est un état nominatif des principaux subordonnés de Sinofrit dans son expédition aux mines du Sinaï, des  ou *Domestiques* dont la liste est précédée de la mention collective:  ..... »Officiers venus pour faire ..... au roi du *Lotanou*

[1] Cf. ci-avant, début de § III.

[2] R. Weill, *Rec. du Sinaï*, n° 75.

[3] Sur la *Chambre du feu*, qui est l'une des chambres essentielles du *mamisi*, v. Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, p. 54, n. 3.

. . . . .» Voici donc paraître, encore une fois sous la XIIe dynastie, le *Lotanou* déjà rencontré dans l'inscription de Khousovkou, et ici, dans des conditions telles qu'il semble inévitable d'admettre que le *roi du Lotanou* auquel l'expédition envoyée aux mines avait affaire, était quelque chef indigène des régions sinaïtiques. Observons immédiatement que ce titre de roi, *hiq*, appartient également, dans le papyrus de Sinouhit, au chef asiatique auprès duquel l'exilé égyptien se réfugie; nous avons cité plus haut ces expressions *hiq pou ni Tanou-hirou*, *hiq pen*[1], qui deviennent ici une raison de plus d'admettre, avec Max Müller, l'identité de *Lotanou* avec le *Tanou* de l'histoire de Sinouhit.

La désignation géographique *Tanou-Lotanou* s'étendait donc, au temps de la XIIe dynastie, aux régions sinaïtiques en même temps qu'à celles de la marche syro-égyptienne où combattirent les troupes d'Ousirtasen III: ce *Lotanou* ancien était déjà une région très vaste, et l'on s'explique que Sinouhit, dans son récit, parle du pays où il a vécu comme du *Tanou supérieur*, la partie du *Tanou* la plus rapprochée de la frontière égyptienne. Il est essentiel d'observer, maintenant, que ni dans le papyrus de Sinouhit, ni sur la stèle de Khousovkou, *Tanou-Lotanou* n'est identifié avec l'Asie entière: au papyrus, *Tanou* est en relation avec un pays d'*Adima*, ou *Qadma*, dont nous avons étudié le nom plus haut et qui, d'après le passage de la l. 182, est voisin du Tanou sans se confondre avec lui; dans l'inscription de Khousovkou, de même, deux pays sont mentionnés dans les conditions d'une sorte d'égalité d'appréciation, *Lotanou* et *Sakmim*, qui tous deux font partie intégrante des contrées habitées par les *Monitiou-Sati* ou »Asiatiques». Que *Lotanou*, d'autre part, comprenne le district des mines égyptiennes du Sinaï, cela semble indiquer qu'il ne faut pas étendre bien loin, vers le nord, ses limites primitives, et que

[1] L. 30—31, 142 du papyrus.

le *Lotanou* du début est plutôt à chercher dans les régions semi-désertes qui confinent à la Syrie proprement dite et dont les routes viennent aboutir, du côté opposé, aux plages des golfes terminaux de la mer Rouge.

Quant au nom général de l'Asie, sous le Moyen Empire, nous le savons maintenant, de même qu'aux époques suivantes, c'était *Sati*, et l'une des inscriptions du Sarbout-el-Khadim examinées plus haut nous a fait voir que ce nom de *Sati* s'étendait également à la péninsule sinaïtique. Les Asiatiques s'appelaient, de la manière la plus générale, *Monitiou de Sati*, et ce nom, qu'on rencontre à côté de la désignation d'*Âmou* sur la stèle de Khousovkou, semble équivaloir à ce dernier nom de la manière la plus complète. *Monitiou-Sati* et *Monitiou* sont d'ailleurs une seule et même chose, et nous avons observé à propos de l'inscription de Montounsisou que *Monitiou*, *Hirou-shâou* et parfois *Anou*, *Antiou*, sont simplement des formes de langage différentes pour désigner les peuples asiatiques. Les inscriptions d'Ouni et de Papinakht nous ont montré, d'autre part, que dès l'époque memphite, les mêmes peuples s'appelaient indifféremment *Âmou* ou *Âmou Hirou-shâou*, et nous avons noté, enfin, en comparant certains passages du papyrus de Berlin et du papyrus I de St Petersbourg, que les noms d'*Âmou* et de *Satiou*, les »tireurs de flèches», se remplaçaient l'un l'autre sans modification de sens. On peut donc considérer comme démontré que tous ces noms d'*Âmou*, *Monitiou*, *Hirou-shâou*, *Satiou*, etc., sont complètement équivalents entre eux, et qu'on commettrait une grande erreur en cherchant à les attribuer à des catègories différentes des populations asiatiques.

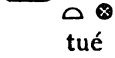
Il en est tout autrement, nous le savons, pour les noms de pays, dont nous connaissons maintenant au moins trois, d'attributions plus ou moins bien déterminées, mais en tous cas distinctes, *Adima* ou *Qadma*, *Tanou-Lotanou* et *Sakmim*.

En ce qui concerne en particulier *Lotanou*, nous avons déjà indiqué que le *Lotanou* des Egyptiens du Moyen Empire devait s'étendre à l'est et au sud-est de l'isthme bien plutôt que dans la direction du nord. Rappelons que par la suite, dès le début des grandes expéditions syriennes des rois de la XVIIIe dynastie, on constate que le terme de *Lotanou* a pris en Syrie une extension énorme, est devenu une sorte de désignation générale de la Syrie entière et particulièrement de ses régions les plus éloignées de l'Egypte[1]. Il semble avoir complètement perdu, en même temps, son application primitive aux déserts de la marche orientale de l'isthme et du Sinaï; mais pendant que le développement des relations de tout genre entre l'Egypte et l'Asie avait pour résultat de déplacer et d'étendre ainsi, dans le langage égyptien, la signification du nom de *Lotanou*, tout porte à croire que les Asiatiques, au contraire, conservaient à ce nom sa signification ancienne et véritable, et que c'est lui qu'on retrouve, sous la forme *Lotan*, dans les classifications ethnographiques indigènes que la Genèse nous a conservées[2]. L'idée premiére de cette identification remonte d'ailleurs à une date assez ancienne[3].

V.

Index des noms géographiques et ethnographiques[4].

, *Sinouhit*, l. 81, 238.

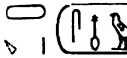
 , *Ouni*, l. 21 (pour mémoire; est probablement situé en Basse-Egypte).

[1] V. à ce sujét Maspero, *Notes sur différents points d'histoire et de grammaire*, X, dans *Rec. de travaux*, XVII (1895), p. 138–142, et *Histoire*, II, p. 121–122.

[2] *Genèse*, XXXVI, 20, 29.

[3] V. Maspero, *Histoire*, II, p. 121, n. 4.

[4] Prenons note que dans cet index des noms de lieux et de peuples asiatiques avant le Nouvel Empire, nous ne rencontrerons point une dénomi-

 , *Sinouhit,* l. 9 (pour mémoire; localité basse-égyptienne).

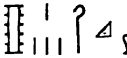
(?), »l'Orient»(?), plaquette de la collection Mac-Gregor au nom de l'Horus .

, dans le nom divin *Sopdou-nib-Abti:* inscriptions de Magharah et du Sartout-el-Khadim, *passim.*

, nom du chef des Asiatiques au tombeau de Khnoumhotpou II à Beni-Hassan.

, bas-relief de Khéops au ouady Magharah (L D II, 2*c*; *Rec. du Sinaï*, 7).

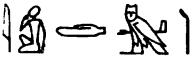
, stèle de Montounsisou.

 , *Sinouhit,* l. 17.

(pour mémoire; *Pap. Golénischeff,* v. *Zeitschrift,* 1876, p. 109—110).

(lu le plus souvent), *Sinouhit,* l. 29.

(lu le plus souvent), *Sinouhit,* l. 182, 219.

 (pour mémoire; *Anastasi 6*, p. 4, l. 14—15).

---

nation bien connue aux époques suivantes, celle de *Shasou.* Il est certain, d'après les textes, que le nom de *Shasou* ne désigne pas autre chose que ceux de *Satiou, Monitiou, Hiroushâou* ou *Amou,* et l'on est quelque peu surpris que cette autre désignation des nomades de la marche syro-égyptienne ne se soit encore rencontrée dans aucun texte de l'Ancien Empire ou de la XIIe dynastie.

, *Papinakht*, l. 11 (Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, p. 134).

[1], *Papinakht*, l. 12 (Sethe, *ib.*).

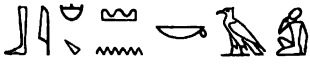
, *Ouni*, l. 13.

, tombeau de Khnoumhotpou II à Beni-Hassan.

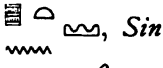
, stèle de Khousovkou (Garstang, *El-Arabah*, pl. 4, 5).

, *Sinouhit*, l. 30, 142—143; nom du roi du *Tanou* dans l'histoire de Sinouhit.

, *Ouni*, l. 21 (pour mémoire; est probablement en Basse-Egypte).

 , inscr. du Sarbout-el-Khadim (LD II, 144, 9; *Rec. du Sinaï*, 64).

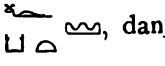
, même nom? Inscr. du Sarbout-el-Khadim (*Rec. du Sinaï*, 58).

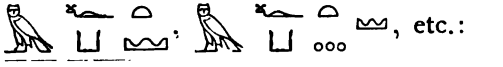
 , *Sinouhit*, l. 20.

, *Sinouhit*, l. 53.

, *id.*, l. 121.

, *id.*, l. 61, 63.

 , dans le nom de pays , v. ce nom.

 , etc.:

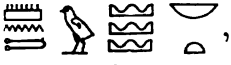
[1] Le déterminatif original est l'homme armé, dans la même position, mais sans bouclier.

1° dans le nom divin *Hâthor-nibit-Mafkaï:* inscriptions de Magharah et du Sarbout-el-Khadim, *passim*.

2° dans le nom de pays , v. ce nom.

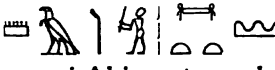
, pectoral d'Amenemhâit III provenant de Dahchour (Morgan, *Fouilles à Dahchour*, pl. XX, XXI).

, inscr. du Sarbout-el-Khadim (*Rec. du Sinaï*, 58)

 , inscr. de Sahourî, Ousirnirî, Papi I à Magharah (LD II, 39 f., 152 a, 116 a; *Rec. du Sinaï*, 8, 9, 18).

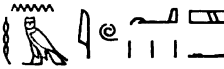
, stèle de Montounsisou.

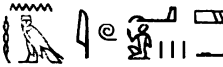
, stèle de Khousovkou (Garstang, *El Arabah*, pl. 4, 5).

 , etc. (pour mémoire), inscr. d'Ahmos-si-Abina et nombreuses inscr. du Nouvel Empire.

, »Vaincus du Nord», vases au nom de l'Horus

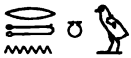
(Quibell, *Hierakonpolis*, I, pl. XXXVI à XXXVIII).

 , *Sinouhit*, l. 73.

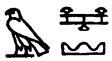
 , *Sinouhit*, l. 292.

(Cf., pour mémoire, une inscription du temps d'Aménothès III dans Rougé, *Inscr. hiéroglyphiques*. pl. XXVI, l. 14).

, tombeau d'Anti à Deshasheh (Petrie, *Deshasheh*, pl. IV).

 , stèle de Khousovkou (Garstang, El-Arabah, pl. 4, 5).

id., inscr. du Sarbout-el-Khadim, (*Rec. du Sinaï*, 75).

 , *Sinouhit*, l. 242.

, *Sinouhit*, l. 245.

, *Ouni*, l. 23, 23, 28, 31.

, stèle de Montounsisou.

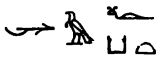
, stèle de Monthotpou.

, *Ouni*, l. 12.

, *Papinakht*, l. 12 (Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, p. 134).

, *Sinouhit*, l. 13 (pour mémoire; ville de la Basse-Egypte).

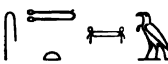
, inscr. de Papi II à Magharah (LD II, 116 a; *Rec. du Sinaï*, 19).

 , inscr. de Dadkarî à Magharah (*Rec. du Sinaï*, 11).

, *Ouni*, l. 21 (pour mémoire; est probablement en Basse-Egypte).

, stèle de Khousovkou (Garstang, *El-Arabah*, pl. 4, 5).

. *Sinouhit*, l. 17, 25, 72, 97, 245, 265.

 , inscription de Monthotpou Nibhotpouri à Gebeleîn (*Rec. de travaux*, XIV [1893], p. 26).

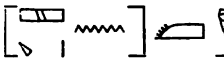
. pectoral d'Amenemhâit III provenant de Dahchour (Morgan, *Fouilles à Dahchour,* pl. XX, XXI).

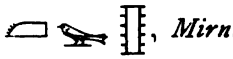
, ivoire thinite d'Abydos (Petrie, *Royal Tombs,* I, pl. XVII, 30).

, inscr. du Sarbout-el-Khadim (*Rec. du Sinaï*, 58).

, stèle de Khousovkou (Garstang, *El-Arabah,* pl. 4, 5).

, lecture fréquemment adoptée au lieu de celle de , v. ce nom.

 , *Sinouhit*, l. 21.

 , *Mirnirî I*, l. 38, et *Papi I*, l. 27.

, *Teti*, l. 274.

, *Ouni*, l. 29.

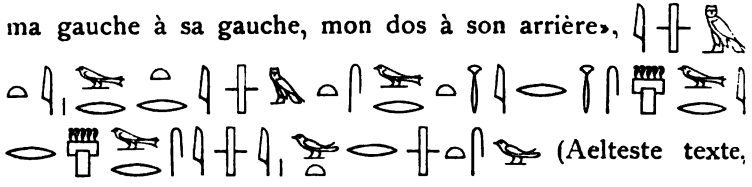
, *Sinouhit*, l. 100, 190, 129, 182, 222.

, *Sinouhit*, l. 31.

, tombeau de Khnoumhotpou II à Beni-Hassan.

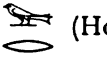
Les quatre côtés d'une barque.

Par **Eugène Lefébure.**

Quand l'Egyptien s'en allait en barque dans l'autre monde, il avait soin de s'orienter en accord avec son véhicule, comme pour s'identifier ou tout au moins pour s'harmoniser avec lui. Le rituel de la barque fait dire au personnage: »ma droite est à sa droite, mon devant à son avant, ma gauche à sa gauche, mon dos à son arrière»,  (Aelteste texte, pl. 13, l. 25—6).

Les principaux termes de cette phrase, intéressante pour les noms des quatre côtés de la barque, figurent dans un autre passage du même formulaire avec les variantes qui suivent:

pour l'avant, (Horhotep, 436), et (Maspero, Trois années de fouilles, p. 229);

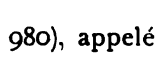
pour la gauche,  (Horhotep, 436, et Aelteste Texte, pl. 12, l. 10); pour l'arrière, (Horhotep, 436, et Todtenbuch, édition Naville, t. I, pl. 110, l. 9—10, ch. 99).

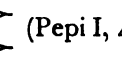
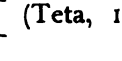
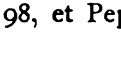
Sauf pour *ha,* il se peut que ces noms, dont deux paraissent nouveaux (ceux de l'avant et de l'arrière), aient été

choisis à l'origine dans une intention analogue à celle que signale ainsi M. Frazer: »Quand les marins de Galéla naviguent à quelque distance des côtes, ils ne font attention ni aux navires ni aux oiseaux qu'ils rencontrent; ils pensent que s'ils le faisaient, ils seraient détournés de leur route et ne pourraient achever leur traversée. Ils ne doivent parler ni de leur vaisseau, ni d'aucune de ses parties. S'ils ont à parler de la proue, par exemple, ils disent: »le bec de l'oiseau»; babord se dira »sabre» et tribord »bouclier» (Golden Bough, traduction française, t. I, p. 397).

Sur le nom du dieu de Létopolis.

Par **Eugène Lefébure.**

Il a été dit trop exclusivement ici (Sphinx, VII, p. 25), au sujet des formes du nom de l'Horus Létopolitain, (Pepi II, 980), appelé aussi  (Pepi I, 567), et (Pepi II, 975), »que les pyramides *ont* le type le plus simple», celui qui ne comporte pas la négation: »préférent» au lieu de »ont» serait plus exact.

Le type négatif du nom se rencontre en effet dans les textes des pyramides, où il varie avec le type positif, comme dans les textes postérieurs. On trouve pour la même formule  (Pepi I, 44 et Merenra, 63), et (Pepi II, 31). Pareillement, pour une autre formule, on lit  (Teta, 198, et Pepi II, 1294), et  (Pepi I, 679).

A propos de ce dieu, il est à noter que son introduction parmi les sept gardiens du coffre d'Osiris, semble résulter d'une confusion qui s'est produite dans les différentes copies du ch. 17 du Todtenbuch, dès le moyen Empire au moins (cf. Todtenbuch, ch. 17, l. 39—44, Aelteste Texte, pl. 3, 17, 32, Todtenbuch, édition Naville, I, pl. 24, l. 46—7, et t. II, pl. 56, Horhotep, 523—5; etc.).

L'Horus ainsi nommé était un ichneumon, mais les Egyptiens assimilaient aussi l'ichneumon au dieu Shu. M. Spiegelberg a remarqué, et en a fait l'objet d'une obligeante communication, que le Musée Lavigerie possède un scarabée ayant pour inscription au dessus d'un ichneumon (T. I, pl. 34, n° 32): de plus, M. Spiegelberg a un scarabée exactement semblable. Au Musée Lavigerie, les objets de provenance punique, comme le scarabée, datent au plus tard du huitième siècle avant notre ère (Musées d'Algérie et de la Tunisie, t. I, p. 6).

Alger, le 14 novembre 1903.

Die Eigentümerin des Pap. Florent. 3669

von

Wilhelm Spiegelberg.

Das Hauptinteresse des Papyrus, welchen PELLEGRINI im letzten Hefte dieser Zeitschrift in einem vortrefflichen Lichtdruck zugänglich gemacht hat, liegt zweifellos in dem Namen der Besitzerin. Sie hatte, wenn man richtig[1] liest, den griechischen Namen *Kh}ris* also Χάρις. Dazu stimmt auf das beste der griechisch geschriebene Name der Rückseite ⲁⲣⲓⲥ, der demnach in [Χ]άρις zu ergänzen ist. Die Wiedergabe von χ durch $K+h$ ist auch sonst (z. B. durch die Transcriptionen des gnost. Papyrus[2]) bekannt.

---

[1] Dass der zweite Buchstabe kein ist, zeigt Zeile 16.

[2] Siehe Hess in Streitbergs "indogermanischen Forschungen" VI, S. 128.

Quelques remarques sur la grande inscription historique de Médinet-Habu.

Par **Nils Sjöberg.**

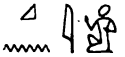
Dans son Thesaurus inscriptionum Aegyptiacarum [1] M. Brugsch a publié une copie excellente de »Der grosse historische Text von Medinet-Abu aus der Epoche Königs Ramses III». Cependant quelques petites erreurs s'y sont glissées, et voilà quelques corrections.

Les lignes 14—20 finissent dans la copie de Brugsch par des lacunes. La copie de Rosselini [2] montre cependant que c'est une porte ou quelque chose de semblable qui les coupe, les rendant ainsi plus courtes que les autres. Aussi une copie que mon regretté maître Karl Piehl a bien voulu me fair voir démontre-t-elle ces lignes complètes. D'ailleurs le texte donne un sens excellent quand on le traduit sans supposer des lacunes. — Je commence à la fin de la ligne 12:

Il ouvre sa bouche avec le souffle pour les hommes.
Pour vivifier l'Egypte par ses dons chaque jour.
Il est le fils de Sebeq,
Le vengeur du cycle divin;
Il a renversé les pays etrangers,
Les adversaires sont pressés [3] à sang dans sa main.

[1] Vol. 5 pag. 1197—1207.

[2] Monumenti reali Pl. 139.

[3] Je lis  ainsi que l'a Dümichen dans sa copie. Hist. Inschr. II: 46.

Leur [1] récolte est detruite,
Leurs peuples sont faits prisonniers,
Les armes sont déposées pour toujours dans son pays.
On vient en joie pour voir le grand soleil de l'Egypte;
Le disque solaire leur est bienveillant [2],
Le second Ra, quand la lumière se repand sur la terre,
Le Chu d'Egypte qui est dans le ciel.
Ils disent: Grand est le soleil de notre pays.
Nous sommes les humbles dans le pays maintenant.
L'obscurité est anéantie, oh roi Ramsès;
Les peuples vaincus sont aménés vers l'Egypte comme esclaves,
Le tribut est ramassé pour son cycle divin,
Oh rassasoieur, il y a de la nourriture et des aliments en abondance en Egypte,
La joie est grande dans ce pays,
Et il n-y a pas de chagrin,
Car Amen-Ra a installé son fils sur son trône,
Tout le circuit du soleil est rassemblé dans sa main.

Upsala le 25 Jan. 1905.

---

[1] pour .

[2] pronom personnel absolu.

MALLON, A., *Grammaire Copte avec Bibliographie, Chrestomathie et Vocabulaire.* Beyrouth, Imprimerie Catholique 1904. Prix: brochée 7 fr. 50; reliée 8 fr. 50.

»Espérons que la grammaire du dialecte sahidique aura bientôt pour successeur un manuel du dialecte bohaïrique qui puisse offrir à la science les mêmes services que l'autre par sa valeur semble appelé à lui rendre».

Ces mots dont M. PIEHL a terminé son compte rendu[1] consacré au travail de M. Steindorff, intitulé »Koptische Grammatik mit Chrestomathie, Wörterverzeichnis und Litteratur» (Berlin 1894), nous sont revenus à la mémoire, lorsque nous avons eu le précieux avantage de recevoir l'ouvrage dont nous allons parler ci-dessous. Aussi est-ce avec un sentiment de satisfaction — nous tenons à le dire préliminairement — que nous nous sommes empressés, après avoir parcouru rapidement la »Grammaire Copte», de remonter aux mots du grand savant suédois sur ce »manuel du dialecte bohaïrique qui puisse offrir à la science les mêmes services . . . .», et nous sommes très heureux de reconnaître, qu'à leur vrai sens elles sont applicables au travail de M. MALLON. La phrase citée ci-avant, cependant, date de loin, et celui qui l'écrivit alors ne se serait guère douté, qu'un manuel du dialecte bohaïrique émanerait d'un autre côté que celui qui a eu l'honneur de voir paraître l'excellente grammaire de M. Stern et celle de M. Steindorff — il se peut du reste, que bien d'autres se soient abandonnés à la même croyance. Quoiqu'il en soit, toujours est-il que l'attente exprimée alors par M. Piehl, n'est point désappointée aujourd'hui. Elle s'est plutôt réalisée d'une manière brillante, et nous ne croyons pas exagérer, en disant que quiquonque s'est appliqué sérieusement pour pénétrer dans ce manuel du dialecte bohaïrique et en même temps prétend à être véridique doit tomber d'accord avec notre opinion sur la valeur scientifique du livre de M. Mallon. De même, à ce sujet, il ne serait guère inutile de se rappeler, que cette grammaire du dialecte bohaïrique nous est venue de la *Faculté Orientale à l'Université St Joseph de Beyrouth,* et ce fait nous excite irrésistiblement à signaler ici le développement rapide que celle-ci

[1] *Sphinx*, I, 1 p 47.

a eu pendant ces dernières années. Fondée en 1902[1], elle peut déjà enregistrer un travail méritoire au service des sciences, — nous en voyons une preuve entre autres dans l'admirable publication, dont nous avons lu ci-dessus le titre. Aussi sommes-nous bien convaincus, qu'elle n'a pas encore, pour ainsi dire, dit son dernier mot, pas du moins sur les questions appartenant au domaine de la langue et, plus spécialement, de la grammaire copte.

L'absence d'une grammaire copte exclusivement consacrée au dialecte bohaïrique a causé, on le sait, de nombreuses difficultés surtout aux jeunes étudiants qui, en apprenant le copte, ont commencé par étudier le bohaïrique. Mais ce n'est pas les novices seulement qui ont souffert de cet inconvénient; les illustres maîtres en traitant du copte dans leurs cours d'étude doivent l'avoir ressenti eux aussi plus d'une fois. Il est vrai que, depuis longtemps, on a eu, pour tout enseignement du dialecte bohaïrique, à recourir à la »Koptische Grammatik» de M. Stern, »la meilleure qui ait jusqu'ici existé»[2], mais de même que celle-ci a été précieuse et, par son caractère scientifique ainsi que sa solidité admirable, tout à fait d'une nécessité absolue à une étude approfondie de la langue copte, de même elle nous semble passer la portée des jeunes étudiants qui y font les premiers pas chancelants. Par la publication de la »Koptische Grammatik etc.» de M. Steindorff on avait sans doute remédié en partie à ces inconvénients, en tant que par là on avait obtenu un manuel bien utile à mettre à profit pour le premier enseignement. Ce manuel, cependant, ne traitant que le dialecte sahidique, on voyait malheureusement les mêmes difficultés se lever, lorsqu'il était question d'aborder l'étude du bohaïrique, et il doit y avoir un grand nombre de commençants qui, comme nous, se sont vu forcés pour cette raison de se familiariser d'abord avec les règles fondamentales de la grammaire du dialecte sahidique pour étudier plus tard, en comparant, l'autre dialecte principal, le bohaïrique, à l'aide de l'excellente grammaire de M. Stern.

D'ailleurs on pourrait discuter pour tout de bon la question de savoir, lequel des deux dialectes on doit prendre pour base en apprenant le copte. A tout prendre, ce serait selon beaucoup une affaire de goût, mais il n'en est pas moins vrai que si l'on veut aller au fond, on peutêtre là-dessus d'opinions différentes. Nous voudrions, cependant, souligner, que par là nous visons en premier lieu à ce qui est le plus pratique pour les commençants; c'est pourquoi nous nous permettrons d'émettre comme notre avis que, pour l'enseignement primaire du copte, on doit choisir le dialecte bohaïrique, et pour alléguer au moins

[1] Cfr d'ailleurs *Le Muséon*, Vol. V. Nos 3—4 p. 415.
[2] Pirhl, *Sphinx* I, 1 p. 48.

quelques raisons à l'appui de cette assertion, nous nous bornerons à citer les suivantes: 1) le dialecte bohaïrique est le plus simple et s'accommode par conséquent le mieux à la capacité des débutants. 2) il semble propre à éveiller, d'une manière toute particulière, l'intérêt des étudiants de pénétrer plus avant dans les mystéres de la langue copte — surtout chez ceux qui, dans un intérêt purement biblique ou ecclésiastique, ont décidé d'apprendre le copte, et c'est ainsi, paraît-il, que l'étude du dialecte bohaïrique ouvrira la porte à l'étude approfondie du copte entier, de sorte que cette étude puisse faire encore de rapides progrès. Enfin, nous avons cru découvrir la même pensée dans la grammaire de M. Stern, plus spécialement dans la phrase suivante: »Der unterägyptische und der oberägyptische dialect werden in dieser grammatik eine gleichmässige behandlung erfahren, indem ich den erstern, in Deutschland von je mehr gepflegten, wegen seiner lautlichen einfachheit voran, und den letztern ihm gegenüber stelle»[1]. S'il en est ainsi, nous sommes heureux de nous ranger à l'avis du maître incontesté dans le domaine de la grammaire copte.

Par la publication de la présente grammaire la science copte se trouve dans la situation avantageuse d'avoir à sa portée deux manuels — celui de M. Steindorff et celui de M. Mallon. Tous les deux s'adressent aux débutants, et tous les deux sont des travaux méritoires qui par leur exactitude scrupuleuse pourraient être mis en parallèle l'un avec l'autre. Pour ce qui est de leurs méthodes, il n'est pas difficile le s'apercevoir, qu'ils diffèrent en principe — c'est ce que nous montrent entre autres les préfaces. Bien qu'il fût, pour plusieurs raisons, très tentant d'essayer une comparaison de ces méthodes pour faire voir ainsi, laquelle mérite de l'emporter sur l'autre, nous ne nous prononcerons pas encore sur cette question: l'avenir rendra bien certainement la sentence définitive. —

En terminant notre introduction pour passer ensuite à un compte-rendu détaillé de l'ouvrage de M. Mallon, nous voudrions renvoyer aux mots suivants qui se lisent dans la préface[2]: »La présente grammaire .... a pour objet direct le dialecte bohaïrique et ne donne de l'égyptien que ce qui est indispensable pour l'intelligence du copte; car elle s'adresse au débutant et ne suppose aucune connaissance préalable de l'une ni de l'autre langue». Nous avons cru nécessaire de les rappeler à nos lecteurs surtout pour ne pas donner lieu à des inquiétudes dans le cas où, en parlant de l'ouvrage cité, nous trouverions utile de nous écarter un peu du sujet, et de mettre ainsi sur le tapis des questions qui à la rigueur n'entrent pas dans le cadre d'un manuel du dialecte bohaïrique. Du reste, à ce sujet, rien que cette

[1] STERN, *Kopt. Gr.* § 10.
[2] P. IV.

phrase: »L'égyptien proprement dit.... n'écrivait que les consonnes» (p. 2) nous fournit l'occasion d'une digression. Cette thèse amène notre attention sur un point de controverse relativement à l'écriture égyptienne qui, pendant ces dernières années, a été discuté au sérieux. Cependant nous croyons inutile de faire ici l'histoire de cette question, et il ne serait pas nécessaire non plus de signaler encore une fois notre opinion la-dessus qui d'ailleurs, on le sait sans doute, s'accorde le mieux avec celle de M. Piehl (cfr p. ex. Sphinx VII p. 120 etc.) C'est un sujet tout particulier qui nous a forcé à relever ici la controverse. Dans le »Wissenschaftlicher Jahresbericht» qu'à fourni récemment la »Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellschaft» [1], la rédaction de l'annuaire de l'égyptologie ou plutôt du rapport des ouvrages égyptologiques les plus importants, publiés depuis 1900 à 1903, a été confiée à M. Schäfer [2]. Après avoir touché en passant aux »Sammelwerke», M. Schäfer passe à un compte rendu du travail scientifique relatif à la grammaire égyptienne. Ici nous trouvons d'abord exposés, comme cela se fait d'ordinaire, la méthode ainsi que les résultats des grammairiens modernes, et, à tout prendre, tout qu'il s'agit d'en faire le résumé, rien ne donne lieu à des remarques. Après cela M. Schäfer a jugé bon de donner lui-même une appréciation générale des opinions opposées à celle des »Grammatiker». A ce sujet, il commence par renvoyer aux articles publiées dans les »Proceedings» qui »combattent vigoureusement la théorie sémitisante» [3], mais sans réfuter les arguments qu'on y trouve exposés, il se borne à signaler son étonnement pour ainsi dire par ces mots: ».... muss man doch sagen, dass da zum Teil recht wunderliche Dinge zu Tage gekommen sind». Peut-être! Mais toujours est-il qu'on pourrait en penser différemment. Après avoir, par là, débrouillé ses pensées personnelles sur les articles susmentionnés, M. Schäfer se hâte d'examiner l'avis de M. Piehl. Pour ce qui est des raisons que ce dernier savant a alléguées [4] pour appuyer encore son opinion souvent exprimée, il nous semble au premier abord qu'elles ont dû écraser toute contradiction. Cependant l'occasion s'est présentée, paraît-il, de faire une attaque contre les preuves convaincantes de M. Piehl; on a tout de même mesuré ses forces contre lui — à en juger par cette phrase: »Dass aber jemand ..... unter anderem wieder die hieroglyphischen Schreibungen der römischen Kaisernamen paradieren lassen würde zum Beweise dafür, dass ägyptische Buchstaben nicht *w* (*u*) und *j* (*i*), sondern schon im Altägyptischen immer Vokale bezeichnen, das war doch

---

[1] Vol. LVIII, 1 p. 251 etc.
[2] *Ibid.* p. 268.
[3] PIEHL, *Sphinx* VII p. 124.
[4] Cfr *Sphinx* VII p. 120 etc.

mehr als man enwarten konnte» [1]. Et les raisons de cette critique étrange? Au point de vue purement scientifique nous n'en avons pas trouvé une seule! Pourtant il y en a deux, dont le caractère insignifiant se recommande de soi-même: 1) Si le jeu du hasard ou — comme on dit un peu plus loin — »der Neid der Götter» n'avait pas joué le tour à la science égyptologique de faire tomber entre les mains de CHAMPOLLION une »bilinguis» contenant des noms propres ptoléméens qui avaient donné l'éveil du déchiffrement, mais avait fait plutôt en sorte que d'autres mots dont on a réussi à trouver les équivalents sémitiques en eussent donné sujet, le résultat de ce déchiffrement aurait été formulé d'une manière tout à fait différente. 2) »Wie würden die Arabisten wohl jemand ansehen, der etwa aus der Art, wie arabische Zeitungen europäische Namen umschreiben, ihnen immer wieder beweisen wollte, dass ا und و und ى keine Konsonanten sind? Würden sie sich wohl die Mühe geben, da mit Gründen widerlegen zu wollen?» [2] Pour ce qui est de ces deux »raisons», il suffit pour toute réplique de faire observer deux points: 1) Si la chance avait tourné, si des mots comme p. ex. = ωcϭ, = ωπ, = ⲁⲫⲟⲫⲓ, = ωϣ, = ωρⲕ, = ⲁϥ, = ⲟⲩⲱϣⲉⲙ, = ⲟⲩⲱⲧⲉⲏ etc. etc. avaient fourni la matière du premier déchiffrement, il ne souffre pas de doute — d'après la manière de procéder de M. Schäfer —, que les lettres égyptiennes , , , (ⲉ) n'eussent été regardées comme voyelles. 2) La comparaison qu'établit M. Schäfer entre la méthode dont les journaux arabes se servent en transcrivant des noms européens et le déchiffrement de Champollion des noms propres ptoléméens, afin de prouver ainsi l'impossibilité de la théorie de M. Piehl, nous semble clocher d'une manière extrêmement suspecte. Selon nous, M. Schäfer n'a pas considéré ce fait que jusqu'aujourd'hui on n'a nullement su prouver suffisamment que les lettres , , , en égyptien ne sont que des consonnes. Ainsi nous osons révoquer entièrement en doute l'exactitude de l'argumentation de M. Schäfer — pour ne rien dire de sa manière de procéder extrêmement étrange à laquelle on pourrait appliquer les mots mêmes de l'auteur, lorsqu'il parle de celui qui »sich am wildesten gebärdet» [3].

[1] Cfr *Wissensch. Jahresber. (loc. cit)* p. 272.
[2] *Ibid.* p. 273.
[3] SCHÄFER, *loc. cit.* p. 272 l. 19.

Nous tenons à dire, que par cette digression nous n'avons point visé à rendre suspect l'ouvrage de M. Mallon. Nous ne nous sommes pas empêchés, cependant, de relever en passant quelques faits contre les conclusions un peu affectées de M. Schäfer. — Nous allons donc continuer notre compte rendu critique.

P. 6 l. 6 »Les lettres ⲫ ⲭ ⲍ ne sont employées que dans les mots grecs». Généralement cette règle est applicable aux mots indigènes en bohaïrique, mais elle souffre pourtant des exceptions. Il suffit de renvoyer au »Pentateuch Koptisch» (ed. Lagarde) où se lit ⲁⲣⲱ = res perdita[1], mot rare du reste dont nous avons trouvé par endroits l'ortographe ⲁⲕⲱ[2]. Cfr aussi ⲁⲥⲓⲟⲧⲓⲥ[3].

P. 7 l. 15 »ϫ se prononce *sch* dans quelques mots . . . .; de là vient que cette lettre permute parfois avec ϣ». Pour ce qui est de la prononciation *sch* de ϫ dans quelques mots, il n'y a rien à y redire, mais nous osons révoquer en doute, qu'il en résulterait que »cette lettre permute parfois avec ϣ». Autant que nous savons, il faut considérer, que les mots ⲁⲣϫⲓⲛ : ⲁⲣϣⲓⲛ et ⲙⲉϫⲓⲣ : ⲙⲉϣⲓⲣ ne peuvent pas, à la rigeur, être comptés comme des exemples propres à prouver d'une manière suffisante cette permutation. D'abord, l'ortographe ⲁⲣϫⲓⲛ en bohaïrique nous semble très suspect, et nous sommes portés à croire, que la lettre ϫ s'y est glissé par suite d'une erreur d'écriture. Le mot en question se lit le mieux en bohaïrique ⲁⲣϣⲓⲛ[4]; la forme avec ϫ, au contraire, ne nous est connue que par la lexique de Peyron[5] qui semble citer l'édition du Pentateuque de Wilkins. Il va sans dire, que la variante de Lagarde est à préférer à celle de Wilkins. Ainsi nous osons émettre comme notre avis, que l'ortographe ⲁⲣϫⲓⲛ doit être regardée comme fautive et que, par conséquent, il serait inutile de choisir ce mot pour prouver l'équation ϫ = ϣ. Puis, en ce qui concerne le deuxième exemple: ⲙⲉϫⲓⲣ = ⲙⲉϣⲓⲣ, nous voudrions remarquer que, selons nous, ces deux mots diffèrent en principe relativement à leur prononciation. C'est que ⲙⲉϫⲓⲣ représente l'ortographe bohaïrique, tandis que ⲙⲉϣⲓⲣ, ⲙϣⲓⲣ, ⲉⲙϣⲓⲣ sont les formes sahidiques dont l'ortographe ⲙϣⲓⲣ se lit régulièrement. Il est vrai pourtant, qu'en étudiant des textes bohaïriques on a trouvé par endroits l'écriture ⲙⲉϣⲓⲣ, ⲉⲙϣⲓⲣ, mais le fait est, que ces formes, qui d'ailleurs, pour l'ordinaire, ne se sont présentées que dans les textes bohaïriques moins exactes[6], doivent être considérées

---

[1] Levit. V, 22.

[2] Cfr d'ailleurs Andersson, *Ausgewählte Bemerk. über den boh. Dial. im Pent. Kopt.* p. 100.

[3] *Ibid.* p. 137.

[4] Lagarde, *Der Pent. Kopt., Gen.* XXV, 34.

[5] P. 11 ⲁⲣϫⲓⲛ M. Lens, *ita semel legitur Gen.* XXV, 34.

[6] Cfr Andersson, *Isaks Vermächtnis* etc. (*Sphinx* VII, 2 p. 94).

comme des formes purement sahidiques, empruntées au dialecte bohaïrique. Ainsi il serait évident, qu'on a tout lieu de supposer une différence principale relative à la prononciation de ϫ et de ϭ dans ces mots — différence qui se rattache à d'autres dissemblances dialectiques.

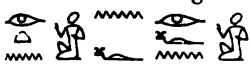
P. 24. En parlant de »l'article défini seul», l'auteur ajoute la remarque, qu'il peut aussi précéder un nom propre, p. ex. ⲫⲛⲟⲩϯ = Dieu, ⲧⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ = Babylone. Il nous semble utile de faire observer aux lecteurs que l'article défini précède régulièrement le mot »Dieu». De même il est employé très souvent devant les noms de lieux, p. ex. ⲧⲁⲣⲁⲃⲓⲁ, *Gen.* XLV, 10; ⲟⲃⲁⲥⲁⲛ, *Devt.* III, 3, 4, 10; IV, 43, 47 etc. Nous avons eu l'occasion plus tôt de nous expliquer sur les raisons qui, selon toute probabilité, ont amené ce dernier emploi de l'article défini [1].

P. 26. Quant à la suppression de l'article, il se lit que cette suppression a lieu entre autres devant »*la forme avec suffixes* des substantifs, qu'ils aient les autres formes ou non», p. ex. ⲓⲁⲧ=, ⲧⲟⲧ=, ⲣⲁⲧ= etc. Nous ne pouvons point partager l'opinion de l'auteur sur ce détail de la grammaire copte. Il nous semble mal à propos de supposer l'article supprimé devant des formes comme p. ex. ⲣⲱⲥ ⲛ̀ϯⲥⲛϥ, *Devt.* XX, 13; ϩⲟⲛϥ ⲙ̀ⲡⲉϫϭⲱⲧ, *Gen.* XLVII, 31; ϩⲛⲧⲥ ⲛ̀ϯⲭⲓⲭ, *Exod.* XXIX, 20 etc. ou, généralement, devant les substantifs — d'un usage très fréquent du reste — qui sont capables d'attacher les suffixes à leur *stat. pron.* Prenons — pour prouver d'une manière suffisamment claire l'impossibilité de la règle citée de notre auteur — p. ex. l'expression ϩⲛⲧⲥ ⲛ̀ϯⲭⲓⲭ. Comme on le voit, cette expression consiste de deux substantifs, l'un lié à un pronom suffixe, l'autre, au moyen de ⲛ, mis en rapport avec le précédent comme le nom régissant. Donc littéralement la traduction: »son (à savoir celui de la main) bout de la main = le bout de la main». Ainsi il en résulte: 1) le suffixe ⲥ se rapporte au nom ⲭⲓⲭ qui se présente lui-même avec l'article défini. 2) même par la présence du suffixe ⲥ, l'expression ϩⲛⲧⲥ ⲛ̀ϯⲭⲓⲭ est déjà assez déterminé pour ne pas admettre pour ainsi dire encore une détermination au moyen de l'article défini (supprimé).

D'ailleurs, à ce sujet, nous voudrions citer encore quelques exemples de la suppression de l'article défini: 1) ⲫⲁϩⲟⲩ. 2) ⲟⲁⲗⲁⲥⲥⲁ. 3) ⲧⲟϯ. Ici on pourrait dire, qu'au vrai sens de ce mot l'article défini est supprimé, parce que, en se réunissant, dans ces mots, au radical, il a tout à fait perdu sa qualité d'article défini. Cela nous montre d'une manière extraordinaire ⲧⲟϯ. dont nous avons trouvé parfois la variante ⲟϯ. [2]

P. 27. »Pronoms affixes. Neutre singulier: ⲥ». A côté du ⲥ le copte emploie, on le sait, très souvent ϥ pour exprimer

[1] *Ausgew. Bemerk.* etc. p. 54—55.
[2] Cfr *ibid.* p. 59.

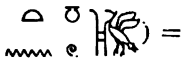
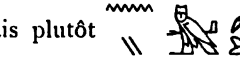
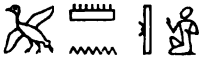
le neutre au singulier. Il en est de même en égyptien, p. ex.  = »ce que je lui ai fait, Osiris me le fait». — *Même page* l. 15 on lit »la première personne du sing. a un troisième pronom suffixe ⲁ etc.» Pour notre part, nous voudrions mettre en doute cette règle. M. STERN semble émettre une opinion tout à fait différente là-dessus. — Au bas de la même page l'auteur nous a donné une notice fort instructive qui mérite d'être citée ici. Il s'agit d'un pronom suffixe ⲣ qui représente parfois la 2 f. sg. Nous tenons à relever ce point-même à plus forte raison que nous avons méconnu une fois la présence de ce suffixe ⲣ[2].

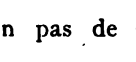
P. 29. Après avoir parlé des fonctions principales que remplit le pronom personnel absolu, l'auteur nous en a fourni quelques exemples typiques. On y lit entre autres la phrase suivante: ⲁⲛⲟⲕ ⲛⲓⲙ ⲁⲛⲟⲕ ⲭⲉ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲁⲣⲁⲛ ⲓ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲉⲛ ⲣⲱϥ ⲙ̀ⲡⲓⲥⲱⲧⲏⲣ »qui suis-je moi pour que mon nom sorte de la bouche du Sauveur?» L'exemple cité est choisi, paraît-il, pour montrer que le pronom personel absolu s'emploie comme »apposition à lui-même quand il est sujet d'une proposition nominale». A notre grand regret, nous ne pouvons pas partager ici l'opinion de l'auteur. La proposition nominale ⲁⲛⲟⲕ ⲛⲓⲙ ⲁⲛⲟⲕ etc. nous présente deux ⲁⲛⲟⲕ, dont l'un prend la place du sujet, l'autre remplace la copule fréquente ⲛⲉ. Ainsi on doit regarder le dernier ⲁⲛⲟⲕ comme la copule, pas comme l'apposition au précédent, d'où il s'ensuit que la traduction de l'auteur est à modifier un peu: »qui suis-je pour que etc.» D'ailleurs nous voudrions renvoyer le lecteur au mémoire que nous avons publié dans le dernier fascicule de cette revue[3]; on y trouvera exposées des preuves ultérieures qui vérifient notre opinion.

P. 30. Le génitif et l'accusatif du pronom personnel s'expriment, on le sait, au moyen de ⲙⲙⲟ=, pronom qui, selon notre auteur, est composé de la préposition ⲙ et de ⲙⲟ »qui est comme le support des suffixes». Bien que cette explication soit à tout prendre exacte, elle nous semble tout de même prêter à des malentendus. Pour notre part, nous voudrions la modifier ainsi: »ⲙⲙⲟ= représente l'état pronominal de la préposition ⲛ(ⲙ), c'est-à-dire la forme que celle-ci a prise devant les suffixes (cfr p. ex. ⲉ : ⲉⲣⲟ=)». C'est là la même chose que l'auteur a exprimée un peu plus loin[4] par ces mots: »le pronom ⲙⲙⲟ= sert aussi de complément direct à la forme *pleine* des verbes».

P. 43. ⲁϣ ⲛⲣⲏϯ »de quelle manière» doit plutôt se lire ⲛⲁϣ ⲛⲣⲏϯ.

[1] DÜMICHEN, *Kal.-Inschr.* 46.
[2] *Sphinx*, VI, 4 p. 235.
[3] *Sphinx*, VIII, 4 p. 247.
[4] P. 30 l. 11.

Les pages 45—49 s'occupent des pronoms indéfinis. L'auteur commence par une énumération des pronoms de cette catégorie qui s'emploient le plus souvent dans les textes bohaïriques. Il serait à désirer que l'auteur y eût joint des mots comme p. ex. ⲣⲱⲙⲓ, ⲭⲱⲃ (ⲥⲁⲁⲓ) qui jouent parfois le rôle de pronoms indéfinis. Pour ce qui est de ⲥⲁⲁⲓ, nous avons publié récemment[1] quelques exemples empruntés au Pentateuque qui nous semblent propres à prouver l'équation ⲥⲁⲁⲓ = ⲭⲱⲃ = *quelque chose* (précédé d'une négation = *rien*). De même nous voudrions mentionner ici ⲧⲉⲛ (en égyptien ) = *chaque*, p. ex. ⲟⲩⲥⲟⲛ ⲛⲧⲉⲛ ⲣⲱⲙⲡⲓ[2]. — Ce qui est d'un intérêt tout spécial, c'est que l'auteur a rangé ⲛⲓⲙ (»un tel») parmi les pronoms indéfinis. Autant que nous savons, c'est la première fois que ce mot a été signalé dans une grammaire copte comme »pronom indéfini» à côté de sa qualité du pronom interrogatif. C'est là encore un point de l'ouvrage qui mérite d'être cité. — Voici pour finir quelques modifications à faire relativement à ce chapitre: 1) (p. 45) . . . . ⲛⲟⲱⲧⲧ. Lire ⲛⲟⲩⲱⲧ. 2) (p. 47) la »forme primitive» de ⲛⲓⲙ n'est guère »*men*», mais plutôt  ⲡⲁ-ⲫⲙⲁⲛ au contraire dérive de  [3]. 3) (même page) ⲡ-ⲕⲉ-ⲏⲣⲱⲗⲏⲥ. Lire ⲡ-ⲕⲉ-ⲏⲣⲱϫⲏⲥ.

P. 56. Parmi les noms composés dont la première partie est une particule nous voudrions relever ⲭⲁⲙⲡⲉ : ⲁⲙⲡⲉ = »charpentier». On rencontre ici un préfixe ⲭⲁⲙ-(ⲁⲙ-) qui dérive de la groupe *ḥem* = »artiste», non pas de  , comme nous avons cru auparavant[4].

P. 61. Le pluriel ⲥⲛⲱϥ de ⲥⲛⲟϥ = »sang» nous semble très suspect; nous n'avons rencontré que ⲥⲛⲱⲱϥ, c'est-à-dire la forme sahidique[5].

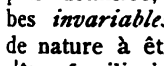
P. 62. En ce qui concerne les »remarques pour l'emploi du pluriel», nous avons lu avec un vif intérêt l'exposition de la différence qui existerait entre la signification de »la forme du sing. avec l'article défini pl.» et de »la forme du pluriel», mais cette différence ne se fait pas valoir d'une manière constante. cfr p. ex. ⲛⲓⲥϫⲟⲧⲓ = »les scribes»[6].

---

[1] *Ausgew. Bemerk.* p. 44.
[2] *Ibid.* p. 88.
[3] Brugsch, *WB.* VI, p. 597.
[4] *Ausgew. Bemerk.* p. 91.
[5] Cfr d'ailleurs Stern, *Kopt. Gr.* § 223.
[6] *Exod.* V, 6, 14.

P. 70. En parlant de la »place de l'adjectif», l'auteur fait remarquer que ⲛⲓⲙⲉⲛ se place toujours après son substantif »qui reste au singulier» à l'exception de ⲙⲁ qui dans ce cas se met ordinairement au pluriel; pour fournir un exemple typique de cet usage fréquent l'auteur a cité *Gen.* XX, 13. A en juger de l'édition de P. de Lagarde le passage cité est en contradiction avec la règle; on lit ici ϩⲉⲛ ⲙⲁ ⲛⲓⲙⲉⲛ. Il faut plutôt renvoyer aux *Num.* XVIII, 31 où se rencontre le pluriel ⲙⲁⲓ.

P. 76 l. 9 ⲕⲁⲧⲁ. Lire ⲕⲁⲧⲁ. — De même (p. 80) il faut lire ⲧⲡⲣⲟⲥⲉⲩⲭⲏ au lieu de ⲧⲡⲣⲥⲉⲩⲭⲏ.

Les pages 81—153, consacrées au verbe en dialecte bohaïrique, nous font voir une exposition brillante qui par son évidence admirable ainsi que par sa richesse de détails doit être propre à faire saillir encore les plus grands mérites du présent manuel, à savoir l'excellente disposition des matières à côté d'une méthode trés claire et très commode. Aussi l'auteur a-t-il apporté beaucoup de soin à ce chapitre de sa grammaire — ce que montrent, selon nous, entre autres la classification des verbes et le tableau de la conjugaison (cfr d'ailleurs »l'ancienne conjugaison») [1]. Cependant nous voudrions faire remarquer qu'il aurait sans doute été utile que l'auteur eût parlé, d'une manière plus détaillée, de la distinction des verbes *variables* et des verbes *invariables.* C'est là, selon nous, une question importante de nature à être actuelle même pour les commençants qui, après s'être familiarisés avec les règles fondamentales de la grammaire, abordent l'étude de divers textes coptes. En étudiant le Pentateuque copte nous avons eu lieu de nous expliquer sur ce point-là, mais — nous sommes les premiers à le regretter, nous ne l'avons touché que rapidement [2]. En tout état de cause il aurait été désirable que l'auteur nous eût fait profiter, à ce sujet aussi, de sa vaste expérience. — D'ailleurs, en ce qui concerne ce chapitre nous n'avons que quelques observations insignifiantes à faire. 1) (p. 87) ⲱⲗⲓ : ⲟⲗⲉ »fouler» signifie plutôt *dompter*, cfr  »serrer en tordant, castigare, domare» [3]. 2) (p. 89) ⲙⲟⲩⲛⲕ ne nous semble guère admettre la signification »fabriquer» (cfr du reste le »Vocabulaire bohairique» p. 121). Le sens primitif de ce verbe est, paraît-il, *achever, accomplir;* puis, il a obtenu très souvent la signification *former.* Enfin, il se présente parfois dans les textes = *cesser,* p. ex. ⲟⲩⲟⲩ ⲁⲧⲙⲟⲩⲛⲕ ⲛⲁⲉ ⲥⲁⲣⲝ ⲛⲓⲙⲉⲛ . . . (Gen. VII, 21); cette dernière signification dérive du sens primitif *accomplir* — généralement il en est de même des verbes qui signifient proprement *accomplir, finir.* C'est là pro-

[1] P. 142 etc.
[2] *Ausgew. Bemerk.* p. 28 etc.
[3] Brugsch, *WB.* I p. 243.

bablement la même chose que l'auteur veut dire, lorsque, dans le tableau des verbes (p. 205), il traduit le verbe en question par »*former, cesser.* 3) (p. 94) ⲥⲁϩⲛⲓ dérive de l'égyptien d'où il s'ensuit que la signification *fournir*[1] est à préférer à celle que donne notre auteur à savoir »commander». 4) (p. 111) ⲁⲣⲉϥⲱϥϧⲛⲣⲓ. Lire ⲁϥⲉⲣⲱϥϧⲛⲣⲓ. 5) (p. 130) . . . . ⲛⲉⲭⲓⲙⲃⲟⲟϩⲉϥ. Lire ⲉⲡⲭⲓⲙⲃⲟⲟϩⲉϥ. 6) (p. 141) ⲁϥⲧⲥⲟϥ. Lire ⲁⲥⲧⲥⲟϥ.

P. 159. Parmi les prépositions composées, on trouve ⲉϩⲣⲏⲓ ⲉϫⲉⲛ »sur» et ⲉϧⲣⲏⲓ ⲉϫⲉⲛ »sur». Il faut se garder de confondre ces deux prépositions dont l'une, ⲉϩⲣⲏⲓ ⲉϫⲉⲛ, signifie *en montant sur,* l'autre, ⲉϧⲣⲏⲓ ⲉϫⲉⲛ, *en descendant sur.* Prenons deux exemples pour éclaircir cette différence de signification: 1) ⲁϥⲱⲥ ⲛⲁϥ ⲉϩⲣⲏⲓ ⲉϫⲉⲛ ⲡⲓⲧⲱⲟⲩ = »er ging hinauf auf einen berg».[2] 2) ⲁⲓⲛⲁⲩ ⲉ ⲡⲓⲡⲛⲁ ⲉϥⲛⲏⲟⲩ ⲉϧⲣⲏⲓ ⲉϫⲱϥ = »je vis l'Esprit Saint descendre sur lui[3]. — De même, à ce sujet, nous voudrions renvoyer à la préposition composée ⲉϩⲟⲗ ϩⲓⲧⲉⲛ qui semble elle aussi admettre deux significations[4].

P. 167 ⲛⲓⲁϥϫⲱⲛ. Lire ⲛⲓⲁⲣϫⲱⲛ.

P. 176. »*Chapitre XVII*». En ce qui concerne ce chapitre où l'auteur a traité avec l'évidence habituelle qu'on lui connaît la proposition nominale, nous voudrions faire observer, qu'il a tout à fait oublié de mentionner les cas très fréquents où dans une proposition nominale la copule (ⲡⲉ, ⲧⲉ, ⲛⲉ) est remplacée par un pronom personnel[5]. Cette omission, cependant, semble être causée par l'opinion émise par notre auteur sur les fonctions principales du pronom personnel absolu, plus spécialement sur son emploi comme »apposition à lui-même» — c'est un point sur lequel nous différons, paraît-il.

P. 191. Il s'agit ici de la »proposition relative», plus spécialement de la »proposition relative nominale avec ⲡⲉ ⲧⲉ ⲛⲉ». et l'auteur nous a fait voir une règle grammaticale ainsi conçue: »Dans la proposition relative nominale avec ⲡⲉ ⲧⲉ ⲛⲉ, lorsque le prédicat est le pronom possessif ϥⲁ- ϥⲱ=, on remplace ⲉ par ⲙ. Pour notre part, nous ne croyons pas qu'il existe dans ce cas un remplacement de ⲉ par ⲙ. Analysons p. ex. la phrase suivante — citée du reste par l'auteur — ⲟⲩⲥⲛⲟϥ ⲙⲫⲱϥ ⲁⲛ ⲡⲉ[6]. D'abord un »antécédent indéterminé»: ⲟⲩⲥⲛⲟϥ; puis il suit une proposition relative négative ⲙⲫⲱϥ ⲁⲛ ⲡⲉ, formée par ⲉ + ⲙ (proprement ⲛ) ϥⲱϥ etc.; cela montre d'une manière suffisam-

[1] Cfr d'ailleurs le "Tableau des verbes" p. 207.
[2] Stern, *Kopt. Gr.* § 538.
[3] Jean I, 32.
[4] Andersson, *Ausgew. Bemerk.* p. 36.
[5] Stern, *Kopt. Gr.* § 304.
[6] *Hébr.* IX, 25.

ment claire la variante: ⲟⲩⲥⲛⲁϥ ⲉⲙⲡⲱϥ ⲉⲛ ⲡⲉ[1]. Devant ⲛ, ⲙ, cependant, on a très souvent omis dans l'écriture l'ⲉ en question; par conséquent il n'y aurait pas lieu de parler ici d'un »remplacement». D'ailleurs nous nous permettrons de renvoyer à la page 193 de l'ouvrage présent où en parlant de la »proposition relative négative», l'auteur semble émettre entièrement le même avis.

Les pages 202—218 sont consacrées à un »tableau des verbes variables et de leurs formes». Il faut reconnaître que, pour plusieurs raisons, ce tableau semble être de nature à rendre de grands services aux commençants. Au point de vue purement scientifique, au contraire, il ne souffre pas de doute qu'on n'eût désiré que le »tableau des verbes variables» se fût fait d'une manière plus détaillée. On s'y aperçoit de l'absence d'un nombre considérable de formes qui se présentent parfois dans les textes quoiqu'à proprement parler, elles soient d'un usage moins fréquent. Il serait sans doute inutile d'énumérer ici toutes les formes des verbes variables — sauf ceux que nous fait voir le »tableau» de l'auteur — qu'en lisant divers textes, nous avons rencontrées. Il suffit, pour tout exemple, de renvoyer à la page 132 de la grammaire de M. Mallon où on lit ϭⲉⲛ ⲡⲁⲓⲙⲉⲣⲟⲩ-ⲣⲉϫⲣⲉϫ-ⲟⲛⲛⲟⲩ. Voilà la forme ⲣⲉϫⲣⲉϫ-, l'état construit de ⲣⲟϫⲣⲉϫ, qui peut servir à compléter le »tableau des verbes» (p. 215).

Après avoir parcouru les pages suivantes (219—220), contenant: 1) »Liste des abréviations». 2) »Chiffres cursifs», nous avons fini notre compte rendu de la grammaire proprement dite. Ces dernières pages nous ont fourni encore une preuve de cette »méthode claire et commode» qui — nous tenons à le dire — rend l'ouvrage de M. Mallon tout particulièrement précieux.

Il reste à dire quelques mots sur la »Bibliographie» et la »Chrestomathie avec vocabulaire». Pour ce qui est de la »bibliographie», il ne souffre pas de doute, que les savants égyptologues ne doivent être fort redevables à l'auteur, parce qu'il a su donner une liste presque complète des »travaux imprimés de littérature copte». En ce qui concerne la chrestomathie avec vocabulaire, nous nous bornerons à dire que, selon nous, tous les textes sont choisis très soigneusement; nous nous réservons, cependant, de nous prononcer, à l'occasion, d'une manière plus detaillée, sur cette partie de la »Grammaire copte», si tant est que nous jugeons nécessaire de le faire. — Les »quatre planches hors texte» méritent d'être mentionnées comme des phototypies excellentes. —

La »Grammaire copte» de M. MALLON appartient, paraît-il, à ces manuels — du reste peu communs — qui par leur ex-

[1] STERN, *ibid.* § 431.

actitude scrupuleuse ainsi que par la disposition soigneuse des matières présentent tout ce qu'on peut exiger d'un livre qui »vise avant tout à faciliter le travail de l'étudiant» qui va aborder l'étude de la langue copte. Pour notre part, nous sommes persuadés que l'ouvrage en question est appelé à jouer un rôle important. Voilà pourquoi nous osons espérer qu'une édition revue et augmentée par le même érudit profond et habile va paraître bientôt.

Upsala, février 1905.

Ernst Andersson.

XIVe Congrès International[1] des orientalistes.

Avril 1905

Haut patronage du Gouvernement Général de l'Algérie Monsieur Jonnart, Député, Gouverneur Général.

Commissaire général du Gouvernement de l'Algérie: M. le Commandant Lacroix.

Tableau des Sections

I. — Inde; Langues Aryennes et Langues de l'Inde

Président: M. SENART, Membre de l'Institut, 18, rue François 1er, Paris (VIIIe).
Secrétaire: M. V. HENRY, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, 95, rue Houdan, Sceaux (Seine).

II. — Langues Sémitiques

Président: M. Philippe BERGER, Membre de l'Institut, Sénateur, Professeur au Collège de France, 3, quai Voltaire, Paris.
Secrétaire: M. FOSSEY, 1, avenue de l'Observatoire, Paris.

Communications annoncées:

M. F. M. Esteves PEREIRA: *Omilia di Proclo, biscopo de Cyzico.*
L'abbé NAU: *Notice historique sur le monastère de Quartanian.*
Dr HAUPT: *Greek philosophy in the old Testament.*
Id. *The etymology of the name Sadducee.*
Id. *Hebrew poetry.*

---

[1] Cfr *Sphinx* VIII, II p. 98—100.

III. — Langues Musulmanes (Arabe, Turc, Persan)

Président: M. René BASSET, Correspondant de l'Institut, Directeur de l'Ecole Supérieure des Lettres, 77, rue Michelet, Mustapha.

Secrétaire: M. DELPHIN, 25, boulevard Bugeaud, Alger.

Communications annoncées:

M. ASIN: *La Psicologia segun Mohidin Aben Arabi.*

M. De CALASSANTI MOTYLINSKI: *Expédition des Espagnols contre Djerba, d'après les sources abadhites. — La Chronique d'Ibn-Ser'ir.*

M. Léon GAUTHIER: *Les deux Tahafout.*

M. BEL: *Etude sur le Dorar es Sanyah.*

M. DANON: *Littérature turco-tartaro-caraïte.*

Comte de LANDBERG: *La langue arabe et ses dialectes.*

M. DESPARMET: *La poésie populaire actuelle à Blidah.*

M. A. FISCHER: *Travaux grammaticaux, lexicologiques et dialectologiques nécessaires dans le domaine de l'arabe.*

Id. *Passage suspect du Coran.*

M. SPIRO: *Les opinions théologiques d'Abou-Hanifa sur l'appropriation* (Kisb).

M. David LOPES: *Trois faits de phonologie arabico-hispanique.*

M. HASSEN HUSSNY ABDUL WAHAB: *Aperçu sur la domination musulmane en Sicile.*

M. le Dr E. GRIFFINI: *Le Diwân de Dû'r Rumma.*

Id. *Yemenica.*

M. MARTINO: *Mahomet et la littérature française du XVIIe et du XVIIIe siècle.*

M. DELPHIN: *Histoire de l'Algérie au XVIIIe siècle d'après les sources indigènes.*

IV. — Egypte; Langues Africaines; Madagascar

Président: M. LEFÉBURE, Chargé de cours à l'Ecole Supérieure des Lettres, 94, rue de Lyon, Mustapha-Belcourt.

Secrétaires: MM. HÉRICY, Professeur au Lycée d'Alger.
BOULIFA, Répétiteur de langue kabyle à l'Ecole Supérieure des Lettres.

Communications annoncées:

MM. FERRAND: *Un ancien texte Malgache.*
BOULIFA: *Les Chansons kabyles.*
CONTI-ROSSINI: *Canti popolari bileni.*

LIEBLEIN (J): *Sur les anciennes relations entre l'Egypte et la Grèce.*
DESTAING: *Le dialecte des Beni-Snous.*
GAUDEFROY-DEMOMBYNES: *Note sur les langues du Chari.*

V. — Extrême-Orient

Président: M. CORDIER, Professeur à l'Ecole des Langues Orientales vivantes, 54, rue Nicolo, Paris (XVIe).
Secrétaire: M. COURANT, Maître de conférences à l'Université de Lyon, chemin du Chancelier, 3, Ecully (Rhône).

VI. — Grèce et Orient

Président: M. DIEHL, Correspondant de l'Institut, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, 67, rue de Seine, Paris (VIe).
Secrétaire: M. BRÉHIER, Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

Communication annoncée:

M. DANON: *Littérature helléno-caraïte.*

VII. — Archéologie Africaine et Art musulman

Président: M. GSELL, Correspondant de l'Institut, Professeur à l'Ecole des Lettres, Directeur du Musée d'Alger, 77, rue Michelet, Mustapha.
Secrétaire: M. le Baron de VIALAR, Directeur-adjoint du Musée d'Alger.

Communication annoncée:

M. René BASSET: *Le Chameau chez les Berbères.*

* * *

Les titres des communications scientifiques destinées à être lues au Congrès devront être envoyées soit au Président de la section à laquelle elles ressortissent, soit au Secrétaire général ou aux Secrétaires adjoints.

A cet égard, nous croyons devoir rappeller à Messieurs les Orientalistes que, bien que la répartition du Congrès en section soit faite par ordre de langues, cependant le Congrès admet toutes les communications qui se rapportent à la géographie, à l'histoire, à la sociologie des peuples de l'Orient: il n'est donc nullement restreint à la seule philologie.

Les correspondances et les demandes de renseignements touchant le Congrès devront être adressées au secrétariat de la

Commission d'organisation, 46, rue d'Isly (Service des Affaires indigènes).

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

Le Président de la Commission d'Organisation,
René Basset.

Alger, le 1er janvier 1905.

WEILL, R., *Recueil des inscriptions égyptiennes du Sinaï.* Bibliographie, texte, traduction et commentaire. Précédé de la géographie, de l'histoire et de la bibliographie des établissements égyptiens de la péninsule. Paris, Société Nouvelle de Librairie et d'Edition 1904. Prix: 40 francs.

La publication de ce recueil des inscriptions égyptiennes du Sinaï doit, pour plusieurs raisons, être reçue avec joie par les égyptologues de nos jours. Nous disons 'pour plusieurs raisons', et nous osons présumer que tous les travailleurs sur le grand domaine de l'égyptologie — quel que soit leur degré de familiarité avec les monuments égyptiens qui ont fourni la matière au recueil important de M. Weill — partageont notre avis, même si l'on omettait d'alléguer ces raisons dans un compte rendu de l'ouvrage en question. Pourtant, lorsque par la publication d'un ouvrage — n'importe lequel — la science a fait un grand pas en avant et qu'elle peut grâce à cela s'avancer davantage dans des sentiers mal connus auparavant, on a bien le droit de marquer quelques points de vue relativement à ce travail — c'est-à-dire effleurer rapidement telle ou telle raison de nature à en faire ressortir la grande valeur scientifique. Ainsi, s'il s'agissait d'apprécier le »Recueil des inscriptions égyptiennes du Sinaï» de la sorte ,que nous venons de dire, il suffira dans tous les cas de renvoyer à deux circonstances toutes spéciales dont l'une doit être, pour ainsi dire, indépendante de l'auteur, l'autre au contraire est liée d'une manière intime avec son nom très respecté parmi ses savants confrères. D'abord, l'auteur a traité dans son ouvrage une matière qui n'a pas encore été cultivée, on le sait, sur une grande échelle. Nous n'avons pas besoin de nous étendre beaucoup là-dessus; nous nous bornerons à citer les mots suivants qui se lisent dans l'avertissement dont l'éditeur a fait précéder le »Recueil des inscriptions egyptiennes du Sinaï»: »La péninsule du Sinaï est une région mal connue encore du domaine de la science égyptologique. Les monuments égyptiens y sont nombreux, dans les gorges où ils décorent l'entrée des mines antiques et les parois rocheuses des alentours, sur le sommet de la montagne où se dressent, parmi les ruines du temple d'Hâthor, les stèles avec inscriptions commémoratives des expéditions minières. Connus depuis longtemps, sans cesse

visités depuis plus d'un siècle par les naturalistes et les archéologues, ces monuments n'ont pas, en général, été publiés d'une manière satisfaisante et, surtout, n'ont jamais donné lieu à une tentative de publication intégrale». C'est là une circonstance très importante qui doit influencer essentiellement l'appréciation de l'ouvrage proprement dit. Il est évident que le »recueil» de M. Weill, qui vise à donner des éclaircissements sur un nombre considérable des monuments égyptiens de la péninsule du Sinaï, est appelé à remplir un vide dans la littérature de la science égyptologique — un vide qui a causé de nombreuses difficultés surtout à ceux qui ont voulu consacrer leurs forces à une étude approfondie de cette partie éminemment intéressante de notre science. — Puis, il ne faut pas oublier, non plus, qu'un ouvrage qui a pour objet, comme le présent, de recueillir divers textes peu connus en général, demande un homme qui n'épargne aucune peine, pour que les résultats de son pénible travail soient à la hauteur de la science. Abstraction faite ainsi de la grande valeur scientifique que le philologue doit attacher à ce »Recueil d'inscriptions» en sa qualité de »Corpus égyptien du Sinaï» — c'est-à-dire parce qu'il vise à réunir dans *un volume* à peu près toutes les inscriptions provenant de la péninsule du Sinaï qui n'ont pas été publiées ensemble auparavant, le présent ouvrage acquiert une plus grande autorité, par ce fait qu'il a été livré au public par un savant égyptologue qui a, on le sait, déployé pendant ces dernières années[1] toute son énergie pour pénétrer au fond ce domaine de recherche jusqu'ici peu cultivé. Grâce à de vastes recherches, exigeant sans doute une grande patience, et grâce à un savoir très étendu, M. Weill a su constituer un »recueil» que »le philologue et l'historien» ne trouveront guère inutile, mais qui doit lui attirer plutôt l'intérêt le plus vif de tous les égyptologues. C'est donc au travail consciencieux de ce savant que notre science doit le livre important dont nous avons lu ci-dessus le titre complet.

Le présent ouvrage se divise en deux parties capitales. La première partie embrasse: 1) la géographie, géogénie et géologie du district minier. 2) l'histoire des établissements égyptiens. 3) bibliographie historique avec un index. La deuxième partie, en traitant les monuments égyptiens du Sinaï, nous fournit des traductions annotées et pour chaque inscription des bibliographies particulières en »relatant aussi complètement que possible l'histoire de ses publications, traductions et commentaires antérieures».

Disons d'abord quelques mots des *pages 3—92* qui sont consacrées à un exposé comprenant: 1) »le district minier du Sinaï». 2) »histoire des établissements égyptiens». 3) »bibliographie historique». Après avoir détaillé les routes d'Égypte

[1] Cfr *Revue archéologique*, passim.

menant au Sinaï, et après avoir parlé de la géogénie et de la géographie du district minier, l'auteur passe ensuite à traiter la géologie des couches minières. On lit ici entre autres un résumé historique des opinions exprimées sur la signification du mot *mafkaï;* ce résumé doit présenter de l'intérêt, vu qu'il vise à relever, d'une manière suffisamment claire, l'exactitude de la théorie de Lepsius. Citons, d'ailleurs, les mots suivants: »Ce que désigne un nom de minéral, dans la langue égyptienne, ce n'est pas la nature intrinsèque, mais la propriété extérieure visible, la couleur ou la translucidité, et ainsi les minéraux, pour les Égyptiens, se classent principalement d'après la couleur. Une des mieux caractérisées de ces catégories minérales, avec celle des pierres vertes, *mafkaï,* est celle des pierres rouges, *doshiri,* le grès rouge du désert dont le nom finit par être une appellation du désert lui-même, la *Terre-Rouge*»[1]. C'est là une réflexion que nous tenons à signaler en passant à nos lecteurs. — Puis, il suit une description générale de la topographie des mines que nous avons lue avec l'intérêt le plus vif. Par là nous avons fini le 1er chapitre de la »première partie» de l'ouvrage importante de M. Weill. Il reste encore deux chapitres éminemment intéressants dont l'un traite l'histoire des établissements égyptiens de la péninsule du Sinaï, l'autre nous donne leur bibliographie historique. En ce qui concerne ces deux chapitres que nous n'avons parcourus que rapidement, il nous semble qu'ils témoignent encore du travail consciencieux et patient que l'auteur a prodigué sur son livre, et de même — ce que montre le mieux la »bibliographie historique» — de la méthode excellente que l'auteur a suivie — une méthode qui permet aux lecteurs de se familiariser, préliminairement et d'une manière commode, avec diverses questions propres à faciliter l'étude ainsi que l'intelligence des textes dont la »deuxième partie» du présent *recueil* nous a donné des traductions annotées. — Avant de passer à cette deuxième partie de l'ouvrage, nous voudrions signaler encore un point qui nous semble présenter beaucoup d'intérêt au point de vue purement philologique. Il s'agit (p. 49) des noms que les Égyptiens appliquaient à la région des mines, à savoir »Pays du *mafkaï,* Échelles du *mafkaï,* Orient, Lotanou etc.» Après avoir éclairci par quelques mots les significations des termes: »Pays du mafkaï», »Échelles du mafkaï», l'auteur nous a fourni une explication, pour ainsi dire, de la troisième des dénominations de la région des mines à savoir »l'Orient». On lit (p. 50): »la région était désignée, d'autre part, par la dénomination très générale de *Abti,* l'Orient, mais seulement dans un titre du dieu Sopdou, fréquemment invoqué dans les inscriptions minières où il est appelé *Sopdou nib Abti,* 'Sopdou, Seigneur de

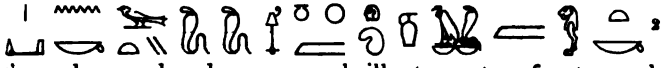
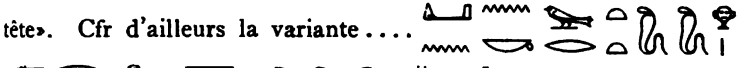
[1] P. 24.

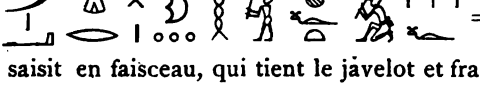
l'Orient'; on sait que Sopdou porte également ce titre dans ses sanctuaires égyptiens du Delta oriental». Pour prouver l'exactitude du terme *Abti* en sa qualité de désigner la région des mines, l'auteur a rappelé les fausses interprétations auxquelles les mots hiéroglyphiques représentant ce titre du dieu Sopdou ont donné lieu auparavant. Nous avons parcouru rapidement les raisons que l'auteur a su donner pour appuyer de plus son opinion. Admettons, qu'on doit tomber d'accord avec le résultat qu'il a fait signaler par rapport à cette question, lorsqu'il dit que »les appelations *Bibit* et *Bibit Snofrou* sont à rayer, comme inexistantes, de la toponymie égyptienne du Sinaï». Cependant nous voudrions faire remarquer en passant que ce n'est guère à MAX MÜLLER qu'on doit attribuer l'expression inexacte *bebet Snofrou*, la »Mine-Snofrou, mais plutôt à M. ERMAN — d'ailleurs l'auteur a corrigé lui-même, un peu plus loin[1], cette inconséquence insignifiante. —

Quant à la »deuxième partie» de l'ouvrage de M. Weill nous visons point à donner un compte rendu détaillé des nombreux textes qui y sont recueillis; cela nous entraînerait trop loin. D'ailleurs il serait, à tout prendre, inutile de perdre de temps sur une enumération tout à fait insignifiante. La bonne disposition des textes doit se recommander de soi-même. Nous nous bornerons à examiner les traductions annotées dont l'auteur a fait accompagner les différents textes de son recueil des inscriptions du Sinaï. On doit reconnaître qu'à tout prendre il a su donner des explications exactes et satisfaisantes, de nature à éclaircir encore ces inscriptions peu connues auparavant. Cependant, par-ci par-là, on peut s'apercevoir de quelques légères erreurs.

P. 104 ». . . . seigneur du Vautour et de l'Uræus». Cette signification du groupe que nous fait voir l'inscription n° 6 demande à être modifiée. A en juger par une certaine ressemblance entre la traduction de M. Weill et celle qui se lit dans la »Ägyptische Grammatik»[2], on aurait tout lieu de supposer qu'en toute rigueur la responsabilité de la fausse interprétation que nous venons de lire n'incombe point à notre auteur, mais plutôt à M. Erman. Il faut se rappeler que ce dernier savant a donné, dans la nouvelle édition de sa grammaire, pour le titre du protocol royal en question la signification inexacte »Herr der Kronen beider Aegypten». L'erreur palpable de M. Erman a été signalée récemment par M. Piehl dans la deuxième partie de son »Examen de différents points de la Ägyptische Grammatik»[3] où le grand savant suédois — entièrement d'accord

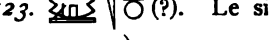
[1] Cfr p. 141.
[2] P. 16.
[3] *Sphinx* VII p. 127.

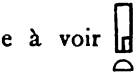
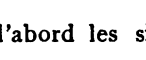
avec sa belle découverte qui d'ailleurs date de loin[1] — modifie la traduction fautive »Herr der Kronen etc.» à »die Kronen beider Aegypten». Pour prouver encore l'exactitude de la traduction de M. Piehl, lorsqu'il rend le groupe *nebti* par »les deux diadèmes», nous nous permettrons de citer le passage suivant, emprunté à un texte provenant du temple d'Horus à Edfou:  = »je t'accorde que les deux uræus brillent sur ton front, que les deux diadèmes du Midi et du Nord se réunissent à la cime de ta tête». Cfr d'ailleurs la variante ....  = »je t'accorde que les deux serpents uræus parent ton corps, que les deux diadèmes en feu protègent tes membres»[4]. Or, il résulte de ce que nous venons de dire que la traduction erronée »seigneur du Vautour et de l'Uraeus» qui se retrouve parfois dans le »recueil» de M. Weill doit être remplacé par »les deux diadèmes».

P. 105. L'inscription 7 donne sur le tableau de droite entre autres les signes *Hor them.* Plus loin, dans la grande inscription 18, le roi Pepi s'appelle . Il ne peut prêter à aucun doute que ces deux expressions ne soient à rapprocher l'une de l'autre; ainsi il faut restituer un dans le titre *Hor them* que nous a présenté l'inscription 7. Par là nous avons obtenu un groupe qui doit être considéré comme la variante de , , expression fréquente se retrouvant parfois dans les textes comme l'épithète du dieu Horus, cfr p. ex. 1) *Hor* ..... = »..... Horus.... (celui) qui amasse (saisit en faisceau), qui pique le vil». 2) *Hor Behetet*  = »Horus d'Edfou qui saisit en faisceau, qui tient le javelot et frappe ses

[1] Proceedings XX, pages 198—201.
[2] Piehl, *Inscr. Hiérogl.* II pl. LI, 8.
[3] De Rochemonteix, *Edfou* p. 423; cfr Piehl, *ibid.* pl. IV 8.
[4] Piehl, *ibid.* (Commentaire p. 3).
[5] De Rochemonteix, *Edfou* p. 97.

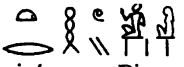
ennemis»[1]. Rappelons d'ailleurs les mots de BRUGSCH »... Horus, zubenannt *Tema* 'der Schläger'»[2], et nous croyons avoir allégué les raisons suffisantes pour oser émettre comme notre avis, que les deux expressions analogues
renferment, selon toute probabilité, la même signification que leurs variantes *Hor temā* et *Hor ṭemū*, du reste d'un usage très fréquent dans les textes des basses époques. Il en résultera donc que, sur ce point, nous ne pouvons pas partager entièrement l'opinion de l'auteur, lorsqu'il traduit les groupes en question par »Horus de Vérité»[3].

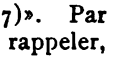
P. 123.  (?). Le signe doit être remplacé par (cfr d'ailleurs p. 145),

P. 137. L'inscription 27 a donné lieu à une transcription de la part de l'auteur. Malgré les nombreuses difficultés que renferme ce texte par suite d'une écriture bizarre, l'auteur nous en a donné une transcription à tout prendre excellente. Il semble pourtant qu'il se soit laissé entraîné à une erreur. La fin de la col. 2 nous présente les signes , et pour prouver l'exactitude de cette transcription, l'auteur a renvoyé à l'inscription suivante (28) où, dans la col. 4, on retrouverait la »manière analogue de dessiner le signe ». Pour notre part nous ne nous sommes aperçu d'aucune ressemblance entre les deux manières de dessiner le signe en question. C'est que l'inscription 28 donne d'une manière claire , l'inscription 27, au contraire, ; or, des signes différents l'un de l'autre! Pour le groupe suspect  on demande à voir  ; d'abord les signes se déchiffrent sans aucune difficulté de l'original (cfr p. ex. l'inscription 35); puis, en ce qui concerne le groupe , il ne souffre pas de doute que le signe s'est glissé dans le texte par suite d'une faute du graveur. L'exactitude de la modification proposée est prouvée par les variantes suivantes: 1) etc. (inscr. 33) 2) (sic) (inscr. 35). Cfr aussi inscr. 53 (premier

[1] PIEHL, *Inscr. Hiérogl.* II pl. LXXXVII.
[2] *Relig. u. Mythol. der alten Aegypter* p. 289.
[3] P. 106, 122.

registre). Il faut donc modifier la traduction de l'auteur (p. 138) à ».... aimé de Ptah .... *et d'Hâthor*, Dame du mafkaï».

P. 146. La deuxième colonne de l'inscription 34 contient un nom propre, mal écrit, qui a fourni matière à une explication particulière. Il s'agit d'une certaine »catégorie de domestiques» qui s'appellent »tarouaiou» d'après la transcription de l'auteur. Pour en préciser la signification il a rapproché le groupe en question du mot  qui »paraît signifier 'serviteurs' dans une phrase citée par Pierret (Lexique p. 677)». Par malheur le mot *terḥui* n'a aucune réalité. Il faut se rappeler, qu'il entre dans la liste, dressée par M. Piehl, contenant ces 100 vocables »qui se voient à tort dans le Vocabulaire Hiéroglyphique de Pierret» et qui »demandent à être effacés au plus vite possible»[1], et par suite il serait inutile de renvoyer à ce groupe pour éclaircir ainsi le mot suspect »tarouaiou». Nous tenons, cependant, à faire remarquer aux lecteurs que la responsabilité, pour ainsi dire, de cette inconséquence insignifiante doit incomber au lexique de Pierret qui, on le sait, ne s'est distingué par aucune exactitude réelle.

P. 193. Pour l'auteur a proposé la lecture  ; l'expression *seḥeṭ' beti* signifie donc »contrôleur des céréales» (cfr l. 23). Selon nous, il faut plutôt rapprocher le mot du groupe fréquent [2] »ouvriers, la classe ouvrière». Ainsi, si nous ne nous trompons, la traduction du passage *seḥeṭ' qeti* s'exprimerait le mieux: »préposé aux ouvriers».

P. 194. ne nous semble guère admettre la signification »la beauté de la Couronne-blanche». Il faut se rappeler, que la couronne blanche s'appelle ça et là dans les textes *nefer*, p. ex. [3] = »Ra fait en sorte qu'il soulève la couronne blanche jointe à la couronne rouge». Or, il s'ensuit que les mots »la beauté de» seraient à effacer de la traduction de l'auteur. —

Les remarques insignifiantes que nous avons trouvé lieu de faire ci-avant ne nous semblent point atténuer la grande valeur scientifique que les savants du métier doivent attribuer à l'ou-

---

[1] Piehl, *Remarques générales sur le diction. hiérogl.* (dans les Actes du 8e Congr. intern. des Orient. IVe partie p. 8, 18, 20).

[2] Brugsch, *WB.* IV p. 1484; VII p. 1268.

[3] de Rochemonteix, *Edfou* p. 374.

vrage important de M. Weill. Nous tenons à exprimer le grand plaisir que nous a causé l'étude de ce »recueil des inscriptions du Sinaï», et nous croyons avoir tout lieu de présupposer, qu'il rendra, en sa qualité d'un travail méritoire les plus grands services à notre science.

Upsala, février 1905.

Ernst Andersson.

Lady Meux Manuscript N:o 6. The book of paradise. being the histories and sayings of the monks and ascetics of the egyptian desert by Palladius, Hieronymus and others. The syriac texts, according to the recension of 'Anân-Îshô' of Bêth 'Abhê, edited with an english translation by E. A. WALLIS BUDGE. Vol. I. Introduction and english translation. Vol. II. English translation — continued. Index and syriac text. London 1904. (Five hundred copies printed for private circulation only.)

Eine der interessantesten Erscheinungen des religiösen Lebens bietet uns die Geschichte des ägyptischen Mönchtums im vierten Jahrhundert n. Chr. Wir sind auch betreffs dieser Epoche durch Monographien, Untersuchungen, Texteditionen u. dgl. ziemlich gut unterrichtet, so dass wir uns eine klare Vorstellung von dem Leben und den Anschauungen dieser Zeit machen können. Anderseits aber fehlt uns Kenntniss mancher bedeutenden Werke oder wichtiger Recensionen solcher Werke, sei es nun, dass sie gänzlich verloren gegangen und uns jetzt irgendwo nur durch eine kurze Notiz bekannt sind, oder sei es, dass es an opferwilligen Kräften mangelt, welche die verborgenen Schätze an den Tag bringen können. Wenn aber auch die Kräfte da sind, ist es jedenfalls kein leichtes Unternehmen, die alten Handschriften, die sich in den Klöstern befinden, herausholen und für die Wissenschaft verwerten zu können. Hat uns doch Dr. Budge im Vorworte des oben erwähnten Werkes etwas von der Eifersucht, mit welcher die Mönche ihre Handschriften bewahren, und von den Hindernissen, die einem Gelehrten begegnen können, der die Erlaubniss ersucht, das reichhaltige Material der Klosterbibliotheken ausnutzen zu dürfen, erzählt. Der Zutritt zu den Handschriftensammlungen der Klöster ist im allgemeinen sehr schwierig; nur durch grosse Anstrengungen seitens der Gelehrten und durch das Wohlwollen einzelner vorurteilsfreien Äbte kann es einem gelingen, Manuscripten zu kopieren und der Wissenschaft zugänglich zu machen. Die meisten aber haben weder Zeit noch Geduld genug, um sich solchen, am Ende vielleicht doch resultatlosen Mühen zu unterwerfen, und daher kommt es, dass manche wahrhaftige Fundgrube, aus welcher wir viel Wert-

volles schöpfen könnten, unbenutzt bleibt. Wir müssen deshalb jeden erfolgreichen Versuch, das wertvolle Material der alten Klosterbibliotheken einem grösseren Publikum bekannt zu machen, und jede Erscheinung auf diesem Gebiete mit Freude grüssen. Dank der Unermüdlichkeit Dr. Budge's liegt uns jetzt ein schönes Resultat *einer* Anstrengung in dieser Hinsicht in der Ausgabe der syrischen Recension von Palladii »Buch des Paradieses» vor.

Das in Lady Meux' Handschriftensammlung befindliche und durch ihre dankenswerte Freigebigkeit publizierte Manuscript oder richtiger Dr. Budge's Kopie des syrischen Manuscriptes besteht aus 352 Fol. und enthält: »Das Leben des heiligen Anthonius von Athanasius, Erzbischof in Alexandria» Fol. 1—4c. dann »Das Paradies oder das Buch von den Triumphen der heiligen Väter von Palladius, Bischof in Hellenopolis» Fol. 41—156, weiter »Geschichten von Mönchen, die in der Wüste Ægyptens lebten, gesammelt von Hieronymus» Fol. 157—197 a, und zuletzt »Sprüche der Väter» Fol. 197 a—351. Der Text ist mit einer englischen Uebersetzung versehen, von der man natürlich nichts als Gutes sagen kann, da sie von der geschickten Hand Dr. Budge's kommt. Nur Eins möchte man dazu bemerken. Einigemal hat nämlich der Herausgeber um grösserer Vollständigkeit willen, wie er in seiner Vorrede sagt, »given translations of all the additional Histories and Sayings which Père Bedjan has printed in the seventh volume of his *Acta Sanctorum*, and in few places where the Syriac version is of interest. I have reprinted his text». Nun gibt Dr. Budge den syrischen Text sub linea z. B. S. 619, 630, 681, 790, ohne doch eine nähere Angabe der Citate, wie an anderen Stellen (S. 358—375. 698, 757, 842, 904 u. A. m.) geschehen ist, mitzuteilen. Von den grösseren Abschnitten aus Bedjan's *Acta Sanctorum* T. VII ist uns nur die Uebersetzung gegeben, nicht aber der Text. Es mag sein, dass der Herausgeber den syrischen Text ohne Interesse genug, um denselben beizufügen, gefunden hat, es wäre doch sehr wünschenswert gewesen, wenn wir auch hier den Text unter der Uebersetzung hätten. Namentlich gilt das vom Appendix (S. 1001—1075), wo man den Text besonders vermisst, wenn man, wie der Rec., Bedjan's *Acta Sanctorum* nicht in die Hand hat bekommen können. — Die Einleitung (Vol. I S. XXIX—LXXVIII) gibt uns eine treffliche Darstellung des Lebens Palladius' und seines Werkes (XXIX—LVI) nebst einer Erörterung über »'Anân-Îshô"s recension of the 'Book of paradise' according to Lady Meux manuscript No. 6» (S. LVII—LXXVIII), wo der Herausgeber des Manuscriptes dem Leser übersichtlich und klar, mit gewöhnlicher Gewandtheit die mit dem »Buch des Paradieses» zusammenhängende Fragen behandelt. Ein Nominal- und Realindex sowie ein Index der meisten Bibelcitate macht das Nachschlagen leicht und bequem.

Von störenden Druckfehlern ist zu merken, dass im Register der Bibelcitate derer mehrere sich eingeschlichen haben, wie z. B. S. 1093 Ps. I, 16 lies L, 16; S. 1095 Phil. III, 22 statt Coloss. III. 22. Matth. XXVII, 5 (S. 1094) habe ich weder auf der 5. Seite noch in der Nähe gefunden. Die Seitenangaben im Register sind nicht ganz zuverlässig, z. B. S. 1093 Job VI, 6 . . . 271 statt 270; S. 1094 Matth. XII, 43 . . . 570 statt 572; Gal. V, 17 . . . 966 statt 976 u. A. m. In der Uebersetzung sind die Ziffern der Hinweisungen hie und da ausgefallen, z. B. S. 55 1). 172 1), 688 3), oder sind sie umgestellt worden wie auf S. 332 und noch ein paarmal.

Der syrische Text scheint korrekt zu sein, wenigstens habe ich beim Durchlesen nichts von Belang, in dieser Hinsicht zu bemerken, gefunden. — Wir haben also hier einen schönen Text der syrischen Recension von Palladii »Buch des Paradieses», und Dr. Budge's im Vorworte ausgesprochene Hoffnung, dass diese Textausgabe mit Uebersetzung die Wissenschaft fördern möge, wird ohne Zweifel in Erfüllung gehen; nur ist es zu bedauern, dass das Werk »is printed for private circulation only», wodurch nicht alle, die es wünschen, das interessante Buch haben können. Es gebührt uns, Lady Meux den Dank dafür auszusprechen, dass wir durch ihre Freigebigkeit ein Dokument besitzen, das uns vielleicht in manchen dunklen Punkten nötige Erklärungen zum Verständniss der Geschichte dieser Zeit und wertvolle Beiträge zur Darstellung der Entwickelung der Anschauungen und des religiösen Lebens in altchristlicher Zeit geben wird.

Upsala den 1. März 1905.

Aleph Cederberg.

Remarques détachées

sur

»ΠΙΣΤΙΣ ΣΟΦΙΑ (Pistis-Sophia), ouvrage gnostique de Valentin, traduit du copte en français avec une introduction par E. Amélineau.»

II.[1]

P. 4 *l. 5* »ils pensaient tous que sans doute le monde allait être enlevé». Le texte de Schwartze porte ⲛⲉⲧⲙⲉⲉⲩⲉ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛⲉ ⲭⲉ ⲙⲉϣϫⲁⲕ ⲉⲧⲡⲁϭⲗ̄ ⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ; il en ressort, que la traduction de M. Amélineau demande à être modifiée. Le verbe ϭⲗ̄, l'état construit de ϭⲱⲗ, n'admet guère la signification »enlever». ϭⲱⲗ signifie proprement »tourner» (cfr umwenden)[2]; à en juger par le contexte nous voudrions proposer la traduction *renverser*.

Ibid. l. 11 »tous chantaient du côté intérieur de ces côtés intérieurs» : ⲛⲉⲩϩⲧⲙⲛⲉⲩⲉ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛⲉ ⲉⲛⲥⲁ ϩⲣⲟⲩⲛ ⲛ̄ⲧⲉ ⲛⲓⲥⲁ ϩⲣⲟⲩⲛ (p. 6 l. 26). De pareilles phrases coptes qui se retrouvent, on le sait, ça et là dans la Pistis Sophia, nous semblent présenter beaucoup d'intérêt au point de vue grammatical. On rencontre le verbe ϩⲧⲙⲛⲉⲩⲉ suivi de la préposition ⲉ, ce qui nous pose la question de savoir si le verbe cité se construit régulièrement avec ⲉ et puis comme on doit traduire le mieux l'expression ainsi formée. Malheureusement la construction du verbe ne nous est pas connue par des exemples analogues empruntés à d'autres textes, mais si nous ne nous trompons, il faut regarder l'ⲉ en question comme »die präposition der richtung (zu, gegen)»[3] d'où il s'ensuit que la traduction de M. Amélineau »... chantaient du côté intérieur» ne serait guère suffisante. Nous voudrions modifier toute la phrase citée à: »ils chantaient tous des hymnes vers le plus intérieur» (proprement: »... des hymnes adressées

[1] Suite du *Sphinx* VIII, 4 p. 237.
[2] Stern, Kopt. Gr. p. 183.
[3] *Ibid.* § 498.

au côté intérieur des côtés intérieurs»). D'ailleurs l'auteur semble avoir pour ainsi dire révoqué en doute l'exactitude de sa traduction; c'est qu'un peu plus loin (p. 21) où le texte copte nous fait voir les mêmes constructions (ϩⲩⲙⲛⲉⲩⲉ ⲉ...), il les a rendues par »ils chantèrent.... à l'intérieur etc.» (p. 11). En tout état de cause on doit préférer sa dernière explication.

Ibid. l. 23 »homme du monde»: ⲣ̅ⲙ̅ ⲛ̅ⲕⲟⲥⲙⲟⲥ (p. 7 l. 15). On voit que l'auteur a réussi à mettre en pratique la méthode de traduire qu'il a annoncée dans l'introduction, c'est-à-dire qu'il a suivi ici en toute rigueur le texte copte »pas à pas». Il faut se rappeler, cependant, que de même qu'une pareille manière de procéder, si l'on a su en faire un bon usage, doit amener un résultat propre à rendre des services à la science, de même elle semble être fatale en ce qu'elle enduit souvent en erreur ceux surtout qui en traduisant un texte copte ont mis à profit la dite méthode *sans critique*. En ce qui concerne la signification »homme du monde» pour l'expression copte ⲣ̅ⲙ̅ ⲛ̅ⲕⲟⲥⲙⲟⲥ il n'y a aucun doute que l'auteur l'a rendue mot à mot. Par malheur il est tombé par là dans une fausse interprétation; selon toute vraisemblance il ne s'agit pas ici d'un »Mann der feinen Welt» (homme du monde), ce que montre évidemment le contexte, mais il est plutôt question de »l'homme de la terre, l'homme mortel (proprement l'homme qui est dans le monde)». D'ailleurs nous voudrions renvoyer aux expressions analogues ⲛⲓⲣ̅ⲙ̅ⲛ̅ⲕⲁϩ ⲉⲧⲙⲟⲟⲩⲧ et ⲛ̅ ⲣⲱⲙⲉ ⲉⲧ ϩ̅ⲙⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ (p. 25 l. 10, 14) que l'auteur a traduites par ».... des habitants de la terre qui sont morts» et »les hommes qui sont dans le monde» (p. 13); elles contribuent à rendre suspect cet »homme du monde» que nous avons rencontré ci-avant.

Ibid. l. 25. Au sujet de ce que nous venons de dire sur cette méthode de traduire mot à mot, il serait utile de mentionner ici la traduction »ses rayons de lumière» pour l'expression copte ⲡⲉϥⲟⲩⲟⲉⲓⲛ (p. 7 l. 18); un peu plus haut (l. 16) le texte nous donne ⲁⲕⲧⲓⲛ ⲛ̅ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ce que l'auteur a traduit fort bien par »des rayons lumineux». Bien qu'on puisse comprendre les raisons qui, selon toute probabilité, ont amené la manière uniforme de traduire les deux expressions citées, il semble cependant d'après le contexte, qu'on doit plutôt préférer ici la traduction »sa lumière»[1] (»son intensité lumineuse»?).

Ibid. l. 27. La phrase: »Et ils étaient tous toute lumière en tout à la fois» nous semble être une explication embrouillée du copte ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲣⲉ ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲧⲏⲣϥ ϩⲓ ⲛⲉϥⲉⲣⲏⲩ ⲡⲉ (p. 7 l. 21), du moins auprès de la traduction de Schwartze. Pour notre part nous voudrions traduire la phrase en question ainsi: »et toute la lumière y était à la fois».

[1] Cfr d'ailleurs SCHWARTZE, *Pistis Sophia Latine* p. 5.

P. 5 *l. 4* »retire-toi de cette lumière glorieuse». A en juger par le texte de Schwartze: ϣⲱⲕ ⲉⲣⲟⲕ ⲙⲡⲉⲕⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲛ̄ⲥⲟⲩ l'auteur n'a pas suivi son original d'une manière exacte. C'est bien le cas de dire que la traduction qu'il a jugé bon à présenter est tout à fait contraire au sens du texte. Le lecteur qui n'a pas eu soin de critiquer aura sans doute, en lisant la phrase en question, la sensation que les disciples ne pouvant point souffrir la lumière où se trouvait leur seigneur lui adressèrent la demande de se retirer, c'est-à-dire de s'éloigner un peu de la lumière qui menaçait d'aveugler leurs yeux. Ce n'est pas là ce que le texte veut dire par la phrase mentionnée qui doit se traduire ainsi: »attire à toi ta lumière resplendissante». — Pour les mêmes raisons on doit modifier une traduction analogue se retrouvant un peu plus loin à la même page (l. 8): »Alors Jésus se retira de la gloire de sa lumière». D'après le texte copte qui s'exprime ⲧⲟⲧⲉ ⲓⲥ ⲁϥϣⲱⲕ ⲉⲣⲟϥ ⲙ̄ⲡⲉⲥⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲉϥⲟⲩⲟⲉⲓⲛ, on demande plutôt à voir une phrase ainsi conçue: »Alors Jésus s'attira l'éclat de sa lumière». Il faut reconnaître que l'auteur aurait mieux fait de suivre ici le texte »pas à pas».

D'ailleurs, en ce qui concerne le passage entier dont nous avons trouvé lieu de critiquer une phrase détachée, nous ne pouvons point partager l'interprétation que l'auteur en a donnée. Il ne serait guère utile de perdre du temps à établir une comparaison rigoureuse entre le texte copte et celui de M. Amélineau: il ne peut prêter à aucun doute qu'il ne se soit trompé sur le sens des mots. Ce qui a fourvoyé la traduction, c'est, selon nous, qu'il a regardé la proposition qui commence par ⲉⲙⲙⲟⲛ ⲁ etc. comme une proposition dépendante de la proposition principale ϣⲱⲕ ⲉⲣⲟⲕ etc. Partant il s'est vu forcé de former encore une proposition indépendante: »certes, nous avons été troublés . . .» cfr ⲁⲧⲱ ⲁⲛϣⲧⲟⲣⲧⲣ, bien que celle-ci commence par la conjonction ⲁⲧⲱ qui, pour l'ordinaire, sert à relier deux propositions: ainsi l'auteur a obtenu une phrase qui, quelque française qu'elle soit, ne nous semble guère présenter d'intérêt au point de vue scientifique, parce qu'elle s'écarte trop de l'original. Il faut donc soumettre la traduction de l'auteur à une grande modification, mais avant d'y procéder nous voudrions signaler quelques points de nature à éclaircir notre tentative de traduire. D'abord quant à ⲉⲙⲙⲟⲛ que M. Amélineau a rendu par »de peur que . . .» il faut se garder de confondre la signification de ce mot qui prend ici la place d'une particule avec celle des formes analogues ⲉⲙⲙⲟⲛ (p. 24, 16) et ⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲛ (p. 335, 24) qui jouent plutôt le rôle d'une conjonction = »sans que»; c'est que, dans ces dernières formes, l'ⲉ initial du mot ⲉⲙⲙⲟⲛ est resté dans sa qualité d'un ⲉ participial (cfr ⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲛ); parfois il a, cependant, perdu cette qualité en se joignant au mot suivant, et ainsi nous avons

obtenu, paraît-il, la particule ⲉⲙⲙⲟⲛ, ⲙ̄ⲙⲟⲛ = »autrement, sinon». Puis, si nous ne nous trompons, on aura tout lieu de supposer la signification du futur pour les formes du premier parfait qui suivent la particule en question. Il faut se rappeler que le premier parfait en sahidique remplace parfois le futur (cfr p. ex. p. 312, 19—21; 313, 15)[1]. Nous passons donc à la traduction du passage cité à partir de la ligne 10 jusqu'à la ligne 17: »Il arriva, lorsque les disciples eurent entendu ces paroles, qu'ils dirent: 'Seigneur, si c'est toi, attire à toi ta lumière resplendissante, afin que nous puissions rester debout! Sinon, nos yeux seront aveuglés, nous serons effrayés et de plus le monde entier (tout le monde) sera troublé à cause de la grande lumière qui est à toi'. Alors Jésus attira à lui l'éclat de sa lumière».

Ibid. l. 26 »... aux hiérarchies de la diaconie dont on a dit qu'elle était parfaite» nous semble être une traduction très étrange du texte copte qui se lit ainsi... ⲉ ⲛⲧⲁⲥⲓⲥ ⲛ̄ⲧⲁⲓⲁⲕⲟⲛⲓⲁ ⲉⲛⲧⲁⲧⲧⲁϩⲟⲉⲓ ⲉⲧⲃ̄ⲏⲏⲧⲥ (p. 9 l. 12). La critique porte surtout sur la signification »dire» par laquelle l'auteur a rendu le verbe ϯⲁϩⲟ. Il est vrai que ce verbe signifie ça et là dans les textes »dire, raconter», mais cette signification ne s'accommode point ici au contexte, ce dont on peut se convaincre sans aucune peine. D'ailleurs rien qu'une analyse sérieuse du verbe ⲉⲛⲧⲁⲧⲧⲁϩⲟⲉⲓ peut prouver l'impossibilité de rendre cette forme par »... on a dit». Le verbe en question se présente ici dans l'état pronominal ϯⲁϩⲟ= avec le suffixe de la 1 sg ⲉⲓ qui remplace parfois le suffixe ordinaire ⲓ dans les verbes terminés par ⲟ[2]. C'est ce suffixe, qui est omis dans la traduction de M. Amélineau et qui, par suite de cette omission, a détruit le sens du texte. En ce qui concerne la signification qu'on doit choisir ici pour ϯⲁϩⲟ, nous voudrions proposer »envoyer» (donc ϯⲁϩⲟⲉⲓ = m'envoyer) d'où il s'ensuit que la traduction du passage cité doit s'exprimer ainsi: ».... aux dispositions de la mission pour laquelle on m'a envoyé, car elle était achevée». Comme on le voit, nous avons fourni une traduction qui se rapproche de celle qu'a donnée Schwartze. Il faut reconnaître qu'à tout prendre ce dernier savant a su interpréter le texte difficile de la Pistis Sophia d'une manière plus sûre et plus satisfaisante que ne l'a fait M. Amélineau. — A la même page, un peu plus loin (l. 30, 31) nous rencontrons du reste un passage qui nous semble prouver l'exactitude de notre traduction, à savoir ».... diaconie pour laquelle j'étais venu». Ici l'auteur a sauté, paraît-il, les mots ⲁⲥϫⲱⲕ ⲉϩⲟⲗ (p. 9 l. 19). Il faut lire »il arriva donc, lorsque j'eus appris que la disposition de la mission pour laquelle j'étais venu était achevée». — Enfin, nous voudrions encore attirer

[1] Cfr STERN, *Kopt. Gr.* p. 215.
[2] STERN, *Kopt. Gr.* § 342.

l'attention de nos lecteurs sur cette phrase »c'était ce que je pensais sur la montagne des Oliviers, lorsque j'étais un peu éloigné de vous» (l. 33) qui sans doute doit s'exprimer d'une manière toute différente, en tant qu'on veut donner une interprétation très exacte du texte copte. Cependant, pour ne pas prêter à des malentendus, le mieux serait sans doute de fournir une traduction suivie de la période entière dont fait partie la phrase citée. Nous commençons donc par la ligne 10: »Il arriva pendant que j'étais assis un peu éloigné de vous sur la montagne des Oliviers, pensant aux dispositions de la mission pour laquelle on m'a envoyé, car elle était achevée et (avant que?) le dernier mystère — lequel est justement le vingt-quatrième mystère depuis l'intérieur jusqu'à l'extérieur, (c'est-à-dire) ceux qui se trouvent dans le second emplacement du premier mystère dans la section de cet emplacement-là — (m'eût) ne m'avait pas encore envoyé mon vêtement — il arriva donc, lorsque j'eus appris que la disposition de la mission pour laquelle j'étais venu était achevée, et avant que ce mystère-là m'eût envoyé mon vêtement que j'y avais déposé jusqu'à ce que son temps fût accompli — or, pendant que j'y réfléchissais assis sur la montagne des Oliviers un peu éloigné de vous, il arriva, lorsque le soleil monta à l'Orient».

P. 6 *l. 3* »il arriva par l'ordre de ce mystère que me fut envoyé ce vêtement de lumière». D'après le texte copte de Schwartze qui doit se lire ⲁⲥϣⲱⲡⲉ ϩⲓⲧⲛ̄ ⲧⲕⲉⲗⲉⲩⲥⲓⲥ ⲙ̄ⲡⲙⲩⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲉⲧⲙ̄ⲙⲁⲩ ⲁϥⲧⲛ̄ⲛⲟⲟⲩ ⲛⲁⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲁⲉⲛⲇⲩⲙⲁ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ, il faudrait plutôt traduire: »il arriva par l'ordre de ce mystère qu'il m'envoya mon vêtement de lumière».

Ibid. l. 6 »depuis l'intérieur de ceux». Un peu plus haut nous avons déjà signalé ce passage dans nos remarques, lorsqu'il s'agissait de donner une signification satisfaisante de l'expression ⲙⲩⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲉⲃⲟⲗ. Nous avons en même temps trouvé l'occasion d'établir une comparaison entre quelques exemples analogues de nature à prouver l'exactitude de l'équation ϫⲓⲛ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲃⲟⲗ = ϫⲓⲛ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ϣⲁ ⲉⲃⲟⲗ, et nous avons entre autres renvoyé à la page 6 de la »traduction française» où se lit le passage cité ci-avant. Il ne prête pas au moindre doute, que l'auteur n'ait mal compris ici le texte copte. Il semble qu'il a cru voir dans le texte les mots ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ (ϩⲛ̄) ⲛⲁⲓ au lieu de ⲉⲃⲟⲗ ⲛⲁⲓ. Si cela n'est pas, comment faut-il expliquer l'erreur de traduction? Pour notre part nous voudrions plutôt traduire l'expression copte ⲡⲙⲉϩϫⲟⲩⲧⲁϥⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲩⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ϫⲓⲛ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲃⲟⲗ ⲛⲁⲓ̈ ⲉⲧϣⲟⲟⲡ de la manière suivante: »le vingt-quatrième mystère depuis l'intérieur en dehors (à l'extérieur), ceux qui se trouvent». De même il faut renvoyer à la page 5 où, dans la phrase dont nous venons de nous occuper, on rencontre la même erreur (cfr »de l'intérieur à l'extérieur, de ceux»).

Ibid. l. 14 »et faites plus que vous réjouir»: ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ⲣ̄ϩⲟⲩⲉ ⲣⲁϣⲉ (p. 10, 19). La grammaire copte de M. Stern nous apprend[1] que les compositions, formées de ϩⲟⲩⲟ : ϩⲟⲩⲉ et d'un verbe et précédées du »verbe auxiliaire» ⲣ̄, désignent une augmentation de l'activité ou de la proprieté, p. ex. ⲉⲣϩⲟⲩⲟⲁⲓⲁⲓ »plus s'agrandir». Ainsi il en est de même de la composition ⲣ̄ϩⲟⲩⲉⲣⲁϣⲉ qui signifie »se réjouir encore». La traduction de M. Amélineau qui d'ailleurs n'est pas absolument contraire au sens du texte, demande en tout cas à être modifiée à »et réjouissez-vous encore».

Ibid. l. 18 »lorsque je suis venu vers le monde»: ⲛ̄ⲧⲉⲣⲓⲉⲓ̈ ⲉⲓ̈ⲛⲏⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ (p. 10, 25). Nous nous permettrons de comparer cette phrase à un autre passage de la »traduction française», à savoir: »lorsque je suis parti pour venir en ce monde» (p. 7, 1) qui veut correspondre à ⲛ̄ⲧⲉⲣⲓⲉⲓ ⲉⲓ̈ⲛⲏⲩ ⲉⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ (p 12, 1). Comme on le voit, la »traduction française» a rendu les deux passages cités d'une manière tout-à-fait différente, bien qu'ils soient à peu près de la même teneur. Laquelle des deux traductions doit-on donc préférer? Il est difficile sans doute de se décider pour l'une ou pour l'autre, car, bien qu'à la rigueur toutes les deux pourraient se justifier, elles ne présentent guère tout ce qu'on peut exiger d'une traduction sérieuse. D'abord, en examinant le premier passage, on trouvera que l'auteur a sauté ⲉⲓ̈ⲛⲏⲩ qu'il a traduit dans le dernier passage par »pour venir». Puis, en ce qui concerne la deuxième phrase, on rencontre les mots »en ce monde» qui s'accorde mal avec l'expression »vers le monde» que donne la phrase première. Il y a donc ici une inconséquence palpable dans la »traduction française». Il reste de proposer quelques petites modifications: 1) (p. 6, 18) Lire: »lorsque je suis parti dans l'intention de sortir vers le monde». 2) (p. 7, 1) Lire: »lorsque je suis parti dans l'intention de me rendre au monde». De même nous voudrions renvoyer aux lignes 22—23 où il serait utile de modifier la traduction de l'auteur à »... je les ai jetées dans le sein de vos mères tout en me rendant au monde» (cfr ϫⲓⲛ ⲉⲓ̈ⲛⲏⲩ ⲉⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ p. 11, 6). Rappelons que d'après la grammaire de M. Stern[2] ϫⲓⲛ »in der bedeutung 'während' das participium qualitativum fordert, während es in der bedeutung 'seit' das part. abs. perf. erheischt». Il s'ensuit qu'on a tout lieu de révoquer en doute la signification »dès mon arrivée dans le monde» que présente la »traduction française». On doit plutôt préférer l'interprétation de Schwartze: »Has igitur inieci in uterum vestrarum matrum, veniens in κοσμον».

Ibid. l. 28. En ce qui concerne la phrase »toutes les persécutions que les Archons d'En Haut feront tomber sur vous»,

[1] § 275.
[2] § 621.

nous nous permettrons de proposer une petite modification. A en juger par le contexte il semble que l'expression ⲛⲁⲣⲭⲱⲛ ⲙⲡⲁⲓⲥⲉ ne doit point se traduire par »les Archons d'En Haut«, mais plutôt par »les princes de l'orgueil (de la témérité)». On sait que le verbe ⲁⲓⲥⲉ signifie parfois dans les textes »s'enorgueillir», cfr aussi ⲡⲁⲓⲥⲉ = superbia[1].

Ibid. l. 31 ». . . que vous n'étiez point de ce monde, et moi aussi, je ne suis pas de ce monde, car tout homme qui est de ce monde a reçu une âme venant des Archons des Æons . Relativement à ce passage de la »traduction française» nous avons déjà ci-avant[2] signalé un point sur lequel nous ne pouvons tomber d'accord avec la manière de traduire de l'auteur. Il nous reste à faire encore quelques modifications: 1) la phrase »je ne suis pas de ce monde» ne correspond pas bien au texte copte (p. 11, 19) qui d'ailleurs porte par erreur ⲛⲁⲓ ϩⲱ pour ⲛⲁⲓ ⲣⲱ (cfr ibid. l. 17). En proposant ainsi la lecture . . . . ⲛⲁⲓ ⲣⲱ ⲁⲛⲟⲕ ⲁⲛⲧ ⲟⲩ ⲉϩⲟⲗ ⲁⲛ ⲛϩⲏⲧϥ nous voudrions plutôt traduire: »(disant) vous n'êtes point du monde, (je veux dire) de celui justement d'où je ne suis pas». 2) l'expression »qui est de ce monde» demande à être remplacée par »qui est dans le monde«, en tant qu'on veut être exacte. Le texte de Schwartze porte en tout cas ⲉⲧϩⲙⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ. Généralement parlant l'auteur nous semble avoir employé mal à propos le pronom *ce, ces* pour l'article défini en copte. 3) »une âme venant des Archons des Æons«. Le texte copte renferme ici (p. 11, 21) une lacune qui selon toute probabilité doit être remplie par ⲧⲥⲟⲙ. Pour notre part nous lisons ainsi: ⲣⲱⲙⲉ ⲅⲁⲣ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϩⲙⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ ⲛⲧⲁⲧⲁⲓ ⲯⲩⲭⲏ ⲉϩⲟⲗ ϩⲛ ⲧⲥⲟⲙ ⲛ ⲛⲁⲣⲭⲱⲛ ⲛⲛⲁⲓⲱ. Donc la traduction »car tout homme qui est dans le monde a reçu (une) âme de la vertu des princes des Æons». Comme on le voit, cette conjecture se rapproche le mieux de la phrase qui suit: ⲧⲥⲟⲙ ⲁⲉ ⲉⲧⲥⲱⲟⲩⲛ ϩⲛ ⲧⲛⲧⲧⲛ ⲟⲩ ⲉϩⲟⲗ ⲙⲙⲟⲓ ⲧⲉ.

Ibid. l. 34. »Vous êtes des âmes qui appartiennent aux (mondes d') En Haut, que j'ai amenées de douze Sauveurs du Trésor de lumière et que j'ai reçues comme partage de ma vertu . . .» La »traduction française» n'a pas suivi ici son original d'une manière exacte; il suffira pour toute preuve d'établir une comparaison entre les mots »que j'ai amenées de douze Sauveurs» et la phrase ⲛⲧⲁⲓⲛ ⲙⲡⲧⲥⲛⲟⲟⲩⲥ ⲛⲥⲱⲧⲏⲣ. D'abord nous n'avons point compris la raison d'être de ce »que» qui commence la phrase de l'auteur. Puis il n'y a pas moyen de traduire ⲙⲡⲧⲥⲛⲟⲟⲩⲥ ⲛⲥⲱⲧⲏⲣ, l'objet direct de l'état construit ⲛ, par »de douze sauveurs». Il va sans dire que la »traduction française» demande à être modifiée ici. Voici cette modification:

[1] Peyron, *Lex.* p. 396.
[2] *Sphinx* VIII, 4 p. 247.

Quant à vous, vos âmes appartiennent au haut. J'ai amené douze sauveurs du trésor de la lumière que j'ai enlevés à la partie de ma vertu . . .» Cfr d'ailleurs la traduction de Schwartze.

P. 7 *l. 3* »afin que les Archons des Æons ne me connussent point, mais qu'ils pensassent» ne correspond point au texte de Schwartze qui porte ici ⲁⲩⲱ ⲙ̄ⲡⲟⲩⲥⲟⲩⲱⲛⲧ ⲛ̄ϭⲓ ⲛ̄ⲁⲣⲭⲱⲛ ⲛ̄ ⲛ̄ⲁⲓⲱⲛ ⲁⲗⲗⲁ ⲛⲉⲩⲙⲉⲉⲩⲉ ⲡⲉ. La conjonction ⲁⲩⲱ n'admet guère la signification de conjonction finale; le verbe ⲙ̄ⲡⲟⲩⲥⲟⲩⲱⲛⲧ ne joue point ici le rôle d'un verbe dans une proposition finale pour ne rien dire de la manière étrange de traduire la phrase ⲁⲗⲗⲁ ⲛⲉⲩⲙⲉⲉⲩⲉ ⲡⲉ par »mais qu'ils pensassent». Ici même on doit recourir à la traduction latine de Schwartze qui nous semble mériter la préférence sur la »traduction française». Pour notre part, nous voudrions regarder ⲁⲩⲱ comme une conjonction adversative — on rencontre assez souvent ⲁⲩⲱ dans une pareille position. Cfr p. ex. ⲁⲩⲱ ⲟⲩⲕ ⲉⲝⲉⲥⲧⲓ . . . (p. 333, 15) = »mais il n'est pas permis . . .» De plus ⲁⲩⲱ ⲧⲙⲟⲓⲣⲁ ϣⲁⲩⲕⲁⲁⲥ ⲡⲉⲩⲃⲟⲗ ⲧⲏⲣⲟⲩ (p. 347, 19). Il en est de même de son équivalent bohairique ⲟⲩⲟϩ, p. ex. ⲟⲩⲟϩ ⲛⲉ ⲙ̀ⲙⲟⲛ ⲫⲏⲉⲧⲧⲁⲙⲟ ⲙ̀ⲫⲁⲣⲁⲱ ⲉ̀ⲣⲟⲥ ⲡⲉ[1] = »mais il n'y avait personne qui pût expliquer le rêve au Pharaon». Pour éclaircir encore notre opinion, il serait sans doute utile de donner une traduction suivie à partir de la ligne 3 de la page 12 du texte copte jusqu'à la ligne 4: ». . . j'ai pris la forme[2] de Gabriel, l'ange des aeons, mais les princes des aeons ne me reconnurent pas, ils pensèrent au contraire que j'étais l'ange Gabriel».

Ibid. l. 5. »Mais il arriva que, lorsque je fus allé par le milieu des Archons des Æons, je regardai en bas le monde de l'humanité . . .» Nous ne pouvons admettre entièrement la traduction de l'auteur de ce passage qui s'exprime en copte ⲁⲥϣⲱⲡⲉ ϭⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲓⲉⲓ̄ ⲉ ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲛ̄ ⲛ̄ⲁⲣⲭⲱⲛ ⲛ̄ ⲛ̄ⲁⲓⲱⲛ ⲁⲓ̈ϭⲱϣⲧ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ . . . (p. 12, 6). Il s'agit surtout de la phrase »je regardai en bas le monde» qui nous semble être en opposition flagrante avec l'expression »je regardai de nouveau en bas vers le monde» par laquelle la »traduction française» a rendu, un peu plus loin (l. 31), la phrase analogue en copte ⲁⲓ̈ϭⲱϣⲧ ⲟⲛ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉϫⲙ̄ ⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ (p. 13, 17). Il est évident qu'on a tout lieu de rapprocher ces deux phrases l'une de l'autre, et par conséquent on demande à voir des traductions qui ont du rapport l'une avec l'autre. Or, si nous ne nous trompons trop, on doit préférer dans le premier passage, une explication ainsi conçue: »Il arriva donc, que lorsque je fus venu au milieu des princes des aeons, je regardai en bas vers le monde . . .»

---

[1] *Gen.* XLI, 8.

[2] Cfr *Sphinx* VIII, 4 p 242. Cfr d'ailleurs ⲕⲁⲧⲁ ⲡⲧⲩⲡⲟⲥ ⲛ̄ ⲅⲁⲃⲣⲓⲏⲗ (p. 13, 20) que l'auteur a traduit par "sous la figure de Gabriel" (p. 7, 34).

Ibid. l. 12. »Et de plus, au lieu de l'âme des Archons qu'il était obligé de recevoir». Le passage du texte copte dont nous venons de lire la traduction s'exprime selon Schwartze ⲁⲧⲱ ⲟⲛ ⲉⲡⲙⲁ ⲡⲧⲉⲯⲩⲭⲏ ⲛ̄ ⲛⲁⲣⲭⲱⲛ ⲉⲥⲏⲡ ⲉ ϫⲓⲧⲥ̄ (p. 12, 16). Nous avons tenu à signaler cette phrase dans nos remarques pour avoir l'occasion de dire quelques mots sur la construction un peu étrange que nous fait voir ici le texte copte, et pour essayer en même temps de donner une traduction nouvelle. Si l'on veut soumettre l'expression copte citée ci-avant à l'analyse sérieuse, on trouvera sans doute que le participe ⲉⲥⲏⲡ qui se rapporte au substantif féminin ⲯⲩⲭⲏ, doit à proprement parler être remplacé par ⲉⲥⲛⲏ. Il faut se rappeler que ⲥ permute assez souvent dans les textes avec ⲍ; c'est généralement le cas, lorsqu'il s'agit de représenter le neutre du singulier. Ce qui a causé ici l'existence de ⲉⲍ, c'est selon toute probabilité une confusion du mot principal ⲯⲩⲭⲏ avec le substantif masculin ⲙⲁ. Cependant pour ne pas prêter à des malentendus et de plus pour frayer le chemin à une traduction qui »se rapproche le plus possible du texte copte», nous voudrions proposer de modifier le texte à ⲁⲧⲱ ⲟⲛ ⲉⲡⲙⲁ ⲡⲧⲉⲯⲩⲭⲏ ⲛ̄ ⲛⲁⲣⲭⲱⲛ ⲉⲥⲛⲏ ⲉ ϫⲓⲧⲥ̄, c'est-à-dire (proprement) ⲉⲧⲛⲏ ⲉ ϫⲓⲧⲥ̄; on sait que le participe indéfini remplace ça et là dans les textes le participe défini qui s'emploie régulièrement comme l'attribut d'un substantif défini. Par conséquent il faut plutôt traduire ainsi: »Et de plus, au lieu de l'âme des princes de aeons destinée à être reçue (prise)».

Ibid. l. 35 »... que j'avais reçue des mains de Barbîlô»: ⲧⲉⲛⲧⲁⲓϫⲓⲧⲥ̄ ⲡⲧⲟⲟⲧⲥ̄ ⲡⲧ̈ⲃⲁⲣⲃⲏⲗⲱ (p. 13, 22). En ce qui concerne le passage cité de la »traduction française», il nous semble mal à propos de rendre la préposition ⲡⲧⲟⲟⲧⲥ̄ par »des mains», et nous nous sommes senti obligé de relever ici même ce qu'il y a de l'inconvénient dans cette traduction, vu que le texte copte porte un peu plus loin (p. 14, 1, 4) la même préposition, une fois avec le suffixe ⲍ (cfr ⲡⲧⲟⲟⲧⲍ) et l'autre avec le suffixe de la 3 pl. ⲟⲩ (cfr ⲡⲧⲟⲟⲧⲟⲩ), ce qui a causé deux traductions différentes de la part de l'auteur: 1) »de la main» (p. 7, 37). 2) »des mains» (p. 8, 1). Ainsi, si l'on veut rapprocher sans critiquer les passages 7, 35 et 8, 1 l'un de l'autre, on pourrait être amené à croire que l'original porterait deux fois la même lecture ⲡⲧⲟⲟⲧⲟⲩ. Comme on le voit, ce n'est pas ici le cas, et ainsi pour être exacte on doit sans doute renoncer aux significations »des mains, de la main etc.» que l'auteur a choisies pour la préposition en question, et les remplacer simplement par »de».

P. 8 *l.* 19 »réjouissez-vous tant et plus sur votre joie»: ⲡⲧⲉⲧⲛⲟⲩⲉⲍ ⲣⲁϣⲉ ⲉϧⲙ ⲛⲉⲧⲛⲣⲁϣⲉ (p. 15, 5). Selon nous il faut mettre en parallèle cette phrase avec ⲁⲧⲱ ⲡⲧⲉⲧⲛⲣ̄ⲣⲟⲩⲉ ⲣⲁϣⲉ dont nous venons de parler ci-avant. Littéralement il faut tra-

duire le passage en question par »ajoutez joie à (sur) votre joie» (cfr Schwartze: »adiiciatis gaudium super vestrum gaudium»), c'est-à-dire en d'autres termes: »réjouissez-vous encore (de plus)». Il nous semble utile de proposer ici cette modification relativement à la »traduction française» pour obtenir ainsi un peu de conformité quant aux significations, lorsqu'il s'agit de traduire des expressions à peu près analogues.

Ibid. l. 23 »de par le Mystère». La »traduction française» a sauté ici un mot du texte, à savoir ⲡⲓϣⲟⲣⲡ (p. 15, 11). Il faut lire »de par le premier Mystère».

P. 9 *l. 6* »écrit en ces cinq lettres d'En Haut» ne correspond pas bien au texte de l'original qui, selon Schwartze, porte ⲉϥⲥⲏϩ ϩⲛ̄ ϯⲏ ⲡⲥϩⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲉ ⲛⲁ-ⲡϫⲓⲥⲉ (p. 16, 15). D'abord, en ce qui concerne le texte copte, nous voudrions faire observer deux points: 1) la forme ϯⲏ se présente ici comme une variante intéressante de ϯⲟⲩ = cinq et peut ainsi défendre sa place. 2) le mot qui suit au contraire demande à être modifié, en tant qu'il semble renfermer une faute d'écriture: ⲡ pour ⲛ̄. Ainsi nous proposons cette lecture: ⲉϥⲥⲏϩ ϩⲛ̄ ϯⲏ (ϯⲟⲩ) ⲛ̄ⲥϩⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲉ ⲛⲁ-ⲡϫⲓⲥⲉ. Puis, pour passer ensuite à examiner la »traduction française», il ne souffre pas de doute que le mot »ces» demande à être effacé. Autant que nous savons, on ne peut guère s'apercevoir de son équivalent dans le texte; d'ailleurs il n'y a aucune raison d'intercaler ici le pronom »ces». Il reste à attirer l'attention sur la signification »d'En Haut» que l'auteur a choisie pour ⲛ̄ⲧⲉ ⲛⲁ-ⲡϫⲓⲥⲉ. D'après les règles de la grammaire on demande plutôt à voir »de ceux d'En Haut». Il faut se rappeler, cependant, que l'auteur a rendu un peu plus haut l'expression presque analogue . . . ⲛ̄ⲓ̈ⲁⲱ̄ ⲛⲁ-ⲧⲙⲉⲥⲟⲥ (p. 12, 23) fort bien par ». . . Iaô, celui du milieu» — une circonstance qui doit atténuer beaucoup la manière inexacte de traduire ce dernier passage. Or, selon nous, la »traduction française» doit être modifiée ici à »écrit en cinq lettres de ceux qui appartiennent au haut». Comme on le voit, la traduction proposée se rapproche le mieux du texte copte.

Ibid. l. 7 »le mystère qui est en dehors du monde, celui à cause duquel toute chose a existé. C'est toute sortie et toute ascension qui ont fait émaner toutes les émanations de tout ce qu'elles renferment». Bien que la »traduction française» nous ait fourni ici une explication à tout prendre satisfaisante, nous devons dire à regret que, selon nous, elle s'est écartée trop loin du texte de l'original. Il serait donc très utile de donner une traduction nouvelle; à cet égard nous nous permettrons de citer d'abord le texte de Schwartze, afin que nos lecteurs puissent décider d'une manière commode laquelle des traductions doit l'emporter sur l'autre. Voici le texte de Schwartze: . . . ⲡⲙⲩⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲉⲧ ⲛ̄ⲃⲟⲗ ϩⲙ̄ⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ ⲡⲁⲓ̈ ⲉⲛⲧ ⲁ ⲡⲧⲏⲣϥ̄ ϣⲱⲡⲉ ⲉⲧⲃⲏⲏⲧϥ̄ ⲡⲁⲓ̈ ⲡⲉ ⲡⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ ⲧⲏⲣϥ̄ ⲙⲛ̄ ⲡⲱⲗ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲧⲏⲣϥ̄ ⲡⲁⲓ̈ ⲉⲛⲧⲁϥⲥⲱⲣ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ ⲛ̄

ⲥⲱⲣ ⲉⲃⲟⲗ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲙ̅ⲡ̅ ⲛⲉⲧⲡ̅ϩⲏⲧⲟⲩ (p. 16, 17—20). Nous traduisons donc: ». . le mystère qui est au dehors dans le monde, celui à cause duquel l'univers a reçu l'existence, c'est toute la sortie et toute l'ascension, celui qui a dispersé toutes les distributions et tous ceux qui s'y trouvent».

Ibid. l. 11 »car nous sommes tes compagnons et tes membres»: ϫⲉ ⲁⲛⲟⲛ ⲛⲉⲕϣⲃⲏⲣ ⲙⲉⲗⲟⲥ (p. 16, 23). Il serait sans doute utile de marquer ici la signification »tes compagnons et tes membres» que l'auteur a donnée pour ⲛⲉⲕϣⲃⲏⲣⲙⲉⲗⲟⲥ et en même temps de renvoyer à deux expressions analogues qui se retrouvent un peu plus loin dans la »traduction française», à savoir: 1) »leur compagne de lumière» (p. 69, 31) cfr ⲡⲉⲩϣⲃ̅ⲣ̅ ⲟⲩⲟⲓ̈ⲛ (p. 133, 26). 2) »rois-compagnons» (p. 100, 7) cfr ⲛ̅ϣⲃ̅ⲣ̅ⲣ̅ⲣⲟ (p. 194, 1). Comme on le voit, les significations citées ne se rapprochent pas parfaitement l'une de l'autre. Il faut se rappeler, cependant, qu'à l'époque où l'auteur écrivait la »traduction française» il ne pouvait pas profiter de l'exposé intéressant que l'éminent coptologue M. v. Lemm a donné sur les compositions formées de ϣⲃⲉⲣ, ϣⲃ̅ⲣ̅[1]. Grâce à la sagacité de ce savant on a donc obtenu les significations exactes de cette catégorie des mots composés dont M. v. Lemm a dressé une longue liste, du reste complétée par Piehl[2]. Or, en ce qui concerne la »traduction française» dans les passages cités ci-avant nous la voudrions modifier ainsi: 1) tes membres (camarades). 2) leur co-lumière (?). 3) corégents. (A suivre).

Upsala, mars 1905.

Ernst Andersson.

Notice.

La Rédaction du Sphinx tient à présenter ses remerciements à M. O. v. Lemm de l'extrême obligeance qu'il a eue d'envoyer les deux ouvrages intéressants: *Das Triadon, ein sahidisches Gedicht mit arabischer Übersetzung* et *Der Alexanderroman bei den Kopten.* On a l'intention d'en faire les comptes rendus dans le numéro prochain. Nous croyons cependant utile de rappeler la grande valeur que notre regretté maître Piehl attachait aux publications citées en les recommandant à ses élèves comme des travaux parfaits et excellents.

---

[1] *Kleine Kopt. Studien* X—XX (1900) p. 135—138.
[2] *Sphinx* IV, 4 p. 220.

SPHINX

REVUE CRITIQUE

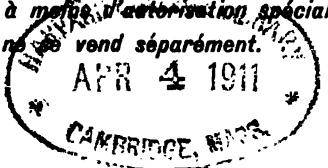
EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

paraît par fascicules de 4 feuilles d'impression in-8:o; quatre fascicules formeront un volume du prix de **15 Marcs.**

Messieurs les éditeurs sont priés d'envoyer leurs publications égyptologiques au Directeur de la Revue *(Odensgatan 1, Upsala)*, lequel aura soin de les confier à des juges compétents, capables de les critiquer avec impartialité et autorité.

Upsala 1905. — Imprimerie Almqvist & Wiksell.

☛ *La reproduction des articles publiés par SPHINX est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.*
☛ *Aucun numéro ne se vend séparément.*



SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

FONDÉE PAR KARL PIEHL

publiée

avec la collaboration de MM. Basset, Daressy, Erman, Iacoby, Lefébure, Lieblein, Loret, Moret, Naville, Pellegrini, Spiegelberg, Steindorff

par

ERNST ANDERSSON
Professeur Agrégé d'Egyptologie à l'Université d'Upsala

Publication subventionnée par l'État

Vol. IX — Fasc. II.

Akademiska Bokhandeln
(C. J. Lundström)
UPSALA

Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte
PARIS

J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung
LEIPZIG

En vente chez:
Williams and Norgate
14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON
and 7, Broad Street, OXFORD

Sommaire

A. Articles de fond: Page

WEILL, L'Asie dans les textes égyptiens de l'Ancien et du Moyen Empire. VI. Addendum 63

I. LÉVY, Lotanu-Lotan 70

ANDERSSON, Observations sur l'ouvrage de M. Erman intitulé »Aegyptisches Glossar. Die häufigeren Worte der aegyptischen Sprache» 87

ANDERSSON, Les Oeuvres de Karl Piehl. I. 104

B. Comptes rendus critiques:

E. ANDERSSON, Ausgewählte Bemerkungen über den bohairischen Dialect im Pentateuch Koptisch [A. MALLON] 120

O. VON LEMM, Das Triadon. Ein sahidisches Gedicht mit arabischer Übersetzung [ERNST ANDERSSON] 131

O. VON LEMM, Der Alexanderroman bei den Kopten. Ein Beitrag zur Geschichte der Alexandersage im Orient [ERNST ANDERSSON] 133

L'Asie dans les textes égyptiens de l'Ancien et du Moyen Empire

par

Raymond Weill.

VI. Addendum.

Nouvelles inscriptions égyptiennes du Sinaï.

A. — *Les Horus Sanakht et Noutirkha au ouady Magharah; Âmou sous la IIIe dynastie.*

La fin de la présente étude était déjà imprimée lorsqu'il nous fut donné d'assister, dans le courant de décembre 1904, au ouady Magharah, à la découverte que fit M. Fl. Petrie d'un admirable bas-relief portant le cartouche de l'Horus , *Sanakht*. On sait que ce souverain n'était connu par ailleurs que depuis peu de temps, et seulement par les empreintes de cylindres retirées de son tombeau de Beît-Khallaf par Garstang[1]. Les mêmes fouilles avaient abouti à la découverte et à l'exploration d'un grand tombeau voisin, que les nombreuses empreintes de cylindres qu'il renfermait avaient montré être celui de l'Horus , *Noutirkha*, roi *Zosir*, le représentant le mieux connu aujourdhui de la IIIe dynastie égyptienne. Comme les deux tombeaux,

[1] GARSTANG, *Mahasna and Bêt-Khallaf*, 1902, pl. XIX.

topographiquement rapprochés, étaient en outre d'architecture analogue, le nouvel Horus Sanakht se plaçait tout naturellement dans le voisinage de Noutirkha, à une date un peu antérieure, peut-être, parce que les inscriptions de ses cylindres sont plus sommaires, et l'on n'eut pas lieu de s'étonner lorsque Sethe, sur l'un des cylindres au nom de Sanakht, crut pouvoir se déclarer certain de retrouver le nom royal , *Nibka,* dans le cartouche ovale[1]: on sait que le nom de Nibka ou Nibkarî est celui qui précède les noms des deux Zosir dans la table de Seti I et au papyrus de Turin.

La lecture sur laquelle repose l'identification de l'Horus Sanakht avec le roi Nibkarî n'est pas absolument indiscutable, mais le voisinage historique de Sanakht et de Noutirkha vient d'être confirmé au ouady Magharah d'une manière remarquable. En même temps qu'il découvrait, en effet, le tableau nouveau de Sanakht, Fl. Petrie retrouvait, sur les mêmes rochers, à la distance d'une dizaine de mètres à peine, le tableau de Noutirkha-Zosir que Bénédite, en premier lieu, avait signalé[2], et dont nous avions plus tard publié des fragments d'après les estampages de 1868 au Br. Museum[3]: il ne pouvait guère faire de doute que les officiers de Noutirkha et ceux de Sanakht eussent travaillé dans les mêmes mines.

Voici donc, au ouady Magharah, un nouveau bas-relief de l'époque thinite, historiquement voisin de celui de Noutirkha-Zosir et qu'il faut rapprocher en outre, pour cette période, du tableau de Semerkha-Samsou dans la même localité de

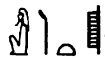
---

[1] Dans Garstang, *loc. cit.*, pl. XIX, 7 et p. 25.

[2] Bénédite, *Le nom d'épervier du roi Sosir,* dans *Rec. de travaux,* XVI (1894), p. 104.

[3] Weill, *Rec. du Sinaï,* 2 et 4; les estampages incomplets et non repérés entre eux ne pouvaient laisser reconnaître là deux fragments d'une inscription unique. Avec ces deux fragments, d'ailleurs, on n'a pas encore le tableau tout entier.

Magharah[1] et du petit nombre des autres monuments thinites où l'Asie et les Asiatiques sont nommés; nous les avons cités ci-avant, au début du § II.

Une mention supplémentaire de l'Asie est à joindre à celles-là. Elle est fournie par les inscriptions du tableau de Zosir, complètement connues enfin, et dans lesquelles se trouve le plus ancien exemple connu du nom des *Âmou*. Plusieurs officiers sont représentés dans le tableau, accompagnés de leurs noms et titres, et l'un d'eux a la qualité de  , titre qui doit être transcrit, semble-t-il, *iri Amout* et traduit »préposé aux Asiatiques». Cette mention des Âmou et cette orthographe remettent en question un titre de lecture et de signification controversées qu'on trouve au tombeau d'Amten. Nous en avons parlé ci-avant (§ II), et nous avons exprimé l'avis qu'entre les lectures et interprétations d'Erman, de Maspero et de Sethe, il convenait de s'arrêter à celles proposées par Maspero, , »primat de la porte occidentale». Aujourdhui, le titre de l'inscription de Zosir doit-il être considéré comme une raison de revenir, dans l'inscription d'Amten, à une interprétation voisine de celle que donnait Erman: »Chef des Asiatiques»[2]? Il n'est pas défendu de le croire; mais on doit observer que la présence du mot' , *porte,* dans l'expression qui nous occupe, est rendue pour le moins aussi probable par l'existence de titres comme , , , etc., qu'a notés Brugsch[3]. En tout état de

[1] Ce dernier bas-relief, lui aussi, a été retrouvé par Fl. Petrie et ses collaborateurs; il est dans un état de conservation admirable.

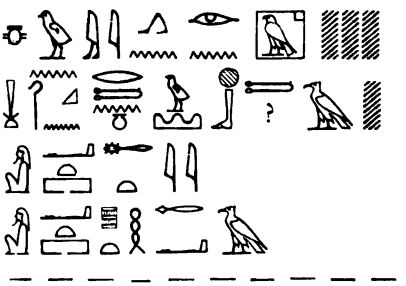
[2] Erman, *Ägypten,* p. 127: *Chef der Beduinen.*

[3] *Dict. géogr.,* p. 1288—89, et *Dict. hiérogl., Suppl.,* p. 183—184. Cf. ce que dit à ce sujet Maspero dans *Etudes égyptiennes,* II, p. 188.

cause, et en raison du doute qui vient de s'introduire dans cette question particulière, nous faisons figurer ci-après, dans le Supplément à l'Index, à coté du nom d'*Âmou* que renferme l'inscription de Zosir, l'expression de signification douteuse que les textes du tombeau d'Amten fournissent depuis longtemps.

B. — *Lotanou au Sarbout-el-Khadim, sur les stèles de la XIIe dynastie.*

Nous avons reproduit ci-avant (§ IV) le texte des deux seules inscriptions jusqu'ici publiées où se rencontre, pour le Moyen Empire, le nom du *Lotanou* classique de la XVIIIe dynastie. La moins importante de ces inscriptions, gravée sur une stèle du temple d'Hâthor au Sarbout-el-Khadim, n'était connue jusqu'à présent que par l'estampage du Br. Museum et la reproduction de Lottin de Laval, documents imparfaits dont les indications, en ce qui concerne le passage où *Lotanou* est nommé, ont besoin d'être rectifiées. La seconde moitié de l'inscription (ci-avant, p. 9) est une liste de noms et titres d'officiers subalternes à chacun desquels, sous le tableau et les légendes du personnage principal, est consacrée une ligne, comme il est d'usage sur un grand nombre de stèles de la même époque dans le temple. Le texte des premières de ces lignes est à rétablir, d'après l'original, de la manière suivante:



»Officiers venus pour faire à Hâthor.....:

Le *frère du roi du Lotanou*, Khebta...;
Le domestique Khîti;
Le domestique Ptahâi;
— — — — — — — — — — — — — —,

(Suit une liste assez longue d'autres personnes).

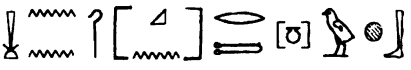
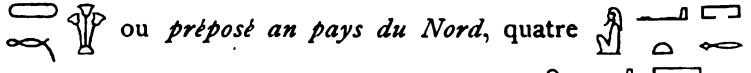
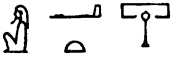
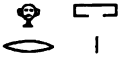
La mention du *frère du roi du Lotanou* en tête d'une liste d'officiers égyptiens, immédiatement après le nom du chef d'expédition Sinofrit, est assez faite pour surprendre, mais elle est d'autant plus certaine que le nom du même personnage, précédé du même titre, figure dans plusieurs listes analogues, gravées sur des stèles jusqu'ici inconnues ou incomplètement reproduites et dont Fl. Petrie, au Sarbout-el-Khadim, a recueilli les textes. Sur deux de ces monuments, semblablement disposés, la face principale est occupée par le tableau et les légendes royales, avec la date; une tranche est consacrée à la légende du chef d'expédition, gravée en caractères de très grande dimension; sur l'autre tranche commence la liste des officiers subalternes, en caractères moins importants, et cette liste se continue en signes de plus en plus modestes au dos de la stèle. Or, sur l'une des deux pierres, de l'an 13 d'Amenemhâit III[1], le nom qui nous intéresse se trouve en haut de la tranche des subalternes, c'est à dire que dans la disposition adoptée, il occupe le premier rang après celui du chef d'expédition, comme dans l'inscription précédente. Le texte donne:

»Le *frère du roi du Lotanou*,
Khebtat (?);

L'administrateur (?) des barques
Antouf (?);

[1] C'est celle dont le dos, seul, a été publié d'après estampages et photographies dans notre *Rec. du Sinaï* (n° 72).

L'officier du trésor Kousi; etc....»

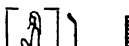
L'autre stèle, complètement inédite, porte au dos une centaine, environ, de noms et titres de personnages ayant »fait libation à Hâthor»; c'est le complément d'une liste dont le début, en caractères plus respectables, occupe la tranche droite. Sur cette tranche, on retrouve le *frère du roi du Lotanou, Khebtata,*  ?...., mais non plus en tête de liste; il vient ici assez loin en arrière, après un scribe du trésor, un  ou *préposé au pays du Nord*, quatre ou *domestiques de la Maison-Royale,* un  ou *domestique du trésor,* deux  et deux , *ingénieurs.* Mais cette inscription est de l'an 4 d'Amenemhâit III, c'est à dire bien antérieure à celle de la stèle précédente; de l'an 4 à l'an 13, le personnage eut le temps de gagner en importance et en considération.

Après le prince Khebtata, sur la même tranche de stèle, suivent, en descendant, treize ou quatorze personnages de fonctions diverses, et au dessous, la mention collective de 60 ouvriers égyptiens d'une espèce particulière et de , *dix Bédouins.* Khebtata n'était pas le seul indigène qui se trouvait avec l'expédition.

Il résulte de ce qui précède que pendant la première partie du règne d'Amenemhâit III, un sheikh sinaïtique, frère du prince de la région, accompagnait à un titre quelconque, guide ou chef de caravane, les expéditions égyptiennes en-

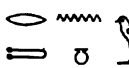
voyées aux mines du Sarbout; et deux inscriptions, sur trois que nous avons citées, montrent que si ce personnage tenait dans la troupe le rang d'un subordonné, ce rang cependant n'était pas infime. Un personnel indigène, sous ses ordres, prêtait ses services aux Egyptiens, absolument comme, de nos jours, les tribus sinaïtiques aiment à fournir aux étrangers leurs gens et leurs bêtes de somme pour les transports dans l'intérieur de la péninsule. On voit qu'au temps de la XIIe dynastie, les relations entre les officiers égyptiens et le *roi du Lotanou* étaient des plus pacifiques. Pour les conséquences qu'il y a lieu de tirer, par ailleurs, de la présence de ces mentions du Lotanou sur les monuments dont il s'agit, nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit plus haut à ce sujet (§ IV).

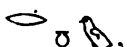
Supplément à l'Index.

 , inscription de Zosir au ouady Magharah.

»chef des Asiatiques»? Inscr. du tombeau d'Amten; v. ce qui est dit ci-avant, §§ II et VI, A.

, stèle de l'an 4 d'Amenemhâit III au Sarbout-el-Khadim.

 , stèle de l'an 13 d'Amenemhâit III au Sarbout-el-Khadim.

 , stèle de l'an 4 d'Amenemhâit III au Sarbout-el-Khadim.

Lotanu-Lotan.

Par **Isidore Lévy.**

Parmi les monuments rassemblés et commentés plus haut par R. Weill, il n'en est pas qui dépassent en intérêt les inscriptions qui contiennent le nom de Lotanu. Elles permettent en effet de montrer l'origine d'un terme qui a eu une fortune singulière et dont la signification première restait jusqu'à présent obscure. Nous nous proposons simplement, dans les pages qui vont suivre, d'écrire l'histoire du nom de Lotanu, ainsi que celle du nom de Ḥôru, dont les destinées ont été exactement parallèles; nous réservons pour un autre travail[1] l'examen des conclusions que comportent nos textes par rapport à l'histoire des Sémites du Sinaï.

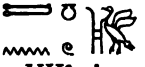
Les inscriptions du Sarbut fixent avec une suffisante précision le site du Lotanu; le pays étant évidemment dans le voisinage immédiat du point où les fonctionnaires égyptiens ont élevé les monuments commémoratifs de leurs expéditions[2], il faut le chercher aux environs du Sarbut-el-Ḫadem, ou du moins dans le rayon d'action d'un corps détaché aux mines. L'histoire ultérieure du nom supposant que le Lotanu s'intercale entre le Delta et la Judée et qu'il forme, par rapport à l'Égypte, comme le premier plan du plateau palestinien, il

[1] Voir I. Lévy, *Les Horites et les Édomites dans la Bible et les monuments égyptiens (Revue des Études juives* 1905).

[2] Weill, Recueil des Inscr. du Sinaï, 75 = *supra*, p. 9 et *supra*, p. 66.

faut supposer que le Lotanu a dû se prolonger, au nord ou au nord-est du Sarbut, vers la Badiet et-Tih ou le plateau des 'Azazimé[1].

Nous obtenons ainsi une idée assez nette du but de la campagne que d'après l'inscription d'Abydos[2], Senwosrit III dirigea en l'an, contre les pays de Lotanu et de Sakmim. Le Pharaon n'a pas, comme le supposait Max Müller[3], envahi la Palestine et poussé jusqu'à Sichem[4]; il s'est borné — l'entreprise était déjà hardie, et les annales de l'Ancien Empire ne connaissent encore à Senwosrit ni devancier ni émule — d'aller inquiéter dans leurs repaires les Bédouins du Sinaï septentrional, et la razzia qu'il a dirigée en personne n'a sans doute pas dépassé les alentours de la vallée supérieure de l'Ouady d'El-'Ariš.

Du même coup se dissipent les obscurités qui subsistaient au sujet du pays de Tanu  , où un écrivain de l'époque consécutive à la XIIe dynastie[5] a placé les péripéties du *Voyage* de *Sinuhit*. Maspero a justement re-

---

[1] Weill *(Recueil,* pp. 47—48 et 187) comprend dans le Lotanu la péninsule sinaïtique; il n'est pas impossible que le district ait compris une partie de la région située sud du Sarbut, mais aucun texte n'invite positivement à admettre une extension du Lotanu dans cette direction.

[2] Garstang, *El-Arabah,* pl. 4 et 5 = *supra* p. 1.

[3] M. Müller, *Orient. Litteratur-Zeitung,* 1903, col. 449.

[4] Max Müller considère *Sakmim* comme le pluriel de l'ethnique de שכמי. C'est bien plutôt, comme le הימם de la Genèse (XXXVI, 22) un mot à troisième radicale redoublée, et il n'est pas impossible que הימם représente une corruption de שכ / שקמם / סג.

[5] Borchardt a reconnu — et il est surprenant que sa pénétrante observation ait passé presque inaperçue — que le *Voyage* a dû être rédigé pendant la période qui suit la XIIe dynastie (*Aeg. Zeitschr.* XXVIII, p. 102). L'examen des données relatives au [Lo]tanu (c'est ce nom, comme nous allons le montrer, qui se dissimule sous *Tanu*) fournit un nouvel appui à la datation proposée par Borchardt. Le lieu d'exil de Sinuhit est en effet successivement appelé [Lo]tanu-Supérieur (l. 38) et [Lo]tanu sans épithète (ll. 100, 106, 182, 222). Lotanu-Supérieur suppose un Lotanu-Inférieur; pour l'auteur du

levé [1] tous les détails du papyrus de Berlin qui indiquent que c'est parmi les Bédouins que Sinuhit passe ses années d'exil; le »Tanu» est un désert semé d'oasis dont les habitants, hospitaliers, mais pouilleux, faméliques et loqueteux, se livrent à l'élève des troupeaux et vivent dans des tentes. La carte du Sinaï, insérée au t. I de l'*Histoire ancienne* [2] place en conséquence, et très correctement, le *Tonou* au Sud-ouest de la Mer Morte [3]. — Mais ce pays de »Tanu», que le *Voyage* nous représente comme si important et si proche relativement de Memphis, nous n'en trouvons, en dehors du papyrus de Berlin, trace dans aucun texte. Aussi Max Müller [4] a-t-il ingénieusement supposé que »Tanu» ( ) est une faute de scribe pour [Lo]tanu ( ). Avant même la publication des textes d'Abydos et du Sarbut, cette hypothèse était extrêmement plausible: elle mettait fin à la

Voyage, Lotanu n'était donc pas seulement, comme pour les rédacteurs des inscriptions du Sarbut et d'Abydos, le nom d'un district sinaïtique défini, et au delà du Lotanu (dans la direction du nord, comme le montre la suite de l'évolution) le mot s'appliquait par extension à une région nouvelle. Par rapport aux textes de la XIIe dynastie, nous constatons donc une incontestable dégradation de la signification propre du terme; mais nous sommes encore bien loin de l'acception que Lotanu-Haut et Lotanu-Bas reçoivent à l'époque de Thoutmès III, quand ils désignent respectivement la Syrie méridionale et la Syrie du Nord; dans le papyrus de Berlin, bien que l'idée d'un Bas-Lotanu se soit formée, le Haut-Lotanu reste à sa place véritable. Le texte, postérieur à l'époque des Senwosrit et des Amenemhat, est donc bien antérieur à celle des Thoutmès. Si d'autre part on tient compte des dispositions en somme bienveillantes de l'auteur à l'égard des Bédouins — ils sont grossiers et ridicules, mais accueillants pour l'Égyptien et même généreux — on conclura que la rédaction du *Voyage* est antérieure à l'arrivée des Hyksôs; il faut la placer vers le XVIIIe siècle.

[1] MASPERO, *Histoire ancienne*, t. I, p. 350, p. 471 et suiv.

[2] MASPERO, *loc. cit.*, p. 349.

[3] MASPERO complète cette indication (*loc. cit.* p. 349, n. 2) en identifiant le *Tonou* au "territoire qui appartint par la suite à la tribu de Siméon, jusqu'à l'Arabah et au cours moyen de l'Ouady Arîsh". L'aire ainsi attribué au [Lo]tanu nous semble trop étendue vers le nord.

[4] MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 47 et p. 144; cf. WEILL, *Sphinx* VIII p. 215 et *supra*, pp. 7 et 10.

singularité de la mention isolée d'une vaste région presque limitrophe du Delta, et on pouvait invoquer à son appui le fait que dans le papyrus de Berlin les noms de Tanu et de Haut-Tanu[1] alternent comme dans les temps postérieurs les appellations de Lotanu et de Haut-Lotanu. Les deux inscriptions précitées lèvent tout doute, en montrant que le Lotanu de la XIIe dynastie est, non pas, comme le croyait M. Müller, la Palestine, mais une partie de la région sinaïtique si nettement caractérisée dans le *Voyage*, et cette constatation nous dispense de l'explication imaginée par ce savant au coloris *arabe* du récit: le narrateur égyptien, poussé par son parti pris contre les Sémites, aurait attribué aux populations sédentaires et civilisées de la Syrie les mœurs grossières des rudes habitants du désert[2]. — S'il était besoin à la restitution [Lo]tanu et, à la localisation de ce [Lo]tanu dans le désert égypto-syrien, d'une preuve supplémentaire, on la trouverait dans la mention du canton de Iā ( ): nous verrons plus loin quelle étroite relation existe entre Iā et Lotanu.

Tous les documents du premier Empire thébain s'accordent donc à faire du Lotanu un district déterminé de l'isthme sinaïtique. Le mot n'a pas gardé ce sens restreint et précis. Nous avons signalé plus haut l'erreur de Max Müller cherchant en Palestine le Lotanu de Senwosrit III et le [Lo]tanu de Sinuhit: elle vient de ce qu'il a indûment reporté au Lotanu primitif, celui de la XIIe dynastie, ce qui est vrai du Lotanu de la XVIIIe. Quand en effet, après une longue éclipse, le nom reparaît, au début du quinzième siècle, dans les inscriptions du règne de Thoutmès III, il s'applique à des terres nouvelles, dont les Senwosrit et les Amenemhat ne connaissaient peut-être que vaguement l'existence. Nous avons dit

[1] Cf. *supra*, p. 71, n. 5.

[2] Max Müller, *Asien und Europa*, p. 49.

déjà que dès l'époque où écrivait le conteur du papyrus de Berlin, le nom de Lotanu débordait les frontières de ce petit pays. A partir de l'époque où commence la série des expéditions asiatiques, Lotanu est le nom général de la Syrie: le Bas-Lotanu est la vallée de l'Oronte, et la région d'Alep[1]; le Haut-Lotanu (ou Lotanu, tout court) répond à l'intérieur de la Syrie méridionale et centrale, à l'exclusion de la zone maritime[2]: c'est la Κοίλη Συρία ou Συρία des grecs.

Comme l'a reconnu Maspero[3], cet agrandissement démesuré de l'acception de Lotanu est dû au phénomène qui a fait en d'autres temps la fortune de Παλαιστίνη, de *Graecia*, d'*Allemagne*; le mot désigna d'abord un territoire restreint voisin de l'Égypte et ce n'est qu'en second lieu qu'il visa l'ensemble des territoires dont Lotanu formait originairement le premier plan. Maspero avait raison plus même qu'il ne le pensait, car le Lotanu ne doit pas être cherché, comme il supposait, en Judée[4], mais au sud de la Judée, dans le voisinage immédiat des colonies minières des Pharaons. C'était le premier État un peu considérable que rencontrait l'Égyptien, quand, débouchant de l'Ouâdy Toumilât, il s'aventurait, comme Sinuhit, dans les solitudes de l'est; c'était le voisin incommode qui barrait l'horizon des carriers du Sarbut. Place à l'avant-garde des pays sémitiques, au seuil de l'Asie, le Lotanu, bien qu'éloigné de la Méditerranée et sans contact avec les routes directes de Syrie, put représenter, par delà le coin restreint du plateau sinaïtique qu'il couvrait en réalité, tout le hinterland, les plateaux de la Palestine et de la Syrie centrale.

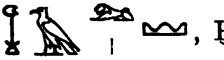
---

[1] Ebers, *Aeg. Zeitschr.* 1873, p. 2; cf. Max Müller, *Asien*, p. 144. Le Bas-Lotanu ne répond guère qu'à une notion théorique: l'expression se rencontre dans un seul texte.

[2] Ed. Meyer, *Gesch. Aegypt.* p. 227; Max Müller, *loc. cit.* p. 145.

[3] Maspero, *Rec. Trav.*, XVII, p. 141.

[4] Cf. *infra*, p. 81, n. 1.

On ne saurait séparer de l'étude du nom de Lotanu celle d'une expression géographique qui lui est étroitement apparentée, celle de  , Ḫôru [1]. A l'époque où Lotanu est l'intérieur de la Syrie centrale, Ḫôru en désigne la zone maritime. C'est en effet à tort qu'on y a englobé [2] la Palestine intérieure. Le sens du mot résulte clairement de l'appellation de »mer du Ḫôru» appliquée par le papyrus Golenischeff [3] à la Méditerranée devant Byblos, de la mention réitérée des ports du Ḫôru [4], de l'emploi habituel du même terme quand il est question de la région traversée par les armées égyptiennes qui évitent, en général de s'engager dans la région montagneuse de l'intérieur [5], et du fait que le Ḫôru reste généralement soumis au Pharaon, alors que le Lotanu se soulève [6]. On peut dire que le Ḫôru s'oppose au Lotanu *syrien* comme Φοινίκη à Κοίλη Συρία, maritime à continental.

Quelle est l'origine du nom hiéroglyphique de la Syrie maritime? L'analogie avec les autres désignations égyptiennes des régions de la Syrie méridionale conduit naturellement à supposer, qu'avant de représenter pour les Égyptiens la Šephéla et ses prolongements septentrionaux, il a été restreint à un territoire maritime plus rapproché du Nil: nous avons vu que Lotanu, avant de couvrir la Palestine intérieure, avait été un assez mince district sinaïtique, et nous savons d'autre

---

[1] Cf. pour la vocalisation, MAX MÜLLER, *loc. cit.* p. 155; rappelons, en ce qui concerne la transcription du , l'équivalence = ḫ.

[2] MAX MÜLLER, *Asien,* p. 148; MASPERO, *Recueil,* XVI, p. 140, et Histoire t. II, p. 122; ED. MEYER, *Aegyptiaca,* p. 72.

[3] *Rec. Trav.* XXI, p. 82.

[4] *Anastasi* IV, III, 10; *Pap. Turin,* III, 7. Un texte paraît comprendre Arvad dans le Ḫôru (*Pap. Bologne,* 1086; cf. MAX MÜLLER, *Asien* p. 144).

[5] MAX MÜLLER, *Asien,* p. 145, a déjà remarqué que la formule "le Pharaon est en Lotanu" indique un itinéraire plus éloigné de la côte.

[6] Le fait a été remarqué, mais inexactement interprété, par MAX MÜLLER, *Asien,* p. 151.

part que le Zahi, qui devait s'allonger jusqu'aux environs de Qodšu et d'Arvad [1] ne fut à l'origine que les pays de Šaruhen ou un canton à peine plus septentrional [2]. Deux documents de la dix-neuvième dynastie nous prouvent qu'en effet jusqu'à la fin du quatorzième et même la fin du treizième siècle, Ḫôru fut le nom de la partie de l'isthme sinaïtique située immédiatement à l'orient du Delta.

La plus ancienne de ces mentions nous apparaît dans les légendes des tableaux qui représentent l'expédition que Séti I dirigea, en l'an premier de son règne contre les Šôsu. Les misérables Bédouins (Šôsu) complotent la révolte; ils se réunissent sur les montagnes de Ḫôru [3]. — Mais le Pharaon marche contre eux, et son glaive les anéantit, depuis la forteresse de *Zaru* jusqu'à *Kanʿana* [4]. Ces notices, que le graveur a disposées dans un ordre défectueux, doivent évidemment être rapprochées: Ḫôru est défini par l'indication »de *Zaru* au *Kanʿana*». Le Kanʿana est le pays de Canaan: il s'agit évidemment ici de la frontière méridionale. Zaru, point de départ de l'expédition, est dans le voisinage immédiat d'Ismaïlia [5]. Le Ḫôru que le Pharaon traversa »de Zaru au

---

[1] Cf. MAX MÜLLER, *loc. cit.*, pp. 179–180.

[2] LEPSIUS, 43 a; *Aeg. Zeitschr.* 1883, p. 78.

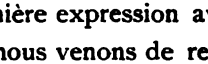
Le nom de appliqué à une fraction du territoire de Siméon, intermédiaire entre le désert et la Palestine cultivée doit avoir pour prototype sémitique צהי ou זהי: on ne peut guère hésiter à y reconnaître cette dernière racine, qui se retrouve dans le nom syriaque de Sion, ציהיון (considéré comme plus primitif que ציון par LAGARDE, *Übersicht*, p. 84**). *Zahi* signifie vraisemblablement, comme צִיָּה, la "steppe", ce qui convient fort bien à la région considérée. — Notons que le sens originel de mot Zahi n'a pas été complètement oblitéré par l'application du mot à un territoire septentrional: le texte d'Anastasi IV (VI, 2) n'est intelligible que si Zahi est à la frontière méridionale de la Palestine.

[3] LEPSIUS, III, 128 = GUIEYSSE, *Rec. Travaux*, XI, p. 60.

[4] LEPSIUS, 126 = *Rec. Trav.* XI, p. 55.

[5] Voir sur Zaru, en dernier lieu, WEILL, *Recueil*, p. 6, n. 1 et surtout SCHÄFER, *Beiträge z. alt. Gesch.*, IV, p. 159, n. 2.

Kan'ana» est donc dans l'angle nord-occidental de l'isthme sinaïtique: c'est bien la région méditerranéenne que suppose l'histoire ultérieure du mot[1].

Un siècle après Séti I, le papyrus Anastasi III nomme au cours d'une liste de fonctionnaires pharaoniques, les »messagers royaux (en tournée d'inspection) dans le pays de Ḫôru *depuis Zaru jusqu'à 'Opa*»[2]. On ne saurait méconnaître la ressemblance de cette dernière expression avec celle de »de Zaru jusqu'au Kan'ana» que nous venons de rencontrer, et il est très tentant de considérer les deux formules comme équivalentes; les données relatives au paps d'Opa ne permettent malheureusement pas d'en fixer le site avec une entière certitude. On a rapproché  (=אוף) de יפו[3] ou de l'Ubi des lettres d'El-Amarna[4]; mais l'ancien nom de Iaffa est correctement rendu dans les textes égyptiens par *Japu*, et *Ubi* répond sans doute au Ḥôba de la Genèse (XIV, 5).

Renonçant à des identifications hasardeuses, Max Müller a cherché par une autre voie à localiser 'Opa[5]. Remarquant que dans le *Voyage du Mohar*[6] ce pays est nommé immédiatement avant les localités de *Qîna*[7] et de *Rahubu*, il rapproche ces derniers noms de ceux du torrent de Qina dans les Annales de Thoutmes III et de Rehob[8], tous deux dans

[1] Eduard Meyer (*Aegyptiaca, Festschrift Ebers*, p. 75) attribuant au Ḫôru de Séti I son sens banal et tardif de "Palestine maritime" a supposé que les nomades révoltés n'étaient autres que les Israélites arrivant dans la Syrie méridionale. Notre explication du texte nous dispense de nous arrêter à cette ingénieuse combinaison.

[2] *Anastasi* III, *I*, 10. Il avait été mieux inspiré (*Gesch. Aeg.* p. 227, n. 3) en émettant l'idée que le Ḫôru initial devait être très rapproché de l'Égypte.

[3] Halévy, *Rev. Ét. Juives*, XXI, p. 65.

[4] Sayce, *Patriarchal Palestine*, p. 132.

[5] Max Müller, *Asien*, pp. 43 et 174.

[6] *Anastasi* I, *XXVI*, 6.

[7] Chabas lisait Sina. La lecture Qina est certaine d'après M. Müller qui a revu l'original (*loc. cit.*, p. 394).

[8] Josué *XIX*, 28, 30; Juges, I, 31.

la vallée de Qišon, et propose en conséquence de chercher 'Opa au pied du Carmel. Cette thèse est, en ce qui concerne Qîna (=קין ou גין) très aventureuse: le Qina voisin de Mageddo (= קן ou גן) est vraisemblablement à interpréter en גן [1] et les noms de lieu tirés de la racine רחב sont trop nombreux pour que l'on puisse faire fonds sur l'identification de Rahubu avec Rehob d'Aser. Il vaut peut-être mieux partir de la donnée d'Anastasi I [2] qui place en 'Opa la ville de Ḫallaza. Le mot ainsi écrit pourrait en raison de l'ambiguïté des deux dernières consonnes, répondre à diverses combinaisons de l'alphabet sémitique: on est particulièrement en droit d'hésiter entre חלץ et חרץ. Mais la singulière apposition qui suit le nom de Ḫallaza, »le taureau sur ses frontières, le lieu où l'on voit la lice des héros» renfermant, suivant toute apparence [3], un jeu de mots sur חלץ, et d'autre part חרץ n'ayant donné naissance à aucun nom géographique connu, c'est à un חלץ que nous sommes ramenés. Le Ḫôru, dans sa plus grande extension, ne renferme qu'un nom de cette origine: c'est celui de la ville appelée Ḥaluça par le Targum de Jésusalem [4], l'Elusa des textes classiques. Placée aux avant-portes de la Palestine, à la lisière des sables, Elusa marque bien, à qui vient d'Égypte, la fin de la zône désertique. Si c'est à Elusa que répond Ḫallaza-en-'Opa [5], la province des »messagers royaux en Ḫôru, de Zaru à 'Opa »correspond à une région naturelle des plus nette-

[1] Cf. Budde, *Richter*, p. 37.

[2] *Anastasi* I, *XXII*, 6.

[3] Max Müller, *Asien*, p. 153.

[4] *Genèse*, *XVI*, 7, 14; *Exode*, *XV*, 22.

[5] Le contexte d'Anastasi I est loin d'être défavorable à cette identification. Ḫallaza est nommé entre des villes de la Palestine méridionale, Qiriat-'Anab; Bet-Soper (sans doute קִרְיַת סֵפֶר, Καριατ Σωφερ; cf. Max Müller, *Asien*, p. 174); Aduruma (אֲרוֹרַיִם?) et les localités déjà citées de Rahubu et de Qîna, qui, dans l'hypothèse, pourraient être identiques l'une à Rehobot et l'autre à Qain (Josué XV, 17), peut-être même (notons que le mot Qîna est affecté du déterminatif des noms de pays) à la contrée des Qénites (*Juges*, I, 16).

ment caractérisées et bien faite pour former une circonscription particulière sous des inspecteurs spéciaux. Rien n'interdit de penser, bien que la mention d'Anastasi III n'appartienne qu'à la seconde moitié du treizième siècle, que les contours de cette province désertique d'entre Égypte et Syrie ont été fixés dès les premiers règnes de la XVIIIe dynastie, et qu'il y a eu des »messagers royaux en Ḫôru »du jour où les Pharaons ont exercé une action continue sur la Palestine. C'est vraisemblablement le nom administratif de ce territoire que nous a conservé l'expression »le Ḫôru de Zaru à 'Opa» dont la formule de Séti »le pays de Zaru à Kan'ana» n'est sans doute qu'une variante: »Hôru» n'aurait pas suffi à caractériser la terre des Bédouins; le complément qui arrête le Ḫôru à la frontière cananéenne était rendu nécessaire par l'extension du mot à toute la région maritime palestine: le »jusqu'à 'Opa» joue le même rôle que l'épithète de *supérieur* accolée à Lotanu dans le *Voyage de Sinuhit;* il restitue une valeur précise à un vocable usé.

Quoi que l'on puisse penser d'ailleurs de notre interprétation d'*'Opa* et de *Kan'ana,* un fait ressort indiscutablement des documents qui viennent d'être cités, et il suffit à définir le Ḫôru de Séti I et celui du pap. Anastasi III: ce pays commence à Zaru, à la porte de l'Égypte. Quelles qu'aient été les destinées ultérieures du nom, il a été affecté d'abord — à une date antérieure à l'an 1500, puisque dès Thoutmès III l'extension à la Syrie est chose accomplie — à la région de l'isthme sinaïtique où passent les routes vers Gaza. L'époque où aucune extension arbitraire n'était venue altérer la valeur du mot[1] doit donc être très voisine de celle où Lotanu n'était qu'un petit état limitrophe de la région des mines.

[1] Il est possible et même probable que le Ḫôru de Séti et d'*Anastasi* III qui occupe tout l'espace qui sépare les parages de l'isthme de Suez de la Palestine est déjà un agrandissement d'un Ḫôru plus restreint encore, limité aux environs immédiats de Zaru.

C'est un mouvement simultané en même temps que symétrique qui a prolongé vers le Nord la surface que représentaient ces deux noms, et tout invite à croire que c'est au Premier Empire thébain qu'il faut remonter pour trouver le moment où Ḫôru et Lotanu se juxtaposaient sur le sol de l'isthme égypto-palestinien en tant que Sinaï méditerranéen et Sinaï central, et que c'est vers l'époque où nous avons surpris le commencement de la dégradation de la signification de Lotanu que Ḫôru, obéissant à la même loi, est entré dans la voie de l'évolution qui devait altérer la signification des deux termes sans modifier la valeur de leur rapport.

Ainsi, Ḫôru et Lotanu sont, aux premiers siècles du second millénaire, des districts sinaïtiques. Il ne faut sans doute pas s'exagérer leur étendue et l'importance de leur rôle: c'est principalement à leur proximité du Delta et des établissements miniers qu'est due la singulière fortune de leurs noms. Mais nous devons cependant conclure, de cette fortune même que s'ils n'occupaient pas à eux deux le vaste domaine compris entre la Basse-Égypte et la Palestine, ils y tenaient, aux moins aux yeux des Égyptiens, une place notable.

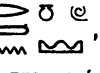
Il ne saurait être douteux que Lotanu et Ḫôru, ramenés a leurs proportions primitives, ne soient identiques au *Lṭan* et au *Ḥori* de la très-ancienne liste[1] des populations qui ont précédé Édom sur le mont Sé'ir, c'est-à-dire dans la région située immédiatement au sud de la Judée et limitée du côté de l'Orient par l''Araba[2]. Loṭan est le premier-né des sept fils

[1] *Genèse* XXXVI, 20—30.

[2] L'emplacement véritable du mont Sé'ir, à tort transporté de l'autre côté de l''Araba par Buhl (*Geschichte der Edomiter*, p. 29) a été exactement défini par Stade, *Geschichte*, t. I, p. 122, et surtout par Lagrange, *Revue biblique*, 1899, p. 374 et suiv. Les témoignages égyptiens sur le Sé'ir et ses habitants confirment pleinement la thèse "occidentale": c'est incontestablement avant l''Araba que Sinuhit rencontre Loṭan et 'Aiā (cf. *infra*, p. 82); l'expédition de Ramsès III contre *Sa'ira* ne peut s'être avancé très-loin vers l'est; enfin l'incident bien connu des Édomites qui entrent en contact dans l'Ouâdy Toumilat avec les gens du Pharaon (pap. *Anastasi* VI, *IV*, 14) s'explique bien plus facilement si le, gros de la nation réside aux alentours du plateau des 'Azazimé que si on l'imagine fixé du côté de Petra.

de Sé'ir. Ḥori est le fils de Loṭan, mais il a pris parmi ses frères et ses cousins une situation si importante que son nom sert à désigner toute la famille. Les Égyptiens ont fidèlement transcrit les noms nationaux de leurs voisins du Sinaï [1], et ils les ont d'abord employés dans le sens même que leur donnaient ceux qui les portaient: ils ont, il est vrai, pris pour des expressions géographiques des termes dont la valeur était sans doute ethnique, mais la confusion entre nom de pays et nom d'habitants est chez eux habituelle [2].

[1] L'identité entre Ḫôru et Ḥori est assez généralement reconnue (cf. la bibliographie donnée par MASPERO, *Hist. Ancienne*, T. II, p. 121, n. 3; ajouter: HESS, *Zeitschr. Aeg. Spr.* 1893, p. 119; ED. MEYER, ap. *Aegyptiaca*, p. 71—72; JENSEN, *Zeitschr. Assyr.*, 1895, pp. 332—333, 346—347; SCHWALLY, *Zeitschr. Altt. Wiss.* 1898, p. 126; HOMMEL, *Altisr. Ueberlieferung* p. 263, n. 2). ED. MEYER croit que les Égyptiens ont rencontré Ḥori en Palestine; HOMMEL compromet l'identification par un rapprochement erroné entre Ḫôru et le pays de Gari d'une lettre d'El-Amarna; MASPERO, songeant sans doute plutôt aux "Horites" en général qu'au clan de Ḥori, relègue le Ḫôru vers le nord-est de l'isthme sinaïtique, sur le massif du Sé'ir. — L'équation Lotanu — Loṭan a rencontré moins de faveur, sans doute à cause des hypothèses qu'ont dû formuler ses partisans pour expliquer l'existence d'un Lotanu syrien: Saulcy supposait (*Mél. d'arch. Égypt. et Assyr.*, T. I, p. 99) que les "Routennou sont la race sortie des montagnes de Sé'ir et qui, après avoir occupé le pays des Horim, s'est de proche en proche impatronisée dans la Syrie entière, devenue le pays de Louten ou Routen"; MASPERO (*Recueil*, XVII, p. 141) a comparé au de la liste de Thoutmès III et conjecturé que le Lotanu doit être cherché dans les montagnes de Juda, derrière Lydda; Renan (*Histoire du peuple d'Israël*, T. I, pp. 12, 115) a compliqué la question du Lotanu en y rattachant le hasardeux rapprochement, dû à Ewald, des noms Loṭan et Loṭ.

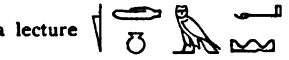
MAX MÜLLER a rejeté sans motif valable l'explication de Ḫôru par Ḥori; il a aventuré l'idée que la seconde consonne de  , rendait une sifflante sémitique, et que le mot répondait à לְשׁוֹן prononcé par des Sémites du nord donnant au שׁ le son du ס (*Asien*, p. 147). Nous ne rappelons cette hypothèse que pour noter que l'équivalence établie entre Lotanu et לוֹטָן n'est pas sans intérêt pour l'histoire du .

[2] Rappelons le traitement des ethniques comme Ḫatti et Šôsu. — Nous savons d'ailleurs par la Bible (cf. LUTHER, *Zeitschr. Altt. Wiss.* 1901, p. 21) avec quelle facilité, chez les Sémites même, un nom de tribu devient nom de région.

Lotanu et Ḫôru ne sont d'ailleurs pas les seuls noms »horites» que nous aient transmis les textes égyptiens antérieurs à l'extinction du vieux peuple. 'Aiā, dont la *Genèse*[1] fait un fils de Çib'on, frère de Lotan, figure, comme l'a reconnu Maspero[2], dans le *Voyage de Sinuhit*. Après avoir signalé son passage à Qadm[3], puis son arrivée à Lotanu, l'exilé s'etend longuement sur les faveurs dont le combla le chef de cette dernière région: »Il accorde que je choisisse... parmi le meilleur de ce qu'il possédait sur la frontière d'un pays voisin. C'est une terre excellente, Aîa est son nom. Il y a des figues en elle et du raisin; le vin y est plus

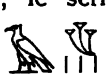
[1] *Genèse, XXXVI*, 24.

[2] MASPERO, *Recueil*, T. XVII, p. 142.

[3] La lecture  reste la plus vraisemblable. Elle suppose une forme sémitique קדם. Le rapprochement de ED. MEYER (*Gesch. Aeg.*, p. 188) avec Bené-Qedem est certainement erroné: Qadm, où atteint Sinuhit avant son établissement près du scheikh de Lotanu, n'a rien à faire avec les nomades transjordaniens. L'identification avec le Qedéma ismaélite (proposée par MASPERO, *Recueil*, t. XVII, p. 142) ne pourrait être admise que s'il était prouvé que Qedēma appartient à l'isthme sinaïtique. Nous préférons voir en Qadm un nom de lieu, analogue au sabéen קדמן (Mordtmann-Müller, *Sab. Denkmäler*, ap. *Denkschr. Ak. Wien*, XXIII, p. 43, nº 10 etc.)

Si par extraordinaire un nouvel examen du papyrus de Berlin réhabilitait la lecture , il n'en résulterait pas avec nécessité que ce nom d''Ad(i)ma vise Édom, car la racine אדם a donné naissance à diverses désignations géographiques ou ethniques. Au cas où l'on jugerait invraisemblable l'hypothèse de la distinction des deux noms, on serait amené à reculer l'apparition d'Édom sur l'isthme sinaïtique jusqu'au dix-huitième siècle. Sans prendre à notre compte la théorie à laquelle incline R. Weill, nous pouvons dire ici qu'elle n'est pas tout à fait inconciliable avec ce que nous savons par ailleurs de l'histoire du désert égypto-syrien. Nous essaierons de montrer, dans l'étude sur *Les Horites et les Édomites* à laquelle nous renvoyons en tête de cet article, que la substitution d'Édom aux Ḫorites, comme puissance dominante en Sé'ir, a dû coïncider avec l'arrivée des Hyksos en Égypte: s'il existait un *'Ad(i)ma*-Édom sinaïtique dès l'époque de la rédaction du *Voyage de Sinuhit*, l'antiquité d'Édom dans les parages du Sé'ir ne serait guère reculée que d'un siècle; et comme, dans *le Voyage*, 'Ad(i)ma, loin d'être supérieur aux Ḫorites, n'est qu'une dépendance de Lotanu, il faudrait seulement conclure du texte que c'est un ancien groupe local qui a donné son nom à la confédération des nouveaux maîtres de la région.

abondant que l'eau; abondant est le miel; nombreuses sont les olives et toutes les productions de ses arbres; on y a du blé et de la farine sans limites, et toute espèce de bestiaux . . .» [1].

Cette heureuse oasis de , sise aux confins du Lotanu [2], est certainement אַיָּה de la Genèse: la suppression, dans la transcription de l'indication de l'א ne saurait faire aucune difficulté, car, comme l'indique le déterminatif végétal, le scribe égyptien a rapproché le nom étranger du mot  »panache de roseau» [3].

* *

Ainsi les seuls noms identifiables d'»Asiatiques» que nous ait laissés la période antérieure au Nouvel Empire sont ceux de deux ou trois groupements horites. L'histoire des deux principaux de ces termes, autant que le silence des documents sur les régions situées au delà de la zône où vivaient Loṭan et Ḫori, nous autorisent à penser que la XIIe dynastie n'a guère eu de relations suivies qu'avec ces voisins immédiats du Delta; suivant toute apparence, aucune armée égyptienne n'a pénétré en Palestine avant la campagne de l'an V d'Amosis.

A cette date (première moitié du XVIe siècle) commença la longue série des expéditions qui devaient faire de la Syrie méridionale, pendant trois ou quatre siècles, la vassale d'ailleurs très intermittente, des Pharaons. Dès le début de cette période d'apogée, Ḫôru et Lotanu ont pris leur signification »classique» avec cette différence que Lotanu est désormais

[1] MASPERO, *Contes égyptiens*, p. 112.

[2] Ce détail permet de rendre aisément compte du fait que le canton qui ressortit à Lotanu dans *le Voyage de Sinuhit* est subordonné par la Genèse à un frère de Loṭan, Çib'on; ce point frontière a passé d'un clan au clan voisin.

[3] Sur le sens du mot, cf. LORET, *Sphinx*, t. VIII, p. 158.

privé de toute attache avec la terre sinaïtique (au moins dans les limites de notre information), tandis que le nom de Ḫôru reste attaché à la zône méditerranéenne de l'isthme: la situation différente des deux districts par rapport à la vallée du Nil explique sans peine cette inégalité.

Après avoir cessé de s'appliquer à son domaine propre, Lotanu devait perdre encore le territoire qu'il avait usurpé en Syrie: la dernière mention du mot dans un texte historique se place sous Hri-Hôr[1]. Ḫôru gagne tout ce qui échappe à son rival: comme le montrent les textes démotiques Ḫoir[2] devient le terme général qui désigne la Syrie[3], ou du moins ce que les Égyptiens en connaissaient. La raison de la prévalence du nom de la côte est évidente: une fois l'ère des conquêtes passée, l'Égypte resta en rapports assez réguliers avec les ports philistins et phéniciens, avec la plaine maritime où accédaient les caravanes parties du Delta; la montagne où se formaient Juda et Israël ne prêta au contraire qu'à des relations indirectes et peu fréquentes. Le nom de la région la mieux connue évinça l'autre.

Pourtant les noms reparaissent ensemble à l'époque ptolémaïque: les trois versions du décret de Canope nous présentent en effet un remarquable tableau de concordances:

Gr. Φοινίκη	Συρία
Hiér. Kefti	Lotanu oriental
Dém. Ḫoir	Amor (ou Ašr)

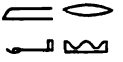
Pour expliquer les désignations choisies par les Égyptiens qui ont traduit dans la langue archaïque des hiéroglyphes et en dialecte vulgaire l'original grec, il faut d'abord rendre compte des deux termes de l'expression toute faite,

[1] Lepsius, *Denkmaeler*, 243. Max Müller a dit justement qu'à la date de ce monument (XIe siècle) le nom de Lotanu était à demi mort.

[2] La prononciation récente du mot a été établie par Hess, *Zeitschr. Aeg. Spr.* 1893, p. 119.

[3] Cf. Max Müller, *loc. cit.*, p. 155 et Krall, *Festgabe Büdinger*, p. 6.

courante pendant toute la période hellénistique [1], de Φοινίκη καὶ Συρία (ou Φοινίκη καὶ Κοίλη Συρία) [2]. La »Phénicie» est, dans Strabon [3], qui copie un auteur du second siècle, la côte syrienne d'Orthose jusqu'à Péluse. La »Syrie» est l'intérieur.

Le rédacteur démotique, en temps ordinaire, eut sans doute employé le mot Ḫoir pour rendre l'idée que le grec traduit par une expression composée: traducteur servile, il a mis en regard de chaque terme grec un terme égyptien. C'est du moins un sentiment juste de la tradition qui l'a guidé quand il a pris Ḫoir pour correspondant à Φοινίκη. — Amor, comme il semble qu'il faille lire le nom démotique de la «Syrie», ne paraît pas avoir été un terme d'un usage courant: c'est sans doute le vieil  le pays »Amorite» artificiellement vulgarisé par un lettré.

La traduction hiéroglyphique témoigne également de l'embarras de son auteur: Συρία est rendu par Lotanu *oriental*, l'épithète indiquant que le pays est à l'est de Φοινίκη — Kefti [4]. Cette dernière équation est singulièrement erronée, et elle a largement contribué aux erreurs qui ont longtemps eu cours au sujet de l'identité des Kefti (Chypriotes? Crétois? Egéens?) qui n'apparaissent que dans les textes du XVIe siècle et n'ont jamais eu aucun rapport avec les Phéniciens [5]. Nous pouvons sans doute retrouver la raison qui a déterminé l'hiérogrammate a introduire dans son texte, à contre sens, ce terme aboli. La traduction correcte de Φοινίκη eût été Ḫôru, que

---

[1] Bérose, dans Josèphe, *Contre-Apion*, I, *XIX*, 133 et suiv. — Inscr. de Pompeiopolis, *Bull. Corr. Hell.* 1890, p. 587, etc.

[2] La synonymie des deux expressions résulte de leur emploi indifférent dans tout le cours du IIIe Esdras (cf. Josèphe, *Ant.* XI, 22 et 25).

[3] Strabon, XVI, § 21. Cette extension de la Φοινίκη est confirmé par la bilingue d'Athènes (*CIA*, I, 115) qui y comprend Ascalon; par Josèphe qui y place Césarée (*Ant.* XV, 333) etc.

[4] Max Müller, *Asien*, p. 145.

[5] Bissing, *Arch. Jahrbuch*, 1898, p. 54. — Hall, *Annual Br. Sch. Ath.* VIII, p. 162 et suiv.

le rédacteur des hiéroglyphes n'a certainement pas ignoré: mais Ḫoir figurait dans le texte démotique et c'est sans doute par délicatesse de puriste qu'il a éliminé le mot propre suspect de vulgarité. Il a trouvé dans l'arsenal des formules géographiques désuètes le nom d'un pays maritime (les *Annales de Thoutmès III* nous parlent des vaisseaux de Kafti) qu'il n'a pas eu de scrupules à s'approprier. On l'a à diverses reprises, et non sans juste cause, accusé d'ineptie et d'ignorance; mais il faut peut-être lui tenir compte de l'érudition relative dont témoigne son absurde identification.

Les équivalences du décret de Canope sont sans doute plus instructives par ce qu'elles nous laissent soupçonner des combinaisons pédantes des écoles sacerdotales de l'époque ptolémaïque que comme documents de l'histoire réelle des mots. Il est pourtant digne de remarque que les lettrés qui les ont élaborées, et dont la science était par ailleurs bien chancelante, ne sont pas mépris sur le sens propre aux deux noms qui nous intéressent particulièrement, Ḫoir et Lotanu. La trilingue de 238 est, par là, un précieux témoignage du tenace souvenir que l'Égypte conserva des termes que les contemporains de la XIIe dynastie empruntèrent aux Arabes du Sinaï, et que leurs descendants du Nouvel-Empire attachèrent aux terres syriennes soumises par les Thoutmès et les Ramsès.

Observations

sur

L'ouvrage de M. Erman intitulé »Aegyptisches Glossar Die häufigeren Worte der aegyptischen Sprache»

par

Ernst Andersson.

La brochure citée doit être le dernier anneau de la chaîne des manuels — »Ägyptische Grammatik», »Aegyptische Chrestomathie» et »Aegyptisches Glossar» — publiés par M. Erman et visant avant tout à faciliter aux commençants l'étude de la langue égyptienne. Ainsi, si l'on s'est plaint — comme cela s'est fait parfois[1] — de l'absence de ressources propres à éveiller l'intérêt d'étudier l'égyptien, on aura tout lieu de reconnaître qu'aujourd'hui la »lacune» qui a causé tant d'inconvénients est comblée, en tant que, par la publication des livres mentionnés ci-avant, on a cherché à aider le jeune commençant à surmonter tous les obstacles et toutes les difficultés qui se présentent à lui, lorsqu'il se propose d'aborder l'égyptologie. Pour ce qui est de la quantité des manuels on doit sans doute être au comble de ses désirs. Evidemment il n'en est pas de même de leur qualité. Il va sans dire que des ouvrages grammaticaux ou lexicologiques qui s'adressent aux commençants demandent pour auteur un homme qui sait suffisamment mettre à

[1] Cfr Erman, *Aeg. Chrest.* p. XI.

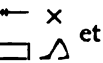
profit les résultats des recherches sur les domaines correspondants de notre science, c'est-à-dire un homme qui s'est empressé d'en fournir un résumé clair et sûr, afin que les manuels qu'il fait paraître deviennent d'une valeur actuelle pour les novices.

Déjà Piehl a traité d'une manière très détaillée la »Äg. Gram.» en y consacrant une série de mémoires intéressants[1] où il a rectifié les erreurs assez nombreuses qui sont inhérentes à cet ouvrage et souligné plus d'un point qui semble témoigner d'une ignorance déplorable de certains principes capitaux relativement à la linguistique en général. Sans vouloir aucunement atténuer la valeur qu'*à tout prendre* on doit attacher à la »Äg. Gram.», il faut pourtant reconnaître que »l'Examen» de Piehl nous a donné des indications inestimables quant à la ligne sur laquelle on doit marcher, lorsqu'il sera question de traiter la grammaire et le lexique de la langue égyptienne, pour obtenir un résultat au moins approximativement satisfaisant sur le niveau actuel de notre science.

En ce qui concerne le »Glossaire» de M. Erman nous sommes bien convaincus de la nécessité de soumettre cet ouvrage à un examen sérieux. A en juger par la préface, le »Glossaire» prétend à être une espèce de vocabulaire destiné à précéder le dictionnaire égyptien à venir; à cause de cela même nous voudrions marquer quelques points de vue qui nous semblent mériter l'attention.

D'abord, ce qu'il y a de très singulier c'est que le »Glossaire» présente en partie les mêmes erreurs qu'on a rencontrées dans la »Äg. Gram.» et qui sont relevées dans »l'Examen» de Piehl, plus spécialement dans la partie qui traite »Les 'Lesestücke'»[2]. En voici quelques exemples:

[1] *Sphinx*, VII pp. 65, 118, 210; VIII, p. 70.
[2] *Sphinx*, VII (1903) p. 67 et suiv.

1) »der Sarg» (p. 61) doit plutôt signifier »la momie, le cadavre embaumé»[1]. 2) »Königstitel κύριος διαδημάτων» (p. 61) doit se traduire par »die Kronen beider Aegypten»[2]. 3) *snj?*  et varr. (p. 105) lecture erronée pour *seš*[3]. 4) Piehl a suffisamment prouvé dans son »Examen» que l'auteur de la »Äg. Gram.», bien qu'il »aime visiblement à enseigner aux commençants ... les vocables coptes équivalant aux mots égyptiens énumérés dans le 'Wörterverzeichnis'», a néanmoins omis, »dans bien des cas de signaler l'équivalent copte»[4]. On peut s'apercevoir de la même omission dans le »Glossaire» — ce qui doit causer de l'étonnement aux lecteurs d'autant plus que l'auteur dans la préface[5] a conseillé aux commençants de tenir compte entre autres des équivalents coptes, car »sie geben uns unschätzbare Fingerzeige zur richtigen Auffassung der alten Sprache». Nous en citerons dans la suite les exemples.

Puis, s'il s'agissait d'apprécier le présent ouvrage au point de vue purement méthodique, il ne prêterait à aucun doute qu'il ne laisse beaucoup à désirer. Malgré les assertions de la préface que le »Glossaire» »zum ersten Male die genaue lautliche Gestalt der einzelnen Worte angibt» on aura sans doute, en feuilletant l'ouvrage, l'impression de s'occuper d'un *index* qui a pour but d'énumérer, d'une manière plus ou moins arbitraire, les mots les plus fréquents de la langue égyptienne, mais pas d'un vocabulaire scientifique arrangé d'après les règles fondamentales de la lexicographie en général. A notre avis il aurait mieux valu que l'auteur, en écrivant son glossaire, eût tenu compte — un

[1] *Sphinx*, VII p. 71.
[2] *Ibid.* p. 127.
[3] *Ibid.* p. 73.
[4] *Ibid.* p. 75.
[5] P. VI.

peu plus qu'il ne l'est fait — de deux points qui nous semblent très importants, lorsqu'il s'agit d'établir un vocabulaire destiné à être employé par les commençants: 1) le sens étymologique des mots. 2) l'existence des formes dialectales. D'une part, s'il avait mis à profit la méthode étymologique, il aurait, pour les mots que contient le »Glossaire» obtenu, dans bien des cas, des significations plus satisfaisantes et d'une valeur plus générale. D'autre part, en tenant compte des variétés dialectales, il aurait sans doute remédié *en partie* aux réitérations inutiles des mêmes mots, ce qui contribue malheureusement à induire le jeune commençant en erreur.

Il serait bon de marquer quelques autres points relativement à l'ouvrage de M. Erman. L'auteur a annoncé dans la préface qu'il a inséré dans son »Glossaire»[1] les mots les plus fréquents »des Neuägyptischen, inbesondere solche die in den Inschriften gemischten Sprachcharakters vorkommen. Sie sind als 'spät' bezeichnet». C'est là un point de nature à rendre son travail précieux. Pourtant il aurait été à désirer qu'il eût apporté à ce sujet même un peu plus de soin, de sorte qu'il ne se fût pas laissé entraîner à des erreurs comme p. ex. » Offizier (spät)»[2]. Il faut se rappeler que le mot en question se retrouve dans un texte hiéroglyphique provenant de la XVIIe (XVIIIe) dynastie[3]. — De même c'est bien méritoire de la part de l'auteur d'avoir dressé une liste — d'après celle de BRUGSCH — contenant les noms »der Gaue», qui peut servir de guide pour les commençants, mais il nous semble mal à propos de passer tout à fait sous silence la *lecture* de ces noms.

---

[1] P. V.

[2] P. 28.

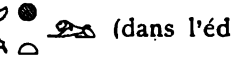
[3] *Grab des Admiral Ahmes in El Kab (Reinisch, Chrest.* Taf. 6 l. 3; ERMAN, *Chrest.* p. 122).

En tout état de cause on aurait eu lieu de s'attendre à ce que l'auteur eût transcrit, à l'aide de l'ouvrage de Dümichen: »Geographie des alten Aegyptens etc.»[1], du moins les noms des nomes dont la lecture doit être bien connue.

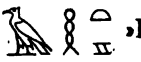
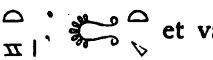
Puis, en jetant les yeux sur les signes hiéroglyphiques qui sont recueillis sous la rubrique »Unlesbares», on est surpris d'y trouver énumérés des signes comme p. ex. » Mensch; Ochse; Gans; Schiff, Flotte; Klapper». Nous n'avons point compris la raison de citer ces mots comme illisibles. En ce qui concerne les quatre premiers, on doit pourtant reconnaître qu'il est à tout prendre difficile de dire laquelle des lectures admissibles il faut employer pour chaque cas particulier, mais généralement, si l'on a tenu compte, d'une manière suffisante, des variantes empruntées au même ou à un autre texte appartenant à la même époque, on saura sans doute se débarasser de cette difficulté. Pour ce qui est de la lecture du signe , au contraire, on n'est dans aucun doute. Rappelons que PIEHL a relevé, dans son »Examen», le fait que l'auteur de la »Äg. Gram.» a confondu »les deux sistres et , en conférant à tous les deux la valeur que voici: 'eig. *sšš-t* Sistrum', bien que nous sachions, grâce à BRUGSCH, que l'un signe se lit *seχem*, l'autre *sešeš*»[2]. — D'ailleurs, en énumérant les signes »illisibles», l'auteur a oublié, paraît-il, de mentionner entre autres un groupe se retrouvant dans un des textes que nous donne la »Aeg. Chrest.» (p. 113, cfr aussi p. 149). Le voici . Malgré l'assertion de l'auteur, énoncée dans le commentaire, que le signe qui est placé entre

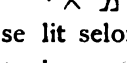
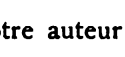
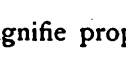
[1] Cfr *Oncken, Allgem. Gesch.* in Einzeldarst. I.

[2] *Sphinx*, VIII p. 77.

et  (dans l'édition de M. Erman surmonté de la lettre c) serait un »Priestertitel unbekannter Lesung»[1], nous voudrions, pour notre part, attribuer au signe en question la valeur phonétique de *uteb*[2]. —

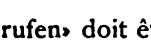
Nous passons maintenant à examiner le »Glossaire» proprement dit et en même temps à aborder un point ou l'autre qui nous est venu à l'ésprit en feuilletant l'ouvrage en question.

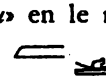
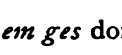
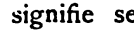
P. 2.  »Feld, Acker» est évidemment le même mot que  et varr. »Acker» (p. 15). A notre avis il n'y a aucune raison admissible pour séparer ces deux mots l'un de l'autre. On a su prouver d'une manière suffisante que les lettres et se remplacent parfois »au commencement des mots égyptiens»[3].

P. 3.  »zimmern». Var.  . Le groupe en question se lit selon notre auteur *ȧkḥ*. Pour notre part nous avons toujours transcrit ce groupe par *seqeḥ*[4]. Le verbe  et varr. signifie proprement »behauen, zimmern, aushauen»[5], puis il se présente assez souvent sous la ~~signification »ornen» et~~, employé comme substantif, »ornement». La variante s'est probablement formée à cause d'une confusion des signes et dans l'écriture hiératique. Citons en passant quelques exemples. Le papyrus n° 3055 du musée de Berlin contient un passage

[1] *AEg. Chrest. Kommentar* p. 57.
[2] Cfr aussi NEWBERRY, *Beni Hasan* I, pp. 42, 58.
[3] *Sphinx*, VII pp. 123, 128.
[4] BRUGSCH, *WB.* VII p. 1139.
[5] *Ibid.*

(XV, 4) que nous transcrivons ainsi . . . ». . . tu réunis l'ornement au bandeau (frontal)» [1]. De même on lit dans les deux papyrus nos 3014 et 3053 une phrase ainsi conçue: *Pe Tepu Sau ȧbu-net seqeḥu em ȧrti tehent* (XVIII, 4) = (les habitants des villes) Pe, Tepu, Sau dansent en ton honneur ornés de fèves et de perles de verre».

P. 5. Le mot  »rufen» doit être rapproché de ωιμ. — Pour ce qui est de la signification de et varr. nous voudrions renvoyer à un mémoire intéressant de M. LORET où ce savant traduit le groupe cité par »*Poireau*» en le rapprochant de нхı, нσє en copte [2].

P. 10.  , cité de l'auteur comme une variante de , nous semble extrêmement suspect. Pour notre part nous sommes bien portés à croire que M. Erman a confondu ce groupe avec l'expression fréquente  *em ges* dont PIEHL a fourni une explication exacte et satisfaisante [3]. —  signifie selon notre auteur »dauerndes Opfer» [4]. Rappelons que le dictionnaire de BRUGSCH traduit le mot *ȧmenit* par »täglich» [5]. Pourquoi l'auteur a-t-il tout à fait omis d'enseigner cette dernière signification aux commençants?

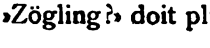
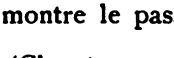
[1] Comme on le voit, notre opinion sur le passage en question diffère un peu de celle de M. MORET (cfr *Le Rituel du culte divin journalier* p. 127).

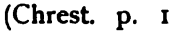
[2] *Sphinx*, VIII, pp. 145, 146.

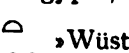
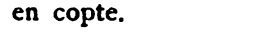
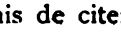
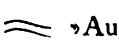
[3] PIEHL, *Notes de lexicographie égyptienne* (dans les "Actes" du Xe Congr. des Orient. IV p. 131 et suiv.).

[4] Cfr PIERRET, *Vocab. Hiérogl.* p. 25.

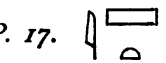
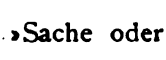
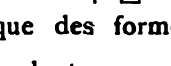
[5] I p. 72; V p. 69.

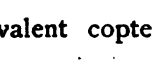
P. 11. Parmi les variantes des groupes *àmenti*, *àmentèt* l'auteur a oublié de citer qui se retrouve dans la »Aeg. Chrest.» (p. 115). — »Zögling?» doit plutôt signifier »*favori*», ce que montre le passage que voici:  *àmt n bat* (Chrest. p. 116) = »aimé (à cause de sa loyauté) du roi de la Haute Égypte, favori chez le roi de la Basse Égypte». —  »Wüstental», doit être rapproché de ⲁⲛ-ϣⲟⲩⲧ en copte.

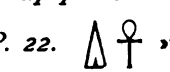
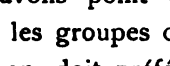
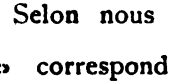
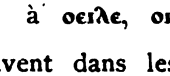
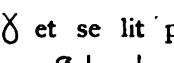
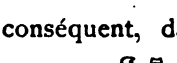
P. 12. Ici l'auteur a omis de citer les équivalents coptes des mots hiérogl.  »Augenbrauen» et »umfassen», à savoir 1) ⲙⲉϫ-ⲉⲛϩ 2) ⲟⲩϩ.

P. 15. Le groupe  se lit selon notre auteur »ỉḫt». Il nous semble très singulier de trouver ce mot rangé parmi les vocables qui commencent par un . Bien qu'il soit vrai qu'on rencontre assez souvent l'écriture  , c'est-à-dire *χet* précédé d'un prosthétique, il ne serait guère fondé de tirer de là la conclusion que la seule lecture admissible pour le groupe serait *àχt*. Évidemment on aurait, pour les mêmes raisons, tout lieu de choisir la lecture *aχt*, vu que  se présente parfois dans les textes sous la forme  . Pour ne pas prêter à des malentendus, le mieux ne serait-il pas d'accepter la lecture *χet* pour les formes sans *à (a)* initial et de citer par conséquent d'autres écritures *àχt*, *aχt* etc. comme des variantes. — En parlant de prosthétique, nous voudrions rappeler entre

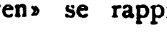
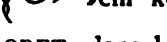
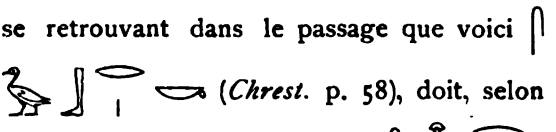
autres les groupes et (p. 18) qui évidemment ne sont que des variantes l'un du verbe *tet* »nehmen, ergreifen» l'autre de *t'a* »fortnehmen» qui est le même mot que et varr. »nehmen, ergreifen» (p. 146). Cfr aussi *Tem* et *Atem* (p. 18). — *Même page.* »Mannschaft» ne se lit *point àst* mais plutôt *qet*[1].

P. 17.  »Sache oder ähnl.» et la var.  ne sont que des formes dialectales se rapprochant du groupe  , dont nous venons de parler. Ainsi l'auteur aurait dû mentionner *àšt* »Sache» comme une variante de *àχt.*

P. 19. L'équivalent copte de  est ⲛⲓ, comme l'a prouvé PIEHL[2] d'où il s'ensuit que l'étymologie »pr Haus etc. (ⲡ)ⲛⲓ» (p. 42) doit être considérée comme fautive. — *P. 20. āpep* »Gevitterdrache» équivaut à ⲁⲫⲱⲫ.

P. 22.  »mit dem Leben beschenkt» est une traduction erronée pour »donnant la vie»[3], cfr ⲧⲁⲡⲥⲟ en copte. — *P. 23.* Nous n'avons point compris la raison d'être de la lecture *'nd* pour les groupes qui commencent par le signe  . Selon nous on doit préférer *àt.* — *Même page. àr* »Ziege» correspond à ⲟⲉⲓⲗⲉ, ⲟⲓⲗⲓ *aries.* — *Ibid.*  *āref* »Säckchen» est souvent dans les textes confondu avec le signe  et se lit par conséquent, dans bien des cas, *šes.* Cfr p. ex.  *χa šes menχ*[4],  *χa m šes menχ*[5].

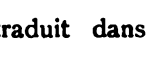
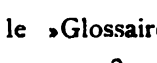
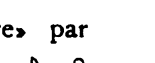
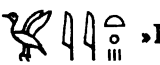
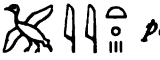
[1] PIEHL, *Proceedings*, XIII pp. 106, 107; *Sphinx*, VII p. 127.
[2] *Sphinx*, VII p. 76.
[3] *Ibid.* p. 67.
[4] *Aeg. Chrest.* p. 89.
[5] *Ibid.* p. 91.

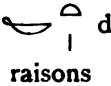
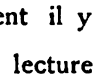
ture *ḫn*. — *P. 87.* »Kot» doit être rapproché de ϩοc en sahidique[1]. Cfr d'ailleurs ϭωc en bohairique[2]. — *Ibid.* »Bier» cfr ϩπκε. — *P. 92.* »wüten» équivaut, d'après M. SPIEGELBERG[3], à ⲙⲁⲁⲣ »Zürnen». — *Ibid.* En parlant du verb *χeper* l'auteur aurait enseigné aux commençants la signification de l'expression + un substantif qui se retrouve parfois dans le pap. Ebers p. ex. *χeper t'esef n bàt* (62, 1), *χeper tesef bat* (63, 7) »mella cruda»[4]. Cfr aussi *χeper t'esef n beneràu* (*Chrest.* p. 95 l. 10) »jus cru de datte». Nous voudrions donc proposer d'insérer dans le »Glossaire» l'expression *χeper t'esef* (*n*) = *sauvage, cru*. — *P. 99.*  »scheeren» se rapproche le plus près de ϭωκ »rasieren». — *P. 107. sak* »zusammenziehen» équivaut à cωκ; de même (p. 108) »ernähren» aussi à ⲙⲁⲛⲉ; (p. 118) *seχm* »mächtig sein etc.» cfr ⲥⲙⲟ *ardore torreri*[5]. — *P. 120.*  »ein kostbares Holz» signifie plutôt *caroubier* (cfr LORET dans le Rec. de Travaux XV pages 116 et suiv). — *P. 121.* La signification »reinigen?» que l'auteur a proposée pour le groupe »śkj?», se retrouvant dans le passage que voici  (*Chrest.* p. 58), doit, selon nous, être remplacée par »verschliessen», cfr »den Mund zuschliessen» que donne fort bien BRUGSCH (*WB.* VII p. 1143).

---

[1] STERN, *Kopt. Gr.* p. 62.
[2] LAGARDE, *Der Pent. Kopt., Devt.* XXIII, 17.
[3] *Sphinx* V p. 200.
[4] *Pap. Ebers* II Glossar p. 61.
[5] PIEHL, *Sphinx* VII p. 75.

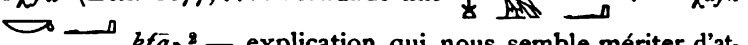
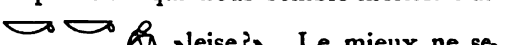
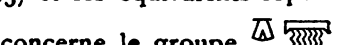
P. 125. set'efa »speisen» signifie généralement »reich ausstatten, bereichern, anfüllen»[1]. — *Ibid. ster* »die Nacht zubringen etc.» a pour équivalent copte ⲥⲧⲟ »niederlegen». — *P. 126. šāṭ* »graben» n'équivaut point à ⲥⲱⲕ, mais évidemment à ⲥⲱⲧ[2]. — *P. 128.* »Statue? Denkmal?» signifie plutôt, selon toute probabilité, »tombeau»; le contexte ainsi que les variantes empruntées aux textes analogues (cfr *Aeg. Chrest.* pages 90 l. 8, 91 l. 5) nous semblent parler en faveur de la signification proposée par nous.

P. 133.  traduit dans le »Glossaire» par »Erdboden» doit être rapproché des groupes  et signifie par conséquent plutôt »silex». Cfr p. ex. *ɣopeš n àqeḥu* = »des glaives de silex»[4]. — *Ibid.*  »ein wohlriechendes Öl». A en juger par le déterminatif le groupe en question doit se traduire par »résine, gomme»[5]. — *P. 134.*  »Körner». Autant que nous savons, ce mot se transcrit régulièrement  *paït* (cfr *Pap. Ebers* passim). La lecture *ḳm* que le »Glossaire»[6] nous donne pour le signe est en tout cas erronée.

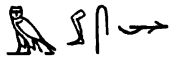
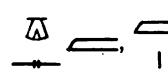
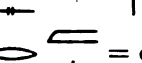
P. 136. »weibliches Tier». Pour ce qui est de la lecture de ce mot, il faut rappeler que M. LORET[7] a su prouver que  doit se lire  *àt*. Evidemment il y a donc des raisons suffisantes pour maintenir la lecture

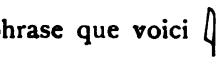
---

[1] BRUGSCH, *WB.* IV p. 1679.
[2] *Sphinx* VII pages 75—76.
[3] BRUGSCH, *WB.* V p. 22; VII p. 1263.
[4] *Ibid.* V p. 22.
[5] Cfr d'ailleurs *Pap. Ebers* II Glossar p. 34.
[6] D'après M. Schäfer (dans la *Zeitschrift* 1893 p. 118)?
[7] *Rec. de travaux* XVIII pages 199—202.

àt. — *Ibid.* Au sujet du verbe *kp* »räuchern» on s'aperçoit de l'absence de la variante fréquente . — *P. 137.* Le verbe *kefā* »fangen mit Gewalt, bewältigen»[1] n'est point, comme le prétend notre auteur, »unrichtig für» (pourquoi »unrichtig»?), mais plutôt une variante (peut-être dialectale) de ce dernier groupe *χefā*. Rappelons l'explication qu'a donnée BRUGSCH relativement aux mots cités: »*χfā* (Lex. 1077).... verwandt mit *χafā*  *kfā*»[2] — explication qui nous semble mériter d'attention. — *P. 138.*  »leise?». Le mieux ne serait-il pas de maintenir la signification »stammeln, verlegen stottern» que Brugsch a donnée pour le groupe en question. Nous nous permettrons en même temps de renvoyer à la traduction de l'exemple cité par ce dernier savant — exemple qui se retrouve dans la »Aeg. Chrest.» p. 66 l. 7. — *P. 139.* La signification »belagern?» que M. Erman n'admet qu'en hésitant pour le verbe s'accorde on ne peut mieux avec les significations »einengen, in die Enge treiben etc.» données par le dictionnaire de Brugsch (IV p. 1508); cfr d'ailleurs la variante (*ibid.* VII p. 1293) et les équivalents coptes ϭωοτ, ϭω. — *Ibid.* En ce qui concerne le groupe  nous voudrions refuser nettement la signification »wie die Wolke fliegen?» comme pas existante et en même temps renvoyer au dictionnaire de Brugsch[3]. — *P. 140.* équivaut aussi à ϭοιλε »habiter, confier». — *Ibid.*

[1] BRUGSCH, *WB.* IV p. 1494.
[2] *Ibid.* VI p. 916.
[3] IV p. 1511; VII p. 1296.

ghś »Kasten». Le mot cité ne nous est pas connu par ailleurs. D'abord BRUGSCH a démontré[1] que le groupe en question, se retrouvant dans la stèle de Pianchi pag. 28 (cfr *Chrest.* p. 134 l. 8), ne doit guère se lire , mais évidemment  = »Drechslerarbeit». Puis, pour ce qui est de la lecture du mot, il ne semble prêter à aucun doute qu'on ne doive maintenir *makes*. Le groupe *makes* doit être rapproché de »sceptre», comme l'a fait M. Lévy dans son dictionnaire[2]. — *Ibid.*  »Seite» equivaut à ϲκεπ »die Seite»; cfr aussi  = ϵϲκεπ. — *P. 141. ges* »salben» a pour équivalent copte ωγϫ »bestreichen».

P. 142. . La signification »ja» nous semble fort douteuse. C'est que, dans bien des cas, le groupe en question se présente, paraît-il, avec une signification tout à fait différente. Citons p. ex. la phrase que voici  (pap. *d'Orb.* 19, 5) que nous voudrions traduire ainsi: »et on poussa des cris de plainte pour eux»[3]. Évidemment on a tout lieu de considérer ici *thu* comme la variante de *thithi* »ein Geschrei ausstossen»[4]. — *P. 147.* En ce qui concerne la signification du groupe *thema* nous voudrions renvoyer au numéro dernier de cette revue[5] où se trouvent énumérés des exemples renfermant le mot en question. — *Ibid.* *tem-ab* erreur pour *mat*

[1] *WB.* VII p. 1197.

[2] *Vocab. Gerogl.* III p. 80.

[3] Nous ne pouvons pas admettre l'explication de M. ERMAN relativement à ce passage (*Zeitschrift* 1891 p. 59).

[4] BRUGSCH, *WB.* VII p. 1347.

[5] P. 45.

ab (proprement = »droit dans son cœur, loyal», cfr d'ailleurs ci-dessus p. 94). — *Ibid. tenu* »jeder» cfr ⲧⲉⲛ- en copte[1]. *P. 149 ṯar* »bezwingen, misshandeln». Rappelons que ce groupe est »le même mot que *ṯr* 'vertreiben'» (p. 152)[2]. *Ibid. ṯua* »verehren, preisen» équivaut à ⲧⲁⲓⲟ[3]. — *P. 156.* »prächtig machen». Lire . La »Äg. Gram.» a déjà enseigné aux commençants que la lecture phonétique du signe est »ḫrp» celle de au contraire »ḏśr prächtig». Par conséquent l'auteur aurait dû mentionner dans le »Glossaire» comme la forme exacte du verbe *t'eser* pour citer ensuite l'écriture comme une variante très fréquente causée par la confusion du graveur des signes en question. — *P. 157. t'eṯḥ* »einsperren» équivaut au copte ϫⲱⲧϩ.

* * *

Avant de finir notre petit article sur le »Glossaire» de M. ERMAN, qu'il nous soit permis d'attirer l'attention sur un point qui nous semble jouer un rôle important, lorsqu'il s'agit de composer un ouvrage lexicologique d'égyptologie. Le présent ouvrage contient d'une part une série de mots »nouveaux» qui en tout cas ne nous sont pas connus des dictionnaires publiés auparavant. D'autre part un mot ou l'autre a obtenu dans le »Glossaire» une signification plus ou moins étrange. C'est à dessein que nous nous sommes refusé à soumettre les vocables de ces catégories à un examen sérieux, parce que l'auteur a entièrement omis de communiquer à ses confrères les passages de la littérature égyptologique où se retrouvent les mots dont il s'agit ici. Une

[1] PIEHL, *Sphinx* VII p. 76.
[2] PIEHL, *ibid.*
[3] *Ibid.*

pareille omission a causé et causera toujours aux travailleurs sur le domaine philologique de notre science des inconvénients qui sont trop palpables pour avoir besoin d'être discutés à présent. En souscrivant aux mots de M. ERMAN »unsere Kenntnis des Ägyptischen ist eben noch Stückwerk»[1], nous voudrions souligner la nécessité absolue pour tout travail lexicologique de citer soigneusement pour la plupart des vocables les textes auxquels tel ou tel mot est emprunté et en même temps, dans les cas plus douteux, donner des exemples propres à éclaircir la signification qu'on a choisie dans chaque cas particulier. Si l'on ne tient pas compte de cette manière de procéder, on ne réussira jamais à composer un dictionnaire qui l'emportera sur celui de BRUGSCH, mais on obtiendra plutôt une espèce de lexique réversible sur le même jugement qu'on a exprimé entre autres sur le dictionnaire de BRUGSCH à savoir que »auf Schritt und Tritt» il induit le jeune commençant en erreur.

Upsal, avril 1905.

[1] *Aeg. Chrest.* Einl. p. XII.

Les Oeuvres de Karl Piehl

par

Ernst Andersson.

I.

L'idée de terminer la biographie de Karl Piehl par une bibliographie, c'est-à-dire par une liste complète contenant tous les travaux de ce savant, nous est venue pendant la rédaction de l'article que nous avons consacré à la mémoire de notre regretté maître. Aussi notre intention était-elle de dresser cette liste et de la faire paraître avec la biographie sur les pages du Sphinx pour attirer encore l'attention des égyptologues de nos jours sur tout ce que notre science doit à la sagacité du grand savant suédois. Si nous n'avons pas encore réalisé notre idée, ce n'est pas que nous ne sommes pas assez convaincus de l'utilité d'une pareille tâche, mais pour des raisons indépendantes de notre volonté.

Le présent article aura donc pour objet d'énumérer, dans leur ordre chronologique, les œuvres de Karl Piehl. A part cela, il pourrait être considéré comme une espèce d'avant-coureur destiné à frayer le chemin à l'entreprise que nous nous sommes proposée: *réunir en volumes* tous les articles de Piehl dispersés çà et là dans les revues. Publier ensemble les travaux de notre regretté maître, nous y avons songé nous-même, et on nous a conseillé de le faire. Dans une lettre privée[1] M. MASPERO nous écrit entre autres ceci: »J'espère

[1] Datée *Le Caire*, le 12 mars 1905.

que vous pourrez non-seulement continuer la publication du Journal, mais réunir en volumes, comme je le fais pour les Égyptologues français, les œuvres de Piehl, éparses dans beaucoup de revues et dès à présent inaccessibles à beaucoup d'entre nous... Les générations nouvelles n'ont ni le temps — ni souvent la curiosité — de feuilleter les vieilles revues, et ce qui n'est pas mis en volume n'existe bientôt plus pour elles.» Nous nous sommes permis de citer ces mots de l'illustre maître sur le domaine de l'égyptologie pour souligner encore la nécessité de l'entreprise dont nous venons de parler.

En présumant que les savants égyptologues nous seconderont dans nos efforts, nous espérons obtenir les moyens nécessaires pour arriver à notre but.

Liste Chronologique[1].

1874.

»Tillägg». *Katalog öfver Egyptiska Fornlemningar i National-Museum,* passim. Stockholm 1874.

1877.

Egyptologi. *Framtiden* 1877 I, 11—12 pp. 560—577. Stockholm 1877.

1878.

J. Lieblein, Egypten i dess minnesmärken och i dess förhållande till Palestina och Grekland (häft 19 i »Ur vår tids forskning»). *Nordisk Tidskrift* (Letterst. Fören.) 1878, 3 pp. 285—288. Stockholm 1878. (Compte rendu critique).

[1] Nous avons exclu de la liste entre autres une grande partie des mémoires publiés dans les journaux quotidiens suédois ainsi que les nombreux articles insérés dans le "Nordisk Familjebok".

1879.

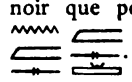
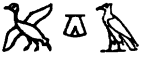
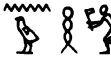
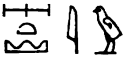
Sur un emploi particulier de . *Zeitschrift für Äg. Sprache* XVII pp. 32—34. Leipzig 1879.

Sur la flexion adjective en en partie à propos d'une formule de l'époque saïte. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XVII pp. 143—148. Leipzig 1879.

Petites notes de critique et de philologie. *Recueil de Travaux* I, 3 pp. 133—138. Paris 1879.

§ 1. Les monuments égyptiens de Bispegaard. A. Grande stèle en pierre calcaire, datant de la XIIe dynastie. B. Fragment de stèle en pierre calcaire. § 2. Deux monuments égyptiens au Campo Santo de Pise. § 3. Sur le mot rapproché du copte ⲧⲏⲣ (Pierret, Diction. p. 676).

Petites notes de critique et de philologie. *Receuil de Travaux* I, 4 pp. 196—205. Paris 1879.

§ 4. Inscription d'une petite stèle provenant de la collection de Turin (N:o 20). § 5. Un fragment de sarcophage en basalte noir que possède la collection de Naples. § 6. Le mot  . § 7. La forme . § 8. Petit monument en pierre conservé au musée archéologique de Copenhague. § 9. A propos du »préposé de la gravure»  . § 10. Le mot  . § 11. Remarques au sujet du préfixe . § 12. L'expression  .

J. Lieblein, Notice sur les monuments égyptiens trouvés en Sardaigne (Kristiania Videnskabs Selsk. Forhandl. 1879 N:o 8). *Nordisk Tidskrift* 1879, 8 pp. 787—790. Stockholm 1879. (Compte rendu critique).

1880.

Sur le sens du mot . *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XVIII pp. 64—69. Leipzig 1880.

Un passage du Papyrus Ebers. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XVIII pp. 129—135. Leipzig 1880.

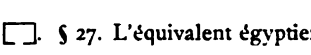
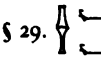
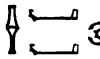
Notice (la lecture du signe). *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XVIII pp. 135—136. Leipzig 1880.

Petites notes de critique et de philologie. *Recueil de Travaux* II, 1 pp. 27—32.

§ 13. Une variante du nom de dieu Anepu. § 14. A propos des soi-disants ἄπαξ εἰρημένα. § 15. Petite statuette d'Osiris en basalte avec inscription. § 16. Le groupe . § 17. , variante de la négation . § 18. A propos de la valeur pour le signe . § 19. L'étymologie du nom de la déesse . § 20. L'équivalent hiéroglyphique du copte ⲉⲥⲏⲧ »pars inferior».

Stèle portant une inscription empruntée au Livre des Morts. *Rec. de Travaux* II, 3 pp. 71—75.

Petites notes de critique et de philologie. *Recueil de Travaux* II, 4 pp. 121—129.

§ 21. Un passage de la stèle de l'an 400. § 22. Une forme curieuse du suffixe possessif de la première personne du singulier. § 23. La stèle 2567 du musée de Florence. § 24. A propos de la lecture pour le groupe . § 25. Un passage de la stèle 12 du musée de Turin. § 26. Le groupe  . § 27. L'équivalent égyptien du mot grécisé ζύθος. § 28. Le groupe  . § 29.  , titre de fonctionnaire. § 30. Stèle en pierre calcaire conservée au musée du Vatican.

V. Schmidt, Østerlandske Indskrifter fra den kongelige Antiksamling, samlede og oversatte, Köbenhavn 1879. — Textes hiéroglyphiques inscrits sur pierre tirés du Musée de Copenhague, traduits par Valdemar Schmidt, Copenhague 1879. *Nordisk Tidskrift* 1880, 4 pp. 394—399. Stockholm 1880. (Compte rendu critique).

1881.

Une inscription à l'époque saïte. *Journal Asiatique* XVII pp. 159—178. Paris 1881.

Inscription de la XIIe dynastie. (La stèle 21 du musée de Turin.) *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XIX pp. 18—22. Leipzig 1881.

Petites Études Égyptologiques. Dissertation académique. Vienne 1881.

Petites notes de critique et de philologie. *Recueil de Travaux* III, 1—2 pp. 65—72. (Upsala, le 17 septembre 1880).

§ 31. Stèle du musée de Stockholm. § 32. L'étymologie du groupe . § 33. La lecture du signe . § 34. Quelques passages de l'inscription de Kouban. § 35. Inscriptions provenant de deux sarcophages saïtes conservés au »Museo Gregoriano» du Vatican. § 36. L'origine du préfixe copte ϣⲁ.

Deux inscriptions de Mendès. *Rec. de Travaux* III, 1—2 pp. 27—32.

J. Lieblein, Om Lägekunsten hos de gamle Egyptere. (Nordiskt medicinskt arkiv. Band XII, N:r 11). — Georg Ebers, Papyros Ebers, das hermetische Buch über die Arzneimittel der alten Ägypter, mit Glossar von Ludwig Stern. *Nordisk Tidskrift* 1881, 1 pp. 98—103. Stockholm 1881. (Compte rendu critique.)

Om Ägyptens Fornreligion: Sex föreläsningar af P. Le Page Renouf. Med författarens tillstånd öfversatta. Upsala 1881.

Små bidrag. *Nordisk Tidskrift for filologi.* Ny række. V, 4 pp. 280—283. Köbenhavn 1880—82.

§ 1. Huru böra former som *förunautr, faruschiaut* uppfattas? § 2. Svenskt *sutare,* danskt *suder* = lat. *sutor.* § 3. Till Harpestreng.

1882.

Dialectes égyptiens retrouvés au papyrus Harris n:o 1. Stockholm 1882.

Dictionnaire du papyrus Harris n:o 1, publié par S. Birch d'après l'original du British Museum. Vienne 1882.

Dictionnaire hiéroglyphique et démotique de Brugsch (Vol. V, VI, 1, 2.) I. *Muséon, Revue des sciences et des lettres* I, 1 pp. 104—115. Louvain 1882. (Compte rendu critique).

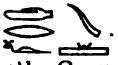
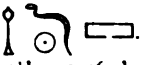
Les plus anciens tombeaux de l'Égypte. (Auguste Mariette: Les Mastabas de l'ancien empire, fragment publié, d'après le manuscrit de l'auteur, par G. Maspero. Livr. I, Paris 1882). *Muséon* etc. I, 2 pp. 289—295. Louvain 1882. (Compte rendu critique). — Erratum *Muséon* I, 3 p. 476.

Dictionnaire hiéroglyphique et démotique de Brugsch (Vol. V—VII) II. *Muséon* I, 4 pp. 586—594.

1883.

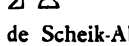
Revue égyptologique. *Muséon* II, 1 pp. 82—92. Louvain 1883.

Petites notes de critique et de philologie. *Recueil de Travaux* IV pp. 117—124. (Upsala, le 29 novembre 1880).

§ 37. Le groupe  . § 38. Le groupe  . § 39. La stèle C 170 du Louvre. § 40. La stèle n° 46 du musée de Turin.

Varia I. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXI pp. 127—135. Leipzig 1883.

§ 1. Le sens originaire du groupe . § 2. Le groupe . § 3. Quelques inscriptions provenant du tombeau de *Rāmes* à Scheik-Abd-el-Gourna. § 4. Le dernier signe du groupe . § 5. forme du mot , copt. ⲁⲓ »faire». § 6. Petit fragment de texte provenant d'un tombeau de *Scheik-Abd-el-Gourna.* § 7. Sur l'existence du titre

 . § 8. Stèle peinte sur la muraille d'un tombeau de Scheik-Abd-el-Gourna. § 9. , forme du nom du dieu

Osiris. § 10. Sur les deux couronnes royales comme des *couronnes d'orientation*. § 11. Quelques erreurs qui se sont glissées dans le *Dictionnaire du Papyrus Harris N° 1*. § 12. L'expression

Bidrag till ägyptisk språkforskning och paläografi (med en autografierad plansch). *Nordisk tidskrift for filologi*. Ny række. VI pp. 23—39. Köbenhavn 1883.

§ 1. Ett stycke ur Bolognapapyren Nr. 1086. § 2. Spår af possessiv-artikeln funna i hieratiska urkunder från Ramesesidernas dagar. § 3. Huru bör teckenförbindelsen läsas? § 4. Saïtisk statyinskrift från Neapel. § 5. Den hieroglyfiska gruppen *uber* (Nr. 18). § 6. Ett uttryck ur Papyrus Bononiensis Nr. 1094. § 7. Papyrus Harris Nr. 1, sid. VII, lin. 6.

Carlo Landberg, I öknar och palmlunder. Skildringar från Österlandet. Stockholm 1881—82. *Nordisk Tidskrift* 1883 pp. 571—574. Stockholm 1883. (Compte rendu critique).

J. Lieblein, Gammelægyptisk religion, populært fremstillet I. Gudsbegreppets udvikling. Kristiania 1883. *Nordisk Tidskrift* 1883, pp. 645—648. Stockholm 1883. (Compte rendu critique).

Schiaparelli, Ernesto, Monumenti Egiziani rinvenuti di recente in Roma Sull'area dell' Iséo del Campo Marzio. Roma 1883. *Nordisk Revy* 1883 pp. 107—109. Upsala 1883. (Compte rendu critique).

1884.

Inscriptions Hiéroglyphiques recueillies en Europe et en Égypte. Première partie, premier fasc. (Planches). Stockholm 1884.

Stèle de l'époque de Ramesès IV, conservée au Musée de Boulaq. (Le Caire 6 novembre 1883). *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXII pp. 37—41. Leipzig 1884.

Lettre à M. A. Erman sur une découverte concernante le second pylone de Karnak. (Luxor 18 janvier 1884). *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXII p. 41. Leipzig 1884.

E. Schiaparelli, Il significato simbolico delle piramidi egiziane, Roma 1884. *Bulletin de Correspondance Africaine.* (École Supérieure des Lettres d'Alger). Troisième Année 1884, V—VI pp. 484—485. Alger 1884. (Compte rendu critique).

Wiedemann, Alf., Sammlung altägyptischer Wörter, welche von klassischen Autoren umschrieben oder übersetzt worden sind. Leipzig 1883. *Nordisk Revy* 1883—1884 pp. 301—305. Upsala 1884. (Compte rendu critique).

Lepsius, Die Längenmasse der Alten (Sitzungsber. der K. Pr. Ak. d. Wissensch. zu Berlin XLVI). Berlin 1883. *Nordisk Revy* 1883—1884 p. 364. Upsala 1884. (Compte rendu).

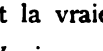
Ägyptologi. Maspero, G., Guide du visiteur au Musée de Boulaq. Boulaq 1883. — Lemm, O. v., Aegyptische Lesestücke zum Gebrauch bei Vorlesungen und zum Privatstudium mit Schrifttafel und Glossar. I. Theil: Schrifttafel und Lesestücke. *Nordisk Revy* 1884—1885 pp. 9—10. Upsala 1884. (Comptes rendus).

Perrot und Chipiez, Geschichte der Kunst im Alterthum. Aegypten. Bearbeitet von R. Pietschmann. Mit einem Vorwort von Georg Ebers. Leipzig 1882—84. *Nordisk Revy* 1884—1885 pp. 43—44. (Compte rendu).

J. Lieblein, Gammelægyptisk Religion, populært fremstillet. II. Folkereligionen. Kristiania 1884. *Nordisk Tidskrift* 1884 pp. 576—578. Stockholm 1884. (Compte rendu critique).

1885.

Inscriptions Hiéroglyphiques, recueillies en Europe et en Égypte. Première partie, deuxième fasc. (Planches). Stockholm 1885.

Quelle est la vraie lecture du groupe  ? *Études archéologiques, linguistiques et historiques dédiées à M. le Dr C. Leemans* pp. 45—46. Leide 1885.

Sur l'origine des colonnes de la salle des Caryatides du grand temple de Karnak. *Actes du 6e congrès intern. des orient. tenu en 1883 à Leide* IVe partie. Sect. 3 pp. 201—219. Leide 1885.

Stèle de l'époque de Ramesès IV. (Suite). *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXIII pp. 13—19. Leipzig 1885.

Varia II. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXIII pp. 58—62. Leipzig 1885.

§ 13. Un passage de l'ostracon No 5629 du British Museum. § 14. . § 15. Explication d'un mot se retrouvant à la page VII l. 9 du pap. Harris No 1. § 16. Deux points du texte d'Amen-em-heb. § 17. Sur la valeur *an* proposée pour le signe (Le Page Renouf, Proceedings 1884 p. 96). § 18. Inscription trouvée dans l'un des escaliers du temple d'Edfou.

Varia (Suite). *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXIII pp. 84—87. Leipzig 1885.

§ 19. Sur une forme pronominale à côté de . § 20. L'emploi de la métathèse en égyptien. § 21. A propos d'un mémoire intitulé »La stèle de Horemheb» que vient de publier M. U. Bouriant.

Det egyptiska Thebes nekropol. *Ymer* Årg. 5. 1885.

Wiedemann, Ägyptische Geschichte von den ältesten Zeiten bis auf Alexander den grossen. Gotha 1884. *Nordisk Revy* 1884—1885 pp. 258—264. Upsala 1885. (Compte rendu critique).

Erman, Adolf, Aegypten und ægyptisches Leben im Alterthum. Tübingen 1885. *Nordisk Revy* 1884—1885 pp. 396—397. Upsala 1885. (Compte rendu).

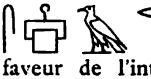
Allgemeine Oesterreichische Literaturzeitung I. Jahrg. Nr. 1. *Nordisk Revy* 1884—1885 p. 468. Upsala 1885. (Compte rendu).

1886.

Varia III. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXIV pp. 15—19.

§ 22. A propos du rôle qu'ont joué les deux dieux Horus et Set, comme représentants des deux pays de l'Égypte. § 23. La transcription *ḥotep* du groupe »livre». § 24. Le groupe *seχm* (Brugsch WB. VII p. 1099). § 25. Quelques exemples dans lesquels, en égyptien, on anticipe, au moyen de suffixes, un substantif gouverné par un verbe. § 26. Un passage de la stèle de Thotmès III.

Varia IV. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXIV pp. 76—86. Leipzig 1886.

§ 27. A propos de l'équation qui nous amène à modifier un peu l'acception que les égyptologues ont adoptée pour un point très important du Papyrus Sallier N° 4. § 28. Le groupe . § 29. Le groupe § 30. , forme à tombé de la préposition . § 31.  . § 32. Quelques nouveaux exemples en faveur de l'interprétation qu'à donnée Brugsch du groupe . — Note additionnelle (la valeur *àha* relevée par M. Maspero pour le signe).

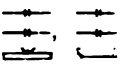
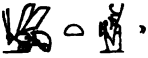
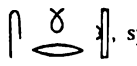
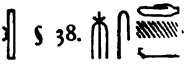
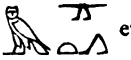
A propos de l'article de M. Wiedemann (Recueil de Vieweg, vol. VI p. 115—125). *Recueil de Travaux* VIII. 1 et 2 pp. 74—83.

Lepsius och hans betydelse för egyptologien. *Fri Forskning* (C. v. Bergen) I, 1 pp. 53—72. Stockholm 1886.

J. Lieblein, Gammelægyptisk Religion, populært fremstillet. Vol. I—III. Kristiania 1883—85. *Revue Critique* No. 37 1886 pp. 185—188. Paris 1886. (Compte rendu critique).

1887.

Varia V. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXV pp. 33—45. Leipzig 1887.

§ 32. Les groupes . § 33. Le mot  (Brugsch WB. VII p. 1117) doit se lire . § 34. Quelques petites inscriptions provenant du tombeau de Ramès. § 35. La lecture du groupe  »roi de la basse Égypte». § 36. A propos du passage où Osiris est dit avoir été *engendré par le flanc de sa mère Seb.* § 37. Sur la forme  , synonyme du groupe § 38.  variante du groupe  et la valeur du signe . § 39. L'explication du signe . § 40. Observations sur quelques groupes extraits de la stèle de *Tanis* et de la pierre de *Tell-el-Hisn.*

Varia VI. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXV pp. 116—125. Leipzig 1887.

§ 41. La lecture du signe . § 42. La divinisation du père d'Amenhotep. § 43. A propos des *Denkmäler* III, 114, a. § 44. Sur la ville de Memphis et l'étymologie de son nom. § 45. Inscriptions provenant d'une statue en granit gris, conservée au musée de Boulaq. § 46. , variante nouvelle du nom du dieu Osiris. § 47. La stèle d'Apis, N° 2316, du musée de Boulaq. § 48. Un petit fragment de statue conservé au Musée de Berlin sous le numéro 281 a. § 49. Le groupe . § 50. Une très jolie statue du Musée de Boulaq. Petite inscription.

Observations sur plusieurs points d'un article intitulé »Zu der sogenannten saitischen Formel». *Recueil de Travaux* IX, 3—4 pp. 191—196.

Textes égyptiens inédits provenant du Musée de Boulaq. *Muséon* VI pp. 209—214. Louvain 1887.

I. Stèle en calcaire. II. Statue d'un fonctionnaire, nommé *Ra-mencheper-seneb.* III. Stèle de la XIIe dynastie.

Impressions de voyage (»Egyptiska bref», »Nilbilder» etc.) parues dans les journaux *Göteborgs Handels- o. Sjöfartstidning; Aftonbladet* etc.

1888.

Inscriptions Hiéroglyphiques recueillies en Europe et en Égypte. Première Série. II Commentaire. Leipzig 1888.

Inscription grecque trouvée en Égypte. *Porceedings of the Society of Biblical Archæology* X (January 10, 1888) p. 143.

Sur l'âge de la grotte dite Spéos Artémidos. *Proceedings* X (May 1, 1888) pp. 343—345.

Textes égyptiens inédits. *Proceedings* X (June 5, 1888) pp. 530—539.

N° 1. Statue d'Osiris, conservée à la Glyptothèque de Munich. N° 2. Statue accroupie en basalte, appartenant au musée d'Athènes. N° 3. Statue assise en basalte, appartenant au musée d'Athènes. N° 4. Statue agenouillée, provenant de la même collection que le N° 3. N° 5. Table d'offrandes en granit noir. Musée d'Athènes. N° 6. Statuette funéraire en bois. Musée d'Athènes. N° 7. Une statue accroupie en basalte noir. N° 8. Fragment de statue, conservé au musée de Berlin. N° 9. La stèle 7308 de Berlin. N° 10. Pyramidion en granit, conservé à Berlin (inscription copiée par Madame Piehl). N° 11. Piédestal de statue, conservé au musée de Berlin (inscription copiée par Madame Piehl). N° 12. La stèle 7313 de Berlin.

Le temple de Behbît-el-Hagar. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXVI pp. 109—111. Leipzig 1888.

Varia VII. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXVI pp. 111—120. Leipzig 1888.

§ 51. Une petite figurine en terre émaillée avec inscription. § 52. A propos de l'article qu'a consacré M. Erman à l'inscription d'Una. Quelques rectifications. § 53. Le signe ☾ doit représenter le dard de la queue du scorpion. Le signe représente l'ensemble des yeux et du bec du hibou. § 54. Fragment d'une statue en grès qui a dû représenter le pharaon Hakor. § 55. Figurine de la belle époque hiéroglyphique. § 56. La signification du groupe . § 57. Deux pierres à inscriptions, datant de l'époque romaine — communication des textes. § 58. Stèle du Musée de Boulaq (Stèle de

). § 59. Sarcophage en calcaire (du Musée de Boulaq) contenant des inscriptions funéraires. § 60. Le groupe . § 61. A propos du nom connu de Rhampsinit.

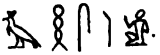
Lettre à M. le Rédacteur du *Recueil* VIEWEG en réponse à quelques critiques énoncées dans un mémoire, intitulé »Ueber einige Hieroglyphenzeichen». Ropsten près Stockholm 10 juillet 1888.

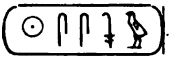
Bronsålder i Egypten? *Ymer* Årg. 8. 1888.

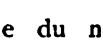
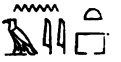
Impressions de voyage (»Egyptiska bref», »Nilbilder» etc.) parues dans les journaux *Göteborgs Handels- o. Sjöf.-tidn.; Stockholms Dagblad.*

1889.

Errata. (Textes égyptiens inédits). *Proceedings* XI (Jan. 8, 1889) p. 77.

Sur le sens du groupe  . *Proceedings* XI (Feb. 5, 1889) pp. 139—142.

Notes de philologie égyptienne I. — 1. Le nom  2. Rhodopis. 3. 4. . 5. Passage de la stèle de *Mentouhotep*. 6. Le signe des textes ptolémaïques. *Proceedings* XI (April 2, 1889) pp. 219—226.

Notes de philologie égyptienne II. — 7. La lecture du groupe  . 8. L'étymologie du nom de dieu 9. Passage du Papyros Ebers. 10. La grande inscription hiératique du couvercle de la caisse de Seti Ier. 11. La particule . 12. Le mot  *Proceedings* XII (Dec. 3, 1889) pp. 114—125.

J. L. Ussing, Nedre-Ægypten. Skildringer og indtryk fra et ophold i Mansurah. Köbenhavn 1889. — Mendes og

Thmuis i Nedre-Ægypten. (Oversigt over det K. Danske Vidensk. Selskabs Forhandl. 1889). *Nordisk Tidskrift* 1889 pp. 584—586. Stockholm 1889. (Compte rendu).

Förtjänar det forna Egypten namnet »den mänskliga odlingens moderland»? Populärt föredrag. *Ny Svensk Tidskrift* 1889[1].

1890.

Inscriptions Hiéroglyphiques recueillies en Europe et en Égypte. Seconde Série I. Planches. Upsala-Leipzig 1890.

Remarques générales sur le dictionnaire hiéroglyphique ainsi que sur la manière dont à l'état actuel de la science il faut le dresser. *Actes du 8e Congr. Intern. des Oriental. tenu en 1889 à Stockholm et à Christiania* 4e partie, sect. 3 pp. 1—23. (Leide 1891).

Observations sur quelques signes et groupes hiéroglyphiques. *Actes du 8e Congr. Intern. des Orient. 1889,* 4e partie, sect. 3 pp. 24—42. (Leide 1891).

§ 1. . § 2. . § 3. . § 4. . Note additionnelle.

Quelques textes égyptiens empruntés à des monuments, conservés au Musée de Stockholm. *Actes du 8e Congr. Intern. des Orient. 1889,* 4e partie, sect. 3 pp. 43—55. (Leide 1891).

N° 1. Fragment de statue en basalte, datant de l'ancien empire. N° 2. Fragment de statue en basalte, représentant un homme accroupi, les bras croisés et reposant sur les genoux. N° 3. Fragment de statue agenouillée, dont les bras soutiennent un naos, renfermant une statuette d'Osiris. N° 4. Fragment de statue agenouillée qui soutient un naos à Osiris. N° 5. Couvercle de caisse de momie d'assez grandes dimensions. N° 6. Fragment de statue agenouillée qui supporte un naos à Osiris. N° 7. Fragment de statue qui représente un homme debout. N° 8. Fragment de statue, représentant un homme debout qui tient devant lui un image d'Osiris.

[1] Cfr "Från Nilens Stränder" (Stockholm 1895) pp. 127—153.

Quelques mots sur la vie et les œuvres de l'illustre orientaliste suédois J.-D.-Akerblad. *Actes du 8e Congr. etc. ibid.* pp. 57—65.

Doit-on accepter l'hypothèse d'un règne simultané d'Apriès et d'Amasis? *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXVIII pp. 9—15. Leipzig 1890.

Varia VIII. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXVIII pp. 15—23. Leipzig 1890.

§ 62. La règle de la juxtaposition pour exprimer la partie d'une unité est appliquée à des notions géographiques. § 63. A propos d'un prétendu âge de bronze en Égypte. Examen de la thèse de M. Montelius. § 64. Les variantes du titre composé . § 65. Le sens »avec» de la préposition .

Saitica. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXVIII pp. 103—109. Leipzig 1890.

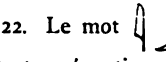
N° 1. Stèle de l'époque d'Apriès. N° 2. La stèle N° 4017 du Louvre.

Errata. *Proceedings* XII (Mar. 4, 1890) p. 262.

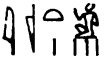
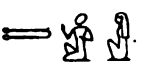
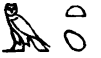
Notes de philologie égyptienne III. *Proceedings* XII (May 6, June 3, 1890) pp. 368—379; 433—438.

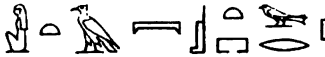
13. Le mot . 14. Des mots à intercalé, ayant des doublets, dérivant directement d'un radical. 15. Le groupe hiéroglyphique χufa. 16. Le radical et ses dérivés. 17. Passage des textes de Chnumhotep de Beni-Hassan.

Notes de philologie égyptienne IV. *Proceedings* XIII (Nov. 4, 1890) pp. 40—53.

18. L'équivalent hiéroglyphique du mot copte ⲙⲉ fils. 19. Passage d'une stèle, datant de la XIIe dynastie. 20. Double d'un texte de Hamamat. 21. L'idéogramme 22. Le mot  . 23. Deux prétendus termes d'architecture égyptienne.

Notes de philologie égyptienne V. *Proceedings* XIII (Dec. 2, 1890) pp. 106—118.

24. La lecture du groupe  et varr. 25. Nouvelle valeur phonétique de l'hiéroglyphe , à propos de la lecture de quelques mots égyptiens. 26. Le signe . 27. . 28. Le prétendu groupe  . 29. Le groupe de l'ancien empire. 30. Le véritable sens de l'expression 

 . 31. Passage de l'inscription de Berscheh. 32. Que représente le signe hiéroglyphique ?

Inscriptions provenant d'un Mastaba de la sixième dynastie. *Proceedings* XIII (Dec. 2, 1890) pp. 121—126.

Några ord om orientalistkongresser i allmänhet och den sista i synnerhet. (Orientalistkongressen i Stockholm-Kristiania. Skildringar från utlandet utgifna af K. U. Nylander. Upsala 1890). *Ny Svensk Tidskrift* 1890. April-Maj (4, 5) pp. 237—247. Stockholm 1890.

Upsal, le 31 mai 1905.

(Sera continué.)

E. ANDERSSON, Ausgewählte Bemerkungen über den bohairischen Dialect im Pentateuch koptisch. Akademische Abhandlung. Upsala. Almqvist & Wiksell, 1904.

Lire attentivement tout le Pentateuque copte depuis le premier mot jusqu'au dernier, examiner avec soin chaque terme, chaque proposition, chaque phrase, tout confronter avec les règles de la grammaire, tout passer au crible d'une saine critique, tout discuter avec cette sagacité et cette acribie qui sont la marque d'un travail sérieux, telle est la tâche que s'est imposée M. E. Andersson et qu'il a accomplie avec une compétence incontestable et une autorité établie déjà par de bonnes publications. C'est la première tentative d'un dépouillement méthotique et détaillé, au point de vue philologique, d'un texte copte de longue haleine.

Le choix du sujet ne pouvait être plus heureux. Le Pentateuque copte tel qu'il a été édité par P. de Lagarde[1], est une des compositions les plus soignées, les plus sûres, les plus littéraires du dialecte bohairique. Sans doute, ce n'est qu'une traduction, et il est tout naturel de présumer qu'une traduction stricte et fidèle, comme doit l'être une version biblique, n'offrira pas cette souplesse de style, cette liberté d'allure qui distingue une composition originale, il est même à craindre qu'elle ne respecte pas toujours le génie propre de la langue et qu'elle ne sacrifie parfois la grammaire au désir d'une exactitude mal comprise. Cet écueil, les traducteurs coptes ne l'ont pas évité partout, comme M. Andersson l'a fort bien constaté. Dans plusieurs passages, ils ont rendu mot pour mot le texte grec sans s'inquiéter des exigences de leur langue, sans même trop se préoccuper du vrai sens de la phrase (cf. *Deut.* I, 22, *Ausg. Bem.*[2] 129; III, 29, *Ausg. Bem.* 131). Ce défaut, on ne peut le nier, est assez grave:

[1] Der Pentateuch koptisch, herausgegeben von PAUL DE LAGARDE Leipzig 1867.

[2] Ausgewählte Bemerkungen..., c'est au moyen de cette abréviation que sera partout indiqué l'ouvrage que nous analysons.

aussi bien, sous le rapport de la syntaxe et de l'agencement des propositions, on ne peut considérer le Pentateuque comme un modèle de littérature copte. Mais si la marche générale de la pensée, si le tour de la phrase sont fixés d'avance et pour ainsi dire endigués par le texte à traduire, la morphologie elle-même n'a rien à en souffrir et notre connaissance de la signification précise des mots et des expressions a beaucoup à y gagner. Or tels sont les deux points de vue particuliers qui ont fourni la matière la plus abondante aux remarques choisies de M. Andersson.

Ce receuil, fait tout entier de recherches minutieuses et de petits détails, offre une double utilité: il donne une idée de la valeur de la version bohairique du Pentateuque, il livre au philologue copte une riche moisson de notes grammaticales et lexicographiques.

I.

Le Pentateuque bohairique a été publié pour la première fois en 1731 par David Wilkins, à Londres[1]. Le titre même de la publication nous apprend que l'auteur s'est servi des trois manuscrits du Vatican, de Paris et de la bodléienne d'Oxford (Huntington 33). Dans la préface de son édition, P. de Lagarde fait remarquer que le dernier seul a été de fait utilisé. Cette édition n'a plus de valeur. On ne peut également attacher aucune importance aux deux livraisons (Gen. I—XXVII) de l'entreprise si tôt interrompue de Fallet[2]. L'édition complète de Paul de Lagarde, parue en 1867, est basée sur celle de Wilkins et un manuscrit de Tattam, daté de l'an 1303. Le dépouillement qu'en a fait M. Andersson montre que la rédaction est fort bonne en général et que, malgré quelques imperfections, c'est un excellent spécimen de copte classique. Ces imperfections sont quelques rares fautes d'impression, quelques négligences de copiste, quelques méprises des traducteurs, quelques corruptions de textes qu'il est assez dificile de restituer sans le secours d'autres manuscrits, enfin plusieurs spécialités morphologiques et syntactiques qui semblent en opposition avec les règles ordinaires de la grammaire.

M. And. a rendu un réel service à la science biblique copte en relevant avec soin toutes ces particularités. Dans la prochaine édition du Pentateuque, il faudra en tenir compte. Cette

[1] Quinque libri Moysis prophetae in lingua aegyptiaca ex mss. Vaticano, parisiensi et bodlejano descripsit ac latine vertit D. Wilkins. Londini 1731, 4.

[2] A. FALLET, La version cophte du Pentateuque publié d'après les manuscrits de la bibliothèque impériale de Paris avec des variantes et des notes. Paris: Firmin Didot frères 1854, 8.

édition devra avant tout utiliser le manuscrit de la bibliothèque vaticane qui date du 9e siècle et qui n'a pas encore été mis à contribution. Il est bien probable que ce manuscrit, le plus ancien de tous, fournira un texte plus correct et permettra d'élaguer les incorrections relevées dans le texte de P. de Lagarde.

II.

Mais l'utilité immédiate des *Ausg. Bem.* est le précieux appoint qu'elles fournissent à la grammaire et au lexique coptes. Je dispose les remarques que j'ai à faire à ce sujet, selon l'ordre des matières de la grammaire: noms, verbes, particules.

1. *Noms.*

Noms simples. Le dictionnaire s'enrichit de quelques vocables qu'on chercherait en vain dans le *Lexicon copticum* de Peyron et qui réclament à juste titre le droit de cité. Tels sont ⲉⲣⲓ »pain» *Lev.* XXII, 7. *Ausg. Bem.* 110, déjà relevé par Karl Piehl dans *Sphinx* VI, 146; Ⲑⲱϯ »frange» *Deut.* XXII, 12. *Ausg. Bem.* 136; ⲃⲁⲗ̀ⲙⲃⲉϩ »chauve par devant» *Lev.* XIII, 41. *Ausg. Bem.* 107; ϫⲟ »bossu» *Lev.* XXI, 20, *Ausg. Bem.* 109, et plusieurs autres mots qu'il est inutile de relever une seconde fois.

Pour quelques-uns cependant il serait prudent, selon l'avis même de M. And. de les maintenir encore en quarantaine; tel cet exotique ⲁⲥⲓⲟⲩⲓⲅ »bourse» *Deut.* XXV, 13, *Ausg. Bem.* 137, que Peyron a lu ⲁⲥⲓⲟⲩⲓ dans Wilkins et qui partout ailleurs se réduit à ⲁⲥⲟⲩⲓ. Le manuscrit de la Vaticane fournira sans doute la solution de la difficulté.

D'autres mots, au contraire, doivent être définitivement rayés du lexique; tel en premier lieu le fameux ⲉⲛⲏⲟⲩ, prétendu pluriel de ⲏⲓ »maison». Le composé ⲛⲉⲛⲏⲟⲩ ⲛ̀ⲥⲏⲙ *Gen.* IX, 27, *Ausg. Bem.* 37 doit se résoudre en ⲛⲉⲛ-ⲏⲟⲩ ⲛ̀ⲥⲏⲙ ce qui nous ramène au pluriel usuel ⲏⲟⲩ. M. And. aurait pu mentionner aussi un certain ⲓⲟⲩϯ »pères» qui dans le *Pent. kopt.* paraît sous sa vraie forme ⲓⲟϯ. A chasser également du dictionnaire le prétendu vocable ⲕⲁⲙⲁ. Peyron avait lu dans Wilkins ⲟⲓ ⲛ̀ⲕⲁⲙⲁ *Lev.* XV, 33. La nouvelle édition porte partout ⲟⲓ ⲛ̀ⲕⲉⲙⲁ et M. And. décompose ⲕⲉⲙⲁ en ⲕⲉ-ⲙⲁ »un autre endroit» *Ausg. Bem.* 108. Cette analyse est hors de doute quand on met en regard de ⲟⲓ ⲛ̀ⲕⲉⲙⲁ le mot grec correspondant ἀποκαθημένη qui ne signifie pas »menstruata» mais »assise ou retirée à l'écart». La même construction se retrouve dans la »Lettre de Jérémie» *Baruch* VI, 28; là aussi le texte grec porte ἀποκαθημένη. Ce qui confirme l'analyse ⲕⲉ-ⲙⲁ, c'est la manière dont est traduit ailleurs le mot ἀποκαθημένη. Le texte copte a une fois ⲉⲥϩⲉⲙⲥⲓ

Is. XXX, 22, et une autre fois ⲉⲧⲟⲓ ⲛ̀ⲧⲡⲣⲱ *Ezech.* XXXVI, 17. Cette dernière expression est l'équivalent exact de »menstruata esse».

Quelques mots très rares nous laissent encore dans le doute. ϩⲓⲣⲙⲏ ⲉⲃⲟⲗ »rejimber» *Deut.* XXXII, 12, *Ausg. Bem.* 143, a été lu ϩⲓⲟⲣⲙⲏ ⲉⲃⲟⲗ par Tuki et ϩⲓⲣⲙⲏ ⲉⲃⲟⲗ encore par Peyron dans Wilkins. Dès là que nous n'avons pas d'autres références, notre choix ne peut pas être fixé. Cependant malgré l'étrangeté de sa forme, ⲓⲣⲙⲏ a plus de garanties d'authenticité que son compétiteur ⲟⲣⲙⲏ. Le mot ⲟⲛⲟⲩ »souffre» *Gen.* XIV, 24, *Ausg. Bem.* 48, paraît bien devoir être retranché et remplacé par ⲟⲛⲓ, comme le remarque M. Andersson. Quant à ⲧ-ⲥⲟⲧⲱ »le vol» *Exod.* XXII, 3, *Ausg. Bem.* 88, il me semble qu'il ne faudrait pas le rejeter de parti pris. Bien que ce soit un ἅπαξ λεγόμενον, il porte un cachet copte bien net. Il se rattache à la série des mots dérivés en ω qui sont tous du féminin et dans lesquels le radical verbal a subi une légère transformation (cf. ϩⲉⲃⲥⲱ »vêtement» du radical ϩⲱⲃⲥ »couvrir»). Il est vrai que Peyron donne le mot ⲥⲓⲟⲩⲓ, ⲧ, »furtum», mais il n'est pas prouvé que ⲥⲓⲟⲩⲓ soit du féminin. D'après la règle des infinitifs employés comme substantifs, il doit être du masculin. Peyron donne deux références où ⲥⲓⲟⲩⲓ se trouve avec l'article: *Gen.* XXXI, 39 ⲛⲓⲥⲓⲟⲩⲓ »les vols» et *Exod.* XXII, 3, passage qui nous occupe et qui seul indique le genre du mot. Or le texte de Wilkins, consulté par Peyron, n'a pas l'autorité de celui de P. de Lagarde et s'il faut en choisir un, c'est le dernier.

M. And. voudrait trouver un substantif ⲟⲩϩ »Kreis» dans l'expression ⲉϥⲧⲁⲡⲱⲥⲉ ⲟⲧⲟⲡϩ ⲉϥⲧⲙⲟⲧⲉ *Lev.* XIII, 24, *Ausg. Bem.* 105. De même il voudrait faire de ⲟⲧⲟϧⲱ dans ⲉϥⲧⲁⲡⲱⲥⲉ ⲟⲧⲟϧⲱ *ibid.* un substantif avec le sens de »blancheur». Mais ni l'une ni l'autre de ces deux hypothèses ne semble avoir un fondement suffisant et l'explication de Peyron »maxime apparens, maxime albescens» me paraît encore préférable. ⲟⲧⲟϧⲱ »blancheur» et ⲟⲩϩ »cercle» ne se retrouvent pas ailleurs et le besoin d'une explication ne peut être une raison suffisante de leur donner l'existence. D'ailleurs bien que la tournure ne soit pas ordinaire, elle n'est pas cependant en contradiction avec le génie de la langue copte. Un infinitif peut servir d'*objet* à un autre infinitif, par ex. ⲟⲧⲁϩⲉⲙ-ⲙⲓⲥⲓ »regenerare», ⲧⲁϣⲉ-ⲓⲣⲓ »multum facere», ⲧⲁϣⲉ-ⲙⲉⲓ »multum amare»[1]. Ces deux derniers verbes composés frayent la voie à une solution plausible de la difficulté. Une proposition comme ⲉϥⲧⲁϣⲉⲙⲉⲓ, tout à fait régulière, signifierait »aimant beaucoup». Des deux éléments de ⲧⲁϣⲉ-ⲙⲉⲓ, c'est le second ⲙⲉⲓ, qui est le principal, qui effectivement contient l'idée verbale, le premier, ⲧⲁϣⲉ, bien que verbe de sa nature, n'offre dans le cas

[1] Peyron, *Lex. Copt.* 257.

présent qu'une idée adverbiale modifiant le sens de ⲙⲉⲓ; ⲉⲣⲧⲁⲩϣⲉ-ⲙⲉⲓ est l'équivalent de ⲉϥⲙⲉⲓ ⲉⲙⲁⲩⲱ. Rien ne s'oppose à ce que le second élément de pareils composés soit un qualitatif. Celui-ci garde son sens propre que le premier modifie à la manière d'un adverbe. Les deux expressions ⲉⲣⲧⲁⲩϣⲉ ⲟⲩⲟⲛϥ et ⲉⲣⲧⲁⲩϣⲉ ⲟⲩⲟϩϣ se laissent bien traduire par »maxime apparens» et »maxime albescens»; ⲟⲩⲟⲛϥ est le qualitatif de ⲟⲩⲱⲛϥ »manifestare» et ⲟⲩⲟϩϣ celui de ⲟⲩϩⲁϣ »albescere».

Noms dérivés et *composés*. *Exod.* I, 16, *Ausg. Bem.* 75, ⲁⲩϣⲁⲛⲓ ⲉⲧⲥⲉⲙⲓⲥⲓ. Le mot ⲧⲥⲉⲙⲓⲥⲓ ne se trouve pas dans le lexique de Peyron et M. And. propose de le décomposer en »ⲧⲥⲉ- = tränken + ⲙⲓⲥⲓ gebären, also eigentlich = die Geburt tränken (!), was mit dem physiologischen Verlaufe der Entbindung gut übereinstimmt»[1]. Cette explication ne me paraît pas suffisamment justifiée. Le verbe ⲧⲥⲉ- »abreuver, arroser» n'entre pas en composition avec d'autres verbes et on comprend difficilement ce que peut bien vouloir dire »abreuver l'enfantement». Avant de tenter une explication, il faudrait être sûr que le mot n'est pas fautif. Or Peyron ne l'ayant pas relevé dans Wilkins, il est à croire qu'il n'y était pas, et que dans la nouvelle édition, ce passage a été corrompu. Le texte grec καὶ ὥστι πρὸς τὸ τίκτειν se rendrait très bien par ⲁⲩϣⲁⲛⲓ ⲛⲥⲉⲙⲓⲥⲓ. Le verbe ι se construit volontiers avec le subjonctif (cf. *Gen.* II, 10; XXXII, 11). Il serait donc prudent d'attendre que nous puissions consulter les autres manuscrits et en particulier celui de la Bibliothèque Vaticane.

Gen. XXV, 28, *Ausg. Bem.* 56, ϫⲟⲣϫⲥ. M. And. fait en cet endroit une excellente étude sur les mots dérivés au moyen de c. Quelle que soit l'origine du suffixe c, il semble bien que les Coptes l'ont considéré comme suffixe du féminin puisque tous les mots qui en sont formés sont du féminin. A propos de ϩⲛⲧⲥ dans ⲉⲣϩⲛⲧⲥ »commencer», M. And. remarque que cette forme conserve *l'état pronominal* ϩⲛⲧ= de ϩⲛ. On peut ajouter que *l'état construit* du même mot nous est fourni par les composés comme ϩⲁⲛⲁⲧⲟⲟⲩⲓ, ϩⲁⲛⲁⲣⲟⲧϩⲓ. On a ainsi les trois formes ϩⲛ, ϩⲁ-ϩⲛⲧ= »commencement».

Exod. XVIII, 21, *Ausg. Bem.* 85, ϩⲁⲛⲁⲛϣⲟ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛⲁⲣ̄. D'après Stern[2] ces mots se décomposent en trois parties: ϩⲁⲛ-ⲁⲛ-ϣⲟ, ϩⲁⲛ-ⲁⲛ-ⲣ̄; ⲁⲛ- est un préfixe verbal dérivé de ⲓⲙⲓ »conduire». Il n'y a là aucun doute et M. Andersson confirme à propos cette analyse par un exemple tiré de l'Egyptien. C'est dans ce sens qu'il faut modifier et corriger ce qui se lit dans ma *Grammaire copte* § 142.

[1] Malgré la grande autorité de Karl Piehl (Sphinx IV, 52) l'explication ne me semble pas hors de doute.

[2] *Kopt. Gram.* 286.

Num. V, 8, *Ausg. Bem.* 114, ϥⲓϩⲛⲧ. Ce mot est certainement fautif. Pour s'en convaincre il suffit de considérer toute la phrase et les autres passages du même sens. Le texte porte: ⲉⲩⲱⲟⲩ ⲁⲉ ⲙ̀ⲙⲟⲛⲧⲉ ⲡⲓⲣⲱⲙⲓ ⲏⲁⲉ ϥⲓϩⲛⲧ ⲙ̀ⲙⲁⲩ: ἐὰν δὲ μὴ ᾖ τῷ ἀνθρώπῳ ὁ ἀγχιστεύων. A cette phrase correspond la suivante: ⲉⲩⲱⲟⲩ ⲁⲉ ⲉⲟⲧⲟⲛ ⲟⲩⲁⲓ ⲙ̀ⲙⲟⲛ ⲡⲉⲧⲁϩⲛϥ ⲥⲁⲣⲟϥ *Lev.* XXV, 26: ἐὰν δὲ μὴ ᾖ τινι ὁ ἀγχιστεύων. Le mot ἀγχιστεύων est traduit par ϥⲛ ⲉⲧⲁϩⲛϥ *Lev.* XXV, 25; *Num.* XXXV, 21, ou par ⲡⲉⲧⲁϩⲛϥ *Num.* XXXV, 12 et supra. C'est donc l'un de ces deux mots qu'il faut au verset 8 du chap. V des Nombres. Mais la preuve la plus évidente de la corruption du texte est la présence de ⲏⲁⲉ après ⲙ̀ⲙⲟⲛⲧⲉ. On sait que le sujet de ce verbe n'est jamais introduit par ⲏⲁⲉ (cf. *Lev.* XXV, 26). Il faut donc restituer: ⲉⲩⲱⲟⲩ ⲁⲉ ⲙ̀ⲙⲟⲛⲧⲉ ⲡⲓⲣⲱⲙⲓ ϥⲛ ⲉⲧⲁϩⲛϥ (ou ⲡⲉⲧⲁϩⲛϥ) ⲙ̀ⲙⲁⲩ. D'ailleurs, comme M. And. lui-même le constate, ces quelques versets, *Num.* V 8—21, sont très mal soignés et contiennent plusieurs autres fautes.

Gen. XVII, 12, *Ausg. Bem.* 42, ⲡⲓⲙⲉⲥ ϩⲉⲛ ⲛⲓ. L'analogie frappante qui règne entre ⲙⲉⲥ ϩⲉⲛⲛⲓ et ⲣⲉⲙ ϩⲉⲛⲛⲓ a été signalée à bon droit par M. And. Elle semble appeler pour les deux mots une même explication. De même que ⲣⲉⲙ- est l'état construit de ⲣⲱⲙⲓ »homme», ⲙⲉⲥ- doit être l'état construit d'un substantif signifiant »enfant» comme le latin »natus». Or ce substantif ne s'est conservé en copte que sous la forme ⲙⲁⲥ qui ne s'applique guère aux personnes sinon pour désigner un »enfant au sein» (*Luc.* I, 41), mais qui se retrouve dans l'égyptien avec un sens aussi large que le latin »natus». Faire de ⲙⲉⲥ- une forme abrégée du radical verbal ⲙⲓⲥⲓ »enfanter», serait donner à cet infinitif un sens passif qu'il n'a pas, ce serait de plus supposer qu'un infinitif construit peut s'employer avec une préposition suivie de son complément, ce que n'autorise aucun autre exemple. Nous sommes donc dans la nécessité de faire de ⲙⲉⲥ- un substantif et il est tout naturel de le considérer comme l'état construit de ⲙⲁⲥ.

Gen. XI, 6, *Ausg. Bem.* 37, ⲏⲡⲉϥⲙⲟⲩⲛⲕ ⲉϧⲟⲗ ⲛϭⲏⲧⲟⲩ ⲏⲁⲉ ϩⲱⲃ ⲛⲓⲃⲉⲛ καὶ νῦν οὐκ ἐκλείψει ἀπ᾽αὐτῶν πάντα. ϩⲱⲃ ⲛⲓⲃⲉⲛ signifie »res omnis» même dans une proposition négative et pas n'est besoin, semble-t-il, de lui attribuer le sens *niemand*, *nichts* non plus qu'au grec πάντα dans le texte précité.

Si dans la traduction il est impossible de conserver la correspondance exacte des termes, c'est parce que chaque langue a son génie propre.

2. *Verbes.*

Formation et classification. M. And. a rendu un réel service aux grammairiens en relevant et en réunissant dans un petit

tableau (*Ausg. Bem.* 5) toutes les formes verbales du *Pent. kopt.* qui ne se trouvent ni dans le lexique de Peyron, ni dans la grammaire de Stern et dont plusieurs m'avaient échappé.

ϩⲁϣ- est l'état construit ordinaire de ϩⲱϣ, on ne peut cependant considérer ϩⲉϣ- comme fautif puisqu'il est conforme à la règle. Un bon lexique mentionnera les deux formes.

ⲧⲱⲟⲩⲛ= (*Ausg. Bem.* 3, 4) est l'état pronominal bohairique de ⲧⲱⲟⲩⲛ devant le suffixe ⲟⲩ. ⲧⲱⲛ= s'emploie avec les autres suffixes, jamais avec ⲟⲩ. On a aussi l'impératif ⲧⲱⲟⲩⲛⲓ *2 fém. sing.* et ⲧⲱⲟⲩⲛⲟⲩ *2 pl.* à côté de ⲧⲉⲛⲟⲩⲛⲟⲩ.

ϥⲉⲣⲓⲱⲟⲩ est le qualitatif de ϥⲉⲣⲓ; le verbe ϥⲓⲣⲓ donne ϥⲟⲣⲓ.

ⲥⲁⲧⲛⲟⲩⲧ, ce qualitatif signifie »être composé» et il doit sans doute se rattacher à un infinitif *ⲥⲁⲧⲟ (cf. ⲧⲁⲗⲟ *qual.* ⲧⲁⲗⲛⲟⲩⲧ) qui ne s'est pas conservé en copte. En tout cas il ne semble guère possible de le dériver de ⲥⲓϯ »jeter, semer» qui a déjà un qualitatif ⲥⲁϯ.

ⲑⲓⲟⲩⲛⲟⲩⲧ, cette forme semble fautive à M. And. et à bon droit. Un qualitatif ⲧⲟⲩⲓⲛⲟⲩⲧ de ⲧⲟⲩⲓⲟ est tout à fait plausible; cependant, avant de lui donner droit de cité, il serait utile de consulter d'autres manuscrits.

ϫⲟⲛⲧ »être plein» *en parlant des épis, Gen.* XLI, 5, 7, 22, 24 n'a de commun avec ϫⲱⲛⲧ »s'irriter» que l'apparence. Est-ce une raison suffisante pour en faire le qualitatif de ce dernier? Il ne semble pas. L'homonymie existe en copte comme dans les autres langues (cf. ⲓⲱⲧ »père» et ⲓⲱⲧ »orge»).

ⲥⲙⲟⲛⲧ (p. 4) est un qualitatif bohairique différent de ⲥⲉⲙⲛⲏⲩⲧ, Peyron *Lex. copt.* 202.

ⲥⲟⲩϩⲛⲧ (p. 31) est de même un qualitatif différent de ⲥⲉϩⲛⲟⲩⲧ. Ce dernier est le vrai qualitatif de ⲥⲉϩⲓ »circoncire». ⲥⲟⲩϩⲛⲧ signifie »choisi περιούσιος» *Exod.* XIX, 5. Il est vrai qu'il a été employé pour ⲥⲉϩⲛⲟⲩⲧ *Exod.* XXXIV, 22, et aussi I *Cor.* VII, 18 (cf. ⲥⲙⲁⲁⲧ et ⲥⲙⲁⲣⲱⲟⲩⲧ servant de qualitatif à ⲥⲙⲟⲩ).

ϫⲉⲗϫⲱⲗ. C'est ici le lieu de dire un mot d'une opinion de M. And. exposée à la page 39. Après avoir constaté que l'infinitif est souvent employé comme substantif, il ajoute: »Zahlreiche Belege aus dem *Pent. kopt.* geben einen hinlänglichen Beweis dafür, dass auch andere Verbalformen bei der Bildung des substantivierten Infinitivs ohne Object mit dem Stat. absol. abwechseln; die Darstellung STERN's[1] wird durch diese Bemerkungen wesentlich ergänzt.» Cette assertion peut se soutenir dans certaines limites, mais il importe de les fixer. En parlant de l'infinitif des verbes, Stern dit avec raison que lorsqu'il est employé comme substantif, il se comporte envers son complément comme un verbe; à l'état absolu il a ou n'a pas de complément, à l'état construit et pronominal il en a un. C'est une conclusion qui

[1] *Kopt. Gram.* § 467—468.

découle d'elle-même de la définition des trois états. Il est impossible d'employer ⲛⲥⲟⲩⲉⲛ- sans objet. Une forme sans objet est un état absolu.

Quant au qualitatif rien n'empêche qu'il prenne parfois le sens du substantif. Il en existe même des exemples frappants, tels sont: ⲙⲉⲛⲣⲓⲧ »ami» de ⲙⲉⲓ, ⲙⲉⲛⲣⲉ- »aimer», ϩⲁⲗⲏⲧ »oiseau» de ϩⲁⲗⲁⲓ »voler» et ceux que cite M. And. ⲣⲟⲕϩ, ϥⲟⲧϩ, ⲱⲟⲛⲧ etc. Que ces mots aient été à l'origine de vrais qualitatifs ou seulement des noms de même racine que les verbes auxquels ils ressemblent, peu importe: ils ont actuellement la forme du qualitatif, non celle de l'infinitif et c'est ce qu'il importait de noter.

ⲙⲁⲣⲉⲡϥⲁϥⲉ ϩⲁⲛⲧⲱⲃⲓ *Gen.* XI, 3, *Ausg. Bem.* 29. Cette construction me semble tout à fait régulière. On peut considérer ϥⲁϥⲉ- comme l'état construit d'un verbe dont la forme pleine n'a pas encore été trouvée ou même n'a jamais été employée. Le substantif ϥⲁⲡⲉ-ⲧⲱⲃⲓ »fabrication de briques» *Exod.* I, 14 semble nous indiquer que ce verbe ϥⲁϥⲉ- ou mieux ϥⲁⲡⲉ-, connu seulement par ces *deux* passages est un terme technique de la briqueterie et qu'il forme avec ⲧⲱⲃⲓ un composé inséparable.

A propos de ce mot, M. And. fait remarquer qu'il est nécessaire de modifier la règle de Stern[1] disant »unveränderliche verba keinen *stat. constr.* und keine unmittelbare objectsanknüpfung haben». Ce changement n'est motivé que par les deux verbes ⲥⲕⲉⲣⲕⲉⲣ et ⲧⲉⲗⲧⲉⲗ (*Ausg. Bem.* 29, 30). On trouve *une* fois ⲧⲉⲗⲧⲉⲗ ⲛ *Lev.* XV, 3, tandis que ⲧⲉⲗⲧⲉⲗ- est fréquent; ⲥⲕⲉⲣⲕⲉⲣ ⲙ l'emporte de beaucoup sur ⲥⲕⲟⲣⲕⲉⲣ ⲙ. On voit d'abord que le cas se limite aux verbes de 4 et 5 radicales. Or il a déjà été remarqué par Steindorff[2] que les verbes de cette classe ont, à côté de l'infinitif absolu en *o*, un autre infinitif absolu en *e*. Il est vrai que ce dernier est dit être intransitif et c'est la vérité. On a ϧⲉⲣϧⲉⲣ »bouillir», ⲥⲕⲉⲣⲕⲉⲣ »rouler», ⲧⲉⲗⲧⲉⲗ »tomber goutte à goutte», ⲭⲣⲉⲙⲣⲉⲙ »murmurer» et en Sahidique: ϩⲣϩⲣ »schnarchen», ⲥⲛⲥⲛ »singen», ⲥⲉⲛⲥⲛ »eilen»[2], etc. Il ne semble pas nécessaire de modifier cette règle, qui a tant de preuves, en faveur de deux verbes qu'il est facile d'indiquer comme exceptions. Qui a un peu de pratique des auteurs coptes sait que les règles générales souffrent bien des exceptions, comme M. And. l'a fort bien constaté (p. 29, 30). Ce n'est pas une raison de les élargir et de les atténuer au point de leur enlever toute précision. Il en est de la plupart des règles coptes comme de certaines lois physiques, la loi de Mariotte par exemple, elles sont plutôt une limite vers laquelle tendent le plus grand nombre de cas, mais où l'on peut avoir des écarts plus ou moins considérables.

[1] *Kopt. Gr.* p. 165.
[2] *Kopt. Gr.* § 241.

Conjugaison. Grâce aux remarques de M. And. la conjugaison copte s'enrichit de quelques nouvelles formes intéressantes. Tel est l'emploi du pronom relatif ⲉⲧⲉ avec le futur négatif ⲛ̀ⲛⲉ- (p. 62), par ex. ⲫⲏ ⲉⲧⲉ ⲛ̀ⲛⲟⲩϣⲟⲡϥ *Gen.* XXXII, 12: tel aussi l'emploi du relatif déterminé du futur ⲉⲧⲉϥⲉ̀-, par ex. ⲡⲁⲓⲣⲏϯ ⲡⲉ ⲉⲧⲉⲕⲉϫⲟⲥ *Exod.* III, 14. Quant à l'emploi du »futurum III» comme participe, on peut s'en tenir à la remarque de Stern, c'est qu'il est rare. Les exemples cités par M. And. (p. 64) ne me paraissent pas tous probants. Le premier: ⲟⲩⲟϩ ⲉϥⲉ̀ϣⲱⲛⲓ ⲛ̀ϫⲉ ⲁ̀ⲁ̀ⲣⲱⲛ ϧⲉⲛ ⲡϫⲓⲛⲑⲣⲉϥϣⲉⲙϣⲓ ⲉⲩⲉ̀ⲥⲱⲧⲉⲙ ⲉⲧⲉϥⲥⲙⲏ *Exod.* XXVIII, 35, n'est pas assez clair pour être invoqué en faveur de la thèse; les deux verbes peuvent être considérés comme des futurs ordinaires. Le deuxième: ϣⲱⲡⲓ ⲉⲕⲉ̀ⲥⲉⲃⲧⲱⲧ *Exod.* XXXIV, 2, est évidemment fautif pour ϣⲱⲡⲓ ⲉⲕⲥⲉⲃⲧⲱⲧ. C'est une règle imprescriptible en copte[1] que le qualitatif ne s'emploie pas au futur. Pour cette raison, ⲉϥϭⲁϧⲉⲙ *Ausg. Bem.* 108 ne peut en aucune façon être remplacé par ⲉϥⲉ̀ϭⲁϧⲉⲙ. A la page 139, M. And. applique fort à propos cette règle pour changer ⲉⲕⲉⲟⲓ ⲉⲩϭⲓⲛ̀ϫⲟⲛⲥ en ⲉⲕⲉ̀ϣⲱⲡⲓ ⲉⲩϭⲓⲛ̀ϫⲟⲛⲥ.

L'emploi du même futur comme *participe absolu* est encore plus curieux. On ne peut le donner comme conforme au génie propre de la langue. Il ne se présente que très rarement dans une traduction ou l'auteur a suivi son texte pas à pas, les compositions originales n'en ont fournit encore, autant que je sache, aucun exemple.

Conjugaison ancienne. ϫⲉ ⲛⲁⲛⲉϥ *Gen.* I, 4. *Ausg. Bem.* 11. Se basant sur cet exemple et d'autres semblables, M. And. fait remarquer que les verbes de la forme ⲛⲁⲛⲉ peuvent avoir quelquefois le sens de l'imparfait, ce qui est contraire à la règle énoncée par Stern[2]. A mon avis, il faut s'en tenir à l'ancienne règle et conserver aux verbes ⲛⲁⲛⲉ-, ⲛⲁϣⲉ-, ⲛⲉⲥⲉ-, ⲛⲁⲁ- leur sens de présent indéterminé. Les exemples invoqués par M. And. en sont une preuve admirable. Voici le premier: ⲟⲩⲟϩ ⲁϥⲛⲁⲩ ⲛ̀ϫⲉ ⲫⲛⲟⲩϯ ⲉ̀ⲡⲓⲟⲩⲱⲓⲛⲓ ϫⲉ ⲛⲁⲛⲉϥ καὶ εἶδεν ὁ θεὸς τὸ φῶς ὅτι καλὸν וַיַּרְא אֱלֹהִים אֶת־הָאוֹר כִּי־טוֹב et vidit Deus lucem quod *esset* bona *Gen.* I, 4. Par cette simple comparaison de textes, on voit que le grec a rendu exactement l'hébreu, adjectif par adjectif (καλὸν, טוֹב) tandis que le latin (et il en serait de même pour le français et l'allemand) est obligé de recourir à l'imparfait de la copule. Il ne s'ensuit nullement que ὅτι καλὸν contienne quelque idée du passé. Or l'équation ὅτι καλὸν = כִּי־טוֹב = ϫⲉ ⲛⲁⲛⲉϥ se répète trop souvent dans la Bible pour qu'il soit besoin de la démontrer. Les deux premiers termes étant des ad-

---

[1] *Stern: Kopt. Gr.* § 349.
[2] *Kopt. Gr.* § 311.

jectifs, le dernier est aussi un adjectif ou son équivalent et il ne contient aucune idée de temps. Le sens de ⲛⲁⲛⲉ et mots analogues est suffisamment expliqué dans ma grammaire (p. 143), il serait superflu d'y revenir ici.

Il est juste de remarquer que ⲛⲉⲓⲉ qui habituellement a le sens du parfait, présente quelquefois celui du présent.

Suffixation. ⲉϯⲡⲓⲁⲧⲉⲡⲟⲛⲛⲟⲩ *Gen.* XLII, 9, *Ausg. Bem.* 70. Dans ce mot, la suffixation est conforme à la règle générale; ⲉⲛ n'est pas la suffixe de la 2 P. Pl. mais celui de la 1 P. Pl. En effet lorsque par suite d'un ⲧ radical, la 1 P. Pl. est en ⲧⲉⲛ, la 2 P. Pl. s'obtient en ajoutant ⲟⲛⲛⲟⲩ à la 1ᵉ: ⲣⲁⲧⲉⲛ »notre pied», ⲣⲁⲧⲉⲡⲟⲛⲛⲟⲩ »votre pied». Mais lorsque le mot a une forme abrégée, comme ⲣⲉⲛ- »nom», la 2 P. Pl. s'obtient par l'addition immédiate de ⲟⲛⲛⲟⲩ: ⲣⲉⲛⲟⲛⲛⲟⲩ »votre nom». Aussi la tournure ⲉⲧⲉⲧⲉⲛⲛⲁϩⲓⲧⲟⲧⲉⲛⲟⲛⲛⲟⲩ *Deut.* XII, 7 est peu régulière, on attendrait ⲉⲧⲉⲧⲉⲛⲛⲁϩⲓⲧⲉⲛⲟⲛⲛⲟⲩ.

La forme ⲟⲩⲁϩⲧⲉⲛⲟⲛⲛⲟⲩ est la 2 P. Pl. de ⲟⲩⲁϩⲧⲟⲧ=, non de ⲟⲩⲁϩ=; elle est une éclatante confirmation de la règle énoncée plus haut.

3. *Particules.*

Le domaine des particules a été exploré avec soin par M. And. et les notes qu'il a recueillies occupent une place considérable dans sa brochure.

La découverte la plus intéressante est peut-être ce petit adverbe ⲁⲉ »de nouveau, encore» qui avait échappé aux philologues. Une longue série de prépositions et d'adverbes sont l'objet de remarques dont le prochain dictionnaire copte devra tenir compte.

Le parallèle établi entre ⲛ et ϩⲉⲛ donne lieu à quelques observations. Ces deux prépositions ont un sens assez rapproché, mais non identique comme pourrait le faire croire la liste de textes qui court de la page 12 à la page 22. Sans doute elles peuvent permuter parfois, mais pas toujours. Il est des cas particuliers qui exigent l'une de ces deux prépositions à l'exclusion de l'autre. Les six premières paires de textes en sont des exemples. Il suffit de se reporter au grec pour saisir toute la différence qui sépare la colonne ⲛ de la colonne ϩⲉⲛ:

ⲟⲩⲟⲣ ⲁ ⲣⲟⲩⲣⲓ ϣⲱⲡⲓ ⲟⲩⲟⲣ ⲁ ⲧⲟⲟⲩⲓ ϣⲱⲡⲓ ⲙⲡⲓⲉⲣⲟⲟⲩ ⲛⲣⲟⲩⲓⲧ καὶ ἐγένετο ἑσπέρα καὶ ἐγένετο πρωί, ἡμέρα μία *Gen.* I, 5.

ⲟⲩⲟⲣ ⲁⲥϣⲱⲡⲓ ϩⲉⲛ ⲡⲓϩⲁⲟⲩ ⲛⲣⲟⲩⲓⲧ ⲡϯⲣⲟⲙⲡⲓ ⲙⲙⲁⲣϣⲡⲟⲩϯ καὶ ἐγένετο ἐν τῷ μηνὶ τῷ πρώτῳ τῷ δευτέρῳ ἔτει. *Exod.* XL, 17.

ⲡⲓⲉⲣⲟⲟⲩ ⲛⲣⲟⲩⲓⲧ ne peut être considéré comme complément de temps, c'est plutôt un attribut à toute la proposition précédente, et dès lors ⲙ remplit une tout autre fonction que celle de ϩⲉⲛ dans ϩⲉⲛ ⲡⲓϩⲁⲟⲩ »au premier mois».

P. 14. ⲁϥⲥⲙⲟⲩ ⲉⲣⲟⲕ ⲙ̀ⲡⲓⲥⲙⲟⲩ ⲛⲧⲉ ⲧⲫⲉ ⲙ̀ⲡϣⲱⲓ ⲛⲉⲙ ⲟⲩⲥⲙⲟⲩ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲕⲁϩⲓ *Gen.* IL, 25.

ϧⲉⲛ ⲟⲩⲥⲙⲟⲩ ⲉⲓⲉⲥⲙⲟⲩ ⲉⲣⲟⲕ *Gen.* XXII, 17. Dans le second cas ϧⲉⲛ est obligatoire; employé avec l'infinitif et l'article ⲟⲩ il remplace ce qu'on appelle en hébreu l'infintif *absolu*, en arabe مفعول مطلق et qui en grec est traduit par le participe: εὐλογῶν εὐλογήσω. C'est lorsque ϧⲉⲛ et ⲛ indiquent le temps et le lieu qu'ils sont le plus rapprochés. Bien souvent alors ils n'offrent aucune différence et ils peuvent permuter sans aucune variation dans le sens. Cependant de la comparaison avec le texte grec, des exemples cités p. 13 et suiv. il ressort que ⲛ correspond en général au datif ou à un autre cas sans préposition, et que ϧⲉⲛ équivaut au datif avec ἐν, c'est-à-dire que ⲛ est moins déterminé que ϧⲉⲛ, qu'il laisse planer un certain vague au-dessus de la pensée, tandis que ϧⲉⲛ la fixe dans un lieu ou un moment précis.

J'arrête ici une analyse déjà trop longue peut-être. Je n'ai noté que les points qui m'ont semblé demander quelques explications. Il serait long d'énumérer toutes les excellentes considérations qui remplissent les *Ausgewählte Bemerkungen*. Qui voudra les étudier de près conviendra qu'elles représentent un travail considérable et qu'elles apportent un précieux appoint à la philologie copte. Qu'il nous soit permis d'adresser nos félicitations et nos meilleurs remerciements à M. Ernst Andersson, l'aimable et distingué directeur de *Sphinx*, qui avec tant d'autorité et de dévouement continue l'œuvre difficile du regretté Karl Piehl.

Beyrouth, le 11 avril 1905.

Alexis Mallon S. J.
Professeur à la Faculté Orientale de l'Université St Joseph.

O. von Lemm, Das Triadon. Ein sahidisches Gedicht mit arabischer Übersetzung. I. *Text.* St.-Pétersbourg 1903. Prix: 2 Rbl. 40 K. = 6 Mrk.

O. von Lemm, Der Alexanderroman bei den Kopten. Ein Beitrag zur Geschichte der Alexandersage im Orient. Text, Übersetzung, Anmerkungen. St.-Pétersbourg 1903. Prix: 1 Rbl. 80 K. = 4 Mrk. 50 Pf.

L'éminent coptologue M. O. von Lemm nous a donné encore une preuve de la sagacité ainsi que du travail sérieux et scrupuleux dont témoignent toujours ses recherches sur le domaine du copte. Plus on a réussi à pénétrer les deux ouvrages excellents dont nous venons de lire les titres, plus ils vous attirent, et la lecture achevée, on se sent irrésistiblement saisi d'une profonde reconnaissance envers l'auteur de la manière soigneuse dont il a su traiter les textes de ses livres et de ce qu'il n'a reculé devant aucune peine pour éclaircir tel point obscur. A franchement parler, si l'on est forcé d'avouer qu'en publiant des textes coptes pendant ces derniers temps, on a beaucoup péché — nomina sunt odiosa — ou s'il faut reconnaître du moins que dans bien des cas on a péché par trop de précaution, lorsqu'il a été question de présenter ses idées sur des passages du texte plus ou moins obscurs d'où il s'est ensuivi que les résultats des recherches n'ont jamais été décisifs, on comprendra facilement quelle grande valeur on doit attacher à de bonnes publications qui — comme les livres de M. v. Lemm, cités ci-dessus — visent avant toutes choses à rendre accessible et à commenter soigneusement un texte copte et en même temps à discuter diverses questions relativement au lexique et à la grammaire coptes — somme toute: faire en sorte que la science en puisse tirer le plus grand parti.

Le »Sphinx» aurait dû parler depuis longtemps des ouvrages mentionnés. L'illustre fondateur de notre revue critique qui avait reçu les deux livres au mois de février 1904 — si nous ne nous trompons — avait sans doute l'intention de le faire lui-même. En tout cas nous nous rappelons bien que notre regretté maître parlait souvent de faire un compte rendu des œuvres de M. v. Lemm pour attirer encore l'attention sur les services rendus par ce savant à la science copte. Cependant il ne lui a pas été

donné de réaliser cette pensée; la mort inexorable y apporta des obstacles. Quant à nous, il nous reste à déplorer que ce soit seulement dans le présent numéro que nous ayons trouvé moyen de présenter nos idées sur les travaux excellents de M. v. Lemm. Nous osons espérer qu'on voudra bien nous excuser ce retard involontaire.

Par la publication du *Triadon, ein sahidisches Gedicht mit arabischer Übersetzung,* nous avons obtenu le texte de cette »bekannte Dichtung in sahidischer Mundart» publié »zum erstenmale in extenso». L'auteur commence par une introduction intéressante où il a consacré une description détaillée au poème en question. Puis il nous donne le texte — en copte et en arabe — accompagné de petites notes de critique qui se retrouvent au bas de chaque page. Le tout se termine par un index, contenant tous les mots coptes, et par trois planches reproduites d'après l'original d'une manière excellente. Il nous semble tout à fait inutile d'entrer dans un compte rendu détaillé du texte que nous donne l'édition de M. v. Lemm; il doit être évident que la présente publication mérite l'approbation unanime de la part de tout savant qui l'a parcourue. D'ailleurs l'auteur a annoncé une traduction annotée du texte publié par lui; ainsi il doit être dans l'intérêt de la science d'attendre le moment où nous aurons la traduction annotée pour consacrer alors nos forces à rendre compte de ce travail de notre éminent coptologue — travail qui sera sans doute d'une grande importance.

Il n'y a qu'une remarque insignifiante que nous voudrions faire relativement à l'édition présente contenant le texte du »Triadon».

Parmi les mots qui, selon notre auteur, »trotz der arabischen Übersetzung doch dunkel bleiben»[1] on rencontre ⲥⲁⲣⲁⲕⲟⲧⲉ, se retrouvant dans le passage que voici:

ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟⲓ ϣⲁϥϫⲟⲟⲥ ⲁⲉ ⲛⲁⲓ ⲟⲩⲣⲙⲣⲁⲕⲟⲧⲉ
ⲛⲁϣ ⲛϩⲉ ⲁⲉ ⲁⲓϣⲱⲡⲉ ⲉⲓⲧⲛⲧⲱⲛ ⲛϩⲉⲛⲥⲁⲣⲁⲕⲟⲧⲉ

dont l'auteur a donné la traduction suivante:

»Jeder, der mich sieht, sagt: Dieser ist ein Alexandriner. Wie, bin ich denn ähnlich geworden den Schmarotzern?»

Pour ce qui est de la signification »Schmarotzer», l'auteur renvoie au lexique de Peyron où l'on trouve (p. 24) ⲥⲁⲣⲁⲕⲱⲧⲉ. L'explication donnée par Peyron du mot en question ne peut pas être admise, paraît-il (cfr les mots de l'auteur: »Ebenso bleibt unaufgeklärt ⲥⲁⲣⲁⲕⲟⲧⲉ [471, 2], wozu man vergl. Peyron s. v.»); il en faut chercher une autre. A notre avis, ⲥⲁⲣⲁⲕⲟⲧⲉ doit se traduire simplement par »alexandrin, habitant d'Alexandrie». C'est que nous osons présumer que ⲥⲁⲣⲁⲕⲟⲧⲉ qui dans le passage cité ci-dessus est mis en parallèle avec ⲣⲙⲣⲁⲕⲟⲧⲉ n'est qu'une variante

[1] Cfr p. XIV.

de ce dernier mot, formée selon toute probabilité par suite de la fausse analogie des mots composés de ⲣⲙ + un substantif. Si nous ne nous trompons trop, nous obtiendrons donc, pour le passage en question, l'équation ⲥⲁ + ⲣⲁⲕⲟⲧⲉ = ⲣⲙ + ⲣⲁⲕⲟⲧⲉ. Rappelons d'ailleurs que le préfixe ⲥⲁ »a pour origine le mot antique 'un homme, un individu'»[1]. Voilà ce qui nous semble prouver l'exactitude de notre explication d'où il résulterait que pour ϩⲉⲛⲥⲁⲣⲁⲕⲟⲧⲉ on doit plutôt préférer la signification »les alexandrins».

Le deuxième ouvrage de M. v. Lemm dont nous avons à parler ci-dessous — *Der Alexanderroman bei den Kopten* — contient 9 fragments de texte traduits et commentés, précédés d'une introduction très intéressante et suivis d'un index. Deux phototypies excellentes se retrouvent à la fin du livre. Après avoir donné préliminairement un aperçu général des fragments d'un roman d'Alexandre publiés auparavant, l'auteur nous annonce que son intention primordiale n'était que de publier le texte des deux fragments de Berlin »mit Facsimile und Übersetzung» et de ne donner que des remarques sur le fragment de Paris et celui de Londres. Heureusement pour la science l'auteur a cependant renoncé à cette idée. Dans la présente publication M. v. Lemm a réuni tous les fragments du roman d'Alexandre qui sont connus aujourd'hui. Il ne souffre pas de doute qu'il n'ait rendu par là un service remarquable à la science copte. Pour oser émettre l'avis que »Der Alexanderroman bei den Kopten» doit l'emporter sur tous les travaux précédents qui ont eu pour objet de publier un fragment ou l'autre de ce roman, on n'aura pas besoin d'établir une comparaison détaillée entre p. ex. l'ouvrage cité de M. v. Lemm et ceux de MM. Bouriant, Maspero et Crum; il suffit de renvoyer aux résultats plus grands et plus satisfaisants de M. v. Lemm pour lui décerner le prix.

Ce qui contribue essentiellement à rendre précieuse la publication de M. v. Lemm, c'est la méthode excellente qu'il a suivie. Grâce à elle on trouve exposées, déjà dans l'introduction, toutes les particularités ortographiques qui caractérisent la langue du roman d'Alexandre; de même chaque fragment est suivi de notes où l'auteur a converti chaque mot, qui se présente dans une écriture peu ordinaire, en sa vraie forme sahidique. D'ailleurs le commentaire entier témoigne de cette exactitude scrupuleuse qui se fait un beau devoir d'éclaircir chaque passage obscur par des exemples analogues empruntés à d'autres textes sahidiques et bohaïriques. Si l'on a attiré l'attention sur ce trait caractéristique de l'ouvrage présent de M. v. Lemm, on aura tout lieu de citer les mots suivants dans lesquels la méthode de re-

[1] De Rougé, *Chrest. égypt.* II p. 5; Piehl, *Rec. de Travaux* III p. 71.

cherche de l'auteur s'est pour ainsi dire énoncée: »Bei den Texten der Volkslitteratur gilt aber ganz besonders das 'dies diem docet'. Man hüte sich daher vor zu voreiliger oder flüchtiger Herausgabe oder Übersetzung eines koptischen Textes; man wird dadurch die Sache wenig fördern, dagegen derselben nur schaden und es wird einem ergehen — um mich eines Ausdrucks des koptischen Alexanderromans zu bedienen — wie dem 'Pferde, das zu rasch läuft und in Folge dessen strauchelt und fällt'.»[1]

Nous passons maintenant à relever quelques points relativement à l'ouvrage proprement dit, c'est-à-dire, relativement au texte et à la traduction annotée.

P. 19 »ich bin einer aus dem Lande (χώρα) Thracien: ⲁⲛⲉⲕ ⲟⲩ-ⲉϩⲟⲗ ϩⲉⲛ ⲧⲉⲭⲱⲣⲁ ⲑⲣⲁⲕⲓⲕⲓⲁ (fragm. 1^r 4—5). A notre avis, il faut plutôt traduire: »ich bin aus dem Lande ... Thracien». Rappelons que d'après STERN »auch das präpositionale prädicat gewöhnlich ⲟⲩ ... hat»[2]. Le ⲟⲩ en question ne doit pas se traduire. Cfr p. ex. ⲁⲛⲟⲕ ⲁⲛⲟ ⲟⲩⲉϩⲟⲗ ϩⲛ ⲧⲡⲉ »ich bin aus der höhe»[3]. Cfr d'ailleurs la phrase »(disant) vous n'êtes point du monde, (je veux dire) de celui justement d'où je ne suis pas» (*Pist. Soph.* 11, 18—19)[4]. Il en résulterait que l'expression ⲟⲩ ϵϩⲟⲗ ϩⲛ, employée comme »präpositionales prädicat», ne doit pas se traduire régulièrement par »einer aus (von)», mais simplement par »von (aus).»

P. 25 »welcher in seinen Mantel ... gehüllt war» ne correspond pas bien au copte ⲛⲉⲣⲉ ⲡⲉϥⲕⲁⲙⲁⲥⲓ[ⲟⲛ ⲧⲟ ϩⲓⲟ]ϥ ⲛⲉ (fragm. 2^v 10—11). Ne doit-on pas plutôt traduire: »— er war (nämlich) in seinen Mantel gehüllt —»; à en juger par le contexte la phrase en question doit alléguer la raison de ce qu'on ne se reconnaissait point. L'auteur semble émettre le même avis un peu plus loin (p. 26), lorsque en donnant un résumé du fragment 2 (verso), il dit: »Sie rufen sich auch nicht gegenseitig zu, weil sie einander nicht kennen, besonders da der Greis in einen Mantel ganz eingehüllt ist.»

P. 48. »Gestattet mir nun (δέ).» Il faut renvoyer à la note 6 au bas de la page 6 où on trouve ⲧⲉ = ⲭⲉ. Lire ⲧⲉ = ⲁⲉ.

Ibid. »... dass (ὡς — ⲭⲉ) du es seist, den wir hören»: ... ϣⲟⲥ ⲭⲉ ⲡⲧⲟⲕ ⲛⲉⲧⲉⲛⲥⲱⲧⲉⲙ ⲉⲣⲟⲕ (fragm. 3^v 18). Pour ϣⲟⲥ ⲭⲉ nous préférerions la signification »als ob»[5].

P. 53. Pour ce qui est de la signification de l'expression ⲛⲉⲧϩⲓⲭⲉⲛ ⲛⲉϫⲁⲱⲥ »der über das *Chaos* gesetzt ist etc.», nous voudrions renvoyer à un passage analogue se retrouvant dans un

[1] P. XV.
[2] *Kopt. Gr.* § 305.
[3] *Ibid.*
[4] *Sphinx* IX, 1 p. 58. Cfr aussi *Pist. Soph.* p. 46, 11—12.
[5] Cfr STERN, *Gram.* § 618.

texte bohaïrique que nous avons traduit il y a quelques ans.[1] On y lit ⲙⲏ ⲁⲛⲟⲕ ⲁⲛ ⲉⲧⲑⲏϣ ⲉϩⲣⲏⲓ ⲉϫⲉⲛ ϯⲉⲩⲭⲁⲣⲓⲥⲧⲓⲁ »bin ich nicht derjenige, der gesetzt ist zu wachen über die dankbare Gesinnung?»

P. 56. ⲱϫⲉⲛ = »aufhören». Il nous semble bon de citer encore un exemple où le verbe en question se retrouve dans une pareille signification: ⲁⲥϣⲱⲡⲉ ϭⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲣ̄ⲁⲧϭⲟⲙ ⲁⲩⲱ ⲁ ⲧⲉⲩϭⲟⲙ ⲁⲣⲭⲓ ⲛ̄ ⲱϫⲛ̄ ϩⲣⲁⲓ̈ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ etc. »il arriva donc après qu'ils eurent été faibles et que leur force eut commencé de défaillir en eux... »*Pist. Soph.* 36, 14—15; cfr *ibid.* l. 17 et p. 37, 11.

Ibid. En parlant des significations qu'admet le verbe ⲥⲱϣⲙ̄, l'auteur a révoqué en doute »ardore, æstu torreri» que nous donne Peyron. Qu'il nous soit permis de renvoyer à un autre passage qui nous semble parler en faveur de l'opinion de Peyron. On lit dans la *Pist. Soph.* (p. 25, 8):[2] ⲁⲥϣⲱⲡⲉ ϭⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲡⲟⲗⲉⲙⲓ ϩⲙ̄ ⲡⲟⲩⲟⲓ̈ⲛ ⲁⲩⲥⲱϣⲙ̄ ⲧⲏⲣⲟⲩ ϩⲛ̄ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲁⲩⲱ ⲁⲩϩⲉ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ϩⲣⲁⲓ̈ ϩⲛ̄ ⲛⲁⲓⲱⲛ ⲁⲩϣⲱⲡⲉ ⲛ̄ⲑⲉ ⲛ̄ⲛⲓⲣⲙⲛ̄ⲕⲁϩ ⲉⲧⲙⲟⲟⲩⲧ... »il arriva donc après qu'ils eurent combattu dans la lumière qu'ils furent consumés par le feu tous ensemble, ils tombèrent dans les Æons, ils devinrent comme des hommes morts...» Faut-il en tirer la conclusion que la signification primitive de ⲥⲱϣⲙ est »ardore, æstu torreri» et que de ce sens se seraient développées les significations »ermatten, erschlaffen etc.»?

P. 57. ⲕⲁⲧ ⲧⲉ ⲛⲁⲥⲛⲏⲩ ⲧⲁⲛⲁⲩ ⲉⲡⲣⲏ »Gestattet mir (lasst mich) nun, meine Brüder, die Sonne zu sehen». Nous sommes heureux d'ajouter aux exemples analogues cités de M. v. Lemm une variante (moins fréquente?) qui sans doute mérite d'attention. La voici: ⲁⲛⲉⲭⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲁϣⲁϫⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲙⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ »souffre que je parle en ta présence» *Pist. Soph.* 33, 24—25.

P. 65. ⲱϭⲣ̄ = »erstarren» se retrouve aussi dans la *Pistis Sophia* p. ex ⲁⲩⲱ ⲁ ⲧⲁϭⲟⲙ ⲱϭⲣ̄ ϩⲣⲁⲓ̈ ⲛ̄ϩⲏⲧ »et ma Vertu s'est glacée en moi,»[3] p. 64, 4.

P. 87. »Wenn du gross geworden bist, so siehe...» Ici l'auteur a omis, paraît-il, les mots »mein Sohn», cfr fragm. 6ᵛ 11.

P. 95. »Weil du nicht gebeten ... hast.» Lire: »Weil du mich nicht gebeten hast.» Cfr d'ailleurs p. 114.

P. 104 R. 7—20 l. 7. ⲁⲩⲁ̄ⲗⲥ. Lire ⲁⲩⲁ̄ⲗⲉ, cfr fragm. 7ʳ 17.

P. 152. (Index). ⲛⲟϫ-ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉ 4ʳ 5. Lire ⲛⲟⲩϫ-ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉ etc. Cfr fragm. 4ʳ 5 p. 7.

---

[1] *Sphinx* VI, 4 p. 229. (Cfr Guidi, Il Testo copto del Testam. di Abramo).

[2] Cfr aussi 41, 24.

[3] D'après la traduction française de M. Amélineau p. 34.

Il serait inutile d'énumérer tous les points intéressants que contiennent les livres de M. v. Lemm; les coptologues se sont sans doute familiarisés depuis longtemps avec eux. D'ailleurs les publications de l'illustre savant russe ont toujours été d'une telle importance qu'elles n'ont pas eu besoin d'une recommandation de la part de notre revue critique.

Upsal, mai 1905.

Ernst Andersson.

Vient de paraître:

Kleine Koptische Studien

XXVI—XLV

von

OSCAR von LEMM

St.-Petersburg
Buchdruckerei der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften
1905.

SPHINX

REVUE CRITIQUE

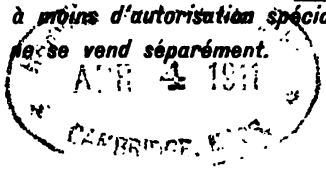
EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

paraît par fascicules de 4 feuilles d'impression in-8:o; quatre fascicules formeront un volume du prix de **15 Marcs.**

Messieurs les éditeurs sont priés d'envoyer leurs publications égyptologiques au Directeur de la Revue *(Odensgatan 1, Upsala)*, lequel aura soin de les confier à des juges compétents, capables de les critiquer avec impartialité et autorité.

Upsala. — Imprimerie Almqvist & Wiksell. 1905.

☞ *La reproduction des articles publiés par SPHINX est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.*
☞ *Aucun numéro ne se vend séparément.*



SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

FONDÉE PAR KARL PIEHL

publiée

avec la collaboration de MM. Basset, Daressy, Erman, Iacoby, Lefébure, Lieblein, Loret, Moret, Naville, Pellegrini, Spiegelberg, Steindorff

par

ERNST ANDERSSON
Professeur Agrégé d'Egyptologie à l'Université d'Upsala

Publication subventionnée par l'État

Vol. IX — Fasc. III.

Akademiska Bokhandeln
(C. J. Lundström)
UPSALA

Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte
PARIS

J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung
LEIPZIG

En vente chez:
Williams and Norgate
14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON
and 7, Broad Street, OXFORD

Sommaire

A. Article de fond: Page

ANDERSSON, Les Oeuvres de Karl Piehl. II. 137

B. Comptes rendus critiques:

O. VON LEMM, Kleine Koptische Studien XXVI—XLV [ERNST ANDERSSON] 158

LE PAGE RENOUF, Egyptological and philological essays. Volume II ed. by Édouard Naville and W. Harry Rylands [ERNST ANDERSSON] 170

W. SPIEGELBERG, Aegyptologische Randglossen zum Alten Testament [ALEPH CEDERBERG] 187

Mélanges (Mémoires de MM. Hall, Mallon et Naville) . . . 192

Les Oeuvres de Karl Piehl

par

Ernst Andersson.

II. [1]

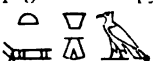
1891.

Un nouveau nom de nombre en ancien égyptien. *Proceedings* XIII (Feb. 3, 1891) pp. 199—200.

Notes de philologie égyptienne VI. *Proceedings* XIII (Mar. 3, 1891) pp. 235—245.

33. Critique de quelques points d'un article, intitulé *Varia*. 34. L'étymologie du mot . 35. A propos d'un passage du Pap. d'Orbiney. 36. Osiris et Isis. 37. Une valeur du signe .

Notes de philologie égyptienne VII. *Proceedings* XIII (April 7, 1891) pp. 350—365.

38. Nouvelles preuves en faveur de l'équation — *š*. 39. Le mot . 40. Différents passages, empruntés au deux premières pages du Papyrus Prisse. 41. Le sens du mot composé  . 42. Divers points de la grande stèle d'Ipsamboul. 43. Correction à apporter aux textes du sarcophage de Taperit. 44. Le mot .

On the formative letter . — Erratum (»Notes» p. 107). *Proceedings* XIII (April 7, 1891) pp. 366—367.

[1] Suite de Sphinx IX, 2 p. 119.

Notes de philologie égyptienne VIII. *Proceedings* XIII (June 2, 1891) pp. 562—575.

45. Deux nouvelles formes de la »conjugaison de ». 46. Passage des textes des Pyramides de Sakkâra. 47. A propos de la note de M. PLEYTE. 48. Addition à une note précédente, relative aux noms et . 49. Le titre et la lecture du groupe . 50. La clause finale du document en cuir, traitant de la construction du temple d'On. 51. Connaît-on réellement le nom du père terrestre du pharaon Tout-anch-amon? 52. Quelques observations sur l'histoire du mot »faire».

Notes de philologie égyptienne IX. *Proceedings* XIV (Dec. 1, 1891) pp. 45—59.

53. Un nom ptolémaïque de la Basse Égypte. 54. Le canal du nom Héliopolitain. 55. Κρῶφι et Μῶφι. 56. L'équivalent hiéroglyphique du copte ⲣⲏⲧ. 57. Quelques observations sur le sens du pronom indéfini . 58. Passage des textes, relatifs au mythe d'Horus d'Edfou. 59. Remarque sur la nouvelle thèse de M. MASPERO, concernant l'écriture dite ptolémaïque ou des basses époques. 60. .

Les paroles finales du Papyrus d'Orbiney. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXIX pp. 49—52. Leipzig 1891.

, radical jusqu'ici inconnu. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXIX pp. 52—54. Leipzig 1891.

Om betydelsen af termen kanon och lämpligheten af dess användning inom den egyptiska konstens historia. *Skrifter utgifna af Human. Vetenskapssamf. i Upsala* I, 2. Upsala 1891.

Ett fornegyptiskt tempel. Nilbild[1]. *Nordisk Tidskrift* 1891, 4 pp. 325—342. Stockholm 1891.

Reselitteratur om Egypten. *Nordisk Tidskrift* 1891, 6 pp. 509—519. Stockholm 1891. (Comptes rendus critiques).

[1] Cfr *Bilder från Egypten* (Stockholm 1896) pp. 1—25.

G. Retzius, Bilder från Nilens land, Stockholm 1891. — G. E. Beskow, Reseminnen från Egypten, Sinai och Palestina 1859—1860, Stockholm 1891. — Michael Eneman, Resa i Orienten 1711—1712. Utgifven af K. U. Nylander, Upsala 1889.

Svar af K. Piehl (på »Genmäle» af K. U. Nylander). *Nordisk Tidskrift* 1891, 8 pp. 698—699. Stockholm 1891. (Réponse à M. Nylander).

Från graffältet vid det forna Memfis. *Läsning för folket* 1891, 3 pp. 161—187. Stockholm 1891.

Om Sfinxer[1]. *Ny Illustrerad Tidning* 1891 pp. 426—427.

1892.

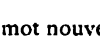
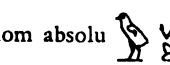
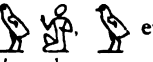
Inscriptions Hiéroglyphiques recueillies en Europe et en Égypte. Seconde Série. II Commentaire. Upsala-Leipzig 1892.

Notes de philologie égyptienne X. *Proceedings* XIV (Jan. 12, 1892) pp. 133—142.

61. Passage du Papyrus Anastasi IV. 62. Le groupe . 63. Nouvelle valeur du signe . 64. Le groupe . 65. . 66. Le groupe . Note additionnelle (le § 65).

A qui la priorité, à M. Maspero ou à moi? *Proceedings* XIV (June 14, 1892) pp. 487—488.

Notes de philologie égyptienne XI. *Proceedings* XV (Nov. 1, 1892) pp. 31—47.

67. L'étymologie du groupe . 68.  mot nouveau. 69. Passage du Dictionnaire Hiéroglyphique. 70. Le mot  . 71. Y a-t-il un pronom absolu  et varr.? 72. Passage d'un texte copte. 73. Série de mots, écrits à l'aide de = *ḳse*. 74. Le prétendu groupe *bun*,

[1] Cfr *Från Nilens Stränder* (Stockholm 1895) pp. 183—194.

comment doit-il se lire? 75. Le mot . 76. Le groupe *ateru* (BRUGSCH WB. V, 165).

Sur un nouveau paradigme en égyptien. *Transactions of the ninth internat. Congress of Orientalistes. London 1892.* Vol. II sect. IV. pp. 284—289. London 1893.

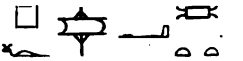
Vidskepelse och skrock i det forna Egypten[1]. *Läsning för folket* 1892, 4 pp. 285—307. Stockholm 1892.

En fornegyptisk kulturbild. Huru man roade sig i det forna Egypten[2]. *Nordisk Tidskrift* 1892, 8 pp. 643—662. Stockholm 1892.

1893.

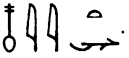
Saïtica II. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXXI pp. 84—91. Leipzig 1893.

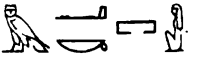
No 3. Stèle, provenant de l'ancienne collection Posno. Nos 4—6. Monuments, portant le nom d'un sieur .



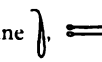
Notes de philologie égyptienne XII. *Proceedings* XV (Mar. 7, 1893) pp. 247—268.

77. Le groupe . 78. Pithom et Heroonpolis. 79. Observations sur la manière de traduire adoptée par l'éditeur des textes des pyramides. 80. Passages de l'inscription d'Ahmès d'El-Kâb. 81. Expression, empruntée à une stèle du Musée de Leide. 82. Différents points de la stèle poétique de Thotmès III. 83. Le mot . 84. Le mot . 85. Le mot »fils». 86. Le groupe *srsn* (BRUGSCH WB. VII, 1088). 87. Le signe .





Notes de philologie égyptienne XIII. *Proceedings* XV (June 6, 1893) pp. 471—493.



88. Le groupe et la racine , . 89. Doublets d'un même mot, avec et sans médial ou final. 90. L'équivalent du copte ⲥⲕⲉⲛ latus. 91. Passage du chapitre XV du

[1] Cfr *Bilder från Egypten* pp. 125—147.

[2] Cfr *Från Nilens Stränder* pp. 195—222.

Livre des Morts. 92. Quelques remarques sur la lecture du signe , à propos d'une critique récente. 93. Le nom égyptien de la Lionne. 94. Passage du Papyrus Abbot.

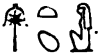
Un ouvrage récent, traitant de la géographie égyptienne (M. Müller, Asien und Europa nach altægyptischen Denkmälern). *Muséon* XII 4 pp. 352—356. Louvain 1893. (Compte rendu critique).

Om fornegyptiska personnamn[1] (J. Lieblein, Dictionnaire de noms hiéroglyphiques en ordre généalogique et alphabétique). *Nordisk Tidskrift* 1893, 5 pp. 401—408. Stockholm 1893. (Compte rendu).

Om Kopterna[2]. *Nordisk Tidskrift* 1893, 7 pp. 483—504. Stockholm 1893.

1894.

Notes de philologie égyptienne XIV. *Proceedings* XVI (June 5, 1894) pp. 249—254.

95. Point de la grammaire néo-égyptienne, à propos d'un passage du Papyrus d'Orbiney. 96. Les noms de divinité et  .

Saïtica (Suite). La statue A 93 du musée du Louvre. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXXII pp. 118—122. Leipzig 1894.

G. Ebers, Antike Portraits. Die hellenistischen Bildnisse aus dem Fajjûm untersucht und gewürdigt. *Muséon* XIII, 1 pp. 90—92. Louvain 1894. (Compte rendu).

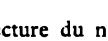
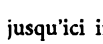
Texte provenant du grand temple d'Edfou. *Actes du 10e Congrès Intern. des Orient. Genève 1894* III, sect. 4 pp. 109—121. Leide 1896.

Notes de lexicographie égyptienne. *Actes du 10e Congr. des Orient. Genève 1894* III, sect. 4 pp. 123—138. Leide 1896.

---

[1] Cfr *Bilder från Egypten* pp. 148—158.

[2] Cfr *Från Nilens Stränder* pp. 154—182.

§ 1. La lecture du nom de déesse . § 2.  , mot jusqu'ici inconnu. § 3.  »Les deux mains». § 4. mot nouveau. § 5. . § 6. .

Om betydelsen och gagnet af egyptologiens studium. *Stockholms Dagblad* den 27 januari 1894.

Om Hieroglyfer[1]. *Svensk Tidskrift* 1894 pp. 144—159. Upsala 1894.

Ett blad ur den fornegyptiska litteraturens historia[2]. *Nordisk Tidskrift* 1894, 7 pp. 557—574. Stockholm 1894.

Från orientalistkongressen i Genève. Bref till *Stockholms Dagblad*. I—V (sept.—okt. 1894).

1895.

Inscriptions Hiéroglyphiques recueillies en Europe et en Égypte. Troisième Série, I. Planches. Leipzig 1895.

Études Coptes. I. Remarques sur le préfixe pronominal ⲥⲉ- et les suffixes pronominaux -ⲥⲉ, -ⲥⲟⲧ, -ⲟⲧ. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXXIII pp. 40—43. Leipzig 1895.

Études Coptes. II. Un nom de nombre. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXXIII pp. 129—131. Leipzig 1895.

Notes de philologie égyptienne XIV (suite). *Proceedings* XVII (Nov. 5, 1895) pp. 254—267.

97. Observations sur la manière de traduire, adoptée par l'éditeur des textes des pyramides pour un nombre de mots égyptiens, depuis longtemps connus. 98. = ⲛⲉⲙ, préposition copte. 99. Passage du Papyrus Abbot. 100. Un paragraphe de la grammaire égyptienne de M. Erman.

Från Nilens stränder. Dagboksanteckningar och populära uppsatser. Stockholm 1895.

---

[1] Cfr *Bilder från Egypten* pp. 26—52.

[2] Cfr *ibid.* pp. 71—93.

Lieblein, J., Le livre égyptien mâi red ren-à »Que mon nom fleurisse», publié et traduit. Leipzig 1895. *Svensk Tidskrift* 1895, 4 pp. 250—254. Upsala 1895. (Compte rendu critique).

»En hittills okänd folkras» (gensaga). *Stockholms Dagblad* den 8 maj 1895.

1896.

Deux déesses égyptiennes. *Mélanges Charles de Harlez.* pp. 222—225. Leide 1896.

Un dernier mot sur la statue A 93 du Louvre. *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXXIV pp. 81—83. Leipzig 1896.

G. Steindorff, Koptische Grammatik mit Chrestomathie, Wörterverzeichniss und Litteratur. *Sphinx* I, 1 pp. 47—54. (Compte rendu critique).

J. v. Dümichen, Zur Geographie des alten Aegypten. Lose Blätter aus dem Nachlass. *Sphinx* I, 1 pp. 55—64. (Compte rendu critique).

Notices. *Sphinx* I, 1 pp. 65—70.

§ 1. Sur un passage des textes des pyramides. § 2. A qui la découverte du sens du *ka* égyptien? § 3. pronom-suffixe des basses époques. § 4. Un syllabique méconnu.

Quelques passages du Papyrus Westcar. *Sphinx* I, 2—3 pp. 71—80.

U. Bouriant, Actes du Concile d'Ephèse, *ibid.* pp. 122—154. (Compte rendu critique).

De Rochemonteix, Le temple d'Edfou 1, 2. *Sphinx* I, 2—3 pp. 155—181. (Compte rendu critique).

Ed. Naville, The temple of Deir el Bahari. Introductory memoir. *Sphinx* I, 2—3 pp. 182—185. (Compte rendu critique).

Mélanges. *Sphinx* I, 2—3 pp. 193—196. (Comptes rendus).
(Hierat. Pap. aus d. k. Mus. zu Berlin. — Mémoires de MM. Basset, D. Mallet, B. Kristensen et E. Amélineau).

Notices. *Sphinx* I, 2—3 pp. 197—198.

§ 5. Le dieu ⲛⲉⲧⲃⲉ. § 6. Une particularité de grammaire.

Bilder från Egypten. Populära skildringar. Stockholm 1896.

Om egyptiska mumier. *Finsk Tidskrift.* T. 41. 1896.

1897.

Réponse à M. Maspero à propos de son Avant-Propos du »Temple d'Edfou». Upsala 1897.

Quelques petites inscriptions provenant du temple d'Horus à Edfou. Traduites et annotées. *Skrifter utg. af Hum. Vetenskapssamf. i Upsala* V, 10. Upsala 1897.

Hvad lär oss det gamla Egypten? *Nordisk Tidskrift* 1897, 6 pp. 475—490. Stockholm 1897.

H. Schack-Schackenburg, Aegyptologische Studien. Drittes u. viertes Heft. *Sphinx* I, 4 pp. 225—229. (Compte rendu critique).

Ed. Naville, The temple of Deir el Bahari. Part I. *Sphinx* I, 4 pp. 230—232. (Compte rendu critique).

De Rochemonteix, Le temple d'Edfou. 3ᵉ fasc. *Sphinx* I, 4 pp. 237—249. (Compte rendu critique).

Mélanges. *Sphinx* I, 4 pp. 250—253. (Comptes rendus critiques).

(Mémoires de MM. Daressy, Breasted, Eisenlohr, Erman et Groff).

Nécrologie: F. von Niemeyer. Charles Wilbour. *Sphinx* I, 4 pp. 254—255.

Notices. *Sphinx* I, 4 pp. 256—258.

§ 7. La lecture du signe . § 8. Une thèse de mythologie. § 9. Qui est l'ancien possesseur du Papyrus d'Orbiney?

Notes de lexicographie égyptienne. Second article. *Sphinx* II, 1 pp. 1—9.

§ 1. La lecture du signe . § 2. Comment lire le nom de nombre *six*, en égyptien? § 3. mot nouveau. § 4. = καθ' ὅλου. — Note additionnelle.

Un jubilé (Georg Ebers). *Sphinx* II, 1 pp. 10—11.

Ægyptiaca. Festschrift für Georg Ebers zum 1. März 1897. *Sphinx* II, 1 pp. 12—17; 47—51. (Compte rendu).

A. Erman, Bruchstücke koptischer Volkslitteratur. *Sphinx* II, 1 pp. 30—32. (Compte rendu critique).

F. Ll. Griffith, Beni Hassan. Part III. *Sphinx* II, 1 pp. 33—36. (Compte rendu critique; note additionnelle).

Sur , dieu nouveau jusqu'ici inconnu. *Sphinx* II, 1 pp. 37—41.

K. Bædeker, Ägypten. Handbuch für Reisende (1897). *Sphinx* II, 1 pp. 42—46. (Compte rendu critique).

Mélanges. *Sphinx* II, 1 pp. 52—58. (Comptes rendus critiques).

(Mémoires de MM. Moret, Le Page Renouf, Maspero, Chassinat, Wiedemann, Daressy, Schweinfurth, Krall et Turajeff).

Notices. *Sphinx* II, 1 pp. 59—62.

§ 10. Le prétendu mot . § 11.

Sir P. Le Page Renouf †. *Sphinx* II, 1 p. 62.

1898.

Contributions au dictionnaire hiéroglyphique I. *Proceedings* XX (May 3, 1898) pp. 190—201.

§ 1. Le mot . § 2. Le mot . § 3. Le mot . § 4. , mot nouveau. § 5. , mot nouveau. § 6. La lecture des deux titres pharaoniques et . — Note additionnelle.

La déesse . *Proceedings* XX (June 7, 1898) pp. 223—225.

Une dernière fois, le signe . *Proceedings ibid.* pp. 226—229.

Contributions au dictionnaire hiéroglyphique II. *Proceedings* XX (Dec. 6, 1898) pp. 306—327.

§ 7. Longue série de mots relevés dans les textes des pyramides, pour lesquels l'explication proposée par l'éditeur de ces textes doit être écartée ou modifiée. § 8. Vocables empruntés au Papyrus Ebers, et que BRUGSCH a mal rendus dans son grand Dictionnaire Hiéroglyphique.

La lecture du signe . *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXXVI p. 85. Leipzig 1898.

Le pronom suffixe féminin de la première personne du singulier. *Sphinx* II, 2 pp. 75—78.

Cinquante quasi-vocables hiéroglyphiques à exclure du dictionnaire hiéroglyphique à venir. *Sphinx* II, 2 pp. 87—94.

Marucchi, Gli Obelischi Egiziani di Roma. *Sphinx* II, 2 pp. 95—100. (Compte rendu critique).

Lepsius, Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien I. (Text. Ergänzungsband herausgegeben von Ed. Naville). *Sphinx* II, 2 pp. 101—103. (Compte rendu critique).

von Bissing, Die statistische Tafel von Karnak. *Sphinx* II, 2 pp. 108—111. (Compte rendu critique).

Erman, Gespräch eines Lebensmüden mit seiner Seele. *Sphinx* II, 2 pp. 112—117. (Compte rendu critique).

Mélanges. *Sphinx* II, 2 pp. 118—129. (Comptes rendus critiques).

(Mémoires de MM. Capart, Griffith, Lange, Maspero, Naville, Torr et Tourajeff).

Notices. *Sphinx* II, 2 p. 130.

§ 12. Le mot .

Explication d'une stèle datant du Moyen Empire. *Sphinx* II, 3 pp. 131—136.

Une déesse à expulser du Panthéon égyptien et deux déesses à y introduire. *Sphinx* II, 3 pp. 137—140.

Nouvelle série de cinquante quasi-mots à exclure du dictionnaire à venir. *Sphinx* II, 3 pp. 158—163.

Ed. Naville, The temple of Deir el Bahari. Part II. *Sphinx* II, 3 pp. 164—166. (Compte rendu critique).

J. de Morgan, Carte de la nécropole memphite, Dahchour, Sakkarah, Abou-Sir. *Sphinx* II, 3 pp. 167—168. (Compte rendu critique).

Théodule Devéria, Mémoires et fragments I, II. *Sphinx* II, 3 pp. 169—172. (Compte rendu critique).

G. Bénédite, Le Temple de Philæ, 2e fasc. *Sphinx* II, 3 pp. 173—183. (Compte rendu critique).

G. Daressy, Notice explicative des ruines de Médinet-Habou. *Sphinx* II, 3 pp. 184—185. (Compte rendu critique).

Mélanges. *Sphinx* II, 3 pp. 186—187. (Comptes rendus critiques).

(Mémoires de MM. Loret, Moret, Spiegelberg, Pietschmann).

Notices. *Sphinx* II, 3 pp. 188—194.

§ 13. Le signe . § 14. L'origine religieuse de la royauté égyptienne. § 15. La lecture du nom géographique . § 16. Thèse de mythologie erronée, bâtie sur la mésinterprétation d'un passage des textes des pyramides. § 17. Le nom d'un des chiens du roi Antef. § 18. La lecture du nom de dieu .

Georg Ebers †. *Sphinx* II, 3 p. 194.

Quelques formes pronominales en égyptien. *Sphinx* II, 4 pp. 195—202.

Troisième série de cinquante quasi-mots à exclure du dictionnaire à venir. *Sphinx* II, 4 pp. 217—223.

F. Ll. Griffith, Egypt Exploration Fund. Archæological Report 1897—98. *Sphinx* II, 4 pp. 231—232. (Compte rendu critique).

De Rochemonteix, Oeuvres diverses. *Sphinx* II, 4 pp. 233—240. (Compte rendu critique).

Mélanges. *Sphinx* II, 4 pp. 241—244. (Comptes rendus critiques).

(Mémoires de MM. Baillet, Benigni, Daressy, Krall, Lieblein, Naville, Pietschmann, Turajeff, Wiedemann).

Sir Peter Le Page Renouf. Notice biographique (avec portrait). *Sphinx* II, 4 pp. 245—248.

Notices. *Sphinx* II, 4 pp. 249—250.

§ 19. Sur la lecture *nebui* du groupe composé et varr.

§ 20. Le nom des Asiatiques.

1899.

Un mot de parenté jusqu'ici méconnu. *Sphinx* III, 1 pp. 1—6.

Quelques points de l'inscription d'Ahmès d'El-Kab. *Sphinx* III, 1 pp. 7—12.

Quatrième série de cinquante quasi-mots à exclure du dictionnaire hiéroglyphique à venir. *Sphinx* III, 1 pp. 13—19.

U. Wilcken, Die griechischen Papyrusurkunden. Ein Vortrag. *Sphinx* III, 1 p. 33. (Compte rendu critique).

Flinders Petrie. A history of Egypt from the earliest times to the XVIth dynasty. *Sphinx* III, 1 pp. 34—43. (Compte rendu critique).

F. Ll. Griffith, A collection of Hieroglyphs. A contribution to the history of egyptian writing. *Sphinx* III, 1 pp. 46—60. (Compte rendu critique).

Mélanges. *Sphinx* III, 1 pp. 62—64. (Comptes rendus critiques).

(Mémoires et articles de MM. von Bissing, Capart, Erman et Pietschmann).

Sur le sens de , prétendu pronom indéfini. *Sphinx* III, 2 pp. 82—85.

Cinquième série de cinquante quasi-vocables à exclure du dictionnaire hiéroglyphique à venir. *Sphinx* III, 2 pp. 98—102.

W. Spiegelberg, Zwei Beiträge zur Geschichte und Topographie der Thebanischen Necropolis. *Sphinx* III, 2 pp. 108—109. (Compte rendu critique).

Ausführliches Verzeichnis der ægypt. Altertümer und Gipsabgüsse. Herausgeg. von der Generalverwaltung der K. Mus. zu Berlin. *Sphinx* III, 2 pp. 110—115. (Compte rendu critique).

G. Maspero, Etudes de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes III. *Sphinx* III, 2 pp. 116—124. (Compte rendu critique).

Notices. *Sphinx* III, 2 pp. 127—128.

§ 21. Un nom de lion, jusqu'ici ignoré.

Sixième série de cinquante quasi-vocables à exclure du dictionnaire hiéroglyphique à venir. *Sphinx* III, 3 pp. 165—169.

V. Schmidt, Det gamle Glyptothek paa Ny Carlsberg. *Sphinx* III, 3 pp. 175—177. (Compte rendu critique).

K. Bædeker, Egypte. Manuel du voyageur. *Sphinx* III, 3 pp. 178—180. (Compte rendu critique).

Egypt Exploration Fund. Archæological Report 1898—1899 edited by F. Ll. Griffith. *Sphinx* III, 3 pp. 181—182. (Compte rendu critique).

Mélanges. *Sphinx* III, 3 pp. 183—188. (Comptes rendus critiques).

(Mémoires de MM. Naville, Marucchi, Loret).

Notices. *Sphinx* III, 3 pp. 189—190.

§ 22. Une signification peu connue du groupe .

1900.

Septième série de cinquante quasi-vocables à exclure du dictionnaire hiéroglyphique à venir. *Sphinx* III, 4 pp. 223—227.

O. von Lemm, Sahidische Bruchstücke der Legende von Cyprian von Antiochien. *Sphinx* III, 4 pp. 233—235. (Compte rendu critique).

O. von Lemm, Kleine koptische Studien I—IX. *Sphinx* III, 4 pp. 235—236. (Compte rendu critique).

Notices. *Sphinx* III, 4 pp. 237—242.

§ 23. A propos de l'équation = . § 24. Le mot . § 25. Le prétendu mot . § 26. Le nom . § 27. L'étymologie de . § 28. »La montagne».

Deux mots méconnus du vocabulaire égyptien. 1. 2. . *Sphinx* IV, 1 pp. 11—14.

La stèle 1774 du Musée de Florence. *Sphinx* IV, 1 pp. 15—17.

De Rochemonteix, Le Temple d'Edfou publié in-extenso d'après les estampages et les copies par E. Chassinat. 4e fasc. *Sphinx* IV, 1 pp. 18—31. (Compte rendu critique).

F. Robinson, Coptic apocryphal gospels. *Sphinx* IV, 1 pp. 32—33. (Compte rendu critique).

F. Chabas, Oeuvres diverses I. *Sphinx* IV, 1 pp. 34—38. (Compte rendu critique).

G. Ebers, Ægyptische Studien und Verwandtes. *Sphinx* IV, 1 pp. 39—43. (Compte rendu critique).

O. v. Lemm, Eine dem Dionysius Areopagita zugeschriebene Schrift in koptischer Sprache. *Sphinx* IV, 1 pp. 44—45. (Compte rendu critique).

Bessarione, Pubblicazione periodica di studi orientali. Vol. VI. *Sphinx* IV, 1 p. 46. (Compte rendu critique).

Annonce d'un nouveau périodique. *Sphinx* IV, 1 pp. 47—48.

Mélanges. *Sphinx* IV, 1 pp. 49—53. (Comptes rendus critiques).

(Mémoires de MM. Naville, Schiaparelli, Spiegelberg et Pietschmann).

Notices. *Sphinx* IV, 1 pp. 54—60.

§ 29. Une question de mythologie. § 30. Le nom de Thèbes. § 31. = *ḥāā*. § 32. Le nom de dieu . § 33. Le nom du serpent sacré du nome Apollinopolitès. § 34. Le suffixe féminin de la première personne du singulier. § 35. »L'épervier doré».

Quelques signes hiéroglyphiques pour lesquels il y a lieu d'admettre de nouvelles lectures I. *Sphinx* IV, 2 pp. 61—64.

§ 1. Le signe . § 2. Le signe dit »la tresse de jeunesse».

G. Steindorff, Die Blütezeit des Pharaonenreichs. *Sphinx* IV, 2 pp. 80—85. (Compte rendu critique).

De Rochemonteix, Le Temple d'Edfou, fasc. 4. *Sphinx* IV, 2 pp. 86—101. (Compte rendu critique. Suite et fin).

G. Möller, Ueber die in einem späthieratischen Papyrus des Berliner Museums erhaltenen Pyramidentexte. *Sphinx* IV, 2 pp. 102—104. (Compte rendu critique).

Mélanges. *Sphinx* IV, 2 pp. 111—116. (Comptes rendus critiques).

(Mémoires de MM. Daressy, Schäfer, Breasted et Spiegelberg).

Notices. *Sphinx* IV, 2 pp. 117—124.

§ 36. A propos d'un titre de reine. § 37. Un titre de fonctionnaire sacerdotal. § 38. Le Papyrus Westcar V, 11. § 39. Une observation. § 40. Une valeur du signe . § 41. Une nouvelle lecture du signe . § 42. Une nouvelle lecture du signe . § 43. Le signe . § 44. Particularité de la grammaire copte.

Une lecture, jusqu'ici inconnu, du signe . *Zeitschrift f. Äg. Spr.* XXXVIII pp. 56—57. Leipzig 1900.

Notes. *Proceedings* XXII (Dec. 12, 1900) pp. 384—385.

(Le vocable **Πετħε**; à propos du titre *mer kat m ḥert nt suten).*

Om den af H. K. H. Kronprinsessan upptäckta grafven vid Assuân. *Ny Illustrerad Tidning* N:r 1. Stockholm 1900.

1901.

Observations sur différents points de l'hymne triomphal dédié au pharaon Méneptah. *Sphinx* IV, 3—4 pp. 125—132.

Les textes géographiques du temple d'Edfou. *Sphinx* IV, 3—4 pp. 133—139.

A propos du dernier numéro de la »Zeitschrift». *Sphinx* IV, 3—4 pp. 145—163.

G. Steindorff, Vorläufiger Bericht über seine im Winter 1899—1900 nach der Oase Sîwe und nach Nubien unternommenen Reisen. *Sphinx* IV, 3—4 pp. 210—211. (Compte rendu critique).

O. v. Lemm, Kleine Koptische Studien X—XX. *Sphinx* IV, 3—4 pp. 212—221. (Compte rendu critique).

G. Steindorff, Die Apokalypse des Elias, eine unbekannte Apokalypse und Bruchstücke der Sophonias-Apokalypse. *Sphinx* IV, 3—4 pp. 222—224. (Compte rendu critique).

V. Loret, Fouilles dans la Nécropole Memphite (1897—1899). *Sphinx* IV, 3—4 pp. 225—226. (Compte rendu critique).

Notices. *Sphinx* IV, 3—4 pp. 231—236.

§ 45. . § 46. L'origine de la préformante ⲁⲁ-. § 47. A propos d'une thèse hardie. § 48. Passage d'un texte hiératique. § 49. La vérité est-elle une question de coterie?

Une règle douteuse de la grammaire égyptienne. *Sphinx* V, 1 pp. 23—26.

A propos du terme »Pseudoparticip» qu'à tort on a voulu introduire en égyptien. *Sphinx* V, 1 pp. 27—31.

Ed. Naville, The temple of Deir el Bahari. Part III. *Sphinx* V, 1 pp. 32—36. (Compte rendu critique).

G. Fraser, A Catalogue of the Scarabs. *Sphinx* V, 1 pp. 59—61. (Compte rendu critique).

Des nouvelles toutes fraîches de l'Egypte. *Sphinx* V, 1 pp. 62—63.

Notices. *Sphinx* V, 1 p. 64.

§ 50. Le signe ⊢⊣.

Etudes Coptes. III. *Sphinx* V, 2 pp. 89—92.

Lepsius, Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien. Text herausgeg. von Ed. Naville. III. *Sphinx* V, 2 pp. 110—115. (Compte rendu critique).

Egypt Exploration Fund. Archæological Report 1899—1900. *Sphinx* V, 2 pp. 116—118. (Compte rendu critique).

H. R. Hall, The oldest civilization of Greece. Studies of the Mycenaean age. *Sphinx* V, 2 pp. 119—120. (Compte rendu critique).

W. de Bock, Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Egypte chrétienne. Edition posthume. *Sphinx* V, 2 pp. 121—122. (Compte rendu critique).

Quelques points du numéro dernier (XXXVIII, 2) de la Zeitschrift. *Sphinx* V, 2 pp. 123—127.

Notices. *Sphinx* V, 2 pp. 127—128.

§ 51. = !

O. v. Lemm, Kleine Koptische Studien XXI—XXV. *Sphinx* V, 3 pp. 151—153. (Compte rendu critique).

F. Ll. Griffith, The study of Egyptology. *Sphinx* V, 3 pp. 154—157. (Compte rendu critique).

N. de Davies, The Mastaba of Ptahhetep and Akhethetep at Saqqarah. Part I. *Sphinx* V, 3 pp. 178—183. (Compte rendu critique).

K. Sethe, Sesostris. *Sphinx* V, 3 pp. 184—188. (Compte rendu critique).

Notices. *Sphinx* V, 3 pp. 188—189.

§ 52. Encore une fois le signe . § 53. Le signe .

Om användning af »ärtal» i Egyptens fornhistoria. *Stockholms Dagblad,* 22 mars 1901.

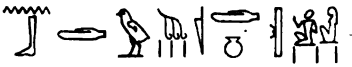
Om Sothisperioden och dess användbarhet för den egyptiska kronologiens återställande. *Stockholms Dagblad,* 4 oktober 1901.

1902.

Le document sur cuir de Berlin. *Sphinx* V, 4 pp. 202—209.

W. Max Müller, Die Liebespoesie der alten Ägypter. *Sphinx* V, 4 pp. 221—225. (Compte rendu critique).

Un roi Hyksos au temple de Dendérah? *Sphinx* VI, 1 pp. 15—18.

 — les Nègres? *Sphinx* VI, 1 pp. 19—20.

August Eisenlohr (1832—1902) †. *Sphinx* VI, 1 pp. 39—40.

G. Maspero, Rapport sur les fouilles exécutées par le Service des Antiquités de Novembre 1899 à Juin 1900). *Sphinx* VI, 1 pp. 41—43. (Compte rendu critique).

K. Bædeker, Ägypten. Handbuch für Reisende. *Sphinx* VI, 1 pp. 44—48. (Compte rendu critique).

J. Capart, Monuments égyptiens du Musée de Bruxelles. Fasc. I, 1—3. *Sphinx* VI, 1 pp. 49—50. (Compte rendu critique).

J. Capart, Pourquoi les égyptiens faisaient des momies? *Sphinx* VI, 1 pp. 50—51. (Compte rendu critique).

Notices. *Sphinx* VI, 1 pp. 52—60.

§ 54. Une généalogie. § 55. Encore une fois = *nemt*. § 56. A propos de la lecture du signe . § 57. Un passage relatif à la fête *Heb-šeṭ*. § 58. La date de la stèle V 1 de Leide. § 59. A propos d'un mémoire étrange. § 60. Cas de »Verschlimmbessern». § 61. L'âme est, selon les égyptiens, un oiseau.

Ostracon Piehl N° 1 (avec planche). *Sphinx* VI, 1 p. 60.

La stèle de Naucratis. *Sphinx* VI, 2 pp. 89—96.

Notices. *Sphinx* VI, 2 pp. 123—124.

§ 62. — . § 63. La lecture du signe . § 64. = .

Notes de lexicographie égyptienne III. *Sphinx* VI, 3 pp. 125—131.

§ 1. Un siège et son nom. § 2. , »graisse d'oie», mot jusqu'ici inconnu. § 3. Le prétendu vocable *haha*. — Nota.

Une inscription hiératique de Gébel Silsiléh. *Sphinx* VI, 3 pp. 143—145.

Le copte ϵpı et son équivalent hiéroglyphique. *Sphinx* VI, 3 p. 146.

Un passage (Pl. XVIII, l. 9) du Papyrus d'Orbiney. *Sphinx* VI, 3 pp. 147—148.

J. Ward, The sacred beetle: a popular treatise on egyptian scarabs in art and history. *Sphinx* VI, 3 pp. 149—151. (Compte rendu critique).

J. H. Breasted, A new Chapter in the Life of Thutmose III. *Sphinx* VI, 3 pp. 167—172. (Compte rendu critique).

De Rochemonteix, Le Temple d'Edfou. II, 1. *Sphinx* VI, 3 pp. 173—182. (Compte rendu critique).

Plagiat ou non? *Sphinx* VI, 3 p. 182.

Mélanges. *Sphinx* VI, 3 pp. 183—187. (Comptes rendus critiques).

(Mémoires de MM. Auguste et Jules Baillet, von Bissing, Daressy, Dedekind, Moret, Naville, Oefele).

Extrait d'une lettre de M. Maspero. *Sphinx* VI, 3 p. 188.

1903.

Inscriptions Hiéroglyphiques recueillies en Europe et en Égypte. Troisième Série. II. Commentaire. Leipzig 1903.

Quelques points de la grammaire égyptienne I. *Sphinx* VI, 4 pp. 206—210.

R. Forrer, Ueber Steinzeit-Hockergräber zu Achmîm, Naqada etc. in Ober-Aegypten und über europäische Parallelfunde. *Sphinx* VI, 4 p. 214. (Compte rendu critique).

W. Brodrick and A. Anderson Morton, A concise Dictionary of Egyptian Archæology. *Sphinx* VI, 4 pp. 215—216. (Compte rendu critique).

G. Maspero, Guide du visiteur au Musée du Caire. *Sphinx* VI, 4 pp. 217—219. (Compte rendu critique).

Mélanges. *Sphinx* VI, 4 pp. 237—242. (Comptes rendus critiques).

(Mémoires de MM. Clédat, Loret, Pellegrini et Schmidt).

Une nouvelle alarmante. *Sphinx* VI, 4 p. 242.

Philæ sous l'eau (avec 3 planches). *Sphinx* VII, 1 pp. 57—62.

A propos de la »transliteration of Egyptian». *Sphinx* VII, 1 pp. 62—64.

Examen de différents points de la »Ägyptische Grammatik». I. Les »Lesestücke». *Sphinx* VII, 2—3 pp. 65—76.

Examen de différents points de la »Ägyptische Grammatik». II. A propos de la »Schrift- und Lautlehre». *Sphinx* VII, 2—3 pp. 118—128.

Le Page Renouf, Egyptological and philological essays. Volume I, ed. by Maspero and Rylands. *Sphinx* VII, 2—3 pp. 151—164. (Compte rendu critique).

G. Daressy, Textes et dessins magiques (Catalogue général du Musée du Caire N°s 9401—9449). *Sphinx* VII, 2—3 pp. 171—172. (Compte rendu critique).

Wilhelm Pleyte † (avec portrait). *Sphinx* VII, 2—3 pp. 175—176.

Mélanges. *Sphinx* VII, 2—3 pp. 177—184. (Comptes rendus critiques).

(Mémoires de MM. Daressy, Hall, Iacoby, Krall, Lacau, Lange, Naville, Pellegrini, de Ricci et Weill).

Examen de différents points de la »Ägyptische Grammatik». III. Diverses observations. *Sphinx* VII, 4 pp. 210—214.

G. Legrain et Ed. Naville, L'aile nord du pylône d'Aménophis III à Karnak. *Sphinx* VII, 4 pp. 238—241. (Compte rendu critique).

Les Ostraca N° 3 et N° 4 du Musée Victoria (avec planche). *Sphinx* VII, 4 p. 241.

»Världens äldsta historiska dokument». *Stockholms Dagblad*, 23 April 1903.

1904.

Examen de différents points de la »Ägyptische Grammatik». IV. Le chapitre intitulé »Schrifttafel». *Sphinx* VIII, 1—2 pp. 70—77.

Ed. Naville, The Store-city of Pithom and the route of the Exodus. Fourth edition. *Sphinx* VIII, 1—2 p. 80. (Compte rendu critique).

E. de Rougé (1811—1872), avec portrait. *Sphinx* VIII, 1—2 p. 81.

H. Schack-Schackenburg, Zur Grammatik der Pyramidentexte II. *Sphinx* VIII, 1—2 p. 101. (Compte rendu critique).

F. Chabas, Oeuvres diverses II. *Sphinx* VIII, 1—2 pp. 102—108. (Compte rendu critique).

H. Junker, Ueber das Schriftsystem im Tempel der Hathor in Dendera (Teil 1 u. 2). *Sphinx* VIII, 1—2 p. 113. (Compte rendu critique).

Notices. *Sphinx* VIII, 1—2 pp. 114—116.

§ 65. Un nom de quadrupède douteux. § 66. D'Orbiney VII, 8. § 67. Explication dernièrement donnée d'un titre.

Lepsius, Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien. Text herausgeg. von Ed. Naville. IV. *Sphinx* VIII, 3 pp. 164—173. (Compte rendu critique).

Upsal, octobre 1905.

O. von Lemm, Kleine Koptische Studien XXVI—XLV. [Separat-Abdruck aus dem Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Pétersbourg Band XXI, N° 3. und 5. (October und December 1904)]. St.-Petersbourg 1905. 199 pages in-4°.

C'est un plaisir de constater que cette brochure, faisant suite immédiate au travail méritoire »Kleine Koptische Studien» — trois fascicules sont publiés auparavant — ne le cède point aux publications précédentes en richesse de détails intéressants et instructifs ni en recherches minutieuses. De même qu'en traitant plusieurs matières différentes, l'auteur a su introduire une variation agréable dans l'exposition un peu concise, c'est vrai, mais justement propre à faire jaillir les résultats importants de ses »petites études coptes», de même il a atteint, cette fois encore, à son but: voir son travail devenir cette mine qu'il l'est et à laquelle les éditeurs de textes coptes ainsi que les travailleurs de nos jours sur le domaine du lexique ou de la grammaire coptes puiseront plus d'une vérité rationnelle, plus d'une leçon utile. Les »petites études coptes» s'imposent le double devoir: épuiser diverses questions appartenant au lexique ou à la grammaire coptes pour en obtenir une explication suffisante, et soumettre à une critique sérieuse les éditions de textes coptes ou les traductions annotées qui, à plusieurs égards, n'ont pas la mesure requise au point de vue purement scientifique.

On sait que l'auteur a aussi les qualités nécessaires pour cette double tâche aussi difficile que délicate. La sagacité qu'on lui connaît et cette faculté de combinaison heureuse garantissent une solution certaine des difficultés de la grammaire ou du dictionnaire qu'il s'est proposé de discuter; sa connaissance approfondie de la littérature copte lui permet, tout en critiquant les éditions antérieures, de restituer le texte tant qu'il est possible au moyen des ressources dont on dispose à présent — le présent ouvrage nous en donne plus d'un exemple. Avant toutes choses la connaissance de la Bible joue à cet égard un rôle important, c'est ce que l'auteur souligne lui-même, lorsque en parlant du travail un peu bizarre de M. Guérin, il dit:[1] »Die Unkenntniss

[1] P. 0237.

der Bibel tritt auf Schritt und Tritt zu Tage, obgleich die Bibelkenntniss eine der Grundlagen zum Verständniss eines beliebigen koptischen Textes bildet».

Le mérite de la critique de M. von Lemm, c'est qu'il ne se laisse jamais entraîner à des termes exagérés contre les auteurs qui — comme p. ex. M. Guérin — ont échoué complètement. Chez lui, au contraire, il s'agit principalement de corriger sans phrase les fautes et de relever les erreurs de sorte que ceux qui s'en sont rendus coupables puissent profiter de cette exactitude qui est le trait caractéristique de toute recherche scientifique. Citons d'ailleurs les mots de PIEHL dans son compte rendu du premier fascicule de l'ouvrage dont nous allons examiner la suite: »C'est un savant dont on aime à entendre la parole sage et modérée; empreinte, comme elle est, d'une science profonde» [1]. Voilà un jugement qui renferme tout ce que nous avons voulu dire ci-dessus sur M. von Lemm.

Les »Petites Etudes Coptes» commencent cette fois (paragraphe XXVI) par »Bemerkungen zu einigen Stellen der koptischen Apokalypsen 7—18». Ces remarques fournissent la suite au § X où l'auteur a consacré plusieurs pages à la nouvelle explication de divers passages des apocalypses coptes. Nous rencontrons d'abord quelques passages qui se laissent compléter d'une manière certaine au moyen des passages analogues empruntés à d'autres textes. Tels sont entre autres: 1) 1, 17—18 (»Anonyme Apok. *achmîm*»), où l'auteur renvoie à »Sap. 11, 23 und Jes. 40, 15»; 2) 3, 13—18 où la fin de la ligne 17 doit être complétée par ⲉⲧⲣ[ⲁⲓⲥ] cfr 39, 13; cette conjecture se confirme, selon notre auteur, par un exemple provenant du »Roman d'Alexandre »2ʳ 4 etc.» Dans . . . ⲙⲛⲡⲱ[ⲉ] il faut cependant corriger ⲡ à ⲏ; 3) 19, 3 se rapproche évidemment à »Jes. 30, 1» et à »Zoëga 425»; de méme 4) 30, 4—8: ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲙ̄ⲡⲣⲓ = »Heliopolis (On)» cfr »Gen. 41, 45 u. 46, 20; Jer. 50 (43), 13»; 5) »*Sa.* 7, 18. 19 (Elias-Apok. *sahidisch*)» — passage qui se laisse rapprocher, d'une manière certaine, à »Jes. 14, 12». — Puis, d'autres passages dans l'édition de M. Steindorff des textes en question donnent lieu à des réflexions intéressantes surtout au point de vue de la grammaire et du dictionnaire coptes. Voici quelques exemples: *p. 042* ⲁⲣⲱⲓ est la forme avec suffixes de la préposition ⲁⲣⲙ̄ (= sah. ⲉⲣⲙ̄) qui »besonders bei den Verben des Schliessens steht»; *p. 043* l'expression extrêmement suspecte ⲭⲉⲫⲁⲛ n'est qu'une faute d'écriture pour ⲭⲉ ⲫⲁⲛ, c'est-à-dire ⲭⲉ ⲛⲫⲁⲛ. Admettons que cette opinion est très plausible; *p. 044* nous donne une exposition brillante des significations du verbe ⲭⲣⲟ : ⲥⲣⲟ; de même *page 046* où il s'agit de ⲁⲣⲡⲏⲁⲣⲓⲧ qui, selon M. v. Lemm, »corrumpiert ist aus ⲁⲣⲉ ⲁⲣⲉⲧⲟⲩ, wo vor ⲁⲣⲉ

[1] *Sphinx*, III p. 233.

noch ein ϲϵ- oder ϵϯ- zu ergänzen wäre»; enfin, l'explication donnée des passages 34, 1 et 38, 8 (*pages* 047—049) nous semble mériter l'approbation de tous les coptologues.

Un autre passage dans l'édition de M. Steindorff (p. 17, 19—21) a fourni matière à une remarque de la part de M. von Lemm (cf. *p. 045*) qui d'ailleurs nous est connue en partie. Il s'agit de la phrase suivante, traduite par M. Steindorff (le texte copte se retrouve dans le travail de M. von Lemm vers la fin de la page 044): »im Aufgang bis zum Untergang und im Süden bis zum Norden». Après avoir comparé le passage cité, 17, 19—21, avec 14, 18—19, l'auteur en tire la conclusion — bien fondée d'ailleurs — que dans la première phrase, il faut remplacer le suspect ϩⲛ par ϧⲛ. Nous voudrions rappeler que cette modification est relevée en partie par PIEHL, le premier, lorsque, en parlant dans *Sphinx*[1] de l'ouvrage de M. Steindorff: »Die Apokalypse des Elias, eine unbekannte Apokalypse und Bruchstücke der Sophonias-Apokalypse» il dit: »Page 17, l. 18: ('man hört es) *im* Aufgang bis zum Untergang und *im* Süden bis zum Norden', comme M. Steindorff a traduit ceci: ϩⲙⲙⲁ ⲛ̄ϩⲁⲉ ⲯⲁⲙ̄ⲙⲁ ⲛ̄ϩⲱⲧⲛ ⲁⲟⲩ ϩⲙⲡⲥⲁⲣϩⲥ ⲯⲁⲛⲥⲁⲙ̄ϩⲉⲓⲧ, ne donne pas une idée exacte du passage à expliquer, qui, selon moi, plutôt se rend de la sorte: »de l'Orient jusqu'à l'Occident et du Midi jusqu'au Nord», d'accord avec l'acception de Stern. Cette dernière explication est exigée par la page 14, l. 18 de l'édition Steindorff, où il y a: ϧⲛ-ⲙ̄ⲙⲁ-ϩⲁⲉ ⲙ̄ⲡⲣⲓ ⲯⲁ-ⲡⲉϥⲙⲁ ⲛϩⲱⲧⲛ».

Le § XXVII s'occupe du mot ⲯⲉⲛⲓⲕⲧⲉⲣⲟⲥ. Grace à la sagacité de notre auteur on apprend que le mot en question se décompose dans ⲯⲉⲛ + ⲓⲕⲧⲉⲣⲟⲥ. Le ⲯⲉⲛ étant, selon M. v. Lemm, l'état construit de ⲯⲱⲙⲉ »Krankheit», on obtient pour ce mot, jusqu'ici inexpliqué, la signification »morbus icteri, Krankheit der Gelbsucht».

Le § XXVIII a pour objet l'explication de ⲯⲁ ⲟⲩⲟⲉⲓⲯ. L'auteur cite à ce sujet plusieurs exemples empruntés à la Bible et qui renferment la dite expression. Il en tire la conclusion que ⲯⲁ ⲟⲩⲟⲉⲓⲯ = ⲯⲁ ⲟⲩⲟⲩⲟⲉⲓⲯ doit signifier »bis zu einer gewissen, bis zu einer bestimmten Zeit». Tout semble parler en faveur de cette traduction.

Vient après cela une série d'études intéressantes (les §§ XXIX—XXXII; XXXIII—XXXVIII). Citons en passant l'explication de ⲉⲓⲱⲙⲉ ⲉϩⲉ et la modification de ⲕⲁⲗⲙ̄ⲙⲉⲗϩ à ⲕⲁϩ ⲙ̄ⲙⲉⲗϩ = »ein salziges Land, d. h. ein unfruchtbares Land». De même l'exposition sur les significations du verbe sahidique ϩⲙϩⲙ. Cela suffira pour reconnaître, que la grammaire et le dictionnaire coptes se sont enrichis par des formes nouvelles et des mots nouveaux. Quant au § XXXVI il faut cependant remarquer que

[1] IV (1901) p. 223.

le passage à expliquer (p. 059) ne se retrouve point dans Zoëga 303, mais évidemment *ibid.* p. 304.

Nous passons sous silence les §§ qui suivent immédiatement le § XXXVIII — qu'il nous soit permis cependant de corriger deux fautes d'impression: 1) (p. 071 l. 13) ⲉⲧⲥⲱⲏ, lire ⲉⲧⲥⲱⲕ; 2) (p. 075 l. 6) ϣⲁⲛⲧϥⲧⲟⲩϫⲟⲥ, lire .... ⲧⲟⲩϫⲟⲛ, cfr la traduction »bis er uns errettete» *ibid.* l. 19 — pour consacrer quelques mots à l'examen du § XLIII »Zu einer Rede des Athanasius». — *P. 092.* La traduction du texte de la page précédente donne lieu aux remarques suivantes: 1) l. 11 la phrase »Womit denn soll ich dich vergleichen, o ... Jungfrau ... unter allen Geschöpfen? Wirst du dich nicht erhabener finden als sie alle?, cfr ⲉⲓ̈ⲛⲁⲧⲛ̄ⲧⲱⲛⲉ ϭⲉ ⲉⲟⲩ ⲱ ⲧⲡⲁⲣⲑⲉⲛⲟⲥ ϩⲙ̄ ⲡⲥⲱⲛⲧ ⲧⲏⲣϥ ⲛ̄ⲧⲉⲧⲙ̄ϭⲛⲧⲉ ⲉⲣϫⲟⲥⲉ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ. doit plutôt se traduire de la sorte: »à quoi est-ce que je te comparerais, ô vierge, parmi toutes les créatures, que tu ne te trouve supérieure à toutes?» 2) l. 18 »Du bist erhaben über sie»: ⲧⲉϫⲟⲥⲉ ⲉϩⲟⲩⲟ ⲉⲣⲟϥ. Evidemment il faut modifier ici la traduction allemande à »du bist erhabener, vielmehr, als sie» ou »du bist viel erhabener als sie» d'après les passages analogues que voici: »aber du bist erhabener, viel mehr, als sie alle» (l. 25); »so bist du viel erhabener, als sie alle» (l. 30) et enfin »so bist du viel erhabener als sie alle» (l. 32). Cfr les passages corréspondants du texte copte où il y a: .... ⲉϩⲟⲩⲟ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ. 3) l. 19 »Es steht geschrieben». Lire: »Denn (γάρ) es steht geschrieben». — *P. 093* l. 23 ϯⲣⲏⲏⲏ, lire ϯⲣⲏⲛⲏ. De même (*p. 094*, l. 8) »... und der Friede küssten ...» il faut pour être exacte intercaler (εἰρήνη). — Vers la fin de la *page 094* il y a ... ⲉⲣⲉ ϩⲏⲧⲥ ⲃⲟⲟⲣⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲥϩⲟⲣϣ. Nous voudrions lire ... ⲉⲥϩⲟⲣϣ ⲉⲥⲙⲟⲟϣⲉ d'accord avec la traduction »und ihren aufgetriebenen Leib und ihren schweren Gang» (p. 095) et d'après le passage analogue que voici: ⲉⲥϩⲟⲣϣ ⲉⲥⲙⲟⲟϣⲉ (p. 0100). — *P. 096* l. 25 »dass er das Vollkommene ... sei» doit, selon toute vraisemblance, être modifié à »qu'il était ce qu'il y avait de plus parfait», c'est-à-dire la perfection absolue, (ⲡⲧⲉⲗⲓⲟⲛ ⲉⲧϫⲏⲕ ⲉⲃⲟⲗ). — *Ibid.* l. 26 »und sie die Herrlichkeit schauten». Le texte copte porte ... ⲡⲉⲩⲉⲟⲟⲩ; or, il faut remplacer »die Herrlichkeit» par »ihre Herrlichkeit»; de même »das grosse Wunder»: ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ϣⲡⲏⲣⲉ par »ein grosses Wunder». Comme on voit, notre auteur n'a pas suivi le texte copte »pas à pas»; cela ressort d'ailleurs de la même signification »das grosse Wunder», que l'auteur a attribuée un peu plus loin (*ibid.* l. 29), au copte ⲧⲉϣⲡⲏⲣⲉ. — *P. 097* l. 11 »Denn... das Wort ... Gottes kam»: ⲁ ⲡⲗⲟⲅⲟⲥ ⲅⲁⲣ ⲙⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲡⲙⲁⲓⲣⲱⲙⲉ ⲉⲓ ... L'auteur a omis ici de traduire ⲡⲙⲁⲓⲣⲱⲙⲉ »qui aime les hommes». — *P. 0101* l. 19 ⲉⲩⲡⲁⲣⲑⲉⲛⲟⲥ, lire ⲉⲩⲡⲁⲣⲑⲉⲛⲟⲥ. — *P. 0126* l. 24 ⲏⲉⲧϣⲁϫⲉ, lire ⲡⲉⲧϣⲁϫⲉ. — *P. 0130* l. 21 ϧⲉⲩ, lire ϧⲉⲛ. — *P. 0135* l. 11

τῷ πρωτοτόκῳ, lire . . . πρωτοτόκῳ. — *P 0136* l. 5 ⲉⲧⲟⲩⲛⲟⲩⲥ, lire ⲉⲧⲟⲩⲛⲟⲥ, cfr p. ex. *Gen.* XXXVIII, 8. — *Ibid.* l. 16 »das Wort wurde missfällig . . .»: ⲁ ⲡⲱⲁⲝⲉ ⲱⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲡⲟⲡⲛⲣⲟⲥ. Dabord, il faut corriger ⲡⲟⲡⲛⲣⲟⲥ à ⲡⲟⲛⲛⲣⲟⲥ. Puis, la signification »Wort» pour ⲱⲁⲝⲉ! Nous préférons traduire ce mot par »chose». ⲱⲁⲝⲉ : ⲥⲁⲭⲓ se présente çà et là dans les textes avec la signification mentionnée et remplace par conséquent très souvent ϩⲱⲃ, p. ex. ⲛⲁⲓ ⲥⲉ ⲛⲉ ⲡⲱⲁⲝⲉ ⲉⲧⲉⲣⲉⲱⲓⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲉⲣⲟϥ »Voilà donc la chose sur laquelle tu m'as interrogé» (*Pist. Soph.* 40, 11): ⲥⲱⲧⲙ ⲥⲱⲧⲙ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲱⲁⲝⲉ ⲉⲡⲧⲁϣⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲓ »écoutez, écoutez au sujet des choses qui me sont arrivées» (*ibid.* 40, 20). Nous avons eu l'occasion [1], il y a quelque temps déjà, d'attirer l'attention sur cette particularité, et nous nous permettrons, pour toute épreuve, de rappeler encore une fois les passages analogues: 1) ⲁ ⲡⲓⲥⲁⲭⲓ ⲁⲥ ⲱⲟⲡⲓ ⲉϥⲛⲁϣⲧ ⲉⲙⲁϣⲱ ⲙⲡⲉⲙⲟⲟ ⲛⲁⲃⲣⲁⲁⲙ, *Gen.* XXI 11: ⲙⲡⲉⲛⲟⲣⲉ ⲡⲓϩⲱⲃ ⲱⲟⲡⲓ ⲉϥⲛⲁϣⲧ ⲙⲡⲉⲕⲙⲟⲟ. *Gen.* XXI, 12; 2) ⲁ ⲡⲓϩⲱⲃ ϩⲣⲟϣ ⲙⲡⲉϥⲙⲟⲟ, *Gen.* XLVIII, 17 qui correspond fort bien au passage du texte de M. v. Lemm que nous venons d'examiner. — *P. 0138* l. 18 »damit niemand es wisse, oder wage zu berühren: ⲁⲥ ⲛ̄ⲛⲉ ⲗⲁⲁⲩ ⲉⲓⲙⲉ ⲏ ⲉⲧⲟⲗⲙⲁ ⲉϫⲱϥ. Si nous ne nous trompons, on doit plutôt attribuer au ⲉⲓⲙⲉ la signification de »penser à», c'est-à-dire regarder ⲉⲓⲙⲉ dans cet endroit comme le synonyme de ⲙⲉⲉⲩⲉ. — *Ibid.* l. 29 »Dass nicht gefunden werde . . .»: ⲁⲥ ⲛ̄ⲛⲉⲧⲣⲉ ⲉⲣⲉϥⲙⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ϩⲛⲧⲧⲛⲧⲧⲛ . . . L'expression prépositionelle ⲛ̄ϩⲛⲧⲧⲛⲧⲧⲛ est évidemment omise dans la traduction de l'auteur. Ainsi il faut la compléter par »parmi vous», c'est-à-dire en allemand »unter euch». — *P. 0139* l. 24 . . . »das Vieh und die Vögel und die anderen Thiere: ⲛ̄ⲧⲉ[ⲛⲟⲟⲩ]ⲉ ⲛⲉ[ⲭⲁⲧϥⲉ ⲙⲛ] ⲛ̄ϩⲁⲗⲁⲧⲉ ⲙⲛ ⲛ̄ⲛⲉϫⲱ[ⲟⲩ]. Comme on le voit, il faut intercaler après »das Vieh» le mot »das Gewürm», cfr p. 0140 l. 4 »das Vieh, das Gewürm etc.» Pour ce qui est de l'expression »die anderen Thiere», il serait utile de renvoyer à la page 0140 l. 4 où il y a ⲛ̄ⲛⲉϫⲱⲟⲩ »auch die Thiere». — *Ibid.* l 36 ⲙⲛ ⲛⲉⲁⲣ; lire . . . ⲛⲉⲁⲣ.

Le § XLIV nous fournit une traduction annotée de »eine neue Bartholomäus-Apokalypse». Il serait inutile de perdre le temps à examiner de près cette étude. Le texte en question ayant été dernièrement publié par *Lacau*, nous le soumettrons à l'examen comparé de nos lecteurs. Les remarques qu'a faites M. v. Lemm, en confirmant çà et là l'explication de Lacau, méritent l'attention des coptologues. Cette partie des »petites études coptes» ne donne lieu qu'à une modification insignifiante. Il s'agit *(p. 0160)* du mot ϩⲱⲥ qui, selon notre auteur, »belegt ist bei Peyron aus Zoëga 471 nota nach dem *Cod. Borgian.* CXXVI . . .» En consultant Peyron p. 364, nous constatons ce-

[1] Cfr *Ausgew. Bemerk.* p. 44—45.

pendant qu'il renvoie le lecteur á *Zoëga* 493 *not 11* où il y a: »Est etiam ϱωc obturare, εμφραττειν. Cod. CCXXVI p. 172 ⲙⲫⲧⲗⲓⲥⲧⲉⲉⲓⲙ ⲛⲧⲁⲧⲣⲱⲥ ⲛⲛⲓϣⲱⲧⲉ ⲛⲓⲥⲁⲁⲕ, Genes. c. 26 v. 15«. Ces mots de Zoëga éclaircissent sans doute le passage suivant du travail de M. v. Lemm: »... Die Stelle lautet nach dem Original folgendermassen: ⲛⲁⲓ ⲛⲉ ⲙ̄ⲫⲧⲗⲓⲥⲧⲉⲉⲓⲙ ⲡⲧⲁⲧⲣⲱⲥ ⲛ̄ⲛⲓϣⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲓⲥⲁⲁⲕ d. h. 'Diese sind die Philister, welche zugeschüttet haben die Brunnen des Isaak'. Diese Stelle geht auf Gen. 26, 15 zurück etc....«

Il reste encore, de ce paragraphe, une partie intéressante où l'auteur à consacré quelques pages à l'examen de deux fragments de texte que, selon notre auteur, M. Revillout vient de publier dans le 2me fasc. du vol. II de la »Patrologia orientalis«. Un rapide coup d'oeil jété sur la comparaison qu'a établie M. v. Lemm entre sa propre copie et le texte de M. Revillout, nous fait voir encore une restitution excellente du texte, faite de main de maître. Des circonstances particulières l'ont empêché, hélas, de continuer ses remarques utiles jusqu'au bout. Voila ce qu'il semble regretter lui-même, lorsqu'il termine ainsi le § XLIV: »Hier breche ich meine Bemerkungen ab. Ich wollte nur zeigen, dass bei der Veröffentlichung von koptischen Apokryphen die grösste Vorsicht und Sorgfalt geboten sind« [1]. — Cependant pour être exacte nous tenons à relever à propos de la phrase: »Judas dagegen nahm Diener... und andere aus dem Volke...« (p. 0166), que l'auteur n'a pas traduit les mots finals du passage correspondant du texte copte, c'est-à-dire ⲁⲧϭⲱⲡⲉ ⲛⲓⲥ »ils saisirent Jésus«.

Le § XLV nous fournit une série de remarques sur quelques ouvrages de Schenute. Cette partie des »petites études coptes«, nous a intéressé vivement. Aussi l'avons-nous parcourue d'une manière soigneuse pour nous persuader de l'acribie et de l'exactitude avec laquelle, grâce à sa connaissance intime de la littérature biblique, notre auteur a su compléter et restituer le texte de Rossi. Sur quelques points cependant il nous semble bon de faire quelques additions et quelques modifications insignifiantes. — *P 0177*. Après avoir restitué le texte du f° XXXII (pag. 35 a) l'auteur cite en passant deux exemples renfermant l'expression ⲙⲟⲩⲛⲉ ⲛϭⲓϫ. Le texte en question portant ... ⲁⲧⲙⲟⲩⲛⲉ ⲛ̄ϭⲓϫ, on aurait tout lieu de renvoyer à *Marc* XIV, 58 où il y a justement ⲁⲧⲙⲟⲩⲛⲉ ⲛ̄ϭⲓϫ [2]. — *P. 0178* l. 3 d'en bas. »Auf welche Weise wurden alle Wasser verschlossen vor dir von Gott?«: ⲟ(ⲩ)ⲧⲉ ⲟⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲩ(ⲧⲱⲙ) ⲉⲣⲱⲕ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲟⲡ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲧ etc. Comme on le voit, l'auteur n'a pas traduit ⲛ̄ⲟⲩⲥⲟⲡ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲧ.

[1] A propos des mots cités nous voudrions attirer l'attention spéciale de nos lecteurs sur la note instructive 115 au bas de la page 0161.

[2] Cfr le dictionnaire de Peyron p. 100.

Donc à intercaler après »alle Wasser» les mots »auf einmal», »tout à la fois». — *P. 0179* l. 9 »bis sie satt werden und heulen?»: ϣⲁⲛⲧⲟⲧⲥⲉⲓ ⲛ̄ⲥ[ⲉⲟⲩⲉⲗⲟⲩⲉ]ⲗⲉ ⲉⲃⲟⲗ. Pour notre part nous voudrions plutôt restituer le texte ainsi: ϣⲁⲛⲧⲟⲧⲥⲉⲓ ⲛ̄[ⲟⲩ]ⲉ[ⲗⲟⲩⲉ]ⲗⲉ ⲉⲃⲟⲗ »jusqu'à ce qu'ils se rassasient de hurler». Rappelons d'abord que d'après STERN ⲥⲓ ⲛ̄ : ⲥⲉⲓ ⲛ̄ signifie »satt werden zu ...», p. ex. ⲙⲡⲟⲩⲥⲓ ⲛ̄ⲣ̄ⲛⲟⲃⲉ »sie werden nicht satt zu sündigen» [1], ensuite que l'auteur a traduit, un peu plus loin (p. 0232), l'expression ... ⲉⲛⲉⲧⲉⲛ̄ⲥⲉⲥⲓ ⲁⲛ ⲛ̄ⲧⲁⲕⲟ ⲛ̄ⲟⲓⲕⲱⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲛⲧⲁϥⲧⲙⲓⲟⲟⲩ qui présente la même construction par »... (begegnen werden) denen, die unersättlich sind zu verderben das Ebenbild ... dessen, der sie geschaffen hat». Le contexte — »Bist du es nicht, welcher deinen Hunden Brot und Fleisch giebst, bis sie satt werden und heulen» — semble parler en faveur de notre opinion, car évidemment il serait très singulier de penser que les chiens, après s'être rassasiés de pain et de viande, commenceraient à hurler, et que, par conséquent, la réplétion d'aliments causerait ce hurlement. — *P. 0181* »Welcher gesprochen hat... Er sagt ferner»: ⲡⲉⲛⲧⲁϥϫⲟⲟⲥ ... ⲛ̄ⲧⲟϥ ⲟⲛ ⲡⲉⲛⲧⲁϥϫⲟⲟⲥ. On peut aussi traduire ainsi: »Welcher gesprochen hat... er hat ferner gesagt». — *Ibid.* »kein Schläger, nicht zanksüchtig», lire »nicht zanksüchtig, kein Schläger» d'après l'ordre des mots coptes ⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϣϣⲉϥ ⲁⲛ ⲡⲉ · ⲉⲛⲟⲩⲣⲉϥⲙⲓϣⲉ ⲁⲛ ⲡⲉ. — *P. 0185* ϣⲁⲣⲉ ⲡⲣⲉϥ(ϫ)ⲛⲁⲁⲩ ⲕⲗ̄ϫ̄ etc. »der Faule steckt seine Hände in den Busen». Relativement à ce passage l'auteur fait remarquer: »dies ist eine ungenaue Wiedergabe der zweiten Vershälfte von *Prov.* 24, 48 ...». Admettons qu'on est bien justifié à le croire, mais, selon nous au contraire, le passage en question est justement la reproduction exacte des *Prov.* 26, 15 ϣⲁⲣⲉ ⲡⲣⲉϥϫⲛⲁⲁⲩ ⲕⲉⲗⲗ̄ ⲛⲉϥⲥⲓϫ ϩⲁ ⲕⲟⲧⲛϥ ... [2]; il fournit, par conséquent, la suite immédiate aux mots: ⲛ̄ ⲟⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲣⲟ ⲉϥⲕⲱⲧⲉ ⲉϫⲙ ⲛⲉϥⲙⲛϯϯⲥ ⲧⲁⲓ ⲧⲉ ⲟⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲣⲉϥϫ-ⲛⲁⲁⲩ ϩⲓϫⲙ ⲛⲉϥⲥⲗⲟⲥ que nous retrouvons au bas de la page précédente et lesquels l'auteur a ramenés aux *Prov.* 26, 14. — *P. 0186.* En parlant de »Fol. LXVI (pag. 71 b)» l'auteur a renvoyé aux *Prov.* 3, 3 et en même temps reproduit le texte grec. Or, on aurait tout lieu de citer même le texte *copte*, puisque cela s'est fait presque toujours auparavant. Le voici: ⲙ̄ⲡ̄ⲧⲣⲉ ⲙ̄ⲙⲡⲧⲛⲁ ⲁⲉ ⲕⲁⲁⲕ ⲙⲛ ⲧⲡⲓⲥⲧⲓⲥ ⲙⲛ ⲧⲙⲉ [3]. — *P. 0187.* ⲡⲉⲧⲛⲁ ⲛ̄ⲟⲩϩⲛⲕⲉ ⲉϥϯϩⲁⲧ ⲉⲙⲛⲥⲉ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ. Ici l'auteur nous fait savoir que »diese Worte stehn *Prov.* 19, 17, wovon sonst im Koptischen nichts erhalten ist ...». En lisant ces mots, il nous vient à l'ésprit que nous avons rencontré un passage correspondant dans un texte copte traduit et annoté par nous-même,

[1] § 456.
[2] *Ciasca* II p. 185.
[3] *Ibid.* p 157.

il y a quelque temps. C'est »Abrahams Vermächtnis» où le texte de GUIDI[1] porte ⲟⲧⲟⲩ ⲟⲛ ⲁⲉ ⲫⲛ ⲉⲟⲛⲁⲓ ⲛⲟⲩⲣⲛⲕⲓ ⲁⲩⲧ ⲣⲁⲧ ⲛⲟⲙⲛⲥⲓ ⲙ̄ⲫ̄ⲧ̄ »und ferner weil wer sich eines Armen erbarmt, Gott Geld auf Zinsen leiht»[2]. — *Ibid.* l. 17 ⲛⲛⲟⲛⲧⲉ, lire ⲛⲛⲟⲧⲧⲉ. — *P. 0191* ⲟⲩⲣⲟⲧⲉ (ⲡ)ⲉ ⲣⲉ ⲉⲣⲣⲁⲓ ⲉⲡⲥⲓⲁ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲧⲧⲉ ⲉⲧⲟⲡⲣ̄. Ces mots nous rappellent encore le texte de Guidi que nous venons de citer. Il y a (p. 253): ⲟⲧⲟⲣ̄ ⲟⲩⲣⲟⲧ̄ ⲡⲉ ⲉⲉⲡⲕ ⲙ̄ⲡⲉⲙⲟⲟ ⲙ̄ⲡⲓⲕⲣⲓⲧⲏⲥ. ⲟⲧⲟⲣ̄ ⲟⲩⲣⲟⲧ̄ ⲡⲉ ⲉⲓ ⲉⲃⲟⲣⲏ ⲉⲡⲉⲛⲁⲓⲁ ⲙ̄ⲫ̄ⲧ̄ ⲉⲧⲟⲡⲃ̄ »Und fürchterlich ist es dich vor den Richter zu führen, und entsetzlich ist es in die Hände des lebendigen Gottes zu geraten»[3]. Par la comparaison de ces deux passages de texte, l'un à l'autre, on obtient l'équation ⲉⲓ ⲉⲃⲟⲣⲏ = ⲣⲉ ⲉⲣⲣⲁⲓ. — *Ibid.* ϯⲛⲁⲩ ⲉⲧⲁⲣⲣⲉ. CIASCA[4] donne ici ϯⲛⲁⲩ ⲁⲉ ⲉⲧⲁⲣⲣⲉ'. — *P. 0193* »Höre, mein Sohn, und nimm an meine Worte»; cfr aussi les *Prov.* 7, 24 ⲧⲉⲛⲟⲩ ⲟⲉ ⲛⲁϣⲓⲣⲉ ⲥⲱⲧⲙ ⲉⲣⲟⲓ ⲙ̄ⲡⲉϥⲣⲟⲧⲛⲕ ⲉⲡϣⲁⲁⲉ ⲡⲣⲱⲓ. — P. 0196. Il s'agit du passage que voici: ⲛⲧⲁⲧⲉⲓⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲉϥⲟⲧⲱϣ . . . (Rossi »Fr. III, pag. 46, 47) et après avoir relevé que Rossi n'a pas compris d'une manière exacte le passage de texte en question, l'auteur continue: »Die Stelle ist ganz sicher zu ergänzen und das Verständniss derselben bietet durchaus keine Schwierigkeiten. Dieselbe geht nämlich zurück auf JOH. 5, 29. Leider ist dieser Vers im Sahidischen nicht erhalten, doch können wir denselben auf Grund des boheirischen und griechischen Textes herstellen. — Der hergestellte Text lautet: [ⲡ]ⲉⲛⲧⲁⲧⲉⲓⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲉϥⲟⲧⲱϣ ⲉⲧⲁ-ⲛⲁⲥⲧⲁⲥⲓⲥ ⲛ̄[ⲱⲛϩ̄] ⲛⲉϥ̄ⲧ̄ ⲛⲁⲧ [ⲕⲁ]ⲧⲁ ⲡⲉⲧⲟⲧⲁϣϥ ϩⲙ ⲡⲉϩⲟⲟⲩ ⲉⲧⲙⲙⲁⲩ̄. ⲁⲧⲱ ⲛⲉϥ̄ⲣ̄ⲣⲟⲧⲟ. ⲛⲉⲛⲧⲁⲧⲉⲓⲣⲉ ⲁⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲧϥⲙⲟⲥⲧⲉ ⲙⲙⲟⲟⲩ ⲉⲧⲁⲛⲁⲥⲧⲁⲥⲓⲥ ⲛ̄ⲕⲣⲓⲥⲓⲥ ⲛⲉϥ̄ⲧ̄ ⲛⲁⲧ [ⲕⲁⲧⲁ] ⲡⲉⲧⲟⲧⲙⲟⲥⲧⲉ ⲙⲙⲟϥ ⲙⲛ ϩ̄ⲉ ⲕⲉⲗⲧⲛⲏ ⲉⲧⲟϣ. [Er wird auferwecken] welche gethan haben seinen Willen zu einer Auferstehung des Lebens und er wird ihnen geben gemäss dem, was sie lieben, an jenem Tage; und er wird mehr thun; welche aber gethan haben was er hasst — zu einer Auferstehung des Gerichts, und er wird ihnen geben entsprechend dem, was sie hassen und anderes zahlreiche Leid». — Pour ce qui est de cette explication — d'ailleurs exacte et satisfaisante, renvoyons aux pages 0133—0134! Là, en parlant de f° 60r b 1—18 de l'édition de Rossi, l'auteur cite aussi Rossi II 4, 46. 47 (116) — c'est-à-dire justement le passage qu'il a examiné page 0196 — il reproduit là aussi le texte copte et la traduction italienne annotée, et la critique des remarques de Rossi s'est faite à peu près avec les mêmes paroles:

[1] *Il Testam. di Giacobbe* (Rendiconti Della Reale Accademia Dei Lincei. Serie Quinta Vol. IX p. 259).
[2] *Sphinx* VII p. 138.
[3] *Ibid.* p. 135.
[4] II p. 11.

P. 0133 (0134)	*P. 0196*
»Und zum zweiten 'risurrezione' findet sich die Bemerkung .... Diese Anmerkung ist aber ganz überflüssig und noch dazu nicht am Platze ... etc.».	»Und zum zweiten 'resurrezione' bemerkt Rossi noch Folgendes .... Man sieht, dass Rossi diese Stelle nicht verstanden hat».

Puis, sur la page 0134, l'auteur a restitué le texte de la manière suivante: [ⲙ]ⲉⲛⲧⲁⲩ ⲉⲓⲣⲉ ⲙⲛⲉϥⲟⲩⲱϣ ⲉⲧⲁⲛⲁⲥⲧⲁⲥⲓⲥ ⲛ̄ [ⲱⲛϩ] ⲛϥ̀ⲧ ⲛⲁⲩ [ⲕⲁ]ⲧⲁ ⲡⲉⲧⲟⲩⲁϣϥ (= ⲡⲉⲧⲟⲩⲟⲩⲁϣϥ) ϩⲙ ⲡⲉϩⲟⲟⲩ ⲉⲧⲙⲙⲁⲩ. ⲁⲩⲱ ⲡϥ̀ⲣ̄-ϩⲟⲩⲟ. ⲡⲉⲛⲧⲁⲩⲉⲓⲣⲉ ⲇⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲛⲧϥⲙⲟⲥⲧⲉ (lire ⲛ̄ ⲡⲉⲧϥⲙⲟⲥⲧⲉ cfr p. 0196) ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲉⲧⲁⲛⲁⲥⲧⲁⲥⲓⲥ ⲛ̄ⲕⲣⲓⲥⲓⲥ ⲛϥ̀ⲧ ⲛⲁⲩ [ⲕⲁⲧⲁ] ⲡⲉⲧⲟⲩⲙⲟⲥⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲙⲛ̄ ϩⲉⲛⲕⲉⲗⲧⲛⲉⲓ ⲉⲧⲟⲩϣ. De même la traduction du passage cité est fournie, mais elle se lit cette fois ainsi: »[Es werden herauskommen aus den Gräbern] die seinen Willen gethan haben zu einer Auferstehung ... des Lebens und Er wird ihnen geben gemäss ... ihrem Willen an jenem Tage und Er wird mehr thun, die aber gethan haben was Er hasst — zu einer Auferstehung ... des Gerichts ... und Er wird ihnen geben gemäss ... dem, was sie hassen, und zahlreiches andere Leid ...».

La comparaison que nous avons établie ci-dessus doit suffire pour montrer qu'une réitération de l'explication que nous donne la page 0134 d'un passage certain du texte de Rossi se rencontre, un peu plus loin, sur la page 0196. Il n'y a pas grand mal à cela. Au contraire, les deux explications se complètent l'une l'autre. D'une part la traduction un peu douteuse du copte ⲕⲁⲧⲁ ⲡⲉⲧⲟⲩⲁϣϥ »gemäss ihrem Willen» (p. 0134) est remplacée par »gemäss dem, was sie lieben» (p. 0196), ce qui correspond d'une manière exacte à l'expression analogue »gemäss dem (entsprechend dem) was sie hassen»: ⲕⲁⲧⲁ ⲡⲉⲧⲟⲩⲙⲟⲥⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ. D'autre part, pour ce qui est de la restitution de Jéan 5, 29 (p. 0196) relativement à laquelle, tout en nous rassurant que nous pouvons le restituer »auf Grund des boheirischen und griechischen Textes», l'auteur semble regretter que le verset en question n'existe point en sahidique, la page 0133 nous indique une autre manière de procéder, puisque, en parlant du passage suivant du texte de Rossi: ⲟⲩⲛ ⲟⲩⲛⲟⲩ ⲛⲏⲧ ⲉⲣⲉ ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲣⲏ ⲡⲧⲁϥⲟⲥ ⲛⲁⲥⲱⲧⲙ ⲉⲧⲉⲥⲙⲏ ⲙⲡⲱⲛⲣⲉ ⲙⲡⲣⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲉⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ. ⲡⲉⲛⲧⲁⲩⲉⲓⲣⲉ ⲡ̄ⲙⲡⲉⲧⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉⲧⲁⲛⲁⲥⲧⲁⲥⲓⲥ ⲛ̄ⲱⲟⲛϩ. ⲡⲉⲛⲧⲁⲩⲉⲓⲣⲉ ⲇⲉ ⲛ̄ⲙ̄ⲡⲉⲟⲟⲩ [ⲉⲧⲁⲛⲁⲥ] ⲧⲁ[ⲥⲓⲥ ⲛ̄ⲕⲣⲓⲥⲓⲥ], l'auteur dit: »Dies ist ein wörtliches Citat von Joh. 5, 28. 29. Diese Verse sind in den Bibeltexten nicht erhalten und daher ist diese Stelle um so werthvoller». Selon nous, il faut donc restituer, les versets 28, 29 de Jéan 5 en sahidique mot à mot d'après le passage cité, d'où il résulterait que la restitution faite de notre auteur d'accord avec le texte bohaï-

rique et le texte grec (cfr p. 0196 »Joh. 5, 28—29 lässt sich nun auch sahidisch herstellen etc.») serait inutile. —

P. 0211 »Fol. C^{r} a 2—9 etc.» On lit ici: »Diese Worte stehn *Ezech.* 18, 29; sahidisch sonst nicht erhalten». Nous tenons à relever contre l'assertion de l'auteur que les mots en question se retrouvent en sahidique dans *Ciasca*[1]. Cfr 1) *Ézéch.* 18, 25 ⲁⲧⲱ ⲁⲧⲉⲧⲛⲁϩⲟⲟⲥ ⲁⲉ ⲛ̄[ⲥⲟⲩⲧ]ⲱⲛ ⲁⲛ ⲛ̄ⲑⲓ ⲧⲉⲣⲓⲛ ⲙ̄ⲡⲁϩⲟⲉⲓⲥ. ⲥⲱⲧⲙ ⲟⲉ ⲧⲉⲛⲟⲩ ⲡⲛⲏ [ⲧⲛⲣⲫ] ⲙ̄ⲡⲓⲛⲗ. ⲙⲏ ⲛ̄ⲧⲁⲣⲓⲛ ⲥⲟⲩⲧⲱⲛ ⲁⲛ. ⲧⲉⲧⲛⲣⲓⲛ ⲛ̄ⲧⲱⲧⲛ ⲧⲉⲧⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲩⲧⲱⲛ ⲁⲛ; 2) *ibid.* 18, 29 ⲁⲧⲱ ⲛⲁⲡⲏⲏ ⲙ̄ⲡⲓⲛⲗ ϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲁⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲩⲧⲱⲛ ⲁⲛ ⲛ̄ⲑⲓ ⲧⲉⲣⲓⲛ ⲙ̄ⲡⲁϩⲟⲉⲓⲥ. ⲙⲏ ⲛ̄ⲧⲁⲣⲓⲛ ⲥⲟⲩⲧⲱⲛ ⲁⲛ ⲡⲛⲏ ⲙ̄ⲡⲓⲛⲗ ⲧⲉⲧⲛⲣⲓⲛ ⲛ̄ⲧⲱⲧⲛ ⲧⲉⲧⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲩⲧⲱⲛ ⲁⲛ; cfr d'ailleurs 3) *ibid.* 33, 17 ⲁⲧⲱ ⲥⲉⲡⲁϫⲟⲟⲥ ⲛ̄ⲑⲓ ⲛ̄ⲱⲏⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲗⲁⲟⲥ ⲁⲉ ⲛⲥⲟⲩⲧⲱⲛ ⲁⲛ ⲛⲑⲓ ⲧⲉⲣⲓⲛ ⲙ̄ⲡⲁϩⲟⲉⲓⲥ. ⲧⲉⲧⲣⲓⲛ ⲛⲧⲟⲟⲩ ⲧⲉⲧⲉ ⲛⲥ[ⲟⲩⲧ]ⲱⲛ ⲁⲛ. — *Ibid.* »Vergl. noch Hos. 14, 9 (boh.) ⲟⲩⲛⲓ ⲥⲉⲥⲟⲩⲧⲱⲛ ...», lire ⲁⲉ ⲟⲩⲛⲓ etc.

Pages 0213—0214. L'explication du verbe *ϩⲱⲣ etc. qui se voit ici est d'un grand intérêt. Pour compléter les exemples cités de notre auteur, nous voudrions renvoyer: 1) à *Ézéch.* 33, 6 renfermant l'état pronominal ϩⲟⲣ=: ⲁⲧⲱ ⲡⲗⲁⲟⲥ ⲛⲧⲙⲙⲉⲣϩ ⲉⲣⲟϥ; 2) à *Pistis Sophia* 280, 13 et 310, 27—311, 1 tous les deux passages renfermant l'état construit ϩⲣ-, cfr ... ϩⲣ ⲧⲛⲧⲛ ⲉⲣⲱⲧⲛ ⲉⲛⲉⲥϩⲱ ⲙ̄ⲡⲗⲁⲡⲛ (280, 13) et ... ϩⲣ ⲧⲛⲛⲟⲩ ⲉⲣⲱⲧⲛ ⲙ̄ⲡⲣ ⲣⲙⲟϩⲉ (310, 27—311, 1).

Pages 0219—0220. Le passage obscur: ⲙⲁⲗⲗⲟⲛ ⲁⲉ ⲛⲉⲡⲣⲙⲟϩⲉ ⲉⲧⲣϩⲟⲧⲟ ⲕⲓⲙ ⲉⲧⲟⲓⲕⲟⲩⲙⲉⲛⲏ ⲛⲧⲟⲟⲩ ⲛⲉⲧⲧⲟⲩⲣⲟⲥ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲁⲱⲛ. ⲙⲙⲟⲛ ϩⲉⲛⲟⲩ ϩⲱⲱϥ ⲛⲉ ⲉⲡⲧⲛⲣϥ ⲛⲛⲁϩⲣⲙ ⲛⲛⲟⲧⲧⲉ se traduit chez l'auteur: »Mehr aber [als die Egoosch] (sind es) unsere Sünden, die ganz besonders die Welt bewegen. Sind sie es, welche sich erheben wider uns? Nein. Was sind sie denn überhaupt bei Gott?» Au bas de la page 0220 l'auteur fait remarquer, cependant, dans une note qu'il y a encore une interprétation possible: regarder ⲙ̄ⲙⲟⲛ = »oder» et par conséquent traduire »oder was sind sie denn überhaupt bei Gott?» Si l'on veut accepter la traduction citée de M. v. Lemm, nous pensons qu'on doit se décider pour la deuxieme altérnative. Pour notre part, nous voudrions traduire toute la phrase d'une manière un peu différente, et nous osons présenter ci-dessous notre traduction — non qu'elle l'emportera sur celle de M. v. Lemm, mais pour contribuer à éclaircir un passage très difficile. La voici: »c'est plutôt nos péchés qui troublent le monde d'une manière particulière. Ce sont eux (aussi) qui excitent l'indignation contre nous. Autrement, qu'est-ce qu'ils sont à tout prendre devant Dieu?»

Pages 0220—0222 s'occupent de l'explication du mot ⲙⲁⲕⲁⲧ. Après avoir cité plusieurs passages de texte où l'on peut retrou-

[1] *II* pages 266, 267.

ver le mot à expliquer, l'auteur finit par relever l'exactitude de la signification »Pfeilspitze». L'argumentation de l'auteur qui s'est faite cette fois aussi avec l'acribie qu'on lui connait, donne lieu, cependant, à quelques réflexions. D'abord, en lisant (p. 0221) ces mots: »Im Koptischen existiert nun wirklich ein Wort ⲙⲁⲕⲱⲧ mit der Bedeutung 'Grube', vergl. MICHA 5, 6 nach dem Cod. Parisin. 44, wo es zur Wiedergabe von τάφρος dient (im Boheirischen steht ⲧⲁⲫⲣⲟ), on se rappelle sans doute ce qu'a dit PEYRON, dans son dictionnaire[1], sur le mot en question: »ⲙⲁⲕⲱⲧ T. ⲟⲧ τάφρος Fovea, Fossa cingens MICHAE V, 6. in *Cod. Par.* 44. *fol.* 116». Puis, en consultant ZOEGA sur le passage suivant dans l'ouvrage de M. v. Lemm: »Aus allen angeführten Stellen geht nun mit Sicherheit hervor, dass wir in ⲙⲁⲕⲁⲧ (ⲙⲁⲕⲟⲧ, ⲙⲁⲅⲁⲧ) den Namen einer Waffe haben, was auch noch besonders durch den Umstand bestätigt wird, dass es an mehreren Stellen mit ⲥⲟⲧⲉ 'Pfeil' zusammengestellt wird», on se voit forcé de reconnaître l'analogie frappante entre les mots que nous venons de lire et ceux de ZOEGA[2]: »Habes præterea in hoc fragmento... et p. 54 ⲙⲁⲕⲁⲧ, quod teli genus denotare videtur, conjungitur enim cum ⲥⲟⲧⲉ *sagitta*, *spiculum* M. ⲥⲁϯ *mucro* juxta Kircherum».

Le § XLV se termine par quelques remarques fondées et utiles sur l'ouvrage de M. GUÉRIN: »Sermons inédits de Sénouti». Le sujet de critique ne pourrait jamais être plus facile: l'ouvrage en question fourmille d'erreurs graves. Les nombreux passages de la traduction erronée relevés et soumis à une critique trop bienveillante peut-être, suffiront sans doute pour justifier le jugement général que porte M. v. Lemm sur le travail entier de M. Guérin: »Es ist an und für sich traurig, dass solche Arbeiten überhaupt noch erscheinen...»[3] — Pour compléter les remarques de notre auteur — non pour fournir pour ainsi dire la critique d'une critique — il nous semble bon d'examiner de près un point ou l'autre de l'explication de M. v. Lemm. 1) *P.* 0226. ⲛⲥⲱⲱⲧ ⲅⲁⲣ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛⲧⲛ ϩⲙ ⲡⲉⲛⲱⲛϩ »Denn wir schauen auf dich in unserem Leben». L'expression ⲥⲱⲱⲧ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛⲧ= : ⲥⲱⲱⲧ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛⲧⲟ ⲛ... signifie, selon nous, non »schauen auf», mais plutôt »attendre quelqu'un» cfr STERN[4] »ⲥⲱⲱⲧ ϩⲛⲧ= (einem entgegensehen, ihn erwarten)». *Pistis Sophia* nous donne p. ex. ⲁⲓⲥⲱⲱⲧ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛⲧⲟ ⲙⲡⲁⲥⲧⲍⲩⲅⲟⲥ (p. 50, 13) »j'attendais mon 'conjoint' (camarade)». Voilà ce qui nous fait croire qu'on doit modifier la traduction de l'auteur ainsi: »Denn wir erwarten dich in unserem Leben» — c'est en tout cas une explication qui correspond on ne peut pas

[1] *P.* 93.
[2] *P.* 379 *nota* 12.
[3] *P.* 0237.
[4] § 565.

mieux aux mots qui suivent: »und auch in unserem Tode vertrauen wir auf dich». — 2) *P. 0228* ϭεμα, lire κεμα. — 3) *P. 0229*, l. 6 d'en bas »die Thiere des Feldes von jeglicher Art und die Thiere». Il faut lire »..... von jeglicher Art und die anderen Thiere», cfr ⲛⲕⲉϩⲱⲟⲩ et d'ailleurs p. 0139 »und die anderen Thiere»: ⲙⲛ ⲛⲕⲉϩⲱ[ⲟⲩ]. — 4) *P. 0232*. ϩⲣⲱⲧ »Hauch, Dunst». Nous voudrions citer encore un passage renfermant le mot en question. C'est *Pistis Sophia* 387, 28, où il y a: ⲁⲧⲱ ⲛⲉϩⲣⲱⲧ' ⲙⲡⲱⲁϩ ⲛⲛⲓⲕⲟⲗⲁⲥⲓⲥ ⲱⲁϥⲱⲱⲛⲉ ⲉϥⲧⲁϩⲟ ⲙⲙⲟⲥ ⲙⲙⲁⲧⲉ ⲡⲟⲧⲱⲛⲙ. —

Pour finir il ne nous reste qu'à exprimer le désir que notre éminent coptologue M. v. Lemm ne tarde pas à continuer la série intéressante d'études de philologie copte qui nous sont connues à titre de »Kleine Koptische Studien». La science dont à présent il est le plus ferme appui, a bien le droit de s'attendre encore à de nouveaux travaux aussi importants et aussi fondamentaux que toutes ses publications précédentes.

Upsal, Octobre 1905.

Ernst Andersson.

LE PAGE RENOUF, Egyptological and philological essays. Volume II, edited by Édouard Naville and W. Harry Rylands. [*First Series* of »The Life-Work of Sir Peter Le Page Renouf»]. Paris. Leroux 1903. 459 pages grand in 8vo.

Le »Sphinx» a parlé, il y a bien longtemps déjà[1], du premier volume de »The Life-Work of Sir Peter Le Page Renouf». Ce fut alors l'illustre fondateur et directeur de notre revue critique qui en fournit un compte rendu un peu détaillé, non seulement dans le but de témoigner ainsi la vive joie qu'ont éprouvée les égyptologues du métier de nos jours, ainsi que les véritables amis de notre science, à voir paraitre en volumes les mémoires fondamentaux de philologie que l'admirable et habile grammairien, le regretté Le Page Renouf, avait insérés dans beaucoup de publications périodiques, mais encore, et plus spécialement, pour présenter ses hommages et pour exprimer son admiration à Lady Le Page Renouf, de ce qu'elle n'a reculé devant aucune peine, devant aucune dépense pour élever à son regretté mari dans une forme digne de sa grande mémoire ce monumentum ære perennius.

La grande entreprise scientifique entamée par Lady Le Page Renouf par les »Egyptological and philological essays volume I» publiés avec le concours de MM. Maspero et Rylands comme éditeurs s'est rapidement avancée. Le deuxième volume a paru en automne 1903, le troisième au commence-

[1] *VII pages* 151—164.

ment de 1905 et nous avons tout lieu de supposer que le 4e volume ne se fera pas trop attendre. Comme on le voit, on a fait son possible pour rendre les oeuvres de Le Page Renouf accessibles au plus vite à tous les travailleurs sur le domaine de l'égyptologie. C'est en premier lieu à Lady Renouf que nous devons cela. Grâce à son dévouement et à son zèle louable pour la science dans laquelle son mari s'est créé une grande réputation, l'entreprise dont nous venons de parler se réalise grandement. L'utilité immédiate en est claire: beaucoup de nous, en relisant les excellentes études du célèbre savant anglais, conviendront que nous devons encore suivre ses leçons utiles en ce qui concerne les développements des questions de la grammaire, et plus spécialement au point de vue purement méthodique. —

Lorsque dernièrement »Sphinx» ouvrit ses colonnes au compte rendu du premier volume, la revue avait le précieux avantage de profiter de l'autorité d'un savant qui a joué un rôle très important dans l'égyptologie moderne et dont les paroles pesaient beaucoup parmi tous les égyptologues contemporains. Par conséquent on pouvait s'attendre à un résumé intéressant et décisif de l'ouvrage dont il avait à parler. Aussi les pages que Piehl a consacrées à cette tâche contiennent-elles tout ce qu'on pouvait exiger et tout ce qu'il fallait savoir pour apprécier à sa juste valeur le travail infatigable, désintéressé et éminemment méritoire dont Le Page Renouf a contribué au progrés de notre science. Piehl attachait personnellement une grande valeur aux mémoires du savant anglais. Il nous a souvent parlé de sa méthode de recherche et souligné les résultats uniques obtenus par cette méthode: nous nous rappelons surtout, lorsqu'il eut reçu le deuxième volume, la vive joie qu'il a éprouvée à l'étude des mémoires contenus dans ce volume: il espéra avoir bientôt l'occasion

d'en parler et d'attirer ainsi l'attention des lecteurs de »Sphinx» sur les mérites incontestables de l'ouvrage. Selon toute probabilité il avait l'intention d'insérer le compte rendu qu'il avait préparé à ce sujet dans le numéro IV de Sphinx VIII; mais malheureusement lorsqu'il eut achevé l'impression du numéro double de l'année 1904, il était déjà trop malade pour continuer à travailler pour sa revue critique. —

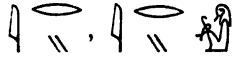
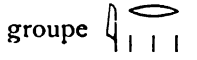
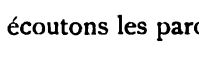
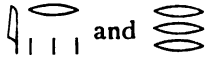
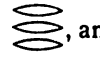
Sur le désir de Lady Le Page Renouf nous nous sommes chargés de fournir la suite des comptes rendus détaillés que Piehl lui avait promis relativement aux volumes à venir de »The Life-Work etc.» Ce nous est un plaisir et un devoir de chercher à remplir la promesse donnée par notre regretté maître. Cependant — nous tenons à le dire — c'est avec hésitation que nous allons à cette tâche, nous demandant s'il nous réussira à donner à notre résumé ci-dessous une forme non seulement digne de celui que nous devons à Piehl, mais encore de la grande mémoire du célèbre égyptologue anglais, lui que Brugsch lui-même a nommé: »le maître à nous tous». Si nos efforts sont couronnés de succès, nous serons bien heureux. Sinon, qu'on nous le pardonne! Qu'on n'oublie jamais que nous ne prétendons point à cette grande autorité dont jouissait le directeur précédent de Sphinx, et de plus que nous n'avons pas été témoins — comme lui — »du développement de notre science pendant les dernières trente années, en y jouant à la fois un rôle plus ou moins actif». [1] —

Dans le deuxième volume de »The Life-Work etc.» nous rencontrons d'abord le mémoire »On the metal » originairement publié dans la *Zeitschrift* 1873 p. 119—123 sous la forme d'une lettre écrite à Lepsius. Le sujet de discus-

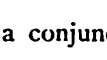
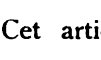
[1] *Sphinx VII p.* 153.

sion sont les significations de . Doit-on identifier ce métal à »copper» ou à »electrum»? Lepsius a parlé en faveur de l'hypothèse de »electrum». Renouf au contraire pense qu'on doit plutôt se décider pour l'identification du groupe en question avec cuivre. Après avoir résumé les raisons qui l'ont amené à cette opinion, Renouf passe à examiner de près un point ou l'autre de la théorie de Lepsius. Citons textuellement ce qu'il dit sur une des raisons que Lepsius a alléguées pour prouver l'exactitude de la signification »electrum»: (p. 7) »Among the reasons which you assign for not identifying with Copper you mention its form 'in Beuteln und Ringen'. My knowledge of this part of the subject is so very imperfect that I only venture to speak of it in the hope of eliciting fresh information from you. But it seems to me that we are as yet very much in the dark regarding Egyptian money. Is it not possible that copper money may have existed, as well as money in silver and gold, and that it is this form of copper which is represented in purses and rings?» — Ensuite Renouf se déclare contre l'objection que voici: le fait que les Égyptiens avaient un autre mot pour cuivre, à savoir *χomt*, est évidemment en opposition avec »the copper hypothesis», c'est-à-dire il n'admet guère d'attribuer au groupe cité la signification »cuivre». Cette objection est, selon Renouf, »not a very formidable one. It admits of a variety of solutions . . .». Somme toute, il y a encore des raisons qui nous permettent d'identifier le métal en question avec cuivre: c'est ce que veut prouver Renouf par ce mémoire qu'il termine d'une manière très modeste en s'adressant à Lepsius par ces mots: »And if after reading the rest of my special pleading you persist in thinking that the copper hypothesis must decidedly be abandoned, you will not find me a pertinacious opponent».

Vient après cela une petite note »On the Medical Papyrus of Berlin». Il serait inutile de rendre compte des remarques que notre auteur présente ici sur quelques assertions de Chabas relativement à l'explication de ce texte égyptien. Renouf semble regretter lui-même qu'en publiant la note en question il n'a pas pu mettre à profit »the interesting account given by Dr Ebers of the new medical papyrus which promises so many important revelations».

Le mémoire qui suit: »Note on egyptian prepositions» nous fait voir une excellente étude de philologie égyptienne. L'auteur traite ici un chapitre très important de la grammaire. Qui le voudra relire attentivement, se fera une idée de tout ce que les grammairiens de nos jours doivent à l'acribie de Renouf. Rappelons l'exposition sur »the relation of the genitive», sur la préposition et plus spécialement l'exposition sur la préposition et sur les formes y dérivées  et varr. En ce qui concerne l'origine du groupe  — ce qui d'ailleurs est d'un grand intérêt — écoutons les paroles de l'auteur: (p. 27) »The real origin of  has been entirely misunderstood. M. de Rougé, in his dissertation on the inscription of Aahmes, considered it as 'une sorte de pronom relatif', which it certainly is; but in adding 'tiré du verbe *ār*' this eminent scholar has led many of his followers astray. A comparison of many texts, some of which I shall quote, proves beyond a doubt the absolute identity of  and  , and the essential identity of both these forms with ». Les nombreux passages de texte que Renouf a relevés pour montrer l'emploi de ces formes sont choisis d'une manière soigneuse. — En parlant de la préposition

composée , l'auteur croit retrouver ce groupe dans le copte ⲁⲙⲁⲧ, cfr (p. 34) »Literally signifying 'in loco' . . . *er-ma* is used in ancient texts in the sense of *apud, cum, ubi* and *ibi*. I recognise it in the Coptic ⲁⲙⲁⲧ, ἐκεῖ, and also as a pronominal base in ⲁⲙⲟ». Cette assertion de Renouf a cependant été modifiée. D'après Piehl[1] la lecture de est *ḳes*. Ce groupe correspondant au copte ⲥⲕⲉⲛ, il en résulte que *er ḳes* a pour équivalent copte ⲉⲥⲕⲉⲛ.

Après une petite note sur »The pronoun 'tui' and a compound preposition» publiée dans les *Proceedings* vol. V, nous rencontrons une »Réponse» à M. Golenischeff qui a pour devise » ,  never a conjunction but always preposition like ,  ». Cet article fournit à certains égards la suite à l'étude sur les prépositions égyptiennes (cfr p. 25 et suiv.). Ce qui a donné à Renouf l'occasion de parler encore une fois d'un sujet qu'il a traité presque à fond déjà, c'est le petit travail sur le mot *àru, àri* et varr. que Golenischeff avait publié dans la *Zeitschrift* 1877 p. 59. Là ce dernier savant cherche à prouver que »sehr oft eine einfache Conjunction ist, obwohl sie ihre Stellung fast niemals im Anfange des Satzes hat, den sie verbindet, und dass sie durch 'und, auch, zugleich' wiedergegeben werden kann». Cette assertion étant tout à fait contraire à celle de Renouf, le célèbre égyptologue anglais entre dans une critique sérieuse de l'opinion de Golenischeff. C'est une critique éminemment intéressante et qui témoigne encore de cette solidité avec laquelle Renouf a toujours procédé à la discussion des particularités de la grammaire. Une grande partie des

[1] *Proceedings XII p. 114.*

exemples cités par Golenischeff parlent justement en faveur de l'explication de Renouf. Tels sont entre autres les passages de texte empruntés au Pap. Ebers, cfr (p. 41) »The examples from the Ebers Papyrus at once admit of my explanation . . .». D'autres exemples n'ont guère une valeur actuelle: »Six other examples are taken from the Metternich stele, which I only know from quotations made by scholars who have been more fortunate than myself. I will not undertake (and I do not think any one should undertake) to give positive explanations of a passage where the context is unknown and the text itself uncertain . . . . (p. 42) I have as little doubt that example (3) as it stands is mere nonsense. M. Golenischeff is as incapable of translating it as I am. It is not to examples like this that we have a right to appeal». Après avoir examiné ainsi la collection des exemples, Renouf termine sa »réponse» par prouver l'impossibilité absolue des significations proposées »und, auch, zugleich»: et varr. ne joue jamais le rôle d'une conjonction.

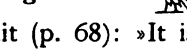
»A Hieroglyphic Dictionary», mémoire réimprimé de *The Cronicle* (1867 pp. 513—515) s'occupe d'un résumé très intéressant des progrès de l'égyptologie sur le domaine lexicographique. C'est essentiellement le »Hieroglyphic Dictionary» de Samuel Birch que notre auteur a pris pour point de départ dans le but de faire l'appréciation générale de cet ouvrage. Mais le mémoire en question ne veut pas s'arrêter seulement à cette tâche. Il a pour objet en même temps de souligner plusieurs points importants dont on doit tenir compte, lorsqu'il s'agit de publier un travail lexicologique d'égyptologie. Avant toutes choses il faut s'appliquer à rassembler les matériaux nécessaires: étudier de nombreux textes et discuter sérieusement les significations des mots. »The time for a lexicon», Renouf dit (p. 56), »has not yet arrived. The materials for

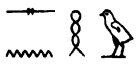
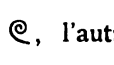
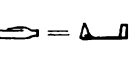
it, though prodigious, are as yet insufficient.... Even as it is, the results of philological enquiry accumulate so rapidly that a lexicon published this year would in a very short time be out of date». Et, un peu plus loin, il continue: »There are several most eminent scholars in the field, but there is not one who can afford to be absolutely independent of his fellow-labourers. Not a single article should be admitted into the lexicon until every portion of it has been most thoroughly discussed by all competent scholars... Hence it is extremely desirable that competent persons should publish their 'contributions' to a lexicon, and in this way subject their ideas of scientific criticism. But until this stage be passed we believe the publication of a hieroglyphic lexicon, in the true sense of the word, to be a mistake. Such a work should be the work of time, and of the collective wisdom and learning of many scholars».

Après ces paroles sages qui sans doute méritent l'attention, Renouf a fourni quelques remarques sur »the prospectus of Dr Brugsch's *Hieroglyphic and Demotic Dictionary*». C'est à regret que Renouf constate que, dans ce prospectus, les assertions de Brugsch semblent contredire directement les considérations que notre auteur a faites plus haut dans le même article. Cependant les hésitations que Renouf a soulevées ici contre l'exposition de Brugsch demandent à être rattachées à ce que l'auteur dit un peu plus loin dans l'article »Dr Brugsch's Hieroglyphic-Demotic Dictionary» où il parle des volumes I—V de cet ouvrage monumental. Renouf porte ici un jugement très favorable sur le travail de Brugsch, lorsque pour atténuer la sévérité de sa critique relativement au »prospectus», il dit (p. 77): »Our remarks upon his prospectus in a recent article were, of course, written and published before we became aware that any portion of the Dictionary had actually appeared; and we now embrace the earliest

opportunity of expressing our admiration of the work.. » Les quelques pages que Renouf a consacrées au compte rendu critique des volumes parus alors du dictionnaire de Brugsch contiennent différentes choses d'une valeur actuelle pour les égyptologues d'aujourd'hui. Entre autres l'auteur a discuté la question délicate de savoir — lorsqu'il s'agit de composer un ouvrage auquel, pendant la progression de la science, plusieurs savants ont réellement collaboré par leurs découvertes — si à la rigueur on est en droit de mettre à contribution tous les articles publiés auparavant sans citer les noms des auteurs. Brugsch s'étant expliqué sur cette question par les mots suivants de sa préface: ».... Mit ihm werden die Fachgenossen leicht herauskennen, was CHAMPOLLION, was ihnen am Lexikon gebührt, ohne dass ich nöthig gehabt hätte (eine Arbeit, die vielleicht ausserdem zur unerquicklichen Erörterung von Prioritäts-Fragen Veranlassung gegeben hätte, oder mich zu der fatalen Rolle eines Schiedsrichters erhoben hätte), ihren Namen bei den betreffenden Artikeln zu nennen. Ich habe ihre Resultate als *bereits Gemeingut der Wissenschaft* gewordene Eroberungen betrachtet....» (*HWB.* I,III), Renouf a trouvé lieu de remarquer qu'on peut avoir des opinions différentes sur l'opportunité d'une pareille manière de procéder. C'est probablement ce que veut souligner notre auteur, lorsque, un peu plus loin dans son compte rendu du dictionnaire de Brugsch, il continue (p. 78): »It may almost seem invidious to speak of the defects of so good and useful a work, but it is right to mention two. The first is Dr Brugsch's habitual silence as to the discoveries of his fellow labourers. He has, it is true, avowed and explained this silence in his preface, but surely not in a way likely to give general satisfaction. A discovery may be the common property of all; *but this is no reason why the discoverer's name should not be mentioned.* It may be a delicate, nay an impossible task to decide a

question of priority; but all that is required is fair and accurate reference to the sources of information. It is to be regretted that Dr Brugsch should have adopted a course which, in spite of two or three lines in his preface, must give him what he certainly does not desire and can well afford to spare, — the appearence of appropriating other men's discoveries etc.».

Au commencement de l'article sur le dictionnaire de Brugsch nous lisons une phrase — »and we now embrace the earliest opportunity of expressing .... our pleasure at finding that some of the views advocated by ourselves in an article upon Egyptian Grammar (which was also written before we had seen any part of Dr Brugsch's Dictionary) are shared and carried out by so eminent a scholar» — une phrase qui nous renvoie au mémoire précédent, intitulé »Egyptian Grammar». Ici l'auteur a traité d'une manière approfondie certaines questions capitales de la grammaire égyptienne. En parcourant rapidement cette étude, nous croyons avoir lieu de dire quelques mots sur une assertion ou l'autre de Renouf. D'abord en ce qui concerne la phrase que voici: »And as *bishop* and *évêque* are derived from the same Latin word, the Coptic ⲉⲡⲓⲥⲕⲟⲡⲟⲥ and ⲯⲱⲗⲉⲙ are traceable to one and the same hieroglyphic form» (p. 64) — y a-t-il des raisons admissibles pour approuver cette affirmation? Nous pensons que non. Mais en tout cas nous ne nous prononcerons pas à présent sur cette question. Puis, en parlant des signes  , et ses équivalents coptes, notre auteur dit (p. 68): »It is not to the purpose to object that the pronunciation of the old Egyptian is irrecoverable: this is true; but it is not less certain that the ancient Egyptians *never* confounded the three sounds which Dr Lepsius transcribes *ā, a, à*». Voilà une assertion que nous voudrions modifier un peu en rappelant les mots sui-

vants de notre regretté PIEHL: »Ayant déjà relevé des preuves indiquant que peut supplanter , *en guise de voyelle*, nous constatons maintenant qu'un grand nombre de mots égyptiens à initial, p. ex. , , etc. [Voir notamment *Sphinx* V, pages 205, 206] peuvent remplacer cette lettre par »[1]. Enfin: l'affinité entre *s* et *t* en égyptien que Renouf veut soutenir (cfr p. 70: »We observe, in the first place, that the whole history of the Egyptian language exhibits the affinity between the sounds *s* and *t*, and the tendency of one sound to pass into the other. This is even true, though more rarely, of these letters considered as stem-consonants.  *senḥu*, and *tenḥu*, to bind, are probably parallel forms») nous semble un peu hypothétique — du moins relativement aux groupes cités qui selon toute probabilité sont formés, l'un de  , l'autre de  + *nennuḥ*[2].

Nous rencontrons ensuite l'article intéressant »Egyptian Phonology». Ce mémoire ainsi que l'étude magistrale (qui suit un peu plus loin): »Pronominal Forms in Egyptian» représentant tous les deux des travaux classiques sur le domaine des recherches de la grammaire, doivent être trop connus pour que nous ayons besoin de rappeler encore toutes les vérités et toutes les renseignements utiles que contiennent les articles en question. Espérons, que les grammairiens de nos jours profiteront de l'occasion d'en étudier de prés les détails qui — pour citer textuellement les mots de PIEHL dans son compte rendu du premier volume de »The Life-

[1] *Sphinx* VII pages 122, 123.

[2] BRUGSCH Dictionnaire IV pages 1252, 1647.

Work» — »sont devenus en bonne partie.... des éléments essentiels de la grammaire égyptienne»[1].

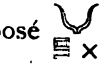
Nous passons sous silence les deux petits mémoires qui précèdent l'étude sur »Pronominal Forms in Egyptian — l'un intitulé »Remarks» est à rapporter à un article publié par M. Maspero dans les *Proceedings* XIII p. 299; l'autre nous fait voir quelques remarques sur la »Chrestomathie Égyptienne par M. Le Vicomte De Rougé». De même il serait inutile de perdre de temps par un résumé du mémoire qui suit où s'est établie une discussion sur l'explication des mots: »Yaqab-El and Iseph-El». Il suffira de renvoyer le lecteur — comme cela s'est fait dans une note au bas de la page 139 — au »commencement de la discussion, p. 132 du présent volume».

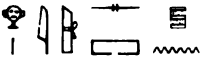
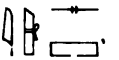
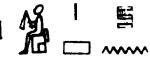
»Is אַבְרֵךְ (Gen., XLI, 43) Egyptian?» Voilà une question qui a fourni matière à une petite étude suivie d'une exposition sur »the thematic vowel in Egyptian». M. Spiegelberg s'étant expliqué dernièrement sur la même question, nous n'avons qu'à conseiller aux égyptologues qui s'intéressent à sa solution définitive de comparer l'exposition de Renouf avec celle du dit savant allemand dans son travail intitulé »Aegyptologische Randglossen zum Alten Testament» (1904).

Dans l'article qui suit: »Are there really no vowels in the egyptian alphabet?», Renouf a traité un point important d'égyptologie qui évidemment est palpitant d'actualité, parce que dans ces derniers temps beaucoup de nous se sont appliqués sérieusement à trouver une solution satisfaisante de ce point de controverse en indiquant les raisons *pro et contra*. Quand bien même il n'entre pas dans le cadre de ce compte rendu d'examiner de près, encore une fois, les opinions qui, à présent, se combattent l'une l'autre, qu'il nous soit permis cependant, suivant le principe: »audiatur et altera pars» de

[1] *Sphinx* VII p. 164.

résumer ce qu'a pensé l'éminent grammairien anglais sur cette question. Citons les phrases que voici: 1) (p. 153) »This is a question which has often been put to me, and my usual answer has been that the Egyptians most certainly had signs expressive of vowels in their writing, but that they had no alphabet». 2) *(ibid.)* »Inferences drawn from comparisons between the Egyptian and the Semitic modes of writing, as if they had in common one and the same principle, must be in the highest degree fallacious». 3) (p. 156) »It stands to reason that vowels are not written when their sound is included in a syllabic sign, but what proof has ever been given, or can be given, that , or , when actually written, are consonants like the weak letters of the Hebrew alphabet?». 4) (p. 158) »I am here, I repeat, simply defending the existence of the *written* vowels, against those who wish to assimilate the signs by which they are expressed with certain Semitic letters etc.»

Après une courte note sur l'explication des mots: »nuk pu nuk», vient une grande série de mémoires importants (*pages* 163—245) où l'auteur s'est imposé le devoir d'examiner plusieurs groupes hiéroglyphiques pour présenter ainsi ses idées sur leurs valeurs phonétiques et sur leurs significations exactes. Nous ne croyons pas nécessaire de parler d'une manière détaillée de tous les signes dont l'auteur a traité ici les lectures: cela nous entraînerait trop loin. D'un grand intérêt est la découverte de la valeur phonétique du dernier signe dans le groupe composé  . »The phonetic value of the feminine group is», Renouf dit (p. 163), »not *ḥer*. nor is it *mâtennu* but *uat*». — De même le signe a obtenu une explication qui mérite considération à d'autant plus forte raison qu'elle confirme notre supposition, ex-

primée dernièrement dans un article sur le »*Glossaire*» de M. Erman: ne signifie guère »Statue, Denkmal», mais plutôt »tombeau». Écoutons les mots de Renouf sur le même sujet (p. 170): »Secondly, in a very common form of adjuration, 'those who pass by this funereal monument,  *her às pen*', are entreated to say a prayer for the departed. Several inscriptions, instead of  , have the forms or . In addition to the instances quoted by Mr. Goodwin (*Zeitschr.*, 1867, p. 84), and Dr Lauth (1868, p. 42), I will quote the following from Mariette's *Catalogue des Monuments d'Abydos;* , p. 235 .... and  , p. 326. The three different determinatives here used prove that as a noun does not signify 'a statue' or 'sitzende Bild', but as the more general sense of a 'funereal monument'». D'ailleurs nous sommes heureux d'avoir l'occasion de rappeler encore un passage renfermant la même expression — un passage emprunté aux *Inscriptions Hiéroglyphiques* de PIEHL[1] et qui parle décidément en faveur de notre opinion. Le voici:

:Le parent royal *Reḥu-ânch* dit: Oh vivants sur terre, tout officiant, tout scribe, tout prêtre de *ka*, tout prêtre, qui passez devant ce tombeau...»[2]; et au bas de la page 8 de son »Commentaire», pour éclaircir les mots »devant ce tombeau», PIEHL ajoute dans une note: »Encore un exemple de dans la valeur de *às*. Cfr PIEHL, *Une inscription de l'époque saïte* (Extr. du *Journal Asiatique*), p. 16, n. 1;

[1] *III Pl. X K.*

[2] *Ibid. Commentaire* p. 8.

BERGMANN dans le *Recueil* IX, p. 34 etc.» Comme on le voit, notre critique relativement aux significations »Statue? Denkmal?», proposées par M. Erman pour le groupe cité ci-avant, a été bien fondée. Il ne nous reste qu'à en modifier la lecture »*šps*» [1] à *às*. —

En ce qui concerne la valeur phonétique du signe 𓊪, nous n'avons pas la prétention de critiquer les raisons de Renouf. Il nous semble bon, cependant, de rappeler que Piehl ayant relevé la lecture *tep* pour le signe en question [2] s'est fait représentant de l'opinion qui est généralement admise aujourd'hui.

L'étude intéressante »Egyptian mythology» (p. 251) dont nous avons le sommaire dans la note précédente, intitulée »Egyptian mythology mist and cloud» [3], est suivie de trois mémoires — »The bow in the egyptian sky»; »The eclipse in egyptian texts»; »The sun-stroke in egyptian» — dont nous n'avons pas besoin de résumer les détails. Qu'on nous excuse également si, pour les mémoires qui restent encore du présent volume de »The Life-Work», nous nous voyons forcés de renoncer au dessein d'en fournir des comptes rendus plus ou moins détaillés — nous osons espérer que cette omission n'amènera point nos lecteurs, à cause de cela même, à négliger de se familiariser avec les différentes questions de notre science, à la solution desquelles le grand savant anglais a consacré un travail approfondi et désintéressé. Nous nous bornerons ainsi à ne faire que quelques observations sur un point ou l'autre qui à présent nous semble mériter considération. —

Le nom du dieu »Seb» a fourni matière à plusieurs remarques de notre auteur [4]. Il s'agit avant toutes choses de

[1] ERMAN, *Aegyptisches Glossar* p. 128.

[2] *Proceedings* XIII p. 109.

[3] Cfr la note au bas de la page 249.

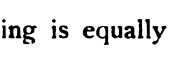
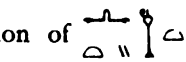
[4] Voir surtout pages 313—339.

la valeur phonétique du groupe hiéroglyphique par lequel les textes égyptiens expriment ce nom de dieu. Renouf parle décidément en faveur de la valeur *Seb*, et tout en indiquant les raisons qui l'ont amené à proposer cette lecture pour le groupe généralement écrit , il est entré dans une critique sérieuse de l'opinion de Brugsch suivant laquelle on doit préférer la lecture *Qeb*. Malgré la grande autorité de notre auteur nous croyons devoir révoquer en doute l'exactitude de la valeur *Seb* pour nous décider pour *Qeb*. C'est ici le lieu de rappeler l'assertion de Piehl sur ce point de controverse: »Pour ma part, j'ai depuis longtemps admis l'opinion de Brugsch comme exacte dans ce cas, et la meilleure raison qu'on puisse citer en faveur de cette opinion, en dehors de celles déjà fournies par le grand égyptologue allemand, c'est selon moi la *distinction* qu'établissent régulièrement les papyrus hiératiques de la belle époque hiéroglyphique entre l'oiseau qui se voit dans le nom *sa* 'fils', et celui qui se voit dans le nom de dieu qui nous occupe ici etc.» [1]

En relisant l'article sur le dieu égyptien *Uṭeb* (p. 355), il nous vient à l'esprit ce que nous avons dit, dans un numéro précédent de notre revue [2], à propos du signe qui, selon M. Erman, représenterait un titre de prêtre dont la lecture serait inconnue. C'est à regret que nous avouons que nous n'avions pas l'occasion de profiter alors des raisons que Renouf a indiquées en faveur de la lecture *Uṭeb* du signe en question. Pour compléter nous nous permettrons de citer les passages suivants empruntés à la présente étude instruc-

[1] Voir *Sphinx* II p. 193. *Notices* § 18. *La lecture du nom de dieu* .

[2] *Sphinx* IX, 2 pages 91—92.

tive du grand maître anglais: 1) (p. 356) »The god's name then is *Uṭeb* or *Ut'eb*. for both forms of the word are found; and the meaning is equally certain.  *uṭeb*. in the XIXth line of the Decree of Canopus, is translated by the Greek μεταβαίνειν. And μεταβαίνειν is translated by ⲟⲩⲱⲧⲉϩ in the Coptic version of Matthew, XVII, 20 .... *Transition. change*, is the primitive sense of the Egyptian word, wherever it is found .... ⲁⲃⲟⲩⲱⲧⲉϩ, which is almost the exact transcription of  is the Coptic word for *immutable* in Hebrews, VI, 18 etc.» — 2) (p. 357) »As Seb is the earth and Hāpi the Nile, so is Uteb the god 'who changes his abode', the alluvial deposit annually brought down by the divine river«. Et au bas de la page 357, nous retrouvons une petite note où notre auteur dit entre autres ceci: »There was from the oldest times a high priestly title ...[1] *uṭeb*, perhaps analogous to our 'Visitor'». —

Il est temps de terminer notre compte rendu du deuxième volume de »The Life-Work of Sir Peter Le Page Renouf». Les quelques pages que nous y avons consacrées ci-dessus ne visent qu'à éveiller l'intérêt de nos lecteurs de lire et relire les études magistrales de notre éminent auteur. Nous tenons finalement à exprimer notre reconnaissance envers les deux savants égyptologues — MM. ÉDOUARD NAVILLE et W. HARRY RYLANDS — qui se sont chargés de la publication du présent volume: c'est bien le cas de dire qu'ils se sont acquittés de leur tâche d'une manière excellente.

Upsal, octobre 1905.

Ernst Andersson.

[1] L'imprimerie ne possède pas le signe qu'on désire voir ici.

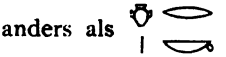
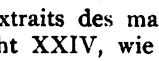
Spiegelberg, W., *Aegyptologische Randglossen zum Alten Testament.* Strassburg i. E. 1904. 48 S. in 8°. Preis 2,40 M.

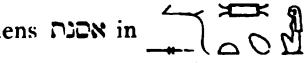
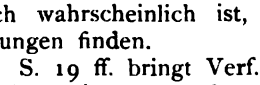
Der Kampf um Babel und Bibel hat eine wahre Sintflut von Schriften und Broschüren hervorgezeugt, welche alle mehr oder weniger den Einfluss Babyloniens auf die Bibel zu beweisen suchen. Dabei scheinen aber die Gelehrten — absichtlich oder nicht — vergessen zu haben, dass für das Verständniss des Alten Testaments die babylonischen Entdeckungen und Monumente nicht die einzigen Quellen sind, aus denen wir schöpfen können, sondern dass wir eine ebenso wichtige, nicht zu unterschätzende Fundgrube in den ägyptischen Denkmälern haben. Sogar in einer der »Babel-Bibel-Schriften» [1] finden wir den Wunsch ausgesprochen, endlich auch die ägyptischen Denkmäler reden zu lassen. Der Verfasser sagt nämlich: [2] »Nachdem das Werk Moses und der ägyptische Aufenthalt der israelitischen Stämme feststeht, wäre es sehr wünschenswert, wenn die Frage nach den ägyptischen Einflüssen im A. Test. wieder einmal in grösserem Umfang aufgenommen würde. *Sie ist durch den Panbabylonismus ungebührlich in den Hintergrund gedrängt worden*» [3]. Und in der That ist im Alten Testament eine Menge von Stellen, welche die Exegeten entweder gar nicht oder nur sehr künstlich erklären können, die aber im Lichte der ägyptischen Monumente viel leichter verständlich werden. Daher dürfen die Gelehrten nicht einseitig ihre Blicke nach Babylonien werfen, sondern ihre Aufmerksamkeit auch dem grossen Kulturlande Ägypten schenken. Der Versuch des Herrn Prof. Spiegelberg, die Aufmerksamkeit der Gelehrten auf die Bedeutung der Ägyptologie für das Verständniss des Alten Testaments zu richten, verdient also alle Anerkennung, und es ist zu hoffen, dass der Wunsch des Verfassers in Erfüllung gehen möchte, den er im Vorworte ausspricht, »dass ein Alttestamentler den Faden da aufnehmen möge, wo ich ihn fallen lassen musste».

Der erste im oben erwähnten Buche enthaltene Aufsatz ist betitelt: *Zur Völkertafel (Gen. 10,6).* Verf. will in der Stellung der Völkernamen כוש ומצרים ופוט וכנען einen Beweis dafür sehen,

[1] J. Köberle, Babylonische Kultur und biblische Religion. München 1903.
[2] A. a. O. S. 15, Anm. 2.
[3] Von mir hervorgehoben.

dass die hier vorliegende Quelle des Priesterkodex aus der Zeit der 25. äthiopischen Dynastie stammen muss; es soll nämlich hier der politische Gesichtspunkt bei der Aufzählung der hamitischen Völker sich geltend gemacht haben. — Folgt dann »*Zu dem Aufenthalt der Abraham-, Jakob- und Joseph-Stämme in Ägypten*», eine Frage, die der Verfasser an anderer Stelle[1] ausführlicher erörtert hat, und wo er zeigt, dass die von Josephus (Contra Apionem I, 14) gemachte Identifikation der Juden mit den Hyksos nicht so unwahrscheinlich ist, wie man es gewöhnlich annimmt.

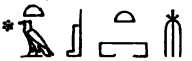
Der nächste Aufsatz behandelt *Abrek*, das von den Alttestamentlern so umgestrittene Wort Gen. 41, 43, eine, so zu sagen, zweite vermehrte Auflage eines in der Orientalistischen Litteratur-Zeitung VI. sich findenden Artikels. Der Verf. vermutet hier, dass אברך, das vor dem Wagen Josephs ausgerufen wurde, nichts anders als  »pass auf! Achtung!» ist, was ja ebenso ansprechend wie einfach scheint. Somit hätte dieses exegetische Rätsel seine endgültige Lösung erhalten. Die Erklärung ist jedoch nicht neu: Verf. hat sie schon vor 10 Jahren in den Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale XXXIV (nicht XXIV, wie es falsch in der Fussnote S. 16 steht) 2e partie vorgeschlagen. Da indessen diese Bemerkung an einer etwas versteckten Stelle gemacht ist, muss man es dankbar anerkennen, dass Verf. seine Erklärung noch einmal hervorführt, zumal er einen neuen Beleg (oder vielleicht zwei, falls das von Renouf citierte  [2] dieselbe Wendung wie sein sollte) für die Richtigkeit seiner Lösung heranziehen kann.

Im Folgenden macht Verf. darauf aufmerksam, dass die jetzt übliche Auflösung des Namens אסנת in  nicht die einzig mögliche ist. Auf Grund der Transkription der LXX will der Verf. eine andere ägyptische Urform vorschlagen, nämlich  kopt. *ⲉⲥⲏⲩⲉⲧϑ : *ⲁⲥⲉⲛⲩⲉⲧϑ, eine Form, für welche es dem Verf. vorläufig an Belege fehlt, die aber dadurch wahrscheinlich ist, dass sich in anderen Namen analoge Bildungen finden.

S. 19 ff. bringt Verf. eine Erklärung des אבנים Ex. 1, 16, ebenfalls ein Wort, das von den Gelehrten auf verschiedene Weise erklärt worden ist. Auch dieser Artikel ist eine Umarbeitung eines in der Zeitschrift für Assyriologie, Bd. XIV, S.

[1] W. Spiegelberg, Der Aufenthalt Israels in Aegypten im Lichte der ägyptischen Monumente. Strassburg 1904.

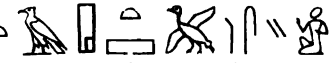
[2] *Proceedings* XI, S. 1 ff.

269 ff., erschienenen Aufsatzes. Nach der an dieser wie an jener Stelle ausgesprochene Vermutung wäre das Wort אבנים durch »Gebärstuhl» zu übersetzen. Piehl hat in dieser Zeitschrift[1] die Erklärung des Verf. in Zweifel gezogen; er beruft sich auf GESENIUS, Hebr. und chald. Handwörterbuch, 8. Aufl., 1878, wo die Uebersetzung »Mutterscheide» gegeben ist; in der 13. Auflage, 1899 aber, die mir zugänglich gewesen, ist S. 7 b die Bedeutung Steine, auf welchen die Gebärende aufsass», als die wahrscheinlichste angeführt, nur beiläufig ist die Uebersetzung »Geschlechtsteil» erwähnt; vgl. auch GESENIUS, a. a. O. 13. Aufl., 1899, S. X. In der neuesten Ausgabe der hebräischen Bibel[2] ist zu dieser Stelle die Vokalisation הָאֲבָנִים statt der vorher üblichen הָאָבְנַיִם vorgeschlagen. So auch DILLMANN, Exodus und Leviticus, in 3. Auflage herausgegeben von V. RYSSEL, Leipzig 1897, S. 15 f. BAENTSCH erklärt sich in seinem Kommentar[3] gegen die Bedeutung »Gebärstuhl»; zu beachten ist doch, dass er in den Berichtigungen S. LXXIX auf eben diese Erklärung hinweist. Uebrigens kann ich Baentsch's Erklärung zu Ex. 1, 16 nicht zustimmen. LEWY, Neuhebr. und chald. Wörterbuch, I. Leipzig 1876, S. 12 b f., giebt auch die Bedeutung »Gebärmutter oder Geburtsstuhl, auf welchem die Gebärerin sitzt», und leitet das Wort von אבן »Stein» ab; FÜRST, Hebr. und chald. Handwörterbuch, I. Leipzig 1857, S. 14 b f., will von der Erklärung des Wortes durch Gebärstuhl, Badewanne oder Uterus gar nichts wissen, sondern vergleicht für diese Stelle Prov. 25, 11 אַפְנֵי und übersetzt also »die beiden Arten, Geschlechter». Vgl. dazu DILLMANN a. a. O. S. 15. Jedenfalls darf man m. E. die Bedeutung »Gebärstuhl» als sicher ansehen. Verf. beweist sehr ansprechend, dass das kopt. ТСЄМІСІ, welches ja eine Uebersetzung des hebr. אבנים sein soll, auf ein altäg. *  = »der Ort der Geburt», zurückgeht. Die endgültigen Beweise für die Erklärung des אבנים durch »Gebärstuhl» hat uns folglich Spiegelberg gegeben, obgleich er freilich nicht der erste ist, der diese Uebersetzung vorgeschlagen hat. — Nachdem der Verf. Einiges über *Pi-hachiroth*, *Zu dem Zug des Schischak gegen Juda* und *Sukkijim* (II Chr. 12, 3) erörtert hat, giebt er uns in *No und Hanes im Delta* (Zu Nahum 3, 8 und Jesaja 30, 4) Beweise dafür, dass diese beiden Städte in Unterägypten zu suchen sind, was schon längst vermutet ist, ohne doch überall Zustimmung gefunden zu haben. Daran schliesst sich der *Anhang* (S. 43 ff.),

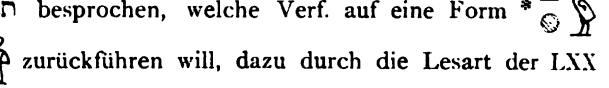
[1] Sphinx IV, 52 (nicht III, 52, wie Spiegelberg S. 20 Anm. 2 angiebt).
[2] Biblia hebraica .... ed. R. KITTEL. I. Leipzig 1905.
[3] Handkommentar zum Alten Testament, herausgegeben von W. NOWACK I: 2, 1. Göttingen 1903. S. 7.

wo Verf. eine Verbesserung des Textes Jer. 46, 25 aus guten Gründen, wie es scheint, vorschlägt. Auf die S. 45 aufgeworfenen Fragen hoffe ich an anderer Stelle zurückkommen zu können.

Den letzten Aufsatz widmet Verf. der Erklärung des Namens der Stadt *Thachpanches*. Die ägyptische Form des תחפנחס sollte



mit der Bedeutung »die Burg der Neger» sein. In diesem Zusammenhange wird auch die Variante תחפנס besprochen, welche Verf. auf eine Form



zurückführen will, dazu durch die Lesart der LXX veranlasst, welche Θεχεμίνας gelesen, was also auf תחמנס zurückgehen sollte; sicher ist diese Vermutung doch nicht, es ist zuerst eine nähere Untersuchung vonnöten.

Dem Ganzen folgen zwei Indices: Stellenregister und Wortregister, wo die hauptsächlichsten Stellen und Wörter, die erwähnt worden, zu finden sind. Dabei möchte ich doch Eins bemerken, was nicht nur den Registern sondern dem ganzen Buche gilt, nämlich dass die Citate beinahe überall sehr ungenau sind. Zweimal habe ich oben Gelegenheit gehabt, die Angaben des Verfassers zu berichtigen. Hier noch einige Beispiele. S. 39 steht Lemm, Kl. kopt. Stud. u. s. w. S. 113 ff., was fehlerhaft für S. 82 ff. ist. S. 40 steht 1. K. 11, 19. 26 für 1. K. 11, 19. 20, S. 42 Anm. 1 Brugsch, Wörterbuch S. 1563 für 1564. In den Registern sieht es noch schlimmer aus. Im Stellenregister S. 45 steht Genesis 14, 45. 50 statt 41, 45. 50, auf derselben Seite 1 Kön. 14, 24 statt 12, 24. S. 46 bei Jeremia 46, 25 = 33 A. 43 ist 45 hinzuzufügen, ebenso bei Ezechiel 30, 14. 15. 16.; Ezechiel 30, 15 = 43 A statt 44 A. Unter den ägyptischen Quellen vermisst man Pap. Abbott $^{1}\,^{15}$ 8 b 15. 19 = 19. Im Wortregister S. 46 steht 18 als Seitenangabe des ersten Namens statt 19. Auf derselben Seite ist 42 nach dem letzten Namen zu streichen. S. 47 b ist der kleine Strich vor dem weggefallen. S. 47 b steht 21 statt 20, ebenso bei dem nächsten Worte, wogegen das folgende 20 ff. fehlerhaft für 21 ist. Im griechischen Teil steht (auf ders. S.) Θεχεμινας 42 statt 40 f. S. 48 a steht Διοσπολις κάτω 36 unter den griechischen Namen, während es S. 36 διοσπόλις κατω zu lesen ist. Im hebräischen Teil steht אברם 13 statt 14, *יעקב־אל 13 für 12 f. Man muss bedauern, dass die Indices nicht genauer sind; sie sollen ja das Nachschlagen erleichtern und nicht erschweren, und deshalb müssen sie sorgfältig gemacht sein. — Das sind jedoch Kleinigkeiten

im Vergleich zu dem grossen Wert des Buches überhaupt, und man darf hoffen, dass die vom Verf. gegebenen Erklärungen und Anregungen seitens der Alttestamentler Beachtung finden werden, wie auch, dass der Verf. recht bald eine neue Sammlung solcher »ägyptologischen Randglossen» zum Nutzen der alttestamentlichen Exegese herausgeben wolle. Noch finden sich im Alten Testament manche Rätsel, die erst durch einen Ägyptologen befriedigend gelöst werden können.

Upsala den 30. October 1905.

Aleph Cederberg.

Mélanges[1].

Le grand savant genevois, M. Édouard Naville, vient de publier un mémoire fort important, intitulé *Études Grammaticales* (Tirage à part du *Recueil de Travaux* vol. XXVII). C'est une étude excellente où nos lecteurs trouveront exposées des idées d'un grand intérêt et avec laquelle — espérons-le — les grammairiens surtout ne manqueront pas de se familiariser.

La première partie de cet article, dû à une plume de maître, s'est proposé pour but de se rendre compte des traits caractéristiques de la langue égyptienne en elle-même: en d'autres termes d'étudier de près l'égyptien tel qu'il est pour savoir ainsi dans quelle mesure le caractère distinctif de la langue doit influencer non seulement l'étude de sa grammaire, mais encore, et plus spécialement, le procédé à choisir et la méthode à suivre, lorsqu'il s'agit de composer une grammaire égyptienne. »L'étude de la grammaire égyptienne est», comme nous dit l'auteur[2], »non seulement pleine d'intérêt, mais elle me semble devoir conduire à des résultats importants, si l'on veut bien étudier l'égyptien en lui-même et pour lui-même et se placer au niveau que cette langue a atteint». Est-ce exagéré de dire que c'est là un mot en temps et lieu? En tout cas personne ne saura nier que pour un grammairien qui veut atteindre à une solution exacte des questions de la grammaire, il ne soit utile de remonter à la langue en elle-même, chercher à comprendre la langue et le peuple qui s'en est servi pour rendre ses idées. A la question: a-t-on appliqué une pareille méthode à la grammaire égyptienne?, il n'y a qu'une réponse: non. Jusqu'ici on s'est fait un devoir avant toutes choses de reconstruire, à l'aide d'autres langues — plus spécialement, comme nous font voir notamment les grammaires de l'école de Berlin, à l'aide des règles empruntées à la grammaire sémitique — une grammaire égyptienne, et on a employé les grands moyens pour revêtir ainsi l'égyptien d'une parure tout à fait sémitique. Les grammairiens de l'école allemande ont évidemment attaché de l'importance aux analogies entre l'égyp-

[1] Voir *Sphinx* I p. 193 note 1.
[2] P. 1.

tien et les langues sémitiques, et de cette comparaison ils ont recueilli les matériaux nécessaires à leur reconstruction grammaticale. Bien que cette reconstruction soit exécutée — pour citer textuellement les mots de M. Naville »avec une remarquable sagacité, par la science allemande, sur le principe '*es muss so sein*'», toujours est-il que plusieurs savants de notre science ont révoqué en doute l'opportunité de cette méthode, et nous avons été témoins de plus d'une objection contre les théories plus ou moin étranges sur lesquelles »les grammaires reconstituées» sont basées.

Le présent mémoire de M. Naville veut pénétrer à fond la question importante: doit-on, dans notre science, se contenter d'une grammaire reconstituée d'après des règles empruntées à d'autres langues, ou n'a-t-on pas plutôt le droit de demander une grammaire exclusivement *égyptienne* qui prend pour base l'étude de l'égyptien *en lui-même et par lui-même*, et qui, par conséquent, a pour but de traiter la langue intéressante des Égyptiens telle qu'elle est, c'est-à-dire comme l'instrument à l'aide duquel ce peuple a su rendre ses idées? — D'une manière instructive et magistrale à la fois l'auteur nous en a donné la réponse, lorsque, après avoir consacré quelques mots à un compte rendu des traits les plus caractéristiques qui différencient l'égyptien d'avec d'autres langues, il continue[1]: »Cherchons à comprendre les Égyptiens et non à leur imposer des lois ou des règles dont ils ne voulaient pas pour eux-mêmes. Car, à tout prendre, si nous comparons l'égyptien à une langue indo-européenne ou même sémitique, nous constatons que c'est un instrument encore en formation et par conséquent imparfait. On pourrait signaler de nombreuses marques de ce que nous considérerions comme une infériorité, par exemple l'absence presque totale de conjonctions indiquant les rapports des phrases entre elles. Il est d'autant plus intéressant d'examiner comment, avec cet instrument imparfait, les Égyptiens ont réussi à rendre les idées et surtout les rapports des idées entre elles. C'est là l'intelligence de l'égyptien à laquelle nous devons tendre toujours, plutôt qu'à ranger les formes sous des noms et dans des cadres empruntés à d'autres langues. Il y a des finesses dans la langue égyptienne, essayons de nous en rendre compte. Le procédé analytique, et surtout la comparaison des textes entre eux, me paraît le moyen le plus efficace d'y parvenir». — »Une grammaire égyptienne devrait, à mon sens, être classée non par les formes, mais par les idées. Comment, se demanderait-on, les Égyptiens rendaient-ils le futur? A cette question il y aurait une réponse multiple; particules, auxiliaires, périphrases peuvent servir à cet emploi. De même, si l'on demandait comment ils rendaient le

[1] P. 6.

passé défini. Si l'on parlait de l'antériorité, on pourrait dire que dans bien des cas elle est exprimée par la négation. En un mot, dans une grammaire égyptienne, je voudrais m'attacher non pas tant à la forme ou plutôt aux formes qui ne sont pas fixes, et qui peuvent avoir des usages variés, qu'au sens qu'il s'agit de rendre par des moyens qui n'ont rien de rigoureux». —

Il nous semble que par ces mots l'auteur nous a indiqué la base solide sur laquelle les vrais travailleurs sur le domaine de la philologie égyptienne édifieront une grammaire tout à fait nouvelle. C'est l'égyptien en lui-même qui deviendra l'objet d'une étude approfondie et sérieuse, et cette étude aboutira enfin à une grammaire délivrée de tous ces biens empruntés à d'autres langues et qui n'impose à l'égyptien que les lois et les règles que la langue s'est faites elle-même. Celui qui veut étudier de près les raisons de M. Naville et qui en même temps prétend à être véridique conviendra qu'il est bien justifié de signaler à ses confrères qu'il y a encore un procédé dans la grammaire en dehors de celui que les grammairiens ont jusqu'ici mis à profit. Si l'on ne peut pas approuver entièrement la »méthode sémitique», espérons que d'autres savants mettront la main à l'œuvre et que par des efforts communs on pourra créer une grammaire égyptienne en s'appuyant sur les »considérations générales» que nous devons à notre savant maître M. Éd. Naville. —

Il serait bon de souligner encore dans ce compte rendu que le procédé dans les recherches sur la grammaire que M. Naville veut soutenir diffère entièrement de la méthode généralement appliquée par l'école allemande. Cela ressort entres autres des passages suivants: 1) »En résumé, le radical égyptien se plie à représenter toutes les différentes catégories de mots du discours. Si l'on voulait classifier les mots de l'égyptien, on pourrait dire qu'il y a des noms et des radicaux, lesquels s'adaptent aux usages les plus divers, par eux-mêmes, ou à l'aide d'un petit nombre de particules pronominales ou autres. — Aussi il m'est impossible de me ranger à la classification à outrance des formes égyptiennes qui a été adoptée par l'école allemande...»[1]. 2) »Étudier l'égyptien en lui-même et par lui-même, faire l'analyse de cette langue où il n'y a pas d'orthographe, où la classification des mots est encore rudimentaire, et où les formes qui existent n'ont pas encore cette rigueur qui oblige à les employer exclusivement, voilà le but qu'il me semble que nous devons nous proposer aujourd'hui. Pour cela, je voudrais voir se multiplier les traductions, surtout celles des textes auxquels on s'est déjà attaqué, mais qu'on regarde trop souvent de loin avec un respect qui ne permet pas d'en approcher, j'entends les textes des Pyramides et le *Livre des Morts*». — »Il va sans dire que je

[1] *P. 4.*

rejetterais autant que possible une nomenclature et un cadre grammatical empruntés à un autre groupe de langues»[1]. — Et enfin, si nous avons saisi l'esprit de notre auteur, on peut s'apercevoir de la même différence d'opinions dans les paroles finales de la première partie de ses »Études grammaticales» qui se lisent ainsi: »Je ne sais si j'ai réussi à faire comprendre à mes savants confrères ce à quoi je voudrais arriver dans la grammaire égyptienne, l'analyse plus complète des idées, et des rapports des idées, en laissant de côté une nomenclature empruntée aux langues indo-germaniques ou sémitiques, nomenclature qui suppose certainement un degré de développement de la langue auquel ni les contemporains de Thoutmès III ou de Ramsès II ni leurs successeurs ne se sont élevés»[2].

La deuxième partie du présent mémoire de M. Naville s'occupe de la lettre . On y apprend que cette lettre s'emploie parfois dans l'égyptien avec la valeur phonétique de *i*. Ainsi nous devons faire la différence de = *a* d'avec le signe = *i*. Ce sont entre autres les couleurs différentes dont les deux signes sont peints qui semblent avoir suggéré à notre auteur l'idée de relever que les oiseaux en question »ne sont pas les mêmes». A ce sujet, citons ses propres mots: »L'oiseau *a* est le vautour d'Égypte, le *neophron percnopterus*. Il a le corps blanc et les ailes grises. Il est peint aussi avec le corps blanc, mais les ailes sont vertes parce que dans l'ancienne Égypte le vert est la couleur conventionnelle qui correspond au gris . . .». — »L'oiseau que je considère comme le signe est tout autre. Il est brun moucheté, c'est une buse à longues pattes, le *buteo ferox*». Les nombreux passages de texte que dans la suite l'auteur a recueillis pour prouver l'existence et l'emploi de »l'oiseau *i*» suffiront sans doute pour que nous ayons droit de nous ranger à l'avis du savant genevois, lorsqu'il termine ainsi ses »Études Grammaticales»: »En résumé, il me semble que, dans toutes les inscriptions antérieures à la fin de la XVIIIe dynastie, l' , la buse peinte en brun moucheté, le *buteo ferox*, est l'équivalent de ou \\». Ajoutons que, d'accord avec M. Naville, nous persistons de transcrire les signes cités par *i*. — Il nous semble juste de remarquer que la transcription »*j*, *joj*», pour l' égyptien — transcription généralement adoptée par certains

[1] *P.* 7.
[2] *P.* 9.

savants — »paraît aussi erronée que si en français nous remplaçions tous les *i* par un *j* et si nous nous mettions à transcrire *il* par *Joël, prit* par *projet*, et *train* par *Trajan*».

Notre savant confrère M. MALLON a eu l'extrême obligeance de nous adresser un petit mémoire sur *Bas-Reliefs de Sphinx* (Extrait de la *Revue Archéologique* 1905 I p. 169—179). Sans entrer dans un compte rendu de l'article en question, nous tenons cependant à le signaler en passant pour attirer l'attention de nos lecteurs sur cette étude qui évidemment est pleine d'intérêt.

Parmi les mémoires que M. H. R. HALL nous a dernièrement envoyés [Nitokris-Rhodopis»[1]; »The Excavation of the oldest Temple of Thebes»[2]; »The XIth Dynasty Temple at Deir El-Bahari»[3]; »The early occurence of iron in Egypt»[4] et la petite note sur »Palæolithic Implements from the Thebaïd»[5]] nous voudrions surtout mentionner ici l'article sur *The early occurence of iron in Egypt*. C'est là un point important de controverse que M. Hall a soumis encore à une discussion sérieuse. On sait que l'auteur a publié déjà en 1903 un article sur le même sujet où il a soutenu l'opinion, généralement adoptée par les égyptologues du métier, que le fer était connu par les Égyptiens et même employé — quoique en aucune façon sur une grande échelle — à une époque si peu avancée que sous l'ancien empire. Des trouvailles de ce métal qui évidemment datent des IVe et VIe dynasties parlent décidément en faveur de l'exactitude de cette opinion. PIEHL auquel M. Hall avait adressé un exemplair de la revue *Man* renfermant le dit article, fit immédiatement une traduction de l'original anglais qu'il fit insérer dans le journal quotidien suédois »Aftonbladet» (décembre 1903) sous le titre: »Det äldsta bruket af järn i Egypten» (»Sur le plus ancien emploi du fer en Égypte»). Cet article amena une réponse de la part de M. Montelius où ce dernier savant déclara que l'existence du fer en Égypte même sous l'ancien empire ne devait pas nécessairement modifier la théorie soutenue à ce sujet par lui-même. La réponse de M. Montelius exita un nouvel article écrit par nous-mêmes et inséré dans le journal quotidien »Vårt Land» (décembre 1903). Là nous avons cherché à montrer que notre illustre compatriote ne s'était pas rendu compte du rôle éminemment important que les trouvailles de fer faites jusqu'ici en Égypte doivent jouer pour les savants égyptologues dans la solution définitive de ce point de controverse. —

[1] *Journal of Hellenic Studies*, vol. XXIV.
[2] *Journal of the Society of Arts*, vol. LIII p. 791.
[3] *Proceedings, June* 1905.
[4] *Man* 1905. 40.
[5] *Ibid.* 42.

En parcourant le présent mémoire de M. Hall nous sommes heureux de voir que M. Hall persiste à combattre la théorie de M. Montelius. Ce qui a causé cette fois un nouvel article de notre auteur, ce sont les remarques faites par M. Montelius dans *Man* 1905, 7 sur les assertions de M. Hall dans la même revue 1903, 86. Après avoir fourni un résumé intéressant de l'état actuel de la question à discuter, l'auteur fait de la trouvaille de fer d'Abydos le point de départ de quelques réflexions relativement aux conclusions de M. Montelius. »'This iron is now chemically 'not metallic'», nous dit l'auteur à propos de la fameuse découverte à Abydos de »copper objects (a mirror and tools) of the VI Dynasty found with 'a lump of hydrated oxide of iron (not metallic)», et il continue: »but it shows that an object of iron was buried with these copper objects. And, though the present lump of hydrated oxide of iron may now show no trace of being worked, what reason have we to doubt that the original iron object was not worked? Why should an unworked piece of iron be buried with these copper tools? Is it not more probable that it was a tool or other worked object like the rest, but of iron, not copper?» — »Evidently preferring to believe that it was not worked, Professor Montelius says (*Man*, 1905. 7) that 'it does not prove the *use* of iron, only the *existence* of that metal'. 'And it is well known that iron — meteoric or telluric existed at that time, as long before the first man'. Certainly, but the proof was hardly needed. I take it that what Professor Montelius meant to say was 'it does not prove the *use* of iron, only the *knowledge* of that metal'». — »But if it was known, why should it not have been used? The VI Dynasty piece could be taken to prove that iron was known only, and not used, were it certain that the original iron object was not worked, and did it stand alone. It is not certain that it was not worked, and it does not stand alone. Professor Montelius omits to notice its relation to the other early finds of iron, the Pyramid fragment especially».

Évidemment tous les savants égyptologues doivent se ranger à l'avis de M. Hall, surtout s'ils se sont familiarisés avec les raisons incontestables que l'auteur nous a indiquées immédiatement après les mots que nous venons de citer. De même il nous semble qu'on doit tomber d'accord avec les mots suivants dont M. Hall termine son mémoire intéressant: »Nor is it inherently improbable that iron was occasionally used in Egypt at an early period, far earlier than in Europe. It seems to be forgotten that Egypt is in Africa, not in Europe, and that arguments from European knowledge do not necessarily hold good for Egypt. I have it on the authority of my colleagues in the Ethnographical Department of the British Museum that many negro tribes have worked iron from time immemorial, and have

never passed through a copper age. May not the knowledge of worked iron have reached the Egyptians from inner Africa at a remote period, long before they began generally to abandon copper and bronze for iron (as far as weapons and tools were concerned) about the fourteenth century B. C.?»

Upsal, novembre 1905.

Ernst Andersson.

Sur La Table de la Rédaction se voient, entre autres les volumes suivants destinés à être examinés prochainement:

LE PAGE RENOUF, Egyptological and philological essays. Volume III ed. by Édouard Naville and W. Harry Rylands. Paris. Leroux. 1905.

G. MASPERO, Les contes populaires de l'Égypte ancienne. Troisième édition. Paris. E. Guilmoto. 1905.

HENRI MASPERO, Les Finances de l'Égypte sous les Lagides. Paris 1905.

H. J. HEYES, Bibel und Ägypten. Münster. Aschendorffsche Buchhandlung 1904.

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

paraît par fascicules de 4 feuilles d'impression in-8:o; quatre fascicules formeront un volume du prix de **15 Marcs.**

Messieurs les éditeurs sont priés d'envoyer leurs publications égyptologiques au Directeur de la Revue *(Odensgatan 1, Upsala)*, lequel aura soin de les confier à des juges compétents, capables de les critiquer avec impartialité et autorité.

Now Ready—

Volume III, with the original Plates, 25s. net, cloth gilt or: 30 francs, broché.

THE LIFE WORK

OF THE LATE

SIR PETER LE PAGE RENOUF

VOLUME III.

Language, Mythology and Literature of Ancient Egypt.

Edited by

E. NAVILLE and W. HARRY RYLANDS.

The Egyptian portion will occupy four octavo volumes of about 500 pages each.

Published at 25s. a vol. net. cloth or: 30 francs, broché.

by

ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

Upsala. — Imprimerie Almqvist & Wiksell. 1905.

☛ *La reproduction des articles publiés par* ***SPHINX*** *est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.*
☛ *Aucun numéro ne se vend séparément.*

APR 4 191

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

FONDÉE PAR KARL PIEHL

publiée

avec la collaboration de MM. Basset, Daressy, Erman, Iacoby, Lefébure, Lieblein, Loret, Moret, Naville, Pellegrini, Spiegelberg, Steindorff

par

ERNST ANDERSSON
Professeur Agrégé d'Egyptologie à l'Université d'Upsala

Publication subventionnée par l'État

Vol. IX — Fasc. IV

Akademiska Bokhandeln
(C. J. LUNDSTRÖM)
UPSALA

Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte
PARIS

J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung
LEIPZIG

En vente chez:
Williams and Norgate
14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON
and 7, Broad Street, OXFORD

Sommaire

A. Articles de fond: Page

ANDERSSON, Un Passage (Pl. VIII, l. 7—8) du Papyrus N° 3055 du Musée de Berlin 199

SJÖBERG, Inscriptions du temps d'Amenhetep I. — I. Stèle de Kars. 217

B. Comptes rendus critiques:

LE PAGE RENOUF, Egyptological and philological essays. Volume III ed. by Édouard Naville and W. Harry Rylands [ERNST ANDERSSON] 202

A. BAUER und J. STRZYGOWSKI, Eine Alexandrinische Weltchronik, Text und Miniaturen eines Griechischen Papyrus der Sammlung W. Golenischev [F. W. VON BISSING] 220

HERM. JOS. HEYES, Bibel und Ägypten. Abraham und seine Nachkommen in Ägypten. I. Teil [ERNST ANDERSSON] 227

Remarques détachées III sur la »traduction française» de Pistis-Sophia [par ERNST ANDERSSON] 233

Un Passage (Pl. VIII, l. 7—8) du Papyrus N° 3055 du Musée de Berlin

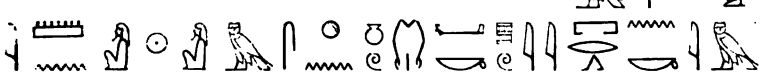
par

Ernst Andersson.

En traitant dans mes cours publics le Papyrus N° 3055 du Musée de Berlin, j'ai fait quelques observations que je voudrais communiquer aux savants égyptologues.

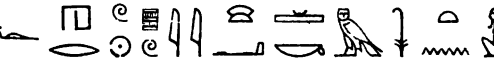
On sait que le papyrus en question, contenant le rituel du culte du dieu Amon, a fait l'objet d'une étude excellente de M. Moret, intitulée: »Le Rituel du culte divin journalier en Égypte» (1902). Je tiens à relever qu'en faisant des cours sur cette partie des papyrus hiératiques du Musée de Berlin, cet ouvrage m'a été d'une grande utilité. De même j'ai mis à contribution l'intéressant compte rendu du travail de M. Moret que nous devons au savant égyptologue M. Naville [1].

Sur quelques points, cependant, je pense qu'il serait utile d'examiner la traduction suivie de M. Moret, et j'ai choisi cette fois le passage Pl. VIII, l. 7—8.

Ce passage se retrouve dans la formule qui s'attache au chapitre que voici »Chapitre d'entrer vers le temple» [2]. Il se transcrit ainsi:


[1] Voir *Sphinx* VII pages 143—150.

[2] Moret, *Le Rituel du culte divin* etc. p. 79.

 . D'après M. Moret[1] nous en obtenons la traduction suivante: »Viens à moi, Amon-Râ, pour cet embrassement dont tu sors ce jour où tu te lèves en roi . . .». Au bas de la page, à propos des mots »pour cet embrassement», M. Moret ajoute dans une note: »*Litt.*: 'en ce tien embrassement'».

C'est la signification »embrassement» du groupe que je prends pour point de départ de l'exposé qui suivra ci-dessous.

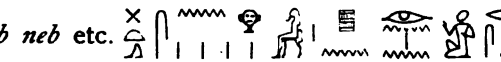
Il est vrai que le mot *seχennu* se retrouve çà et là dans les textes avec les significations »embrasser, embrassement»; c'est ce que nous savons tous grâce au dictionnaire de Brugsch. Mais, en dehors de ces significations, on peut marquer pour le groupe en question une toute autre, à savoir *intronisation*, cfr BRUGSCH, *WB.* VII p. 1108[2] où ce dernier savant nous a indiqué plusieurs passages de texte qui prouvent suffisamment l'emploi de »*sχen*» = »intronisation, installation» ou, pour citer textuellement ses propres mots, l'emploi de »*sχen*» comme »von der Intronisation eines Königs gesagt . . .» Pour compléter les exemples cités par Brugsch, je voudrais mentionner encore un passage se retrouvant dans les *Inscriptions Hiéroglyphiques* de PIEHL, *Première série*, Pl. XX l. 9. On lit ici: . . . . »Il naquit en l'an 5, mois de Thoth, le 7. Il fut intronisé au temple de Ptah . . . .»[3]

Je pense qu'on ne peut pas douter que le mot *seχennu* que nous fait voir le dit passage du papyrus N° 3055 de Berlin ne soit justement le même que je viens de traduire

[1] *Loc. cit.* p. 81.

[2] Cfr d'ailleurs MORET *ibid.* p. 101 note 4: ". . . . On employait le même terme pour désigner l'intronisation des Apis . . . . des dieux et des rois etc."

[3] PIEHL, *Inscr. Hiérogl.* I, *Commentaire* p. 24.

par »intronisation, (place d')installation», c'est-à-dire dans cet endroit simplement *trône*. Il va sans dire que je me vois forcé de révoquer en doute l'exactitude de la signification »embrassement», lorsque je propose de traduire le passage entier cité ci-avant: »Viens à moi, Amon-Râ, de ce tien *trône* sur lequel tu sors ce jour où tu te manifestes en roi». — A ce propos je veux rappeler encore un passage de texte où nous rencontrons le groupe avec une signification analogue. Ce sont les *Inscriptions Hiéroglyphiques* de PIEHL, *3me série,* qui nous donnent (Pl. X, l. 6) ceci: .... *à ānχu tepu ta ỻer-ḥeb neb* etc.  .... ».... Oh vivants sur terre, tout officiant etc. qui passez devant ce tombeau que je me suis construit pour (place d')installation ...» [1].

Cette petite modification que j'ai cru avoir lieu de faire relativement à la traduction de M. Moret du passage Pl. VIII l. 7—8 du papyrus mentionné ci-dessus jette un jour singulier sur l'assertion suivante de M. Moret, lorsqu'il explique »l'embrassement du roi et du dieu» (p. 87): »Les tableaux qui illustrent les textes d'Abydos ne nous montrent pas cet embrassement; il n'était peut-être pas effectif dans le cérémonial abrégé du rituel quotidien, mais les statues divines, aux membres articulés, pouvaient se prêter à une étreinte, et souvent dans les temples l'embrassement est figuré, tel qu'il se pratiquait aux jours de fête (cf. pl. II)».

Upsal, novembre 1905.

[1] PIEHL, *ibid. Commentaire* p. 8.

LE PAGE RENOUF, Egyptological and philological essays. Volume III, edited by Édouard Naville and W. Harry Rylands. [*First Series* of »The Life-Work of Sir Peter Le Page Renouf»]. Paris. Leroux 1905. IV et 558 pages grand in 8vo.

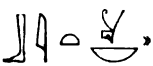
La préface dont Lady Le Page Renouf a fait précéder le troisième volume de »The Life-Work etc.» nous annonce entre autres que le 4me volume comprendra »The Book of the Dead with over 60 plates» et »a biographical record». Originairement — comme on avait fait savoir aux lecteurs déjà à la préface du premier volume — on avait pensé à exclure de »The Life-Work» l'édition de »the Book of the Dead»; »the Hibbert Lectures» et la publication excellente: »Egyptian Grammar», c'est-à-dire les trois travaux les plus monumentaux que notre science doit à la plume de Renouf. Certainement cette exclusion serait extrêmement regrettable au moins en ce qui concerne la »standard edition of the Book of the Dead»; c'est que ce travail que Renouf avait limité à 250 copies seulement n'est plus accessible aux savants égyptologues. Sachant qu'il n'en est pas de même avec »The Hibbert Lectures», ni avec la »Egyptian Grammar», nous devons tous saluer avec joie la promesse de rendre accessible encore l'édition de Renouf du »Livre des Morts» en la faisant paraître dans le prochain volume de »The Life-Work», et le »Sphinx» surtout sera bien flatté d'en présenter à ses lecteurs le compte rendu, si tant est que par l'en-

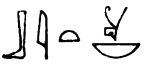
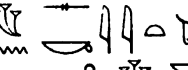
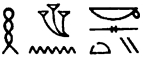
voi du volume à venir l'aimable femme du regretté savant anglais nous en fait demande.

Ce qui est plein d'intérêt c'est que le présent volume comprend l'article intitulé »Another version of Chapter CXXIV of the Book of the Dead» (pages 403—411) et cinq lettres écrites de Le Page Renouf à Chabas (pages 413—432). Sur l'initiative personnelle de Lady Renouf le memoire mentionné ainsi que cette petite partie de la vaste correspondance de son regretté mari sont unis dans le troisième volume de »The Life-Work». Nous tenons tous à en remercier Lady Renouf, vu que l'article »Another version of Chapter 124 etc.» n'a pas été jusqu'ici publié — d'après les termes de la préface, il était »intended for the Proceedings of the Society of Biblical Archæology» et fut retrouvé »in MS. and in print, with a direction in Sir Peter's hand-writing that it should be published» — et ensuite que les cinq lettres adressées à Chabas »dont les originaux sont conservés dans la famille de Chabas» et qui »sont publiées ici d'après des copies faites obligeamment par M. Philippe Virey» (p. 413) donnent une idée de la grande valeur scientifique de la correspondance de Sir Peter. A cause des notices fort instructives que contiennent ces cinq lettres, nous sommes vivement convaincus de l'utilité pour notre science, s'il était possible de rendre accessible encore cette partie intéressante des occupations littéraires du grand savant anglais. Mais il ne faut pas tout demander. Nous devons cependant regretter — comme l'a fait Lady Renouf elle-même (p. III) — que »of his many instructive letters to friends, and even to strangers who applied to him for information, those to Mr. Chabas are the only ones that have been available for reproduction. This is certainly a loss to science. The letters, in particular those to Dr Hincks and Mr. Goodwin, written before scientific perio-

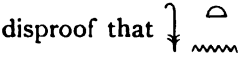
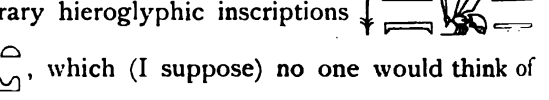
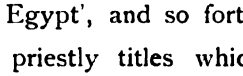
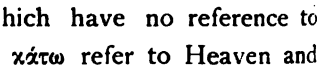
dicals afforded an opportunity for the interchange of ideas and discoveries, would, to judge from the replies, have been of universal interest».

Les mémoires qui sont réunis au troisième volume de »The Life-Work» sont tous éminemment instructifs. Plus on relit les articles nombreux, plus on apprend, et il est souvent difficile d'exprimer ce qu'on éprouve en reconnaissance envers ce grand génie auquel notre science doit tant de vérités, tant de belles découvertes. A cela s'enchaîne aussi un sentiment de la difficulté de se rendre compte d'une manière suffisante des idées autour desquelles l'exposition de chaque question particulière s'est liée. C'est ce que nous voudrions souligner préliminairement de sorte que nos lecteurs ne se sentent pas trompés du procédé que différentes circonstances nous ont obligé de choisir ci-dessous. Les études magistrales de Sir Peter Le Page Renouf gagnent le plus à être relues depuis le commencement jusqu'à la fin. Si l'on s'est appliqué sérieusement à étudier de près chaque article, on comprendra facilement combien on a appris par là: on se fera une idée de la grande valeur du travail scientifique de Renouf, et alors chacun de nous partagera entièrement l'avis du grand savant M. Naville, lorsque dans une lettre à laquelle Lady Renouf fait allusion dans la préface du présent volume, il a dit: »Oui, j'ai beaucoup appris par ce travail».

Le premier mémoire que nous fait voir le troisième volume de »The Life-Work» est intitulé »A difficult passage in the Pyramid Text of King Teta». L'objet de cet article est, suivant Renouf, de fournir une réponse aux questions qui lui ont été adressées sur »the subject of the word  », et dans ce but il a choisi cette fois de commenter un passage de texte où se retrouve ce groupe. Notre

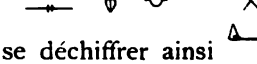
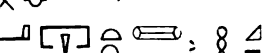
auteur a déjà présenté ses idées sur l'explication du mot en question (cfr la troisième des »Notes»[1] insérées dans le 2me vol. de »The Life-Work» page 442 et suiv., note qui a pour rubrique » not the king of Upper Egypt, and not to be read *bit* or *bàt*» et où nous lisons entre autres ceci (p. 445): »The word  occurs nowhere else, and may be a mistake. If correct it may mean *a skull cap*, for anything we know to the contrary etc.»), et il y renoue ici la discussion de la même question par ces mots (p. 2): »I had thrown out the suggestion that *bàt* might be a skull-cap, and I have been asked for evidence on the subject of skull-caps. It is easily produced, and tends to throw light upon other points». De la manière différente dont les dieux et les rois sont représentés en portant leurs couronnes il tire la conclusion, semble-t-il, que (p. 3) »the skull-cap may, in the absence of the wig, have invariably been the immediate covering of the head when the large crowns were worn. It is highly improbable that the head was left bare under the open red crown». — Encore deux mots provenant du passage de texte à expliquer font le sujet de quelques observations. Ce sont: 1)  »*ḥensekit*», se rencontrant aussi sous la forme  , veut dire »a false lock attached to one side of the head. It was worn in early times by both boys and girls, and always continued to be worn by princes and princesses etc.» La planche reproduite au commencement du présent volume nous fait aussi voir plusieurs figures représentées avec cette boucle. 2) *mentu*. Relativement à ce mot Renouf rejette simplement l'interprétation de M. Maspero suivant laquelle le groupe en question désignerait les barbares qui portent ce nom. »There

[1] Réimprimées des *Proceedings* vol. XIV pp. 17—25 (1891).

is nothing in the text», dit Renouf, »to show that human beings, native or foreign, are intended». Tout en se réservant pour une autre explication, lorsque ce mot des textes des pyramides sera retrouvé écrit avec un déterminatif qui peut en indiquer la signification exacte, Renouf est porté à croire que *mentu* désigne »the fillets to which the *ḥensekit* or false lock was attached». — Sans faire en aucune façon la critique de cette assertion, nous croyons cependant utile de rappeler un passage emprunté au dictionnaire de Brugsch renfermant une combinaison *ḥensek mentu* qui dans une certaine mesure peut éclaircir l'interprétation de Maspero: nous entendons le passage suivant: [1] »er hat verschnitten die lockigen Haare (Bärte) der asiatischen Mentu». — Vers la fin de la présente étude nous lisons (p. 4) entre autres ceci: »I once more assert without fear of disproof that  *never* means king of Upper Egypt, or king of Lower Egypt, and that all passages are mistranslated and misinterpreted in which these renderings occur. The Sun, the great king τῶν τε ἄνω καὶ τῶν κάτω χώρων of the Rosetta inscription, is like the Osiris in the contemporary hieroglyphic inscriptions  , which (I suppose) no one would think of translating 'King in Heaven of Upper Egypt, King upon Earth of Lower Egypt', and so forth.  and  are divine and priestly titles which have no reference to earthly geography, and ἄνω and κάτω refer to Heaven and that which is below Heaven». Cette assertion demande à être regardée dans la lumière que les résultats des recherches

[1] Brugsch, *WB.* Suppl. p. 797. Cfr De Rougé, *Inscript. Hiérogl.* Pl. 29 l. 4.

modernes sur le domaine de l'égyptologie doivent jeter là-dessus.

Après la petite note sur »The cat in ancient Egypt», réimprimée de »The Academy», n° 1083 p. 107 (1893), nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'article suivant, intitulé »Hypocephalus from Luxor». Ici Renouf a fait la description d'un hypocéphale (reproduit sur les planches 3 et 4 du présent volume), et il en a fourni l'explication des légendes mystiques. L'inscription hiéroglyphique déchiffrée et traduite (p. 11) semble demander une petite modification. L'expression  doit, selon toute vraisemblance, se déchiffrer ainsi  , et la traduction en est non »may they grant bread, beer», mais plutôt: »qu'ils donnent un repas funéraire en pain, en bière». Parmi les nombreuses variantes qui éclaircissent la signification du groupe , il serait utile de rappeler le passage que voici: etc. se retrouvant dans les *Inscriptions Hiérogl.* de PIEHL *3me série* Pl. 17 l. 7 et qui, suivant le regretté savant suédois, se rend ainsi: »qu'il donne un repas funéraire en pain, en bière etc.»

Le mémoire: »Traduction d'un chapitre du Rituel Funéraire des anciens Égyptiens» publié sous la forme d'une lettre adressée à »M. le Professeur Merkel, Bibliothécaire royal à Aschaffenbourg», nous fournit une excellente traduction annotée du chapitre 72 du *Todtenbuch.* Cette étude a pour but d'élever une protestation positive contre l'affirmation prématurée de Alzheimer que (p. 13) »les plus chaleureux partisans de Champollion avouent qu'il serait impossible, d'après son système, de lire et d'expliquer un chapitre entier du

Todtenbuch, et bien encore moins un des papyrus historiques». Rien d'étonnant à ce que cette assurance a excité Renouf à la réfuter nettement par ces mots: »Si M. Alzheimer avait bien voulu consulter quelqu'un des partisans de Champollion au lieu de répéter les sottises rêvées par un des plus acharnés et des moins intelligents[1] de leurs adversaires, il aurait appris combien cette assertion est loin de la vérité». Mais notre auteur ne se borne pas seulement à redresser ainsi Alzheimer, il veut indiquer des preuves pour l'impossibilité de ce raisonnement et la meilleure qu'il ait pu donnée c'est évidemment celle de traduire lui-même »un chapitre entier» du *Livre des Morts*. Voilà ce qu'il a fait aussi, lorsqu'il passe à fournir une traduction suivie du chapitre 72. — C'est un trait caractéristique de Renouf que cette modestie dont il aime à envelopper les résultats uniques de ses recherches sur différentes parties du *Todtenbuch*. Elle s'est manifestée ici par ces mots (p. 16): »Je suis bien loin de vous offrir ce travail comme quelque chose de parfait en son genre. Il n'y a que deux ou trois ans que je m'occupe de ces études, la plus grande partie de mon temps est due à des devoirs plus importants, et dans ce moment-ci je me trouve loin des ressources littéraires et autres, dont on a besoin en pareil cas, — même de la plus grande partie de mes propres notes. Cependant, comme mon intention n'est pas de montrer mon adresse à découvrir le sens de groupes qui n'ont pas encore été expliqués, mais de prouver jusqu'à quel point on peut faire son chemin dans des textes nouveaux à l'aide des textes qui ont déjà été traduits et analysés, cet essai atteindra son but peut-être aussi sûrement que si c'était un travail plus parfait» — et la même modestie éclate aussi ailleurs: il suffit de rappeler le travail »Hieroglyphic Studies» dont le troisième article, intitulé »A Prayer from the Egyp-

[1] Cfr la note au bas de la page 14 du présent volume.

tian Ritual»[1] et publié en 1862, traite justement du même chapitre du *Livre des Morts* qui, dans cette lettre adressée à M. le Professeur Merkel, a fourni à notre auteur la matière d'une étude instructive et excellente à la fois.

Quatre comptes rendus critiques de différents travaux suivent immédiatement le mémoire dont nous venons de parler. Le premier des quatre s'occupe de l'ouvrage de De Rougé: »Rituel Funéraire des anciens Égyptiens»; le deuxième fournit quelques remarques utiles sur »Die Grabstele des Priesters Ptah'Emwa mit Interlinear-Version und Commentar von Dr S. Reinisch»; le troisième parle de l'ouvrage intéressant de M. Lefébure, intitulé »Traduction comparée des Hymnes au Soleil, composant le XVe chapitre du Rituel Funéraire Egyptien», et le quatrième est consacré au travail »Hymne au Nil, publié et traduit par G. Maspero». Nous passons tous ces petits articles sans même rendre compte de l'appréciation de la part de Renouf de chacun des ouvrages critiqués. Ce qui peut probablement intéresser les lecteurs de Sphinx, c'est le jugement favorable que Renouf a porté sur notre honoré collaborateur, M. Lefébure, lorsque, à propos du dit travail de ce dernier savant (paru *en 1868*), il dit entre autres ceci (p. 36): »Egyptologists must rejoice to find in M. Lefébure a most valuable accession to their ranks. His introduction and his notes show a very considerable knowledge of the contents of the Ritual, and will be read with interest and profit by the most advanced scholars».

L'étude qui suit ces articles est intitulée »Nile Mythology». C'est un exposé instructif sur les noms les plus fréquents du Nil avec l'explication intéressante de leurs sens etymologiques. Évidemment nous avons encore beaucoup à

[1] *Vol. I* p. 276.

apprendre par ce mémoire que le grand savant anglais avait originairement inséré dans les *Proceedings* vol. XIII, pp. 4—11.

Nous rencontrons ensuite le mémoire: »The Title of the Book of the Dead» qui est divisé en deux parties. La première partie comprend l'explication philologique du titre connu du *Livre des Morts* *per em heru*. C'est essentiellement la traduction: »coming forth from the light of day» (p. 53), fournie par M. Lieblein de ce *per em heru* que Renouf a soumise à un examen sévère. »Professor Lieblein will, I trust, pardon me for saying», nous dit Renouf (p. 51), »that he has not by any means 'philologically demonstrated' the incorrectness of M. Lefébure's interpretation of the Title of the Book of the Dead, or offered any evidence in behalf of his own view». Puis Renouf passe à faire l'analyse de l'interprétation de M. Lieblein — analyse qu'il résume par ces mots (p. 54): »'Coming forth by day' is the only version of the title of the Book of the Dead which appears to me admissible, and M. Lefébure has shown that the contents of the book are in perfect harmony with this». — Dans la deuxième partie Renouf a fait quelques considérations générales sur l'étude de cette intéressante collection des textes religieux que nous connaissons à titre du *Livre des Morts*. De ces considérations très utiles et qui à plusieurs points de vue méritent d'être regardées comme une espèce d'introduction au »Livre des Morts», malgré l'affirmation assez modeste de l'auteur que (p. 57) »the foregoing remarks are not intended to serve as an Introduction to the Book of the Dead. Such an introduction can only be written after the completion of the translations which will shortly appear in these pages», nous nous permettrons, au profit de nos lecteurs, de faire la glane suivante: 1) (p. 56) »The difficulties which have to be overcome in a translation of the Book of the Dead

arise partly from the book itself and partly from the imperfection of our knowledge. And some of these difficulties may be summarily mentioned». — »The Book of the Dead is not a book in the usual sense of the word; it is not a literary whole, with a beginning, middle and end; it is a mere unmethodical collection of religious compositions (chapters), as independent of each other as the Hebrew Psalms. No two copies of the better periods contain the same chapters or follow the same order. The text of each chapter is in the highest degree uncertain, and was already so at a very early date. The various readings arise partly from the differences of meaning attached by the copyists to certain groups or words, but in great part from the gross carelessness or ignorance of the copyists. The restoration of the text is rendered the more difficult by the existence of several successive stages of the book, and it is only with reference to one of these stages (extending from the XVIIIth of the XXth dynasty) that a critical apparatus has been provided in the splendid edition of M. Naville». — 2) (p. 57): »No one is capable of translating a single chapter of the Book of the Dead, who has wrong ideas about the religion and mythology of Egypt, and is unable to understand the numerous technical or mystical expressions which everywhere occur».

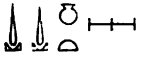
Aussi important que ce mémoire dont nous avons cherché à résumer les points capitaux, aussi importantes et instructives sont toutes les études que comprend le présent volume sur »The Book of the Dead». Nous mentionnons surtout les suivantes: 1) »The Egyptian Book of the Dead. Meanings of certain primitive words» (pp. 59—62). 2) »The Horse in the Book of the Dead» (pp. 63—64). 3) »Two Vignettes from the Book of the Dead» (pp. 73—76). 4) »The Book of the Dead. The Papyrus of Ani in the British Mu-

seum» (pp. 77—82) — mémoire que l'auteur a originairement publié sous le titre: »Remarks on the Translation of the Papyrus of Ani».[1] 5) »Another Version of Chapter CXXIV of the Book of the Dead» (pp. 403—411). En répétant que ces articles gagnent le plus à être étudiés en détail, nous renoncerons à notre intention d'en fournir les résumés: nous conviendrons qu'ils représentent tous des travaux parfaits par lesquels nous avons appris et apprendrons encore beaucoup.

Après une petite »Note in reference to a paper of M. Révillout on a papyrus containing a discussion between a jackal and the Ethiopian cat» vient ensuite (p. 67) un excellent mémoire, intitulé »Conscience in Egyptian Texts» qui demande à être mentionné à propos des études citées ci-avant, vu qu'il comprend quelques contributions à l'intelligence des lignes 34—36 du chapitre 64 du *Livre des Morts*.[2] Ce passage de texte renferme deux mots pour désigner le cœur à savoir *ȧb* et *ḥāti;* c'est à l'explication étymologique de ces groupes que Renouf relie la remarque (p. 69) que les deux mots *ȧb* et *ḥāti* »have primarily a physical sense, but in Egyptian, as in most other languages, the heart becomes the seat and organ of attention, sense, feeling, understanding, judgment, and every other imaginable department of thought. It is even identified with the personal self». Et il ajoute que personne ne saura guère douter que dans le texte en question le cœur ne désigne justement la conscience — assertion en faveur de laquelle notre auteur indique, vers la fin de cet article, encore deux passages de texte. — Parmi les autres remarques que notre excellent auteur nous a fournies ici, il faut signaler encore ce qu'il a dit sur le groupe . Dans les »Miscellaneous Notes on Egyptian

[1] Voir l'Erratum au commencement du présent volume.

[2] Cfr *pages* 341 et suiv. du premier volume de "The Life-Work".

Philology» (cfr Vol. I p. 343) nous retrouvons une courte notice sur l'écriture de ce mot; par l'étude dont nous nous occupons à présent nous apprenons que la signification en doit être non »judge», mais »divine powers». En ce qui concerne la lecture *t'at'anutsu* au contraire, nous croyons utile de renvoyer aux *Notices* § 50 de PIEHL[1] où, à propos du signe ⊢⊢, il est dit entre autres ceci: »Il faut aussi, à ce sujet, signaler la variante bien connue du mot très-usité  , ce qui évidemment nous porte à établir l'équation ⊢⊢ = *(suten)*».

Le mémoire »Astronomical Observations in the fifteenth century before Christ» (p. 85) doit être rattaché au suivant, intitulé »Calendar of Astronomical Observations found in royal tombs of the XXth dynasty» (p. 97). Ces études excellentes dont la première est réimprimée d'après *The Chronicle* (Jan. 25, 1868) et la seconde d'après les *Transactions* (vol. III pp. 400—421, 1874) s'occupent toutes les deux d'un sujet plein d'intérêt et méritent l'attention spéciale de tous les égyptologues. Elles nous donnent le désir d'en résumer brièvement les points capitaux, mais nous remettrons à nos lecteurs de le faire eux-mêmes. C'est le seul moyen pour faire de sorte que *rien* de tout ce que notre auteur nous a enseigné par les dits travaux ne soit oublié ou, si rien n'est omis, que l'enchaînement des idées entre elles ne soit pas brisé.

Vient après ces études instructives l'article intitulé »The royal tombs at Bībān-El-Molūk and 'enigmatical' writing», originairement publié dans la *Zeitschrift*, 1874 pp. 101—105. Une longue série d'exemples empruntés au tombeau de Ramsès VI est invoquée ici dans le but de prouver l'emploi de

[1] *Sphinx* V, p. 64.

l'écriture énigmatique. Un point ou l'autre dans ce mémoire pourrait demander l'explication, mais il faut se rappeler que l'intention de notre auteur, en publiant l'exposé en question, était seulement de »call attention to an interesting topic, not to exhaust it».

Deux comptes rendus — l'un consacré à l'ouvrage de F. Chabas: »Le Calendrier des jours fastes et néfastes de l'année égyptienne, traduction complète du Papyrus Sallier IV», l'autre au travail de J. Dümichen, intitulé »Eine vor 3000 Jahren abgefasste Getreiderechnung» suivent immédiatement l'étude sur »Enigmatical Writing»; ensuite nous rencontrons le mémoire »The Earliest Epochs of authentic Chronology». Nous n'avons pas l'intention de fournir le compte rendu de cette dernière étude qui représente en elle-même un assez grand travail. De même nous passons les six petits articles qui suivent: »The Pharaoh of the Exodus»; »The sign »; »The name of Pharaoh»; »The supposed name of Judah in the list of Shoshenq» — notice publiée par Max Müller qui a donné lieu à quelques remarques utiles de la part de Renouf —; »Tablet of the seven years of famine» et enfin la »Note on Egyptian regnal years in reference to a paper of Mr. Griffith on 'the ancient Egyptian year'». Non que ces petites études ne contiennent plus d'une explication excellente de certains points importants de notre science et qu'elles soient d'un moindre intérêt. En aucune façon! Mais nous nous voyons obligé de restreindre un peu notre compte rendu du présent volume sur lequel nous nous sommes peut-être déjà trop étendu.

Par l'article »The Inscription of Aahmes, son of Abana, translated» (p. 221) dont Birch semble avoir composé l'introduction, nous tombons sur une autre catégorie de mémoires

réunis dans ce volume, à savoir ceux dont le sujet est de donner une traduction suivie d'un texte égyptien ou d'en fournir une interprétation analysée. De ce nombre sont, en dehors de celui dont nous venons de lire le titre, encore les mémoires suivants: 1) (p. 227) »Inscription of Queen Hatasu on the base of the great obelisk of Karnak, translated»; 2) (p. 235) »Inscription at Kūm-El-Aḥmar» et (p. 243) »Note on a dated inscription of Amenophis III» — les deux derniers fournissant d'excellentes notes de philologie; 3) (p. 249) »Abstract of criminal proceedings in a case of conspiracy in the time of Rameses III, translated» — mémoire où nous obtenons la traduction du texte hiératique bien connu à titre du »Papyrus judiciaire de Turin»; 4) (p. 261) »The Pastophorus of the Vatican (XXVIth dynasty)» où l'auteur a fourni la traduction de »a number of hieroglyphic texts inscribed upon a small statue now in the Gregorian Museum at the Vatican»; 5) (p. 347) »The Tale of two brothers, translated» et enfin 6) (p. 363) »The Tale of Setnau, from the version of Dr Heinrich Brugsch-Bey». — Naturellement il ne sera pas question d'examiner de près ces versions. Rien ne nous semble nécessiter un pareil procédé. Nous rappelons seulement que plusieurs des textes que Renouf a interprétés ici, sont traités par d'autres savants. Ainsi par exemple la série des textes traduits dans l'article »The Pastophorus of the Vatican» se retrouve dans l'ouvrage de Brugsch: »Geschichte Aegyptens unter den Pharaonen» (1877) pages 748—751; Renouf déclare lui-même que la traduction à donner (p. 262) »will be found still more frequently to agree with that of Dr Brugsch, whose example I have followed, first in the order of the inscriptions translated, and secondly in the suppression of the name and titles which precede each of these inscriptions». — Puis »The Tale of Setnau» a fourni le sujet d'un traitement renouvelé entre autres de la part de M. Hess (cfr »Der demo-

tische Roman von Stne Ḫa-m-us», 1888) et dernièrement de la part de M. Maspero dans son travail intéressant: »Les contes populaires de l'Égypte ancienne», dont nous venons de recevoir la 3me édition »entièrement remaniée et augmentée». Ce dernier travail comprend encore une traduction du »Conte des deux frères» — conte qui est traduit aussi en suédois par Piehl sous le titre »En gammal saga» dans sa brochure »Bilder från Egypten» (1896).

Plusieurs études magistrales figurent encore dans le présent volume. Bien qu'il serait plein d'intérêt de parler des plus importantes d'entre elles, nous sommes cependant obligé de finir. Nous avons cherché autant que possible à faire saillir le travail utile et infatigable de Renouf — le grand maître auquel notre science doit tant — et nous l'avons fait dans le but de rendre honneur à sa mémoire. — Ce nous est un plaisir et un devoir de reconnaître l'exactitude incontestable avec laquelle MM. ÉDOUARD NAVILLE et W. HARRY RYLANDS ont revu et rédigé le troisième volume de »The Life-Work» ainsi que de constater le grand profit que tous les lecteurs des études instructives de notre auteur tireront de l'index des volumes I—III que M. ALFRED BRYANT a composé et achevé, semble-t-il, avec un grand soin.

Upsal, décembre 1905.

Ernst Andersson.

Inscriptions du temps d'Amenhetep I.

Par

Nils Sjöberg.

I. Stèle de Kars.

Cette stèle est publiée par K. PIEHL[1] et par U. BOURIANT[2]. Les copies diffèrent sur quelques points, mais partout il faut préférer celle de Piehl. Et cette circonstance est d'une telle évidence, que je crois inutile d'en donner les preuves. Pour la traduction on peut comparer la stèle de Ra-sehetep-ab[3] et celle de Mentuhetep, qui se trouvent conservées toutes les deux au musée de Boulaq.

L'an 10, le premier mois de l'été, le premier jour sous la sainteté du pharaon Amenhetep I, qui est aimé par Osiris et qui donne la vie. Ordre de la part de la mère royale en faveur du prince héréditaire, le trésorier en chef[4], l'ami unique, chef des deux maisons d'or et des deux maisons d'argent, l'intendant de la grande maison[5] ... de la reine Ahhotep la vivante, le héraut Kars.

[1] *Zeitschr.* 1888, p. 117.

[2] *Rec. trav.* IX, s. 94.

[3] MARIETTE: Abydos II: 24—26. MASPERO dans: Atti del IV Congr. intern. orient. Firenze 1878. I: 37.

[4] ERMAN: Aegypten, p. 142.

[5] ERMAN: Aegypten, p. 142, traduit ce mot par "Finanzverwaltung".

La mère royale ordonna que l'on te ferait un tombeau[1] auprès de l'escalier du grand dieu, seigneur d'Abydos, que l'on éterniserait toutes tes qualités et toutes tes faveurs, que l'on te ferait ta statue pour l'ériger dans le temple à côté de..... avec leurs titres[2] inscrits sur..... et que l'on te ferait une offrande de mort[3] selon le rituel d'une reine; [tout cela] à cause de l'amour qu'elle a pour le prince héréditaire, le trésorier en chef, l'intendant de la maison, le héraut Kars.

Il est unique dans l'art de charmer, il est uni avec les membres de Sechemet, il suit sa majesté[4] dans les voyages, il entre dans le coeur comme le premier des hommes, il est fils du coeur de sa majesté. Il est véridique quand on lui dit des paroles secrètes en parlant des plans de sa majesté, il porte les paroles[5] à l'intérieur du palais, il trouve le nœud et adoucit[6] l'oppression. Sa majesté se fie à ses paroles qui s'approchent de la vérité, il sait ce que l'on désire, et il brille par ses paroles auprès de sa majesté. Il est très redouté dans le palais de la mère royale, il est d'importance pour les lois[7] et habile dans les paroles secrètes. Il est homme à diriger le palais royal, il cachette la bouche de l'écouteur, c'est un prince qui trouve le nœud, lui, l'intendant Kars. Il veille sur la mère royale sans différence nuit et jour[8], lui, le héraut Kars.

[1] Brugsch: Wörterb. Suppl. p. 544.

[2] var. de .

[3] L'hiéroglyphe qui représente un roi avec une table d'offrande, n'est que la formule écrite d'une manière étrange.

[4] Partout cette stèle a hont-f pour hont-s.

[5] "qui porte les paroles aux humains". Piehl: Inscr. hiérogl. I. Pl. VI. l. 4.

[6] Cfr la stèle de Ra-sehetep-ab.

[7] Je lis

[8] Cfr Brugsch: Wörterb. Suppl. pp. 737, 1330.

Il dit: Oh, vous princes, scribes, officiants, courtisans, recrues, si vous honorez et aimez les dieux de votre ville et si vous voulez léguer vos dignités à vos enfants après que vous aurez parcouru votre âge, dites: Qu'une offrande royale soit accordée par..... Chensu, le porteur du plumet double, le seigneur de la vie, qui donne l'amour, le maître du sarcophage, qui le donne après la vieillesse; qu'il donne l'exaucement, du pain, de la bière, des boeufs, des oies, toutes les choses bonnes et pures qui apparaissent sur l'autel du seigneur du monde, au ka du trésorier en chef, l'intendant de la grande maison, le héraut Kars.

Il est homme de vérité, le premier d'Égypte, vraiment equitable sans mensonge, une lèvre première à peser les mots. Il protège le faible et ôte la pauvreté, il fait avancer un autre homme qui se fie à ce qui sort de sa bouche, il est droit comme une seconde balance quand il rend hommages selon le nom. Il est bienveillant à celui qui prête l'oreille à ses paroles comme un dieu dans son temps, le vrai fils du coeur de sa majesté. Sa majesté la maîtresse de l'Égypte l'a fait avancer, lui l'intendant de tous les produits, l'intendant Kars, fils de Aaqa et de la dame Tascha.

Upsala $^{12}/_{12}$ 1905.

Eine Alexandrinische Weltchronik, Text und Miniaturen eines Griechischen Papyrus der Sammlung W. Golenischev. Herausgegeben und erklärt von Adolf Bauer und Josef Strzygowski. Mit 8 Doppeltafeln u. 36 Abbild. i. Texte Wien 1905.

Auf der Hallenser Philologen-Versammlung legte Bauer den Fachgenossen eine Anzahl Blätter vor, die Facsimilia eines in der Sammlung Golenischev befindlichen Papyrus boten. Es war eine bei einem Händler in Gize erworbene Handschrift, die eine illustrierte Weltchronik enthielt, leider nur in stark zerfetzten Bruchstücken. Das interessante Dokument liegt jetzt in einer prächtigen Veröffentlichung der Wiener Akademie vor. So weit ohne Kenntnis des Originals geurtheilt werden kann, ist der Farbendruck der Tafeln vorzüglich. Die Bearbeitung des Textes selbst aber, bei der der philologisch geschulte Historiker mit dem archäologisch gebildeten Kunsthistoriker Hand in Hand ging, kann als mustergültig hingestellt werden. Ein jeder der Bearbeiter ist seinen eigenen Weg gegangen, aber sie kommen doch beide für die Entstehungszeit der Chronik und den Entstehungsort zum gleichen Resultat. Auf der letzten Seite der Chronik die ein glücklicher Zufall uns anscheinend erhalten hat[1], ist die Zerstörung des Serapeums durch Bischof Theophilos 392 n. Chr. dargestellt. Bald darnach, etwa zu Anfang des 5. Jahrhundert, hat ein Aegyptischer Mönch die Chronik verfasst; er gehörte den Kreisen des Panodoros und Annianos an, aber an Kenntnissen stand er so gar noch hinter dem zuletzt genannten zurück. Die nächsten Verwandten zu dieser Chronik sind der sogenannte Barbarus des Scaliger, von dem Strzygowski nachweist, dass bei ihm in ähnlicher Weise Wort und Bild in der Vorlage zusammen hielten, und die Chronik des Kosmas Indikopleustes, die freilich einer etwas späteren Zeit angehören dürfte[2]. Trotz ihrer Jämmerlichkeit ist diese Chronik wie Bauer in der interessanten Abhandlung über die Agiadenliste nachweist, nicht ohne Bedeutung für die Geschichte der antiken Chronographie, wenn auch der alte Streit zwischen Clinton und Brandis über die fehlenden 30 Jahre dieser Liste durch den Aegyptischen Papyrus nicht gänzlich entschieden wird[3].

Gegenüber Bauers einfach dahinfliessenden Darlegungen stellen die verzwickteren Untersuchungen Strzygowskis höhere

Anforderungen an den Leser, aber dass im Kern die hier vorgetragenen Anschauungen richtig sind, beweisen grade die vielen Uebereinstimmungen mit Bauers Ausführungen. Wer etwa dem Nachweis des jüdischen Elementes bei Strzygowski Unglauben entgegenbringt, der wird sich dort davon überzeugen, dass in dieser ganzen Literatur das alte Testament und seine Auslegung eine hervorragende Rolle gespielt hat und also zwar nicht unmittelbar jüdische Elemente in der Chronik und ihren Bildern zu greifen sind, wohl aber der Einfluss jüdischer und jüdisch-christlicher Tradition[4]. Darin dürfte Strzygowski überhaupt ein wenig zu weit gehen, dass er aus einzelnen Zügen schwerwiegende Thatsachen ableiten und gewissermassen noch die Hände einzelner Maler bei der Chronik am Werk sehen will. Es fehlt da auch nicht an Widersprüchen, in dem die gleiche Erscheinung bald nach der einen, bald nach der anderen Seite ausgedeutet wird[5], aber im Ganzen wird man ihm beistimmen müssen, dass wir hier ein trotz seiner Erbärmlichkeit bedeutungsvolles Zeugnis christlich-ägyptischer Kunst und Literatur vor uns haben, und dass die unbedeutenden Bildchen des Papyrus, nicht nur weil sie aus Aegypten stammen, sondern auch ihrem Kunstcharakter nach Aegyptisch sind. Man kann sogar hierfür noch einiges anführen: der helle Wullst am Kopf der Frau erinnert unmittelbar an den meist Rosa bemalten gleichartigen Wullst Hellenistisch-Aegyptischer Terrakotten und Mumienmasken[6]. Für die Darstellung der Palmen in Abb. 13 lassen sich aus aegyptischen Wandgemälden und Reliefs zahlreiche Parallelen anführen, gerade für die Bildung des Stamms und der Dattelbündel[7].

Die Reihe Koptischer Malereien die Strzygowski gewissermassen im Anhang zusammenstellt, liesse sich noch erweitern, durch ein paar 'Mumienbretter' im Kaiser Friedrich Museum und in meiner Sammlung[8], ferner durch eine Scherbe meiner Sammlung[9]; vielleicht gehört auch dahin ein merkwürdiges aus Aegypten stammendes Holztäfelchen mit einem männlichen Kopf im Bonner Kunstmuseum[10]. Die Koptische Keramik ist nicht ganz so vernachlässigt wie Strzygowski es glaubt: abgesehen von dem Katalog der Kairenser-Sammlung, der vor einigen Jahren kaum wird erscheinen können, wo aber eine grosse Anzahl koptischer Gefässe beschrieben sind, hat Wallis mehrere Beispiele in seiner Egyptian Ceramic art, the Mac Gregor Collection s. 78—79 veröffentlicht. Sie bieten auch Belege für die Scheidung der einzelnen Figuren durch Pflanzen und Pflanzenornamente.

Man mag im einzelnen mit Strzygowski vielfach rechten wollen und bedauern, dass er, der so muthig für den Orient ficht, uns nicht einmal die Entwicklung der Stadtrömischen Kunst, wie er sie sich denkt, in einem sorgfältigen Geschichtsbilde sich ausmalt, man mag auch bedauern, dass er durch Vergleiche wie den der Koptischen Miniaturen mit den Darstellungen prähisto-

rischer ägyptischer Vasen seiner eigenen Sache — denn solche Vergleiche enthalten zwar einen richtigen Kern, werden aber fast notwendiger Weise missverstanden — mehr schadet, als nützt. Bewundernswerth bleibt die Thatkraft, mit der er immer von neuem Material sammelt, veröffentlicht und trotz unzulänglicher Mittel geschichtlich einzureihen sucht. Ganze neue Kapitel der Kunstgeschichte erschliesst er uns, so hier die Geschichte der illustrierten Bücher in vorchristlicher und urchristlicher Zeit. Er beginnt mit Aegypten, wo sich illustrierte Bücher bereits seit dem mittleren Reich nachweisen lassen. Mit Recht erhebt er gegen die namentlich in Deutschland unter ADOLF ERMANS Führung herrschende Aegyptologische Richtung — man sollte sie nur nicht die Philologisch-*Historische* nennen [11] — den Vorwurf, Arbeiten auf Kunsthistorischem Gebiet, namentlich, wo es gilt grössere Zusammenhänge aufzudecken, kein Verständnis entgegen zu bringen. Eine Besserung lässt sich in den letzten Jahren aber doch spüren; zwar SPIEGELBERGS Versuch einer Aegyptischen Kunstgeschichte hat Wert vorzüglich in der Answahl der Abbildungen, aber mehrere Arbeiten SCHÄFERS lassen erkennen, dass man auch in Berlin anfängt einzelnen Erscheinungen der Kunstgeschichte Aegyptens nachzugehen und sich dabei freimacht von der dogmatischen Hast der Arbeiten Ludwig Borchardts, der sich nie Zeit lässt vorurtheilslos seine eigenen oft wunderlichen Theorien einer Nachprüfung zu unterziehen [12]. Von anderer Seite zeigen die Arbeiten Foucarts, Bénédites, Lacaus, C. C. Edgars und Masperos nicht zu vergessen, dass wir besseren Zeiten entgegengehen und aus der Enge der Jungberlinerschule wieder in die geschichtliche Weite von RICHARD LEPSIUS und des auch hier vorbildlichen CHAMPOLLION zurückkehren. So darf man denn hoffen, dass vielleicht auch auf dem Gebiete der Miniaturen oder illustrierten Texte es nicht 'ganz Sache der Kunsthistoriker sein wird, das ungeheure Gebiet zu erobern', denn gerade STRZYGOWSKI zeigt in seinem Versuche, dass es für einen Kunsthistoriker schwer ist, sich hier einzuarbeiten. Wenn er meint, dass der Vatikanische Papyrus eine Scheidung der Kapitel durch die Pflanzensäule zeige, in ähnlicher Weise wie Pflanzen in der Koptischen Kunst und auch in unserem Papyrus die Personen trennen, so hat er übersehen, dass in dem Vatikanischen Papyrus vielmehr eine Halle dargestellt ist — man erkennt deutlich das Gebälke über den Säulen —, in der sich gewissermassen die dargestellten Vorgänge abspielen. Nur die Doppellinien darf man wirklich mit den ähnlich gebildeten Feldern des Papyrus vergleichen, wenn man auf solche Dinge höheren Werth überhaupt legen soll. WIEDEMANN hat STSZYGOWSKI eine ungefähr vollständige Zusammenstellung illustrierter Textklassen gegeben, nur muss ich widersprechen, wenn er meint, dass die sogenannten ältesten Texte auf den Särgen hier nicht in Betracht kämen.

Das Buch von den zwei Wegen, wie es Schack-Schackenburg genannt hat, mit seiner kartenartigen Darstellung der Unterwelt gehört vielmehr an die Spitze der ganzen Entwicklung, bei der Text und Illustration noch nicht in so innigem Zusammenhange sind. Aber grade wenn wir annehmen dass die Illustrationen nicht so wohl zur Verdeutlichung *einzelner* Momente als vielmehr des gesammten Inhalts dienen sollen, verstehen wir den repräsentativen Charakter dieser Bilder, den STRZYGOWSKI treffend hervorgehoben hat, und wir verstehen auch noch ein weiteres, auf den ersten Blick merkwürdiges: So zahlreich die religiösen illustrierten Texte sind (ausser den Papyris kommen hier auch noch die grossen Rituale an den Wänden der Tempeln in Betracht die ohne Bilder z. t. auch in Papyrus erhalten sind) so gänzlich fehlen illustrierte Erzählungen; und doch ist diese Literatur-Gattung an sich in Aegypten so häufig[13], und doch sind, wie MASPERO einmal nachgewiesen, die Beziehungen zwischen vielen Darstellungen in den Gräbern und Momenten, die in den Märchen geschildert werden, ausserordentlich enge[14]. Illustrationen, die einzelne Momente einer Erzählung prägnant darstellen, finden sich eigentlich erst im neuen Reich in den Schlachtenbildern, und der Verdacht liegt nahe, dass diese Schlachtenbilder angeregt sind von den ähnlichen Bildern, die wir im grossen Massstabe zwar erst in den Assyrischen Palästen des 9. Jahrhunderts haben, die aber sich wohl zurückführen lassen auf ältere Vorbilder, für die es genügen mag auf die Stele Naramsins und die sogenannte Geierstele zu verweisen[15]. Es bedarf noch der genaueren Untersuchung wie weit diese historischen Bilder Mesopotamiens, die wir heute an den Wänden der Paläste losgetrennt von den Texten der Annalen finden, ehemals mit ihnen verbunden waren. Für die Aegyptischen Schlachtenbilder, wie die Tributbilder fremder Völker in den Gräbern, glaube ich allerdings wenigstens so viel nachweisen zu können, dass der Zusammenhang einer bildlichen Tradition besteht, dass sie also von einem oder einigen Vorbildern angeregt mutatis mutandis in den Künstlerateliers fortgelebt haben. Man muss sich doch die Vorlagen für die Tempelreliefs ursprünglich auf Papyrus denken, und so kann es wohl sein, dass eine Geschichte der Illustration auch diese Bilder, wenigstens theilweise, wird berücksichtigen müssen.

Doch genug der Ausblicke, die nur zeigen sollen nach welcher Richtung die Forschung meiner Ansicht nach sich zu wenden hat, und die darauf hinweisen sollen, dass vielleicht auch in alter Zeit schon neben einer Aegyptischen, für uns besonders fasslichen Reihe eine Mesopotamische Richtung bestanden haben mag. Sie wäre allerdings anders gestaltet gewesen, als diejenige die Strzygowski als den orientalischen Schmuckstil bezeichnet. Strzygowski selbst macht auf zwei Entlehnungen

aus der Assyrischen Ornamentik in diesem Kreise aufmerksam. Er scheidet für die weitere Entwicklung der Miniaturmalerei zwischen der Aegyptisch-Hellenistischen Art den Text durch Abbildungen zu erläutern, die in unserer Verwendung des Cliches eine erstaunliche Parallele findet, und dem orientalischen Schmuckstil mit seinen reichen Anfangsminiaturen, Einrahmungen u s. f., bei denen der Inhalt des Dargestellten erst in zweiter Linie kommt. Es ist sehr wahrscheinlich, dass Cassiodor die vermittelnde Rolle zwischen dem Orient und dem Abendlande gespielt hat, und während ich nicht immer in der Lage bin wie Strzygowski in einzelnen Zügen bei den von ihm behandelten Bilderhandschriften Hellenistisches und Orientalisches streng zu trennen[16], ist diese Scheidung in zwei Gruppen von unbedingtem Werthe.

Es würde zu weit führen und einer Neuuntersuchung der hier sich stellenden Probleme gleichkommen, wollte ich im einzelnen Strzygowski nachgehen und Zustimmung und Widerspruch begründen. Niemand weiss besser als Strzygowski selbst wie unendlich viel noch zu thun ist. Die Helfer müssen von allen Seiten kommen, Orientalisten im weitesten Sinne, Archäologen, die zugleich gründliche Kenner der Mosaiken sein müssen, Handschriftenkenner und Kunsthistoriker müssen Hand anlegen mit gewissenhafter Einzeluntersuchung; dass aber ein Mann all' diese Gebiete kühn zusammenfasst und sich nirgends durch die Sprödigkeit des Stoffes abschrecken lässt, dass er an Fragmente, über die sein eigenes Werthurtheil wahrlich nicht besonders günstig lautet[17], so viel Arbeit gewandt hat und der Wissenschaft dabei auch wieder vielerlei neues Material zugeführt hat, das verdient mehr als nur Anerkennung, es verdient wirkliche Dankbarkeit.

Fr. W. v. Bissing.

Anmerkungen.

[1] Strzygowski ordnet die Fragmente etwas anders an als Bauer: seine Gründe scheinen mir sehr plausibel. Dass der Papyrus ein richtiges Buch ist, dessen Blattgrösse cirka 24 × 30 cm. beträgt, sei nur nebenbei hervorgehoben.

[2] Natürlich bezieht sich das auf die Urschrift der Chronik. Ob das hier vorliegende Exemplar eine Kopie ist und wie viel später sie anzusetzen ist als das Original, erscheint auch Strzygowski nicht völlig sicher vergl. s. 126, 127 mit 193).

[3] Hingegen entscheidet der Papyrus einen anderer strittigen Punkt, diesmal der Palaeographie: die Spitzbogenunciale ist nach Taf. I verso mit der Rundbogenunciale gleichzeitig, wie *Wilcken* das *Gardthausen* gegenüber behauptet hatte und folglich der ὀξύρυγχος γαρακτήρ bereits für das V. Jahrhundert nachgewiesen. Er wird wohl bis in das 3. zurückgehen.

[4] Vielleicht darf man für den jüdischen Typus mancher Köpfe des Papyrus darauf hinweisen, dass gerade die aegyptische Kunst in der Darstellung der Rassen- und Völker-typen von je her gross war. Sind übrigens die Juden auf den Gratschen' Portraits, gegen die sich geschichtlich ja nichts einwenden lässt, wirklich so sicher?

[5] Orientalisch soll es sein, wenn Ionas bekleidet ist (s. 148), während der hellenistische Typus des nackten Ionas, merkwürdiger Weise' noch im Kosmas Indikopleustes vorkommt. Bekleidet ist er auch in der Kuppel der grossen Oase, wo auch Adam und Eva, Eirene die Scham bedecken. Aber ein Ionasrelief aus Oberaegypten zeigt ihn nackt, mithin hellenistisch. Nackte Gestalten sind aber wie STRZYGOWSKI 'Koptische Kunst' lehrt, in der nachchristlichen aegyptischen Kunst sehr häufig siehe den Index unter 'Frauen'), Frauen ganz so wie Männer. Das schliesst z. T. an spätaegyptische Figuren an, die ihrerseits bis in das mittlere Reich (und wohl noch höher hinauf) zu verfolgen sind. Nach solchen Indicien in hellenistisch und orientalisch scheiden zu wollen (zumal orientalisch sonst bei Strzygowski im Gegensatz zu aegyptisch steht), scheint mir bedenklich, sobald man mehr damit sagen will als das hier im *letzte* Grund orientalisch-syrische und hellenistisch-aegyptische Typen zu Grunde legen, die aber im V. Jahrhundert längst verschmolzen sind. Aus ähnlichen Erwägungen heraus muss ich ablehnen, was s. 157 f. über die Thekla gesagt ist; aus welchem Grunde freilich die Orans auf dieser Stele nackt bis auf das Schamtuch und mit besonderer Betonung der Brüste dargestellt ist, lässt sich nicht sagen.

[6] siehe z. B. ERMAN aegyptische Religion fig. 154, 157. *Recueil de travaux* XVII taf. II fig. 1. Zahlreiche Beispiele bei PETRIE Roman Ehnasieh.

[7] Es mag genügen auf BORCHARDT die aegyptische Pflanzensäule s. 44 ff. und MASPERO Archéologie égyptienne f. 170 zu verweisen.

[8] Sie sollen aus Bawit stammen. Das in meinem Besitz befindliche Exemplar zeigt drei Büsten — die dritte ist sehr zerstört —, vom gelben Grund sich abhebend im quadratischen Feld, das von einem breiten roten und einem innern, schmalen schwarzen Rand eingefasst wird. Die mittlere Büste hatte kurzes krauses, schwarzes Haar, die beiden anderen längeres von gleicher Farbe. Es verdeckt die Ohren und zeigt die von STRZYGOWSKI besprochene Verbreiterung unten wie sie die Sarapisbüste VI verso B und der Engel VII Rekto D haben, ferner der auch stilistisch nahe stehende Phoibamon von Bauit Abb. 31. Der Stil der Köpfe erinnert an die Papyrusbilder ohne ihnen gleich zu sein: die Nase wird gleichfalls durch einen mit der Braue regelmässig verbundenen Haken (nach rechts hin gebildet, aber die Brauen und Lider, die Lippen sind alle durch Bogenlinien ausgedrückt, die dicke schwarze Aussenlinie begleitet stets ein weisser Innenkontur, die hohe Stirn, die nach oben spitz zugeht, erinnert mehr an die Petersburger Tafel Abb. 36, vor allem den Johannes. Auch unsere Bilder sind mit schwerer Hand gemalt. Länge: 1,05 m. Breite: 0,26. Über die Verwendung — allenfalls auch an einer Bilderwand in einer Kirche — lässt sich sicheres nicht sagen. Die Rückseite ist unbemalt. Der Händler gab an, die Bretter hätten zu Särgen gehört.

[9] im Handel erworben. Länge: 0,13 m. Breite c. 0,11 m. Die Scherbe scheint von einem cylindrischen, etwa tonnenartigen Gefäss zu stammen. Sie zeigt drei en face gesehene Figuren, die mit dem Oberkörper über eine durch abweschselnd schwarz und rote Felder auf braunem Grund bezeichnete Mauer hinüber sehen. Die mittlere Figur, mit langem schwarzem Haar scheint weiblich, rechts und links zwei Männer mit kurzem, braungelbem Haar. Die Carnation ist zart rosa, die Augen werden durch weiss gegeben, Lidränder und Brauen durch dünne, schwarze Striche. Die Gewänder, mit spärlicher Faltenangabe, sind braunrot. Dem Berliner Fragment Abb. 33 steht das Stück ziemlich nahe.

Eine zweite Scherbe von einem grossen Voratsgefäss (?) (Hoche: 0,11 Breite: 0,084) zeigt in einem weiss gemalten Kranz mit schwarzer Einfassung einen Kopf (weisse Carnation, schwarzes Haar) auf rotem Grunde. Der Stil entspricht mehr den Miniaturen als den andern Scherben. Die Augen sind durch Kreise wiedergegeben, aber mit schwarzen Pupillen. Auch hier ist die eine Braue mit der Nase aus einem Strich.

[10] ich erwähne es unter allem Vorbehalt, da ich das Stück, als ich es vor Jahren genauer untersuchte, nirgends unterzubringen wusste.

[11] die ungeheuren Verdienste, die sich ERMAN und seine Jünger um die Aegyptische Sprache, das Verständnis und ganz neuerdings auch die Herausgabe der Texte erworben haben, sollen natürlich durch das Vorstehende nicht geschmälert werden. Gewiss war dazu eine starke Einseitigkeit notwendig, von der sich freilich die grossen Begründer unserer Wissenschaft und unter den Spaeteren vor allem MASPERO frei gehalten haben. Die einzigartig günstigen Arbeitsbedingungen, die namentlich seit die Arbeiten für das grosse Wörterbuch dank der Fürsorge S. Maj. des Deutschen Kaisers begonnen haben, in Berlin herrschen, mussten die sprachlichen Studien noch mehr fördern: kommt doch noch auf Jahre hinaus das für das Wörterbuch verarbeitete Material in erster Linie der Berliner Schule zu Gute. ERMANS Aegypten ist kein Gegenbeweis: gerade bei einem Vergleich mit MASPEROS Arbeiten auf dem selben Gebiet erkennt man den grossen Unterschied in der Behandlungsweise: wo die Texte direct zu Wort kommen, ist bei ERMAN der Fortschritt gross, aber wie blass ist die Darstellung der Religion; (ERMANS neustes Buch ruht hier ganz auf MASPEROS Schultern); über Kunst und Handwerk ist bei LEPSIUS, WILKINSON, ja bei ROSELLINI, von de ROUGÉ und MARIETTE PERROT-CHIPIEZ und MASPERO gar nicht zu reden, viel besseres zu lesen, und was *Aegypten* s. 331 über den Fang des Steinbocks steht, erinnert als das alte Recept vom Vogel, dem man Salz auf den Schwanz streut.

[12] Das gilt von der »Pflanzensäule», den Arbeiten über das Alter der Sphinx, der Chefrenstatuen, über die Innenverzieung der Gefässe, ich fürchte auch von seinen chronologischen Erörterungen, so sehr ihm selbst EDUARD MEYER zur Zeit beizustimmen scheint. Wo BORCHARDTS Fachkenntnisse als Regierungsbaumeister mitsprechen, wie bei dem I Band meines Sonnenheiligtums, den Aufsätzen über die aegyptischen Tempel ist die Sache natürlich anders.

[13] Vergl. MASPERO les contes populaires de l'Egypte, soeben in dritter, bedeutend erweiterter Auflage erschienen.

[14] MASPERO Aeg. Zeitschr. 1879, s. 59 f.

[15] z. B. bei LINDL Cyrus s. 15, s. 19.

[16] z. B. wenn er Taf. VII A Rekto in der Wiedergabe der beiden Mäntel aegyptische und griechische Art neben einander findet, (s. 187—88), wenn er s. 188, die Durchsetzung der Figurenkomposition für eventuell syrisch' ansieht. Es mag ja sein, dass das starke Hervortreten der gelben Töne nationalaegyptisch ist, — aber hat in solchen Fragen die Individualitaet des Malers nicht auch etwas zu sagen?

[17] S. 202 f. Dabei enthält der Papyrus doch auch iknographisch mancherlei Interessantes z. B. Reste der ältesten Kreuzigungsdarstellung (s. 139—40), den Kreuznimbus bei Christus (s. 153); für gelungen halte ich den Nachweis, dass der Typus der Hodegetria aus Aegypten stammt (s. 158 ff.). Gewagter scheint mir, was s. 163 f. über den Engel gesagt wird, wenn auch die Deutung an sich richtig ist.

Fr. W. v. Bissing.

HERM. JOS. HEYES, Bibel und Ägypten. Abraham und seine Nachkommen in Ägypten I. Teil. Gen. Kapitel 12—41 inkl. Münster i W. Aschendorffsche Buchhandlung. 1904. *Prix:* 9 M.

Deux égyptologues ont déjà parlé de cet ouvrage. M. Maspero y a consacré quelques pages dans le numéro d'octobre de la »Revue Critique» (1905)[1], et dans le »Journal des Savants»[2] M. Moret vient de nous en fournir un court compte rendu. Tous ces deux savants semblent convenir que l'ouvrage en question est assez important pour mériter l'approbation. Tant qu'il sera question d'un jugement général nous croyons être bien justifié de nous ranger à cette opinion. D'abord nous saluons toujours avec une grande joie les efforts des égyptologues de faire ressortir l'utilité immédiate et même la nécessité d'étudier la langue égyptienne et de se rendre compte de la culture de l'ancienne Égypte pour arriver à l'intelligence complète de certaines parties de l'Écriture Sainte — aussi sommes-nous heureux de reconnaître que dans ces derniers temps, on a beaucoup fait à cet égard. Puis, ce qui est encore de nature à causer de la joie, c'est que les travaux les plus importants de ce genre se sont faits avec beaucoup de soin — l'ouvrage de M. Heyes n'y fait aucune exception. Quiconque n'ignore pas que souvent dans notre science la règle incorruptible qui enjoind à tous de respecter les biens intellectuels des autres n'est point observée — ce n'est pas à nous cependant d'en indiquer les exemples qui d'ailleurs sont tout près, de ces publications dont les auteurs semblent regarder toutes les découvertes faites par d'autres ou en somme tout ce que notre science doit à ces autres comme »Gemeingut der Wissenschaft» — saura sans doute bon gré à notre auteur de l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il a cité les différents ouvrages de l'égyptologie qui ont influencé son exposé. Du reste ce procédé louable amène un autre mérite pour le travail entier: on y obtient de nombreuses indications de la littérature, ce qui est toujours d'une grande valeur.

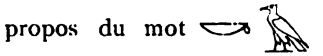
En considérant le présent travail de M. Heyes au point de vue de l'égyptologie on ne saurait s'affranchir de l'impression

[1] Pages 323—24.
[2] N° 10, octobre 1905, pp. 571—72.

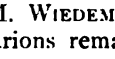
qu'on a devant soi un auteur qui s'est donné de la peine pour éviter des objections contre les opinions qui se rencontrent ailleurs. Généralement, chez lui tout est pacifique; il est vrai qu'on s'aperçoit çà et là de quelques assertions de critique, mais cela s'est fait sous la forme d'un résumé des opinions qui divergent sur un certain point de controverse pour ensuite se décider pour une interprétation ou pour l'autre. Nous tenons à dire que le travail de l'auteur n'y a rien perdu.

»Bei den Untersuchungen, die auf den alten Quellen basieren», nous dit l'auteur dans sa préface (p. VI), »ist die ägyptologische Literatur in möglichster Vollständigkeit benutzt worden». C'est vrai, et il suffit de feuilleter l'ouvrage pour convenir que l'auteur est fort versé dans la littérature égyptologique. Mais il nous semble que sa faculté de limitation n'est pas assez grande. Les nombreuses ressources dont il a puisé et les vastes matériaux dont il s'est servi se sont élancés irrésistiblement sur lui et lui ont causé un vrai »embarras de richesse». Si cela n'est pas, comment faut-il expliquer les longueurs et les réitérations inutiles qui se voient çà et là dans ce travail? Prenons un exemple. L'auteur a fait précéder son exposé d'une introduction qui vise à donner aux lecteurs »einige allgemein orientierende Bemerkungen über die ägyptische Schrift und Chronologie». Relativement à la chronologie il est dit entre autres (p. XIII) ceci: »Auch das im Anfange des 3. vorchristlichen Jahrhunderts von dem ägyptischen Priester Manetho verfasste Herrscherverzeichnis, das uns in Auszügen bei anderen Schriftstellern erhalten blieb, ist nicht imstande, uns zum Ziele zu verhelfen etc.» Un peu plus loin (p. 87—88) nous retrouvons encore une fois une assertion analogue: ».... Manetho aus Sebennytos in Unterägypten ...., der eine ägyptische Geschichte schrieb.... Dieselbe .... ist nur noch bruchstückweise in anderen Schriften enthalten». Et pour chacun de ces passages qui évidemment parlent du même sujet, l'auteur renvoie à »Wiedemann, Ägyptische Geschichte S. 121 ff.»! — D'ailleurs tout le chapitre, intitulé: Josephs Ankunft in Ägypten zur Zeit der Hyksos. Gen. 37, 28» (pages 87—104), est selon nous un exemple typique de cette accumulation des mêmes détails, et il y en a d'autres encore. A cause du grand soin qui est le trait le plus caractéristique du présent ouvrage on saura peut-être pardonner cette impropriété de l'auteur; elle n'influence guère le résultat de l'exposé, mais elle devient fatigante aux lecteurs.

Examiner sérieusement chaque passage du livre de M. Heyes, ce serait entrer dans une critique des ouvrages sur lesquels il a basé ses observations. Un pareil procédé étant sans doute un vote de méfiance contre notre auteur, il faut se borner à faire simplement quelques additions et à marquer çà et là quelques points qui demandent une petite modification.



P. 26. Le chapitre s'occupant des »dem Patriarchen geschenkten Tiere» mentionne le copte ⲉⲥⲟⲟⲩ comme l'équivalent du groupe hiéroglyphique . Ici il aurait fallu renvoyer au dictionnaire de BRUGSCH IV p. 1163. — Le même chapitre touche encore à la question de l'existence du chameau dans les textes égyptiens. A ce sujet à propos du mot , il est dit ceci (p. 27): »Der Name ist kai zu lesen und bezieht sich auf eine Affenart». Pour la dernière donnée l'auteur s'est autorisé d'un mémoire de M. WIEDEMANN dans les »Proceedings 1890 p. 32». Nous voudrions remarquer contre l'assertion de l'auteur que la lecture du groupe cité ci-avant n'est point *kai*, mais justement *kàri*, et ensuite qu'en parlant de la signification vraisemblable du mot, M. Wiedemann cite lui-même Erman, Neuäg. Gram.» où (p. 137) on rencontre l'hypothèse ainsi conçue: »der Kàrī (wohl eine Affenart)». Bien que cette explication ne soit point assurée, nous la mettrons à l'écart à présent. Peut-être trouverons-nous l'occasion de revenir là-dessus en nous occupant d'autres questions lexicographiques.

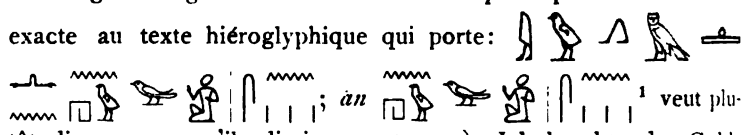


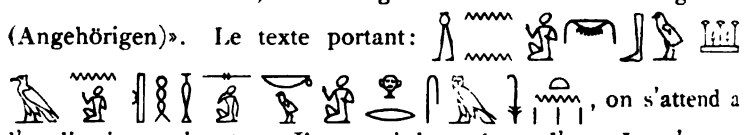
P. 39. La transcription »nen» de la négation qui se voit ici deux fois (cfr »nen nekà ḥemt») doit être remplacée par *an*.

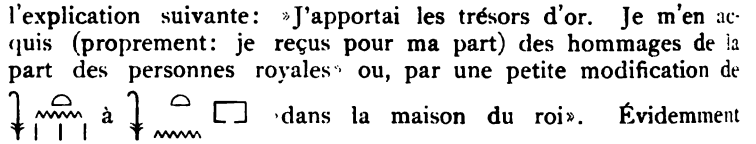
P. 49. Le mot copte ϥⲁϩ se présente ici sous une forme très étrange »ϥⲁϩ», forme qui pourrait être considérée simplement comme faute d'écriture ou d'impression, si, par malheur, la même confusion des caractères ⲁ et ⲁ ne s'était pas glissée à peu près partout. Voici les exemples: 1) *p. 122* »ⲁⲣⲭⲓⲙⲁⲅⲓⲣⲟⲥ»; 2) *p. 124* »ⲙⲁⲧⲟⲓ»; 3) *p. 217* »ⲁⲭⲓ»; 4) *p. 254* »ⲁⲡⲉ ⲣⲉⲕ»; 5) *même page* »ⲁ (Zeichen des Imperativs)»; 6) *p. 255* la même faute deux fois — et enfin 7) *p. 258* l. 4.

P. 59. Vers la fin de cette page l'auteur nous a fourni la traduction d'une partie du texte égyptien racontant l'histoire du nomarque Ameni de la XIIe dynastie. Pour le texte en question l'auteur a renvoyé aux »Denkmäler», II, 122 de Lepsius — il aurait pu ajouter qu'il se retrouve encore dans la »Aegyptische Chrestomathie» de Reinisch[1]. La traduction de l'auteur laisse cependant beaucoup à désirer. 1) La phrase »um Gold für seine Majestät .... zu holen»: .... demande à être modifiée à »pour apporter *les trésors d'or (die goldenen Schätze)* à sa Majesté. 2) »... die die Expedition glücklich überstanden, ohne dass ihnen

[1] Pl. 5.

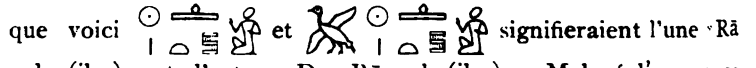




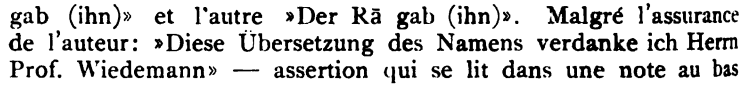


ein Unglück zugestossen wäre» ne correspond pas d'une manière exacte au texte hiéroglyphique qui porte: [hieroglyphs]; *àn* [hieroglyphs][1] veut plutôt dire: »sans qu'ils diminuassent». 3) »Ich brachte das Gold; ich verdiente dadurch, dass ich gelobt wurde von den königlichen (Angehörigen)». Le texte portant: [hieroglyphs], on s'attend à l'explication suivante: »J'apportai les trésors d'or. Je m'en acquis (proprement: je reçus pour ma part) des hommages de la part des personnes royales» ou, par une petite modification de [hieroglyphs] à [hieroglyphs] »dans la maison du roi». Évidemment l'auteur aurait beaucoup gagné à consulter ici la traduction de BRUGSCH qui d'ailleurs date de loin[2]: »Auch fuhr ich aufwärts um herbeizuführen die goldenen Schätze zu Seiner Heiligkeit dem Könige Usurtasen, lang lebe er! Ich zog hinauf mit dem ältesten Königssohne und Thronerben Ameni, Leben, Heil und Gesundheit sei ihm! Ich zog hinauf mit einer Zahl von vier hundert auserwählter Leute meiner Krieger. Sie kehrten glücklich heim, niemand war — abhanden gekommen. Ich brachte das Gold an. Das war der Anfang meiner Auszeichnungen Seitens der Könige».

P. 104. Pour compléter la liste des ouvrages auxquels l'auteur en a appelé à propos du nom »Joseph», nous nous permettrons de renvoyer à »The Life-Work of Sir Peter Le Page Renouf», vol. II pages 132; 139—144.



Pages 105—112 s'occupent de l'explication du nom »Potiphar». C'est un résumé de tout ce qu'on connaît déjà par les recherches des autres. Cependant nous nous croyons justifié de révoquer en doute la donnée d'après laquelle les expressions que voici [hieroglyphs] et [hieroglyphs] signifieraient l'une »Rā gab (ihn)» et l'autre »Der Rā gab (ihn)». Malgré l'assurance de l'auteur: »Diese Übersetzung des Namens verdanke ich Herrn Prof. Wiedemann» — assertion qui se lit dans une note au bas de la page 107 —, nous rejetons sans phrase la traduction »geben» du verbe [hieroglyphs] dans des combinaisons comme p. ex. *Rā ḥotep*, *Ptaḥ ḥotep* et *ḥotep Ptaḥ* etc. etc.



[1] Cfr, pour les significations de *nehu*, BRUGSCH, *WB* III p. 788.
[2] *Geschichte Aegyptens* p. 129.

P. 121. En parlant du groupe hiéroglyphique *seres*, l'auteur dit entre autres: »Wir wissen nicht, ob das Wort seres hier den Sinn eines wirklichen Eunuchen oder den eines hohen Beamten hat. Dass es aber die erste Bedeutung haben kann, dürfte sich aus dem von ihm abgeleiteten koptischen Worte ⲥⲓⲟⲩⲣ ergeben etc.». Ce n'est pas ici le lieu de discuter »le mot seres»; nous rappelons seulement que le copte ⲥⲓⲟⲩⲣ ne dérive point de *seres*, mais évidemment de , conformément à ce que nous apprend le dictionnaire de BRUGSCH [1].

P. 132. Pour fournir un exemple typique des épithètes qui dans les textes égyptiens sont attachées au nom de la reine, l'auteur a choisi une inscription empruntée au tombeau de la reine *Mer-sānʿ* (cfr MARIETTE, Mastaba, p. 183) et qu'il a traduite ainsi: »die, welche die Götter Horus und Set schaut, die sehr milde, die sehr lobwürdige, die Freundin des Horus, die mit dem Herrn des Geiers und der Uräusschlange vereinigte». Cette explication demande une modification. Nous citons le texte: *Hor Set* etc. Il résulte d'une comparaison de cette formule avec la traduction allemande, que l'auteur a sauté l'expression et ensuite qu'il est tombé dans la faute très habituelle, hélas, d'attribuer au groupe la signification »der Herr des Geiers und der Uräusschlange». Pour corriger, renvoyons à *Sphinx IV p. 231* (*Notices* § 45). Là, PIEHL nous a expliqué ce que doit désigner le verbe et d'ailleurs donné la traduction d'une variante de la formule citée ci-avant. Voici ce que, à ce propos, notre regretté maître a dit vers la fin de sa petite notice instructive: »Le verbe se voit déjà aux textes de l'Ancien Empire, p. ex. dans la formule suivante, servant d'épithète à un nom de reine: 'Celle qui voit Horus et Set.....[2] qu'Horus distingue (?), qui est l'amie d'Horus, celle qui *réunit les deux diadèmes*' etc.»

P. 173. Il va sans dire que la transcription *mer* du signe est une faute d'impression au lieu de *her*.

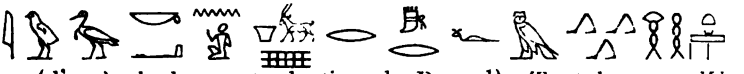
[1] *IV p. 1261.*

[2] Il serait inutile de reproduire encore une fois les groupes hiéroglyphiques qui se voient ici.

Pages 214—216. Les mots *ahat* et *meḫ-urt* ne doivent pas se déterminer par l'image du *taureau*, mais par celle de la *vache*.

Pages 254—256. Pour l'explication de *àbrek* nous renvoyons au travail de M. Spiegelberg »Aegyptologische Randglossen zum Alten Testament» (1904). De même il faut rappeler encore le même travail à propos du »nom Asnat» (p. 263).

Pages 272—273. En parcourant le chapitre intitulé: »Die Inspektionsreise Josephs. Gen. 41, 46», il nous vient à l'esprit une phrase empruntée au »tombeau d'Ameni de Beni-Hassan» et qui justement parle des »tournées d'inspection». La voici:



= (d'après la bonne traduction de PIEHL [1]) »Tout le nome Meh me payait redevance pendant des visites d'inspection perpétuelles».—

Avant de terminer notre petit compte rendu critique, nous voudrions souligner qu'à plusieurs points de vue, le présent travail de M. Heyes mérite l'attention de tous les savants qui s'occupent des questions aussi intéressantes que celles qui pourraient être réunies sous le titre général »La Bible et l'Égypte».

Upsal, décembre 1905.

Ernst Andersson.

[1] *Sphinx VII* pp. 74—75.

Remarques détachées

sur

ΠΙΣΤΙΣ ΣΟΦΙΑ (Pistis-Sophia), ouvrage gnostique de Valentin, traduit du copte en français avec une introduction par E. Amélineau.»

III. [1]

P. 9 *l. 15* »nous t'avons trouvé près de la dernière Limite«. Un coup d'oeil sur le texte copte (p. 17 l. 4) ⲧⲛⲁϩⲉ ⲉⲣⲟⲕ ϩⲁⲧⲙ ϥⲁⲉ ⲛϩⲟⲣⲓⲟⲛ suffit pour prouver l'impossibilité de traduire ⲁϩⲉ par »trouver«. D'ailleurs, un peu plus loin (p. 19 l. 20), nous rencontrons le copte ⲭⲉ ⲧⲛⲁϩⲉ ⲉⲣⲟⲕ ⲉⲧⲣⲉⲛ ϯϩⲓⲱⲱⲕ . . . ., phrase qui veut dire selon M. Amélineau (p. 10 l. 22): »car nous nous tenons près de toi pour te revêtir . . .«. On se demande quel est le motif de cette inconséquence palpable d'autant plus que l'auteur aurait pu consulter, en dehors du dictionnaire de Peyron, encore la traduction latine de Schwartze qui rend fort bien la première phrase ainsi: ». . . vivimus tibi apud ultimum ὁρίου«, et la deuxième: »nam indigemus te, ut induamus te . . .«. Encore un mot pour révéler ce qu'il y a d'arbitraire dans cette »traduction française«. La signification »nous nous tenons près de toi« choisie pour le copte ⲧⲛⲁϩⲉ ⲉⲣⲟⲕ, nous semble très étrange, vu que p. 9 l. 22 nous donne »nous nous tenons tous debout près de toi pour te faire revêtir . . .« comme interprétation exacte de ⲧⲛⲁϩⲉϩⲁⲧⲛ ⲉⲣⲟⲕ ⲧⲏⲣⲛ ⲉⲧⲣⲉ ϯϩⲓⲱⲱⲕ . . . (p. 17 l. 14).

Ibid. l. 24 »le premier Mystère qui possédait deux vêtements« veut correspondre à . . . ⲡⲱⲟⲣⲡ ⲙ̄ ⲙⲩⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲉϥⲟ ⲛ̄ⲥⲛⲁⲩ ⲥⲛⲁⲩ (p. 17 l. 17). ⲉϥⲟ ⲛ etc. ne signifie guère »qui possédait etc.«, mais doit simplement se traduire par »étant deux vêtements« ou »consistant en deux vêtements«. La même traduction peu critique se répète même page l. 28 ». . . de toute sa gloire qui possède deux vêtements: . . . ⲙ̄ ⲛⲉϥⲉⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣϥ ⲉϥⲟ ⲛ̄ⲥⲛⲁⲩ

[1] Suite du *Sphinx* IX, 1 p. 62.

ⲥⲛⲁⲩ (p. 17 l. 22). Comparez, pour vérifier l'exactitude de notre remarque, p. ex. le copte ⲉⲓⲟ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲙ . . . (p. 20 l. 16) que M. Amélineau a traduit par »étant lumineux . . .» (p. 11 l. 21).

Ibid. l. 25. »En outre, celui que nous t'avons envoyé, tu en es digne». L'auteur a ici formé une proposition indépendante du copte ϫⲱⲣⲓⲥ ⲛⲁⲓ ⲉⲛⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲟⲩϥ ⲛⲁⲕ ⲁⲥ ⲕⲙⲡϣⲁ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ (p. 17 l. 18) — ce qui est évidemment fautif. Le contexte demande une proposition dépendante: ϫⲱⲣⲓⲥ prend la place d'une préposition et le génitif du pronom personnel exprimé par ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ renferme en lui les trois vêtements dont il s'agit ici et non seulement ⲛⲁⲓ ⲉⲛⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲟⲩϥ ⲛⲁⲕ. Pour compléter nos remarques sur les lignes 24—25, nous donnerons la traduction suivie du texte de Schwartze à partir de la page 17 l. 13 jusqu'à la ligne 19. La voici: »Viens à nous, car nous nous tenons tous debout près de toi, afin que nous te revêtions du premier mystère et de toute sa gloire de par son propre ordre que nous a donné le premier mystère, étant (consistant en) deux vêtements, pour que nous t'en revêtions, en dehors de celui que nous t'avons envoyé, car tu en es digne . . .».

Ibid. l. 34 ». . . du nom du mystère du Commandant: . . . ⲙ̄ⲡⲣⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲙⲩⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲙⲏⲛⲉⲩⲧⲏⲥ (p. 18 l. 7). Le dernier mot copte est traduit ici par »Commandant», et dans une note au bas de la page, notre auteur a annoncé qu'»il y a ici un mot grec qui n'est pas connu et que je traduis par à peu près». Ce mot ⲙⲏⲛⲉⲩⲧⲏⲥ, inconnu par M. Amélineau, n'est que le grec μηνυτής »dénonciateur».

P. 10 *l. 33* »sur le champ» peut se défendre comme la traduction »libre» de l'expression ϩⲓ ⲧⲉⲧⲛⲟⲩ ⲉⲧⲙⲙⲁⲩ (p. 20 l. 13). D'ordinaire nous la rendons par »à ce moment».

P. 11 *l. 11* »ils m'adorèrent». Le texte de Schwartze porte ⲁⲩⲟⲩⲱϣⲧ (p. 21 l. 4), forme qui ne présente aucun régime. Il faut donc simplement traduire »ils adorèrent». La même remarque s'applique aux mots »ils m'adorèrent en ma présence» (*ibid.* l. 31): ⲁⲩⲟⲩⲱϣⲧ ⲙ̄ⲡⲁⲙ̄ⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ (p. 22 l. 4). Comparez d'ailleurs la »traduction française» p. 12 l. 12 où il y a: »ils adorèrent en ma présence» ce qui rend fort bien ⲁⲩⲟⲩⲱϣⲧ ⲙ̄ⲡⲁⲙ̄ⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ de l'original copte (p. 22 l. 26). Nous trouvons entre autres sur la page 8 l. 20 un exemple où le verbe ⲟⲩⲱϣ se présente avec un régime: ⲁⲩⲟⲩⲱϣⲧ ⲛⲁϥ »ils l'adorèrent».

Ibid. l. 34 »j'arrivai à la seconde Sphère . . .» M. Amélineau a sauté ici les mots ϣⲁ ⲧⲩⲗⲏ. La phrase copte dont il s'agit ici: ⲁⲓⲉⲓ ϣⲁ ⲧⲩⲗⲏ ⲡⲧⲙⲉϩⲥⲛⲧⲉ ⲛ̄ⲥⲫⲁⲓⲣⲁ . . . (p. 22 l. 8) veut donc dire: »j'arrivai *à la porte* de la seconde sphère . . .».

P. 12 *l. 3* »car j'étais lumineux dans le Destin plus que dans la Sphère . . .»: ⲛⲉⲓⲟ̄ ⲅⲁⲣ ⲛⲟⲩⲟⲉⲓⲙ ⲛⲉ ϩⲓ ⲉⲓⲙⲁⲣⲙⲉⲛⲏ ⲡⲣⲟⲩ ⲉ ⲧⲉⲥⲫⲁⲓⲣⲁ (p. 22 l. 14). La »traduction française» nous semble

demander ici une petite modification relativement à l'expression »plus que dans la Sphère», et cette modification est exigée par le contexte. Nous corrigeons ainsi »plus que dans» à »plus que» d'après le copte ⲛ̅ⲣⲟⲩⲟ ⲉ, et soutenons la traduction: »car 'j'étais lumineux' (je rayonnais) dans 'le Destin' plus que la sphère. L'auteur aurait rien perdu de prendre pour modèle ici encore la traduction latine de Schwartze.

Ibid. l. 19 »... et leurs portes furent troublés sur eux-mêmes». Ce qui nous donne l'occasion de nous occuper de cette phrase, ce sont les mots finals »sur eux-mêmes» par lesquels notre auteur a traduit l'expression prépositionnelle ⲉϧⲛ̅ ⲛⲉⲧⲉⲣⲏⲧ (p. 23 l. 8). La faute en est à ce que ⲉⲣⲏⲧ figure avec la signification »-même», signification qui est inadmissible pour ce mot. Chez M. Amélineau cette interprétation erronée est malheureusement naturalisée, semble-t-il, car la ligne 20 de la même page répète la même faute. Là, il a rendu le copte ⲁⲧⲱ ⲁ ⲛⲉⲧⲡⲩⲗⲏ ⲟⲩⲱⲛ ⲉϧⲛ̅ ⲛⲉⲧⲉⲣⲏⲧ (p. 23 l. 10) de la sorte: »et leurs portes s'ouvrirent d'elles-mêmes». C'est très singulier de rencontrer ici les significations »sur eux-mêmes» et »d'elles-mêmes» pour ce ⲉϧⲛ̅ ⲛⲉⲧⲉⲣⲏⲧ, parce que trois phrases analogues dont les deux premières précèdent et la troisième suive les passages que nous examinons sont rendues d'une manière tout à fait différente. Les voici: 1) ⲁⲧⲱ ⲁⲧϣⲧⲟⲣⲧⲣ ⲉϧⲛ̅ ⲛⲉⲧⲉⲣⲏⲧ ⲛ̅ⲥⲓ ⲙ̅ⲡⲧⲗⲏ ... (p. 20, 17, 18): »Les portes ... furent troublées les unes et les autres» (p. 11 l. 4); 2) ... ⲁⲧϩⲉ ⲉϧⲛ̅ⲛ̅ ⲛⲉⲧⲉⲣⲏⲧ (p. 22 l. 17): »ils tombèrent les uns sur les autres» (p. 12 l. 5); 3) ... ⲁⲧϣⲧⲟⲣⲧⲣ ⲉϧⲛ̅ ⲛⲉⲧⲉⲣⲏⲧ (p. 23 l. 23): »ils furent troublés les uns et les autres» (p. 12 l. 29). Il résulte d'une comparaison minutieuse de tous les passages cités que nous nous voyons forcé de réfuter nettement les significations: »sur eux-mêmes» et »d'elles-mêmes». L'expression ⲉϧⲛ̅ ⲛⲉⲧⲉⲣⲏⲧ signifie proprement »les uns sur les autres».

Ibid. l. 23 »dans les Lieux du Destin»: ϩⲛ̅ ⲛⲟⲓⲕⲟⲥ ⲛ̅ⲑⲉⲓⲙⲁⲣⲙⲉⲛⲏ (p. 23 l. 14). Nous corrigeons sans phrase la signification »lieu» pour ⲟⲓⲕⲟⲥ à »habitation» et renvoyons en même temps à la première ligne de la même page où nous lisons justement: »et j'entrai dans les habitations ...», ce qui correspond d'une manière plus satisfaisante au copte ⲁⲧⲱ ⲁⲓ̈ϣⲱⲕ ⲉϩⲟⲧⲡ ⲉ ⲛ̅ⲛⲟⲓⲕⲟⲥ ... (p. 22 l. 11). »Lieu» se rend dans la »Pistis Sophia» par ⲧⲟⲡⲟⲥ, et il n'y a rien ici qui nécessite une pareille variation des mots dans la »traduction française».

Ibid. l. 24 »Et tous les Anges des Æons». D'après le texte de Schwartze qui porte ici: ⲁⲧⲱ ⲁ ⲛⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲙ̅ⲙⲏ ⲛ̅ ⲁⲓⲱⲛ (p. 23 l. 15) on s'attend plutôt à la traduction: »Et tous les anges avec les æons». L'auteur semble cependant avoir considéré ⲙ̅ⲙⲏ ⲛ̅ comme faute d'écriture pour ⲛ̅ⲛ̅. Au cas

que cela fût ainsi, il aurait fallu mentionner dans une note cette petite modification de texte.

Ibid. l. 32 »parce qu'à cause de la grandeur de leur trouble il se mit à fuir . . .»: ⲉⲃⲟⲗ ϩⲉ ϩⲓⲧⲛ ⲧⲛⲟϭ ⲛ̀ⲣⲟⲧⲉ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲉϫⲱⲧⲟⲣⲧⲣ̀ ⲁϥⲥⲱ ⲉϥⲡⲏⲧ (p. 24 l. 2—3). Deux fautes figurent dans la traduction de cette petite phrase. D'abord il est presque inadmissible de former une proposition causale »parce qu'à cause de etc.» du copte ⲉⲃⲟⲗ ϩⲉ ϩⲓⲧⲛ etc., expression qui n'exige que l'interprétation simple »et à cause de etc.», »mais à cause de etc.». Puis, la traduction »il se mit à fuir» que l'auteur a choisie comme l'équivalent de ⲁϥⲥⲱ ⲉϥⲡⲏⲧ doit être simplement effacée. Le verbe ⲥⲱ n'admet jamais, selon mon expérience, la signification »se mettre à». Peyron[1] cite les significations »manere, morari, persistere», — nous les soutenons toujours — et Schwartze a traduit ⲁϥⲥⲱ ⲉϥⲡⲏⲧ par »haud destitit currere», traduction qui l'emporte sur celle de M. Amélineau. Ce que nous venons de dire suffira pour nous justifier de modifier, sur ce point, la »traduction française» à »et à cause de ce qu'il y avait de très effrayant dans leur trouble (proprement »et à cause de la grande crainte de leur trouble»), le grand Propatôr persista à (ne cessa pas de) courir . . .».

Au sujet de la manière étrange de traduire l'expression copte ⲁϥⲥⲱ ⲉϥⲡⲏⲧ par: »il se mit à fuir», nous croyons utile de signaler encore deux passages de la »Pistis Sophia», renfermant tous les deux la même construction. Le premier s'exprime (p. 43 l. 11): ⲁⲥⲱⲱⲡⲉ ⲥⲉ ⲡ̀ⲧⲉⲣⲉⲥⲥⲱ ⲉⲥⲣ̀ⲙⲙⲉⲩⲉ . . ., et le deuxième (p. 45 l. 19): ⲁⲗⲗⲁ ⲁⲥⲥⲱ ⲉⲥⲣ̀ϩⲏⲃⲉ . . . Comment la »traduction française» a-t-elle rendu ces deux phrases analogues relativement à leur construction? La première se retrouve à la page 23 l. 24 et a obtenu la teneur suivante: »Il arriva donc lorsqu'elle eut fini de chanter un hymne . . .»; la deuxième se rend (p. 24 l. 29) ainsi: ». . . et était restée endeuillée . . .» - Les réflexions se font d'elles-mêmes! Enfin, le dernier passage ⲁⲗⲗⲁ ⲁⲥⲥⲱ ⲉⲥⲣ̀ϩⲏⲃⲉ est précédé de ⲁⲧⲱ ϩⲉ ⲁⲥⲗⲟ ⲟⲩ ⲉⲥⲉⲓⲣⲉ ⲙ̀ⲡⲉⲧⲙⲧⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ (p. 45 l. 18), ce qui nous donne naturellement l'envie de traduire ici: »et (parce) qu'elle *avait cessé* encore de faire leur mystère et n'*avait pas cessé* d'être attristée».

P. 13 *l. 5—6* »car le monde n'aurait pas pu supporter la lumière comme elle était en réalité, de peur que le monde ne se désagrégeât . . .». Nous n'approuvons pas cette traduction qui veut correspondre à la phrase suivante du texte de Schwartze: ⲛⲉⲙ ⲛ̀ (*lire* ⲙⲙⲛ̀) ⲯⲱⲙ ⲅⲁⲣ ⲙ̀ⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ ⲉⲧⲱⲟⲩⲛ ϩⲁ ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲛ̀ⲟⲉ ⲉⲧⲉ̄ⲟ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ϩⲛ ⲧⲉϥϩⲁⲗⲏⲑⲉⲓⲁ . ⲉⲙⲙⲟⲛ ⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ ⲛⲁⲃⲱⲗ ⲉⲃⲟⲗ . . . (p. 24 l. 14—16). ⲙⲙⲛ̀ ⲯⲱⲙ ⲅⲁⲣ etc. ne veut pas dire »car le monde n'aurait pas pu», mais simplement: »il n'est pas possible

[1] *Lex.* p. 404.

au monde etc.»; et en ce qui concerne ⲉⲙⲙⲟⲛ, la signification »de peur que», fournie par M. Amélineau, est complètement inadmissible. Dans la deuxième partie de nos remarques sur la »traduction française» nous avons tâché de rendre compte[1] des formes ⲙ̄ⲙⲟⲛ et ⲉⲙⲙⲟⲛ, et là-aussi, nous avons élevé une protestation contre la signification »de peur que». Il serait inutile de nous étendre encore une fois sur le même sujet. L'ⲉⲙⲙⲟⲛ que renferme le présent passage veut dire *sans que*. Ces corrections faites, nous obtenons la traduction suivante: »car il n'est pas possible au monde de supporter la lumière telle qu'elle est en sa vérité, sans que le monde périsse . . .»

Ici même c'est le lieu de rappeler un autre passage analogue de »Pistis Sophia» et de le soumettre à un examen sévère. Nous entendons la phrase: ⲙⲛ ϣϭⲟⲙ ⲅⲁⲣ ⲙ̄ⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ ⲉⲧⲱⲟⲩⲛ ϩⲁ ⲡⲕⲁⲕⲉ ⲙ̄ⲡⲉϫⲣⲁⲕⲱⲛ ϩⲛ̄ ⲧⲉϥⲁⲗⲏⲑⲓⲁ ⲙⲙⲟⲣⲫⲏ · ⲉ ⲙⲙⲟⲛ ϣⲁϥⲃⲱⲗ ⲉⲃⲟⲗ ⲛϥⲧⲁⲕⲟ ϩⲓ ⲟⲩⲥⲟⲡ (p. 335 l. 22—25). La »traduction française» la rend ainsi (p. 174 l. 22—23): »il n'est pas possible au monde de supporter les ténèbres du dragon dans la vérité de sa forme, car il se dissout et périt à la fois». Conformément à ce que nous avons voulu soutenir ci-dessus, nous donnons à ⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲛ ϣⲁϥⲃⲱⲗ ⲉⲃⲟⲗ etc. la teneur suivante: (»il n'est pas possible . . . .»), »sans qu'il se dissolve et qu'il périsse à la fois».

Ibid. l. 8 »soixante-sept mille huit cents fois» veut correspondre à (ⲡ̄) ϣⲙⲟⲩⲛ ⲡ̄ϣⲟ ⲙⲛ ⲥⲁϣϥ ⲡ̄ϣⲉ . . . (lacune) ⲡ̄ⲧⲃⲁ ⲡ̄ⲕⲱⲃ ⲡ̄ⲥⲟⲡ. Cette expression se retrouvant p. 24 l. 20 du texte de Schwartze a fourni l'objet d'une remarque de la part de l'auteur. Dans une note au bas de la page 13, il a tâché de restituer le texte copte dans le but de défendre sa traduction. Nous lisons ici entre autres: »Ce chiffre ne se trouve qu'en partie dans le texte qui a seulement: huit cents sept mille . . ., myriades. Une lacune a emporté le chiffre des dizaines de mille; mais on peut facilement le restituer, je crois, si l'on fait attention que les chiffres vont par progression, que, puisque le chiffre des centaines est huit, celui des mille sept, le chiffre des dizaines de mille doit être six». — Sans entrer dans la discussion de la meilleure manière de restituer ici le texte copte, nous attirons seulement l'attention sur le fait que le point de départ de ce raisonnement de l'auteur est erroné. Le texte ne porte pas seulement: huit cents sept mille . . . myriades», mais »*huit* mille *sept* cents . . . myriades»: ϣⲙⲟⲩⲛ ⲡ̄ϣⲟ ⲙⲛ ⲥⲁϣϥ ⲡ̄ϣⲉ . . . ⲡ̄ⲧⲃⲁ. C'est ce qu'il y a de certain, et ce fait n'autorise point l'auteur à en tirer la conclusion que »le chiffre des centaines est huit, celui des mille sept».

Ibid. l. 16 »(Adamas . . . et tous les Tyrans) . . . commencèrent à combattre sans cause contre la lumière»: . . . ⲁⲩϩⲓ

[1] *Sphinx IX, 1* p. 54.

ⲧⲟⲟⲧⲟⲩ ⲉⲡⲟⲗⲉⲙⲓ ⲉⲡⲭⲓⲛⲁⲛ ⲉⲣⲁⲓ ⲉⲙ ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ (p. 25 l. 5). »Sans cause» n'est pas la signification exacte de ⲉⲡⲭⲓⲛⲁⲛ qui habituellement veut dire »vainement», »inutilement», (»au hasard»). — ⲡⲟⲗⲉⲙⲓ ⲉⲣⲁⲓ ⲉⲙ ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ n'admet guère, à notre avis, la traduction »combattre contre la lumière». La préposition composée ⲉⲣⲁⲓ ⲉⲛ signifie »dans», et le verbe ⲡⲟⲗⲉⲙⲉⲓ se construit dans notre texte régulièrement avec ⲙⲛ, p. ex. . . . ⲭⲉ ⲉⲩⲡⲟⲗⲉⲙⲉⲓ ⲙⲛ ⲛⲓⲙ (p. 25 l. 6); ⲁⲩⲁⲣⲭⲉⲥⲑⲁⲓ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲙⲡⲟⲗⲉⲙⲉⲓ ⲙⲛ ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲙⲡⲁⲉⲛⲁⲧⲙⲁ (p. 38 l. 10), cfr aussi *ibid.* l. 13 et 14. D'un intérêt tout spécial est la construction ⲡⲟⲗⲉⲙⲉⲓ ⲉⲣⲏⲧ= ⲛ, p. ex. ⲁⲩⲁⲧⲁⲕⲧⲓ ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲡⲟⲗⲉⲙⲉⲓ ⲉⲣⲏⲧⲥ ⲙⲡⲟⲩⲟⲓⲛ (p. 26, 4, 5). Or, nous rejetons, sur ce point, la »traduction française» pour donner ensuite l'interprétation que voici: »(Adamas etc.) . . . commencèrent à combattre vainement dans la lumière». Le texte n'a pas désigné l'adversaire; cela ressort des lignes qui suivent: ⲁⲩⲱ ⲙⲡⲟⲩⲥⲓⲙⲉ ⲭⲉ ⲉⲩⲡⲟⲗⲉⲙⲉⲓ ⲙⲛ ⲛⲓⲙ ⲉⲃⲟⲗ ⲭⲉ ⲛⲉⲩⲛⲁⲩ ⲁⲛ ⲉⲗⲗⲁⲩ ⲛⲥⲁ ⲡⲟⲩⲟⲓⲛ . . . (*ibid.* l. 6—7): »mais ils ne savaient pas contre qui ils combattaient, puisqu'ils ne voyaient rien en dehors de la lumière . . .».

A la ligne 19 de la même page se trouve encore un passage: »Il arriva qu'ayant combattu contre la lumière, ils perdirent leurs forces les uns contre les autres, ils tombèrent dans les Æons, ils devinrent comme des habitants de la terre qui sont morts», passage qui demande à être signalé au sujet de ce dont nous venons de parler. Le texte portant ici: ⲁⲥⲱⲧⲙ ⲇⲉ ⲛⲓⲧⲉⲣⲟⲡⲟⲗⲉⲙⲓ ⲉⲙ ⲡⲟⲩⲟⲓⲛ ⲁⲩⲥⲱⲧⲙ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲉⲛ ⲛⲉⲧⲉⲣⲏⲩ ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲉ ⲉⲛⲉⲥⲏⲩ ⲉⲣⲁⲓ ⲉⲛ ⲛⲁⲓⲱⲛ ⲁⲩⲱⲧⲙ ⲛⲟⲉ ⲛⲓⲙⲓⲙⲛⲕⲁⲉ ⲉⲧⲙⲟⲟⲩⲧ . . . (p. 25 l. 8—10), nous rencontrons la construction ⲡⲟⲗⲉⲙⲓ ⲉⲛ qui ne signifie guère »combattre contre», mais veut simplement dire »combattre dans». — Si nous continuons à examiner le dit passage de la »traduction française», il s'élève la question de savoir, si la signification »perdre la force» peut se défendre comme l'équivalent du verbe ⲥⲱⲧⲙ. Pour réponse renvoyons au travail de M. v. Lemm, intitulé: »Der Alexanderroman bei den Kopten» (p. 56) où cet éminent coptologue a parlé en faveur des significations »ermatten, erschlaffen». Cela étant, toujours est-il que nous nous croyons justifié de soutenir encore la traduction du passage entier (p. 25 l. 8—10) que nous avons donnée dans notre compte rendu du travail cité de M. v. Lemm.[1] Répétons-la: »il arriva donc après qu'ils eurent combattu dans la lumière qu'ils furent consumés par le feu tous ensemble, ils tombèrent dans les æons, ils devinrent comme des hommes

[1] *Sphinx IX*, 2 p. 135.

morts...». En tout cas notre traduction doit l'emporter sur celle de M. Amélineau.[1]

Ibid. l. 28 »je les changeai»: ⲁⲓⲡⲱⲟⲡⲟⲩ (p. 25 l. 20). »Changer» n'est pas selon nous la signification équivalente au verbe ⲡⲱⲟⲡⲉ. Nous préférons »changer *complètement*», »retourner, tourner». La »traduction française» aime visiblement à rendre ⲡⲱⲟⲡⲉ par »changer», p. ex. »je les changeai» (p. 14 l. 8): ⲁⲓⲡⲱⲟⲡⲟⲩ (p. 26 l. 8); »J'ai changé leur Destin et leur Sphère» (*ibid.* l. 24): ⲁⲓⲡⲱⲟⲡⲉ ⲡⲧⲉϥⲓⲙⲁⲣⲙⲉⲛⲏ ⲙⲛ ⲧⲉⲧⲥⲫⲁⲓⲣⲁ (p. 27 l. 6); j'ai changé leur marche» (p. 18 l. 2, 12): ⲁⲓⲡⲱⲟⲡⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲥⲓⲙ ⲙⲟⲟⲩϩ (p. 33 l. 1, 14) etc. etc. C'est, cependant, très singulier de trouver la même signification »changer» employée pour le verbe ⲕⲧⲟ, p. ex. »car j'ai changé leur influence astrale» (p. 16 l. 19): ⲁⲥ ⲁⲓⲕⲧⲟ ⲛ̄ⲡⲉⲩⲁⲡⲟⲧⲉⲗⲉⲥⲙⲁ (p. 30 l. 16). ⲕⲧⲟ veut ici plutôt dire »umkehren», »tourner, retourner». Mais pour ⲕⲱⲧⲉ la »traduction française» semble maintenir »tourner», cfr p. ex. et il excita le Soigneux qui était leur chef à faire tourner promptement leurs cercles» (p. 19 l. 11): ⲁⲧⲱ ϩⲁϥⲕⲓⲙ ⲉⲡⲓⲥⲛⲟⲩ ⲁⲥⲧⲏⲥ ⲉⲧ ϩⲓϫⲱⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲣⲉⲩ ⲕⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲡⲉⲧⲕⲩⲕⲗⲟⲥ ϩⲛ ⲟⲩϭⲉⲙⲏ (p. 35 l. 6). — Peut-être quelqu'un se dit-il: l'auteur de ces remarques s'attache trop à des minuties; cela ressort entre autres de la critique relativement à la signification »changer» pour ⲡⲱⲟⲡⲉ et ⲕⲧⲟ. Oui, il le semble! Le lecteur impartial comprendra cependant facilement la raison et l'idée de ce procédé. Nous avons voulu montrer ce qu'il y a de dangereux à faire osciller à volonté les significations d'un certain mot, sans se rendre compte de ce que veut dire proprement ce mot ou s'il admet telle ou telle signification.

P. 15 *l. 1* »à cause donc de cette parole qu'a dite la vertu qui était en Isaïe le prophète et qu'elle a proférée jadis dans une parabole spirituelle en parlant sur la vision d'Égypte» ne rend pas le sens exact du copte: ⲉⲧⲃⲏ ⲡⲉⲓϣⲁϫⲉ ϭⲉ ⲡⲁϫⲟⲓⲥ ⲉⲡⲧⲁⲥϫⲟⲟϥ ⲛ̄ⲧⲉⲓⲣⲉ ⲛ̄ϩⲓ ⲧϭⲟⲙ ⲉⲧⲣⲏ ⲏⲥⲁⲓⲁⲥ ⲡⲉⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲏⲥ ⲁⲧⲱ ⲛ̄ⲧⲁⲥⲧⲁⲧⲟϥ ..... ⲙⲡⲓⲟⲩⲟⲉⲓϣ ⲉϥϣⲁϫⲉ ⲉⲧⲃⲏ ⲑⲟⲣⲁⲥⲓⲥ ⲛ̄ⲕⲏⲙⲉ (p. 27 l. 22 etc.). L'e dans ⲉⲡⲧⲁⲥϫⲟⲟϥ n'autorise point à regarder cette forme comme relatif du premier parfait et n'admet non plus d'attribuer au ⲁⲧⲱ ⲛ̄ⲧⲁⲥⲧⲁⲧⲟϥ, qui suive, le sens d'une proposition relative. Le contexte demande la traduction suivante: »au sujet donc de cette parole, ... la 'vertu qui était en Isaïe' le prophète a dit etc. et l'a proférée etc.» — En ce qui concerne la préposition ⲉⲧⲃⲏ qui se trouve deux fois dans le passage cité et que M. Amélineau a traduite une fois par »à cause de» et l'autre

[1] C'est ici le lieu de rappeler que pour nos "remarques détachées" nous n'avons point tenu compte de la nouvelle traduction de Pistis Sophia qui a paru, il y a quelque temps. Ce sera pour une autre occasion de parler de cet ouvrage.

par »sur», nous savons tous qu'elle s'emploie très souvent après les verbes ⲭⲱ, ϩⲁⲓ etc. avec les significations »au sujet de, sur»: ce qui est plein d'intérêt pour les lecteurs de notre texte gnostique, c'est qu'elle se voit encore après le verbe ⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲉⲩⲉ, p. ex. ⲉⲧⲃⲉ ⲧⲉⲓⲙⲉⲧⲁⲛⲟⲓⲁ ⲉⲡⲧⲁϩϫⲟⲟⲥ ⲛ̄ⲥⲓ ⲧⲡⲓⲥⲧⲓⲥ ⲥⲟⲫⲓⲁ ⲁⲥⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲉⲩⲉ ⲙ̄ⲡⲓⲟⲩⲟⲉⲓⲱ ⲉⲧⲃⲏⲏⲧⲥ ⲛ̄ⲥⲓ ⲧⲉϫⲥⲟⲙ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲉⲧⲣⲏ ϩⲁⲩⲉⲓϩ (p. 65, 18—20). Habituellement dans la »Pistis Sophia» le verbe ⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲉⲩⲉ se construit, dans des positions analogues, avec ϩⲁ. ϩⲁⲣⲟ=. Prenons un exemple qui correspond à peu près entièrement à la phrase citée ci-avant: ... ⲉⲧⲃⲉ ⲧⲙⲉⲧⲁⲛⲟⲓⲁ ⲉⲡⲧⲁϩϫⲟⲟⲥ ⲱ ⲡⲁϩⲟⲉⲓⲥ ⲓⲥ ⲛ̄ⲥⲓ ⲧⲡⲓⲥⲧⲓⲥ ⲥⲟⲫⲓⲁ ⲡⲧⲁⲥⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲉⲩⲉ ϩⲁⲣⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲓⲟⲩⲟⲉⲓⲱ ⲛ̄ⲥⲓ ⲧⲉϫⲥⲟⲙ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲉⲧⲣⲏ ϩⲁⲩⲓⲁ (p. 61, 25—p. 62, 2). La comparaison de ces deux passages nous porte à établir l'équation: ⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲉⲩⲉ ⲉⲧⲃⲏⲏⲧⲥ : ⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲉⲩⲉ ϩⲁⲣⲟⲥ = prophétiser à son sujet» (»au sujet de la repentance»).

Ibid. l. 12. ».....: Nul parmi les Archons ne sait ce que tu leur feras....». La raison d'être de ce »leur» que présente ici la »traduction française» semble très suspecte. Le texte s'exprime ici: .... ⲙⲛ ϩⲁⲁⲩ ϩⲛ ⲛ̄ⲁⲣⲭⲱⲛ ⲛⲁⲉⲓⲙⲉ ⲉⲛⲉⲧⲕⲛⲁⲁⲩ... (p. 28 l. 11). Pour être exact, il faut donc simplement effacer »leur». Par malheur l'auteur est tombé un peu plus loin encore une fois dans le même »lapsus», si cela est le mot exact, lorsqu'il s'agit d'appeler en jugement la phrase que voici (l. 15): »A partir de cette heure vous ne saurez pas ce que leur fera le Seigneur Sabaôth». C'est ce que le petit mot »leur» est introuvable dans le texte de Schwartze: ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛⲁⲉⲓⲙⲉ ⲁⲛ ϭⲉ ⲭⲓⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲛⲁⲩ ⲉⲛⲉⲧⲛⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲥⲓ ⲛⲁⲟⲉⲓⲥ ⲥⲁϧⲁⲱⲑ (p. 28, 15—16), tandis que la »traduction française» a sauté, paraît-il, la particule ϭⲉ »donc».

Ibid. l. 19 »car tu sais quel est celui....»: ⲭⲉ ⲉⲕⲉⲉⲓⲙⲉ ⲭⲉ ⲛⲓⲙ ⲡⲉⲧⲉⲣⲉ... (p. 28 l. 21). La faute dans laquelle notre auteur est tombé ici, c'est de rendre le futur ⲉⲕⲉⲉⲓⲙⲉ par le présent »tu sais». Cette erreur a amené l'impossibilité de regarder l'expression ⲭⲉ ⲉⲕⲉⲉⲓⲙⲉ comme une proposition indiquant *le but* ou l'*intention*, et nécessité de voir dans ⲭⲉ une conjonction qui indique la *cause* ou la *raison*. Si l'on s'est rendu compte du contexte, on conviendra facilement que ⲭⲉ introduit ici une proposition finale. On lit dans le texte de Schwartze (p. 28, 19—21): ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲁⲓ ϭⲉ ⲁⲕϫⲟⲟⲥ ⲛⲁⲓ ⲛⲁⲟⲉⲓⲥ ⲓⲥ ⲭⲉ ⲡⲉⲧⲉ ⲟⲩⲛ ⲙⲁⲁⲩⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲩ ⲉⲥⲱⲧⲙ ⲙⲁⲣⲉϥⲥⲱⲧⲙ ⲭⲉ ⲉⲕⲉⲉⲓⲙⲉ etc., ce que veut dire simplement: »Voilà donc pourquoi (C'est donc à cause de cela que) tu nous as dit, ô mon Seigneur Jésus: 'Que celui qui a des oreilles pour entendre entende!', *afin que tu saches*....».

Ibid. l. 26, 27 »et elle alla en avant de Jésus, elle se prosterna en sa présence, elle adora ses pieds». La comparaison établie entre ce passage de la »traduction française» et le texte copte: ⲁⲩⲱ ⲁⲥⲉⲓ ⲉⲟⲩ ⲛ̄ⲓⲥ ⲁⲥⲛⲁϩⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲉϥⲙⲧⲟ ⲉϧⲟⲗ · ⲁⲥⲟⲩⲱⲡ

ⲡⲛⲉϥⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ (p. 29, 4—6) nous porte à faire deux remarques dont l'une s'attache à l'expression »elle alla en avant de Jésus», et l'autre retombe sur les mots »elle adora ses pieds». — Est-ce que l'expression copte ⲁⲥⲉⲓ ⲉⲟⲛ ⲡ̄ⲓ̄ⲥ̄ admet l'interprétation: »elle alla en avant de Jésus»? Nous pensons que non. Et les raisons? C'est que ⲉⲓ ⲉⲟⲛ veut dire *s'avancer*, comme nous fait voir fort bien même la »traduction française» pour les passages où ⲉⲓ ⲉⲟⲛ se trouve seul, c'est-à-dire sans indiquer la direction, cfr p. ex. ⲁ ⲫⲓⲗⲓⲡⲡⲟⲥ ⲉⲓ̈ ⲉⲟⲛ (p. 32 l. 11): »Philippe s'avança» (p. 17 l. 24); ⲁⲥⲉⲓ ⲉⲟⲛ ⲡ̄ⲥⲓ ⲙⲁⲣⲓⲁ (p. 33 l. 22): »... s'avança Marie» (p. 18 l. 19); ⲁⲥⲉⲓ ⲉⲟⲛ ⲡ̄ⲥⲓ ⲙⲁⲣⲓϩⲁⲙ (p. 43 l. 22): »Marie s'avança» (p. 23 l. 32). Conformément à cette traduction qui se retrouve çà et là dans le présent travail, l'auteur aurait dû attribuer à l'expression ⲉⲓ ⲉⲟⲛ ⲙ̄ le sens analogue de »s'avancer vers ...»; donc au passage intéressant ⲁⲩⲱ ⲁⲥⲉⲓ ⲉⲟⲛ ⲡ̄ⲓ̄ⲥ̄ la signification plus satisfaisante: »et elle s'avança vers Jésus».

Disons ensuite quelques mots sur la meilleure manière de traduire ⲁⲥⲟⲩⲱϣⲧ ⲡⲛⲉϥⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ. On n'est guère justifié de qualifier l'interprétation «elle adora ses pieds» de fautive, puisque le dictionnaire de Peyron donne pour ⲟⲩⲱϣⲧ entre autres la signification »adorare»[1]. De divers passages de notre texte gnostique, passages qui évidemment sont à rapprocher l'un de l'autre nous ont suggéré l'idée de relever pour le verbe ⲟⲩⲱϣⲧ une signification jusqu'ici inconnue, à ce que nous croyons. Citons d'abord quelques-uns de ces passages qui nous semblent analogues pour faire voir quelle conclusion on peut tirer d'une comparaison d'entre eux. P. 278, 12, 13 présente la phrase que voici: ⲁⲥⲡⲁϩⲧⲉ ⲉϫⲛ̄ ⲡⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ ⲡ̄ⲓ̄ⲥ̄ ⲁⲥϯ ⲉⲣⲟⲟⲩ, phrase qui selon nous a le même sens et correspond entièrement à ⲁⲥⲡⲁϩⲧⲉ ⲉϫⲛ̄ ⲡⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ ⲡ̄ⲓ̄ⲥ̄ ⲁⲥⲟⲩⲱϣⲧ̄ ⲉⲣⲟⲟⲩ (p. 325, 10, 11). De même nous rencontrons p. 181 l. 16: ⲁⲥⲉⲓ ⲉⲟⲛ ⲡ̄ⲥⲓ ⲙⲁⲣⲓϩⲁⲙ ⲁⲥϯ ⲟⲩⲱϣⲧ (sic) ⲉ ⲡⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ ⲡ̄ⲓ̄ⲥ̄, ce que nous voudrions comparer avec ⲁⲥⲉⲓ ⲉⲟⲛ ⲡ̄ⲥⲓ ⲙⲁⲣⲓⲁ ⲧⲙⲁⲣⲁⲗⲏⲙⲡⲓ ⲁⲥϯ ⲉ ⲡⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ ⲡ̄ⲓ̄ⲥ̄ (p. 236, 14). Ce dernier passage rappelle dans une certaine mesure la phrase suivante: ⲁⲥⲉⲓ ⲉⲟⲛ ⲡ̄ⲥⲓ ⲙⲁⲣⲓⲁ ⲧⲙⲁⲣⲁⲗⲏⲙⲡⲓ ⲁⲥⲡⲁϩⲧⲉ ⲉϫⲛ̄ ⲡⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ ⲡ̄ⲓ̄ⲥ̄ ⲁⲥⲟⲩⲱϣⲧ̄ ⲉⲣⲟⲟⲩ (p. 216, 19—21). En nous appuyant sur les exemples cités ci-avant, nous émettrons comme notre avis que, dans ces passages, ⲟⲩⲱϣⲧ et ϯ doivent être regardés comme des synonymes ayant tous les deux la signification »baiser». En dehors de »adorer» nous soutenons donc pour ⲟⲩⲱϣⲧ le sens de *baiser*, et pour ne pas prêter à des malentendus, nous établirons, pour l'emploi et la traduction du verbe ⲟⲩⲱϣⲧ dans la »Pistis Sophia», la règle ainsi conçue: Si le verbe ⲟⲩⲱϣⲧ se

[1] *P. 159.*

trouve seul — sans être combiné avec ϯⲡⲓ — il admet très souvent la signification »baiser», p. ex. ⲁⲥⲟⲩⲱϣⲧ ⲛ̄ⲛⲉϥⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ (p. 29, 5, 6): »elle *baisa* ses pieds»; ⲁϥⲟⲩⲱϣⲧ ⲉⲧⲙⲉⲥⲧⲛ̄ϩⲏⲧ ⲛ̄ⲓⲥ (p. 65, 10): »il *baisa* la poitrine de Jésus»; ⲁⲥⲉⲓ̄ ⲉⲑⲏ ⲛ̄ϭⲓ ⲙⲁⲣⲓϩⲁⲙ ⲁⲥϯⲟⲩⲱϣⲧ (sic) ⲉⲛ̄ⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ ⲛ̄ⲓⲥ (p. 181, 16): »Marie s'avança, elle *baisa* les pieds de Jésus»; cfr encore pages 216, 21 et 325, 10, 11. — Si, au contraire, le verbe ⲟⲩⲱϣⲧ est combiné avec ϯⲡⲓ »baiser», ⲟⲩⲱϣⲧ retient la signification »adorer», p. ex. ⲁⲥⲟⲩⲱϣⲧ ⲛ̄ϭⲓ ⲙⲁⲣⲓⲁ ⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ ⲛ̄ⲓⲥ ⲁⲥϯⲡⲓ ⲉⲣⲟⲟⲩ (p. 274, 22, 23): »Marie adora les pieds de Jésus, elle les baisa».

P. 16 *l. 3* »les accompliront-ils à partir de cette heure...»: ⲥⲉⲛⲁϫⲟⲕⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲛⲁⲩ (p. 29 l. 20). ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲛⲁⲩ ne veut pas dire »à partir de cette heure», mais simplement »à cette heure». L'auteur de la »traduction française» a confondu, semble-t-il, ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲛⲁⲩ avec ϫⲓⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲛⲁⲩ (cfr p. ex. p. 30 l. 9): »à partir de cette heure».

Ibid. l. 27, 28 »il annoncera tout ce que l'on fera». Nous n'approuvons pas cette traduction qui veut correspondre à ⲁⲩⲱ ϥⲛⲁⲧⲁⲩⲉ ϩⲱⲃ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲟⲩⲛⲁⲁⲁⲩ (p. 31 l. 2). On ne perdra rien à suivre ici le texte mot à mot, en traduisant par conséquent: »et il proférera tout ce *qu'ils feront*».

P. 17 *l. 6* »mais en colère ils se mettront en colère contre ceux-ci»: ⲁⲗⲗⲁ ϩⲛ̄ ⲟⲩϩⲃⲁ ⲥⲉⲛⲁⲣ̄ ϩⲃⲁ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ (p. 31 l. 14). Quelle est la raison qui a porté l'auteur à rendre ⲣ̄ϩⲃⲁ par »mettre en colère»?, c'est ce que nous nous demandons en rencontrant cette étrange traduction. Il sera difficile d'en donner la réponse satisfaisante. D'après les lexiques accessibles même à notre auteur la signification »mettre en colère» est impossible. Cependant il y a à la même page encore deux passages où ⲣ̄ϩⲃⲁ est traduit par »mettre en colère: 1) (l. 9, 10) »mais ils se mettront dans une grande colère...»: ⲁⲗⲗⲁ ⲥⲉⲛⲁⲣ̄ϩⲃⲁ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ϩⲃⲁ (p. 31 l. 19); 2) (l. 16) »afin qu'ils se mettent en colère...»: ϫⲉⲕⲁⲥ ⲉⲩⲛⲁⲣ̄ϩⲃⲁ ϩⲛ̄ ⲟⲩϩⲃⲁ... (p. 31 l. 28). A partir de ce dernier passage la signification »mettre en colère» semble être bannie, vu que, déjà deux lignes après, ⲣ̄ϩⲃⲁ est traduit par »stupéfait»: (l. 18) »afin que dans la stupéfaction ils soient stupéfaits: ϫⲉⲕⲁⲥ ϩⲛ̄ ⲟⲩϩⲃⲁ ⲉⲩⲉⲣϩⲃⲁ (p. 32 l. 3), et cette nouvelle manière de rendre le verbe copte dont il est question ici, s'est conservée, paraît-il, pour plusieurs autres passages analogues; au moins elle s'est manifestée dans les phrases que voici: ⲁⲩⲱ ϩⲛ̄ ⲟⲩϩⲃⲁ ⲁⲕⲧⲣⲉⲩ ⲣϩⲃⲁ (p. 32 l. 22): ».... et dans la stupéfaction les as-tu rendus stupéfaits....» (p. 17 l. 32); ϫⲉ ⲉⲩⲉⲣ̄ϩⲃⲁ (p. 33 l. 15): »afin qu'ils soient dans la stupéfaction» (p. 18 l. 12); ⲁⲩⲱ ⲁⲓ̈ⲧⲣⲉⲩ ⲣ̄ϩⲃⲁ ϩⲛ̄ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ϩⲃⲁ (p. 38 l. 27, 28): »Et je fis que furent stupéfaits dans une grande stupéfaction (.... les Archons des

Æons...)» (p. 21 l. 11, 12); ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲣ̄ϩⲃⲁ... (p. 39 l. 16): »et ils devinrent stupéfaits...» (p. 21 l. 24). — »Être stupéfait», »rendre stupéfait», »devenir stupéfait» ne sont pas non plus des significations que nous pouvons admettre pour ⲣ̄ϩⲃⲁ, ⲧⲣⲉ ⲣ̄ϩⲃⲁ etc. Selon nous on doit plutôt maintenir pour ⲣ̄ϩⲃⲁ le sens de »troubler» et pour ϩⲛ ⲟⲩϩⲃⲁ ⲣ̄ϩⲃⲁ le sens de »troubler fortement». D'ailleurs, quant au passage dont nous avons parti et dont la teneur complète est la suivante: ⲁⲗⲗⲁ ϩⲛ ⲟⲩϩⲃⲁ ⲥⲉⲛⲁⲣ̄ϩⲃⲁ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ · ⲁⲩⲱ ϩⲛ ⲟⲩⲁⲡⲉⲓⲗⲏ ⲥⲉⲛⲁⲁⲡⲉⲓⲗⲓ ⲉⲣⲟⲟⲩ (31, 14, 15), on pourrait dans une certaine mesure regarder ϩⲛ ⲟⲩϩⲃⲁ ⲣ̄ϩⲃⲁ et ϩⲛ ⲟⲩⲁⲡⲉⲓⲗⲏ ⲁⲡⲉⲓⲗⲓ comme des synonymes coptes et grecs et par conséquent, à cause de la signification »menacer» qu'exige ici le verbe ⲁⲡⲉⲓⲗⲓ (ἀπειλέω) traduire ⲣ̄ϩⲃⲁ par »donner de l'inquiétude (à cause de menaces)».

Ibid. l. 10 »mais ils se mettront dans une grande colère et seront dans une grande erreur, parce que....». Le texte de Schwartze a ici: ⲁⲗⲗⲁ ⲥⲉⲛⲁⲣ̄ϩⲃⲁ ϩⲛ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ϩⲃⲁ · ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲛⲁϣⲱⲡⲉ ϩⲛ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲙ̄ⲡⲗⲁⲛⲏ · ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲛⲁⲥⲱⲣⲙ ϩⲛ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲥⲱⲣⲙ ⲉⲃⲟⲗ ϫⲉ.... (p. 31, 19—21). La manière dont la »traduction française» a rendu ce passage laisse beaucoup à désirer. En dehors de la malheureuse signification »mettre en colère» qui n'a rien à faire avec ⲣ̄ϩⲃⲁ d'après ce que nous venons de relever, l'auteur est tombé dans la faute de fondre ⲥⲉⲛⲁⲥⲱⲣⲙ ϩⲛ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲥⲱⲣⲙ dans ⲥⲉⲛⲁϣⲱⲡⲉ ϩⲛ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲙ̄ⲡⲗⲁⲛⲏ pour traduire le tout ainsi: »(ils) seront dans une grande erreur». Bien que ϣⲱⲡⲉ ϩⲛ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲙ̄ⲡⲗⲁⲛⲏ et ⲥⲱⲣⲙ ϩⲛ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲥⲱⲣⲙ soient des synonymes relativement à leur sens, on n'est guère justifié de sauter l'une des deux expressions analogues, en tant que la traduction prétend à être scientifique. Pour être exact, il faut donc traduire ici: »Mais ils seront grandement troublés et ils tomberont dans une grande erreur et seront trompés grandement et complètement, parce que...».

P. 18 *l. 4* »si je n'avais pas changé leur marche, ils auraient perdu une foule d'âmes». Au sujet du passage du texte auquel cette »traduction française» veut correspondre, à savoir: ⲛ̄ⲥⲁⲃⲏⲗ ϫⲉ ⲁⲓⲡⲱⲱⲛⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲩϭⲓⲛⲙⲟⲟϣⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲩⲛⲁⲧⲁⲕⲟ ⲡⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲙⲏⲏϣⲉ ⲙ̄ⲯⲩⲭⲏ (p. 33, 3, 4), il nous vient à l'esprit que dans sa grammaire copte M. Stern en a rendu une partie pour exemplifier l'emploi et la construction de la conjonction ⲛ̄ⲥⲁⲃⲏⲗ ϫⲉ[1]. M. Stern traduit ainsi: »wenn ich nicht ihren gang gewandt hätte, so würden sie nicht verdorben sein». Malgré la grande autorité du dit savant, nous ne pouvons pas approuver cette interprétation. C'est que la forme suspecte ⲛ̄ⲛⲉⲩⲛⲁⲧⲁⲕⲟ ⲡⲉ demande à être modifiée à ⲛⲉⲩⲛⲁⲧⲁⲕⲟ ⲡⲉ comme l'a remarqué l'éditeur du texte de

[1] § 631.

Schwartze dans une note au bas de la page 33: »ⲡⲡⲉⲩⲛⲁⲧⲁⲕⲟ. Primum ⲛ videtur redundare et expungendum». D'accord avec cette modification bien fondée, on obtient pour le passage en question la traduction suivante: »si je n'avais pas *retourné* leur marche, ils auraient perdu une foule d'âmes». Rappelons d'ailleurs pour toute épreuve de l'exactitude de notre opinion une phrase analogue qui se retrouve à la page 39, 22—p. 40, 2. La voici: ⲛⲥⲁ-ϩⲛⲏ ϭⲉ ⲭⲉ ⲁⲓⲡⲟⲟⲩⲛⲉ ⲡⲛⲉⲩⲁⲣⲟⲙⲟⲥ · ⲁⲩⲱ ⲛⲥⲁ-ϩⲛⲏ ⲭⲉ ⲁⲓⲧⲥϩⲕⲟ ⲡⲛⲉⲩⲭⲣⲟⲛⲟⲥ ⲛⲉⲩⲛⲁⲕⲁ ⲗⲁⲁⲩ ⲁⲛ ⲛⲉ ⲙ̄ⲯⲩⲭⲏ ⲉ ⲉ̄ ⲉⲡⲓⲕⲟⲥⲙⲟⲥ .... ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲩⲛⲁⲧⲁⲕⲉ ⲟⲩⲙⲓⲛⲩⲉ ⲙ̄ⲯⲩⲭⲏ ⲛⲉ: »Or, si je n'avais pas *retourné* leurs courses, et si je n'avais pas diminué leurs temps, ils n'auraient pas laissé une seule âme venir au monde ...., et ils auraient perdu une foule d'âmes».

Ibid. l. 14 »celle qu'ils ont faite âme»: ⲧⲁⲓ ⲉⲩⲁⲧⲁⲁⲥ ⲙ̄ⲯⲩⲭⲏ (p. 33 l. 17). D'après le contexte et conformément au sens du présent d'habitude qu'a régulièrement ⲩⲁⲣⲉ, nous proposons de modifier *ici* la »traduction française» ainsi: »celle qui est faite ordinairement âme».

Ibid. l. 28 »et tu t'approches de toute chose en sûreté....»: ⲁⲩⲱ ⲧⲉϯⲟⲩⲟⲉⲓ ⲛⲥⲁ ϩⲱⲃ ⲛⲓⲙ ϩⲙ̄ ⲟⲩⲟⲣϫ (p. 34, 10, 11). L'auteur de la »traduction française» a ici attribué à ϯⲟⲩⲟⲉⲓ ⲛⲥⲁ un sens qui n'est pas ordinaire dans de pareils cas, à savoir »s'approcher de». Peyron donne les significations »investigare, quærere»[1]. »S'approcher de» ne dit pas autant que ϯⲟⲩⲟⲉⲓ ⲛⲥⲁ, mais constitue une expression trop faible. Pour arriver au sens exact du passage mentionné, nous préférons rendre ϯⲟⲩⲟⲉⲓ ⲛⲥⲁ simplement par *courir après*, et nous traduisons ainsi: »et tu cours après toute chose en sûreté». — Au sujet de ϯⲟⲩⲟⲉⲓ ⲛⲥⲁ nous voudrions attirer l'attention encore sur la manière de traduire l'expression ϯⲛ .. ⲟⲩⲟⲉⲓ. P. 46, 24 du texte de Schwartze nous lisons la phrase suivante: ⲁⲩⲱ ⲁⲥϯ ⲛⲉⲥⲟⲩⲟⲉⲓ ⲉϯⲥⲟⲙ ⲛⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ϩⲓⲟ ⲙ̄ⲙⲟⲩⲓ ⲭⲉ ⲉⲥⲉⲟⲙⲉⲛⲥ, phrase qui dans la »traduction française» a obtenu cette teneur: »elle s'approcha de cette vertu de lumière à face de lion afin de l'avaler» (p. 25, 12). Ici, le sens: »elle s'approcha de ...» est évidemment inadmissible pour ⲁⲥϯ ⲛⲉⲥⲟⲩⲟⲉⲓ ⲉ ... Le contexte semble exiger la traduction »elle *se précipita sur* cette force de lumière à face de lion afin de l'avaler».

Ibid. l. 31 »et vous tous mes disciples, écoutez (aussi)». Il n'y a que peu de chose à redire à cette traduction. L'original porte ⲁⲩⲱ ⲭⲓⲥⲙⲏ ⲛⲧⲱⲧⲛ ⲙ̄ⲙⲁⲑⲏⲧⲏⲥ ⲧⲏⲣⲟⲩ (p. 34 l. 15); or, il faut effacer le pronom »mes» qui s'est glissé dans la traduction de l'auteur et rendre ainsi la phrase: »et écoutez vous, tous les disciples!» — La présence de ⲭⲓⲥⲙⲏ — verbe composé, on le sait, de ⲭⲓ + ⲥⲙⲏ a donné lieu au commentaire

[1] P. 138.

suivant[1]: »Mot à mot: prenez voix. Cette phrase doit s'entendre absolument au sens physique. Si l'oreille n'était pas frappée par le son de la voix, on n'entendrait point. C'est ce qu'expriment ces mots: Prenez voix.» Si l'on considère, que déjà PEYRON[2] a traduit ⲁⲓⲥⲙⲏ proprement par »accipere vocem», on conviendra sans doute que pour l'intelligence de cette expression on n'a qu'à citer ce dernier savant et qu'à tout prendre toute explication ultérieure serait inutile.

P. 19 *l. 8* »l'éclat lumineux». Ces mots veulent correspondre au copte ⲛⲥⲱⲧϥ ⲙⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ (p. 35 l. 2), et il se peut que, dans quelque mesure, ils saisissent le sens de l'expression copte. Mais si l'on s'est rendu compte que la signification la plus fréquente du verbe ⲥⲱⲧϥ qui se retrouve parfois dans la »Pistis Sophia» est *purifier* (cfr »la traduction française» *passim*), on se demanderait, s'il n'y a pas lieu de retenir le sens analogue pour l'infinitif ⲥⲱⲧϥ avec l'article défini, c'est-à-dire rendre ⲛⲥⲱⲧϥ à peu près par »la purification» (»das läutern»). La »traduction française» n'est cependant en aucune façon rigoureuse, lorsqu'il sagit de fournir l'interprétation des passages où le verbe ⲥⲱⲧϥ s'emploie dans des positions comme p. ex. ⲡⲣⲉϥⲥⲱϯ̀ ⲛⲟⲩⲟⲉⲓⲛ (p. 36, 2, 3): »le purificateur de lumière» (p. 19 l. 26) — notons la forme intéressante ⲥⲱϯ̀, variante de ⲥⲱⲧϥ: le changement de ϥ et ϯ̀ est très usité pour ce verbe dans la »Pistis Sophia» — ou ⲛⲥⲱⲧϥ ⲙⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ, expression qui est traduite une fois par »l'éclat lumineux» (cfr ci-dessus) et l'autre »la partie brillante de leur lumière» (p. 21 l. 26): ⲛⲥⲱⲧϥ ⲙⲡⲉⲩⲟⲩⲟⲓⲛ (p. 39 l. 18). Pour arriver à un peu d'uniformité dans la traduction des expressions tout à fait analogues, nous rejetons les deux significations: »l'éclat lumineux» et »la partie brillante de leur lumière» pour proposer ensuite de rendre le premier passage (p. 35, 2): ⲛⲥⲱⲧϥ ⲙⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ par »la lumière pure (la lumière purifiée)» et la deuxième (p. 39, 18): »leur lumière pure (leur lumière purifiée)».

Ibid. l. 10 »car il leur enleva ce qui les troublait». D'après l'original où on lit (p. 35 l. 5) ⲛⲉϣⲁϥϣⲓ ⲅⲁⲣ ⲙⲙⲁⲩ ⲛⲉ ⲙⲡⲉⲧⲩⲧⲟⲣϧ ⲙⲙⲟⲟⲩ on ne peut s'apercevoir de l'équivalence de ce »leur» que nous donne la »traduction française». Selon toute vraisemblance la présence de ⲙⲙⲁⲩ a causé l'erreur en question, mais ⲙⲙⲁⲩ ne veut point dire »leur». Rappelons ce que M. STERN nous a enseigné relativement à l'emploi de ce petit mot: »ⲙⲙⲁⲩ (da) wird einer postposition ähnlich gebraucht in ϥⲓ ⲙⲙⲁⲩ (wegnehmen)».[3] Par conséquent il faut effacer »leur» de la traduction de l'auteur.

[1] Cfr la note 3.
[2] *Lex.* p. 200.
[3] *Kopt. Gr.* p. 344.

Ibid. l. 14, 15. »Et Melchisédec le Receveur de la lumière purifiait toutes ces vertus afin de porter leur lumière au Trésor de lumière, pendant que les Liturges de tous les Archons rassemblaient les unes avec les autres toutes leurs matières»: ⲁⲩⲱ ⲙⲉⲗϫⲓⲥⲉⲇⲉⲕ ⲡⲡⲁⲣⲁⲗⲏⲙⲡⲧⲱⲣ ⲙ̄ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ϣⲁϥⲥⲱⲧϥ ⲛ̄ⲛ̄ϭⲟⲙ ⲉⲧⲙ̄ⲙⲁⲩ ⲛ̄ϥϥⲓ ⲡⲉⲩⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲉ ⲡⲉⲑⲏⲥⲁⲩⲣⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲁⲩⲱ ⲧⲉⲩϩⲩⲗⲏ (lire ⲡⲉⲩϩⲩⲗⲏ) ⲧⲏⲣⲟⲩ ϩⲓ ⲡⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ϣⲁⲩⲥⲟⲟⲩϩⲟⲩ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲛ̄ϭⲓ ⲛ̄ⲗⲉⲓⲧⲟⲩⲣⲅⲟⲥ ⲛ̄ⲛⲁⲣⲭⲱ ⲧⲏⲣⲟⲩ (p. 35, 10—14). Pour différentes raisons nous avons signalé ce passage dans nos remarques. D'abord, nous attirons l'attention sur les mots »afin de porter» qui correspondent à ⲛ̄ϥϥⲓ . . . ⲉ. Il n'est guère admissible de regarder ⲛ̄ϥϥⲓ . . . dans cette position comme introduisant une proposition finale, vu que le subjonctif ⲛ̄ϥ- s'emploie ici au lieu de ϣⲁϥ, c'est-à-dire pour remplacer ce temps et le continuer. On sait, que dans le copte, c'est le rôle principal du subjonctif que de s'employer pour continuer ou reprendre un autre temps ou — comme on pourrait dire — pour remplir les fonctions d'un temps de remplacement ou de continuation. C'est très singulier de trouver que relativement au passage du texte que nous venons de citer, l'auteur n'a pas reconnu dans ⲛ̄ϥ- le subjonctiv qui répète ou remplace le temps qui précède, à savoir ϣⲁϥ-, et ce manque d'attention se montre sous son vrai jour, si l'on considère qu'en parlant de ce qu'il a appelé le »copulativer conjunctiv», M. Stern a souligné le fait que voici: »der copulative conjunctiv kann sämmtliche verbalformen ablösen, nämlich: a) die tempora der *gegenwart*, und zwar seltener das *präsens* . . . . — gewöhnlicher aber den *aorist*» (c'est-à-dire ϣⲁⲣⲉ), »auch den auf das vergangene bezogenen . . .»[1] Il résulte donc de ce que nous avons relevé ci-avant que nous sommes forcé de modifier un peu la »traduction française», et voici cette modification: »Et Melchisédec, le Receveur de la lumière, purifiait ces forces et *il portait* leur lumière au trésor de la lumière».

La même remarque s'applique aussi au passage suivant qui se retrouve l. 17—20: »et les Liturges de tous les Archons du Destin avec les Liturges de la Sphère, ceux qui sont sous les Æons, les prenaient afin d'en faire les âmes des hommes . . . . et de les envoyer . . . . Citons le texte de Schwartze: ⲁⲩⲱ ϣⲁⲩϫⲓⲧⲟⲩ ⲛ̄ϭⲓ ⲛ̄ⲗⲉⲓⲧⲟⲩⲣⲅⲟⲥ ⲛ̄ⲛⲁⲣⲭⲱⲛ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛ̄ⲑⲓⲙⲁⲣⲙⲉⲛⲏ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ⲗⲉⲓⲧⲟⲩⲣⲅⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲉⲥⲫⲁⲓⲣⲁ ⲛⲁⲓ̈ ⲉⲧⲙ̄ⲡⲉⲥⲏⲧ ⲛⲁⲓⲱⲛ ⲛ̄ⲥⲉⲁⲁⲩ ⲙ̄ⲯⲩⲭⲏ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ . . . . ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲥⲉϫⲟⲟⲩⲥⲟⲩ . . . . (p. 35, 15—19). Ici nous rencontrons deux fois le subjonctif ⲛ̄ⲥⲉ remplaçant et répétant ϣⲁⲩ. Ce fait nous oblige, contrairement à l'interprétation de l'auteur, à traduire ainsi: »et les liturges de tous les Archons

[1] § 447.

du Destin avec ..... les prenaient et en faisaient des âmes d'hommes .... et ils les envoyaient ....» — Pour donner encore un exemple typique — il y en a probablement plusieurs — de l'erreur relevée, il serait utile de mentionner la phrase suivante où se retrouve le subjonctif après ϣⲁⲣⲉ. *P. 36, 3—5* nous lisons: ϣⲁⲩϫⲓⲧϥ ⲉ ⲧⲉⲥⲫⲁⲓⲣⲁ ⲉⲧ ⲙⲡⲉⲥⲏⲧ ⲛⲛⲁⲓⲱⲛ ⲛⲥⲉⲁⲁϥ ⲙⲯⲩⲭⲏ ⲛⲣⲱⲙⲉ · ⲁⲩⲱ ⲟⲛ ϣⲁⲩⲁⲁϥ ⲛϫⲁⲧϥⲉ. L'auteur traduit ainsi: »ils le portèrent dans la Sphère qui est en dessous des Æons afin d'en faire des âmes d'hommes et d'en faire aussi des âmes de reptiles» (p. 19 l. 27 etc.), ce qui est à modifier à: »ils le portaient à la Sphère qui est sous les Æons, ils en faisaient des âmes d'hommes, et encore ils en faisaient des reptiles». Pourquoi traduire ⲁⲩⲱ ⲟⲛ ϣⲁⲩⲁⲁϥ ⲛϫⲁⲧϥⲉ par »et d'en faire aussi des âmes de reptiles»? — D'autres passages analogues au contraire ne présentent pas la même erreur, p. ex.: 1) »et il les troubla, il fit que leurs cercles furent abandonnés promptement, et sur l'heure ils furent comprimés et ils lancèrent la vertu en dehors d'eux (p. 20, 6—8): ⲁⲩⲱ ϣⲁϥϣⲧⲣⲧⲱⲣⲟⲩ ⲛϥⲧⲣⲉⲩⲕⲱ ⲉⲃⲟⲗ ⲛϭⲓ ⲛⲉⲩⲕⲩⲕⲗⲟⲥ ϩⲡ ⲟⲩϭⲉⲡⲏ · ⲁⲩⲱ ⲛⲧⲉⲩⲡⲟⲩ ϣⲁⲩⲑⲗⲓⲃⲉ ⲛⲥⲉⲥⲓⲧⲉ ⲛⲧϭⲟⲙ ⲛⲥⲁⲃⲟⲗ ⲙⲙⲟⲟⲩ (p. 36, 25—27); 2) »Et Melchisédec, le Receveur de lumière, les purifia comme il avait fait constamment, il porta leur lumière dans le Trésor de lumière» (p. 20, 10—11): ⲁⲩⲱ ϣⲁϥⲥⲟⲧϥⲟⲩ ⲛϭⲓ ⲙⲉⲗϫⲓⲥⲉⲇⲉⲕ ⲡⲡⲁⲣⲁⲗⲏⲙⲡⲧⲱⲣ ⲙⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲕⲁⲧⲁ ⲑⲉ ⲉϣⲁϥⲁⲁⲥ ⲉϥⲙⲏⲛ ⲉⲃⲟⲗ · ⲁⲩⲱ ⲛϥϫⲓ ⲡⲉⲩⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲉ ⲡⲉⲑⲏⲥⲁⲩⲣⲟⲥ ⲙⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ(p. 37, 2—5). Si nous établissons une comparaison entre les deux derniers passages et les phrases analogues mentionnées plus haut, nous retrouverons les mêmes combinaisons, p. ex., d'un côté: ϣⲁϥ(ⲥⲱⲧϥ) — ⲛϥ(ϥⲓ), 35, 11—12 et de l'autre: ϣⲁϥ(ⲥⲟⲧϥⲟⲩ) — ⲁⲩⲱ ⲛϥϫⲓ.

Après cette digression, revenons encore sur un point du passage p. 19, 14—15. Abstraction faite des mots: »pendant que les Liturges .... rassemblaient» qui ne correspondent pas d'une manière exacte au copte: ⲁⲩⲱ ... ϣⲁⲩⲥⲟⲟⲩϩⲟⲩ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲛϭⲓ ⲛⲗⲉⲓⲧⲟⲩⲣⲅⲟⲥ (p. 35, 14) — on s'attend plutôt à la traduction: »et les Liturges .... rassemblaient —, il reste à soumettre la deuxième partie de la même phrase à un examen sévère. Nous entendons: ».... les Liturges .... rassemblaient les unes avec les autres toutes leurs matières»: ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲩϩⲩⲗⲏ ⲧⲏⲣⲟⲩ ϩⲓ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ϣⲁⲩⲥⲟⲟⲩϩⲟⲩ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲛϭⲓ ⲛⲗⲉⲓⲧⲟⲩⲣⲅⲟⲥ. L'expression ϩⲓ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ se rapportant ici à ⲛⲉⲩϩⲩⲗⲏ ⲧⲏⲣⲟⲩ est rendue dans la »traduction française» par »les unes avec les autres». Quoi qu'il en soit, nous soutenons toujours pour ϩⲓ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ à cet endroit le sens de »ensemble». C'est que nous regardons ϩⲓ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ comme une variante de ϩⲓ ⲟⲩⲥⲟⲛ, et ce qui nous a porté à établir cette équation, ce sont les passages que voici qui évi

demment sont à rapprocher l'un de l'autre: 1) ⲁⲩⲡⲁϩⲧⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ϩⲓ ⲟⲩⲥⲟⲡ (p. 40, 14): »ils se prosternèrent tous ensemble», et 2) ⲁⲩⲡⲁϩⲧⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ϩⲓ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ (p. 41, 1—2): »ils se prosternèrent tous ensemble». Il ne nous semble guère influencer le résultat de notre examen que la »traduction française» a rendu ces deux phrases, l'une par: »il se prosternèrent tous à la fois (p. 22, 6), et l'autre par: »ils se prosternèrent tous les uns avec les autres» (p. 22, 14, 15). — Or, pour résumer ce que nous avons voulu dire, nous proposons pour le passage p. 35, 10 14 du texte de Schwartze l'interprétation suivante: »Et Melchisédec, le Receveur de la lumière, purifiait ces forces, et il portait leur lumière au trésor de la lumière; et en ce qui concerne leurs matières toutes ensemble les liturges des tous les Archons les rassemblaient».

Ibid. l. 30. Le mot »révolution» qui se trouve ici veut correspondre au copte ϭⲓⲛⲕⲱⲧⲉ. Sans entrer dans une critique là-dessus, nous rappelons seulement que la »traduction française» a employé çà et là le même mot pour rendre le copte ϭⲓⲛⲙⲟⲟϣⲉ, p. ex. »Ceux donc qui ne connaissent pas leur révolution...» (p. 17, 7): ⲛⲉⲧⲥⲟⲟⲩⲛ ϭⲉ ⲁⲛ ⲛ̄ⲧⲉⲩϭⲓⲛⲙⲟⲟϣⲉ .... (p. 31, 15, 16). Ajoutons que ϭⲓⲛⲙⲟⲟϣⲉ se présente parfois avec la signification »marche», p. ex. »et (afin) qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes leur marche» (p. 17, 21): ϫⲉⲕⲁⲥ ⲛ̄ⲛⲉⲩⲛⲟⲓ ⲛ̄ⲧⲉⲩϭⲓⲛⲙⲟⲟϣⲉ ⲙ̄ⲙⲓⲛ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ (p. 32, 6, 7); ensuite que ϭⲓⲛⲕⲱⲧⲉ (p. 38, 22) est traduit par »manière à tourner» (p. 21, 7), et nous croyons avoir assez confirmé la thèse exprimée ci-dessus que dans la »traduction française» les significations employées pour un seul et même mot varient trop souvent et que généralement à cet égard, on ne s'aperçoit d'aucune conséquence. Si, à tout prendre, on pourrait défendre un pareil procédé, ce qui dépenderait du point de vue auquel on le considère, on conviendra facilement, à ce que nous croyons, qu'à la longue cette manière de traduire à volonté n'aboutit à aucun résultat satisfaisant.

Ibid. l. 35 etc. »Il arriva donc lorsqu'ils furent sans vertu, que leur vertu commença de cesser en eux, qu'ils devinrent faibles en leur vertu et que leur lumière qui était en leur Lieu cessa, que leur royaume se désorganisa et que tout monta promptement, il arriva donc lorsqu'ils eurent connaissance de ces choses dans le temps..... il vint de nouveau....». La période du texte copte dont nous venons de citer la »traduction française» se lit ainsi (p. 36, 14—22): ⲁⲥϣⲱⲡⲉ ϭⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲣ̄ⲁⲧϭⲟⲙ ⲁⲩⲱ ⲁ ⲧⲉⲩϭⲟⲙ ⲁⲣⲭⲓ ⲛ̄ⲱϫⲛ ϩⲣⲁⲓ̈ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲥⲉⲣ̄ϭⲱⲃ ϩⲛ ⲧⲉⲩϭⲟⲙ. ⲁⲩⲱ ⲛ̄ϥⲱϫⲛ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲉⲩⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲉⲧϣⲟⲟⲡ ϩⲙ ⲡⲉⲩⲧⲟⲡⲟⲥ. ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉ ⲧⲉⲩⲙⲛ̄ⲧⲉⲣⲟ ⲃⲱⲗ ⲉⲃⲟⲗ. ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲧⲏⲣϥ ⲱⲗ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ϩⲛ ⲟⲩϭⲉⲡⲏ. ⲁⲥϣⲱⲡⲉ ϭⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲉⲓⲙⲉ ⲉⲛⲁⲓ̈ ϩⲣⲁⲓ̈ ϩⲙ ⲡⲉⲟⲩⲟⲉⲓϣ..... ⲡⲉϣⲁϥⲉⲓ̈ ⲟⲛ ⲉⲃⲟⲗ ⲡⲉ... Si nous passons à analyser cette période,

nous constatons d'abord que l'enchaînement des idées qu'exprime le texte à partir de ⲁϣⲱⲡⲉ ϭⲉ ⲡⲧⲉⲣⲟⲩⲣⲁⲧϭⲟⲙ jusqu'à ⲁⲩⲱ ⲛⲧⲉ ⲡⲧⲏⲣϥ ⲟⲩⲗ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩⲓ ⲟⲩϭⲉⲓⲏ se trouve résumé dans les mots ⲁϣⲱⲡⲉ ϭⲉ ⲡⲧⲉⲣⲟⲩⲥⲓⲙⲉ ⲉⲛⲁⲓ, et puis que la phrase ⲛⲉⲩϫⲁϥⲉⲓ ⲟⲛ ⲉⲃⲟⲗ ⲛⲉ forme le second membre de cette longue proposition. Ensuite se pose la question de savoir comment on doit regarder la combinaison ⲡⲧⲉⲣⲟⲩⲣⲁⲧϭⲟⲙ ⲁⲩⲱ ⲁ ⲧⲉⲩϭⲟⲙ ⲁⲣⲭⲓ ⲛⲱϧⲙ ϩⲣⲁⲓ ⲛϩⲛⲧⲟⲩ ⲁⲩⲱ ⲛⲥⲉ .... ⲁⲩⲱ ⲛϥ .... ⲁⲩⲱ ⲛⲧⲉ .... ⲁⲩⲱ ⲛⲧⲉ. Quant aux subjonctifs on n'est dans aucun doute. Ils remplacent et répètent naturellement le temps qui précède. Nous abordons donc l'analyse de .... ⲡⲧⲉⲣⲟⲩⲣⲁⲧϭⲟⲙ ⲁⲩⲱ ⲁ ⲧⲉⲩϭⲟⲙ ⲁⲣⲭⲓ ⲛⲱϧⲙ ϩⲣⲁⲓ ⲛϩⲛⲧⲟⲩ. Cette expression consiste en deux propositions: ⲡⲧⲉⲣⲟⲩⲣ .... et ⲁⲩⲱ ⲁ .... ⲁⲣⲭⲓ ... Bien qu'au premier abord elles semblent présenter deux temps différents l'un de l'autre, cela n'est pas ici le cas. Rappelons que la grammaire copte de M. Steindorff renferme une règle importante, ainsi conçue: »Wird dem Satze mit ⲛⲧⲉⲣⲉ ein zweiter Satz durch ⲁⲩⲱ 'und' angeknüpft, so steht dieser im Perfectum I»[1]. Cette règle qui évidemment est à appliquer au passage du texte dont nous nous occupons, nous porte à regarder ⲡⲧⲉⲣⲟⲩ(ⲣ) .... et ⲁⲩⲱ ⲁ .... (ⲁⲣⲭⲓ) comme un seul et même temps au moins relativement à leur signification; et il en résulterait donc qu'il est complètement inadmissible de croire que ⲁⲩⲱ ⲁ ... ⲁⲣⲭⲓ serait une proposition subordonnée au précedent ⲁϣⲱⲡⲉ. — Pour ne pas prêter à des malentendus, nous donnerons une traduction nouvelle du passage p. 36, 14—22 de notre texte, traduction qui veut s'appuyer sur les observations faites ci-avant et qui, par conséquent, obtiendra la teneur suivante: »Il arriva donc, après qu'ils eurent été débiles (sans force) et que leur force eut commencé de défaillir en eux, et après qu'ils furent devenu faibles en leur force et que leur lumière qui était en leur lieu eut cessé, et après que leur royaume se fut désorganisé et que *l'univers* (ⲡⲧⲏⲣϥ) eut monté subitement — il arriva donc, après qu'ils eurent appris cela dans le temps ..... (qu')il sortit de nouveau».

En nous appuyant toujours sur la dite règle de M. Steindorff, nous rappelons encore deux passages de texte dont l'examen nouveau serait d'un grand intérêt. P. 48, 13—17 du texte de Schwartze il y a: ⲁⲩⲱ ⲡⲧⲉⲣⲟⲩⲛⲁⲩ ⲉ ⲛⲁⲣⲭⲱⲛ ⲛⲛⲁⲓⲱⲛ ⲉⲧⲣⲁⲫⲉ ⲙⲙⲟⲓ ⲙⲡⲓ ⲛⲉⲡⲣⲟϥⲟⲗⲟⲟⲩⲉ ⲙⲡⲁⲧⲟⲁⲁⲛⲥ. ⲁⲩⲉⲓⲙⲉ ⲅⲉ ⲛⲥⲉⲡⲁϩⲟⲛⲟⲓ ⲉⲣⲟⲓ ⲁⲛ ⲙⲡⲓ ⲛⲁⲣⲭⲱⲛ ⲛⲁⲓⲱ ⲁⲩⲱ ⲁⲧⲧⲱⲕ ⲛϩⲛⲧ ⲙⲡⲓ ⲛⲉⲡⲣⲟϥⲟⲗⲟⲟⲩⲉ ⲉⲙⲙⲁⲩ ...., et voici la traduction française que M. Amélineau en a fournie: »Et lorsque les émanations de l'Arrogant eurent vu les Archons des Æons se réjouir à mon sujet, elles surent

[1] Steindorff, *Kopt. Gr.* (1894) § 470.

que les Archons des Æons ne me secourraient pas; elles prirent courage, ces émanations....» (p. 26, 5—8). — Qu'il nous soit permis de proposer une petite modification du texte copte. Il nous semble qu'on arriverait à un peu plus d'esprit de suite dans l'exposition, si l'on intercalait ⲁⲩⲱ devant ⲁⲩⲉⲓⲙⲉ ϫⲉ pour effacer ensuite l'ⲁⲩⲱ qui précède ⲁⲩⲧⲱⲕ ⲛ̄ϩⲏⲧ: en d'autres termes, si l'on recule le deuxième ⲁⲩⲱ que présente la période dont il s'agit ici, pour le placer entre .... ⲙ̄ⲡⲁⲩⲑⲁⲇⲏⲥ et ⲁⲩⲉⲓⲙⲉ, on obtiendra, en traduisant, un sens qui s'accomode plus au contexte. Conformément à la modification proposée le passage p. 48, 13—17 du texte de Schwartze s'exprimerait ainsi: ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲛⲁⲩ ⲉ ⲛ̄ⲁⲣⲭⲱⲛ ⲛ̄ⲛⲁⲓⲱⲛ ⲉⲩⲣⲁϣⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲛ̄ϭⲓ ⲛⲉⲡⲣⲟⲃⲟⲗⲟⲟⲩⲉ ⲙ̄ⲡⲁⲩⲑⲁⲇⲏⲥ. ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲉⲓⲙⲉ ϫⲉ ⲛ̄ⲥⲉⲛⲁⲃⲟⲏⲑⲓ ⲉⲣⲟⲓ ⲁⲛ ⲛ̄ϭⲓ ⲛ̄ⲁⲣⲭⲱⲛ ⲛ̄ⲁⲓⲱ ⲁⲩⲧⲱⲕ ⲛ̄ϩⲏⲧ etc., et la traduction en est: »Et après que les sauvegardes de l'Arrogant eurent vu les Archons des æons se réjouir à mes dépens, et (après) qu'elles eurent su que les Archons des æons ne me secourraient pas, (alors) ces sauvegardes (qui etc.) reprirent courage....»

L'autre passage qui nous est venu à l'esprit au sujet de la combinaison ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ-.... ⲁⲩⲱ ⲁ- se retrouve p. 69, 4—6 où il y a: ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲓϭⲱϣⲧ ⲉⲡϫⲓⲥⲉ ⲉⲡⲟⲩⲟⲓⲛ ⲁⲩⲱ ⲁⲓϭⲱϣⲧ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉ ϯϭⲟⲙ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲓⲛ ⲉϯ ϩⲙ ⲡⲉⲭⲁⲟⲥ ⲁⲓⲧⲱⲟⲩⲛ̄ ⲁⲓⲉⲓ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ. Si nous consultons la »traduction française» pour l'interprétation de ce passage, elle nous donne (p. 37, 12—14) ceci: »où j'ai regardé en Haut vers la lumière et j'ai regardé en bas vers cette Vertu de lumière qui est dans le Chaos, que je me suis levée et que je suis descendue». D'abord nous élevons une protestation contre la manière de rapprocher ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲓϭⲱϣⲧ à la proposition qui précède, à savoir: ⲁⲩⲱ ϯϣⲟⲟⲡ ϩⲛ ϩⲉⲛ ϩⲓⲥⲉ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲟⲩⲟⲓⲛ ϫⲓⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲟⲩⲟⲉⲓϣ ⲉⲛⲧⲁⲩⲡⲣⲟⲃⲁⲗⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲉⲃⲟⲗ, de telle sorte que l'expression ϫⲓⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲟⲩⲟⲉⲓϣ.... introduirait aussi la période ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲓϭⲱϣⲧ etc. Cela nous semble complètement inadmissible, vu que ⲁⲩⲱ ϯϣⲟⲟⲡ..... ϫⲓⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲟⲩⲟⲉⲓϣ ⲉⲛⲧⲁⲩⲡⲣⲟⲃⲁⲗⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲉⲃⲟⲗ forme pour lui-même une proposition isolée. Cette petite modification faite, il ne nous reste qu'à donner une nouvelle traduction du texte copte à cet endroit à partir de ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲓ-.... jusqu'à ⲁⲓⲧⲱⲟⲩⲛ̄ ⲁⲓⲉⲓ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ. La voici: »Et après que j'eus regardé vers le haut, vers la lumière et que j'eus regardé en bas vers la force de lumière qui est dans le Chaos, je me levai, et je descendis (vins en bas)».

P. 20 *l. 16* »et que leur vertu ne cessât pas (d'exister) en eux»: ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉ ⲧⲉⲩϭⲟⲙ ⲱϫⲛ̄ ϩⲣⲁⲓ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ (p. 37, 10, 11). Nous proposons d'effacer le mot »exister» que l'auteur a ajouté entre parenthèses. Il suffit de rendre le verbe ⲱϫⲛ̄ simplement par »cesser», comme cela s'est fait auparavant. Voyez p. ex. p. 19

l. 36 »... commença de cesser en eux»: ... ⲁⲣⲭⲓ ⲛ̄ⲱϫⲛ̄ ϩⲣⲁⲓ̈ ⲛϩⲏⲧⲟⲩ (p. 36, 15) et p. 20 l. 1 »leur lumière .... cessa».

Ibid. l. 23, 24 »ne les laissant point devenir âmes dans le monde de l'humanité afin qu'ils fussent rois plus longtemps»: ⲉⲙⲡⲟⲩⲕⲁⲁⲩ ⲉ ⲣ̄ ⲯⲩⲭⲏ ϩⲙ̄ ⲛⲕⲟⲥⲙⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲙⲛ̄ⲧⲣⲱⲙⲉ ϫⲉ ⲉⲩⲉⲱⲥⲕ ⲉⲩⲟ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲟ (p. 37, 20, 21). — Au sujet des mots »ne les laissant point» etc : ⲉⲙⲡⲟⲩⲕⲁⲁⲩ etc. l'auteur a annoncé dans une note qu'ils veulent dire »mot à mot: 'ils ne les laissèrent point être âmes dans le monde de l'humanité'». On se demande, si, à la rigueur cette explication est exacte. Évidemment on se voit forcé de résoudre cette question dans le sens de la négative. C'est que ⲉⲙⲡⲉ joue ici le rôle d'un participe — rappelons que ⲉⲙⲡⲉ se décompose dans l'ⲉ participial + ⲙ̄ⲡⲉ — et cette circonstance amène l'impossibilité de regarder ⲉⲡⲟⲩⲕⲁⲁⲩ etc. comme une proposition indépendante. Par opposition à la »traduction française» sur ce point, nous proposons l'interprétation que voici: »sans qu'ils les eussent laissé devenir âmes dans le monde de l'humanité». Dans la suite de nos remarques nous donnerons des exemples ultérieurs en faveur de l'équation ⲉⲙⲡⲉ = *sans que*. — Revenons maintenant sur un autre point du passage à examiner de la traduction de l'auteur. Nous entendons la phrase: »afin qu'ils fussent rois plus longtemps»: ϫⲉ ⲉⲩⲉⲱⲥⲕ ⲉⲩⲟ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲟ. On voit sans doute ce qu'il y a de correspondant entre le copte et la »traduction française». Néanmoins nous signalons ce passage pour faire quelques observations. »Afin qu'ils fussent rois plus longtemps» veut plutôt dire en copte: ϫⲉ ⲉⲩⲉⲣ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲉⲓϣ ⲉⲩⲟ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲟ, et il est heureux de n'avoir qu'à renvoyer à la page 39, 6 pour trouver cette équivalence que, tout en remarquant que le mot à mot en est (p. 21, note 1) »qu'ils fissent un grand temps étant rois», notre auteur a rendue ainsi: »(et) qu'ils fussent rois longtemps encore» (p. 21, 17). Sans condamner la manière de l'auteur de rendre ϫⲉ ⲉⲩⲉⲱⲥⲕ ⲉⲩⲟ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲟ, parce que la grammaire de M. Stern a traduit des passages de texte comme p. ex. ⲁϥⲱⲥⲕ ⲉϥϣⲁϫⲉ ⲛⲙⲙⲁⲩ ainsi: »er verzog mit ihnen zu reden, redete lange mit ihnen»[1], nous ne pouvons cependant pas nous empêcher de penser qu'il aurait été plus heureux, si la »traduction française» s'était proposé de fournir justement le mot à mot de ϫⲉ ⲉⲩⲉⲱⲥⲕ ⲉⲩⲟ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲟ. Pour illustrer encore le procédé dans la »traduction française», qu'il nous soit permis de citer l'exemple suivant où entre le verbe ⲱⲥⲕ : ϫⲉ ⲉⲣⲉ ⲛⲉⲩⲧⲟⲡⲟⲥ ⲱⲥⲕ ⲉⲩⲙⲏⲛ ⲉⲃⲟⲗ (p. 39, 5). Et la traduction de l'auteur est: »afin que leurs Lieux continuassent (d'être) constamment (dans le même état)» (p. 21, 16, 17).

[1] *P. 251.*

Ibid. l. 26 »ils restèrent (ainsi), faisant pour eux deux cercles constamment»: ⲛⲁⲓ ⲥⲉ ⲁⲩⲱ ⲥⲧⲉⲓⲣⲉ ⲙⲙⲟⲟⲩ ⲡⲕⲩⲕⲗⲟⲥ ⲥⲛⲁⲩ ⲉⲧⲙⲛⲏ ⲉⲃⲟⲗ (p. 37, 24, 25). A en juger par la traduction de l'auteur, il semble qu'il a regardé ⲡⲕⲩⲕⲗⲟⲥ ⲥⲛⲁⲩ comme complément direct du verbe ⲥⲓⲣⲉ. Cela est contraire au sens de notre texte. C'est que ⲙⲙⲟⲟⲩ, traduit par »pour eux» remplit justement les fonctions du complément direct dans cette proposition; il sert à relever ⲛⲁⲓ qui joue proprement le rôle du complément direct anticipé. La position qu'occupent les mots ⲡⲕⲩⲕⲗⲟⲥ ⲥⲛⲁⲩ est assez expliquée, si nous rappelons l'équation fréquente ⲛ = ϩⲛ. — Quant à la combinaison ⲁⲩⲱ ⲥⲧⲉⲓⲣⲉ nous renvoyons à ce que nous avons dit plus haut au sujet des significations du verbe ⲱ. Or, nous croyons être justifié de modifier ainsi sur ce point la »traduction française»: »ils persistèrent donc à faire cela dans deux cercles constamment». Citons d'ailleurs la traduction latine de Schwartze (p. 27): »Hæc igitur perseverarunt facientes κυκλοις duobus permanentes».

Ibid. l. 28 »(que) j'allai par le milieu des Tyrans . . .». En ce qui concerne cette traduction qui veut équivaloir au copte ⲁⲓⲥⲓ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ ⲧⲙⲛⲧⲉ ⲛⲓⲧⲩⲣⲁⲛⲛⲟⲥ (p. 38, 2), nous citerons l'interprétation correspondante de Schwartze. La voici (p. 27): »adscendi in medium τυραννων . . .». Nous remettrons à nos lecteurs d'établir la comparaison entre ces deux manières de traduire ⲥⲓ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ. En tout cas la signification »par» ne nous semble pas dire autant que ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ.

P. 21 *l. 33 etc.* »: J'ai diminué les temps à cause de mes élus, car il n'y aurait pas eu une âme qui eût pu se sauver, si je n'avais pas diminué les temps et les époques, à cause du nombre parfait des âmes . . . . .»: ⲁⲉ ⲁⲓⲧⲥⲏⲕⲉ ⲛⲉⲟⲧⲟⲉⲓⲱ ⲉⲧⲃⲉ ⲛⲁⲥⲱⲧⲡ ⲉⲙⲙⲟⲛ ⲛⲉ ⲙⲡ ⲗⲁⲁⲩ ⲙⲯⲩⲭⲏ ⲉⲱ ⲟⲩⲁⲓ ⲛⲉ ⲡⲧⲁⲓⲧⲥⲏⲕⲉ ⲛⲉⲟⲧⲟⲉⲓⲱ ⲁⲉ ⲙⲡ ⲛⲉϫⲣⲟⲛⲟⲥ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲁⲣⲓⲉⲙⲟⲥ ⲡⲧⲉⲗⲉⲓⲟⲛ ⲡⲛⲉⲯⲩⲭⲟⲟⲩⲉ . . . . (p. 40, 3—6). On voit que la »traduction française» a mal compris cette période de notre texte. D'abord elle a attribué à ⲉⲙⲙⲟⲛ le sens de »car», ce qui n'est pas ordinaire. A cause de cette erreur la proposition indépendante ⲡⲧⲁⲓⲧⲥⲏⲕⲉ ⲛⲉⲟⲧⲟⲉⲓⲱ ⲁⲉ ⲙⲡ ⲛⲉϫⲣⲟⲛⲟⲥ etc. a été regardée comme une proposition conditionnelle subordonnée a ⲉⲙⲙⲟⲛ ⲛⲉ ⲙⲡ ⲗⲁⲁⲩ etc. Cette dernière erreur est d'autant plus singulière que la proposition prétendue conditionnelle est attachée à la précédente au moyen de la particule adversative postpositive ⲁⲉ, comme nous fait voir le texte de Schwartze. Nous pensons que c'est ⲉⲙⲙⲟⲛ qui a fourvoyé la »traduction française». Que veut donc dire ce ⲉⲙⲙⲟⲛ? Rappelons que plus haut dans nos remarques[1] nous avons expliqué ce mot, et que nous avons soutenu la distinction

[1] *Sphinx IX*, p. 54, 55, 237.

entre ⲙ̄ⲙⲟⲓ, ⲉⲙ̄ⲙⲟⲓ comme *particule* — »autrement, sinon», et entre ⲉⲙ̄ⲙⲟⲓ dans sa qualité d'une *conjonction* = »sans que». Comment doit-on regarder l'ⲉⲙ̄ⲙⲟⲓ qu'a le passage p. 40, 4? Est-il employé comme particule ou comme conjonction? Il va sans dire que ⲉⲙ̄ⲙⲟⲓ prend ici la place d'une particule = »autrement, sinon». Par opposition à la »traduction française» nous voudrions rendre toute la période (p. 40, 3—6) de la manière suivante: »(Ainsi, à cause de cela je vous ai dit....): J'ai diminué les temps à cause de mes élus; sinon, il n'y aurait pas eu une âme qui eût pu se sauver; (sinon, aucune âme n'aurait pas pu se sauver); j'ai diminué cependant les temps et les époques à cause du nombre parfait des âmes..... et si je n'avais pas ..... aucune âme hylique ne se serait pas sauvée....». C'est ici aussi le lieu de citer la traduction latine que Schwartze nous a donnée du passage en question. Elle se lit ainsi (p. 28): »(Propter hoc igitur dixi vobis....): Abbreviavi tempora propter meos electos. Alioquin nulla ψυχη potuisset servari. Abbreviavi δε tempora et χρονους propter αριθμον τελειον ψυχων...., et, ni abbreviassem.... nulla ψυχη ὑλικη potuisset servari....».

P. 22 *l. 24* »et ils essayèrent de venir adorer le mystère de leur nom...»: ⲁⲩⲱ ⲛⲉ ⲁⲩϩⲓ ⲧⲟⲟⲧⲟⲩ ⲛⲉ ⲉ ⲉⲓ̈ ⲛⲥⲉⲟⲩⲱϣⲧ ⲙ̄ⲙⲩⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲩⲣⲁⲓ... (p. 41 l. 16). Nous préférons traduire ainsi: »et ils commencèrent à venir adorer le mystère de leur nom...» »Commencer» est le sens plus satisfaisant pour ϩⲓⲧⲟⲟⲧ=; cfr. p. ex. ⲁϩⲣⲓⲧⲟⲧⲟⲩ ⲉⲥⲁⲁⲓ »sie begannen zu reden», comme M. Stern a traduit cette expression[1]; »essayer» au contraire doit être d'un usage moins fréquent.

Ibid. l. 27 »mais lorsqu'ils eurent adoré un peu éloignés de moi, ils adorèrent la lumière de mon vêtement, et ils s'écrièrent tous à la fois...»: ⲁⲗⲗⲁ ⲛⲧⲁⲩⲟⲩⲱϣⲧ ⲉⲧⲟⲩⲏⲧ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲛⲟⲩϣⲙ · ⲛⲧⲁⲩⲟⲩⲱϣⲧ ⲁⲉ ⲙⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲙ̄ⲡⲁⲉⲓⲛⲁⲧⲙⲁ · ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲱϣ ⲉϧⲟⲗ ϩⲓⲣⲟⲧ ϩⲓ ⲟⲩⲥⲟⲛ... (p. 41, 19—21). Il nous semble que la »traduction française» n'a pas saisi l'idée de ce passage de notre texte; d'ailleurs, au point de vue de la grammaire cela présenterait de grandes difficultés d'admettre pour ⲁⲗⲗⲁ ⲛⲧⲁⲩⲟⲩⲱϣⲧ le sens: »mais lorsqu'ils eurent adoré». Le mieux ne serait-il pas de rejeter simplement la traduction de l'auteur pour accepter ensuite l'interprétation que voici: »Mais ils adorèrent un peu éloignés de moi — ils adorèrent cependant la lumière de mon vêtement — et ils s'écrièrent tous à la fois...»? Pour notre part nous sommes assez persuadé de l'utilité de modifier sur ce point la »traduction française». (A suivre.)

Upsal, Janvier 1906.

Ernst Andersson.

[1] *Kopt. Gr.* p. 290.

Vient de paraître:

A HISTORY OF EGYPT

FROM THE EARLIEST TIMES TO THE PERSIAN CONQUEST

BY

JAMES HENRY BREASTED

With Two Hundred Illustrations And Maps

NEW YORK
CHARLES SCRIBNER'S SONS
1905.

$ 5.00 Net

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

paraît par fascicules de 4 feuilles d'impression in-8:o; quatre fascicules formeront un volume du prix de **15 Marcs.**

Messieurs les éditeurs sont priés d'envoyer leurs publications égyptologiques au Directeur de la Revue *(Odensgatan 1, Upsala)*, lequel aura soin de les confier à des juges compétents, capables de les critiquer avec impartialité et autorité.

Uppsal, 1906. — Imprimerie Almqvist & Wiksell.

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

Fondée Par Karl Piehl

publiée

avec la collaboration de MM. BASSET, DARESSY, ERMAN, FOUCART, IACOBY, LEFÉBURE, LIEBLEIN, LORET, MORET, NAVILLE, PELLEGRINI, SPIEGELBERG, STEINDORFF

par

ERNST ANDERSSON
Professeur Agrégé d'Egyptologie à l'Université d'Upsala

Publication subventionnée par l'État

Vol. X

Akademiska Bokhandeln
(C. J. LUNDSTRÖM)
UPSALA

Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte
PARIS

J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung
LEIPZIG

Williams and Norgate
14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON

HARVARD COLLEGE LIBRARY
APR 4 1911
CAMBRIDGE, MASS.

Library of
Universitetet i Uppsala.

UPSALA 1906
IMPRIMERIE ALMQVIST & WIKSELL

TABLE DES MATIÈRES.

A. Articles de fond: Page

FOUCART, G., Recherches sur les cultes d'Héliopolis I 160

LEFEBURE, E., Extrait de la Revue africaine Nos 258—259.—3e et 4e Trimestres 1905. *Le XIVe Congrès international des orientalistes.* IVe section: *Égypte, Langues Africaines, Madagascar* 5

LEFÉBURE, E., Le Bucrâne 67

NAVILLE, E., Encore le Sphinx 138

PELLEGRINI, A., Piccoli testi copto-sa'idici del Museo archeologico di Firenze 141

DE RICCI, S., ET WINSTEDT, E. O., Papyrus coptes du Musée d'Alexandrie 1

WEILL, R., Le Vase 11

B. Ouvrages critiqués:

VON LEMM, O., Iberica [ERNST ANDERSSON] 35

SCHMIDT, V., Choix de monuments égyptiens faisant partie de la Glyptothèque Ny-Carlsberg [ERNST ANDERSSON] 39

MASPERO, G., Les contes populaires de l'Égypte ancienne, 3e édition [ERNST ANDERSSON] 64

BREASTED, J. H., Ancient Records of Egypt. *Vol. I* [GEORGE FOUCART] 130

VON BISSING, FR. W., Denkmäler Ägyptischer Sculptur. *Lieferung I* [GEORGE FOUCART] 226

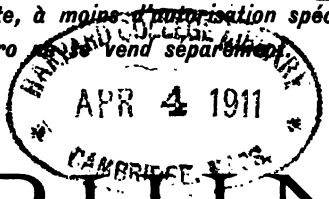
VON BISSING, FR. W., Denkmäler Ägyptischer Sculptur. *Lieferung II* [GEORGE FOUCART] 231

C. Divers:

ANDERSSON, E., *Mélanges* (Mémoires de MM. J. Baillet, Lefébure, Pellegrini; Egypt Exploration Fund: Archæol. Report 1904—05: C—«Christian Egypt»; «Spécimens des caractères de l'Imprimerie Catholique à Beyrouth) 41

ANDERSSON, E., Remarques détachées sur »ΠΙΣΤΙΣ ΣΟΦΙΑ (Pistis-Sophia), ouvrage gnostique de Valentin, traduit du copte en français avec une introduction par E. Amélineau.» IV 44
Deuxième Congrès international d'Archéologie, Caire 1909 (circulaire du Comité d'organisation) 239

☛ *La reproduction des articles publiés par SPHINX est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.*
☛ *Aucun numéro ne se vend séparément.*



SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

FONDÉE PAR KARL PIEHL

publiée

avec la collaboration de **MM.** Basset, Daressy, Erman, Iacoby, Lefébure, Lieblein, Loret, Moret, Naville, Pellegrini, Spiegelberg, Steindorff

par

ERNST ANDERSSON
Professeur Agrégé d'Egyptologie à l'Université d'Upsala

Publication subventionnée par l'État

Vol. X — Fasc. I

Akademiska Bokhandeln
(C. J. Lundström)
UPSALA

Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte
PARIS

J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung
LEIPZIG

En vente chez:
Williams and Norgate
14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON
and 7, Broad Street, OXFORD

Sommaire

A. Articles de fond: Page

DE RICCI et E. O. WINSTEDT, Papyrus coptes du Musée d'Alexandrie 1

LEFÉBURE, Extrait de la Revue africaine N°s 258—259. — 3e et 4e Trimestres 1905. *Le XIIe Congrès international des Orientalistes.* IVe Section: *Égypte, Langues Africaines, Madagascar* 5

WEILL, Le Vase 11

B. Comptes rendus critiques:

O. VON LEMM, Iberica [ERNST ANDERSSON] 35

V. SCHMIDT, Choix de monuments égyptiens faisant partie de la Glyptothèque Ny-Carlsberg, fondée par M. Carl Jacobsen [ERNST ANDERSSON] 39

G. MASPERO, Les Contes populaires de l'Égypte ancienne, 3e édition [ERNST ANDERSSON] 64

Mélanges (Mémoires de MM. J. Baillet, Lefébure, Pellegrini; Egypt. Exploration Fund: Archæol. Report 1904—05. C — »Christian Egypt»; »Spécimens des caractères» de l'Imprimerie Catholique à Beyrouth) 41

Remarques détachées IV sur la »traduction française» de Pistis-Sophia [par ERNST ANDERSSON] 44

Papyrus coptes du Musée d'Alexandrie.

par

Seymour de Ricci et **Eric O. Winstedt.**

Le Musée d'Alexandrie possède quelques documents coptes sur papyrus à l'étude desquels nous avons pu consacrer quelques heures au mois d'avril 1905. Ces papyrus n'ayant jamais été publiés, nous croyons utile de donner ici nos copies telles que nous les avons prises, laissant à des coptisants de métier le soin de les purger de leurs incorrections.

Ms. copte IV.

Recto

]ειcϊ ωτετοϒαaϥμαϊ ηοϒτε λ χ απαπϣοϊ πϫ̣ϊακ/ϯϫιπ λ ϣεηοϒτε πιελ α χϛ†

Verso

†ϩαθημ̄π̄ϩωϥηιμπϣιηcετεκμ̄ν̄ϊ ωτετοϒαaϥτο̄ηοϒοϒωϣη[
τϭοοϒηε̄ηεμϫωλ εccολεϭ εcτοοβεητοοτϥμ̄πϣοϊ αϒωαιϫ.[
αϊ τικερεᾱηαπαϊωcηφαϒωcϩαϊ ηαϊϫεκοϒωϣτωϭηακϩ[
cϩαϊ ηαϊ οηϫεκοϒωϣτωϭοϒη̄ρ̄ηρ̄τοϥ κεοοϒηγαρϫε[

μ̄τοη̄ηαιαϒωεϣωπε̄ηϭαaϭεμ̄μαϒτηοο̄ϒϩοϊ ηcηαϊϩη.[
εηϩεηκεαϒωεϣωπε κρ̄ χριαη̄ αποκριcιc cϩαϊ ηαϊ αϒωη[
τιηη̄ϒηακεϩραϊ μ̄πατατωϭ οϒϫαϊ ϩμ̄ πϫοειc † [

Recto, lire peut-être [ταacμ̄παϫο]ειc ; Verso l. 1 lire sans doute †ϣιηεετεκμ̄ντϊωτ.

Lettre de Shenoute à son saint père Apa Pshoi le diacre (cf. infra n° 5, une autre lettre du même au même) relative à des oignons et à une plantation.

2. Ms. copte V.

Recto †ⲁⲥⲫⲁⲗⲉⲓⲁⲅⲣⲁⲫⲓⲥ ⲃⲁⲣⲟⲩⲭⲡⲣⲉⲥⲃⲉⲩⲧⲉⲣⲟⲥ sic
ⲙⲛⲧⲁⲩⲣⲓⲛⲉⲛⲏⲃⲓⲉⲧⲓ
ⲛ̄ⲃⲁⲣⲟⲩⲭ

Verso ⲧⲣⲓⲁ *(ajouté au dessus de la ligne)*
ϯ[ϩ]ⲛ̄ⲡⲣⲁ[ⲛ]ⲛⲑⲁⲅⲓⲁⲥⲡⲉⲓⲱⲧ
ⲙⲛ̄ⲡϣⲏⲣⲉⲙⲛ̄ⲡⲉⲡⲛⲉⲩⲙⲁ
ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃⲙⲛ̄ⲧⲡⲁⲣⲑⲉⲛⲟⲥⲧⲛ̄ϫⲟⲉⲓⲥ
ⲧⲁⲛⲉⲟⲟⲩⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃⲁⲛⲁⲕⲧⲁⲩⲣⲓⲛⲉ
ⲙⲛ̄ⲃⲁⲣⲟⲩⲭⲛⲉⲃⲉⲓⲉⲧⲓⲛ̄ⲥϩⲁⲓ.
ⲉⲡⲉⲛⲥⲟⲛⲡⲡⲁⲡⲁⲥⲡⲇⲓⲁⲕⲱⲛ
ⲁⲩⲱⲡⲉⲕⲟⲛⲟⲙⲟⲥⲉⲡⲉⲛϫⲟⲉⲓⲥ
ⲡⲃⲁⲡⲧⲓⲥⲧⲏⲥⲓⲱϩⲁⲛⲛⲏⲥϫⲉ̄
ⲉⲡⲉⲓⲇⲏⲁⲛⲡⲁⲣⲁⲕⲁⲗⲉⲓⲛ̄ⲙⲁⲕ
ⲁⲕⲡⲓⲧⲱⲣⲉⲓⲛ̄ⲙⲟⲛϩⲁⲧⲏⲡⲉⲛ
ϫⲟⲉⲓⲥⲡⲁⲛⲧⲓⲕⲉⲟⲩⲭⲟⲥⲡⲕⲩⲣϩ
ⲡⲗⲟⲩⲥⲓⲁⲛⲉϫⲉⲛⲁⲧⲓϣⲉⲛ̄
ϩⲉⲥⲧⲏⲥⲉⲡⲉⲃⲓⲱⲛⲉϥⲧⲓⲛⲟⲩ
ⲧⲛ̄ⲟⲛ̄ⲉⲧⲟⲓⲙ[.]ⲥⲧ[.]ⲧⲁⲩⲛⲁⲕ
ⲧⲛⲧⲁϥⲛⲁⲕⲧⲁⲣⲉⲕⲧⲉⲩⲛⲁϥ ⁝
ⲛ̄ⲫⲟⲩⲛⲛⲉⲃⲁⲧⲥⲛⲉⲩⲉⲧⲉ
ⲑⲟⲟⲩⲧⲙⲛ̄ⲡⲁⲁⲡⲓ̈ⲁⲩⲱϫⲉⲛⲉⲕ
ⲁⲙⲫⲓⲃⲁⲗⲉⲁⲛⲟⲙⲓⲛⲧⲉⲅⲣⲁⲫⲟⲥ
ⲛⲁⲥⲫⲁⲗⲉⲓⲁⲛⲉⲕⲧⲛ̄ⲡⲓⲑⲉⲓⲁⲩⲱ
ⲛ̄ϩⲟⲙⲟⲗⲟⲅⲉⲓ†(*m.* 2)†ⲁⲛⲟⲕⲃⲁⲣⲟⲩⲭ
ϣⲉⲛⲁⲡⲁⲃⲓⲕⲧⲱⲣⲡⲣⲉⲥⲃ/ⲡⲣⲙⲛⲁⲗⲁⲃⲱⲃ
ⲁⲧⲧⲓⲡⲓⲑⲉⲉⲧⲓ///ⲁⲥⲫⲁⲗⲓⲁⲕⲁⲧⲁⲑⲉ
ⲉⲥⲏϩⲙ̄ⲙⲁⲥ(m. 3)ϯⲁⲛⲟⲕⲧⲁⲩⲣⲓⲛⲉⲛⲁⲡⲁⲃⲓⲕ
ⲧⲱⲣⲡⲉⲃⲉⲓⲧⲡⲣⲙⲛⲁⲃⲁⲱⲧⲓⲡⲓⲑⲉⲁⲩⲱ
ⲧⲓⲥⲧϥⲭⲩⲉⲧⲓⲁⲥⲫⲁⲗⲓⲁⲕⲁⲧⲁⲑⲉⲥⲏϩⲙⲁⲥ
(m. 4) †ⲁⲛⲟⲕⲁⲛⲁⲥⲧⲁⲥⲓⲟⲥⲡϣⲉⲛ̄ⲡⲉⲧⲣⲉ
ⲧⲓⲟⲛⲙⲉⲧⲣⲉⲉⲧⲓⲁⲥⲫⲁⲗⲓⲁ†
ϯⲁⲛⲁⲕⲫⲟⲓⲃⲁⲙⲙⲱⲛⲡϣⲉⲛ̄
ⲁⲡⲁⲙⲏⲛⲁⲁⲓⲧⲁⲓⲁⲩⲱⲧⲓϭⲛ̄
ⲙⲉⲧⲣⲉⲁⲧⲓⲁⲥⲫⲁⲗⲓⲁ†

Contrat (γραφη ασφαλειας) dressé entre Barouch l'aîné et Tauriné en présence d'Anastasios et de Phoibammôn témoins. Signé, par les parties et les témoins.

Lire l. 1 ⲛⲑⲁⲅⲓⲁ ⲧⲣⲓⲁⲥ

3. Ms. copte VI.

Recto ✝ ταας ⲙ̄ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ̄ⲡ̄ⲛ̄ⲟⲩ·ⲁⲧⲛ̄ⲟⲩ̄ [*locum sigilli*] ⲙ̄ⲡⲣⲥ̄ⲡⲓⲁⲛⲁⲥ·ⲣⲓⲧⲏ̄ⲧⲉⲙⲁⲁⲩⲡⲉ̄ⲗⲗⲁ

[illegible]ⲓⲥⲧⲟⲥ

Verso]ⲙⲙⲁⲧⲟⲩ̈· ✝ⲉⲗⲗⲁⲭⲓⲥⲧⲟⲥ·✝ⲧⲉⲕⲙⲁⲉⲗ[illegible]ⲙ̄ⲡⲓⲧⲉⲛⲃⲱⲣⲁ ⲛ̄ⲉⲧⲥⲣⲁⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲧϫⲟⲉⲓⲥ̄ⲡⲛⲟⲧϫⲉⲣⲁⲟⲛⲙⲉⲛ

]ⲱⲁϫⲉ·ⲧⲛ̄ⲡⲱⲓ̈ⲛⲉⲉⲣⲟⲕⲣ̄ⲙ̄ⲡⲁⲣⲓⲛⲧⲧⲛⲣⲉⲙⲡ̄ⲧⲉⲡⲯⲩⲭⲏⲛⲧⲣⲥ̄·ⲁⲧⲟⲧⲡ̄ⲡⲣⲟⲥⲕⲩⲛⲉ[illegible]ⲙ̄ⲡⲱⲟⲉⲓ̈ⲱⲩ̄ⲛⲉⲕⲟⲩⲣⲏⲧⲥ

]ⲱⲟⲉⲱⲁⲟⲣⲉⲙ̄ⲡⲁⲙⲁⲣⲏⲧⲡⲣⲟⲥⲕⲩⲛⲉⲓ̈ⲛⲁⲕⲧⲱⲛⲟⲩ·ⲁⲓⲥⲱⲧⲙ̄ⲫⲉⲉⲕⲱⲟⲙ[illegible] ⲁⲡⲁⲣⲏⲧⲙⲁⲣⲟ̀ⲗ

]ⲛⲟⲩϫⲟⲟⲩⲡⲉⲕⲟⲩ̄ⲱⲛⲁⲓ̈·ⲙⲟⲛ✝ⲟⲗⲓⲃⲉⲧⲱⲛⲟⲩ·ⲉⲣⲉⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥⲡⲁⲥⲙⲟⲧⲉⲣⲟⲕⲛⲉ̄ⲛⲁⲁⲛⲉⲕⲟⲙ̄ⲡⲓⲟⲧⲛⲏ̄[illegible]

]ⲕⲛⲟⲥ·ⲫⲉⲡⲧ ⲡⲉϫⲟⲉⲓ̈ⲥⲣⲁⲣⲧⲟⲩⲡⲟⲥⲕ̄ⲡⲁⲧⲡ̄ⲃⲱⲛⲟⲉⲟⲥ·ⲁⲧⲟⲡ̄ⲣⲉϥⲥⲱⲧⲉ·ⲧⲉⲛⲟⲧⲁⲡⲉⲕⲣ̄ⲙ̄ⲣⲁⲗⲉⲓ̈ⲡⲁⲓ

]=ⲁϥ·ⲁϥⲧⲁⲙⲟⲛϫⲉⲡⲣⲱⲃⲉⲛⲧⲁⲛⲡⲁⲣⲁⲕⲁⲗⲉⲓ̈ⲙⲙⲟⲕⲉⲧⲃⲏⲧ̄ϥ·ⲉⲧⲃⲉⲛⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓ̈ⲛⲉⲁϥⲧⲁⲙⲟⲛ·ⲁⲫⲁⲕ̄ⲣ̄

]ⲁⲙ̄ⲙⲁϥ·ⲉⲣⲉⲡⲡⲟⲩⲧⲉ✝ⲫⲉⲡⲁϥⲛⲏⲣ̄ⲣⲟ̄ⲙⲉⲁⲗⲏⲛⲧⲏ·ⲛⲉⲙⲥ̄ⲡⲛⲉⲧⲡ̄ⲥⲙⲟⲩ·ⲧⲡⲡⲁⲣⲁⲕⲁⲗⲉⲓ̈ⲙⲙⲟⲕⲉⲧⲃⲉⲕ

]ⲉⲕⲡⲉⲕⲡⲁⲉⲃⲟⲗⲡ̄ⲙⲙⲁϥⲁⲧⲟⲧⲁⲙⲁⲡ̄ⲙⲡⲉⲥⲡⲛⲧⲧⲛⲣⲟⲧⲡⲣⲟⲥⲕⲩⲛⲉⲓ̈ⲛⲁⲕⲧⲱⲛⲟⲩⲁⲧⲟⲧⲟⲩⲙⲁⲕ̄ⲣ̄·ⲛ̄ⲁⲙⲧ

]ⲃⲟⲗϫⲉⲁⲧⲥⲱⲧⲙ̄ⲫⲉⲕⲱⲟⲙⲉ·ⲁⲧⲟⲧⲉⲡⲥⲱⲡⲉⲉⲧⲁⲟⲕⲓ ⲁⲩⲓ̈ⲛⲉⲁⲣⲟ ::ⲉⲣⲉⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥⲓⲥⲥⲙⲟⲧⲉⲣⲟⲕⲛⲉⲟⲙ

]ⲟⲕⲉⲙ̄ⲡⲉⲕⲉⲣⲟⲡⲟⲥⲉ̄ⲡⲟⲧⲉⲓⲣⲏⲛⲏ·ⲙⲉⲉⲙⲥⲱⲱⲧⲉⲃⲟⲗⲣⲏⲧⲕ·ⲧⲏⲣⲏ̄·ⲛⲑⲉⲡⲧⲁϥϫⲟⲟⲥⲙⲉⲉⲧⲥⲱⲱⲧⲉⲃⲟⲗ

]ⲏⲧⲛⲣⲟⲧⲉ✝ⲧⲉⲣⲣⲉⲡⲁⲧⲙ̄ⲡⲉⲥⲟⲧⲟⲉⲓ̈ⲱ·ⲁⲧⲟⲉⲉⲟⲩⲱⲩⲧⲛ̄ⲛⲉⲕⲙⲁⲕⲉⲧⲛⲣⲟⲧⲣⲁⲛⲉⲕⲟⲧⲉⲣⲏⲧⲉⲟⲧϫⲟⲓ̈

ⲙⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥⲡⲁⲙⲉⲣⲓ̈ⲧⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥⲡⲓⲟⲧⲁⲧⲟⲡ̄ⲱⲩⲣⲉⲉⲁⲩⲓ̈ⲁⲧⲣⲓⲁⲥ ——

Verso l. 1 ✝ⲉⲕⲙⲁⲉⲗ corriger peut-être en ⲧⲉⲕⲙⲁⲁⲧ; l. 4—5 on songe à ⲛ̄ⲓⲟⲧⲛ̄ⲛⲉⲕ(ou ⲛⲉⲛ)ⲧⲉⲕⲛⲟⲥ, l. 6—7: ⲙⲉⲁⲕⲣ̄ⲡⲁⲩⲙⲙⲁϥ, l. 7—8: ⲉⲧⲣⲉⲕⲁⲉⲕ.

Lettre d'une mère à son fils malade le remerciant de la manière dont il a agi envers un certain Constantin. Noter en tête le sigle ⲭⲙⲧ (Χριστον Μαρια γεννα). 3

4. Ms. copte XIII.

]////////

]///ⲁϥⲉⲙⲡⲧⲓⲙⲉ//ⲡⲗⲉⲃⲓⲱⲟⲩ////

]////////ϫⲉⲁⲗⲗⲁ////////ⲡⲉⲓⲙ̄

]ⲗⲗⲁⲛϭⲏⲧⲃⲉⲃⲉⲗ̣////ⲣⲏⲥ////ⲉⲩ//

]ϣⲛⲧⲟⲩⲥⲓⲁⲉⲣⲏⲥⲙⲉⲗⲉⲡⲉⲛϩⲏⲧⲉⲙⲕⲁϩ//ⲱⲃⲁⲛⲁϩⲛϫⲉ

]ⲙ̣ⲁⲓⲥϫⲉⲙⲡⲉⲛⲥϩⲉⲓⲛⲧⲉⲕⲙⲉⲧⲓⲱⲧ''ⲉⲙⲙⲁⲥⲧⲓⲙⲙⲁⲃⲁⲗⲗⲁ

]ⲓⲛⲓⲧⲁⲧⲉⲕⲓⲙⲓⲉⲙⲁⲛⲁⲛϭⲁⲁⲙⲏⲧⲟⲩⲥⲓⲁⲛⲧⲣⲁⲙⲡⲓⲱⲉⲙⲡⲟⲩⲓⲥ

ⲁⲩ

]ⲉⲟⲩⲱⲗⲉⲉⲗϣⲉϣⲃⲏϣⲁⲁⲛⲉⲩⲟϥⲛⲟⲩⲁⲧⲉⲡⲥϩⲉⲓⲛⲏⲛϫⲁϥⲁϥⲓ

]ⲏⲕⲓⲉⲙⲡⲏⲉⲙⲁⲛⲃⲁⲛⲁϩⲛϫⲉⲡ̄ⲟ̄ⲥ̄ϫⲉⲙⲡⲉⲛϭⲏⲧⲥⲁⲃⲏⲧⲟϥ

]ⲛⲁⲛⲗⲱⲁⲛⲗⲁⲛⲧⲱϣⲁⲛⲉϥⲟⲩⲛϩⲉⲓⲥⲁⲛⲥⲥϩⲉⲓⲛⲏⲕϩⲁⲑⲏⲙ̣ⲫⲱⲃ

]ⲓϫⲉⲓϩⲙⲡⲟ̄ⲥ̄ⲡⲉⲛⲓⲱⲧⲉⲧⲧⲁⲓⲏⲟⲩϣⲗⲏⲗⲉϫⲉⲡⲧⲓⲙⲉⲧⲕⲗⲉⲃⲧ

Evidemment une lettre mais difficile à lire et à comprendre.

5. Ms. copte I.

ϯϣⲓⲛⲟⲩⲧⲉⲡⲓ ⲉⲗⲁⲭⲓⲥⲧⲟⲥⲡⲉⲧⲥϩⲁⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲉϥⲙⲉⲣⲓⲧⲛ̄ⲓⲱⲧⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃⲁⲡⲁⲡϣⲟⲓ
ϫⲉϩⲁⲑⲏⲙⲉⲛⲛ̄ϩⲱⲃϯϣⲓⲛⲉⲉⲣⲟⲕⲧⲱⲛⲟⲩϩⲙ̄ⲡⲁϩⲏⲧⲧⲏⲣⲉϥⲙ̄ⲡⲓⲛⲁⲛⲟⲃⲉ
ⲕⲁⲁⲧⲧⲁⲉⲓ̈ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲧⲁϫⲓⲥⲙⲟⲩϩⲓ̈ ⲧⲛ̄ⲛⲉⲕϣⲗⲏⲗⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃⲁⲩⲱⲉⲓ̈ ⲥⲥⲟⲩⲕⲉⲗⲱⲗⲛ̄
ⲃⲛ̄ⲛⲉⲙⲛ̄ⲛⲟⲩⲁⲓ̈ ⲡⲉⲛϭⲟⲩϫⲁⲓ̈ ⲧⲛ̄ⲛⲟⲥⲟⲩⲛⲁⲕⲛ̄ⲧⲟⲟⲧϥ̄ⲙ̄ⲡⲉⲕⲣⲱⲙ////////ⲱⲣ
ⲛⲟⲩⲱϣⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉⲡⲉϭⲁⲉⲓⲛⲁⲕⲛⲁⲕⲉϩⲣⲁⲓ̈ ϣⲁⲁⲥⲟⲩⲙ̄ⲛ̄ⲧⲥⲛⲛⲁⲩⲟⲩⲥⲛ̄ϩⲁⲑⲱϥ
ⲙⲛⲛⲁⲓⲡⲉⲥⲛ̄ⲧⲉⲛ̄ⲃⲛ̄ⲛⲉⲁⲩⲱⲉⲓⲥⲟⲩⲕⲟⲩⲓ ⲛ̄ϫⲁⲉⲓ̈ ⲧⲙ̄ⲙⲟⲩⲛ̄ⲧⲁⲡⲕⲱⲙⲟⲥⲁⲡⲁⲫⲟ
ⲃⲁⲙⲟⲛϫⲟⲟⲥⲛⲁⲓ̈ϫⲉⲥⲁϩⲙⲉⲥⲛⲁⲕⲉϣⲱⲡⲉⲥⲁⲣ̄ϣⲁⲩⲛⲁⲩⲛⲉϩ////////

]////ⲡⲉ////[

L. 4 lire peut-être ⲡⲉⲕⲣⲱⲙ[ⲉ ⲃⲓⲕⲧ]ⲱⲣ; l. 7 il doit y avoir ⲉϣⲱⲡⲉ ⲅⲁⲣ. Lettre de Shinoute à son saint père Apa Pshoï.

—x—

Extrait de la Revue africaine N°s 258–259.
– 3e et 4e Trimestres 1905.

Le XIVe Congrès international des Orientalistes.

IVe Section.

Egypte, Langues Africaines, Madagascar.

La quatrième section du XIVe Congrès des Orientalistes a réuni un certain nombre de travaux dont l'intérêt général, outre le mérite particulier qu'ils peuvent avoir, est de répondre, ou d'y tâcher, aux *desiderata* les plus actuels de la science dans les trois branches de cette section: Egypte, Langues africaines et Madagascar.

En ce qui concerne l'Egypte, où tant de renseignements sont nécessaires pour donner aux fouilles qui s'y multiplient des indications précises, M. le Dr Charles Wessely a suggéré un moyen pratique de s'orienter dans le dédale des noms de localités fournis par les textes de l'époque grecque: c'est de grouper ceux de ces noms que des documents en différentes langues désignent comme voisins, et d'aller ainsi de proche en proche, de manière à s'assurer des points de repère fixes. *(Une observation méthodique pour l'étude de la topographie égyptienne à l'époque grecque).*

M. Waldemar Schmidt, d'autre part, a énuméré les différents endroits étrangers à l'Egypte où l'on trouve quelquefois des antiquités égyptiennes, le plus souvent de l'époque saïte, qu'il faut se garder de confondre avec leurs imitations

phéniciennes ou autres, comme il s'en rencontre en Sardaigne et souvent à Carthage. L'Algérie est pauvre en objets veritablement égyptiens: elle possède toutefois un fragment de statue royale en granit noir, découvert à Cherchell, qui est de bonne époque et de belle facture: on peut y voir une partie de la statue consacrée à Abydos par Thotmès Ier d'après une stèle de ce roi que M. Jacques de Rougé a publiée. *(Sur les objets de provenance égyptienne)*. M. Waldemar Schmidt a parlé aussi des formes de toute sorte affectées par »*Les cercueils et sarcophages égyptiens*», aux différents âges de l'empire pharaonique.

M. de Gregorio a donné des »*Détails historiques sur la pierre de Palerme*», un des plus anciens monuments qu'il y ait. Le texte de cette pierre consiste en un fragment d'annales sacrées. Le monument est depuis assez longtemps en Europe, mais il n'a été étudié que récemment. M. de Gregorio en a publié une reproduction photographique.

La vieille langue égyptienne n'a pas livré tous ses secrets, puisqu'elle est en ce moment l'objet de controverses assez vives sur le plus ou moins d'importance qu'il faut attribuer au sémitisme, dans la formation de la grammaire et la composition du vocabulaire. M. Dyroff a concouru, pour sa part, à la solution des problèmes que l'égyptien comporte, en étudiant diverses »*Questions grammaticales*», et M. Lefebure en contribuant à l'explication des noms géographiques.

Faute de documents assez nombreux, la chronologie semble une des parties les moins explorées encore de l'égyptologie, qui cependant doit beaucoup sur ce point à M. Mahler. Depuis plusieurs années M. Mahler s'est attaché à fixer différentes dates d'après les nouvelles lunes et les levers de Sothis qui nous sont donnés dans certains textes. Le système de M. Mahler, que Brugsch adopta de prime abord, a été exposé de nouveau ici par son auteur: *Die Sothis- und Monddaten der alten Aegypter*. Dans le même ordre de recherches,

M. Lefébure a tâché d'expliquer l'invraisemblance chronologique que semble comporter un lever de Sothis datant d'Usertesen III, et antérieur par conséquent à la domination des Pasteurs. C'est que, durant cette domination, l'année égyptienne qui était solaire a été remplacée par une autre année, probablement lunaire, qui était celle des conquérants, de sorte qu'il a dû exister deux cycles sothiaques sans relation nécessaire l'un avec l'autre. *(La plus ancienne date Sothiaque).*

Les rapports de l'Egypte avec les autres peuples ont été abordés dans deux mémoires spéciaux. M. Virey »*Sur d'anciennes peintures égyptiennes que l'on peut comparer à des scènes décrites par Aristophane dans sa comédie des Oiseaux*», a signalé la cité des Oiseaux comme un emprunt fait aux différentes manières dont les Egyptiens figuraient les divinités interposées entre la terre et l'espace.

Dans le second mémoire, M. Wiedemann a traité un sujet déjà abordé par lui en 1889, et remis à l'ordre du jour par de récentes discussions sur le totémisme: »*Le culte des animaux adorés en Egypte*». M. Wiedemann voit à l'origine de ce culte les qualités qu'on attribuait à chaque espèce, ou tout au moins à son archétype, son archi-animal. Comme les animaux sacrés des différents nomes sont dans beaucoup de cas sans rapport réel avec les grands dieux de ces nomes, M. Wiedemann a conclu de là, tout en se refusant par prudence à prononcer le mot de totémisme, que le culte des animaux appartenait en Egypte à une race indigène et le culte des dieux à une race conquérante.

Il semble pour terminer, qu'on doive ranger ici dans la catégorie hors cadre des hypothèses inattendues, mais parfois suggestives, celles de M. Carra de Vaux sur l'»*Etymologie du mot pyramide*» expliqué par le turc, et de M. Consolo sur »*L'origine de l'écriture musicale moderne*», cherchée dans certains signes hiéroglyphiques.

L'étude des langues, des croyances et des races de

l'Afrique plus ou moins barbare, est moins avancée, et, en un sens, plus jeune que l'égyptologie: elle a donc été représentée au Congrès par un moins grand nombre de mémoires, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit restée inférieure en mérite à sa devancière, loin de là.

M. de Gregorio a analysé ce mécanisme des langues bantoues, si remarquable, qui consiste à donner de nouvelles acceptions aux mots en préfixant à ceux-ci des termes généraux, représentant de véritables catégories: ce sont les »dérivatifs préfixes», analogues jusqu'à un certain point aux clefs chinoises, comme aux déterminatifs des cunéiformes et des hiéroglyphes. »Cette découverte a été faite en trouvant *u-chi,* miel, à côté de *ny-uchi,* abeille, c'est-à-dire animal du miel», *ny,* animal, représentant ici »l'élément radical significatif». On dit à peu près de même en français, *mouche à miel* pour abeille, *oiseau-mouche* pour colibri, etc. *(Etymologie des préfixes dérivatifs des langues bantoues en prenant pour base le chi-nyungue).*

On doit à M. Conti Rossini un recueil de contes et de chants Bilènes, non traduit encore, *Racconti e Canti Bileni.* provenant d'un petit peuple qui s'est établi dans le courant du moyen-âge à l'extrême nord-est de l'Abyssinie. Comme l'idiome Bilène menace de disparaître sous l'influence de l'arabe et du tigré, le travail dont il s'agit répond sans aucun doute à un besoin urgent.

Dans le domaine berbère, MM. Destaing, Gaudefroy-Demombynes et Gustave Mercier ont présenté des études linguistiques, qui toutes ont leur genre d'intérêt.

Dans le dialecte des Beni-Snous, qu'il regarde comme intermédiaire entre ceux du Nord, plus durs, et ceux du Sud, plus faibles, M. Destaing a relevé les formes et les termes, perdus ailleurs, qui font l'originalité de ce dialecte, entamé sur d'autres points par l'arabe. Dans les *Noms des plantes en chaouia de l'Aouras,* M. Gustave Mercier signale certains

termes à rapprocher de la toponymie antique qui nous a été transmise par les Romains: ce sont d'utiles indices pour la reconstruction de l'ancienne langue libyque. De plus, dans le dialecte dont il s'agit, les dénominations berbères s'appliquent en général à la flore sauvage, tandis que les espèces cultivées portent des noms empruntés à d'autres langues, principalement à l'arabe. M. Gaudefroy-Demombynes apprécie les documents recueillis par le Dr Decorse au cours de la mission Chari-Tchad (1903—1904), sur le dialecte arabe du Chari, point de rencontre des dialectes occidentaux et orientaux, c'est-à-dire maghrébins et égyptiens. Le Dr Decorse a étudié aussi les langues indigènes: il a recueilli sur ce terrain trente-cinq vocabulaires et signalé seize dialectes dans le groupe Sara fort peu connu jusqu'ici.

M. de Calassanti-Motylinski a fait connaître un manuscrit arabo-berbère, découvert en 1895 par M. le commandant Rebillet, alors attaché à la résidence générale de Tunis. Ce document, d'une réelle importance pour l'étude de la langue juridique et religieuse au moyen-âge chez les Berbères de la Tripolitaine, se compose de réponses à différentes questions sur les pratiques rituelles, les vices rédhibitoires, le mariage, le divorce, l'absence, les donations, etc. M. Rebillet en a communiqué une photographie à M. de Calassanti-Motylinski, qui se propose d'étudier le texte d'une façon détaillée, et qui y signale, dès maintenant, quelques vocables berbères dont il a déterminé la signification. *(Un manuscrit arabe de Zouagha)*.

A Mogador, MM. Johnston et Taourel ont traduit en commun, pour le Congrès, un curieux poème de Sidi-Hammou, »Idole des montagnards du grand Atlas», comme »Maître de la chanson» et »Maître des paraboles». C'est un chant d'amour en l'honneur de *Fadma Tagurrant* (Fadma le sanctuaire ou la sainte); le décousu de la pensée n'empêche pas d'y reconnaître un réel talent poétique.

Enfin M. Duchêne, chef de bureau au ministère des colonies, a proposé de mettre à l'étude *Le problème de l'origine des Peuls ramené à une question de linguistique*, d'ethnographie aussi, car cette population offre un type physique tout à fait à part dans la région qu'elle occupe: M. Duchêne a mentionné différents auteurs qui voient dans les Peuls des arabes de l'Yémen, ayant passé par l'Egypte lors de l'invasion des Pasteurs. M. Chantre, dans ses récentes *Recherches anthropologiques en Egypte*, les rapprocherait par contre des Bedja et des Berbères, comme Hartmann. Il est évident que des recherches plus approfondies permettraient seules de déterminer, si possible, le point de départ des migrations de ce peuple à physionomie spéciale.

De Madagascar, M. Gabriel Ferrand, consul de France, a donné un long texte: *Prières et invocation magique en malgache sud-oriental transcrites, traduites et annotees d'après le manuscrit 8 de la Bibliothèque Nationale*. Ce texte, dont les idées sont de source arabe, finit par une »Formule d'enchantement pour les sauterelles», moyen de défense aussi inefficace, assurément, mais moins compliqué que celui dont Niebuhr a parlé dans sa Description de l'Arabie: une caisse remplie d'eau du Khorassan passait alors, à Mossoul, pour avoir le don d'attirer les oiseaux mangeurs de sauterelles.

On voit, par la simple énumération qui précède, combien de questions ont été mises à l'ordre du jour dans la IVe section du Congrès, et aussi quelle activité s'est développée un peu partout dans l'exploration intellectuelle du continent africain, qui est certainement la partie la moins connue encore de notre globe.

E. Lefébure,
Professeur à l'Ecole Supérieure des Lettres d'Alger.

Le vase

par

Raymond Weill.

Le signe que nous nous proposons d'étudier ici est surtout connu dans les inscriptions de l'époque ptolémaïque, où il figure, en qualité de syllabique, dans trois mots de constitution phonétique identique qui signifient »granit de Syène», »connaître» et »briller». La forme, qui est des plus nettes à cette époque, — un vase tel que , ou , mais muni, au lieu de petites anses, de deux oreillettes tombantes très développées, — semble avoir toujours étonné les égyptologues et n'a été rendue que très tard par un signe typographique convenable. Aujourd'hui encore, il arrive qu'on exprime typographiquement le signe en question par le caractère trompeur du *coeur ailé* . Pleyte, en 1882, faisait fondre un caractère spécial, mais grand et lourd,[1] analogue à celui qu'avait employé Chabas[2] dans une circonstance à la vérité toute différente dont nous parlerons tout a l'heure. Dès 1872, cependant, le tableau des signes hiéroglyphiques de Brugsch donne,[3] sous le n° 555, la forme correcte , indiquée d'ailleurs comme variante de et avec la valeur phonétique erronée ; mais Brugsch, en

[1] *Rec. de travaux*, III (1882), p. 59, n. 14, 15.

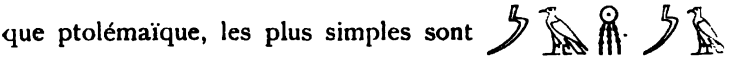
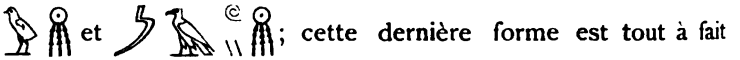
[2] *Voyage d'un Egyptien*, p. 303.

[3] *Grammaire hiéroglyphique*, p. 131.

1891, ne connait plus que ,[1] de même que Loret, en 1882[2] et plus tard, en 1889, dans le tableau des signes[3] où , seul, est indiqué, avec la valeur .[4] Daressy, en 1888, emploie , mais donne typographiquement, en même temps, une forme plus exacte.[5] Quant au signe correct introduit tout d'abord par Brugsch, il ne devait être régulièrement employé dans la typographie que par Budge, dans ses diverses transcriptions de textes ptolémaïques.[6]

Les textes que nous allons passer en revue vont nous faire constater l'existence du même signe, avec une valeur constante, à toute époque du développement de l'écriture égyptienne et jusqu'à une date antérieure au début de la période memphite.

I. Le mot pour »briller».

Parmi les diverses orthographes que Brugsch donne, au *Dict. hiéroglyphique* (p. 564), de ce mot très fréquent à l'époque ptolémaïque, les plus simples sont  et  ; cette dernière forme est tout à fait habituelle à Edfou, par exemple.[7] Le mot dont il s'agit renferme donc *au moins* les éléments phonétiques

[1] *Die sieben biblischen Jahre der Hungersnoth*, p. 120—121.

[2] *Rec. de travaux*, III (1882), p. 48, 91 (col. 15 et 127 d'une inscription connue de Denderah).

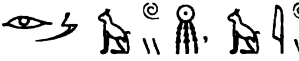
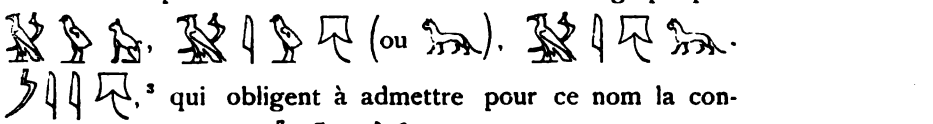
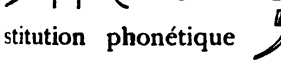
[3] *Manuel de la langue égyptienne*, p. 128, nº 585.

[4] Ces deux indications de valeur également fausses, et , n'en font qu'une en réalité; elles proviennent de l'identité supposée, et illusoire, du signe qui nous occupe avec le signe . Nous verrons plus loin comment l'idée de cette identité s'est introduite.

[5] *Rec. de travaux*, X (1888), p. 143 (§ VIII des *Remarques et notes*).

[6] BUDGE, *Reading book*, p. 32—42, passim; *The decrees of Memphis and Canopus*, III (1904), p. 45.

[7] ROCHEMONTEIX-CHASSINAT, *Edfou*, pp. 77, 91, 104, 128, 401, 482.

ou . Il est facile de se rendre compte qu'il existe, en outre, un élément intercalaire entre et . Brugsch indique ensuite, en effet, une orthographe qui peut provenir de Denderah [1] et qu'on retrouve presque identique, , dans un papyrus connu du début de la période ptolémaïque, [2] et enfin, deux orthographes avec le syllabique du lion assis,  . Or la valeur phonétique du signe du lion, à cette époque, est mise en évidence par les nombreuses variantes orthographiques  [3] qui obligent à admettre pour ce nom la constitution phonétique  ; si on la transporte dans les exemples précédents du mot »briller» où le lion sert de syllabique, on verra que ce mot »briller» comprend forcément tous les éléments phonétiques du groupe , et l'on observera, comme vérification, que dans l'un de ces derniers exemples le est explicitement indiqué.

La lecture du mot est évidemment la même, à la même époque, lorsqu'il est écrit ou comme dans les exemples qui précédent, et cela semble indiquer que le signe , pour lequel on est arrivé en dernier lieu à admettre la valeur , [4] possède en réalité la valeur

[1] DÜMICHEN, *Geogr. Inschriften*, I (*Rec. de monuments*, III), pl. 99, col. 14 de l'inscription.

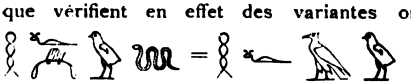
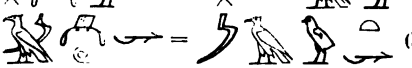
[2] BUDGE, *Reading book*, p. 38 (p. X du papyrus).

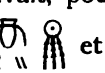
[3] BRUGSCH, *Dict. hiérogl.*, p. 565—566; ERMAN, *Ägyptisches Glossar*, p. 46.

[4] ERMAN, *Ägyptische Grammatik*, 1904, p. 225, V 5; *Ägyptisches Glossar*, 1904, p. 1. Sans chercher à faire l'histoire complète de la lecture de ce signe, qui n'intéresse pas directement notre sujet, on peut rappeler que son rôle phonétique a été méconnu longtemps, et que malgré des apercep-

plus complète . Il faut se garder, toutefois, d'accorder une confiance absolue à une indication de cette nature, car le qui entre dans la constitution du mot, en admettant que le syllabique ne l'implique pas, peut fort bien être restitué par le lecteur, ou en termes plus précis, être impliqué par le déterminatif. Nous venons de voir un exemple de ces lacunes phonétiques apparentes dans l'écriture, à propos du mot »lion», qui se prononce mais s'écrit souvent sans ou sans .

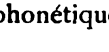
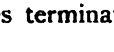
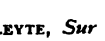
Maintenant que nous sommes renseignés sur la constitution phonétique du mot »briller», nous pouvons introduire les exemples orthographiques qui renferment le vase à oreillettes pendantes. Nous en connaissons trois. Dans le papyrus

tions exactes comme celle de CHABAS, qui dès 1860 indique son équivalence avec **or, o** (*Le papyrus magique Harris*, tableau phonétique, pl. I), malgré les hésitations de BRUGSCH qui, en 1868, étudiant la lecture de et la lecture tout à fait connexe de , touche presque à la vérité (*Dict. hiérogl.*, p. 537, 542, 955), la fausse lecture est adoptée par BRUGSCH lui même en 1872 (*Gramm. hiérogl.*, p. 132a). BRUGSCH, toutefois, en 1881, justement à propos du groupe phonétique que nous étudions ici, accepte en toute certitude l'équation = *ma-āu* (v. ce qui est dit à ce sujet ci-après, à propos du mot pour "connaître"). A l'époque du *Manuel* de LORET, en 1889, on a déjà proposé la lecture presque rigoureusement exacte (p. 132a), mais en 1894 reparait, chez ERMAN (*Ägyptische Grammatik*, 1ère ed. p. 190, 50*), l'ancienne indication . En 1904, d'ailleurs, comme nous venons de le dire, ERMAN enregistre pour la valeur , que vérifient en effet des variantes orthographiques comme celles de  (BRUGSCH, *Dict. hiérogl.*, p. 955),  (BRUGSCH, *ib.*, p. 566, 581).

ptolémaïque précité,[1] tout d'abord, on trouve ,[2] avec le vase dont on ne saurait, logiquement, s'il doit être considéré comme un déterminatif ayant la valeur phonétique totale du mot ou comme un syllabique partiel dans le corps du mot,[3] si l'on n'avait, pour se tirer d'embarras, les précieuses orthographes  et notées à Edfou par Dümichen et Brugsch.[4] Il est évident, ici, que tient lieu au moins des éléments phonétiques initiaux, ou , et comme dans le précédent exemple le même signe figure à la fin du mot et ne pourrait faire moins, par suite, que de doubler les éléments phonétiques terminaux, on est amené à

[1] Pap. 10.188 du Br. Museum; Pleyte, *Sur un papyrus inédit du Br. Museum*, dans *Rec. de travaux*, III (1882), p. 57—64); Budge dans *Proc. S. B. A.*, 1886—1887, p. 11—26, et *The festival songs of Isis and Nephtys*, dans *Egyptian reading book* (1888), p. XII (bibliographie), 30—46 (transcription complète). Le papyrus est du début de la période ptolémaïque.

[2] Pleyte, *loc. cit.*, *Rec. de travaux*, III, p. 59, n. 15; Budge, *Reading book*, p. 32.

[3] C'est à cette dernière hypothèse que s'arrêtait tout d'abord Brugsch, lorsqu'à propos d'orthographes analogues (*Dict. hiérogl.*, p. 582—583) il posait l'équation  =  . La longue erreur sur le rôle phonétique de , classé tantôt sous la valeur , tantôt sous la valeur  , suivant ce qu'on croyait en être pour (cf. ci-avant, p. 12, n. 4), vient tout entière de cette fausse assimilation, que Brugsch lui même devait, plus tard, détruire (cf. ci-avant, p. 13, n. 4, et ci-dessous, n. suivante), sans parvenir à en annuler les fâcheux effets dans la documentation des égyptologues.

[4] Pour la première orthographe, v. Dümichen, *Geogr. Inschriften*, II *Rec. de monuments*, IV), LXVI, 2 (pour la provenance, le vol. de texte des parties III et IV, p. 22), cité par Brugsch, *Dict. hiérogl.*, *Suppl.*, p. 539, et *Sieben biblischen Jahre*, p. 121; pour la seconde orthographe, Brugsch, *Dict. hiérogl.*, *Suppl.*, p. 539. On peut dire que le problème de la lecture du signe est définitivement résolu par Brugsch à cette place (1881). En ce qui concerne sa forme, Brugsch le qualifié de *cœur ailé*, et c'est là sans doute, ainsi que dans l'autographie de Dümichen (*loc. cit.*) et la copie de forme analogue de Mariette dont nous parlerons plus loin (*Denderah*, IV, pl. 35, col. 15, pl. 38, col. 127), qu'il faut voir l'origine du cliché fautif du *cœur ailé* .

conclure que ce signe a la valeur phonétique du mot tout entier, abstraction faite peut être de la désinence \\ qui est remplacée, au papyrus, par . Le nom de ce vase est donc, en somme, , et nous allons le retrouver, avec cette valeur, dans de nombreux exemples orthographiques de deux autres mots, à l'époque ptolémaïque et à l'époque thébaine.

II. **Le mot pour »connaître, s'occuper de», etc.**

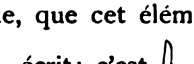
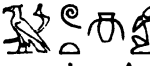
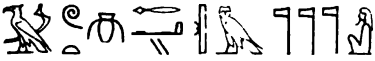
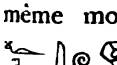
Le texte du décret de Canope donne la phrase: »Ils songèrent assidûment[1] . . .». On lit de même, sur la stèle de Mendès: »Se préoccupa Sa Majesté de[2] . . .», et dans l'inscription de Sehel, la phrase analogue, dans la bouche du roi: »Songea mon cœur[3] . . .». L'équiva-

[1] L. 9 de l'inscription de Tanis; v. l'autographie de SETHE, *Hierogl. Urkunden d. griechisch-römischen Zeit*, p. 131, et surtout l. 6 de l'inscription de Kom-el-Hisn, bien reproduite photographiquement dans KRALL, *Dem. Lesestücke*, II (1903), pl. I.

[2] L. 17; v. l'autographie de SETHE, *loc. cit.*, p. 44.

[3] L. 4. L'original donne . Pour la forme du premier signe, v. l'autographie de BRUGSCH, *Sieben biblischen Jahre*, pl. III, qui d'ailleurs a oublié le déterminatif de l'homme, et surtout la photographie suffisamment distincte de l'inscription dans MORGAN, *Catalogue des Monuments*, I, p. 78 (cf. la transcription typographique, p. 80). L'identité du mot qui nous intéresse avec celui des inscriptions de Tanis et de Mendès ne fait aucun doute pour BRUGSCH (*loc. cit.*, p. 120—121), qui rappelle que le mot connu se rencontre parfois avec l'orthographe , identique, sauf le déterminatif, à celle de l'inscription de Sehel. BRUGSCH eût certainement jugé ainsi dès 1881 (v. *Dict. hiérogl., Suppl.*, p. 539, et ce qui est dit à ce sujet plus haut, p. 15, n. 4). Notons que SETHE, récemment, devait méconnaître la présence du signe dans l'inscription de Sehel, où il lit, en place du mot véritable, (SETHE, *Imhotep*, p. 12 et n. 4).

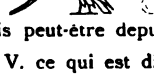
lence de ces trois orthographes du même mot suffirait à montrer que le signe du vase à oreillettes pendantes, à cette époque, peut tenir lieu phonétiquement d'une combinaison qui commence par et se termine par , peut être , et par suite, que la valeur phonétique de ce signe est, *au minimum*, , avec possibilité d'existence d'un élément intercalaire entre et . Nous savons déjà, par ce qui précéde, que cet élément intercalaire existe, bien qu'il soit rarement écrit; c'est , et nous le rencontrerons une fois encore, explicitement indiqué, dans une orthographe d'époque classique du mot »granit de Syêne».

Le mot  »connaître» etc., se rencontre fréquemment dans le papyrus du début de la période ptolémaïque que nous avons déjà cité à plusieurs reprises. On trouve ce mot, avec le sens de »penser», écrit  , vers le bas de la p. II du papyrus,[1] puis avec la même orthographe et le sens de »respect, considération», vers le milieu de la p. VIII,[2] et, sans le déterminatif final, à la fin de la p. VII, dans la phrase  »grandement respecté parmi les dieux».[3] Au début de la p. XI, on trouve encore une fois, avec la même acception,[4]  .

Voici maintenant quelques exemples plus anciens du même mot. On trouve dans le *papyrus de Boulaq nº 4:* »On te porte consi-

[1] Pleyte, *loc. cit*, p. 59, n. 14; Budge, *Reading book*, p. 32.
[2] Budge, *loc. cit.*, p. 37.
[3] Budge, *loc. cit.*, p. 36.
[4] Budge, *loc. cit*, p. 39.

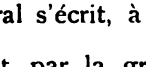
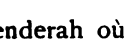
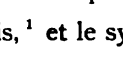
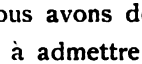
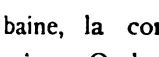
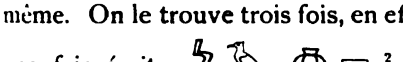
dération».[1] Le syllabique synthétique du vase est précédé d'un groupe d'éléments phonétiques qui est le même, on le remarque, que dans certaines des orthographes du mot »briller» à l'époque ptolémaïque, et la même orthographe phonétique se rencontre encore à l'époque thébaine, mais sans le syllabique du vase, dans la phrase suivante du papyrus de Berlin n° 3055: »On ne connait le nom d'aucune chose».[2] En ce qui concerne la constitution phonétique du mot et, par suite, du nom du vase à oreillettes, à cette époque relativement ancienne, il est essentiel d'observer que la valeur n'a été démontrée, ci-avant, que pour l'époque ptolémaïque, et que nous n'avons indication, dans les deux exemples des papyrus de Boulaq et de Berlin, que du groupe *minimum* :[3] nous verrons plus loin, cependant, qu'à l'époque de ces papyrus comme plus tard, le signe de vase que nous étudions a déjà sa valeur complète avec intercalaire.

[1] *Papyrus du musée de Boulaq*, I, pl. 22, l. 17. CHABAS (*Maximes du scribe Ani*, dans *L'Egyptologie*, p. 162) ne connait pas le signe du vase à oreillettes et le transcrit par répété une seconde fois; AMÉLINEAU, de même (*La morale égyptienne*, p. 212), transcrit Le mot parait être celui que BRUGSCH donne, sans référence, au *Dict. hiérogl. Suppl.*, p. 539, sous la forme  , et à propos duquel il arrive, pour la première fois peut-être depuis CHABAS, à une notion exacte de la valeur du signe . V. ce qui est dit à ce sujet plus haut, p. 13, n. 4.

[2] *Hieratische Papyrus aus den Kön. Museen*, I, pl. XVI, l. 3. Cf. MORET, *Rituel du culte divin*, p. 129.

[3] Comme nous l'avons observé plus haut, les variantes orthographiques de l'époque ptolémaïque permettent seulement d'induire, pour le signe , une valeur complète dont les éléments extrêmes sont seuls constatés certainement, à l'époque ptolémaïque comme à toute époque.

III. Le mot pour »granit de Syêne».

Le nom de ce minéral s'écrit, à l'époque ptolémaïque, , comme on voit par la grande inscription de la terrasse de Denderah où il figure deux fois,[1] et le syllabique du vase nous oblige, d'après ce que nous avons déterminé de la valeur du signe à cette époque, à admettre que le granit de Syêne s'appelait  . A l'époque thèbaine, la constitution phonétique du nom est exactement la même. On le trouve trois fois, en effet, au grand papyrus Harris, une fois écrit  ,[2] une fois  ,[3] une autre fois sous la forme plus complète  ;[4] cette dernière forme indique que le syllabique du vase comprend les éléments initiaux , et comme nous savons, par les exemples contemporains rencontrés aux papyrus de *Boulaq n° 4* et de Berlin n° 3055 (orth. phonétique ), que l'élément terminal du groupe est un , la valeur complète  est démontrée pour notre signe de vase à l'époque thèbaine.

Ici encore, comme cela nous est arrivé plus haut, pour l'époque ptolémaïque, à propos des variantes orthographiques du mot »briller», nous semblons aboutir à l'équation phonétique , et nous sommes tentés

[1] MARIETTE, *Denderah*, IV, pl. 35, col. 15 et pl. 38, col. 127 de l'inscription; cf. LORET, *Les fêtes d'Osiris au mois de Khoïak*, dans *Rec. de travaux*, III (1882), p. 48, et V (1884), p. 91. Sur la forme du signe du vase, dans le dessin de MARIETTE, et l'influence qu'elle a eu sans doute sur la création de l'hiéroglyphe imaginaire du *cœur ailé*, v. ce qui est dit ci-avant, p. 15, n. 4.

[2] Pl. 45, l. 4.

[3] Pl. 4, l. 9.

[4] Pl. 26, l. 7.

d'en conclure que implique l'élément , valant au lieu de . Mais ici encore, nous répéterons que peut fort bien être absent du groupe et présent, néanmoins, dans un mot écrit par cette combinaison phonétique; le lecteur, dans ce cas, le restitue naturellement, et l'on peut considérer que l'élément en apparence omis est impliqué par le déterminatif, qui représente phonétiquement, en somme, le mot tout entier.

Jusqu'à présent, dans l'examen des divers exemples rencontrés des mots »syênite», »briller», »connaître», avec ou sans le signe du vase, nous sommes restés le plus souvent dans la période ptolémaïque et n'avons pas encore été conduits à remonter au delà de l'époque du Nouvel Empire. Il nous faut examiner, maintenant, un type d'orthographe du mot »syênite» qui remonte à la période memphite et va nous donner une indication du plus grand intérêt sur la constitution phonétique primitive de ce mot et sur celle du nom du vase lui même.

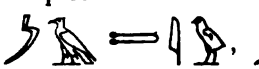
Le nom du granit de Syêne se rencontre plusieurs fois, dans l'inscription d'Ouni (l. 39, 40, 47), sous la forme , avec un signe de vase plus analogue au vase ordinaire du cœur ou au vase qu'au vase à oreillettes tombantes partout rencontré jusqu'ici. Ce type d'orthographe ne périt pas avec la période memphite; on le trouve à Abydos, sous le règne de Ramsès II: »pierre de syênite».[1] Au même type se rattachent le plus grand nombre des exemples qu'on trouve, malheureusement presque tous sans référence, chez Brugsch[2] et chez Daressy[3]:

[1] Brugsch, *Rec. de monuments*, I, pl. XII.

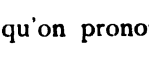
[2] Brugsch, *Dict. hiérogl.*, p. 593, et *Suppl.*, p. 539.

[3] *Remarques et Notes*, § VIII, dans *Rec. de travaux*, X (1888), p. 143.

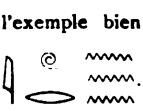
(chez Daressy), enfin tout court.[1] On voit clairement qu'il n'y a aucune différence essentielle entre les formes avec ou et les formes où cette dentale est omise ou disparue; on retrouve presque identiquement, avec certaines formes où figure, l'orthographe de l'inscription de Denderah, dont il faut rapprocher un dernier exemple enregistré par Daressy, , très intéressant parcequ'il fournit une vérification directe de la constitution phonétique du mot et de la valeur du déterminatif du vase.

Il résulte de ceux des exemples de la série précédente qui sont datés, que le granit de Syêne porte, à l'époque memphite et à l'époque thèbaine, un nom (constitution phonétique *minima*) qui appartient également au vase servant de déterminatif ou de syllabique. Disons immédiatement que pour le vase et par suite pour le minéral, à l'époque thèbaine, la constitution phonétique complète du nom est en réalité , comme le montre, au temps de Ramsès II, l'orthographe d'un mot que nous verrons tout à l'heure. On est ainsi amené à constater qu'au temps du Nouvel Empire, le nom de la syênite et le nom homophone du vase qui sert invariablement à écrire le premier, peuvent être exprimés dans l'écriture de deux manières différentes, dont les variantes graphiques abrégées arrivent fréquemment, d'ailleurs, à se confondre, mais dont on arrive, néanmoins, à définir avec certitude la constitution complète en éléments phonétiques dans les deux formes:  . Comme ces deux formes

[1] Chez DARESSY; signe typographique spécial.

existent conjointement dans l'écriture au temps des Ramessides, il ne peut s'agir de deux manières différentes de prononcer le même mot, et cette dualité ne peut s'expliquer qu'en admettant que la dentale intercalaire, tombée en réalité dans la prononciation, n'est plus conservée qu'en vertu d'une ancienne habitude graphique dans un type d'orthographe traditionnel.[1] A l'époque thèbaine, la chute de la dentale est évidemment déjà accomplie; à l'époque memphite, il y a lieu de croire qu'on prononçait encore  .

Au cours de cette évolution phonétique, les noms identiques du minéral et du vase ont si parfaitement suivi le même chemin qu'on se demande si ces deux noms ne se rattachent pas à une idée commune, et si le vase nommé , puis , n'a pas été *d'abord* un vase *en granit de Syêne*. Brugsch pensait, de même,[2] que le mot pour »syênite» n'était autre chose que le mot même »briller, illuminer»; le granit rose de Syêne serait nommé la *pierre lumineuse*, la *roche flamboyante*. Cela est extrêmement admissible,[3] mais n'a pas une très grande importance, étant donné qu'on ne peut que difficilement faire rentrer dans ce sens primitif, quoi qu'on fasse, le mot homophone pour »penser, connaître», et le titre de fonctionnaire, également homophone, dont nous allons parler maintenant.

[1] La chute d'une consonne intervocalique est un phénomène très général de l'évolution phonétique. Cf., pour la chute de la dentale en égyptien, l'exemple bien connu des orthographes successives du mot  .

[2] *Dict. hiérogl.*, p. 593, et *Suppl.*, p. 539; *Sieben biblischen Jahre*, p. 120—121.

[3] On a souvent fait remarquer les teintes de flamme dont s'irradient les falaises de granit d'Egypte et d'Arabie sous les rayons du soleil couchant.

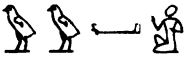
IV. **Le titre**

On semble avoir toujours admis que le titre , qu'on rencontre si fréquemment dans les inscriptions de la XIIe dynastie, est identique au titre non moins habituel du Nouvel Empire qui se présente sous la forme , souvent précédé du qualificatif . Les plus nombreux exemples, pour le Nouvel Empire, proviennent des papyrus[1] judiciaires, notamment du papyrus de Turin et du papyrus Abbott; la forme du vase, dans ces textes hiératiques ainsi que dans ceux du papyrus judiciaire Amherst, des papyrus d'Orbiney, Sallier et Anastasi, est en général très ordinaire et justifierait aussi bien, souvent, la transcription ou que la transcription usitée ; il n'y a que dans l'écriture hardie du papyrus Abbott qu'on trouve une forme particulière, avec d'un seul côté, à gauche, une grande queue coupée d'un trait horizontal. A l'époque de la XIIe dynastie, dans le mot des inscriptions sur pierre, le signe du vase est assez variable et plusieurs types en ont été notés par Devéria, dans l'étude dont nous parlerons plus loin;[2] ce sont des formes peu remarquables, à la place desquelles on trouve cependant, mais seulement dans un petit nombre de cas,[3] le dessin exact du vase qui fait l'objet de la présente étude.

[1] Papyrus judiciaire de Turin étudié par Devéria (v. ci-après), col. II du papyrus, l. 2, 3, IV, 1, 14, 15, V, 8, VI, 2, etc.; pap. d'Orbiney, XVI, 7; pap. Abbott, III, 6, 15, IV, 6, etc. etc.; *Select Papyri*, pl. 97, l. 2–3, 118, l. 4; etc.

[2] *Journal Asiatique*, 1867, p. 449 et *Bibl. égyptologique*, t. V, p. 231.

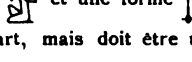
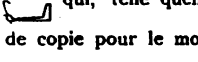
[3] Weill, *Rec. des inscriptions égyptiennes du Sinaï*. p. 163, 181.

Le titre a été étudié, il y a déjà longtemps, par Devéria,[1] et depuis lors, il ne semble pas qu'on soit arrivé à beaucoup préciser son sens d'*officier*, *inspecteur*, *contrôleur*.[2] En ce qui concerne la lecture, Devéria s'est arrêté un instant[3] à l'hypothèse de l'identité du titre avec le mot qu'on trouve dans Brugsch, *Rec. de monuments*, I, pl. XXXI, col. 34 (poème de Pentaour), parce que ce mot est en variante avec qu'on lit au papyrus *Sallier III*, pl. 8, l. 9; mais il observe que le passage de l'inscription monumentale est fruste, qu'il peut y avoir une faute dans l'un ou l'autre texte, et que par suite, l'identité des deux mots n'est pas certaine.[4] Il s'arrête finalement à l'identification de  avec le mot qu'on trouve dans la grande inscription de Ramsès II à Abydos[5].

[1] Devéria, *Le papyrus judiciaire de Turin*, dans *Journal Asiatique*, 1865—1867; réimprimé dans le t. V de la *Bibl. Egyptologique*: Devéria, *Mémoires et fragments*, II (1897), p. 97—251. Au titre qui nous intéresse est consacrée, particulièrement, la *note philologique 5*, dans *J. Asiatique*, 1867, p. 446—451, et *Mémoires et fragments*, II, p. 228—232.

[2] Cf., outre le mémoire précité de Devéria, Maspero, *Une enquête judiciaire* etc. (1871, dans le t. VIII des *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*), passim, et Chabas, *Mélanges*, 3me série, I, p. 77, 82, 168, II, p. 18.

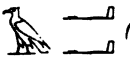
[3] *J. Asiatique*, 1865, p. 345 et n. 1; *Bibl. égyptologique*, V, p. 138, n. 2.

[4] C'est l'erreur passagère de Devéria qu'a adoptée, sans doute, Pierret, lorsqu'il a rangé à côté l'une de l'autre, comme équivalentes, la forme  et une forme  qui, telle quelle, ne se rencontre nulle part, mais doit être une faute de copie pour le mot précité à Karnak (Pierret, *Lexique*, 1875, p. 89).

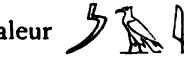
[5] L. 79 de l'inscription; v. Mariette, *Abydos*, I, pl. 8. Maspero, après Devéria, admet l'équivalence et la lecture qui en résulte pour (*Essai sur l'inscription dédicatoire d'Abydos*, 1867, p. 52, n. 1). Chabas, un peu plus tard (*Mélanges*, 3me série, I, 1870, p. 167), reprend à son compte, sans l'appuyer d'aucun argument nouveau, l'autre équivalence avec d'abord indiquée, puis abandonnée par Devéria.

Or, la valeur phonétique pleine exprimée par l'orthographe de ce dernier mot est exactement, comme nous l'avons vu plus haut, celle qui appartient au vase dans les différents mots que ce signe sert à écrire, et l'on voit que cela est entièrement d'accord avec le fait, constaté tout à l'heure, de la présence de ce même signe de vase dans certains spécimens de l'orthographe du titre au temps de la XIIe dynastie.

Il semble donc extrêmement probable que la théorie de Devéria est vraie et que le titre qui s'écrivait, au temps de la XIIe dynastie et du Nouvel Empire, par un signe de vase avec des compléments phonétiques sommaires et des déterminatifs variés, avait pour orthographe pleine . Nous savons de plus, maintenant, que le vase qui sert à écrire ce mot est le même que le vase à oreillettes tombantes des mots de constitution phonétique précédemment étudiés. On se rappelle que si, dans le détail de l'expression phonétique du syllabique , la dentale intercalaire persiste, au temps du Nouvel Empire, dans un certain nombre de cas, il n'y a là qu'une simple survivance orthographique et qu'en réalité, tous les mots où le vase figure sont arrivés, à cette époque, à se prononcer . Il doit donc en être de même pour le titre que nous venons d'étudier, et auquel on ne peut attribuer la prononciation que pour une époque ne descendant pas plus bas que la XIIe dynastie.

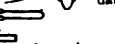
V. Les mots  et .

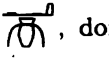
C'est avec surprise qu'on se rappelle, après tout ce que les mots examinés jusqu'à présent nous ont appris sur la

valeur phonétique du signe , que ce signe figure dans un mot connu où il est manifeste qu'il ne joue pas le même rôle. Il s'agit du mot qu'on trouve à la dernière page du célèbre *voyage d'un Egyptien*[1] et qui paraît avoir le sens de »maladroit». Le signe du vase est tracé complètement, tout à fait de la même manière que dans les exemples précités du mot au grand papyrus Harris (pl. IV, 9, XXVI, 7, XLV, 4), ce qui le rend impossible à méconnaître. Dans le cas actuel, on ne peut douter qu'il détermine un mot de valeur phonétique , et cela semble indiquer qu'il peut avoir lui-même cette dernière valeur, à côté de la valeur  qu'il possède, comme nous savons, à la même époque.

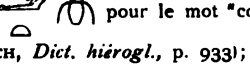
On connait cependant un mot susceptible d'expliquer autrement l'orthographe singulière d'*Anastasi I;* c'est le mot , , qui désigne une mesure de capacité et qu'on rencontre au grand papyrus Harris, pl. XII b, 1, XV a, 10, XXXII b, 3. Il suffirait, pour supprimer l'anomalie précédente, d'admettre que le scribe d'*Anastasi I* a, par caprice de plume ou par erreur, substitué au déterminatif du vase simple, dans un mot dont l'orthographe régulière serait , le vase injustifié . Cela ne serait pas beaucoup plus étonnant que de voir, inversement, un signe de vase simple ou figurer dans une foule d'exemples orthographiques qui devraient posséder, en toute rigueur, le vase à oreillettes tombantes.[2] Pour simple et séduisante

[1] Papyrus *Anastasi I*, pl. 28, l. 6. CHABAS (*Voyage d'un Egyptien.* 1886, p. 303) ne connait pas le signe du vase; plus tard, il devait le laisser complètement passer dans le papyrus de *Boulaq n° 4* (*Maximes du scribe Ani,* 1876, p. 162).

[2] Nous avons constaté le fait dans l'écriture du mot  dans l'inscription d'Ouni, et dans celle du mot dans la pres-

qu'elle soit, et en admettant même qu'elle fût vraie, cette explication serait cependant sans utilité pour réduire à une seule les valeurs du signe qui nous occupe, car une fois supprimé le groupe gênant , il ne nous resterait pas moins à considérer le groupe très analogue  , dont l'existence à l'époque memphite ne donne lieu à aucun doute.

Ce dernier mot se rencontre dans un titre de fonctionnaire écrit, le plus souvent, , et qui n'a jamais été trouvé jusqu'ici, croyons-nous, qu'à Eléphantine et dans les inscriptions du ouady Magharah au Sinaï. A Magharah, le titre ainsi formulé appartient à des officiers des deux Papi,[1] avec des formes peu caractéristiques pour le vase; ce dernier, cependant, apparait parfaitement dessiné et tout à fait indubitable dans un fragment de l'inscription principale de Dadkari à Magharah,[2] qui fournit le même titre sous la forme moins habituelle . Sous sa forme ordinaire avec , le titre se rencontre fréquemment, à Eléphantine, aux tombeaux d'Hirkhouf[3] et de Papinakht,[4] et on le retrouve, en écriture hiératique, au papyrus 9010 de Berlin,

que totalité des inscriptions et textes hiératiques où l'on rencontre ce titre. On pourrait remarquer, en outre, que l'anomalie orthographique d'*Anastasi I* n'est pas le seul exemple où l'on voit le vase employé au lieu d'un vase plus simple, s'il est vrai que l'orthographe  pour le mot "cœur" se rencontre sur la stèle Metternich (Brugsch, *Dict. hiérogl.*, p. 933); mais à l'examen des reproductions de Golenischeff (*Die Metternischstele*, pl. VI, l. 148), on se rend compte que l'existence à cette place du vase à oreillettes pendantes est loin d'être certaine.

[1] *LD* II, 116 a; cf. Weill, *Rec. du Sinaï*, p. 121, 126.

[2] Weill, *Rec. du Sinaï*, p. 114.

[3] Morgan, *Catalogue des Monuments* etc., I, p. 163—173, passim; Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, p. 120—131; A, 1, 3, 8; B, 1, 9; C, 8.

[4] Morgan, *Catalogue des Monuments* etc., I, p. 175; Sethe, *Urkunden d. alten Reichs*, p. 131—135; A, 1, 2; B, 2; D, 11, 16.

provenant d'Eléphantine et du temps de la VIe dynastie.[1] Une autre fois, à Eléphantine également, le même titre apparait, sous la forme , au tombeau de Sirounpitou:[2] ce dernier exemple, seul de tous ceux qui précédent, est du temps de la XIIe dynastie. Presque partout, dans ces inscriptions, le signe du vase est peu reconnaissable;[3] il n'a un dessin net et complet que dans l'inscription de Dadkari citée tout à l'heure, sans laquelle on n'oserait peut être pas identifier le signe avec le vase à oreillettes tombantes des inscriptions postérieures.

La lecture et le sens du nom qui donne lieu au titre, ne sont pas encore élucidés. Nous avons noté, ailleurs,[4] les doutes exprimés à ce sujet, en 1892, par Schiaparelli[5] et par Erman,[6] ainsi que l'interprétation proposée par Maspero.[7] Erman, en 1904, dans son *Ägyptisches Glossar* (p. 19), attribue au mot dont il s'agit la valeur phonétique et, dubitativement, le sens de »caravane». Cette interprétation procède peut être de la remarque que seuls, jusqu'ici, sont connus comme les seigneurs d'Eléphantine, à la frontière nubienne, et les officiers en expédition au désert sinaïtique.

Notons, à Eléphantine, un dernier exemple d'époque memphite, où l'objet du titre parait employé pour écrire le

[1] *Hieratische Papyrus aus den Kön. Museen*, III, pl. 2, col. 1, 8. Les formes graphiques, particulièrement celle de la col. 8, sont intéressantes à rapprocher des formes hiératiques du Nouvel Empire, surtout de celle du signe au papyrus de *Boulaq* n° 4 (*Pap. de Boulaq*, I, pl. 22, l. 17).

[2] MORGAN, *Catalogue des Monuments* etc., I, p. 184.

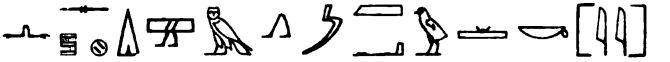
[3] La typographie, au *Catalogue des Monuments*, le rend au moyen de l'un des caractères , , plus souvent . Cf. les autographies de SETHE, *loc. cit.*

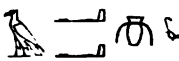
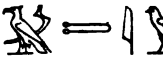
[4] WEILL, *Rec. du Sinaï*, p. 128.

[5] *Una tomba egiziana inedita* etc., 1892, p. 7, n. 2.

[6] *Zeitschrift d. deutschen morgenland. Gesellschaft*, t. 46 (1892), p. 578.

[7] *Rev. critique*, 1892, II, p. 358 et n. 2.

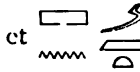
titre lui-même. Il s'agit de la conduite d'une expédition au désert:  »Jamais il ne se produisit qu'une marche pareille fut accomplie par un autre *de toutes les peuplades nègres*».[1] Le signe du vase à oreillettes pendantes, exceptionnellement, est ici d'une netteté parfaite.

, comme le propose Erman, pourrait être lu , et cela serait entièrement d'accord avec l'orthographe du mot  rencontré, tout à l'heure, au papyrus *Anastasi I* et qu'il n'y aurait plus lieu, dès lors, de chercher à corriger. Rappelons que le mot existe encore sous la XIIe dynastie (*Sirounpitou*. v. plus haut); rappelons aussi que l'autre valeur du signe , qui est  , puis , est démontrée, dès l'époque memphite, par les orthographes du nom du granit de Syêne, , et pour la XIIe dynastie, par le titre que nous avons étudié ci-avant, de sorte qu'on voit, en fin de compte, que les deux valeurs différentes du signe du vase subsistent côte à côte jusqu'au premier empire thèbain. Quant à la valeur , que nous avons constatée à toutes les époques de l'écriture égyptienne, elle se manifeste déjà dans les inscriptions de la fin de la période thinite: c'est ce qui nous reste à voir maintenant.

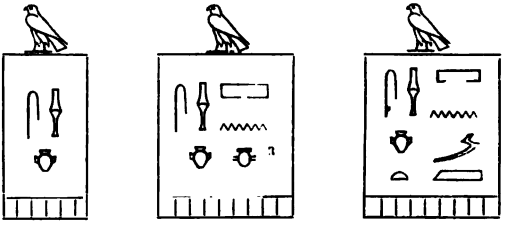
---

[1] MORGAN, *Catalogue des Monuments* etc., I, p. 147, l. 5 de l'inscription; v. plutôt SETHE, *Urkunden d. alten Reichs*, I, p. 137. La version de SETHE, résultat de plusieurs vérifications successives, est différente à chaque instant de la copie du *Catalogue*.

VI. L'équivalence à l'époque thinite.

Nous avons montré, ailleurs,[1] que les inscriptions de cylindres de l'Horus *Sekhemab*, à Abydos, renferment quelquefois le nom royal de ce souverain, et que ce nom se présente sous les deux formes orthographiques, forcément équivalentes, et  . Rappelons que dans l'un et l'autre cas,[2] le nom royal est inséré dans le cartouche rectangulaire surmonté de l'oiseau d'Horus, à la suite du nom d'Horus proprement dit qui, habituellement, figure seul dans le cartouche; cette manière de présenter les deux noms principaux de la titulature royale est loin, comme on sait, d'être exceptionnelle à l'époque thinite et jusqu'à la fin de l'époque memphite.

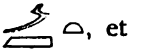
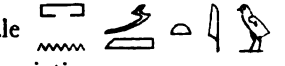
Nous ne reviendrons pas ici sur l'origine et l'histoire de la singulière erreur à laquelle a donné lieu la plus anciennement comme des deux empreintes précitées, à savoir, l'identification de Sekhemab avec Perabsen. Contentons-nous de jeter à nouveau un coup d'œil sur les trois formes actuellement connues du cartouche de l'Horus Sekhemab, forme avec nom d'Horus simple et formes avec nom royal inséré:



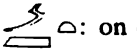
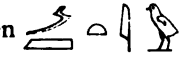
[1] WEILL, *Sekhemab et Perabsen sont deux Horus différents. Le nom royal de Sekhemab*, § II des *Notes sur les monuments de la période thinite*, dans *Rec. de travaux*, XXVIII (1906), 2me semestre.

[2] Les deux empreintes visées sont publiées, l'une dans PETRIE, *History*, I (1899), p. 24, l'autre dans *Abydos* III (1904), pl. IX, 3.

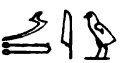
[3] Ce dernier signe est en réalité celui d'un vase à oreillettes courtes

cela suffira pour nous faire voir que la deuxième et la troisième formes sont en variantes graphiques l'une de l'autre. On voit alors qu'à cette époque le groupe est susceptible d'être remplacé par un certain signe de vase. La forme de ce dernier, à vrai dire, est peu, caractèristique, et ne rappelle pas particulièrement le vase bien dessiné de nombreux spécimens graphiques des périodes suivantes; mais il n'en est pas autrement, à l'époque memphite comme sous la XIIe dynastie et au temps des Ramessides, pour une foule d'exemples où la forme du signe n'est pas mieux différenciée et où l'on est sûr, pourtant, qu'on est en présence du vase à l'époque ancienne. Il est très probable que c'est encore ce dernier signe qu'on rencontre dans l'inscription du cylindre thinite précité. Dans le cartouche du troisième type il est transcrit phonétiquement, d'une manière un peu abrégée,  , et l'on voit que l'orthographe sommaire ainsi constituée doit être complétée, et le nom royal de l'Horus Sekemhab restitué en la forme intégrale  à laquelle devait correspondre sa prononciation.

Résumé.

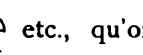
A l'époque thinite, dans les inscriptions de l'Horus Sekhemab, apparait en qualité de syllabique un signe de vase de forme peu caractérisée dont la valeur indiquée est  : on complète cette valeur en  par assimilation avec le même syllabique aux époques suivantes.

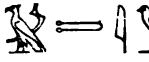
et à col droit un peu long; PETRIE le lisait *sen*, et arrivait ainsi à la lecture ***Sekhemperabsen***, fusion des deux noms de Sekhemab et Perabsen, pour l'ensemble du groupe enclos dans le cartouche rectangulaire (PETRIE, *Royal tombs* II, p. 31).

A l'époque memphite, le même syllabique, de forme toujours banale, ou , sert, avec la valeur , à écrire le nom du granit rose de Syêne. A la même époque apparait, pour la première fois, le signe bien caractérisé , mais dans un mot qui suppose que la valeur du signe est toute différente. C'est pourtant bien le même signe, comme on voit par les inscriptions des époques suivantes, où le vase de valeur  a pris la forme dès la XIIe dynastie.

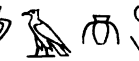
Au temps de la XIIe dynastie, en effet, on rencontre le titre , plus fréquemment écrit par un vase ordinaire, ou , et dont les orthographes du Nouvel Empire révèlent la constitution phonétique . A cette époque la dentale , destinée à disparaître, existe peut-être encore dans la prononciation. Quant à l'autre valeur du signe du vase, elle persiste, manifestée par un dernier exemple du mot qui disparait ensuite.

Sous le Nouvel Empire, on rencontre une fois le signe comme syllabique dans un mot de valeur phonétique totale : c'est la dernière manifestation de la valeur à laquelle se rattache l'orthographe ancienne . A partir de maintenant, et en général dès le Nouvel Empire, quand on rencontre ce signe de vase bien dessiné, c'est toujours comme syllabique dans un mot »penser, connaître» ou dans le mot homophone »granit de Syêne», qui se prononcent , mais dont l'orthographe complète conserve encore, dans un certain nombre de cas, une dentale intercalaire ou après la syllabe . Dans le mot pour »syénite», le dessin du vase retourne fréquemment aux formes banales

, , comme à l'époque memphite; et cette négligence graphique est tout à fait généralisée dans la manière d'écrire le titre  etc., qu'on ne saurait comment lire si l'on n'avait un spécimen d'orthographe complète et le petit nombre d'exemples bien écrits, du même titre sous la XIIe dynastie.

A l'époque ptolémaïque, enfin, de sages régularisations ont eu lieu. D'abord, dans tous les mots de forme ancienne  , la dentale qu'on avait depuis longtemps cessé de prononcer a été définitivement rayée de l'écriture; ensuite, dans ces mots, l'usage du signe comme déterminatif ou comme syllabique s'est encore étendu, et ce signe a été arrêté en sa forme caractéristique avec oreillettes pendantes, à l'exclusion des formes banales et . Ces mots écrits par le vase sont, à l'époque ptolémaïque, au nombre de trois: le mot »granit de Syêne» et le mot »penser, connaître» qu'on rencontre déjà orthographiés de même aux époques antérieures, puis un mot »briller» bien connu auparavant, mais que le signe du vase n'avait pas encore servi à écrire. L'uniformité de dessin du signe et la multiplicité de ses emplois font que son rôle phonétique est particulièrement facile à déterminer dans les inscriptions de cette époque: c'est par les formes ptolémaïques, toutes les fois qu'il a été possible, que nous avons commencé l'examen de chacun des mots appelés en témoignage au cours de la présente étude.

Note additionnelle.

N. GIRON attire mon attention sur deux exemples intéressants, omis dans l'article qui précéde, de mots de valeur *maoui, maïoui* écrits avec le vase à oreillettes tombantes. Le premier, de la XXe dynastie, se trouve au *papyrus magique Harris,* pl. II, l. 5, où il est dit de Shou qu'il amène le ciel *(an houri)*, en sa *splendeur,*  (?), en son nom de *Anhouri.* La forme hiératique du signe du vase soulèverait des doutes si l'on n'avait pas une forme tout à fait semblable dans le mot cité plus haut du *papyrus de Boulaq n° 4.*

Le second exemple se rencontre dans le texte démotique bien connu du dialogue de la chatte et du chacal (Pap. Leide I 384, p. IV, l. 28; Leemans, *Mon. Egyptiens* de Leide, pl. 216, et Krall, *Dem. Lesestücke*, I, pl. 7). »Son cœur, dit le texte en parlant de la chatte, était à *méditer,* sur les paroles entendues». Le scribe a conservé la forme hiératique du vase à oreillettes, très pure et plus nette même que dans l'exemple du pap. de *Boulaq n° 4;* cette manière de procéder ne peut s'expliquer qu'en admettant que le signe en question, dans les derniers temps de l'écriture égyptienne, n'avait pas cessé d'être considéré comme peu connu et d'usage pour ainsi dire exceptionnel.

O. von Lemm, Iberica. [Mémoires de l'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg. VIIIe Série, vol. VII N° 6]. St.-Pétersbourg 1906. 39 pages in 4°. Prix: 1 Mrk. 25 Pf.

La brochure dont nous allons parler est dédiée à Theodor Nöldeke »zu seinem siebzigsten Geburtstage $19\,\frac{2}{III}\,06$». Elle a pour but de continuer et compléter l'article, intitulé: »Zur Geschichte der Bekehrung der Iberer zum Christenthum».[1] Après y avoir établi l'équation: ϫωρⲁ ⲡⲧⲉⲓⲃⲏⲣⲓⲁ (var. ϫωρⲁ ⲡⲓⲃⲏⲣⲓⲁ) = ἡ Ἰβηρία (»Georgien») l'auteur nous a communiqué, dans »Iberica», encore quelques passages de textes coptes où l'on peut renouer connaissance avec les Ibères et leur pays d'Ibérie. Les preuves décisives de l'exactitude de l'opinion exprimée par M. v. Lemm dans ses »petites études coptes» IX, semblent être données: témoin son »Iberica». Ici encore l'auteur a su résoudre une difficulté qui a donné lieu auparavant à des conjectures plus ou moins ingénieuses.

C'est évidemment la tâche principale de la présente brochure, et voilà ce qui doit être plein d'intérêt pour tous les coptisants.

»Iberica» comprend quatre parties. Demeurons un moment dans la première partie pour voir dans quelle mesure elle nous fournira l'occasion de présenter nos idées là-dessus.

L'auteur a rappelé ici deux passages empruntés à différents textes coptes. L'un consiste en un fragment de »Historia Lausiaca», et ce passage traitant de »Evagrius Ponticus» donne entre autres l'expression que voici: ⲁϥⲉⲣ-ϣⲏⲣⲓ ⲛⲟⲩⲡⲣⲉϩⲩⲧⲉⲣⲟⲥ ⲛⲧⲉ ⲧⲏⲉⲣⲓⲁ »Er war der Sohn eines Presbyters aus *Iberien*». Notons la forme ⲧⲏⲉⲣⲓⲁ qui, d'après M. v. Lemm, correspond au grec Ἰβηρία. — L'autre passage auquel notre auteur a renvoyé et qui représente en lui-même une assez grande partie d'un texte copte est d'un intérêt tout special. Il se retrouve — pour citer textuellement les mots de M. v. Lemm — »im boheirischen Martyrium des h. Jakobus des Zerschnittenen[2] (Jacobus intercisus)». La section de ce martyre dont l'auteur a communiqué le texte avec une traduction allemande se lit dans le *Cod. Copt. Vatican.*

[1] v. Lemm, *Kleine kopt. Studien IX.*

[2] "Cod. Copt. Vatican. LIX foll. 1—28 a".

LIX foll. 21—28 a; c'est donc la traduction allemande du texte en question qui nous fournira le sujet de quelques observations plus ou moins insignifiantes.

P. 9 l. 14 »Und als die Sonne untergegangen war»: **Ⲟⲩⲟϩ ⲉ̀ⲣⲉ ⲫⲣⲏ ⲛⲁϩⲱⲧⲡ** (p. 3 fol. 21). On se demande la raison d'attribuer à **ⲉⲣⲉ . . . ⲛⲁ** le sens du passé: »als . . . untergegangen war», sens qui caractérise pour l'ordinaire le participe absolu **ⲉⲧⲁ**, p. ex. **Ⲉ̀ⲧⲁ ⲣⲟⲩϩⲓ ⲇⲉ ϣⲱⲡⲓ** (p. 3, ibid.): »Als es aber (δὲ) Abend geworden war» (p. 9 l. 22). Convenons, que la traduction: »Et lorsque le soleil était sur le point de disparaître» rend parfaitement l'esprit de notre texte.

Ibid. l. 17 »kamen einige . . . . und stahlen den Leib . . . .»: **ⲁⲩⲓ ⲛ̄ϫⲉ ϩⲁⲛⲟⲩⲟⲛ . . . ⲁⲩϫⲱⲗ ⲙ̀ⲡⲥⲱⲙⲁ . . . .** Le sens de »stehlen» que notre auteur a choisi pour le verbe **ϫⲱⲗ** nous semble une faute évidente. Il équivaut plutôt à **ϣⲱⲗ**.[1] Le verbe bohairique **ϫⲱⲗ** au contraire signifie »envelopper», »revêtir»: »umhüllen»,[2] cfr »amicire, involvere fasciis, vel alia re cadaver».[3] Le passage dont il s'agit ici se traduit donc mieux ainsi: »quelques-uns . . . . vinrent, ils *enveloppèrent* le corps . . . .». Quant aux mots **ⲁⲩϫⲱⲗ ⲙ̀ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲙ̀ⲡⲉⲑⲟⲩⲁⲃ** dont **ⲁⲩϫⲱⲗ** se présente, dans le manuscrit copte, sous la forme suspecte **ⲁⲩⲁⲩϫⲱⲗ**, il serait utile de renvoyer à un passage analogue emprunté au *Catalogus* de *Zoega*. P. 47 il y a entre autres ceci: **ⲟⲩⲟϩ ⲉⲧⲁϥϫⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲙⲡⲉϥⲇⲣⲟⲙⲟⲥ ⲛϫⲉ ⲡⲉⲛⲓⲱⲧ ⲉⲑⲩ ⲁⲃⲃⲁ ⲁⲛⲧⲱⲛⲓⲟⲥ ⲁⲛⲁⲩϫⲱⲗ ⲡⲉϥⲥⲱⲙⲁ ⲉⲑⲩ . . . .** Voici la forme **ⲁⲛⲁⲩϫⲱⲗ** qui rappelle dans une certaine mesure **ⲁⲩⲁⲩϫⲱⲗ** dans le Cod. Copt. Vatican. LIX fol. 21. *Zoega* a proposé la lecture **ⲁⲛϫⲱⲗϩ**,[4] et il en a donne la traduction »sepelivimus»[5]; pour nous, la lecture **ⲁⲩϫⲱⲗ** semble l'emporter sur **ⲁⲛϫⲱⲗ**: en tout cas rien ne semble nécessiter de modifier **ϫⲱⲗ** à **ϫⲱⲗϩ**.

P. 12 l. 7—8 ». . . . weil sie der Synode (σύνοδος) von *Chalcedon* und dem Tomos (τόμος) des Leo nicht gefolgt waren»: **ⲉⲑⲃⲉ ϫⲉ ⲙ̀ⲡⲟⲩⲟⲩⲁ̀ϩⲟⲩ ⲛ̀ⲥⲁ ϯⲥⲩⲛⲟⲇⲟⲥ ⲉ̀ⲧⲁⲥϣⲱⲡⲓ ϧⲉⲛ ⲭⲁⲗⲕⲏⲇⲱⲛ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲧⲟⲙⲟⲥ ⲛ̀ⲧⲉ ⲗⲉⲱⲛ** (p. 5). La traduction de l'auteur s'arrête ici, bien que le texte copte continue ainsi: **ⲗⲟⲓⲡⲟⲛ ⲁⲩϭⲟϫⲓ ⲛ̀ⲥⲁ ⲁⲃⲃⲁ ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ ϩⲱϥ ⲡⲓⲉ̀ⲡⲓⲥⲕⲟⲡⲟⲥ · ⲁϥⲓ ⲉϧⲟⲩⲛ ⲉ̀ⲣⲁⲕⲟϯ ϯⲙⲏⲧⲣⲟⲡⲟⲗⲓⲥ ⲛ̀ⲧⲉ ⲭⲏⲙⲓ** (p. 5 fol. 23): »D'ailleurs (λοιπόν) on poursuivit aussi l'Abbé Pierre, l'évêque (ἐπίσκοπος); il entra dans Alexandrie, métropole (μητρόπολις) de l'Égypte».

Ibid. l. 19 »er stellte sie zufrieden durch vieles Geld . . . . dass»: **ⲁϥⲑⲱⲧ ⲙ̀ⲡⲟⲩϩⲏⲧ ϩⲓⲧⲉⲛ ϩⲁⲛⲭⲣⲏⲙⲁ ⲉ̀ⲛⲁϣⲱⲟⲩ · Ⲥⲑⲣⲟⲩ . . . .**

[1] Stern, *Gr.* p. 183.
[2] Stern, ibid.
[3] Peyron, *Lex.* p. 383.
[4] *Zoega, Catal.* p. 47 note 1 "Locus corruptus, forte **ⲁⲛϫⲱⲗϩ**".
[5] *Ibid.* p. 49.

(p. 5 fol. 24). Pour »er stellte sie zufrieden» nous préférons donner à ⲁϥⲑⲱⲧ ⲙ̀ⲡⲟⲩϩⲏⲧ .... ⲉⲑⲣⲟⲩ le sens de »il les excita .... à».

P. 14 l. 9 »als der heilige *Abba Petros* eine *Liturgie* .... abhielt ....»: ⲉⲣⲉ ⲡⲉⲑⲟⲩⲁⲃ ⲁⲃⲃⲁ ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ ⲓⲣⲓ ⲛ̀ⲧⲉϥⲗⲓⲧⲟⲩⲣⲅⲓⲁ̀ ... (p. 6 fol. 25). D'après le texte copte on s'attend à la traduction allemande que voici »als der heilige Abba Petros *seine* Liturgie .... abhielt».

Ibid. l. 21 »seitdem ich mich im Lande (χώρα) Persien (Περσίς) befand»: ⲓⲥϫⲉⲛ ⲉⲓⲭⲏ ϧⲉⲛ ⲧⲭⲱⲣⲁ ⲛ̀ϯⲡⲉⲣⲥⲏⲥ (p. 6 fol. 25). Faut-il admettre pour ⲓⲥϫⲉⲛ ⲉⲓⲭⲏ la signification »seitdem ich mich befand»? Avant d'y répondre recourons à la grammaire de M. Stern pour rappeler la construction de ⲓⲥϫⲉⲛ. Le § 621 nous enseigne que ⲓⲥϫⲉⲛ: ϫⲓⲛ avec la signification »während», »pendant que» exige régulièrement le »participium qualitativum», tandis que dans la signification »seit», »depuis que», il demande le »part. abs. perf.». Plusieurs exemples empruntés à des textes bohairiques et sahidiques y sont donnés et jettent beaucoup de clarté sur cette différence relativement à la signification ainsi qu'à la construction de ⲓⲥϫⲉⲛ. En prenant la dite règle de M. Stern pour point de départ nous osons donc révoquer en doute l'exactitude de traduire ⲓⲥϫⲉⲛ ⲉⲓⲭⲏ ϧⲉⲛ ⲧⲭⲱⲣⲁ .... par »seitdem ich mich im Lande .... befand» pour admettre ensuite comme un fait certain que le passage en question signifie: »während ich mich noch im Lande .... befand». Comparez p. ex. Ⲟⲩⲟϩ ⲟⲛ ⲧⲉⲧⲉⲛⲛⲁϫⲓⲙⲓ ⲙ̄ⲫϯ ⲛⲉⲙ ⲛⲉϥⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲉϥⲟⲓ ⲛ̄ϣⲫⲏⲣ ⲉⲣⲱⲟⲩ ⲓⲥϫⲉⲛ ⲉⲩϧⲉⲛ ⲡⲓⲥⲱⲙⲁ:[1] »Und ferner: ihr werdet Gott und seine Engel finden, nämlich dass Er ihr guter Freund war, *während sie noch im Leibe waren*».[2] En dehors de l'exemple cité nous recourons encore à la phrase connue: ⲙⲁⲣⲓⲙⲟⲩ ϯⲛⲟⲩ ϫⲉ ⲁⲓⲛⲁⲩ ⲉⲡⲉⲕϩⲟ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ ⲉⲧⲓ ⲉⲕⲟⲛϧ ⲱ ⲡⲁⲙⲉⲛⲣⲓⲧ:[3] »Möge ich jetzt sterben, denn ich habe noch einmal dein Angesicht geschaut, *während du noch lebst*, o mein Geliebter».[4] D'ailleurs à propos de l'emploi de ⲓⲥϫⲉⲛ qu'il nous soit permis de faire observer encore ce que M. Mallon a dit sur le même sujet dans sa »grammaire copte»: »La préposition ⲓⲥϫⲉⲛ 'depuis' s'emploie avec le 3e présent et le 2e parfait pour traduire la locution conjonctive 'depuis que'»[5]. Nous regrettons de n'avoir pas discuté dans notre compte rendu de cet excellent travail les significations de ⲓⲥϫⲉⲛ. Voilà pourquoi il nous semble utile d'observer que conformément à l'opinion de M. Stern il faut faire la différence de ⲓⲥϫⲉⲛ = *pendant que* d'avec ⲓⲥϫⲉⲛ = *depuis que*,

[1] Guidi, *Il Testam di Giacobbe* [Rendiconti, vol. IX p. 258, 2, 3].
[2] Andersson, *Sphinx* VII p. 137.
[3] Guidi, *ibid.* p. 246, 17.
[4] *Sphinx* VII pp. 130, 140.
[5] § 396.

d'où il s'ensuit que l'un des deux exemples allégués par M. Mallon en faveur de l'équation ⲓⲥⲁⲉⲓ: »depuis que», à savoir ⲓⲥⲁⲉⲓ ⲉⲓϭⲉⲛ ⲧⲟϥ, ne doit pas se traduire »depuis que j'étais dans le sein (de ma mère)», mais évidemment »*pendant que* j'étais dans le sein (de ma mère)».

P. 15 l. 7 »Während sie aber (ϭⲉ) am Ufer standen und vor sich ein Schiff sahen»: Ⲥⲧⲁⲧⲟⲩⲣⲓ ⲁⲉ ⲣⲓ ⲡⲓϫⲣⲟ ⲉⲩⲭⲟⲧⲱⲧ ϩⲁⲧⲣⲏ ⲛⲟⲩϫⲟⲓ (p. 7 fol. 26). ⲭⲟⲧⲱⲧ ϩⲁⲧⲣⲏ n'admet pas selon nous, la signification »vor sich sehen», mais exige ici le sens de »attendre quelqu'un». Comparez ⲭⲟⲧⲱⲧ ⲉϩⲟⲗ ϩⲁⲧⲣⲏ = *expectare*.[1] La traduction de l'auteur est donc à modifier à: »Während sie aber (ϭⲉ) am Ufer standen und ein Schiff erwarteten», ce qui correspond on ne peut pas mieux à notre texte.

P. 16 l. 3 »und sie war ehrwürdig (ϩⲉⲙⲛⲓ) und gastfrei Dieser etc.»: ⲉⲟⲩⲥⲉⲙⲛⲏ ⲧⲉ ⲙ̀ⲙⲁⲓ-ⲱⲙⲙⲟ · Ⲟⲩⲟⲩ ⲙ̀ⲙⲁⲓ-ⲁⲅⲓⲟⲥ ⲉⲡⲉⲥⲣⲁⲓ ⲡⲉ ⲑⲉⲟⲇⲱⲣⲁ · Ⲑⲁⲓ ⲁⲉ etc. (p. 8 fol. 27). On voit que l'auteur a entièrement omis dans sa traduction les mots Ⲟⲩⲟⲩ ⲙ̀ⲙⲁⲓ-ⲁⲅⲓⲟⲥ ⲉⲡⲉⲥⲣⲁⲓ ⲡⲉ ⲑⲉⲟⲇⲱⲣⲁ qui pour fournir la suite de l'interprétation de M. v. Lemm doivent signifier: »(et) aimant les saints (ἅγιος) et s'appelait Théodora». — De même un peu plus loin (p. 16 l. 5) il faut intercaler dans la traduction allemande entre »(in der Gestalt) des heiligen» et »Daniel» le mot »Propheten» (προφήτης) d'après la teneur du texte copte: ⲙ̀ⲡⲉⲥⲙⲟⲩ ⲙ̀ⲡⲓⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲏⲥ ⲉⲃⲟⲗϧⲁ ⲇⲁⲛⲓⲏⲗ (p. 8 fol. 27).

Ibid. l. 23. »Und er setzte ihn nieder in die Kirche . . . . Lire »Und sie setzten ihn nieder in die Kirche . . .»: Ⲟⲩⲟⲩ ⲁⲩϫⲁϥ ⲙ̀ⲙⲟⲟⲩ ϩⲉⲛ ⲧⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ . . . (p. 8 fol. 27).

La deuxième partie de »Iberica» s'occupe du nom ⲑⲉⲟⲡⲱⲥⲧⲁ, et la troisième nous fournit quelques points de critique sur le compte rendu rédigé par M. Lopatinski relativement à l'article de l'auteur: »Zur Bekehrung der Iberer zum Christenthum». — Dans la quatrième partie — plein d'intérêt d'ailleurs — l'auteur pose la question (p. 36): »Kommt denn in der nachbiblischen jüdischen Litteratur der Namen *Iberien* oder *Iberer* überhaupt vor oder nicht»? Après une discussion approfondie dont il serait inutile de résumer ici les points capitaux, l'auteur conclut que les formes עברית, עברים équivalent à *ibérique* et les *Ibères*. Bien que l'intérêt principal de l'auteur semble s'arrêter à l'appréciation de cette explication, nous devons avouer que ce n'est pas à nous de décider les premiers là-dessus.

Deux belles planches phototypiques sont jointes à cette brochure, si riche en détails instructifs.

Upsal, Mars 1906.

Ernst Andersson.

[1] Peyron, *Lex.* p. 399.

V. SCHMIDT, Choix de monuments égyptiens faisant partie de la Glyptothèque Ny Carlsberg, fondée par M. Carl Jacobsen. Copenhague, Andr. Fred. Høst et Fils 1906. Prix: 5 fr.

Sur six pages in-f° M. Schmidt a réuni une série de planches représentant différentes figures d'antiquités égyptiennes qui sont conservées à la *Glyptothèque Ny Carlsberg*. Toutes les planches sont exécutées d'une manière soigneuse, grâce à la maison F. Bruckmann de Munich. Cette maison ayant consacré une publication aux collections de Ny Carlsberg — publication qui selon toute vraisemblance est appelée à rendre de grands services au public ainsi qu'aux savants du métier — semble avoir suggéré à M. Schmidt l'idée de faire paraître une édition à part où les égyptologues trouveront un certain nombre de planches reproduites d'après des monuments provenant de l'ancienne Égypte, à l'exclusion de toute autre qui figure dans la grande publication F. Bruckmann.

Ce n'est pas la première fois que M. Schmidt publie un travail sur les trésors de Ny Carlsberg. Les lecteurs de Sphinx ont pris connaissance du *Catalogue* des *antiquités égyptiennes* qu'il a publié en 1899 et dont PIEHL a fourni le compte rendu critique.[1] Aussi, cette fois-ci, pour toute description des antiquités dont il a donné les planches, l'auteur renvoie à ce travail ainsi qu'au texte qui accompagne la publication F. Bruckmann.

En tant qu'on peut juger par un coup d'oeil rapide sur ce »choix de monuments égyptiens», la présente publication n'invite à aucune critique sévère. Ce qu'il y a de certain, tout de même, c'est que le recueil de monuments de M. Schmidt aurait beaucoup gagné, s'il s'était présenté accompagné d'un texte explicatif en français, naturellement le même que l'auteur avait inséré dans la publication F. Bruckmann. Comme il en est à présent, on n'obtient que quelques indications peu abondantes

[1] *Sphinx*, III pages 175—177.

réunies à une liste »des monuments figurés sur nos planches». Quiconque désireux de se familiariser de près avec les planches se voit forcé de recourir soit à l'ouvrage publié par la maison F. Bruckmann soit au catalogue de l'auteur, intitulé: »Det gamle Glyptothek paa Ny Carlsberg», conçu en danois. Si l'on s'est décidé pour cette dernière ressource, le fait ne vous échappera pas que par malheur pour tel monument les données du dit catalogue ne sont pas d'accord avec les courtes notices dont l'auteur a fait accompagner son »Choix de monuments égyptiens».

Upsal, mars 1906.

Ernst Andersson.

Mélanges.

Sous ce titre nous avons cru utile de continuer la série des aperçus plus ou moins critiques que le regretté fondateur de notre journal avait de temps en temps donnés. Comme lui, nous aborderons de divers articles épars par les égyptologues dans beaucoup de revues spéciales ainsi que d'autres travaux qui ne semblent pas exiger une discussion plus sévère. En premier lieu, bien entendu, il faudra parler des mémoires dont on nous a fait l'envoi: c'est l'espace qui nécessite ce procédé.

Egypt Exploration Fund: Archæol. Report 1904—05. *C. — Christian Egypt*». C'est à M. CRUM que nous en devons la rédaction. On y trouve enregistré à peu près tout ce qui dans la période indiquée a été fait pour le progrès de notre connaissance de l'Égypte chrétienne. Pour nous, nous sommes bien flattés du bien que l'auteur a dit de notre travail sur le Pentateuque bohairique, lorsque sous le rubrique »Philological» (p. 79) il annonce ceci: »Perhaps the most noticeable work of this class to be recorded is the study of the Bohairic Pentateuch by E. Andersson». C'est cependant à regret que nous avouons qu'en étudiant le Pentateuque notre intention était de fournir une espèce de commentaire philologique plus détaillé et plus minutieux que les notes un peu courtes qui figurent à présent comme le résultat de notre travail. Le hasard voulut, hélas, que les vastes matériaux rassemblés à ce but ne devaient aboutir qu'à une seule brochure. Nous serions heureux si jusqu'à un certain point, elle pouvait suggérer à d'autres l'envie de mener à bonne fin les recherches sur le même sujet.

Ce même »Report» mentionne la grammaire de M. Mallon en termes élogieux bien dûs à cet ouvrage. »A review, with some criticismus», continue M. Crum (p. 79), »has appeared by H. V[INCENT?]». C'est vrai, mais en dehors de ce compte-rendu critique il aurait fallu attirer l'attention sur celui qui se lit dans *Sphinx* IX. 1 pp. 24—36. — Quelques mots commémoratifs sur JACOB KRALL qui mourut en avril 1905 terminent cette fois le »Archæol. Report».

M. le directeur de la Revue Orientale al-Machriq *P. Louis Cheïkho* nous a fait l'envoi d'un exemplaire des »Spécimens des caractères de l'Imprimerie Catholique» à Beyrouth. A en juger par le grand soin avec lequel ces spécimens sont exécutés, on pourrait signaler l'*Imprimerie Catholique* comme une imprimerie-modèle pour des spécialités orientales.

M. JULES BAILLET vient de consacrer une *Notice Biographique* (Paris, Leroux 1905) à la mémoire de l'égyptologue français Auguste Baillet. L'auteur commence par constater que »le doyen des égyptologues français, Auguste Baillet, est aussi l'un des moins connus, en dehors d'un cercle étroit de specialistes». Et il continue:

»Par exemple ni M. Wiedemann, d'ailleurs si bien documenté, ne le citait pour l'époque pharaonique, ni M. Mahaffy et M. Strack, pour l'époque ptolémaïque, ne le nommaient et n'utilisaient ses travaux. Je ne récrimine pas, je constate».

Cette obscurité est-elle injuste?, se demande l'auteur. Pour lui, il se contente d'assurer qu'il ne lui »appartient pas de le dire». Il passe à parler de la vie et de l'oeuvre d'Auguste Baillet. Voilà ce qui s'est fait avec beaucoup de piété et de mémoire fidèle. On relit avec plaisir les détails réunis dans cet opuscule intéressant. Çà et là notre auteur a rappelé telle et telle opinion exprimée par d'autres savants sur le travail scientifique d'Auguste Baillet. Ainsi en parlant de »l'hypothèse de l'existence de différences dialectales» en égyptien, le biographe d'Auguste Baillet fait l'histoire de cette question par ces mots (p. 20): ».... A. B. s'efforça de déterminer un certain nombre de ces différences, à l'aide d'abord de quelques textes démotiques nouvellement publiés par M. Revillout, puis des monuments de Rosette et de Tanis. De là ses articles sur les *Dialectes égyptiens*, publiés dans le *Recueil de Travaux* en 1882 et 1883. Si dans le détail certaines de ses conclusions, même présentées comme provisoires, pouvaient paraître prématurées, sa thèse ne manquait point d'intérêt et méritait d'être posée. Cependant le premier article lui valut les foudres de M. Revillout.....».

Rappelons que c'est justement le travail d'Auguste Baillet sur les »Dialectes égyptiens» qui suggéra à PIEHL l'idée de rédiger sa brochure, intitulée: »Dialectes égyptiens retrouvés au Papyrus Harris N° 1», Stockholm 1882. Cette brochure est dédiée à Auguste Baillet, Égyptologue français, et dans son »avis au Lecteur», PIEHL annonce que »C'est M. Baillet, qui par la publication de ses 'Dialectes égyptiens' — ouvrage que nous avons consulté avec fruit — est en quelque sorte l'inspirateur de cet ouvrage-ci, qui sans lui aurait resté non-imprimé. Nous n'avons donc qu'accompli un devoir banal, en offrant à cet éminent savant, comme un modeste tribut, dû à l'inaugura-

teur d'une nouvelle discipline dans l'égyptologie, l'hommage de ce petit travail».

Sachant bien que beaucoup de savants égyptologues hausseront les épaules, nous soutenons toujours qu'on ne saurait ne pas compter avec l'existence des différences dialectales en égyptien.

Pour les lecteurs de *Sphinx* le nom d'Auguste Baillet n'était nullement inconnu. Ainsi p. ex. le regretté fondateur de notre revue critique avait parlé de quelques mémoires composés par l'égyptologue français. Comparez *Sphinx* II p. 243 et VI p. 183.

M. A. PELLEGRINI nous a fait part de son mémoire »Lettere inedite di Champollion». Dernièrement paru dans *Bessarione* (Anno X, serie 2ª, vol. IX, fasc. 87, 1906), ce petit travail est probablement parcouru par les égyptologues: il ne nous reste donc qu'à le signaler chemin faisant.

Par un oubli fâcheux nous avons omis jusqu'ici de signaler dans nos »Mélanges» deux travaux dont l'auteur est notre illustre collaborateur M. LEFÉBURE. L'un, intitulé: »Les noms d'apparence sémitique ou indigène dans le Panthéon égyptien», a paru en 1905 dans le »Recueil de mémoires et de textes publié par l'École des Lettres et les Médersas en l'honneur du XIVe Congrès des Orientalistes à Alger»; l'autre: »Le miroir d'encre dans la magie arabe» se retrouve dans la »Revue Africaine» (N° 257, 2e Trimestre 1905). Ces deux ouvrages témoignent encore de la grande sagacité que nous avons toujours reconnue et admirée dans toutes les recherches pleines d'intérêt de M. Lefébure.

Upsal, mars 1906.

Ernst Andersson.

Remarques détachées

sur

»ΠΙΣΤΙΣ ΣΟΦΙΑ (Pistis-Sophia), ouvrage gnostique de Valentin, traduit du copte en français avec une introduction par E. Amélineau.»

IV.[1]

P. 22 *l. 36* »et ils accomplirent leurs œuvres comme il leur avait été fixé»: ⲁⲧⲱ ⲁⲧϫⲱⲕ ⲉϧⲟⲗ ⲡⲡⲉⲧϩⲏⲧⲉ ⲕⲁⲧⲁ ⲟⲉ ⲉⲡⲧⲁⲓⲕⲁⲁⲧ ⲙⲙⲟⲥ (p. 42 l. 5—6). On se voit forcé de renoncer à la traduction: »comme il leur avait été fixé» comme équivalent à ⲕⲁⲧⲁ ⲟⲉ ⲉⲡⲧⲁⲓⲕⲁⲁⲧ ⲙⲙⲟⲥ. SCHWARTZE a suivi le texte d'une manière plus fidèle, lorsque, dans sa traduction latine, il a rendu la phrase ainsi: »κατα modum quo disposui eos».

P. 23 *l. 10* »je trouvai Pistis Sophia qui était sur le sol du treizième Æon...»: ⲁⲓϣⲉ ⲉⲧⲡⲓⲥⲧⲓⲥ ⲥⲟⲫⲓⲁ ⲉⲥ ϩⲙ ⲡⲉⲥϩⲧ ⲙⲡⲙⲉϩ ⲙⲡⲧⲱⲟⲙⲧⲉ ⲛⲁⲓⲱⲛ (p. 42 l. 18, 19). Plus bas dans la »traduction française» (*même page* l. 35) on est surpris de rencontrer la phrase à peu près analogue: ⲁⲓⲥⲡⲧⲉ ⲉⲥ ⲙⲡⲉⲥϩⲧ ⲙⲡⲙⲉϩ ⲙⲡⲧⲱⲟⲙⲧⲉ ⲛⲁⲓⲱⲛ (p. 44 l. 1) ainsi conçue: »Je la trouvai dans la maison du treizième Æon». Donc deux sens: »sol» et »maison» différents l'un de l'autre employés pour un seul et même mot copte à savoir ⲉϩⲧ! Voyons d'abord comment l'auteur a rendu d'autres passages où entre ce ⲉϩⲧ. P. 7 l. 23 etc. du texte de Schwartze donne: ⲧⲙⲉϩ ⲥⲡⲧⲉ ⲉⲧ ϩⲡⲧⲙⲏⲧⲉ ⲛⲉⲥⲟⲩⲟⲧϩ ⲛⲉ ⲉⲧⲉϩⲟⲩⲉⲓⲧⲉ ⲉⲧ ⲙⲡⲉⲥϩⲧ ⲁⲧⲱ ⲧⲙⲉϩⲱⲟⲙⲧⲉ ⲉⲧϩⲓⲧⲡⲉ ⲙⲙⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛⲉⲥⲟⲩⲟⲧϩ ⲛⲉ ⲉⲧⲥⲡⲧⲉ ⲉⲧ ϩⲙⲡⲉⲥϩⲧ ⲁⲧⲱ ⲧⲱⲟⲣⲡ ⲡⲥⲓⲧⲉ ⲕⲏ ⲉⲧⲙⲡⲉⲥϩⲧ ⲙⲙⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ.... = (trad. française p. 4 l. 29 etc.): »La seconde, qui était au milieu, surpassait la première qui était inférieure, et la troisième qui était supérieure à elles toutes surpassait les deux qui étaient inférieures. Et la première flamme était placée au-dessous d'elles toutes....». Ensuite dans la phrase que voici: .... ⲁⲧⲱ ⲙⲡⲧⲉϥ ⲉϫⲟⲩⲥⲓⲁ ⲙⲙⲁⲩ ⲉⲧⲣⲉϥϩⲟⲛ

[1] Suite du *Sphinx* IX, 4 p. 253.

ⲉⲡⲛⲉⲧⲁⲍⲓⲥ ⲉⲧⲡⲉϥⲥⲁ-ϩⲣⲉ ⲟⲩⲁⲉ ⲙ̄ⲡⲧⲏ ⲉϩⲟⲩⲥⲓⲁ ⲙ̄ⲙⲁⲩ ⲉⲧⲣⲉϥ ⲉⲓ ⲉⲛⲧⲁⲍⲓⲥ ⲉⲧⲡⲉϥⲉⲥⲏⲧ (p. 203 l. 5—7) = ».... n'aura-t-il pas la puissance d'en sortir vers d'autres Hiérarchies supérieures et n'aura-t-il point la puissance d'aller dans les Hiérarchies supérieures?» (p. 105 l. 1—3) figure ⲉⲛⲧⲁⲍⲓⲥ ⲉⲧⲡⲉϥⲉⲥⲏⲧ = »dans les Hiérarchies supérieures» (!), ce qui nous semble un lapsus. D'ailleurs l'auteur paraît avoir mal compris toute la période du texte de Schwartze dont nous venons de citer quelques lignes détachées: nous entendons page 203 à partir de la ligne 3 jusqu'à la ligne 7. Faut-il appeler en témoignage des passages ultérieurs pour justifier la conclusion que les sens attribués par la »traduction française» à ⲉⲥⲏⲧ dans les positions citées ci-avant sont en contradiction l'un avec l'autre?

ⲉⲥⲏⲧ signifie proprement »terre», »fond». Nous en tombons d'accord avec l'éminent coptologue M. v. LEMM qui a touché à la question du sens de ⲉⲥⲏⲧ par ces mots: »ⲉⲥⲏⲧ bedeutet 'Grund, Boden' etc.» [1] D'ailleurs PIEHL a relevé que le mot en question dérive de . [2] Pour les combinaisons ⲉⲥ ϩⲙ̄ ⲡⲉⲥⲏⲧ ⲙ̄.... (p. 42, 19) et ⲉⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲥⲏⲧ ⲙ̄... (p. 44, 1) nous maintenons, tout de même, la signification »au dessous de». C'est un sens dérivé dont on ne saurait nier l'existence, car l'illustre grammairien STERN nous a fait savoir que »ⲙⲡⲉⲥⲏⲧ etc. bedeutet mit folgenden n *unterhalb*». [3] On comprendra donc facilement comment, à l'aide des observations faites ci-avant, on doit modifier la »traduction française», sans que nous ayons besoin de perdre du temps et du papier à une interprétation réitérée.

Il nous paraît utile, chemin faisant, de relever encore l'expression ⲙⲛ ⲛⲉⲧⲱⲟⲟⲛ ⲉⲡⲉϥⲉⲥⲏⲧ (p. 45, 1). La traduction »et ceux qui sont en dessous», cfr »trad. française» p. 24 l. 16, ne rend pas complètement le mot à mot de notre texte. Nous demandons l'interprétation: »et ceux qui sont au dessous de lui» à savoir ⲡⲙⲉϩ ⲙ̄ⲡⲱⲟⲙⲧⲉ ⲛ̄ ⲁⲓⲱⲛ ⲧⲏⲣϥ, p. 44, 28, »tout le treizième aeon». Ce sens modifié est d'ailleurs exigé par l'antithèse — si cela est le mot exact — qui se lit p. 45 l. 3: ⲧⲁⲓ ⲉⲧ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲉⲡⲉ: »qui était au-dessus d'eux».

Ibid. l. 34 »... que Pistis Sophia était aussi l'une des vingt-quatre émanations»: ⲁⲉ ⲧⲡⲓⲥⲧⲓⲥ ⲥⲟⲫⲓⲁ ⲟⲩ ⲉϧⲟⲗ ϩⲱⲟⲥ ⲧⲉ ϩⲙ ⲡⲛⲟⲩⲧⲁϩⲧⲉ ⲙⲡⲣⲟϧⲟⲗⲏ (p. 43 l. 24). ⲟⲩ ⲉϧⲟⲗ ϩⲓ n'admet point le sens de »un de», c'est ce que nous savons tous grâce à la grammaire de M. STERN. [4] Pour appuyer notre critique

[1] *Kleine Kopt. Studien* § XX p. 130.
[2] *Sphinx I* p. 53.
[3] STERN, *Kopt. Gr.* § 574.
[4] § 305.

d'une manière ferme relativement à ce point, nous n'avons qu'à renvoyer à ce que nous avons relevé dernièrement dans *Sphinx* IX pages 58 et 134. Nous préférons donc traduire: »que Pistis Sophia était aussi des vingt-quatre sauvegardes». Pour d'autres passages analogues, jusqu'à un certain point, même la »traduction française» paraît tomber d'accord avec nous; citons p. ex. les suivantes: 1) ⲁⲗⲗⲁ ⲛⲉⲥⲙⲉⲉⲧⲉ ⲉⲣⲟⲥ ⲁⲉ ⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲙ ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲧⲉ (p. 46 l. 10): »mais elle pensa qu'elle venait de la lumière» (p. 25 l. 3); 2) ⲡⲁⲓ ⲉⲧ ⲉⲃⲟⲗ ⲛⲉ ϩⲙ ⲡⲕⲁⲧⲁⲡⲉⲧⲁⲥⲙⲁ ⲙⲡⲉⲟⲛⲥⲁⲧⲣⲟⲥ ⲙⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ (p. 46 l. 11): »celle qui provenait du voile du Trésor de lumière» (p. 25 l. 4). — »Un de, l'un de» s'exprime en sahidique par ⲟⲩⲁ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓ ou même ⲟⲩⲁ ϩⲓ, p. ex. ⲉⲟⲩⲁ ⲛⲉ ϩⲙ ⲡⲩⲟⲙⲡⲧ ⲡⲧⲣⲓⲁⲧⲡⲁⲙⲟⲥ (p. 45 l. 25), ce qui a été rendu par M. Amélineau ainsi: »qui est l'un des trois Tridynamos» (p. 24 l. 34).

P. 24 *l. 37* »que celle-ci lui enlevât la lumière qui était en elle». L'équivalent copte de cette phrase se lit p. 46 l. 5: ⲛⲥⲉϥⲓ ⲙⲡⲉⲥⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲛϩⲏⲧⲥ; on conclut de là l'impossibilité de présenter la tournure »que celle-ci lui enlevât»; il faut plutôt traduire: »qu'on lui enlevât etc.» Cela est facile à concevoir. Schwartze a évidemment saisi l'esprit du texte, lorsqu'en latin il le rend (p. 32, 22): »ut auferrent eius lucem, quae in ea».

P. 25 *l. 32* »je suis (tombée) dans les ténèbres du Chaos inférieur, et je ne peux pas en sortir ....». Il n'y a que peu de chose à redire à cette manière de rendre le copte: ⲁⲓⲯⲱⲡⲉ ϩⲙ ⲡⲕⲁⲕⲉ ⲉⲧ ϩⲙ ⲡⲉϫⲁⲟⲥ ⲙⲡⲉⲥⲏⲧ ⲁⲧⲱ ⲙⲡⲓⲉⲯ ⲥⲙⲥⲟⲙ ⲉϩⲱⲗ ⲉⲃⲟⲗ (p. 48 l. 1—3), mais toujours est-il qu'il serait utile d'en relever quelques points dans le but d'approcher de notre texte. D'abord la forme »tombée», mise entre parenthèses doit être rayée. ⲁⲓⲯⲱⲡⲉ ϩⲙ ⲡⲕⲁⲕⲉ .... se rend, on ne peut pas mieux, ainsi: »je devins dans les ténèbres ....». Aussi la raison d'intercaler entre parenthèses ce »tombée» est-elle peu convaincante, parce que la tournure .... ⲡⲧⲁⲓⲯⲱⲡⲉ ϩⲙ ⲡⲉⲓϩⲱϫ (p. 48, 27) se traduit chez l'auteur: ».... que je suis dans cette angoisse» (p. 26, 16). Ensuite, si l'on admet, comme nous, pour ϩⲱⲗ ⲉⲃⲟⲗ un sens un peu plus fort, p. ex. »se dérober, s'échapper» et pour ⲙⲡⲓⲉⲯⲥⲙⲥⲟⲙ le sens du passé, on obtiendra pour ⲁⲧⲱ ⲙⲡⲓⲉⲯ ⲥⲙⲥⲟⲙ ⲉϩⲱⲗ ⲉⲃⲟⲗ la traduction: »et je ne pouvais pas m'en dérober» qui retrace la scène comme si on la voyait.

P. 26 *l. 3—4* »je vis tous les Archons .... irrités contre moi»: ⲁⲓⲛⲁⲩ ⲉⲛⲁⲣⲭⲱⲛ ⲧⲏⲣⲟⲩ ... ⲁⲧⲱ ⲉⲧⲥⲱⲯⲧ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉϫⲱⲓ (p. 48, 10—11). Pour beaucoup de bonnes raisons nous condamnons le sens »irriter contre» comme équivalant à ⲥⲱⲯⲧ ϩⲣⲁⲓ ⲉϫⲛ̄. Le verbe ⲥⲱⲯⲧ signifie »regarder», comparez même page l. 1: »Et j'ai regardé en Haut» et l. 2: »et lorsque je regardai vers les Hauteurs» où »regarder en (vers)» correspond

au copte ϭⲱϣⲧ ⲉ. Accompagné de la postposition adverbiale ⲉϩⲣⲁⲓ̈ + la préposition ⲉϫⲛ̄ le verbe en question se présente maintes fois avec la signification: »regarder en bas vers» ou quelque chose de semblable. Enfin pour toute comparaison, nous alléguons encore: 1) *page* 49 l. 15 où il y a: ⲁⲛⲟⲕ ⲇⲉ ⲛⲉⲓ̈ϭⲱϣⲧ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉ ⲡϫⲓⲥⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉⲣⲟⲕ; ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉ se rend ici par hinauf zu», et M. Amélineau a donné à la phrase la teneur suivante: »Mais mois, j'ai regardé vers les Hauteurs, vers toi» (p. 26 l. 26—27); 2) *page* 50 l. 3 ⲁⲩⲱ ϭⲱϣⲧ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉϫⲱⲓ ...., selon notre auteur = »regarde-moi ....» (*p.* 26 l. 35)! Or, irriter contre» n'a, selon nous, rien de commun avec ce ϭⲱϣⲧ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉϫⲛ̄ qui se lit page 48, 11.

Ibid. l. 27 ».... vers toi, ô lumière des lumières; je suis pressurée ....». La »traduction française» s'écarte ici trop de l'original qui porte .... ⲉⲣⲟⲕ ⲡⲟⲩⲟⲓ̈ⲛ ⲁⲩⲱ ⲁⲓ̈ⲛⲁϩⲧⲉ ⲉⲣⲟⲕ ⲧⲉⲛⲟⲩ ϭⲉ ⲡⲟⲩⲟⲓⲛ ⲛ̄ⲧⲉ ⲛⲓⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ϯϩⲏϫ ... (p. 49 l. 16, 17). Ce sera donc une minute d'inattention qui en est la cause. La traduction se corrige et se complète facilement de la manière suivante: .... vers toi, ô lumière, et j'ai cru en toi. Maintenant donc, ô lumière des lumières je suis etc.» Cfr l'interprétation latine de Schwartze (34, 27).

Relativement à la ligne qui suit (*l.* 28) il faut faire attention aux mots: »(me demandant) si c'est ton plaisir de venir me sauver. Ta miséricorde est grande ...» qui prétendent à rendre le sens exact du copte: ⲉϣϫⲉ ⲕⲟⲩⲱϣ ϭⲉ ⲉ ⲉⲓ̄ ⲉⲛⲁϩⲙⲉⲧ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲡⲉ ⲡⲉⲕⲛⲁ̄ (p. 49 l. 18). Nous croyons que l'auteur a mal décomposé cette période du texte copte. C'est que ⲉϣϫⲉ introduit une proposition nouvelle, de sa nature conditionnelle, dont ⲟⲩⲛⲟϭ ⲡⲉ ⲡⲉⲕⲛⲁ̄ n'est que le second membre, proprement la proposition principale. Si l'on tient compte de ces observations très simples, on est forcé de concevoir ainsi la période entière: »Si tu veux donc venir me sauver, ta miséricorde est grande ...». Renvoyons d'ailleurs à la page 8, 12 etc. où il y a: .... ⲉϣϫⲉ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲡⲉ ⲥⲱⲕ ⲉⲣⲟⲕ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲟⲩⲟⲉⲓⲛ, ... ce à quoi nous avons attribué le sens de: ».... si c'est toi, attire à toi ta lumière ...».[1]

P. 27 *l. 2* »Ils sont en ta présence, ceux qui m'ont mise en tous ces maux». Relativement à la tournure »qui m'ont mise», M. Amélineau a fait quelques réflexions qui se lisent dans une note au bas de la page, réflexions que nous ne saurions nous refuser le plaisir de citer tout au long. Les voici: »M. à m.: qui m'ont semée en ces maux. Cette traduction prend le texte tel qu'il est; mais il est probable que le texte est fautif et qu'au lieu du verbe qui signifie *envoyer*, il y avait le verbe qui

[1] *Sphinx* IX p. 55.

signifie *conduire, introduire,* et par conséquent *mettre dans;* une seule lettre diffère».

Faut-il entendre que par ce petit commentaire l'auteur a résous la difficulté d'expliquer la phrase **ⲥⲉϣⲟⲟⲡ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲙ̄ⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ϭⲓ ⲛⲉⲛⲧⲁⲩϫⲟⲓ ϩⲛ̄ ⲛⲉⲓ̈ ⲡⲉⲑⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ** (p. 50 l. 9, 10)? Il ne le semble pas. Pour compléter l'histoire de la question: que doit signifier ici le verbe **ϫⲟ**? nous rappelons le fait que le soi-disant »Auctarium ad Peyronis Lexicon Copticum» propose (p. 18) le sens de »ponere» pour **ϫⲟ** dans le passage (50, 10) dont il s'agit. Ce n'est pas encore là un sens vers lequel nous nous sommes senti attiré. La grammaire de M. Stern que nous avons consultée aussi cette fois-ci nous a suggéré l'idée de relever pour ce **ϫⲟ** une signification peu connue, à ce que nous croyons. *Page* 190, Stern a donné un verbe **ϭⲟ**: **ϫⲟ** dont l'état pronominal est ainsi noté par lui: [**ϭⲟ=** : **ϫⲟ=**], et dont il a allégué entre autres le sens »auswerfen». Est-ce une raison suffisante pour reconnaître dans **ϫⲟ=** (P. S. 50, 10) l'état pronominal de ce verbe »auswerfen»? Nous le soutenons jusqu'à nouvel ordre. Il s'en suivrait qu'il est inutile de regarder le texte de Schwartze comme fautif. D'accord avec ces observations nous voudrions donc attribuer au passage 50, 9—10 l'interprétation suivante: »Ils sont en ta présence, ceux qui m'ont *jetée* en tous ces maux».

Poussons nos remarques quant à ce point encore un peu plus loin. Même page l. 27 la »traduction française» réitère le sens »mettre» pour le seul et même verbe. Le passage correspondant de notre texte s'exprime (p. 51, 13): **ⲉⲧⲃⲉ ⲛⲉⲛⲧⲁⲩϫⲟⲓ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ** »à cause de ceux où l'on m'avait mise». Ici encore la signification »jeter» nous paraît plus satisfaisante. Même M. Amélineau assure que le »mot à mot» du passage cité est »où l'on m'avait plantée».

Enfin, renvoyons à la page 374 l. 6. Il y a: **ⲁⲩⲱ ⲟⲛ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲁⲓ̈ ⲁⲩϫⲟ ⲛ̄ⲧⲗⲟⲅⲭⲏ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲁⲥⲡⲓⲣ.** Voilà **ϫⲟ ⲉϩⲟⲩⲛ** relevé par l'»Auctarium» (p. 18) sous les significations »confodere, transfodere». M. Amélineau traduit ainsi: »Et c'est pourquoi on a percé mon flanc d'une lance» ce à quoi il a ajouté dans une note que la phrase signifie proprement: »on a envoyé une lance en mon flanc». Pour nous, le passage p. 374, 6 semble corroborer ultérieurement l'exactitude de voir dans »jeter» l'équivalent de ce **ϫⲟ** ou **ϫⲟ ⲉϩⲟⲩⲛ**. Déjà SCHWARTZE a rendu la phrase en question: »atque etiam propter hoc immiserunt λογχην in meum latus» (p. 233, 27).

Ibid. l. 4 »j'ai regardé après mon conjoint». Quant à ces mots, comparez ce que nous avons relevé dans *Sphinx* IX p. 168 à propos de **ϭⲱϣⲧ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲏⲧ=**. Comparez d'ailleurs *Pist. Soph.* p. 54, 15, 16 et la traduction (p. 29, 23, 24): »regarder, regarder en avant» que l'auteur en a fournie.

Ibid. l. 20 »... que j'avais fait ces maux par son entremise, ignorant que si tu ne m'avais pas humiliée selon ton ordre....». Ici l'auteur a mis dans son interprétation un sens que le texte copte n'admet qu'avec difficulté, p. 51, 5. »J'avais fait» n'équivaut pas, on le sait, à ⲛ̄ⲧⲁϥⲣ̄, ce qui veut dire d'après le contexte »*il* avait fait». Cependant, si, pour le verbe, on a préféré voir la 1ère personne au lieu de ' troisième, il suit à peu près de toute nécessité que l'expression prépositionnelle ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓⲧⲟⲟⲧϥ̄ n'a rien de commun avec le sujet de la même proposition, c'est-à-dire ce prétendu »je», mais qu'elle dépend du sujet de la proposition principale, à savoir »leur Dieu» (51, 4). Il n'en est pas ainsi. Une première analyse du passage dont nous nous occupons nécessite de regarder ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓⲧⲟⲟⲧϥ comme gouverné du sujet »il», et par conséquent en seconde main seulement dépendant de »leur Dieu», parce que les deux propositions se présentent avec le même sujet. Nous rejetons donc l'interprétation: »par son entremise»; elle nous paraît ne pas saisir l'esprit du texte. Et l'explication que voici: »C'est-à-dire que j'étais sous sa dépendance et que, comme telle, j'avais péché. Ces idées seront expliquées plus loin», explication dont, dans la note 3 au bas de la page 27, l'auteur a fait accompagné les mots »par son entremise» ne le fait non plus. Évidemment il n'y a que la traduction: »(et il pensait) qu'*il* avait fait ces maux de son propre chef (ou par soi-même)» qui seule puisse vous satisfaire.

Nous abordons ensuite les mots: »si tu ne m'avais pas humiliée selon ton ordre». Il n'y a que peu de chose à dire là-dessus. Une pareille confusion des personnes: la deuxième personne du singulier au lieu de la troisième du pluriel qui sert maintes fois à marquer le passif, existe là-aussi. Si nous ne nous trompons trop, les raisons de ce changement sont à peu près nulles. Pourquoi ne pas suivre le texte copte et par conséquent traduire: »... si je n'avais pas été humiliée (... ⲛ̄ⲥⲁ-ⲃⲏⲗ ϫⲉ ⲁⲩⲑⲃ̄ⲃⲓⲟⲓ̈) selon ton ordre...»?

Ibid. l. 22 »mais lorsque tu m'as eu humiliée». D'après le texte copte (p. 51 l. 8) il faut ajouter: »par ton ordre»: ϩⲓⲧⲙ̄ ⲡⲉⲕⲧⲱϣ.

P. 28 *l. 9* »cherchez toutes la lumière afin que la vertu de ces astres qui est en nous se manifeste...». La deuxième partie de cette phrase s'est éloignée trop de l'original qui porte (p. 52, 1—2) ..... ⲧⲁⲣⲉⲥⲱⲛϩ̄ ⲛ̄ϭⲓ ⲧϭⲟⲙ ⲛ̄ⲧⲉⲧⲙ̄ⲯⲩⲭⲏ ⲉⲧ ⲛ̄ ϩⲛ̄ sic ⲧⲏⲩⲧⲛ̄. On demande l'interprétation suivante: »..... afin que la force de votre âme qui est en vous vive....»

P. 29 *l. 1* »ne fais pas que ceux qui souffrent pour toi...». Les mots »ceux qui souffrent pour toi» équivalent, selon M. Amélineau, au copte ⲛ̄ϭⲓ ⲛⲉⲧϩⲩⲡⲟⲙⲓⲛⲉ ⲉⲣⲟⲕ (p. 53, 15). Voilà ce qui nous semble utile de remarquer, vu que p. ex. page

58, 18 du texte copte ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲡⲉ ⲧⲁϩⲩⲡⲟⲙⲟⲛⲏ a été rendue ainsi: »car tu es mon espérance, ô Seigneur» (p. 31 l. 34), et que le verbe ϩⲩⲡⲟⲙⲓⲛⲉ qui se voit entre autres page 80, 9, 14 et 82, 2 se traduit chez notre auteur par »espérer» (cfr p. 43, 6, 10, 31). Nous remettrons à nos lecteurs de faire la critique là-dessus — nous n'avons que constaté la différence.

Ibid. l. 17 »ne laisse pas un puits me saisir de sa bouche»: ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲧⲣⲉ ⲟⲩϣⲱⲧⲉ ⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲛ̄ⲣⲱⲥ ⲉϫⲱⲓ̈ (p. 54 l. 7). Au lieu de »saisir de sa bouche» nous proposons pour ⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲛ̄ⲣⲱⲥ ⲉϫⲛ̄ le sens plus satisfaisant de »ouvrir la bouche sur».

Ibid. l. 18 »car ta miséricorde est douce». Faut-il admettre le sens »doux» pour ⲭⲣⲏⲥⲧⲟⲥ (p. 54, 8)? Peut-être! Mais pour nous, celui de »bon» paraît d'un usage plus fréquent.

Ibid. l. 19 »ne détourne pas ton visage de ton serviteur». Ce qui est d'un certain intérêt, c'est que le texte de Schwartze donne ici ⲙ̄ⲡⲣ̄ ⲧⲣⲉ ⲡⲉⲕϩⲟ ⲛ̄ⲥⲁⲃⲟⲗ etc. (p. 54, 10). Cette lecture demande évidemment une modification en ce que la forme suspecte ⲧⲣⲉ doit être remplacée par ⲕⲧⲉ- (l'état construit de ⲕⲧⲟ). Les passages parallèles donnent tous ⲕⲧⲉ: 1) ⲙ̄ⲡⲣⲕⲧⲉ ⲡⲉⲕϩⲟ ⲛ̄ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲕϩⲙ̄ϩⲁⲗ (*Ciasca* II p. 117); 2) *Pist. Soph.* 65, 23 où il y a ⲙ̄ⲡⲣ ⲕⲧⲉ ⲡⲉⲕϩⲟ etc.

Ibid. l. 29 »foule-les aux pieds en ta colère» — traduction du copte ⲡⲱϩⲧ̄ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉϫⲱⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲉⲕⲟⲣⲅⲏ (p. 54, 22) est une faute évidente. La seule signification qu'admet ici ⲡⲱϩⲧ̄ est naturellement »ausgiessen», »décharger (sa colère sur)». D'ailleurs, la construction du verbe défend absolument le sens »fouler aux pieds».

Ibid. l. 32 »leur amertume»: ⲡⲉⲩⲥⲁϣⲓ (p. 54, 27). Ce ⲥⲁϣⲓ, mot d'un usage peu fréquent, est ici selon toute probabilité regardé comme une forme de ⲥⲁϣⲉ. Il se peut du reste que le mot en question soit transformé d'une manière fautive du bohaïrique ϣⲁϣⲓ ou quelque sorte de réminiscence de la. Une autre explication qui a un peu plus d'apparence de vérité, c'est de lire ⲥⲁϣ au lieu de ⲥⲁϣⲓ; en tout cas le texte parallèle de *Ciasca* II p. 118 porte ⲥⲁϣ »blessure».

P. 30 *l. 3* ».... qu'un veau nouvellement né qui pousse des cornes ou qu'un chevreau»: ... ⲉϩⲟⲩⲉ ⲟⲩⲙⲁⲥⲉ ⲛ̄ⲃ̄ⲣⲣⲉ ⲉϥⲛⲉϫ ⲧⲁⲡ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓ ⲓ̈ⲉⲓⲃ (p. 55 l. 7—8). L'interprétation de M. Amélineau est tombée ici dans une erreur déplorable consistant en une confusion inadmissible de mots qui doivent différer absolument l'un de l'autre. L'écriture un peu étrange au premier abord: ϩⲓ ⲓ̈ⲉⲓⲃ lui a rappelé le mot bien connu ϩⲓⲉⲓⲃ »agnus» et de cette ressemblance superficielle l'auteur a conclu à l'existence de ce mot »agnus». Le fait que la construction de la phrase s'oppose à admettre la tournure »ou qu'un chevreau» n'y a, hélas, apporté le moindre obstacle. Quiquonque s'est familiarisé de près avec les particularités orthographiques qui caractérisent le texte de Pistis Sophia, ne saura voir dans ϩⲓ ⲓ̈ⲉⲓⲃ aucune

difficulté pour la traduction exacte. C'est naturellement une variante moins fréquente de ϩⲓ ⲉⲓⲁ̈, expression qui forme maintes fois dans les textes la deuxième partie de l'épithète ⲉϥⲛⲉϫ ⲧⲁⲓ etc. Deux points sont encore à alléguer: 1) *Ciasca* écrit le passage correspondant: ... ⲉϥⲛⲉϫ ⲧⲁⲓ ⲉ̈ⲃ̈ⲟⲗ ϩⲓ ⲉⲓⲁ̈ (II p. 118); 2) SCHWARTZE le rend en latin: »... quam iuvenca, proiiciens cornu et ungulas» (p. 38). Si la »traduction française» avait consulté l'une ou l'autre de ces sources, il n'y aurait pas l'ombre de doute qu'elle n'eût donné la traduction exacte du passage fameux cité ci-avant, donc ainsi conçue: ».... qu'un veau nouvellement né qui pousse des cornes et des ongles».

La négligence de consulter les autres éditions des psaumes pour l'intelligence complète des parties de Pistis Sophia où entre tel ou tel psaume doit s'accentuer plus fortement, si l'on fait attention à ce qu'a relevé M. Amélineau relativement au copte: ⲁⲥ ⲛⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛⲁⲛⲟⲩϩⲙ̄ ϩⲛ̄ ⲥⲓⲱⲛ (p. 55, 13). Il s'agit ici de corriger ϩⲛ̄ à ⲛ̄, et tout en traduisant — fort bien du reste — cette phrase ainsi: »car Dieu conservera Sion» (p. 30, 8), M. Amélineau y a ajouté dans une note ces mots dignes de considération: »Le texte devrait se traduire: conservera, sauvera en Sion; mais il est probable, d'après les autres exemplaires des Psaumes, qu'il y a une lettre de trop et qu'il faut comprendre: conservera Sion, comme l'exigent le texte hébreu et le contexte». — Cette tendance à fournir un peu de critique relativement au texte copte amène spontanément l'envie de demander le motif de ce que l'auteur a omis d'appliquer la même méthode louable à tous les passages de notre texte qui demandent, à un égard ou à l'autre, quelque modification.

Ibid. l. 26 et suiv. »car c'est toi la lumière en laquelle j'ai cru». D'après le texte copte qui porte ⲁⲥ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲡⲟⲧⲟⲉⲓⲛ ⲡⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲓⲡⲓⲥⲧⲉⲩⲉ ⲉⲡⲉⲕⲟⲩⲟⲓⲛ (p. 56, 18), on conviendra que la modification ainsi conçue: »car tu es la lumière; j'ai cru en ta lumière» peut défendre sa place. — Dans la suite (l. 27) la »traduction française» a omis de rendre le petit mot ⲡⲱ (p. 56, 19). C'est un rien d'ailleurs. On demande, tout de même, la teneur suivante: »car tu es la lumière; j'ai cru en ta lumière, et j'ai justement cru en ta lumière dès le commencement». Comparez l. 28 où il y a »et c'est toi de même etc.» — Ce qui semble d'une importance un peu plus grande, c'est la question de savoir si, à la rigueur, on doit être content ou non de »j'ai cru en elle dès l'heure où tu m'as fait émaner» (l. 28) comme équivalant au copte: ..., ⲁⲓⲙ ⲧⲉⲧⲛⲟⲩ ⲉⲡⲧⲁϥⲡⲣⲟϧⲁⲗⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲉ̈ⲃ̈ⲟⲗ (p. 56, 21). Notre texte et de plus le contexte exigent, paraît-il, comme sujet ne pas »tu», mais évidemment »elle», c'est-à-dire »la lumière».

P. 31 *l. 4, 5* »elles ont voulu m'enlever ma lumière tout entière jusqu'à l'extérieur» correspond à p. 57, 7, 8 du texte de

Schwartze. La traduction de l'auteur se défendrait même quant à l'expression »jusqu'à l'extérieur». L'équivalent copte en est ϣⲁ ϩⲟⲗ (57, 8). C'est vrai, mais l'emploi de cette expression prépositionnelle dans un pareil contexte devrait exiger un autre sens que »jusqu'à l'extérieur». La grammaire de M. STERN[1] mentionne ϣⲁϩⲟⲗ avec la signification »bis aus, d. h. εἰς τέλος». C'est justement le sens qu'il faut employer page 57, 8. Nous entendons par là qu'il serait plus heureux de traduire ϣⲁϩⲟⲗ ainsi que l'a fait la »traduction française» p. 37, 1, lorsqu'elle a donné à ⲁⲧⲱ ⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲓⲧⲁⲕⲟ ϣⲁ ϩⲟⲗ (p. 68, 15) la teneur suivante: »Et cependant je n'ai pas péri complètement».

Ibid. l. 8 etc. »ne t'en va pas loin de moi»: ⲙ̄ⲡ̄ⲣ̄ ⲗⲟ ϩⲁ-ⲣⲟⲓ (p. 57, 12). Un peu plus loin dans le texte de Schwartze: p. 68, 14 il y a une phrase à peu près analogue où entre le verbe ⲗⲟ ϩⲁ. Pour ce dernier endroit, M. Amélineau a présenté une interprétation un peu différente. La voici: »elles m'ont haïe et ont cessé (tout rapport) avec moi» (p. 36 l. 38). Sans tirer des conclusions qui d'ailleurs se font d'elles-mêmes de la comparaison de ces deux passages entre eux, nous avons seulement constaté encore l'existence d'une variation de sens dans la »traduction française».

Immédiatement après cette phrase sur laquelle nous venons d'attirer l'attention la »traduction française» est tombée dans une sorte d'erreur, en ce qu'elle a rendu le copte ⲕⲟⲧⲕ ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ (p. 57, 12) par »sauve-moi, ô lumière». Il va sans dire que le sens »sauver» est complètement inadmissible pour ⲕⲱⲧⲉ qui signifie, on le sait, »tourner, revenir».

Ibid. l. 18 (»nous ne pouvons souffrir que cette femme nous enlève la place»), »et ne nous laisse point parler»: ..... ⲁⲧⲱ ⲙ̄ⲡⲥⲕⲁ ⲟⲩⲟⲛ ⲙ̄ⲙⲟⲛ ⲉϣⲁⲍⲉ (p. 57, 25). Pour saisir complètement ce que veut dire notre texte, nous nous permettrons de modifier la traduction de M. Amélineau. Tout en maintenant la structure de la période entière dont il s'est servi, nous obtiendrons donc l'interprétation modifiée ainsi conçue: (»nous ne pouvons souffrir que cette femme nous enlève la place») »et qu'elle n'a laissé personne de nous parler». — Si, au contraire, nous continuons d'examiner la suite de la »traduction française», nous entendons les mots »mais qu'elle parle une foule de fois» (l. 19), on conviendra facilement que notre manière de rendre ⲁⲗⲗⲁ ⲉϣⲁⲍⲉ ⲛ̄ⲣⲁϥ ⲛ̄ⲥⲟⲩ (p. 57, 26), à savoir: »mais elle parle sans cesse» tient compte du texte copte un peu plus que ne l'a fait celle de M. Amélineau.

Ibid. l. 29 »purifie-moi en ta justice»: ⲙⲁ ⲧⲟⲩⲍⲟⲓ etc. (p. 58, 12). L'auteur paraît avoir lu ⲧⲏⲟⲓ au lieu de ⲧⲟⲩⲍⲟⲓ: c'est en tout cas la seule explication qu'on puisse alléguer pour

[1] § 543.

soutenir le sens »purifier» employé pour un verbe qui signifie toujours »sauver». Cette dernière signification se voit du reste à la même page partout où, dans le copte, il y a ⲧⲟⲩϫⲟ: 1) »... afin de me sauver» (l. 30) = (texte copte) p. 58, 13, où nous préférons traduire tout simplement »et sauve-moi», parce que le conjonctif, en sa qualité d'un temps de remplacement, continue et remplace même l'impératif; 2) »... pour me sauver» (l. 31) = p. 58, 15; enfin 3) »Mon Dieu, sauve-moi ...» (l. 32) = p. 58, 16 où notre texte donne justement .... ⲙⲁ ⲧⲟⲩϫⲟⲓ ....

P. 32 *l. 1* ».... dès le commencement où tu m'as fait sortir du ventre de ma mère etc.» Une rapide analyse du texte copte p. 58, 20 nous porte à croire que la période en question n'est pas construite d'une manière satisfaisante par la »traduction française». Il ne semble guère possible de regarder ⲡⲧⲟⲕ ⲁⲕⲛⲏⲧ ⲉⲃⲟⲗ etc. comme une proposition temporelle, introduite par »(dès le commencement) où». D'accord avec la teneur du texte il faut décomposer toute la période (p. 54, 20—21) dans trois propositions indépendantes l'une de l'autre d'où on obtiendrait l'interprétation ainsi modifiée: »..... dès le commencement. Tu m'as fait sortir du ventre de ma mère: mon souvenir est en toi en tout temps».

Ibid. l. 6. L'interprétation de l'auteur démontre que la tournure: »en faisant que mon âme soit sans force» s'est combinée avec la phrase: »ne me rejette pas au temps de la vieillesse». Il se peut du reste qu'on puisse en alléguer les raisons suffisantes. Pour nous, il paraît plus heureux et de même un peu plus d'accord avec le contexte de regarder l'équivalent copte ϩⲙ ⲡⲧⲣⲉ ⲧⲁⲯⲩⲭⲏ ⲱϫⲛ (p. 59 l. 5) comme faisant partie de l'idée qui s'exprime lignes 5—8: c'est-à-dire il faut entendre ϩⲙ ⲡⲧⲣⲉ etc. comme introduisant cette période. On pourrait cependant discuter là-dessus: ce qu'il y a de certain, c'est que les mots: »en faisant que mon âme soit sans force» désignent une traduction fort malheureuse du copte ϩⲙ ⲡⲧⲣⲉ etc. (59, 5). Grâce aux grammairiens, l'emploi de la forme ϩⲙ ⲡⲧⲣⲉ est bien connu; il serait superflu d'en répéter tous les détails. On se bornera ici de rappeler que la grammaire de M. Stern nous fait savoir que ϩⲙ ⲡⲧⲣⲉ »einen zustandssatz vertritt»,[1] ce qui doit s'entendre de la sorte que l'expression citée indique une action simultanée et se traduit par conséquent par »lorsque, pendant que». Ajoutons que si M. Amélineau avait consulté le dit paragraphe de la grammaire de M. Stern, il aurait obtenu gratuitement la traduction exacte du passage 59, 5 etc. de Pistis Sophia. Parmi les exemples que Stern a ramassés ici, se trouve aussi ϩⲙ ⲡⲧⲣⲉ ⲧⲁⲯⲩⲭⲏ ⲱϫⲛ ⲙⲡⲉⲣⲕⲁⲁⲧ »wenn meine seele vergeht, verlass mich nicht», emprunté au psaume 70, 9. M. Steindorff

[1] § 469.

cite encore le même passage de texte dans la première édition de sa »Koptische Grammatik» (1894) p. 144. — Encore un mot sur la manière de M. Amélineau de traduire Pist. Soph. 59, 5! Si l'on préfère le sens »en faisant que mon âme etc.» on a admis par là dans la phrase un sujet qu'on ne saura légitimer d'après les règles grammaticales. Il vaut mieux se rendre compte des lois générales que la langue est obligée de suivre, que de construire votre phrase »ins Blaue hinein», ce qui amène, dans beaucoup de cas, des erreurs plus ou moins évidentes.

Ibid. l. 10 »applique-toi à (venir à) mon secours»: ϯ ϩⲧⲏⲕ ⲉⲧⲁⲃⲟⲏⲑⲓⲁ (p. 59, 10). P. 62, 4, le texte copte donne encore la même phrase qui se rend dans la »traduction française» p. 33 l. 23: »applique-toi à mon secours». Ailleurs, comme p. ex. page 32 l. 29, il y a: »fais attention» équivalant au copte ϯ ϩⲧⲏⲕ (p. 60, 17). On voit, combien il est facile de trouver des exemples pour illustrer cette variation relativement aux sens d'une seule et même expression dont nous avons parlé maintes fois dans nos remarques.

Ibid. l. 16. »Vous êtes heureux, vous, plus que tous les hommes.... »correspond au texte de Schwartze p. 59, 17. S'il s'agit de corriger, sur ce point, la traduction de l'auteur, nous recourons à ce que nous avons voulu relever plus haut[1] à propos du passage 4, 14 de Pistis Sophia. Ensuite il serait utile de marquer encore p. 33 l. 28 de l'ouvrage de M. Amélineau où il y a: »Mais moi, moi je suis un pauvre, moi je suis un indigent...»: ⲁⲛⲟⲕ ⲇⲉ ⲁⲛⲅ̄ ⲟⲩϩⲏⲕⲉ ⲁⲛⲅ̄ ⲟⲩⲉⲃⲓⲏⲛ (p. 62 l. 10, 11) — interprétation qui se corrige elle-aussi d'après les §§ 304 et 305 de la grammaire de M. Stern.

P. 33 *l. 1* »qu'ils disent en tout temps ceux qui désirent ton mystère: Que soit exalté le mystère». En consultant le texte copte pour apprécier cette manière de traduire p. 60 l. 25—27, on voit que le traducteur a suivi son original à peu près mot à mot. Par malheur ce procédé n'a pas amené ici non plus un résultat qui justifie l'attente. Plus on se donne la peine d'examiner et d'analyser le texte, plus on convient que le passage en question renferme quelque erreur qui demande à être corrigée avant d'en aborder l'interprétation. Cette fois-ci l'erreur se corrige sans aucune difficulté: parmi les »addenda et corrigenda» l'éditeur du texte de Schwartze a justement remarqué que, p. 60 l. 27, il faut modifier ⲛ̄ϭⲓ à ⲛ̄ (cfr p. 391). Après cette amélioration du texte exigée par le contexte, pour ne pas alléguer d'autres raisons qui la nécessitent absolument, le passage p. 60, 25—27 aura une teneur plus satisfaisante ainsi qu'une traduction meilleure ainsi conçue: »et qu'ils (c'est-à-dire 'ceux tous qui cherchent la lumière') disent en tout temps: que soit

[1] *Sphinx* VIII p. 247.

exalté le mystère *de ceux* qui veulent ton mystère». SCHWARTZE a entendu la période d'une manière exacte: c'est ce que démontre son interprétation latine qui porte (p. 41): (»Gaudento et laetentur omnes quaerentes lumen») »et dicunto omni tempore: exaltator μυστηριον horum qui volunt tuum μυστηριον».

La modification faite ci-avant relativement à *Pist. Soph.* 60, 27 paraîtra bien fondée à tous ceux qui n'ont pas fermé les yeux pour les erreurs de notre texte. La manque d'attention dont témoigne la manière de M. Amélineau de comprendre le passage 60, 25—27 tel qu'il est, contraste encore avec les assertions faites dans l'introduction et qui visent à nous faire connaître d'avance ce »comment» il a fait sa traduction. »Je me suis servi» annonce l'auteur (p. XXXI—XXXII), »pour faire cette traduction, de l'édition imprimée du texte de la *Pistis Sophia;* mais j'ai eu soin de reviser ce texte à Londres..... et j'ai pu constater que l'édition de Schwartze était aussi bonne que possible, quoiqu'elle contienne un certain nombre de légères erreurs que les *addenda* et *corrigenda* n'ont pas fait complètement disparaître. Ces erreurs n'influent point d'ailleurs sur la traduction ou n'influent que d'une manière presque inappréciable».

Voilà ce que l'auteur a relevé dans l'introduction; mais lorsque l'occasion se présente de mettre en pratique la méthode de critique, alors les données des *addenda* et *corrigenda* semblent ne pas considérées ou complètement oubliées, même pour des passages du texte où l'erreur corrigée devrait influer sur l'interprétation d'une manière dont on ne saura guère discuter l'appréciation. Mais pas de récriminations! Nous savons mieux que personne combien il est facile de tomber dans les erreurs en traitant des textes coptes aussi difficiles que celui de Pistis Sophia.

P. 34 *l. 4.* »Ne cherche pas en dehors de moi ton image de lumière...»: ⲙⲡⲣ ⲕⲱⲧⲉ ⲡⲧⲉⲕⲉⲓⲕⲱⲛ ⲡⲟⲧⲟⲓⲡ ⲡⲥⲁ-ⲛⲟⲗ ⲙⲙⲟⲓ... (p. 63 l. 6). A notre avis, le verbe ⲕⲱⲧⲉ n'admet pas ici le sens de »chercher»; pour amener ce sens il devrait être accompagné de ⲡⲥⲁ. Tel que le texte se lit dans l'édition de Schwartze, il demande naturellement la traduction: »Ne *détourne* pas de moi ton image de lumière». Comparez p. ex. p. 73, 4. Plus haut nous avons cité d'autres passages à peu près analogues où l'état construit de ⲕⲧⲟ remplace ⲕⲱⲧⲉ, cfr 65, 23 et 54, 10. Encore un exemple qui parle évidemment en faveur de notre opinion se trouve dans la grammaire de STERN § 534; il est emprunté au psaume 26, 9 où il y a: ⲙⲡⲣⲕⲱⲧⲉ ⲙⲡⲉⲕⲣⲟ ⲡⲥⲁⲛⲟⲗ ⲙⲙⲟⲓ ce que Stern a traduit: »wende nicht dein anlitz von mir». Rejetons donc la signification »chercher» que donne dans cet endroit la »traduction française».

Ibid. l. 12 »sans qu'il y ait en lui aucune lumière»: ⲉ ⲙⲡ ⲟⲩⲟⲓⲡ ⲛⲣⲏⲧⲥ (p. 63, 15). Cette interprétation qui jusqu'à un certain point saisit l'esprit de notre texte et qui, par conséquent,

ne justifie aucune condamnation absolue devient tout de même un peu affectée, si l'on s'est donné la peine de la comparer avec d'autres phrases du texte de Schwartze qui présentent la même structure. Nous entendons: 1) p. 63, 17 .... ϵ ⲙⲡ̄ ϭⲟⲙ ⲛⲟⲩⲟⲉⲓⲏ̄ ⲛ̄ⲣⲏⲧϥ: »..... sans Vertu lumineuse en lui» (p. 34, 13); 2) p. 68, 4 .... ϵ ⲙⲡ̄ⲧⲁϥ ⲙ̄ⲙⲁⲩ etc.: »..... qui n'a personne ....» (p. 36, 30); et surtout 3) p. 68, 10 .... ϵ ⲙⲡ̄ ϭⲟⲙ ⲛ̄ⲣⲏⲧⲟⲩ: »... dans lesquelles il n'y a point de vertu» (p. 36, 35). Le résultat de cette comparaison tacite devrait aboutir à une déclaration de sympathie envers la manière de regarder la tournure ϵ ⲙⲡ̄ comme introduisant, dans ces endroits, une proposition *rélative.*

Ibid. l. 17. »J'ai avalé moi-même la sueur de ma matière» correspond à ⲁϊⲱⲙⲏ̄ ⲡ̄ⲧϥⲱⲧϵ ⲡ̄ⲧⲁϩⲣⲏⲗ ⲙ̄ⲙⲓⲡ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲓ (p. 63, 22, 23). On voit que l'auteur a référé ⲙ̄ⲙⲓⲡ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲓ au sujet de la phrase, ce qui paraît moins exact. L'analyse de la phrase d'après les règles connues de la grammaire indique que ⲙ̄ⲙⲓⲡ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲓ doit s'accorder avec ⲧⲁϩⲣⲏⲗ. On demande donc la modification que voici: »J'ai avalé la sueur de *ma propre* matière». Pour admettre le sens: »J'ai avalé moi-même» le texte devrait porter la lecture: ⲁϊⲱⲙⲏ ϩⲱ (ou peut-être ⲣⲱ). L'emploi de ϩⲱ dans une pareille position est très fréquent, cfr p. ex. Pist. Soph. 68, 2. Ce qui semble plus rare, c'est de trouver le même petit mot employé en combinaison avec un pronom possessif de la sorte que ϩⲱ s'accorde avec lui. Jusqu'ici nous n'avons rencontré qu'un seul exemple qui puisse illustrer cette manière d'employer ϩⲱ: il se retrouve dans la Pist. Soph. p. 310, 5, où il y a: ⲡⲉⲧⲙⲁ ⲡⲱⲱⲛⲉ ϩⲱⲟⲩ ⲟⲛ ⲡⲉ ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲡ̄ⲧⲁⲡⲣⲟ ⲙⲡⲉϫⲣⲁⲕⲱⲛ etc. Désireux de savoir ce que nos grammairiens penseront là-dessus, nous avons cru utile d'attirer l'attention sur le passage cité qui présente, à notre avis, une construction peu usitée ailleurs.

Ibid. l. 29 »afin que les Sauveurs cherchent ...»: ϫⲉ ⲁ ⲛⲉⲕⲣⲉϥⲥⲱⲧϵ ⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲥⲁ (p. 64 l. 12). Deux fautes dont l'une est inadmissible dans une traduction scientifique et l'autre consiste en un lapsus, sont inhérentes à la petite phrase citée ci-avant. Y a-t-il des raisons pour attribuer à ϫⲉ ⲁ .... ⲱⲙⲉ .... le sens d'une proposition finale? Selon notre expérience, le premier parfait ne s'emploie *jamais* après ϫⲉ qui indique le but.[1] Le ϫⲉ qui se voit ici exige absolument le sens de »parce que». En dehors de cette erreur évidente l'auteur a commis le lapsus de voir dans »les Sauveurs» l'équivalent de ⲛⲉⲕⲣⲉϥⲥⲱⲧϵ. Après ces corrections, nous remettrons à nos lecteurs de fournir la suite des modifications relativement à la période entière que nécessitent les points que nous venons de relever.

[1] Comparez Stern, *Kopt. Gr.* § 611.

Ibid. l. 35 »leur âme». Nous demandons la signification »votre âme», d'accord avec le texte p. 64, 21 où il y a: ⲧⲉⲧⲙ̄ⲯⲩⲭⲏ. — Ensuite la »traduction française» continue: »Il a manifesté son mystère, car il regardera la repentance de ceux qui habitent les Lieux inférieurs et il ne laissera pas derrière lui leur repentance» (*ibid.* l. 35—36) = Pist. Soph. p. 64, 21—24. Plus haut nous avons constaté que la »traduction française» a compris ϫⲉ, accompagné du premier parfait, comme introduisant une proposition finale. Ici nous rencontrons encore un ϫⲉ, cette fois-ci accompagné du deuxième futur: ϫⲉ ⲉϥⲛⲁϭⲱϣⲧ (64, 22), temps qui suit régulièrement en sahidique le ϫⲉ *finale.*[1] Pas même ce fait qu'aucune personne versée dans la littérature sahidique et familiarisée avec les règles fondamentales de la grammaire ne devrait ignorer, a troublé le sommeil du traducteur: il rend tout simplement ϫⲉ ⲉϥⲛⲁϭⲱϣⲧ par: »car il regardera». Rayons cette malheureuse traduction pour la remplacer par la seule qui puisse figurer dans cet endroit, à savoir: »*afin qu'il* regarde . . .».

La fin de la période n'est pas plus heureuse que le commencement. L'auteur a maintenu le sens du futur même pour ⲙ̄ⲡϥ̄ⲕⲱ (64, 23)! Quoique l'emploi du futur s'harmonise avec la structure de la phrase française, le traducteur n'est guère justifié d'imposer aux formes coptes des significations que la langue elle-même n'admet en aucune façon. ⲙ̄ⲡⲉ- n'a pas régulièrement le sens du futur, mais indique une action passée. Sans nous préoccuper de détails ultérieurs, nous constatons, sur ce point, l'impossibilité de la »traduction française».

Reste comme résultat de ce que nous venons de dire que les lignes 35—36 doivent être revues afin de se présenter avec la teneur que voici: »Il a manifesté son mystère afin qu'il regarde la repentance de ceux qui sont dans les lieux inférieurs, et il n'a pas négligé leur repentance».

P. 36 *l. 3—5* (»afin que les nations craignent...») et que les rois de la terre craignent ta gloire, car le Seigneur construira Sion afin de se manifester en sa gloire». Voilà ce qui pourrait être approuvé comme interprétation de l'original p. 66, 20—23. Bien entendu au premier abord et au point de vue de celui qui aime à présenter une traduction soigneusement remaniée! La comparaison de la phrase française avec celle du copte indique, semble-t-il, qu'elles contrastent un peu l'une avec l'autre. Cela nous semble donc le cas: 1) quant aux mots: »et que les rois de la terre craignent . . .»; 2) quant à la phrase: »car le Seigneur construira . . . . afin de . . . .». Abordons d'abord le premier point, où le passage correspondant du copte porte: ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲕⲁϩ ⲥⲉⲛⲁⲣ̄ϩⲟⲧⲉ ϩⲏⲧϥ . . . . (p. 66, 21). La structure de cette

[1] Stern, *ibid.*

ne justifie aucune condamnation absolue devient tout de même un peu affectée, si l'on s'est donné la peine de la comparer avec d'autres phrases du texte de Schwartze qui présentent la même structure. Nous entendons: 1) p. 63, 17 .... ⲉ ⲙⲡ̄ ϭⲟⲙ ⲡ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ̄ ⲡ̄ϩⲏⲧϥ: ».... sans Vertu lumineuse en lui» (p. 34, 13); 2) p. 68, 4 .... ⲉ ⲙⲡ̄ⲧⲁϥ ⲙ̄ⲙⲁⲩ etc.: ».... qui n'a personne ....» (p. 36, 30); et surtout 3) p. 68, 10 .... ⲉ ⲙⲡ̄ ϭⲟⲙ ⲡ̄ϩⲏⲧⲟⲩ: »... dans lesquelles il n'y a point de vertu» (p. 36, 35). Le résultat de cette comparaison tacite devrait aboutir à une déclaration de sympathie envers la manière de regarder la tournure ⲉ ⲙⲡ̄ comme introduisant, dans ces endroits, une proposition *rélative*.

Ibid. l. 17. »J'ai avalé moi-même la sueur de ma matière» correspond à ⲁϊⲱⲙⲕ̄ ⲡ̄ⲧϥⲱⲧⲉ ⲡ̄ⲧⲁϩⲩⲗⲏ ⲙ̄ⲙⲓⲡ̄ ⲙ̄ⲙⲟϊ (p. 63, 22, 23). On voit que l'auteur a référé ⲙ̄ⲙⲓⲡ̄ ⲙ̄ⲙⲟϊ au sujet de la phrase, ce qui paraît moins exact. L'analyse de la phrase d'après les règles connues de la grammaire indique que ⲙ̄ⲙⲓⲡ̄ ⲙ̄ⲙⲟϊ doit s'accorder avec ⲧⲁϩⲩⲗⲏ. On demande donc la modification que voici: »J'ai avalé la sueur de *ma propre* matière». Pour admettre le sens: »J'ai avalé moi-même» le texte devrait porter la lecture: ⲁϊⲱⲙⲕ ϩⲱ (ou peut-être ⲣⲱ). L'emploi de ϩⲱ dans une pareille position est très fréquent, cfr p. ex. Pist. Soph. 68, 2. Ce qui semble plus rare, c'est de trouver le même petit mot employé en combinaison avec un pronom possessif de la sorte que ϩⲱ s'accorde avec lui. Jusqu'ici nous n'avons rencontré qu'un seul exemple qui puisse illustrer cette manière d'employer ϩⲱ: il se retrouve dans la Pist. Soph. p. 310, 5, où il y a: ⲡⲉⲩⲙⲁ ⲡ̄ϣⲱⲡⲉ ϩⲱⲟⲩ ⲟⲛ ⲡⲉ ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲡ̄ⲧ̄ⲧⲁⲡⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲉⲇⲣⲁⲕⲱⲛ etc. Désireux de savoir ce que nos grammairiens penseront là-dessus, nous avons cru utile d'attirer l'attention sur le passage cité qui présente, à notre avis, une construction peu usitée ailleurs.

Ibid. l. 29 »afin que les Sauveurs cherchent ...»: ϫⲉ ⲁ ⲛⲉⲕⲣⲉϥⲥⲱⲧⲉ ϣⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲁ (p. 64 l. 12). Deux fautes dont l'une est inadmissible dans une traduction scientifique et l'autre consiste en un lapsus, sont inhérentes à la petite phrase citée ci-avant. Y a-t-il des raisons pour attribuer à ϫⲉ ⲁ .... ϣⲓⲛⲉ .... le sens d'une proposition finale? Selon notre expérience, le premier parfait ne s'emploie *jamais* après ϫⲉ qui indique le but.[1] Le ϫⲉ qui se voit ici exige absolument le sens de »parce que». En dehors de cette erreur évidente l'auteur a commis le lapsus de voir dans »les Sauveurs» l'équivalent de ⲛⲉⲕⲣⲉϥⲥⲱⲧⲉ. Après ces corrections, nous remettrons à nos lecteurs de fournir la suite des modifications relativement à la période entière que nécessitent les points que nous venons de relever.

---

[1] Comparez Stern, *Kopt. Gr.* § 611.

Ibid. l. 35 »leur âme». Nous demandons la signification »votre âme», d'accord avec le texte p. 64, 21 où il y a: ⲧⲉⲧⲙ̄ⲯⲩⲭⲏ. — Ensuite la »traduction française» continue: »Il a manifesté son mystère, car il regardera la repentance de ceux qui habitent les Lieux inférieurs et il ne laissera pas derrière lui leur repentance» (*ibid.* l. 35—36) = Pist. Soph. p. 64, 21—24. Plus haut nous avons constaté que la »traduction française» a compris ϫⲉ, accompagné du premier parfait, comme introduisant une proposition finale. Ici nous rencontrons encore un ϫⲉ, cette fois-ci accompagné du deuxième futur: ϫⲉ ⲉϥⲛⲁϭⲱϣⲧ (64, 22), temps qui suit régulièrement en sahidique le ϫⲉ *finale.*[1] Pas même ce fait qu'aucune personne versée dans la littérature sahidique et familiarisée avec les règles fondamentales de la grammaire ne devrait ignorer, a troublé le sommeil du traducteur: il rend tout simplement ϫⲉ ⲉϥⲛⲁϭⲱϣⲧ par: »car il regardera». Rayons cette malheureuse traduction pour la remplacer par la seule qui puisse figurer dans cet endroit, à savoir: »*afin qu'il* regarde . . .».

La fin de la période n'est pas plus heureuse que le commencement. L'auteur a maintenu le sens du futur même pour ⲙ̄ⲡϥ̄ⲕⲱ (64, 23)! Quoique l'emploi du futur s'harmonise avec la structure de la phrase française, le traducteur n'est guère justifié d'imposer aux formes coptes des significations que la langue elle-même n'admet en aucune façon. ⲙ̄ⲡⲉ- n'a pas régulièrement le sens du futur, mais indique une action passée. Sans nous préoccuper de détails ultérieurs, nous constatons, sur ce point, l'impossibilité de la »traduction française».

Reste comme résultat de ce que nous venons de dire que les lignes 35—36 doivent être revues afin de se présenter avec la teneur que voici: »Il a manifesté son mystère afin qu'il regarde la repentance de ceux qui sont dans les lieux inférieurs, et il n'a pas négligé leur repentance».

P. 36 *l. 3—5* (»afin que les nations craignent...») et que les rois de la terre craignent ta gloire, car le Seigneur construira Sion afin de se manifester en sa gloire». Voilà ce qui pourrait être approuvé comme interprétation de l'original p. 66, 20—23. Bien entendu au premier abord et au point de vue de celui qui aime à présenter une traduction soigneusement remaniée! La comparaison de la phrase française avec celle du copte indique, semble-t-il, qu'elles contrastent un peu l'une avec l'autre. Cela nous semble donc le cas: 1) quant aux mots: »et que les rois de la terre craignent . . .»; 2) quant à la phrase: »car le Seigneur construira . . . . afin de . . . .». Abordons d'abord le premier point, où le passage correspondant du copte porte: ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲕⲁϩ ⲥⲉⲛⲁⲣ̄ϩⲟⲧⲉ ϩⲏⲧϥ . . . . (p. 66, 21). La structure de cette

[1] Stern, *ibid.*

ne justifie aucune condamnation absolue devient tout de même un peu affectée, si l'on s'est donné la peine de la comparer avec d'autres phrases du texte de Schwartze qui présentent la même structure. Nous entendons: 1) p. 63, 17 .... ⲉ ⲙⲡ̄ ϭⲟⲙ ⲡ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ̄ ⲡ̄ϩⲏⲧϥ: ».... sans Vertu lumineuse en lui» (p. 34, 13); 2) p. 68, 4 .... ⲉ ⲙⲡ̄ⲧⲁϥ ⲙ̄ⲙⲁⲩ etc.: ».... qui n'a personne ....» (p. 36, 30); et surtout 3) p. 68, 10 .... ⲉ ⲙⲡ̄ ϭⲟⲙ ⲡ̄ϩⲏⲧⲟⲩ: »... dans lesquelles il n'y a point de vertu» (p. 36, 35). Le résultat de cette comparaison tacite devrait aboutir à une déclaration de sympathie envers la manière de regarder la tournure ⲉ ⲙⲡ̄ comme introduisant, dans ces endroits, une proposition *rélative*.

Ibid. l. 17. »J'ai avalé moi-même la sueur de ma matière» correspond à ⲁⲓ̈ⲱⲙⲕ̄ ⲡ̄ⲧϥⲱⲧⲉ ⲡ̄ⲧⲁϩⲩⲗⲏ ⲙ̄ⲙⲓⲡ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲓ̈ (p. 63, 22, 23). On voit que l'auteur a référé ⲙ̄ⲙⲓⲡ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲓ̈ au sujet de la phrase, ce qui paraît moins exact. L'analyse de la phrase d'après les règles connues de la grammaire indique que ⲙ̄ⲙⲓⲡ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲓ̈ doit s'accorder avec ⲧⲁϩⲩⲗⲏ. On demande donc la modification que voici: »J'ai avalé la sueur de *ma propre* matière». Pour admettre le sens: »J'ai avalé moi-même» le texte devrait porter la lecture: ⲁⲓ̈ⲱⲙⲕ ϩⲱ (ou peut-être ⲣⲱ). L'emploi de ϩⲱ dans une pareille position est très fréquent, cfr p. ex. Pist. Soph. 68, 2. Ce qui semble plus rare, c'est de trouver le même petit mot employé en combinaison avec un pronom possessif de la sorte que ϩⲱ s'accorde avec lui. Jusqu'ici nous n'avons rencontré qu'un seul exemple qui puisse illustrer cette manière d'employer ϩⲱ: il se retrouve dans la Pist. Soph. p. 310, 5, où il y a: ⲡⲉⲩⲙⲁ ⲡ̄ϣⲱⲡⲉ ϩⲱⲟⲩ ⲟⲛ ⲡⲉ ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲡ̄ⲧ̄ⲧⲁⲡⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲉϫⲣⲁⲕⲱⲛ etc. Désireux de savoir ce que nos grammairiens penseront là-dessus, nous avons cru utile d'attirer l'attention sur le passage cité qui présente, à notre avis, une construction peu usitée ailleurs.

Ibid. l. 29 »afin que les Sauveurs cherchent ...»: ϫⲉ ⲁ ⲛⲉⲕⲣⲉϥⲥⲱⲧⲉ ϣⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲁ (p. 64 l. 12). Deux fautes dont l'une est inadmissible dans une traduction scientifique et l'autre consiste en un lapsus, sont inhérentes à la petite phrase citée ci-avant. Y a-t-il des raisons pour attribuer à ϫⲉ ⲁ .... ϣⲓⲛⲉ .... le sens d'une proposition finale? Selon notre expérience, le premier parfait ne s'emploie *jamais* après ϫⲉ qui indique le but.[1] Le ϫⲉ qui se voit ici exige absolument le sens de »parce que». En dehors de cette erreur évidente l'auteur a commis le lapsus de voir dans »les Sauveurs» l'équivalent de ⲛⲉⲕⲣⲉϥⲥⲱⲧⲉ. Après ces corrections, nous remettrons à nos lecteurs de fournir la suite des modifications relativement à la période entière que nécessitent les points que nous venons de relever.

---

[1] Comparez Stern, *Kopt. Gr.* § 611.

Ibid. l. 35 »leur âme». Nous demandons la signification »votre âme», d'accord avec le texte p. 64, 21 où il y a: τε-τμ̄ψⲩχⲏ. — Ensuite la »traduction française» continue: »Il a manifesté son mystère, car il regardera la repentance de ceux qui habitent les Lieux inférieurs et il ne laissera pas derrière lui leur repentance» (*ibid.* l. 35—36) = Pist. Soph. p. 64, 21—24. Plus haut nous avons constaté que la »traduction française» a compris ϫⲉ, accompagné du premier parfait, comme introduisant une proposition finale. Ici nous rencontrons encore un ϫⲉ, cette fois-ci accompagné du deuxième futur: ϫⲉ ⲉϥⲛⲁϭⲱϣⲧ̄ (64, 22), temps qui suit régulièrement en sahidique le ϫⲉ *finale.*[1] Pas même ce fait qu'aucune personne versée dans la littérature sahidique et familiarisée avec les règles fondamentales de la grammaire ne devrait ignorer, a troublé le sommeil du traducteur: il rend tout simplement ϫⲉ ⲉϥⲛⲁϭⲱϣⲧ par: »car il regardera». Rayons cette malheureuse traduction pour la remplacer par la seule qui puisse figurer dans cet endroit, à savoir: »*afin qu'il* regarde . . .».

La fin de la période n'est pas plus heureuse que le commencement. L'auteur a maintenu le sens du futur même pour ⲙ̄ⲡϥ̄ⲕⲱ (64, 23)! Quoique l'emploi du futur s'harmonise avec la structure de la phrase française, le traducteur n'est guère justifié d'imposer aux formes coptes des significations que la langue elle-même n'admet en aucune façon. ⲙ̄ⲡⲉ- n'a pas régulièrement le sens du futur, mais indique une action passée. Sans nous préoccuper de détails ultérieurs, nous constatons, sur ce point, l'impossibilité de la »traduction française».

Reste comme résultat de ce que nous venons de dire que les lignes 35—36 doivent être revues afin de se présenter avec la teneur que voici: »Il a manifesté son mystère afin qu'il regarde la repentance de ceux qui sont dans les lieux inférieurs, et il n'a pas négligé leur repentance».

P. 36 *l. 3—5* (»afin que les nations craignent...») et que les rois de la terre craignent ta gloire, car le Seigneur construira Sion afin de se manifester en sa gloire». Voilà ce qui pourrait être approuvé comme interprétation de l'original p. 66, 20—23. Bien entendu au premier abord et au point de vue de celui qui aime à présenter une traduction soigneusement remaniée! La comparaison de la phrase française avec celle du copte indique, semble-t-il, qu'elles contrastent un peu l'une avec l'autre. Cela nous semble donc le cas: 1) quant aux mots: »et que les rois de la terre craignent . . .»; 2) quant à la phrase: »car le Seigneur construira . . . . afin de . . . .». Abordons d'abord le premier point, où le passage correspondant du copte porte: ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲕⲁϩ ⲥⲉⲛⲁⲣ̄ϩⲟⲧⲉ ϩⲏⲧϥ . . . . (p. 66, 21). La structure de cette

[1] Stern, *ibid.*

ne justifie aucune condamnation absolue devient tout de même un peu affectée, si l'on s'est donné la peine de la comparer avec d'autres phrases du texte de Schwartze qui présentent la même structure. Nous entendons: 1) p. 63, 17 .... ⲉ ⲙⲛ̄ ϭⲟⲙ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ̄ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ: ».... sans Vertu lumineuse en lui» (p. 34, 13); 2) p. 68, 4 .... ⲉ ⲙⲛ̄ⲧⲁϥ ⲙ̄ⲙⲁⲩ etc.: ».... qui n'a personne ....» (p. 36, 30); et surtout 3) p. 68, 10 .... ⲉ ⲙⲛ̄ ϭⲟⲙ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ: »... dans lesquelles il n'y a point de vertu» (p. 36, 35). Le résultat de cette comparaison tacite devrait aboutir à une déclaration de sympathie envers la manière de regarder la tournure ⲉ ⲙⲛ̄ comme introduisant, dans ces endroits, une proposition *rélative*.

Ibid. l. 17. »J'ai avalé moi-même la sueur de ma matière» correspond à ⲁⲓ̈ⲱⲙⲕ̄ ⲛ̄ⲧϥⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲁϩⲩⲗⲏ ⲙ̄ⲙⲓⲛ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲓ̈ (p. 63, 22, 23). On voit que l'auteur a référé ⲙ̄ⲙⲓⲛ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲓ̈ au sujet de la phrase, ce qui paraît moins exact. L'analyse de la phrase d'après les règles connues de la grammaire indique que ⲙ̄ⲙⲓⲛ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲓ̈ doit s'accorder avec ⲧⲁϩⲩⲗⲏ. On demande donc la modification que voici: »J'ai avalé la sueur de *ma propre* matière». Pour admettre le sens: »J'ai avalé moi-même» le texte devrait porter la lecture: ⲁⲓ̈ⲱⲙⲕ ϩⲱ (ou peut-être ⲣⲱ). L'emploi de ϩⲱ dans une pareille position est très fréquent, cfr p. ex. Pist. Soph. 68, 2. Ce qui semble plus rare, c'est de trouver le même petit mot employé en combinaison avec un pronom possessif de la sorte que ϩⲱ s'accorde avec lui. Jusqu'ici nous n'avons rencontré qu'un seul exemple qui puisse illustrer cette manière d'employer ϩⲱ: il se retrouve dans la Pist. Soph. p. 310, 5, où il y a: ⲡⲉⲩⲙⲁ ⲛ̄ϣⲱⲡⲉ ϩⲱⲟⲩ ⲟⲛ ⲡⲉ ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲛ̄ⲧ̄ⲧⲁⲡⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲉⲇⲣⲁⲕⲱⲛ etc. Désireux de savoir ce que nos grammairiens penseront là-dessus, nous avons cru utile d'attirer l'attention sur le passage cité qui présente, à notre avis, une construction peu usitée ailleurs.

Ibid. l. 29 »afin que les Sauveurs cherchent ...»: ϫⲉ ⲁ ⲛⲉⲕⲣⲉϥⲥⲱⲧⲉ ϣⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲁ (p. 64 l. 12). Deux fautes dont l'une est inadmissible dans une traduction scientifique et l'autre consiste en un lapsus, sont inhérentes à la petite phrase citée ci-avant. Y a-t-il des raisons pour attribuer à ϫⲉ ⲁ .... ϣⲓⲛⲉ .... le sens d'une proposition finale? Selon notre expérience, le premier parfait ne s'emploie *jamais* après ϫⲉ qui indique le but.[1] Le ϫⲉ qui se voit ici exige absolument le sens de »parce que». En dehors de cette erreur évidente l'auteur a commis le lapsus de voir dans »les Sauveurs» l'équivalent de ⲛⲉⲕⲣⲉϥⲥⲱⲧⲉ. Après ces corrections, nous remettrons à nos lecteurs de fournir la suite des modifications relativement à la période entière que nécessitent les points que nous venons de relever.

---

[1] Comparez Stern, *Kopt. Gr.* § 611.

Ibid. l. 35 »leur âme». Nous demandons la signification »votre âme», d'accord avec le texte p. 64, 21 où il y a: ⲧⲉⲧⲙ̄ⲯⲩⲭⲏ. — Ensuite la »traduction française» continue: »Il a manifesté son mystère, car il regardera la repentance de ceux qui habitent les Lieux inférieurs et il ne laissera pas derrière lui leur repentance» (*ibid.* l. 35—36) = Pist. Soph. p. 64, 21—24. Plus haut nous avons constaté que la »traduction française» a compris ⲁⲥ, accompagné du premier parfait, comme introduisant une proposition finale. Ici nous rencontrons encore un ⲁⲥ, cette fois-ci accompagné du deuxième futur: ⲁⲥ ⲉϥⲛⲁⲥⲱⲡⲩ̄ⲧ (64, 22), temps qui suit régulièrement en sahidique le ⲁⲥ *finale.*[1] Pas même ce fait qu'aucune personne versée dans la littérature sahidique et familiarisée avec les règles fondamentales de la grammaire ne devrait ignorer, a troublé le sommeil du traducteur: il rend tout simplement ⲁⲥ ⲉϥⲛⲁⲥⲱⲡⲩ̄ⲧ par: »car il regardera». Rayons cette malheureuse traduction pour la remplacer par la seule qui puisse figurer dans cet endroit, à savoir: »*afin qu'il* regarde . . .».

La fin de la période n'est pas plus heureuse que le commencement. L'auteur a maintenu le sens du futur même pour ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲕⲱ (64, 23)! Quoique l'emploi du futur s'harmonise avec la structure de la phrase française, le traducteur n'est guère justifié d'imposer aux formes coptes des significations que la langue elle-même n'admet en aucune façon. ⲙ̄ⲡⲉ- n'a pas régulièrement le sens du futur, mais indique une action passée. Sans nous préoccuper de détails ultérieurs, nous constatons, sur ce point, l'impossibilité de la »traduction française».

Reste comme résultat de ce que nous venons de dire que les lignes 35—36 doivent être revues afin de se présenter avec la teneur que voici: »Il a manifesté son mystère afin qu'il regarde la repentance de ceux qui sont dans les lieux inférieurs, et il n'a pas négligé leur repentance».

P. 36 *l. 3—5* (»afin que les nations craignent...») et que les rois de la terre craignent ta gloire, car le Seigneur construira Sion afin de se manifester en sa gloire». Voilà ce qui pourrait être approuvé comme interprétation de l'original p. 66, 20—23. Bien entendu au premier abord et au point de vue de celui qui aime à présenter une traduction soigneusement remaniée! La comparaison de la phrase française avec celle du copte indique, semble-t-il, qu'elles contrastent un peu l'une avec l'autre. Cela nous semble donc le cas: 1) quant aux mots: »et que les rois de la terre craignent . . .»; 2) quant à la phrase: »car le Seigneur construira . . . . afin de . . . .». Abordons d'abord le premier point, où le passage correspondant du copte porte: ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲕⲁϩ ⲥⲉⲛⲁϯϩⲟⲧⲉ ϩⲛⲧϥ . . . . (p. 66, 21). La structure de cette

[1] STERN, *ibid.*

proposition n'admet point de la regarder comme indiquant le but. Elle devrait s'entendre comme proposition indépendante: »et les rois de la terre craindront....». C'est ce qu'a fait la traduction de Schwartze qui porte »et reges terrae timebunt tuam gloriam». — Nous sommes, cependant, les premiers d'avouer que l'idée du texte s'exprimerait aussi bien dans la manière de l'auteur de rendre le passage dont il s'agit, pendant qu'au contraire l'analyse sévère parle en faveur de comprendre le texte copte comme l'a rendu Schwartze.

Ensuite un mot sur le deuxième point! Là, le copte ϫⲉ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲛⲁⲕⲉⲧ ⲥⲓⲱⲛ ⲛ̄ϥⲟⲩⲱⲛϩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲙ̄ ⲡⲉϥⲉⲟⲟⲩ admet une explication toute autre. ⲛ̄ϥ-, introduisant le second membre de la période, joue ici en sa qualité du conjonctif, le rôle d'un temps de continuation; par conséquent, il ne devrait pas s'entendre comme indiquant le but, mais simplement comme fournissant la suite immédiate de l'idée qui s'exprime en ϫⲉ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲛⲁⲕⲉⲧ.... Si nous avons réussi à rendre clairs les faits sur lesquels nous avons voulu attirer l'attention, il ne reste qu'à proposer la modification ainsi conçue: »car le Seigneur construira Sion, et il se manifestera en sa gloire».

Ibid. l. 8 »le Seigneur a regardé le ciel et la terre» ne rend pas complètement la phrase copte: ⲁ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ϭⲱϣⲧ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲧⲡⲉ ⲉϫⲙ̄ ⲡⲕⲁϩ (p. 66 l. 27—28). La présence de la préposition ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ interdit au traducteur de comprendre le mot ⲧⲡⲉ comme régime direct du verbe »regarder». ⲡⲕⲁϩ au contraire pourrait s'entendre comme la »traduction française» l'a indiqué, en tant qu'on admet pour ϭⲱϣⲧ ⲉϫⲛ̄ le sens de »regarder (quelqu'un)». ϭⲱϣⲧ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ signifie »regarder de» — sens qui est demandé par le contexte. Ces observations influent naturellement la traduction de l'auteur d'une telle manière que nous nous voyons forcé de modifier la phrase entière. Au lieu de »le Seigneur a regardé le ciel et la terre» nous demandons de voir: »le Seigneur a regardé du ciel vers la terre». C'est justement ce que veut dire notre texte, et la modification proposée s'accorde, on ne peut pas mieux, avec la traduction latine de Schwartze: »dominus conspexit e caelo in terram...» (p. 45).

Au point de vue de la grammaire il serait plein d'intérêt de marquer la construction ϭⲱϣⲧ ⲉⲃⲟⲗ ⲉϫⲛ̄ qui se voit p. 66, 26—27. Le passage en question se rend ainsi dans la »traduction française»: »parce qu'il a regardé de sa sainte Hauteur». Convenons que cette interprétation n'invite après tout à aucune remarque. Tout de même nous relevons l'existence de la combinaison ϭⲱϣⲧ ⲉⲃⲟⲗ ⲉϫⲛ̄ avec la signification »regarder de» — combinaison qui, rapprochée de ϭⲱϣⲧ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄, nous porte irrésistiblement à établir l'équation peu fréquente selon notre expérience: ϭⲱϣⲧ ⲉⲃⲟⲗ ⲉϫⲛ̄ : ϭⲱϣⲧ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ = dans ces endroits.

regarder de. Ailleurs, comme p. ex. dans le roman d'Alexandre, publié dernièrement par M. von Lemm, ϭⲱⲱⲩⲧ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲭⲛ̄ se présente avec la signification plus commune »blicken auf».[1]

Ibid. l. 18 »Il arriva de nouveau que les émanations....»: ⲁⲥⲱⲱⲡⲉ ⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲉⲉⲓϩⲉ ⲁ ⲡⲉⲡⲣⲟⲃⲟⲗⲟⲟⲩⲉ etc. (p. 67 l. 11). D'accord avec le texte il faut traduire: »Il arriva encore de la manière suivante:....». — Dans la même période on s'aperçoit de l'absence de l'équivalent du copte ⲁⲧⲟⲩⲉⲱⲩ ϥⲓ etc. jusqu'à .... ⲉ ⲛ̄ⲧⲥ̄ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩⲙ ⲡⲉϫⲁⲟⲥ, nous entendons p. 67, 13—15. Écoutons d'abord la traduction de M. Amélineau: »Il arriva de nouveau que les émanations de l'Arrogant pressurèrent encore Pistis Sophia dans le Chaos, et l'ordre ne m'était pas encore venu etc.» Il en ressort que le traducteur a entièrement omis de rendre les lignes 13—15. Cependant, la »traduction française» se complète facilement: elle doit naturellement avoir la teneur que voici: »Il arriva encore de la manière suivante: les sauvegardes de l'Arrogant pressurèrent encore Pistis Sophia dans les lieux du chaos (ϩⲛ̄ ⲡⲉϫⲁⲟⲥ); ils désirèrent enlever toute sa lumière, mais l'intention à son égard (ⲡⲉⲥⲧⲱⲱⲩ), c'est-à-dire de la retirer du chaos, ne s'était pas encore réalisée (ⲙ̄ⲡⲁⲧϥⲁⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ), et l'ordre etc.»

Ibid. l. 32 ».... celles que tu sauveras»: ... ⲛⲁⲓ ⲉⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲙ̄ⲡⲁϩⲙⲟⲩ (p. 68 l. 7). Nous rencontrons encore une fois ⲙ̄ⲡⲉ avec le sens du futur. Dans cet endroit le sens du futur est inadmissible pour deux raisons: 1) les règles de la grammaire s'y opposent nettement; 2) la logique dans la période dont le passage cité fait partie n'admet guère la solution de continuité qui consiste en un changement du temps. L'importance de cette dernière objection s'entend facilement, si l'on a lu attentivement la période entière (p. 68, 5—8), ainsi conçue dans la »traduction française»: »je suis devenue encore comme des matières dont on a enlevé leur vertu, qu'on a jetées dans le Chaos, celles que tu sauveras et qui ont été perdues par ton ordre».

Il est difficile de dire ce qui a porté le traducteur à rendre sa phrase de cette manière étrange; on pourrait supposer simplement un lapsus, mais par malheur, ce léger jugement se changerait en un plus sévère, parce que le passage 72, 12—16: ⲁⲓ̈ⲡ̄ ⲟⲉ ⲡⲟⲩⲣⲱⲙⲉ etc..... ⲡⲟⲉ ⲡⲉⲛ ϩⲁⲧⲏⲉⲥ..... ⲛⲁⲓ ⲉⲧⲉⲙⲡⲏ̄ⲣⲡⲉⲩⲙⲉⲉⲧⲉ ⲟⲉ ⲁⲧⲱ ⲛ̄ⲧⲟⲟⲩ ⲁⲩⲧⲁⲕⲟ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ ⲛⲉⲕⲟⲓⲧ se présente dans une forme qui, bien qu'elle ne renferme pas l'erreur de rendre ⲙ̄ⲡⲉ par le futur, devient, tout de même, peu satisfaisante. La voici: »J'ai été comme un homme ..... comme des blessés étendus et dormant dans des tombeaux, auxquels tu ne penses certes point et qui ont été perdus pas tes mains» (p. 39 l. 2—5). Ici encore nous rappelons le fait que si l'auteur avait recouru

[1] v. Lemm, Der Alexanderroman bei den Kopten, fr. 9ᵛ 23.

à la traduction de Schwartze il aurait obtenu des indications indisputablement utiles et, pour lui. à peu près nécessaires pour la meilleure intelligence des passages dont nous venons de parler.

Ibid. l. 35—36. »Tu as amené ton ordre sur moi et sur toute chose que tu as ordonnée». Pour nous cette phrase ne rend pas complètement l'idée exprimée dans le passage correspondant de notre texte, à savoir ⲁⲕⲉⲓⲛⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲧⲱϣ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉϫⲱⲓ̈ ⲁⲩⲱ ⲙⲛ ϩⲱⲃ ⲛⲓⲙ ⲉⲛⲧⲁⲕⲧⲟϣⲟⲩ (p. 68 l. 10—11). Certainement Pistis Sophia n'a pas voulu dire que la »lumière» vers laquelle elle chantait son hymne avait »amené son ordre» sur elle ainsi que sur tout autre chose. Pour beaucoup de bonnes raisons il paraît plus vraisemblable d'éstimer que par suite de la malheureuse situation où elle se trouvait, pressurée par tous les sauvegardes de l'Arrogant, Pistis Sophia s'imaginait qu'alors le temps était venu pour faire retomber sur elle non seulement l'ordre donné par la »lumière», tel qu'il était en général, mais aussi et plus spécialement le moindre détail dont consistait cet ordre. C'est ainsi, semble-t-il, qu'on devrait entendre le passage cité de notre texte, et cette explication amène la nécessité de rejeter simplement la traduction de M. Amélineau pour la remplacer par une phrase ainsi conçue: »Tu as amené sur moi ton ordre ainsi que tout ce que tu as déterminé».

P. 37 *l. 3 et suiv.* »Maintenant donc, ô lumière, n'accompliras-tu pas ton ordre dans le Chaos? et les sauveurs qui doivent venir par ton ordre, est-ce qu'ils ne se lèveront pas dans les ténèbres pour venir et être tes disciples? est-ce qu'ils ne diront pas le mystère de ton nom dans le Chaos? ou même ne diront-ils point ton nom dans une matière du Chaos, celui dans lequel tu ne purifieras pas?» Comparez pour la période entière le texte copte à partir de ⲧⲉⲛⲟⲩ ϭⲉ ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲙⲏ ⲉⲕⲛⲁϫⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲧⲱϣ ϩⲙ̄ ⲡⲉⲭⲁⲟⲥ, p. 68, 19 jusqu'à la ligne 25. L'analyse du copte indique que la période citée consiste en une série des propositions interrogatives, toutes introduites par ⲙⲏ. Il est vrai que la »traduction française» nous a présenté une pareille série de propositions, mais la question se pose de savoir, si elle a donné à ces propositions interrogatives le sens que demande le contexte ainsi que les règles pour l'emploi de ⲙⲏ. Pour réponse, il suffit de renvoyer à la grammaire de Stern §§ 524 et 525 ou recourir à celle de M. Mallon § 374 où il y a »ⲙⲏ ... employé dans une proposition négative, suppose la réponse affirmative, et, dans une proposition affirmative, la réponse négative». D'après ces données la traduction de l'auteur ne coïncide point avec la structure de notre texte. Au lieu de supposer pour toutes les propositions interrogatives, la réponse négative, le traducteur a supposé la réponse affirmative, p. ex. »est-ce qu'ils ne diront pas le mystère de ton nom dans le Chaos?» Réponse: mais oui! — n'est-ce pas? Le fait que ⲙⲏ introduit, dans ces endroits,

des propositions affirmatives nécessite, par conséquent, une modification sur ce point de la »traduction française». Voilà ce qui s'opère facilement de la manière suivante: »Maintenant donc, ô lumière, est-ce que tu accompliras ton ordre dans le chaos? et quant aux sauveurs ceux qui viennent sur ton ordre, est-ce qu'ils se lèveront dans les ténèbres pour venir être tes disciples? diront-ils le mystère de ton nom dans le chaos? ou, autrement, est-ce qu'ils diront seulement ton nom dans une matière du chaos etc.».

Selon nous cette interprétation est plus heureuse et plus exacte que celle de M. Amélineau. Cependant, ce qu'il faut remarquer encore, c'est qu'un peu plus loin où se trouve l'explication du »mystère de la cinquième repentance» de Pistis Sophia, nous entendons p. 72 l. 7 et suiv. de notre texte, le traducteur a rendu les phrases qui y expliquent et y élucident ces interrogations faites par Pistis Sophia dans le chaos d'une manière qui en toute rigueur coïncide avec le sens attribué à elles plus haut. Ainsi *p. 39 l. 12* etc. la »traduction française» porte: »Est-ce que tu ne feras pas ton prodige parmi les morts? est-ce que les médecins ne se lèveront pas pour te confesser? est-ce qu'on ne dira pas ton nom dans les tombeaux et ta justice dans une terre que tus as oubliée?» Il n'y a pas l'ombre de doute que cette traduction ne se défende mise en parallèle avec l'explication des passages correspondants: p. 37 l. 3 et suiv., telle qu'elle est, mais par malheur, le texte copte présente ici encore ⲙⲏ introduisant des propositions affirmatives d'où il s'ensuivrait que, p. 39 l. 12 etc., la »traduction française» doit subir une modification de sa nature entièrement analogue à celle que nous venons de proposer ci-avant en parlant de la période p. 37 l. 3 et suiv.

Ibid. l. 15. »Ton ordre est venu sur moi et, (pleins) de crainte, ceux que tu avais établis sur moi ont été troublés...» nous semble une traduction étrange du copte: ⲁ ⲡⲉⲕⲧⲱϣ ⲉⲓ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉϫⲱⲓ ⲁⲧⲱ ⲛ̄ⲣⲟⲧⲉ ⲉⲡⲧⲁⲕⲧⲟϣⲟⲩ ⲉⲣⲟⲓ ⲁⲩϣⲧ̄ⲣ̄ⲧⲱⲣⲣ̄ (p. 69, 7). Elle se corrige sans phrase: une analyse rapide du texte nous suggère l'interprétation que voici: »Ton ordre est venu sur moi et les horreurs que tu as fixées pour moi m'ont troublée et....». C'est à peu près la même explication qu'a fournie Schwartze (p. 47) »Tuum statutum supervenit me, et timores, quos statuisti, perturbarunt me....».

Ibid. l. 17 »ils m'ont saisie par ton ordre sans que tu aies laissé mes frères en émanation me secourir et sans que tu aies laissé mon Conjoint me sauver dans mes tribulations». Ces mots équivalent à Pist. Soph. p. 69, 9—12. Quant à la décomposition de cette longue période, nous différons absolument de l'opinion du traducteur. ⲁⲧⲁⲙⲁⲣⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ϩⲓ ⲟⲩⲥⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲁⲟⲩⲟⲓϣ ⲧⲏⲣϥ̄ (l. 9, 10) forme, à notre avis, la fin de la phrase qui commence par les mots: »Ton ordre est venu sur moi» et qui

continue: »et les horreurs que tu as fixées pour moi m'ont troublée et elles m'ont entourée nombreuses comme l'eau: elles m'ont saisie à la fois pendant tout mon temps». C'est évidemment la même idée qui parcourt toutes ces propositions. — A partir des mots ⲁⲧⲱ ϩⲓⲧⲙ ⲡⲉⲕⲧⲱⲩⲃ (l. 10, 11) nous estimons qu'une nouvelle période commence qui consiste en deux propositions coordonnées dont les verbes sont représentés par ⲙⲡⲛⲁ (l. 11, 12). Fondé sur cette analyse du passage p. 69 l. 7—12 de notre texte, on est bien justifié de corriger sur quelques points la »traduction française» sans entrer dans une interprétation réitérée depuis le commencement jusqu'à la fin. D'abord, intercaler après ».... m'ont saisie» (l. 17) les mots: »à la fois pendant tout mon temps. Et». — C'est probablement l'omission de ces mots qui a fourvoyé le traducteur —. Puis, modifier »sans que tu aies...» (l. 17 et 18) à »tu n'as pas...». Enfin, l'expression ».... me sauver dans mes tribulations» (l. 19) demande plutôt la teneur: ».... me sauver *de* mes tribulations» d'après le copte: .... ϵ ⲛⲁϩⲙⲉⲧ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓⲡ ⲛⲁⲑⲗⲓⲯⲓⲥ (p. 69, 12). En outre, notons la composition ⲱⲁⲣ ⲡⲣⲟⲃⲟⲗⲏ (69, 11) pour renvoyer en même temps à ce que nous avons souligné, à ce sujet, plus haut dans nos remarques (*Sphinx* IX p. 62).

Ibid. l. 21 »lorsque ..... commencèrent à la pressurer»: ⲡⲧⲉⲣⲟⲧⲟⲩⲱϥ ⲉⲧⲟⲟⲧⲟⲩ etc. (p. 69, 15). Il va sans dire qu'il faut remplacer »commencèrent à» par »continuèrent à».

Ibid. l. 28 »car il écrivait tous les discours que Jésus disait et tout ce qu'il faisait» rend d'une manière satisfaisante p. 69, 24, 25 de notre texte. Sur un petit point il semble, tout de même, utile de dire quelques mots. Le texte porte (69, 25) ⲱⲁϫⲉ ⲛⲓⲙ. Évidemment il est juste de rendre cette expression par »tous les discours», mais en admettant pour ⲱⲁϫⲉ ⲛⲓⲙ un sens un peu plus large: »toute chose» ou simplement »tout», (dans le contexte »tout ce que») on obtiendra un peu plus de conformité dans la traduction. On entend clairement à quoi nous voudrions arriver par là, si l'on se donne la peine de comparer, en dehors du passage cité, encore le passage p. 37, 30: »Mon Seigneur, est-ce à moi seul que tu as donné de prendre soin de ce monde afin que j'écrive toute parole que nous dirons ou ce que nous ferons?»: ..... ⲡⲱⲁϫⲉ ⲛⲓⲙ etc. (p. 70, 3) avec la phrase que voici: »car c'est toi ..... que j'ai chargé ..... d'écrire toute parole que je dirai et (toute chose) que je ferai, et toute chose que nous ferons» (p. 38 l. 1—3). L'équivalent copte se retrouve p. 70 l. 13 et suiv. Désireux sans doute de rendre sa phrase plus française, le traducteur a intercalé entre parenthèses »toute chose». De même, il a recouru à ce procédé pour arriver à l'intelligence complète du texte copte p. 70 l. 20—22 où nous rencontrons à peu près la même tournure. Si, pour les

passages cités, on admet pour ϣⲁⲭⲉ ⲛⲓⲙ le sens de »toute chose, tout», on voit clairement quel profit on en retirera pour simplifier la traduction. D'ailleurs l'utilité de rappeler ici l'équation ϣⲁⲭⲉ ⲛⲓⲙ : ϩⲱⲃ ⲛⲓⲙ s'accentue de plus, si l'on fait attention entre autres aux passages p. 70, 20—23 et p. 71, 8—12 du texte copte, lesquels mis en parallèle l'un de l'autre, complètent et élucident ce que nous venons de souligner ci-avant: il y a d'un côté: ϩⲱⲃ ⲛⲓⲙ ⲛⲧⲉ ⲧⲙⲛⲧⲉⲣⲟ ⲙⲙⲡⲛⲧⲉ et de l'autre: ϣⲁⲭⲉ ⲛⲓⲙ ⲛⲧⲉ ⲧⲙⲛⲧⲉⲣⲟ ⲙⲡⲟⲩⲟⲓⲛ.

La modification que nous avons proposée est un rien d'ailleurs. L'examen plus sévère des phrases alléguées en l'appui de notre opinion indique que sur quelques autres points, nous différons de la manière de traduire de M. Amélineau. C'est vrai, mais toujours est-il que nous les passons sous silence, puisqu'ils n'influent pas à la rigueur le résultat de la traduction. Notons cependant l'impossibilité de rendre ».... ⲁⲩⲱ ⲙⲡ ϩⲱⲃ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲉⲧⲛⲁⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟⲟⲩ» (p. 70, 16) par: »et toute chose que nous ferons» (p. 38, 3). Il faut lire: »et toute chose que vous verrez».

Upsal, avril 1906. (A Suivre).

Ernst Andersson.

G. MASPERO, Les Contes populaires de l'Égypte ancienne. Troisième édition entièrement remaniée et augmentée. Paris, E. Guilmoto, 1905. Prix: broché 7 fr. 50.

Cet ouvrage utile est donc arrivé à sa 3e édition. Il se présente cette fois encore dans une forme qui mérite toute reconnaissance.

Peut-être faudrait-il entrer dans une comparaison entre cette 3e édition et les précédentes pour plus marquer les mérites du présent volume. Nous le croyons inutile: ce sera aux lecteurs eux-mêmes de le faire. Notons, chemin faisant, que l'auteur s'est soigneusement servi de toutes les publications où sont dernièrement traités ou étudiés les textes réunis et traduits dans son travail. Quant aux fragments du roman d'Alexandre, l'auteur annonce (p. 260) p. ex. que »l'ordre des fragments publiés est celui que leur a donné O. de Lemm, et ma traduction a été faite sur le texte qu'il a établi». Ce sont donc les résultats du travail connu du savant russe publié en 1903 que l'auteur a mis à profit jusqu'à un certain point.

Dans l'introduction qui occupe une assez grande partie (72 pages) de l'ouvrage entier, l'auteur a fait avec beaucoup d'élégance et de finesse une étude sommaire sur la nature

de la littérature romanesque de l'Égypte ancienne. Cette étude est riche en points de vue pleins d'intérêt. Ce qui mérite l'attention spéciale, ce sont les résumés de différents récits qu'il y a fournis tantôt pour analyser leurs contenus, tantôt dans le but de les comparer avec d'autres versions qui se rencontrent chez les autres peuples. Il se soulèvent, à ce sujet, beaucoup de questions de nature à intéresser le grand public, mais dont on ne saura fournir les solutions définitives. L'auteur démontre avec la sagacité qu'on lui connaît des rapports indiscutables entre les versions égyptiennes et les versions »relevées chez les autres peuples». Il attire l'attention sur le fait (p. LXXI) que »les manuscrits qui nous ont conservé le *Conte des deux Frères* et la *Querelle d'Apôpi et de Saqnounrî* sont du XIVe ou du XIIIe siècle avant notre ère»; ensuite que »le Naufragé, le *Conte fantastique* de Berlin, les *Aventures de Sinouhît* ont été écrits plusieurs centaines d'années plus tôt», et il continue: »Encore ces dates ne sont-elles que des dates *a minimâ*, car les papyrus arrivés jusqu'à nous sont la copie de papyrus plus anciens. L'Inde n'a rien qui remonte à pareille antiquité, et la Chaldée qui, seule parmi les contrées du monde classique, possède des monuments contemporains de ceux de l'Égypte, ne nous a pas livré encore un seul roman».

La conclusion par laquelle l'auteur a fini son introduction mérite avant toute chose d'être réitérée ici: »Je conclus, dit-il (p. *LXXII*) .... qu'il faut considérer l'Égypte, sinon comme un des pays d'origine des contes populaires, au moins comme un de ceux où ils se sont naturalisés le plus anciennement et où ils ont pris une forme vraiment littéraire. Je m'assure que de plus autorisés souscriront à cette conclusion».

Quant aux traductions suivies des contes populaires qui figurent dans la suite de l'ouvrage de Maspero il semble su-

perflu d'établir une comparaison sévère entre elles et leurs originaux. Il s'agit à présent moins de critiquer que de relever quelques points relativement à un ouvrage dont l'auteur ne débute pas, mais nous fait part des résultats éminemment importants de ses vastes recherches.

Upsal, avril 1906.

Ernst Andersson.

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

paraît par fascicules de 4 feuilles d'impression in 8:o; quatre fascicules formeront un volume du prix de **15 Marcs.**

Messieurs les éditeurs sont priés d'envoyer leurs publications égyptologiques au Directeur de la Revue *(Odensgatan 1, Upsala),* lequel aura soin de les confier à des juges compétents, capables de les critiquer avec impartialité et autorité.

Upsala. — Imprimerie Almqvist & Wiksell. 1906.

☞ *La reproduction des articles publiés par* ***SPHINX*** *est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.*

☞ *Aucun numéro ne se vend séparément.*

APR 4 1911

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

FONDÉE PAR KARL PIEHL

publiée

avec la collaboration de MM. Basset, Daressy, Erman, Foucart, Iacoby, Lefébure, Lieblein, Loret, Moret, Naville, Pellegrini, Spiegelberg, Steindorff

par

ERNST ANDERSSON
Professeur Agrégé d'Egyptologie à l'Université d'Upsala

Publication subventionnée par l'État

Vol. X — Fasc. II

Akademiska Bokhandeln
(C. J. Lundström)
UPSALA

Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte
PARIS

J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung
LEIPZIG

En vente chez:
Williams and Norgate
14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON
and 7, Broad Street, OXFORD

Sommaire

A. Articles de fond: Page

LEFÉBURE, Le Bucrâne 67

NAVILLE, Encore le Sphinx 138

B. Compte rendu critique:

J. H. BREASTED, Ancient Records of Egypt. *Vol. I.* [GEORGE FOUCART] 130

Le Bucrâne.

par

Eugène Lefébure.

I.

La Conservation.

1. L'ensevelissement du bœuf.

Les animaux de l'espèce bovine ont tenu une grande place dans le culte égyptien, et il s'en est suivi différentes particularités relatives au bucrâne. C'est ce que fera déjà ressortir, par endroits, un coup d'œil jeté sur la manière dont les Egyptiens donnaient la sépulture à ces animaux.

Hérodote raconte qu'on jetait au fleuve ou qu'on vendait aux grecs la tête du bœuf sacrifié,[1] tandis que pour les autres, ont les entérrait les cornes hors du sol jusqu'à dessication, pour réunir ensuite leurs os que venait chercher une barque partant d'Atarbéchis, ville du Delta consacrée à Hathor, et située dans l'île Prosopitis: quant aux vaches; elles n'auraient jamais été sacrifiées, et, mortes, on les aurait jetées dans le Nil.[2]

Comme de coutume, Hérodote ne parle ici que d'après ce qu'il a pu voir ou apprendre par endroits, ou même dans un seul endroit, mais ses renseignements sur la race bovine

[1] Cf. PLUTARQUE, Traité d'Isis et d'Osiris, 31.

[2] HÉRODOTE, II, 39 et 41.

sont bien incomplets. Il ne dit pas clairement, par exemple, où l'on ensevelissait après dessication les animaux morts.

Pour le Delta, la grande nécropole des bœufs était naturellement à Memphis, auprès de la tombe de leur roi Apis, entre Saqqarah et Abousir, ce qui ne veut pas dire, néanmoins, qu'on n'ait pas enseveli ou embaumé des bœufs et des vaches ailleurs, par exemple à Thèbes,[1] à Dendérah,[2] etc.

Entre Saqqarah et Abousir, les sépultures bovines sont en assez grand nombre pour qu'une foule de voyageurs en aient signalé l'existence. Dans des caveaux remplis de squelettes d'animaux sacrés à Bousir, «je vis, dit Abd-Allatif, une quantité de crânes de bœufs et de brebis, et je distinguais très bien les têtes des brebis de celles des chèvres, et les têtes des vaches de celles des taureaux ..... Tous ces cadavres sont extraits par les hommes qui font métier de chercher des trésors». L'auteur arabe ajoute: «Tout ce que nous avons dit des cimetières de Bousir se retrouve dans ceux d'Aïn-Schems, des Berbis, et autres». Silvestre de Sacy, son traducteur, cite à ce propos Paul Lucas, qui remarqua en 1714, dans les catacombes de Bousir, »plusieurs têtes de bœuf, et même une caisse qui renfermait un bœuf embaumé. Hasselquist parle d'un bœuf trouvé par le. P. Sicard, et qui fut, dit-il, envoyé à Paris par ce missionnaire». Du temps de l'expédition d'Egypte, il y avait aux catacombes de Saqqarah, vers le nord, un endroit rempli d'ossements de bœufs.[3]

Cailliaud, qui visita en 1819 les hypogées voisins d'Abousir et de Saqqarah, y remarqua «des chambres remplies de momies de bœufs. Je fis ouvrir plusieurs de celles-ci où je ne trouvai que des os placés sans ordre. Le médiocre volume de ces momies me fit connaître que les anciens

[1] Cailliaud, Voyage à Méroé et au Fleuve Blanc, t. I, p. 263.

[2] Mariette, Dendérah, Description générale, p. 223; Flinders Pétrie, Dendérah, p. 29.

[3] Relation de l'Egypte, par Abd-Allatif, traduction Silvestre de Sacy, p. 200—204 et 277—278.

avaient d'abord enlevé la plus grande partie des chairs, et qu'ils avaient seulement embaumé les ossements des animaux sacrés. Ces os ont été envéloppés avec précaution; ceux des cuisses et des jambes sont reployés, et ne forment qu'une masse avec le corps. La tête, enveloppée avec plus de soin, conserve sa forme naturelle: les yeux sont indiqués en couleur sur la toile; sur le haut de la tête est la tache qui caractérise le dieu Apis: les cornes sont entourées de bandelettes; des branches de dattier sont quelquefois placées au-dedans des momies pour maintenir les os. On y trouve une poussière jaunâtre qui devient fétide quand elle est humectée; elle semble être le résidu des chairs consumées, joint au natron ou à d'autres substances salines. Après les avoir enveloppées d'une grande quantité de toiles, on les entourait avec des cordes faites d'écorce de branches de palmier et de chanvre.[1] Ces momies étaient entassées les unes sur les autres: pour mieux les assujettir, on avait placé entre elles divers morceaux de planches et de madriers. Je vis huit chambres remplies de ces animaux embaumés; il serait possible que des fouilles en fissent découvrir un plus grand nombre.... Je pris trois têtes de momies de bœufs».[2]

Mariette dit de son côté, au sujet d'une tête de vache conservée au Musée qu'il avait fondé: «Quand un des animaux de l'espèce bovine mourait à Memphis, on l'enterrait près du Sérapéum, soit dans le sable pur, soit dans une immense catacombe aujourd'hui comblée. L'embaumement ne paraît pas avoir été pratiqué pour ces animaux, dont on ne conservait que le squelette. Tantôt le squelette était maintenu par de fortes branches d'arbre nouées le long de l'épine dorsale, tantôt les os étaient réunis en paquet et enfermés dans des linges nombreux auxquels on essayait de donner extérieurement la forme d'un bœuf accroupi. Quelquefois

[1] Cf. Flinders Petrie, Hawara, Biahmu and Arsinoé, p. 10.

[2] Cailliaud, Voyage à Méroé et au Fleuve Blanc, t. I, p. 13—15.

ce même paquet était enfermé dans un coffre de bois, fendu par le milieu, auquel on donnait la même forme.[1] La tête de vache inscrite sous le n° 448 s'adaptait à l'un de ces coffres».[2]

La catacombe dont parle Mariette se trouve au nord-est du Sérapéum, en dehors de l'enceinte. «Là, sont ensevelis pêle-mêle et presque à fleur du sol, les ossements de tous les bœufs qu'on immolait, le jour des funérailles des simples particuliers, à la porte de leur tombeau. — Les ossements de bœufs s'y rencontrent certainement par milliers. Ils sont si nombreux que, pendant de longues années, des industriels du Caire en ont expédié de pleins chargements de navires aux raffineries de sucre du nord de la France. — C'est sous cette couche épaisse de squelettes entassés que s'ouvrent des puits donnant accès à de véritables catacombes où d'autres bœufs, cette fois embaumés, ont été déposés. Nous en avons vidé plusieurs où les momies se sont rencontrées par dizaines. Qui sait si ce n'est pas au fond d'un de ces puits que se trouvait la tombe, plus vaste que les autres, consacrée aux mères des Apis».

Mariette ajoute qu'«on trouve au nord-ouest, toujours jetés pêle-mêle dans le sable de cette partie de la nécropole, de non moins nombreux ossements de boucs, de chèvres, d'antilopes et de gazelles». Les hypogées memphites d'ibis, de chiens et de chats sont ailleurs, les premiers à l'est, les autres au Pastophorium.[3]

Cailliaud avait remarqué que la tête des bœufs embaumés était enveloppée avec plus de soin que le corps; Passalacqua a observé de même que les béliers trouvés par lui à Thèbes, «et dont les têtes seules sont embaumées, n'ont les

[1] Cf. Hérodote, II, 130—132, et Diodore, I, 85.

[2] Mariette, Notice des principaux monuments du Musée de Boulaq, 3e édition, p. 173.

[3] Mariette, Le Sérapéum de Memphis, t. I, p. 79; cf. Norden, Voyage d'Egypte et de Nubie, édition française, an VIII, t. II, p. 20.

corps que seulement remplis de joncs, enveloppés de linges».[1] Naturellement, la tête des Apis n'était pas négligée non plus. Quand Mariette démaillotta «l'Apis inviolé d'Horus», il trouva, «au fond du cercueil, une tête de taureau, et sous cette tête une masse noirâtre qui lui servait comme de support. J'examinai d'abord la tête. Elle n'adhérait à rien et avait été posée sur la masse. La peau avait complètement disparu, et tous mes efforts pour retrouver les traces des bandelettes furent inutiles. J'examinai ensuite le support. Il était de forme ovale, assez régulier, et mesurait un mètre environ de longueur, trente centimètres de largeur, et autant à peu près d'épaisseur. Quant à sa nature, je reconnus qu'il était formé d'un amas confus de bitume et de gros ossements de bœuf brisés, le tout amoncelé sans ordre sous une enveloppe de mousseline».[2]

L'état de ce corps s'expliquera si l'on admet, avec M. Flinders Petrie, que les Egyptiens mangeaient les animaux sacrés, bien qu'ils aient reproché à Ochus d'avoir fait cuire un Apis,[3] mais sans doute il ne l'avait pas fait dans les formes: «La coutume de se nourrir du bélier sacré de Thèbes et de l'Apis sacré de Memphis, tout en enterrant les restes d'os de la fête avec le plus grand honneur, montre jusqu'à quel point le repas rituel de ce genre se combinait avec le plus grand respect et la plus grande vénération aux temps historiques».[4]

On va voir maintenant qu'à différentes époques et en différents lieux, sinon de tous temps et partout, il a existé en Egypte quant au bucrâne, nombre de pratiques consécutives à la mort naturelle ou à l'immolation rituelle des animaux de l'espèce bovine.

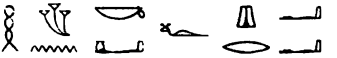
[1] Catalogue raisonné et historique des antiquités découvertes en Egypte par M. Jph. Passalacqua, 1826, p. 20 et 150.

[2] Mariette, Le Sérapéum de Memphis, t. I, p. 130; cf. id., p. 142.

[3] Plutarque, Traité d'Isis et d'Osiris, 11.

[4] Flinders Petrie et Quibell, Naqada and Ballas p. 33.

D'abord l'*offrande* et son *imitation*.

La tête du bœuf avait un rôle si essentiel dans les festins, funéraires ou non, qu'elle figure toujours en premier rang sur les tables d'offrandes,[1] où, sous l'ancien et le moyen Empire, la tête de vache l'accompagne quelquefois, sans parler de la tête de gazelle et de la tête de bélier,[2] sortes de variantes du bucrâne. Il a existé, depuis la bonne époque au moins jusqu'aux derniers temps,[3] un titre dont le déterminatif était un homme présentant une tête de bœuf au bout d'un bâton: c'est le titre de «*Kherp serek* du roi». Celui qui présente la nourriture. Le fait d'offrir ainsi la tête de l'animal n'implique sans doute pas nécessairement qu'on la destinait à être mangée;[4] mais c'était là tout au moins un rite du repas, comme lorsqu'à Tonga on présentait l'œil gauche des victimes humaines au roi, qui faisait le simulacre d'y goûter.[5] Une formule de l'Ap-ro explique qu'on montrait à la statue représentant le défunt la tête de chacun des animaux sacrifiés pour lui, et appelés ses ennemis,  .[6] La capitale du douzième nome de la haute Egypte, que caractérisait le sacrifice du bœuf typhonien par Horus monté sur la tête, , de la victime, s'appelait «le Palais d'Horus et du bucrâne», .[7]

Mariette relève dans les termes suivants l'erreur qu'il reproche à Hérodote, «sur l'usage qu'après le sacrifice on

[1] Quibell, Hierakonpolis, I, pl. 2; Flinders Petrie, Dendérah, pl. 19; etc.

[2] Denkmaeler, II, pl. 25; Mastabas, p. 343; Maspero, Trois ans de fouilles, p. 187; Lacau, Sarcophages antérieurs au nouvel Empire, p. 41.

[3] Daressy, Recueil, XXIII, 1901, p. 131.

[4] Cf Spiegelberg, Recueil, XXIII, 1901, p. 198, Ueber einen Titel des Apisstieres, Note 2.

[5] Cook, Troisième Voyage, vol. X, 119, 130, cité dans Ch. Letourneau, L'Evolution religieuse dans les diverses races humaines, p. 165.

[6] Schiaparelli, Il Libro dei funerali, I, p. 88.

[7] Brugsch, Dictionnaire géographique, p. 507; et Dendérah, IV, pl. 73. l. 18.

faisait de la tête des bœufs immolés à Apis. La présence de cette tête, partout où les bas-reliefs du Sérapeum nous ont donné une table d'offrandes, prouve au contraire que, loin de la charger d'imprécations, à la manière des Hébreux, les Egyptiens la conservaient et en faisaient le principal trophée de leurs sacrifices sanglants».[1]

De cette considération particulière qu'on avait pour la tête de bœuf, résulta l'habitude si répandue en Egypte, de laisser un bucrâne dans les hypogées, conjointement ou non avec quelque autre membre de l'animal sacrifié.[2]

Un autre effet de l'importance du bucrâne fut, de tout temps, la confection d'amulettes figurant la tête de bœuf, indépendamment de celles qui représentent soit un bœuf de sacrifice aux jambes liées,[3] soit une jambe coupée de l'animal.[4] M. Flinders Petrie dit, en parlant des tombes préhistoriques: «la plus ancienne forme d'amulette qu'on ait trouvée est le bucrâne»,[5] représenté alors d'une façon assez bizarre dont l'origine, déjà oubliée sous la première dynastie, a été expliquée par une variante trouvée à Abydos:

F.-P. Diospolis parva, pl. IV et p. 26.

[1] Le Sérapéum de Memphis, t. I, p. 128.

[2] Flinders Petrie, Diospolis parva, p. 32; Mariette, Notice des monuments du Musée de Boulaq, troisième édition, p. 38; etc.

[3] Golénischeff, Ermitage Impérial, Inventaire de la collection égyptienne, p. 78; Maspero, Guide au Musée de Boulaq, p. 275; etc.

[4] Flinders Petrie, Abydos, I, pl. 70.

[5] Id., Diospolis parva, p. 26 et pl. 4.

[6] Id. pl. 4.

[7] Flinders Petrie, Abydos, I, p. 23 et pl. 51, Nos 4 et 5.

«Le Professeur Sayce, dit Miss Alice Grenfell,[1] a dans sa collection un amulette préhistorique qui représente un bucrâne de face, percé pour être suspendu par les yeux, et trouvé dans la tombe du roi ⌈, à Tukh, Nagada. Il a bien voulu me permettre de le copier. L'objet est libyen (?), et ressemble (quoique d'un travail beaucoup plus grossier), au type mycénien du bucrâne qui figure sur la lame d'or d'un écrin trouvé dans la tombe V à Mycènes; il rappelle aussi le type du bucrâne représenté sur le vase de Cæré. Ces trois têtes reproduisent la même faute, c'est à-dire que les yeux y sont placés trop près et trop haut. Il semble que c'ait été là un type primitif, et le dessin du vase de Cæré (7e siècle avant J. C., — Mr. J. L. Myres) peut avoir été copié sur un original beaucoup plus ancien. Il y a trois exemples de bucrânes de face comme amulette préhistorique à l'Ahsmolean Museum. Celui qui provient d'Abydos (tombe X, 31) est un important spécimen d'un type qui montre l'origine de la forme».

(Amulette de M. Sayce)

A dater de l'ancien Empire, on rencontre le bucrâne sous des formes plus naturelles, soit isolé, soit faisant partie de colliers,[2] ou même de pendants d'oreilles:[3] la grandeur et la matière de l'objet varient, bien entendu. M. Flinders Petrie rappelle, à ce propos, qu'on a trouvé des amulettes semblables en Espagne, en Chypre et à Mycènes: celles d'Espagne en bronze, les autres en or.[4] «Le bucrâne de

[1] Proceedings of the Society of Biblical Archæology, Janvier 1902, The Iconography of Bes, and of Phœnician Bes-Hand Scarabs, p. 28—29.

[2] Flinders Petrie, Diospolis parva, p. 38 et 40, Abydos, I, pl. 70, et Abydos, II, p. 30 et pl. 59; Recueil de Travaux, II, p. 156; Loret, Fouilles dans la Nécropole Memphite (1897—1899), Bulletin de l'Institut égyptien, 1899, p. 90; etc.

[3] Golénischeff, Ermitage Impérial, Inventaire de la collection égyptienne, p. 318.

[4] Diospolis parva, p. 26; cf. J. Capart, Les Débuts de l'art en Egypte, p. 187.

face est commun aussi sur les sceaux cylindriques de Chypre, à dessins grossiers. Il est plus rare sur les cylindres Hittites».[1]

2. — L'affichage du bucrâne.

Un des modes d'utilisation du bucrâne les plus répandus a été l'*affichage*. Les peuples primitifs, et même quelques autres,[2] ne se sont pas fait faute d'exposer les têtes des ennemis vaincus, et aussi les têtes remarquables de divers animaux sacrifiés, tués à la chasse, ou morts de leur belle mort.

«Souvent, a dit Maury dans l'Histoire des Religions de la Grèce antique, en mémoire du sacrifice, celui qui l'avait offert clouait à sa porte la tête de la victime ornée de fleurs (Theophrast. *Charact.*, 21), ce qui se pratiquait surtout si l'on avait immolé un bœuf. Les Romains donnèrent, d'après les Grecs, à ces têtes ainsi clouées, le nom de *bucranium* (βουκράνιον)».[3] Dans toute l'Afrique noire, on plante souvent à des arbres ou sur des poteaux des cornes de buffles ou d'autres animaux à l'entrée des huttes, aux abords des villages et sur les tombes.[4] «A Malte, on place des crânes de vache sur les maisons, et en Sicile et en Algérie sur les arbres fruitiers, contre le mauvais œil».[5] M. G. B. M. Flamand, a vu dans toutes les oasis algériennes, notamment dans les Zibans et l'Oued R'ir, des têtes de chameaux,[6] de bœufs et de moutons, (aussi bien que des os, fémurs, mâchoires,

---

[1] Miss ALICE GRENFELL, Proceedings, Janvier 1902, p. 28.

[2] HÉRODOTE, VII, 114, 238; EURIPIDE, Bacchantes, vers 1214, 1215, 1238—1240; PLUTARQUE, Vie de Cicéron, 65; MARTHA, Archéologie étrusque et romaine, p. 46—47; GOETHE, Mémoires, première partie, livre I; etc; cf. La Dépêche Algérienne du mardi 15 mai 1906, Maroc.

[3] T. II, p. 90.

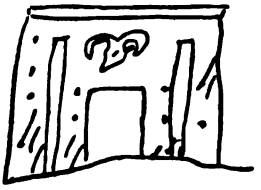
[4] Journal of the African Society, January 1906, D:r J. WEISSENBORN, Animal Worship in Africa, p. 167—181: et avril 1906, p. 277—281.

[5] FLINDERS PETRIE, Diospolis parva, p. 26.

[6] Cf. Aboubekr Abdesselam Ben Cheaïb, Notes sur les amulettes chez les indigènes algériens, p. 4 et 5.

etc.), placés sur des branches de palmier au milieu des champs ou attachés par une corde passée dans un trou de suspension au dessus des portes ou sur les murs.

Quant à l'Egypte M. Quibell a publié des dessins archaïques sur ivoire, de portes surmontées par des têtes de béliers ou plutôt de mouflons, qu'il signale comme «bucrania or else rams' skulls»:


[1]

Et il fallait que la coutume fût bien répandue en Afrique vers la même époque, pour qu'un dessin rupestre de la préhistoire algérienne (cercle de Géryville), représente un crâne de mouflon analogue aux dessins reproduits par M. Quibell:

[2]

Mais ce mode n'était pas le seul, aux bords du Nil. Il a été fait mention plus haut d'un titre caractérisé dans les hiéroglyphes, par un homme tendant une tête bovine au bout d'un bâton. «Celui qui présente la nourriture».[3] Nombre de mots désignant le repas et le gosier ont aussi pour déterminatif, ou même pour représentant[4] un bucrâne, plus rarement une tête de gazelle[5] ou de bélier,[6] au bout d'un

[1] Hierakonpolis, I, pl. 14, p. 7, et II, p. 37.

[2] Capitaine Maumené, Bulletin du comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1901, p. 299—307, Note sur les dessins et les sculptures relevés dans la région entre Laghouat et Géryville.

[3] Mariette, Abydos, III, p. 410; cf. Recueil, XIII, 168.

[4] Naville, Textes du Mythe d'Horus, pl. 3, l. 4; Denkmaeler, III, pl. 276 b; Dendérah, II, 53 c; etc.

[5] Denkmaeler, III, pl. 264—265.

[6] Champollion, Notices, I, p. 677; J. de Rougé, Inscriptions hiéroglyphiques, pl. 93.

bâton destiné à être planté en terre.[1] Ainsi, «manger»;[2] «nourrir»;[3] et ,[4] ,[5] ,[6] mot dont une variante du Todtenbuch est ,[7] tandis qu'une autre variante figure sur la stèle Metternich dans dans l'expression .[8] De ces deux formes, l'une fait allusion à la vie, et l'autre au sacrifice.

Un autre mot encore, *Shet* ou *Shetti*, nom de la capitale du Fayoum, Crocodilopolis[9] (le crocodile *ravisseur?* ou le bassin *creusé?*) était déterminé par la tête de bœuf ou de gazelle plantée sur une chapelle funéraire, ,[10] ce qui rappelle de près, soit dit en passant, le tombeau lycien représenté dans l'Histoire ancienne de M. Maspero.[11] Ailleurs, les chapelles des dieux pouvaient avoir devant elles comme les pylones des temples, deux poteaux ou mâts, mais sans têtes de victimes.[12]

La particularité de l'affichage sur un bâton reparaît avec l'hiéroglyphe , quelquefois ,[13] que distingue la corde

[1] Petrie, Koptos, pl. 20.

[2] Todtenbuch, ch. 17, l. 66, et ch. 148, l. 13; Denkmaeler, III, pl. 32, 213, 226; Champollion, Notices, II, 590, 608; etc.

[3] Pierret, Etudes égyptologiques, fascicule VIII, p. 130 etc.; Dendérah, II, pl. 15 b, et IV, pl. 75, l. 18; cf. Denkmaeler, IV, pl. 52, et Recueil de Travaux, XIII, p. 168.

[4] Unas, 401 et 562.

[5] Teta, 207.

[6] Todtenbuch, ch. 38, l. 3, ch. 82, l. 5, ch. 142, l. 20; etc

[7] Edition Naville, t. II. pl. 112, ch. 41; cf. id., t. I, pl. 55.

[8] Pl. 5, l. 122—123.

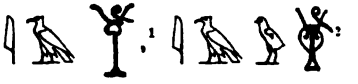
[9] Unas, 529.

[10] Denkmaeler, II, 138; Pleyte, Mœris, pl. 1 et 3; Pierret, VIII, p. 49, c. 145; etc.; Golenischeff, Recueil de Travaux, X, p. 98.

[11] T. III, p. 778; cf. Flacourt, Madagascar, p. 101.

[12] Stèle de Kouban, l. 18.

[13] Dendérah, I, pl. 23; Denkmaeler, IV, 42 b; Lepsius, Décret de Canope, pl. II, l. 3—4; etc.

destinée à rattacher le bucrâne à l'édifice qu'il précédait. Là, ce sont les deux cornes et non la tête complète qui figurent: cependant il y a des exceptions,  ,[1] (on remarquera ici les stries du bucrâne), et ,[3] avec les yeux seulement. Parfois le signe comportait plus d'une paire de cornes .[4] La variante , est rare.[5]

L'hiéroglyphe avec la tête entière montre que l'affichage des cornes au moyen d'une corde était en rapport assez étroit avec l'affichage ordinaire du bucrâne . On trouve en effet les deux hiéroglyphes variant l'un avec l'autre pour *am*, «manger»,[6] pour , «gosier»,[7] pour *aaut*, *aut*, «bétail»,[8] et pour *aat*, «dignité».[9]

La prononciation du signe est *aa-t* , mot dont un des sens est celui de «support» (peut-être à l'origine «branche»[10] ou «bâton»).[11] Ce mot s'emploie aussi, comme on vient de le voir, pour désigner le bétail, les bêtes à cornes, ou bien encore l'idée de dignité, de fonction, soit, qu'il y ait ici deux mots différents de sens et semblables de forme, soit que les fonctionnaires ou dignitaires aient été considérés, essentiellement, comme ayant le moyen ou le droit de tuer

[1] Inscription d'El Khargeh, l 47; Stèle Metternich, l. 50 et 146; Todtenbuch, ch. 125, l. 5; etc.

[2] CHAMPOLLION, Grammaire égyptienne, ch. 4, § 1er, B.

[3] Recueil de Travaux, III, p. 115.

[4] BRUGSCH, Dictionnaire, p. 32, et Horhotep, 200, 356.

[5] Denkmaeler, III, 13 c et 25 bis p; U. BOURIANT, Etudes dédiées à M. le Dr C. LEEMANS, p. 38.

[6] CHABAS, Les Maximes du scribe Ani, I, p. 112.

[7] PIERRET, Etudes égyptologiques, fascicule I, p. 26.

[8] CHABAS, Mélanges, troisième série, II, p. 30, et BRUGSCH, Supplément au Dictionnaire, p. 32.

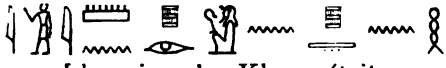
[9] Denkmaeler, III, pl. 132.

[10] Horhotep, 200, 256, et 711.

[11] CHAMPOLLION, Notices, I, p. 745.

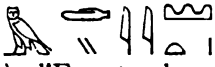
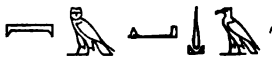
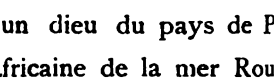
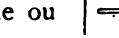
ou de sacrifier des bœufs. Il arrive parfois, chez certains peuples, qu'un insigne planté devant une maison indique la richesse du propriétaire, comme ces lances dont parlé quelque part Edrisi.[1]

Le même hiéroglyphe est une des caractéristiques d'un dieu qui passe pour le plus ancien que l'on connaisse du panthéon égyptien, où il occupe une place à part. Quelques détails à ce propos ne seront peut être pas inutiles, pour montrer jusqu'à quel point le bucrâne était en honneur dans la haute antiquité africaine.

Le dieu dont il s'agit, et qui offrait aux rois ses , et ,[2] est Khem, , Khemem, , et, avec chute de la gutturale forte (cf. ,), Men,[3] le dieu de la ville de Khemmis ou Khemmo,[4] aujourd'hui Akhmîm ou Akhmin. Ce dieu, surnommé parfois Hekes,[5] ,[6] «le Pêcheur», (cf. Priape, dieu des pêcheurs),[7] était adoré aussi et surtout, sur la côté de la mer Rouge, à Coptos, dont le nome s'appelait par syncrétisme , «les deux dieux», Horus et Khem. Son culte s'étendait de Khemmis, , jusqu'à Thèbes, , où il se confondait en partie avec celui d'Ammon, patron des Oasis comme de l'Ethiopie,  .[8]

L'empire de Khem était en somme assez restreint, en

[1] Geographie d'Edrisi, traduction A. JAUBERT, t. I, 213.
[2] Denkmaeler, IV, pl. 3 b.
[3] Teta, 295; cf. Unas, 537.
[4] Hérodote, II, 91 et Diodore, I, 18.
[5] Todtenbuch, édition NAVILLE, II, ch. 17, pl. 41.
[6] Denkmaeler, II, pl. 96.
[7] Anthologie grecque, Epigrammes votives, 193.
[8] CHAMPOLLION. Notices, t. II, p. 143.

Egypte, mais l'Egypte n'était pas son pays d'origine, bien que la race qui l'adorait puisse être la même que celle des premiers riverains du Nil. Cette race à lui était la nation des Madjaiu [1] ou Ma'azeh,[2] peuple berbère d'après M. Chantre,[3] et nubien (noir par conséquent, mais point nègre, peut-être les  de la stèle de Dongola,[4] qui fournissait à l'Egypte le personnel de sa gendarmerie, comme les Mashuash ou Maxyes libyens sa principale milice auxiliaire: il y avait les Madjaiu de Coptos,   .[5] Khem était ainsi un dieu du pays de Punt, considéré alors comme la côte africaine de la mer Rouge,[6] et non comme sa côte arabique ou  . Le culte de Khem, à fêtes bruyantes ,[7] était célébré à Thèbes par un prêtre noir, un ***nehes,***[8] et le dieu, surnommé le «noir», *Kem,*[9] était parfois peint en noir.[10] Les Grecs faisaient de Khem, sorte de Cham, un Persée,[11] leur dieu ou héros éthiopien, par excellence, qui aurait régné sur les Céphènes, c'est-à-dire d'après Brugsch sur les Phéniciens,[12] ceux-ci Chamites selon la Bible,[13] et venus de la mer Rouge ou Pun-t, selon Hérodote.[14]

Ammon, lui, n'apparaît guère sur les monuments de

---

[1] Hymne à Ammon-Ra des papyrus de Boulaq, N° 17, l. 4, etc. et PIERRET, Etudes égyptologiques, fascicule VIII, p. 60, stèle C 30 du Louvre.

[2] MASPERO, La Carrière administrative de deux hauts fonctionnaires, p. 159.

[3] CHANTRE, Recherches anthropologiques en Egypte, p. 217—220.

[4] Denkmaeler, V, pl. 16, l. 35.

[5] VIREY, Sept Tombeaux thébains, p. 208.

[6] FLINDERS PETRIE, Koptos, p. 9.

[7] Denkmaeler, IV, pl. 85.

[8] Denkmaeler, III, pl. 163 et 212.

[9] Denkmaeler, III, pl. 163 et 212.

[10] ROSSI, Il Museo Egizio di Torino, 1884, p. 70.

[11] Hérodote, II, 91.

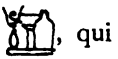
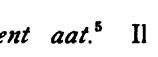
[12] A History of Egypt, II, Additions, p. 401—404.

[13] Genèse, X, 6 et 15.

[14] I, 1.

l'Egypte qu'à dater du moyen Empire, ainsi que le bélier à cornes rabattues qui le représente, mais ceci n'implique pas la nouveauté en Afrique du culte d'Ammon,[1] puisque son temple thébain date de la troisième dynastie d'après M. Legrain,[2] et que son animal figure avec le disque à uræus dans les dessins préhistoriques de l'Algérie, d'après les constatations de M. Flamand.[3]

De même pour le bœuf, M. Flamand a copié un bovidé à deux plumes, à côté des béliers disqués. De plus, le bœuf figure sur les plus anciennes statues de Khem, celles de Coptos.[4] On ne s'étonnera donc pas si l'animal était en rapport avec le dieu.

C'est ce que montre le groupe  , qui accompagne si souvent Khem dans les hiéroglyphes et sur les tableaux: une hutte pointue, souvenir d'un pays de pluies, c'est-à-dire du haut Nil (mais avec une porte à l'égyptienne) et rattachée à l'hiéroglyphe , c'est-à-dire à cette façon très spéciale d'afficher le bucrâne, qui se trouve par là une des caractéristiques de Khem dit  , *Khent aat*.[5] Il habitait cette demeure, représentée comme sa tombe dans la Grande Oasis:[6] il y a des cas où les deux cornes sont plantées sur la porte même, ou supportées par le bâton .[7]

D'après les dessins d'Hiéraconpolis, la suspension des crânes d'animaux est antérieure à Ménès, comme l'a fait remarquer M. Flinders Petrie qui signale, à ce propos, une

[1] Cf. Flinders Petrie, Abydos, II, pl. 1.

[2] Wallis Budge, The Egyptian Heaven and Hell, III, p. 17.

[3] Flamand C. R. Cong. int. Anthrop. et Ethn. préhist. 1900 — Id. in Cl. Gaillard Bull. Soc. Anthrop. Lyon. p. 99 1902. Id *in* St. Gsell. Les monument antiques se l'Algérie 1. p. 46. Id *in* Capart, Les Débuts de l'art en Egypte, p. 197.

[4] Flinders Petrie, Koptos, p. 8 et pl. III, 4.

[5] De Rochemonteix, Edfou, t. I, p. 408.

[6] Zeitschrift, 1875, p. 54.

[7] Denkmaeler, III, pl. 175 c, et Edfou, I, p. 408.

curieuse particularité de l'affichage tel qu'on le pratiquait jadis, chez les Libyens d'Egypte.

En 1898—9, M. Flinders Petrie a exploré avec M. Randal Mac Iver, à Hou, l'ancienne Diospolis parva, des tombes de la treizième à la dix-septième dynastie qu'il appelle *Pan-graves*, tombes en forme de cuvettes circulaires ou ovales, et qu'il attribue à des Libyens.

«L'abondance, dit-il, des objets provenant de la 12e dynastie et la poterie intermédiaire entre la 12e et la 13e dynasties montrent que ce peuple doit être venu en Egypte après le déclin du moyen Empire. La présence à Kahun et à Nubt de sa poterie datant environ de la 12e dynastie, indique la même date, et prouve qu'il était disséminé sur la lisière ouest du désert dans un espace d'environ 250 milles. C'était un peuple barbare, ne travaillant ni la pierre ni le métal, et dépendant des Egyptiens pour tout, excepté pour la poterie.

Ils étaient en étroit rapport cependant avec les Egyptiens préhistoriques; c'est ce que prouvent:

1°, les *Pan-graves* archaïques qui sont les plus anciennes sépultures préhistoriques;

2°, la poterie rouge et noire, (dite égéenne;[1])

3° la malachite dans les sépultures;

4° les scarabées déposés dans des jarres;

5° les bucrânes sur les constructions;

6° les chiens enterrés dans les cimetières;

7° les jarres de parfums enfouies.

Sur tous ces points, sauf le dernier, il n'y a aucun rapport avec les Egyptiens des temps historiques.

Nous concluons de là que ce peuple était une branche plus récente de la même race libyenne qui avait formé la population préhistorique de l'Egypte.[2]

[1] Flinders Petrie, El Amrah and Abydos, p. 68, et Methods and aims in archæology, p. 159—162.

[2] Cf. Diospolis parva, p. 2.

Les bucrânes ou les crânes de bœufs, de chèvres, etc., préparés pour être peints et suspendus à des murs sont décidément occidentaux.

Au temps de Narmer, juste avant Ménès, un ivoire gravé les représente suspendus au dessus des portes d'un édifice (v. Hierakonpolis I, pl. 14); et au chapitre VI du présent volume,[1] on trouve mentionnés les différents exemples de l'emploi de la tête de bœuf, qui se rattache particulièrement à la Libye et à l'Europe méridionale».[2]

«Nous ne pouvons guère éviter, dit le même auteur avant de citer ces derniers exemples, de les comparer avec les nombreux crânes peints appartenant aux races bovine et ovine qui étaient préparés pour être appendus à des murailles, puis enterrés avec les barbares envahisseurs Libyens après la douzième dynastie, tels qu'ils seront décrits par la suite dans ce volume.»[3]

Cette description figure au chapitre XI, celui des Pangraves:

«*Les têtes d'animaux.* — On a trouvé dans un cas une tombe, et dans dix cas des puits séparés, contenant des crânes d'animaux. Tous ces crânes étaient coupés à la partie postérieure, de manière à laisser seulement les os du front et assez pour tenir les cornes en place, voir pl. 39. Tous ou presque tous sont peints de taches ou de raies à l'ocre rouge, ou à la suie noire, tracées avec le doigt. Ils étaient visiblement destinés à être suspendus à des murs. Une fois seulement on a trouvé une tête de bœuf entière, avec les mâchoires. Le plus grand dépôt était dans X 57, contenant 138 têtes de chèvres, 5 de bœufs, 5 de veaux, et une de mouton; elles étaient toutes empilées par rangées, et posées l'une sur l'autre les nez à l'Ouest, les cornes à l'Est, dans

[1] Cf. Quibell, Hierakonpolis, I, p. 7.
[2] Flinders Petrie, Diospolis parva, p. 48.
[3] Flinders Petrie, Diospolis parva, p. 26.

un espace d'environ 70 pouces E. O. et 40 pouces N. S. On trouva avec une paire de pincettes en cuivre.

Dans 61 il y avait une rangée de têtes de chèvres entassées l'une contre l'autre, et posées contre une jarre avec une coupe faisant face à l'Est. Dans 62, une rangée semblable, posée contre une jarre, face au S. E.: il y avait avec une tête des perles bleues. Dans 72, une pareille rangée de têtes de chèvres, face au S. O., un bol renversé par dessus.

Il y avait de plus petits groupes dans X 23, 5 têtes de chèvres et 2 de bœufs; dans 47, 3 de chèvres et 3 de moutons, entassées sur les côtés E. et S. d'une jarre; dans 49, tête d'un jeune veau, de 2 gazelles, de 5 chèvres, d'un chevreau et de 2 moutons, avec une coupe et une pierre à moudre; dans 65, tête d'un bœuf, de 8 chèvres et de 2 moutons, avec un pot à kohl usé, un polissoir et un bol; dans 71, 2 têtes de bœufs, une de veau, une de mouton, et quelques têtes de chèvres, avec une jarre. Le nombre des têtes dans ces dépôts varie donc beaucoup, mais il y en a toujours une demi-douzaine ou davantage, et ordinairement une ou deux têtes de bœuf avec celles d'animaux plus petits. Ces tas réguliers de têtes ne se trouvent jamais dans une tombe, mais toujours dans un dépôt séparé».[1]

Par contre, dans les tombes purement égyptiennes du même endroit comme de la même époque, et par là en relation étroite avec les Pan-graves, «les os d'animaux et généralement de gazelle étaient communs, et il s'est rencontré plusieurs exemples de bucrânes polis et peints».[2]

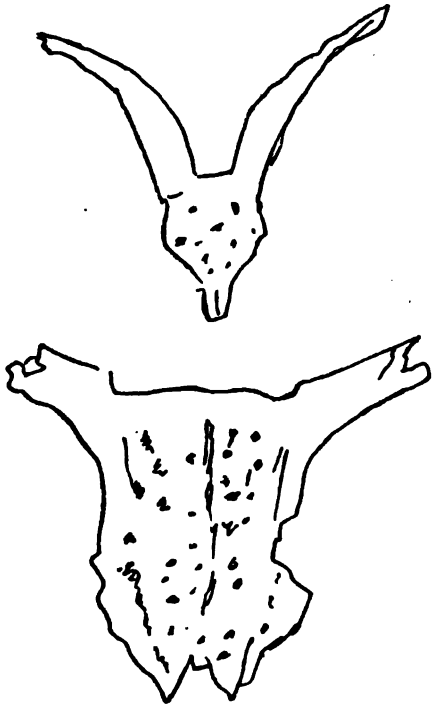
M. Flinders Petrie a publié les spécimens suivants des crânes déposés dans les puits de Diospolis parva:[3]

---

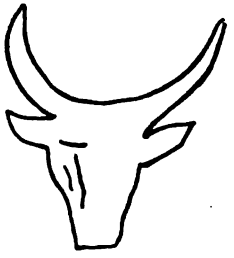
[1] Diospolis parva, p. 46.

[2] Id. p. 51.

[3] Id., pl. 39.



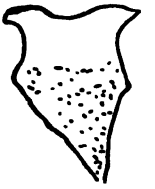
Il est à remarquer que les rayures du bucrâne apparaissent aussi, du moins le semble-t-il bien, sur une table d'offrandes, très ancienne, trouvée à Hieraconpolis: [1]



Peut-être pourrait on considérer encore comme une imitation de ce type, un os de crocodile taillé en forme de

[1] QUIBELL, Hierakonpolis, I, pl. 2.

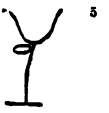
bucrâne et pointillé,[1] qui provient du téménos Abydénien d'Osiris, et dont la date reste à fixer:



Inutile d'ajouter que le bucrâne était exposé ou reproduit, dans les cas mentionnés ici, comme décoration, trophée, ou mémorial, σημηίου ἕινεκεν,[2] et surtout comme phylactère. C'était notamment, et c'est encore en de nombreux pays africains, un amulette contre le mauvais œil, les mauvais esprits, les mauvaises influences, au même titre que les cornes en terre cuite des vieux habitants de la Susiane,[3] et que la petite main faisant les cornes des Italiens d'aujourd'hui.

« *Taurus ferit uncis cornibus hostem.*[4] »

Voici, d'après Cameron et Schweinfurth, quelques aspects de l'affichage des massacres de buffles, d'antilopes, ou d'autres animaux tués à la chasse, dans les villages de l'Afrique centrale:



[5]

[6]

[1] Flinders Petrie, Abydos, I, pl. 53, 1, et p. 25.

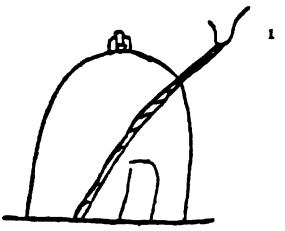
[2] Hérodote, II, 41.

[3] Délégation en Perse, Mémoires publiés sous la direction de M. J. de Morgan, t. VIII, p. 88.

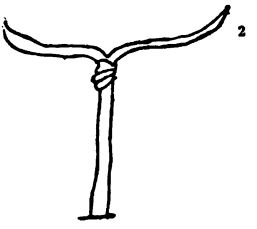
[4] Properce, II, Elégie 5, vers 19.

[5] Cameron, A travers l'Afrique, traduction française, p. 73.

[6] Id., p. 338; cf. p. 440, et Stanley, Comment j'ai retrouvé Livingstone, traduction française, p. 196.



La figure suivante est une perche votive plantée, avec d'autres du même genre, sur un tombeau de chef:



(Schweinfurth a signalé la différence qui peut exister entre les cornes des élans, dans une même race,

La corne magique des féticheurs est bien connue: l'un de ces sorciers, observé par Cameron, vendait des fétiches dont «l'un des plus demandés était une corne remplie de boue et d'écorce, et dont l'extrémité inférieure portait trois petits cornillons».[4]

---

[1] SCHWEINFURTH, Au cœur de l'Afrique, traduction française, t II, p. 335: cf. p. 173—174, et t. I, p. 276, 417, 458, 459.

[2] Id., t. I, p. 275.

[3] Au cœur de l'Afrique, t. II, p. 211.

[4] A travers l'Afrique, p. 440.

II.

L'Allégorie.

1. — L'effet du rite.

Il existe des cas où la suspension du bucrâne apparaît, assez nettement, avec un caractère sacrificiel ou religieux qui n'a pu manquer de donner naissance à des allégories speciales.

L'une de ces allégories concerne le dieu Khem, si intimement associé à Ammon.

On sait que le bélier d'Ammon était immolé et adoré à la fois, comme nous l'apprend Hérodote,[1] et en général, dans la haute antiquité, l'Egypte pratiquait le sacrifice du bélier,[2] ainsi que le montrent certaines variantes du mot *Khen*, écrit tantôt par le bélier entier[3] tantôt par le bélier décapité; la tête de bélier pouvait varier avec le bucrâne sur un pieu, comme on l'a vu, ou sans pieu;[4] bien des fois la tête du bélier solaire figure affichée sur un bâton, dans les scènes et les textes thébains relatifs à l'autre monde.[5] Sur les pierres gnostiques, le lion a souvent à la bouche «une étoile, une tête de bélier, une tête de bœuf ou quelque autre objet», par exemple, une abeille.[6]

Ceci posé, il y a grande apparence que l'animal sacré de Khem, un taureau blanc et probablement lunaire,[7] était sacrifié comme l'animal sacré d'Ammon, Khem et Ammon

[1] II, 42.

[2] Cf. Pepi I, 222.

[3] CHAMPOLLION, Notices, II, p. 480, et DE ROUGÉ, Mémoire sur les six premières dynasties, p. 90.

[4] PIERRET, Etudes égyptologiques, fascicule VIII, p. 60.

[5] CHAMPOLLION, Notices, t. II, p. 477, 528, 622; Sarcophage de Ramsès IV; etc.

[6] MATTER Histoire critique du Gnosticisme, t. III, p. 67—69; pl. V, 1; pl. II, B 8 et pl. IV, 1; cf. id., pl. IV, 7.

[7] BRUGSCH, Revue égyptologique, I, p. 28; MASPERO, Mémoire sur quelques papyrus du Louvre, p. 73—74; Pistis Sophia, traduction E. AMÉLINEAU, p. 186.

étant deux dieux similaires, peut-être le même type dédoublé. Apis et Bacis avaient le même sort que le bélier Ammonien, c'est-à-dire qu'ils étaient à la fois *honorés* et *sacrifiés*, en vertu d'une conception très répandue,[1] et si par extraordinaire il n'en allait pas de même pour l'animal de Khem, au moins le taureau, encore vénéré en Afrique au temps de la domination byzantine (cf. le taureau de Gurzil),[2] était-il en grand honneur dans le culte de Khem. L'hiéroglyphe des deux cornes, , l'a déjà montré.

On pourra donc, ici, songer au taureau ou aux taureaux de Khem pour expliquer la fable d'Aristée que les anciens disaient particulière à l'Egypte. D'après cette fable, dont M. Virey a retrouvé le sens ésotérique, des abeilles pouvaient naître d'un taureau enseveli.[3] Or le sacerdoce de Khem comprenait, indépendamment d'un noir *neches*, et d'un ,[4] deux classes de prêtres dits les *Nubu*, ou «gens de l'or», peut-être les Nubiens (les textes mentionnent l'or de Coptos, . avec le préposé ou chargé de la recevoir),[5] et les [6] ,[7] *Afu*, *Aft-(u)*, «mouches», un des noms de l'abeille, comme en français. Les Afu figuraient en particulier, au commencement de Pachons, à la fête des moissons, dont Khem était le dieu sous la forme de son taureau, car les

[1] Cf. Congrès des Orientalistes tenu à Leide en 1883, deuxième partie, Section I, Sémitique, Mémoire posthume de M. Dozy, contenant de nouveaux documents pour l'étude de la religion des Harraniens, achevé par M. J. de Goège, p. 362–363.

[2] Coripppus, Johannide, II, 111, etc.

[3] Le Tombeau de Rekhmara, p. 73, 89—96, et l'Episode d'Aristée; cf. Porphyre, De Antro Nympharum, 18.

[4] Dendérah, IV, 33.

[5] Virey, Sept. tombeaux thébains, p. 206 et 208.

[6] Denkmaeler, III, pl. 162.

[7] Dendérah, IV, pl. 33.

Egyptiens, suivant Diodore,[1] adoraient le taureau à cause de l'agriculture, et du blé, dont ils célèbraient la récolte avec de grandes lamentations. Le sacrifice pour la moisson, c'est-à-dire pour l'abondance des productions annuelles, a pu métaphoriquement être considéré comme donnant naissance aux abeilles, emblèmes d'abondance, et ainsi la production des abeilles par le taureau aurait eu sa raison d'être.[2]

L'affichage du bucrâne devant la hutte de Khem, dieu des Afu, vient à l'appui de cette explication. D'après Hérodote, on ensevelissait les bœufs à fleur de terre, en laissant dépasser les cornes,[3] renseignement auquel s'ajoute le dire d'Antigone de Caryste que, si l'on sciait les cornes de l'animal enfoui, il en sortait des abeilles:[4] les cornes sciées, ce seraient celles de l'affichage, , les abeilles, ce seraient l'emblème des *Afu* (les mouches sacerdotales), et par extension des âmes humaines renaissant en abeilles par la vertu du taurobole.

Comme certaines mouches très semblables aux abeilles pondent dans le corps des animaux morts, il sort par conséquent de ces cadavres des essaims semblables à des abeilles. La fable égyptienne a été sans doute grandement appuyée par là. Elle était très répandue, et Démocrite, contemporain d'Hérodote, la connaissait déjà.[5] Les Grecs avaient dû l'apprendre de leurs interprètes à l'époque saïte: elle a dû passer aussi à Cyrène, puisque Aristée était le grand dieu Cyrénéen, et qu'il tenait de Protée, dieu égyptien, le procédé de la bugonie;[6] elle a même été acceptée par les Carthagi-

[1] Diodore, I, 21.

[2] Cf. Premier Congrès de l'Histoire des Religions, Deuxième partie, fascicule I, p. 14.

[3] II, 41.

[4] Antigone de Caryste, 23, cité dans Gvalterus Robert-Tornow, De apium mellisque apud veteres significatione, p. 21—22.

[5] Columelle, De Re rustica, IX, 14.

[6] Virgile, Géorgiques, IV, 317—358.

nois, dont le grand agronome, Magon, l'a mentionnée dans son ouvrage.[1]

On remarquera qu'aux temps préhistoripues le bucrâne a été l'une des plus anciennes formes, «the oldest form»,[2] même, et la mouche l'une des formes les plus fréquentes de l'amulette, «a favourite amulet was the fly».[3]

Si la bugonie représente l'abondance annuelle des récoltes, obtenue comme résultat d'une immolation, , elle indique par là même le rapport établi par les Egyptiens entre le sacrifice et la marche des phénomènes naturels, conception dont on apercevra facilement la portée sociologique.

C'était la puissance du rite qui passait pour régulariser le cours des choses, célestes ou terrestres, comme l'a expliqué Chabas, dans Les Maximes du scribe Ani:

«D'après les idées en cours à l'époque pharaonique, le maintien de l'ordre physique de l'univers et la conservation des liens sociaux étaient liés à l'accomplissement des cérémonies religieuses. Ainsi, dans leurs imprécations, les magiciens du temps ne parlaient pas seulement d'éteindre le soleil, et de renverser la terre, il leur suffisait souvent de formuler la menace de la cessation du culte. Voici une de ces formules que je rencontre dans le papyrus n° 6 de M. Mariette. Elle a pour objet de délivrer un malade d'une infection morbide qui a envahi tous ses membres et que le magicien assimile à Bast, la terrible déesse de la destruction et de la vengeance divine; en voici la teneur: «si tu ne sors pas de bon gré, ô Bast, qui es dans les membres d'un tel, fils d'une telle, je ne laisserai plus accomplir l'adoration de la majesté des dieux, ni aucun encensement le jour des panégyries».[4] Faisons encore observer que parmi les malheurs

[1] Columelle, IX, 14.

[2] Flinders Petrie, Diospolis parva, The Cemeteries of Abadiyeh and Hu, 1898—9, p. 26.

[3] Id., p. 26.

[4] Cf. Aristophane, Les Oiseaux.

qu'entraine l'anarchie, le renversement de l'autorité, l'invasion étrangère, les historiens égyptiens font toujours mention en première ligne de la désorganisation du culte, et en particulier de la cessation des offrandes. C'etait le plus grand malheur qui pût frapper le pays».[1]

Pour appuyer cette explication par un nouvel exemple et par un cas spécial, on peut rappeler ici que, dans sa mesure, le taurobole assurait la durée des édifices, grâce aux bucrânes déposés dans les fondations.[2] Ainsi, aux temples d'Abydos, «in each deposit was an ox-head», sous Pepi, à la sixième dynastie;[3] à la douzième dynastie, «the system of deposits was greatly expended by Usertesen I», et: «the ox-head is always present, and some long bones, but no vertebræ or ribs».[4] Sous le nouvel Empire, par exemple aux temps de Thotmès III[5] et de Ramsès III,[6] le bucrâne continue à faire partie des dépôts de fondation, et son emploi comme tel persiste à l'époque saïte.[7]

On trouve chez les anciens plusieurs exemples de l'importance attachée par eux au sacrifice des animaux de l'espèce bovine. Plutarque s'exprime ainsi, dans la quatrième de ses Questions Romaines:

«Pourquoi dans toutes les autres chapelles de Diane fixe-t-on religieusement à la muraille des cornes de cerf, et dans celles du mont Aventin, des cornes de bœuf?

Est-ce en commémoration d'un fait qui remonte à une haute antiquité? On rapporte que chez les Sabins il était né dans l'étable d'Antron Coratius une génisse d'une beaute et d'une grandeur extraordinaires. Un devin lui ayant déclaré qu'à celui qui en l'honneur de Diane immolerait cette

[1] Chabas, Les Maximes du scribe Ani, I, p. 36.
[2] Cf. Flinders Petrie, Methods and aims in Archæology, figure 46.
[3] Flinders Petrie, Abydos, II, p. 20 et pl. 62.
[4] Id.
[5] Id., pl. 63, et Koptos, pl. 16.
[6] Abydos, II, p. 19.
[7] Abydos, I, p. 32 et pl. 70.

génisse sur l'Aventin, il serait réservé de voir sa cité la plus grande de toutes et maîtresse de l'Italie entière, Antron vint à Rome, dans le dessein de sacrifier sa génisse. Mais un de ses domestiques avait secrètement donné avis de la prédiction au roi Servius Tullius, qui à son tour, en informa Cornélius, le grand prêtre. Cornélius prescrivit à Antron de se laver dans le Tibre avant de procéder au sacrifice, disant que c'était une loi imposée à ceux qui voulaient accomplir convenablement, cet acte religieux. Le Sabin s'en alla pour se baigner, mais Servius, ayant pris les devants, immola la génisse à la déesse, et fixa dans le temple les cornes de la victime. Tel est le récit de l'historien Juba et de Varron».[1] D'après une autre légende, d'origine grecque, Jupiter ne se montra pas moins prévoyant. Quiconque aurait brûlé les entrailles d'un certain taureau monstrueux, devait pouvoir vaincre les dieux eux-mêmes, et Briarée ayant immolé l'animal allait brûler ses entrailles, quand Jupiter les fit enlever par le Milan qu'il placa en récompense au nombre des constellations:

Quid dederit volucri, si vis cognoscere cœlum:
Saturnus regnis ab Jove pulsus erat.
Concitat viatus validos Titanas in arma,
Quœque fuit fatis debita, tentat opem.
Matre satus Terra, monstrum mirabile, taurus
Parte sui serpens posteriore fuit.
Hunc triplici muro lucis incluserat atris
Parcarum monitu Styx violenta trium.
Viscera qui tauri flammis adolenda dedisset,
Sors erat, æternos vincere posse deos.
Immolat hunc Briareus facta ex adamante securi:
Et jamjam flammis exta daturus erat,

[1] Traduction Victor Bétolaud, t. II, p. 9 et 10; cf. Tite Live, I, 47.

Jupiter alitibus rapere imperat: attulit illi
Milvius, et meritis venit in astra suis.[1]

Une autre constellation consacré à un animal de sacrifice, celle du Bélier substitué à Phrixus qui devait être immolé pour le bien des récoltes, continue depuis à favoriser la végétation:

Phrixeus roseo producat fertile cornu
Ver Aries.[2]

Dans la même légende, Jason eut à dompter des taureaux d'une nature spéciale, *igniferos tauros,*[3] pour pouvoir s'emparer de la toison d'or du Bélier.

D'après les Egyptiens, la puissance du sacrifice faisait descendre le feu du ciel, mythe rappelant celui qui a été étudié par Kuhn dans un livre jadis célèbre: certains tableaux du temps de Khunaten montrent les mains du soleil qui viennent saisir l'offrande.[4] On voit aussi, dans la Bible, le feu descendre du ciel soit par l'effet du sacrifice, soit par l'effet du sacrifice et de la prière, soit par l'effet de la prière seule.[5]

«Cette même oraison attire du ciel en terre le feu (qui de sa nature monte en haut), pour mettre en cendre à la prière d'Elie les cinquante soldats de l'impie Achab. Elle arrête le soleil au milieu de sa course par la bouche de Josué; et par cette merveille, selon que le remarque l'Ecriture (Josué, X, 14), elle fait un autre miracle rendant Dieu obéissant à l'homme».[6]

---

[1] OVIDE, Fastes, III, vers 795—808.

[2] CLAUDIEN, Eloge de Stilicon, II, vers 463—464.

[3] VALERIUS FLACCUS, Argonautiques, VIII, vers 340; cf. PINDARE, Quatrième Pythique.

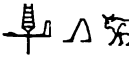
[4] BOURIANT, LEGRAIN et JEQUIER, Monuments pour servir à l'étude du culte d'Atonou, pl. 1, 18, 32, 40, etc.

[5] I Chroniques, VII, 1 et XXI, 26, I Rois, XVIII, 38 et II Rois, I, 10, 12, 14.

[6] Traite de la perfection du chretien, par le cardinal de Richelien, ch. 27.

2. — Le taureau de l'enfer.

Une nouvelle allégorie, relative au sacrifice et au bucrâne, n'a plus trait à la fertilité annuelle, comme celle qui concerne le dieu Khem, elle nous conduit à un ordre d'idées tout différent, qu'on verra se développer peu à peu avec les exemples qui vont suivre.

On trouve, aux textes des Pyramides, la barque du Soleil ayant à la proue une tête de gazelle,[1] et c'est avec cette tête accolée à sa variante la tête de bœuf, que la barque du dieu Memphite Sokaris a été figurée jusqu'aux derniers temps.[2] Dans la bari de Sokaris, la tête de bœuf est en avant, avec une corde,[3] destinée originairement à traîner la barque,[4] placée par la suite sur un traîneau. La même tête a la langue pendante, là, et aussi quand elle figure au haut des naos osiriens, sous le nouvel Empire.[5] Au sarcophage de Séti Ier, quatre têtes de gazelles sont suspendues au plafond du naos, dans la scène d'Osiris et du porc.[6] Au temple abydénien du même roi, un bucrâne surmonte la châsse de l'épervier accroupi.[7] Sous Ramsès II, comme à la basse époque, un bucrâne est fixé en grande pompe au haut de piliers consacrés à Tum d'Héliopolis, et c'est «l'exaltation du taureau d'An,  . générateur des dieux», par le pharaon,[8] (peut-être après la mort ou le sacrifice du Mnévis). Au temps de Ramsès III, dans l'allée à ciel ouvert

[1] Pepi II, 630; cf. Recueil de Travaux, XXV, p. 210 et pl. A.

[2] Brugsch, Revue égyptologique, I, Etudes géographiques, p. 46.

[3] Denkmaeler, IV, 42 a.

[4] Cf. Flinders Petrie, Royal Tombs, I, pl. XVII, 26; et Dendérah, IV, pl. 85 a.

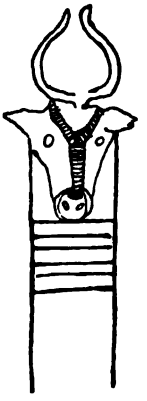
[5] Denkmaeler, III, pl. 63, et Papyrus de Nebqed.

[6] Bonomi et Sharpe, The alabaster sarcophagus of Oimeneptah I, pl. 5; cf. Champollion, Notices, II, p. 495.

[7] Golénischeff, Recueil de Travaux, X, p. 98.

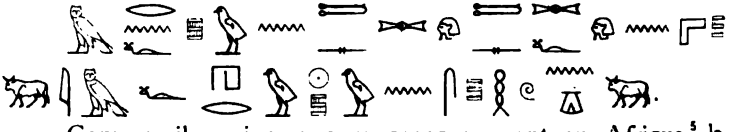
[8] Denkmaeler, III, pl. 147, et IV, pl. 47.

qui conduit à l'hypogée royal, quatre têtes de victimes se faisant face deux par deux, furent sculptées dans le roc:[1]



On remarquera les bandes (ou cordes) qui strient ici le bucrâne.

La tête même des Apis, dont l'imitation en terre cuite, avec l'uræus au front,[2] recevait un culte chez les particuliers aux basses époques,[3] échappait d'autant moins à l'affichage que le dieu pouvait être immolé; aussi lit-on dans les formules des pyramides que le roi, «en son nom d'Eleveur de tête, élève la tête du bœuf Apis, en ce jour de lacer le taureau»:[4]



Comme il arrive encore assez souvent en Afrique,[5] la victime passait plus on moins complètement par le feu,[6] dans

[1] CHAMPOLLION, Notices, I, p. 404; cf. VIVANT DENON. Voyage dans la basse et dans la haute Egypte, quatrième édition, 1803, t. III, p. 100, et Atlas, pl. 61, 12.

[2] Cf. Dendérah, IV, pl 21.

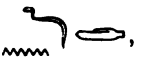
[3] Proccedings of the Society of Biblical Archæology, décembre 1904, Miss MURRAY, A Roman Terra-cotta, p. 294.

[4] Unas, 423. 424, et Teta, 242—243.

[5] J. WEISSENBORN, Journal of the African Society, avril 1906, p. 277—280.

[6] HÉRODOTE, II, 39—41; cf. id., 47.

le sacrifice, égyptien, au moins lorsqu'elle était considérée comme typhonienne, c'est-à-dire comme ennemie. L'odeur de la graisse brulée des taureaux montait alors vers le ciel, jusqu'au nez des dieux,[1] et l'uræus de la flamme crépitait dans leurs membres.[2] Les scribes s'amusèrent, dès le début, à exprimer la lutte du taureau et du feu en petites énigmes, analogues à celles qui remplissent le Rig-Véda. Ils disaient par exemple «l'œil d'Horus» ou bien «le serpent», pour «le feu», qu'ils représentaient en outre comme «sorti de l'eau»,[3] devinette naïve: on trouve en effet le même feu du sacrifice appelé »cette flamme née du ciel, qui se nourrit d'entrailles»,[4] et quel égyptologue peut ignorer que le ciel égyptien était de l'eau?

Aux pyramides, la crémation de la tête des victimes est, à ce qu'il semble, figurée assez souvent en déterminatif d'un mot  , désignant l'hostilité, par une tête de taureau surmontée de l'uræus, emblème du feu.[5] Ailleurs le même mot, qui rappelle [6] et [7] «tête», est déterminé à l'habitude par le bucrâne ou par tout le baste (rarement par le bucrâne sur un pieu, [8] ou par une tête de bélier),[9] le tout sans la flamme, mais le mot est pris quand même en mauvaise part, sauf dans un petit nombre de cas.[10] Aux hypogées royaux de Thèbes,

[1] Recueil de Travaux, XXIII, 1901, cf. LEGRAIN, Le Temple et les Chapelles d'Osiris à Karnak, p. 164 et 168—169.

[2] Dendérah, IV, pl 85 b.

[3] Teta, 322—323, Pepi I, 728.

[4] Denkmaeler, IV, pl. 46 a, l. 14; cf. Sphinx, VIII, p. 2.

[5] Unas, 456, Pepi I, 30.

[6] Teta, 323.

[7] BRUGSCH, Supplément au Dictionnaire, p. 1384.

[8] Id., p. 1370, et CHAMPOLLION, Notices, II, p. 672.

[9] MASPERO, Trois années de fouilles, p. 162.

[10] Stèle Metternich, pl. 2, l. 12; Recueil de Travaux, VIII, p. 162; etc.

certains damnés ont un brasier sur la tête;[1] de même, dans le roman démotique de Setna, le héros puni doit rapporter le livre de Ptahneferka avec un brasier de feu sur la tête.

Mais il y a plus. Tout à l'entrée des tombes royales de Thèbes, au début du grand texte inaugurant l'arrivée solennelle des pharaons Soleils et Osiris dans l'autre monde, le Soleil descend la pente de l'Hadès entre un serpent, un crocodile et deux têtes de taureau, ou de gazelle suivant les tombeaux, placées l'une à droite, l'autre à gauche, et surmontées chacune d'une flamme.[2] De même, à la onzième heure nocturne de l'une des compositions décrivant l'enfer, alors que le Soleil est sur le point de se lever, un sacrificateur est réprésenté dans l'acte de verser du feu sur un bucrâne qui surmonte un pieu accompagné d'un couteau: le sacrificateur s'appelle *Besi*, «le Brûleur».[3] Ainsi, le bucrâne du sacrifice figure au lever et au coucher du Soleil: de là le rôle emblématique de la tête ou du buste de taureau.

Le rôle dont il s'agit s'accuse dans mainte représentation. L'une, entre autres, au tombeau de Ramsès VI, montre quatre têtes de taureaux disquées, à la bouche de l'une desquelles un buste de gazelle à bras humains apporte un disque, voisin de l'hiéroglyphe de l'ombre, ; chacune des autres têtes a près de la bouche le même hiéroglyphe: dans un duplicata incomplet de ce tableau, une des têtes disquées a près de la bouche une étoile; les autres n'ont rien.[4] Là, le taureau est censé engloutir le soleil, les étoiles et les ombres, à l'horizon.

Une figuration assez connue de l'horizon est le très an-

---

[1] Champollion, Notices, II, p. 591, 592 et 597.

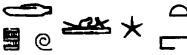
[2] Denkmaeler, III, pl. 134 a, et tombeaux pe Ménépthah, de Ramsès III et de Ramsès X.

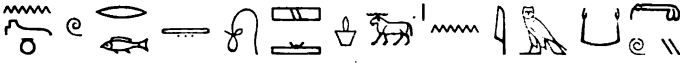
[3] Bonomi et Sharpe, The alabaster Sarcophagus of Oimeneptah I, pl. 11, B.

[4] Champollion, Notices, II, p. 570.

cien hiéroglyphe des deux moitiés de taureaux accolées,[1] groupe qui varie avec les deux lions de l'horizon:[2] dans une forme remarquable du signe (qui peut s'abréger en deux têtes de bœuf),[3] un buste de lion se combine avec un buste de taureau ou avec un buste de gazelle.[4]

L'idée la plus nette du bucrâne désignant l'Est et l'Ouest, est donnée par une scène du second Amtuat, au sarcophage de Séti I: l'enfer y a l'aspect d'une très longue barque, appelée la Barque de la Terre, que terminent deux têtes de taureau, l'une à la proue, l'autre à la poupe, et que des dieux momifiés soutiennent. Le texte qui la concerne est suffisamment clair:

«Les dieux infernaux remorquent ce dieu (le Soleil), qui arrive à la barque de la terre, au navire des dieux. Ra leur dit: O dieux qui portez la barque de la terre, , qui soutenez le navire de l'Enfer,  , redressement à vos formes, lumière à votre nef! Saint est celui qui est en elle, la barque de la Terre. Retournez pour moi le navire de l'enfer,[5] soutenez ma forme! Plaise à vous que je franchisse le lieu mystérieux pour faire les choses de ceux qui l'habitent et de l'Ebranleur de la terre (le gardien de cette région). L'Ebranleur de la terre acclame l'Ame quand le double taureau l'absorbe,[6] et que le dieu se place dans ce qu'il a créé. Les dieux disent à Ra: Gloire au Soleil! son âme est enveloppée dans le dieu de la Terre!»



[1] Unas, 527.

[2] J. DE ROUGE, Edfou, pl. 24 et 30.

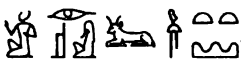
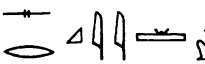
[3] Pepi I, 496.

[4] DE MORGAN, Ethnographie préhistorique et tombeau royal de Négadah, p. 169.

[5] Cf. PIERRET, Etudes égyptologiques, fascicule VIII, p. 61; et Papyrus Hood, pl. 2, l. 13.

[6] Cf. L'Ap-ro de Seti Ier, l. 77—83.

Ainsi la barque du Soleil pénétrait dans une autre barque, celle de la Terre, comme le montre sa corde traversant la bouche des taureaux, en analogie avec la corde qu'on voit à la barque de Sokaris. La nef où entre le soleil est ici la terre considérée comme flottant sur l'Océan universel, le Nun, c'est-à-dire l'éther.

A côté de chaque bucrâne, dans le tableau, il y a sur le plat de la barque-terre un taureau noir, preuve que le bucrâne n'est pas là un simple ornement, mais bien l'image du taureau sacrificiel et infernal qui représentait la terre, comme le faisait Osiris. Osiris représentait la terre, puisque sa momie entourait l'Hadès, ,[2] et il était aussi le taureau infernal (comme Bacchus taurocéphale, bugène, mort, démembré,[3] etc.), puisqu'à la première ligne du premier chapitre du Todtenbuch, il est interpellé par Thoth en ces termes: «O Osiris, taureau de l'Amenti», c'est-à-dire du pays des morts, de l'Hadès:  .[4] C'est donc à lui que s'adresse dans la Litanie solaire consacrée aux formes de Ra et d'Osiris, une invocation au *Nourricier* taurocéphale,  , dont le corps nourrit les habitants de l'enfer.[5] Un autre taurocéphale, dans la même Litanie, s'appelle Ameni,[6] nom à plusieurs sens dont l'un désignait le taureau *journalier*[7] du sacrifice.

[1] Bonomi et Sharpe, The alabaster Sarcophagus of Cimeneptah I, pl. 3, A.

[2] Id., pl. 15.

[3] Plutarque, De Iside et Osiride, 35, et De Ei apud Delphos, 9; Clément d'Alexandrie, Cohortativ ad gentes; etc.

[4] Cf. Champollion, Notices, II, p. 599 et 627.

[5] Naville, La Litanie du Soleil, p. 18 et pl. 6, l. 36.

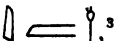
[6] Id., Pl. 5, 27 et 37, l. 52.

[7] Pepi I, 202, et Pepi II, 938; cf. Sphinx, VIII, p. 8.

Une cause qui a dû faciliter la comparaison de la terre à une barque ayant des têtes de taureaux, c'est que, aux temps préhistoriques, les barques avaient maintes fois pour enseignes des cornes bovines,

[1]

Il est parlé, au Calendrier Sallier, de l'installation de l'hiéroglyphe des cornes à l'avant de la barque solaire, le 11 Paophi.[2]

Ces différents exemples n'épuisent nullement la série des cas où s'accuse l'importance attribuée au bucrâne. Ainsi, outre son affichage avec le soleil entre les cornes en déterminatif du mot *am*, «bâton,  [3]» et dans certaines variantes du signe [4], on le voit sur les plafonds de quelques tombes, tacheté, rayé, comme les bucrânes de Diospolis parva, et ayant un disque entre les cornes:

[5]

La même figure sert à composer une scène intéressante, dont l'ébauche figure sur quelques scarabées d'un Bès entre

[1] De Morgan, Ethnographie préhistorique et tombeau royal de Négadah, p. 93; Flinders Petrie, Nagada, pl. 63, et Diospolis parva, pl. 4 et p. 26.

[2] Cf. Champollion, Notices, II, p. 586, et Brugsch, Dictionnaire, p. 1066.

[3] Brugsch, Dictionnaire géographique, p. 1095.

[4] Denkmaeler, II, pl. 135, et III, pl. 46.

[5] Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire, Tome cinquième, 3e fascicule, G. Bénédite, Le Tombeau de Neferhotpou, pl. 6.

un bucrâne et un crocodile,[1] ou d'un bucrâne entre deux lions,[2] scarabées qui rappellent d'une part le début de la Litanie, d'autre part l'hiéroglyphe de l'horizon:

La scène dont il est question associe intimement le bucrâne au soleil: elle se rencontre aux sarcophages des prêtres et prêtresses d'Ammon trouvés par M. Grébaut à Déïr el-Bahari en 1893. Non signalée encore, semble-t-il, elle a été copiée avec ses variantes par M. Virey, qui a eu l'obligeance d'en autoriser la publication.

Les dessins de M. Virey sont au nombre de cinq:

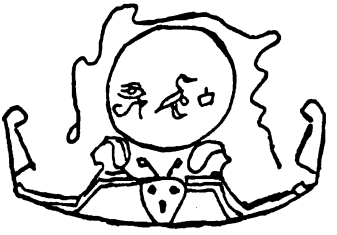
1° Le soleil est figuré par un enfant dans un disque qu'un serpent qui se mord la queue entoure, et que supporte un

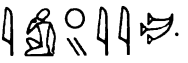
[1] Proceedings, Janvier 1902, Miss ALICE GRENFELL, The Iconography of Bes, p. 26, 27 et 38.

[2] Id. p. 28. et Tell el Yahûdiêh, pl. XVI, 3.

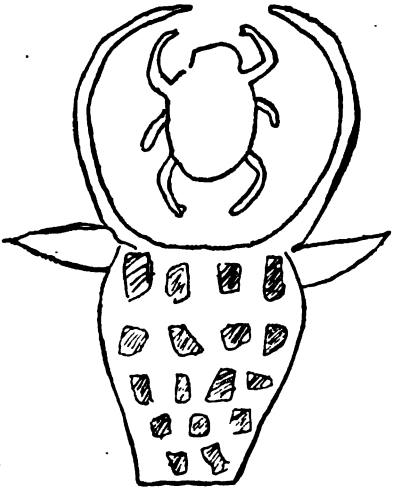
bucrâne entre les deux lions de l'horizon, à demi-assis dos à dos, sans se toucher.

2° B. 307. Sarcophage de la dame Akhi (ou Aai). La tête de bœuf sous le soleil entre deux sphinx accroupis, si c'est bien une tête de bœuf, a une apparence de visage, et quelque chose comme deux hiéroglyphes à la place des deux cornes.



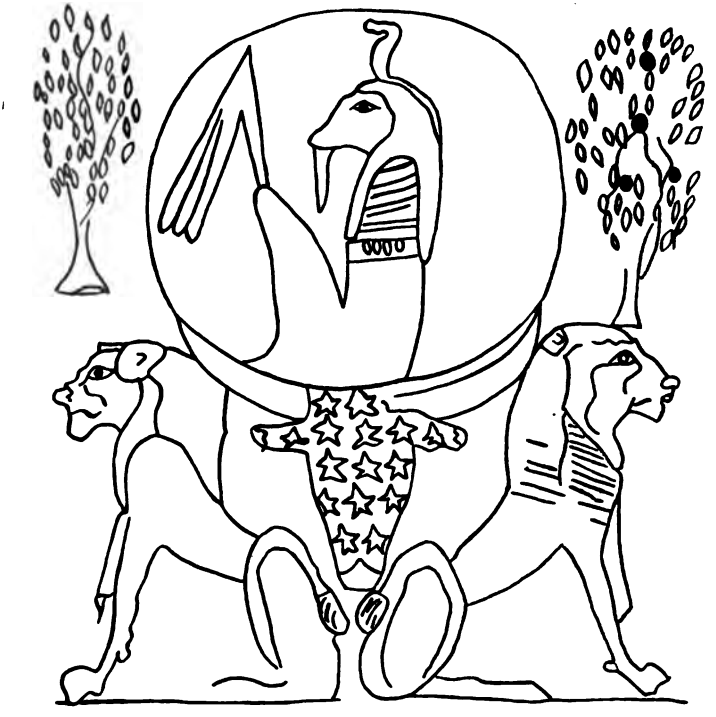
(Fond du) Cercueil extérieur de  .

3° P. 322, n° 29620. Sarcophage de T'etu Khensu auf ankh.



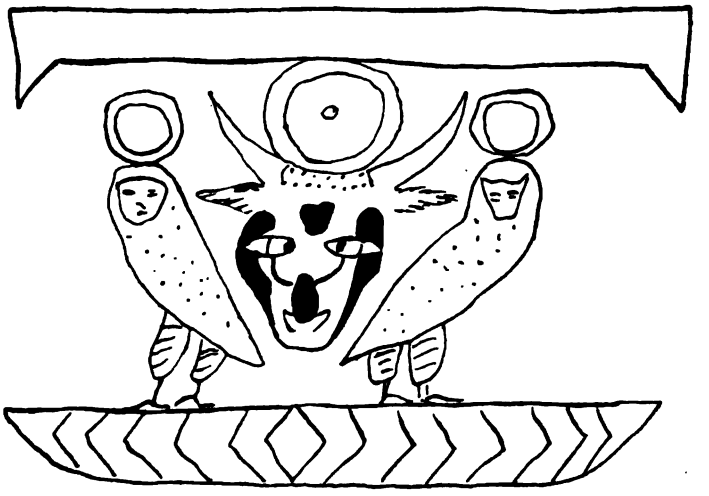
Entre les cornes du bucrâne, celles du *bos africanus*,[1] formant un cercle presque fermé comme une variante du disque solaire, se trouve le scarabée: le bucrâne est posé entre les deux lions assis dos à dos, sur la barque solaire que soutient Nut au dessus de Keb, et qu'adorent les deux déesses de l'Orient et de l'Occident.

4° N° 29709. Entre les deux lions que surmontent deux arbres, le disque enfermant un dieu assis à tête d'animal barbu, repose sur un bucrâne dont la face est couverte de taches en forme d'étoiles.

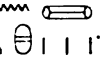


5° P. 319. Sarcophage de la dame Kaseshni, «Bouquet de lotus», convercle extérieur.

[1] Cf. Dr Lortet et C. Gaillard, La Faure momifiée de l'ancienne Egypte, deuxième série, p. 255, et Lepsius, Denkmaeler II, pl. 132.



Le bucrâne, entouri de deux âmes-oiseaux disquées, apparaît sous la voûte céleste (qui est étoilée) et sur la corbeille des fêtes. Il est disqué, et a un scarabée sur la face.

On sait que les anciens disaient du scarabée qu'il faisait avec du fumier de bœuf[1] sa boule appelée en égyptien  .[2] Il pouvait donc être représenté comme sortant du bœuf, aussi bien qu'il a été dit sortant du nez d'Osiris,[3] dieu bœuf lui-même en plusieurs cas, d'ailleurs. Les principales marques du bœuf Apis étaient un triangle renversé sur le front, et un scarabée sous la langue.[4] Les Egyptiens reconnaissaient une espèce de scarabée à cornes de taureau[5] (cf. le Bupreste), et Mariette a décrit un amulette figurant un scarabée à tête de bœuf.[6] «The Hottentots sometimes sacrifice oxen to their beetle-god».[7]

[1] Clément d'Alexandrie, Stromates, V, 4; Horapollon, I, 10.

[2] Lanzone, Le Domicile des Esprits, pl. 2.

[3] Brugsch, Papyrus Rhinol, XII, 1.

[4] Mariette, Le Sérapeum de Memphis, I, p. 126—127; Hérodote, III, 38.

[5] Horapollon, I, 10.

[6] Notice des principaux monuments du Musée de Boulaq, troisième édition, p. 230, et Maspero, Guide au Musée de Boulaq, p. 230.

[7] Dr Johannes Weissenborn, Animal-Worship in Africa, Journal of the African Society, p. 277, avril 1906.

Comme le scarabée figurait le soleil, son apparition entre les cornes du bœuf rappelle assez le dicton musulman que le soleil se lève entre les cornes du diable. Dans un ordre d'idées à peu près semblable, aux temples ptolémaïques, le soleil levant a pour emblème un enfant assis entre les cornes de la vache céleste, mère de l'astre, et tenant ou non une de ces cornes dans chacune de ses mains.[1] L'idée d'éclairer, d'autre part, est exprimée quelquefois par un disque entre deux cornes,[2] dans les hiéroglyphes, , comme le commencement de l'année, .

III.

Le Sistre.

1. — La tête de vache.

Diospolis parva, où l'on a trouvé les puits de bucrânes, puits attribués par M. Flinders Petrie à une race libyenne, portait comme parfois Dendérah,[3] le nom sacré de Ville ou Palais du Sistre, ou des Sistres: . Elle était la capitale du septième nome de la haute Egypte, le nome diospolite, auquel appartenait comme relique l'objet divin *Sekhem*, ,[4] c'est-à-dire le Sistre,[5] instrument fait d'une tête à demi féminine et à demi bovine, la tête d'Hathor.[6] Rattaché sans

---

[1] Denkmaeler, IV, 61 g.

[2] Abydos, III, p. 356.

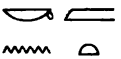
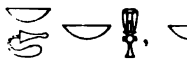
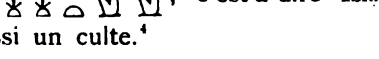
[3] Dendérah, I, pl. 6 a, IV, pl. 2.

[4] J. DE ROUGÉ, Edfou, pl. 139.

[5] Cf. Denkmaeler, III, pl. 5 a, l. 3, 178 b, 203, 220 b, 277 c; Recueil de Travaux, IX, p. 41; CHAMPOLLION, Notices, I, p. 136; MARIETTE, Abydos, III, p. 23; etc.

[6] Cf. FLINDERS PETRIE, Koptos, p. 4.

doute par quelque lien au culte d'Ammon, le Zeus égyptien, ce nome ne s'appelait pas moins en égyptien «le district de la Ville du Sistre», .

Le nom vulgaire de Diospolis parva aujourd'hui Hou, était  , nom qu'elle avait en commun avec le territoire du nome, et avec les oasis. A côté du sistre on y vénérait, comme à Dendérah aussi,[1] la *menat,* autre objet sacré, : une des montagnes du nome, dite , fournissait la matière dont on faisait les *menat.* Hathor, qui portait les titres de «dame du sistre et de la menat»,  ,[2] était la divinité locale et les deux sœurs  , c'est-à-dire Isis et Nephthys, y recevaient aussi un culte.[4]

Hathor et Isis, souvent considérées comme deux variantes l'une de l'autre par exemple dans le nome Libyque, où l'on adorait le vache et le taureau, étaient essentiellement, en Egypte, les déesses à tête de vache. Il existait même, pour expliquer cette tête attribuée à Isis (crue l'inventrice du sistre aux basses époques)[5] une légende qui se trouve au Calendrier Sallier, comme dans Plutarque, et qui devait avoir ses analogues lorsqu'il s'agissait d'Horus à cornes de taureau et à queue de crocodile.

Le Calendrier Sallier décrit le combat de Set et d'Horus à la date du 26 Thoth. Isis ayant empêché Horus de tuer Set, «Sa Majesté Horus devint furieux comme une panthère

---

[1] Dendérah, I, pl. 9, etc.

[2] Dendérah, I, pl. 25, l. 2, et pl. 26, b, i et o.

[3] Id., pl. 27.

[4] J. DE ROUGÉ, Edfou, pl. 93 et 139; Cf. Recueil de Travaux, VII, p. 191.

[5] CREUZER, Religions de l'antiquité, traduction Guigniaut, t. I, p. 959.

du Midi. Alors elle s'enfuit devant lui. Ce jour là survint une lutte cruelle; alors il trancha la tête d'Isis; Thoth la transforma (cette tête) par ses incantations et la rétablit en tête de vache».[1]

Plutarque dit de son côté: «Horus remporta la victoire. Isis, ayant trouvé Typhon, enchaîné, ne le fit point périr mais le délivra et lui rendit la liberté. Horus, dans l'indignation qu'il en conçut, porta la main sur sa mère et lui arracha les marques de sa dignité royale qu'elle portait sur sa tête. Mercure lui donna en dédommagement un casque qui représentait une tête de taureau». Plutarque ajoute: «Tels sont les principaux faits de ce récit, dont j'ai retranché les circonstances les plus révoltantes, telles que le démembrement d'Horus et le décollement d'Isis».[2]

Cette substitution par simple masque, dans le récit atténué de l'auteur grec, rappelle la peau du bélier immolé que revêtait Ammon,[3] mais elle paraît renverser l'ordre chronologique des faits, car c'est la tête de vache qui a dû précéder la tête de femme, et avoir originairement le même rapport que le bucrâne avec le sacrifice. Dans le principe, en effet les Egyptiens sacrifiaient les vaches, et la tête de vache figure parmi les anciennes offrandes funéraires à côté de celle du bœuf.[4] La même coutume persistait dans certains cas aux époques récentes, alors qu'on immolait la vache présentée tous les ans au taureau Apis.[5] Sous le nouvel Empire, d'ailleurs, on sacrifiait des vaches rouges aux funérailles.[6]

---

[1] CHABAS, Le Calendrier des jours fastes et néfastes, p. 30 et 31.

[2] Traité d'Isis et d'Osiris, 19 et 20.

[3] HÉRODOTE, II, 42.

[4] Denkmaeler, II, pl. 25, et LACAU, Sarcophages antérieurs au nouvel Empire, I, p. 41; cf. Unas, 493.

[5] PLINE, VIII, 71, et SOLIN, Polyhistor, 33.

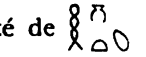
[6] Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire, tome cinquième, troisième fascicule, G. MASPERO, Le Tombeau de Montouhi Khopshouf, p. 440, 441, 453 et 454; VIREY, Le Tombeau de Rekhmara, p. 96 et pl. 27; etc.

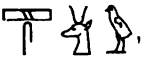
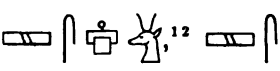
C'est sans doute peu à peu, et vers la fin, que le respect qu'on avait pour les vaches prit tout à fait le dessus, si bien bien qu'Hérodote a pu dire:

«Tous les Egyptiens sacrifient donc des bœufs purs et des veaux, mais il ne leur est permis de sacrifier ni vaches ni génisses, car elles sont consacrées à Isis. Or, la statue d'Isis est celle d'une femme avec des cornes de vache, comme les Grecs représentent Io, et tous les Egyptiens ont généralement pour les vaches un respect beaucoup plus grand que pour tout le menu bétail. A cause de cela, pas un homme, pas une femme d'Egypte ne voudraient baiser un Grec sur la bouche ni faire usage de son conteau, de ses broches, de sa marmite; ni manger de la chair d'un bœuf pur découpé avec le conteau d'un grec».[1] Le même historien rapporte en parlant des Libyens: «De l'Egypte au lac Tritonis, les Libyens sont nomades; ils mangent de la chair et boivent du lait; mais ils s'abstiennent de vaches pour le même motif que les Egyptiens, et ils n'élèvent point de porcs. Les femmes de Cyrène aussi jugent à propos de ne point manger de vaches, à cause de l'Egyptienne Isis; de plus, elles observent ses jeûnes et ses fêtes. Les femmes de Barca s'abstiennent aussi de vache et de porc».[2] De quelque manière que la tête de vache ou d'Hathor ait pu se trouver en relation avec le sacrifice, elle n'en a pas moins été en grand honneur, plus même que le bucrâne.

Le vingt-deuxième nome de la haute Egypte, l'Aphroditopolite, c'est-à-dire l'Hathorien, s'appelait , *Matennu*,[3] par allusion peut-être au sacrifice, et avait pour chef-lieu , «La demeure de la dame de la tête de

[1] Hérodote, II, 41, traduction Giguet.
[2] Hérodote, IV, 186.
[3] Piehl, Etudes dédiées à M. le Dr C. Leemans, p. 45

vache», ou «des têtes de vache», [1] ou simplement , «La tête de vache», en copte ⲧⲙⲏϩ, en arabe *Atfich:* la tête y était tabouée.[2] C'est à ce nom de ville que font allusion les épithètes de et de ,[3] données à Hathor en sa qualité de  ,[4] «Souveraine des bœufs et des veaux».

Maintenant, que la tête bovine, remplacée quelquefois en variante par celle de l'antilope[5] ou peut-être même du bélier,[6] ait été l'origine du sistre, il serait difficile d'en douter. Elle portait en effet le même nom que le sistre, dit *seshesh, sesh,* ,[7] .[8] Elle s'appelait , avec la tête hathorienne en déterminatif,[9] ,[10] ,[11] ou, avec inversion,  ,  ,[12] .[13] Sous ces différentes

[1] Stèle de Piankhi, l. 4.

[2] J. DE ROUGÉ, Edfou, pl. 143.

[3] CHAMPOLLION, Notices, I, p. 670 et 671.

[4] G. LEGRAIN, Recueil de Travaux, XXIII, p. 169.

[5] Denkmaeler, III, pl. 13, b et c; et CHAMPOLLION, Notices, I, p. 659; cf. id, II, p. 360.

[6] Denkmaeler, III, pl. 120.

[7] Dendérah, passim.

[8] DE ROCHEMONTEIX, Edfou, I, p. 271.

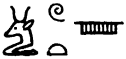
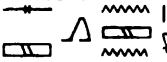
[9] MERENRA, 169, et Teta, 341.

[10] Denkmaeler, III, pl. 186; Todtenbuch, éd. NAVILLE, I, pl. 16, l. 3, etc.

[11] GOLÉNISCHEFF, Recueil de Travaux, XXVIII, le Papyrus nº 1115 de l'Ermitage impérial, p. 100; cf. HERMANN JUNKER, Ueber das Schriftsystem im Tempel der Hathor in Dendérah, p. 20.

[12] MERENRA, 222 et 815.

[13] Papyrus de Berlin nº 1, Denkmaeler, IV, pl. 116, l. 216—217; id., III, pl. 13; Recueil, VIII, p. 19; etc.

formes, elle servait à écrire le mot signifiant «habile», *sesha, shesa*,[1] et le mot signifiant «écarter, ouvrir», *sehs, seshesh:*[2] «toutes ses portes s'ouvrent,  , au Sud»,[3] «J'écarte les fléaux avec le sistre»,  ,[4] disait-on. Quand la tête hathorienne détermine aux pyramides le mot *sash,* «ouvrir», cette tête, qui n'a rien entre les cornes, est précisément le sistre archaïque, assez souvent figuré encore aux basses époques, où on le trouve en variante avec le sistre ordinaire, par exemple dans l'expression «chasser le trouble, *tenten,* avec le sistre», ou ,[5] et dans le titre d'Hathor, ou .[6]

La tête de vache d'Hathor était généralement atténuée en une figure de femme à oreilles de vache (rarement[7] à oreilles de femme), et cornue, c'est cette figure qui, munie d'un manche, forme le schéma du sistre. Le sistre, employé avec la *menat* dès l'ancien Empire,[8] était proprement une sorte de crécelle destinée à faire du bruit dans les cérémonies et les fêtes, à chasser la tristesse, à réjouir les dieux. De formes extrêmement variées,[9] et compliqué incidemment de

---

[1] J. DE ROUGÉ, Inscriptions hiéroglyphiques, pl. 31 et 266, et Edfou, pl. 129—131; etc

[2] BRUGSCH, Dictionnaire, p. 1308, et J. DE ROUGÉ, Edfou, pl. 65.

[3] J. DE ROUGÉ, Edfou, pl. 70.

[4] Dendérah, III, pl 40 m, et pl. 38 j, 41 n, 72 b, I, 13, IV, 64 c; etc.

[5] Id., II, pl. 2 et III, pl. 40—41.

[6] Id., I, pl. 25, l. 2, et pl. 26, l. 2.

[7] Denkmaeler, III, pl. 39 c, 46, 198 c, IV, 76 c; Dendérah, III, pl. 60; etc.

[8] MARIETTE, Mastabas, p. 315.

[9] Denkmaeler, III, pl. 91, 110 a, 175 a, IV, 11 b, 23 b, 26, 62 e, 64 b, 76 c, V, 5, 16, 27, 35; CHAMPOLLION, Notices, I, p. 184, 359, 677, 698; MARIETTE, Dendérah, I, pl. 8 b, II, 53 a, III, 53 a, 59, IV, 76 c; J. DE

la chatte bubastite,[1] il se composait essentiellement, néanmoins, de la tête hathorienne et d'anneaux mobiles enfilés dans de petites tringles:[2] il suffisait de *secouer* l'objet, σεῖστρον,[3] pour obtenir le tintamarre voulu. Sa vogue a été extraordinaire, comme en témoignent les poètes latins; aussi son image de tête affichée sur un support (dit), a-t-elle été reproduite des milliers de fois en chapiteaux,[5] en frises,[6] en colonnettes ou en poteaux,[7] en coiffures,[8] etc. On la voit servant d'enseigne sous sa forme archaïque sur la stèle C 15 du Louvre.

Quant à la *menat*, qui se portait à la main ou au cou, et que pouvait surmonter une tête d'Hathor[9] ou surcharger une combinaison de petits sistres,[10] elle était composée de l'étui libyen (typhonien aussi) signalé par M. Naville et d'un collier en lanière[11] ou fait de grains,[12] dont l'agitation avait sans doute le même effet que celle du sistre. Elle ressemble par là au bâton à lanière de la Mecque qui est décrit dans Ibn Batoutah.[13] Il y a au tombeau de Rekhmara[14] une curieuse réunion de la tête du sistre et du collier de la *menat*.

C'étaient là des équivalents de la citrouille du caraïbe

ROUGÉ, Textes géographiques d'Edfou, pl. 20 et 50; Transactions of the Society of Biblical Archæology, t. IX, part I, p. 62—63; WILKINSON, Manners and Customs of the ancient Egyptians, édition Birch, I, p. 498—500; etc.

[1] Cf. PLUTARQUE, Traité d'Isis et d'Osiris, 63.

[2] Denkmaeler, III, pl. 193 et 250; MARIETTE, Abydos, III, p. 372; etc.

[3] PLUTARQUE, Traité d'Isis et d'Osiris, 63.

[4] Dendérah, I, pl. 28 l; cf. id., III, pl. 63 b; cf. Horhotep, p. 232.

[5] Denkmaeler, III, pl. 285, V, pl. 20 et 30; etc.

[6] Id., pl. 80 et 82; CHAMPOLLION, Notices, I, p. 174; etc.

[7] Dendérah, I, pl. 8, et 44—45, III, pl. 41 et 60; etc.

[8] CHAMPOLLION, Notices, I, p. 308.

[9] Recueil de Travaux, IV, p. 144, et Dendérah, II, pl. 80.

[10] Dendérah, III, pl. 43 p.

[11] Denkmaeler, III, 46 a et IV, 79 a; J. DE ROUGÉ, Inscriptions hiéroglyphiques, pl. 20; etc.

[12] Cf. FLINDERS PETRIE, Koptos, pl. 15.

[13] T. I, p. 376, traduction Defrémery et Sanguinetti.

[14] VIREY, Le Tombeau de Rekhmara, pl. 40.

et du *bull-roarer* de l'australien,[1] sans parler des sonnettes du féticheur africain,[2] et du hochet à grelots des prêtresses japonaises.[3] «On a découvert, dit de Pan,[4] dans la Sibérie, le long des côtés de l'Afrique, et dans le nouveau monde jusqu'à la Terre du feu, une infinité de nations qui emploient des crécelles, des sonnailles, des tambours ou des courges remplies de cailloux, pour éloigner les esprits malfaisants, dont les sauvages se croient souvent assiégés pendant la nuit, et dès qu'il leur survient quelque indisposition, ils doivent être exorcisés par les jongleurs; ce qui ne se fait jamais sans un bruit épouvantable dont le malade est d'abord étourdi».

«Toutes les tribus ont leurs mystères, dit d'autre part M. Lang;[5] elles ont toutes besoin d'un signal pour convoquer qui de droit, et pour avertir les autres de se détourner. C'est ce que fait pour nous la cloche et ce que faisait le sistre pour les Egyptiens».

Peut-être à l'origine la tête de vache contenait elle simplement des cailloux, s'il fallait voir son ébauche ou son équivalent dans la variante du signe : le sistre et l'*aut* n'étaient pas incompatibles, à preuve la combinaison

[6]

---

[1] A. Rèville, Les Religions des peuples non civilisés, t. I, p. 349 et 371; cf. Ed. Doutté, Merrâkech, p. 329.

[2] Cameron, A travers l'Afrique, traduction française, p. 440.

[3] P. Loti, Japoneries d'automne, p. 208.

[4] Recherches sur les Egyptiens et les Chinois, 2e partie, section V t. II, p. 180, Berlin, 1773.

[5] A. Lang, Custom and Myth, The Bull-roarer, p. 43.

[6] Catalogue des signes hiéroglyphiques de l'Imprimerie nationale, No 2232.

Mais le sistre n'avait pas que ce rôle bruyant. Bien que d'une origine aussi grossière peut-être que la lyre de Polyphéme, qui était faite d'un crâne de cerf et de cordes[1] il n'en était pas moins le «siège d'un esprit»,[2] de même que la citrouille américaine, la calebasse parlante, ou le tambour dieu du haut Zambèze.[3] Honoré d'un culte,[4] et considéré encore comme trés puissant aux basses époques,

per tua sistra precor,[5]

il pouvait frapper d'aveuglement,

Isis et irato feriat mea lumina sistro,[6]

il s'était changé en hirondelle,[7] il favorisait l'amour ou la conception, et le papyrus démotique de la chasse et du chacal dit à ce propos, assez obscurément il est vrai: «Sa main (la main du dieu) est un remède quand on la met sur le ventre de Bast. Elle est celle-ci à face de vautour par devant, à face de sistre *(sesesh)*, (c'est-à-dire de vache Hathor) par derrière, alors que son aile les emporte. Lui, il invoque le vautour femelle — la mère qui vivifie. Il invoque le sistre *(sesesh)* pour obtenir *vulvam accipientem membrum virile.* Il la place sur le sistre *sekhen,* pour calmer la déesse par lui».[8]

Le sistre portait, aux Pyramides, le nom d'Esprit, ou de «ce qui contient un Esprit» et le mort s'assimilait à cette sorte de fétiche ou d'être surnaturel:

[9] «le Sistre-Esprit à deux

[1] Lucien, Dialogues marins, I, 4; cf. Denkmaeler, III, pl. 106.

[2] A. Réville. Les Religions des peuples non civilisés, I, p. 371; cf. id., p. 343 et 393.

[3] Jacottet, 3e partie, p. 160–162, Etude sur les langues du Haut-Zambèze.

[4] Spiegelberg, Recueil de Travaux, XXV, Der Stabkultus, p. 187.

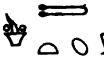
[5] Ovide, Amores, l. II, 13.

[6] Juvénal, XIII, vers 93.

[7] Minutius Felix, Octavius, 21.

[8] E. Revillout, Revue égyptologique, XI, 1904, p. 52.

[9] Pepi I, 267–268, et Merenra, 480.

faces jumelles», c'est-à-dire ayant une tête de chaque côté, Isis et Nephthys. comme le croyait Plutarque,[1] ou bien deux Hathors. Hathor elle-même avait le surnom de *Ba-t*, par exemple dans le vingt-deuxième nome, d'après les textes d'Edfou,  , et de Dendérah, .[2] Cette lecture *bat* du sistre se retrouve probablement dans un des noms, assez connu, de l'objet, .[3]

Il existait au moyen Empire des Chefs de Bat, dont l'un figure, avec trois autres officiants, dans le cérémonial de

la barque funéraire: c'est le .[4] Les Chefs de Bat se retrouvent antérieurement, selon toute vrai semblance, dans le titre de ,[5] appartenant à de grands personnages. L'un d'eux est mentionné ainsi aux Mastabas

[1] Traité d'Isis et d'Osiris, 63.

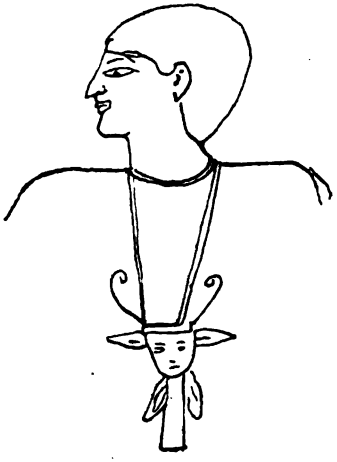
[2] J. DE ROUGÉ, Revue Archéologique, 1874, II, p. 286; Dendérah, I, pl. 25, l. 14, et pl. 72; BRUGSCH, Dictionnaire géographique, p. 385.

[3] Dendérah, III, pl. 42 o et 39 k.

[4] Horhotep, 455.

[5] J. DE ROUGÉ, Inscriptions hiéroglyphiques, pl 65, Denkmaeler, II, pl. 31; PIERRET, Etudes égyptologiques, VIII, p. 80 et 130, CHAMPOLLION, Notices, II, p. 434; cf. Denkmaeler, II, pl. 46.

de Mariette: «costume riche avec », et »sur la poitrine se trouve le titre »:[1] un grand dignitaire figure dans le même ouvrage tenant par le haut le sistre archaïque,[2] sistre qu'un autre dignitaire de la douzième dynastie a pendu au cou,[3] sans doute en signe de sacerdoce, comme jadis la calebasse dans l'Amérique centrale.[4]



La forme qu'a le sistre porté par le personnage des Mastabas persista assez pour reparaître (sans les cornes)[5] dans la main de Néron;[6] elle se rapproche beaucoup de celle que l'objet a d'ordinaire sur les monuments de la bonne époque, : la tête d'Hathor supportant un édicule qui con-

[1] Mastabas, p. 567.

[2] Id., p. 465—467.

[3] J. DE ROUGÉ, Inscriptions hiéroglyphiques, pl. 304.

[4] A. RÉVILLE, Les Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou, p. 245.

[5] Cf. Denkmaeler, III, pl. 5 a, l. 3, pl. 137, et 277 c, l. 3.

[6] Denkmaeler, IV, pl. 79 a.

tient le plus souvent un uræus disqué,[1] quelquefois deux,[2] ou une image de déesse ou un disque avec les cornes d'Hathor,[3] et qu'accompagne rarement un roi ou un épervier disqué.[4] L'uræus est une déesse, et comme on le rencontre dans le sistre avec les cornes d'Hathor, par exemple à Dendérah,[5] c'est une Hathor, la grande Sibylle égyptienne dont le dédoublement en *sept,* les sept Hathors du destin, paraît indiquer quelque relation sémitique.

Dans une variante abréviative très fréquente, l'édicule manque, et les tringles pour les anneaux sont visibles, .[6] Ce type est le plus usité, avec celui qui comporte l'édicule, : quand on les employait ensemble, le second se tenait dans la main droite et le premier dans la gauche.[7] Dans d'autres variantes, la tête d'Hathor sous l'édicule a deux tresses pendantes[8] qui rappellent la coiffure libyenne des Mashouash.[9]

Les cornes d'Hathor, qui peuvent rappeler parfois celles de la gazelle,[10] caractérisent une race bovine de l'Ethiopie,[11] et figurent aux enseignes archaïques des barques, à côté de combinaisons rappelant l'*aat,* comme on l'a vu plus haut.[12] Le sistre lui même, on tout au moins son principe, la tête

---

[1] Dendérah, Supplément, pl. H d, id., III, pl. 60; Denkmaeler, III, 285, 192 c, IV, 14 b et e, 53 a; NAVILLE, Bubastis, pl. 45 A; etc.

[2] Denkmaeler, III, pl. 246.

[3] Dendérah, III, pl. 42 o, et 59 m.

[4] Dendérah, III, pl. 41—42, et Denkmaeler, IV, pl. 53 a; et CHAMPOLLION, Notices, I, p. 184.

[5] Dendérah, Supplément, pl H d.

[6] FLINDERS PETRIE, Abydos, II, pl. 39.

[7] Denkmaeler, IV, pl. 40 c.

[8] Denkmaeler, III, pl. 192 c, IV, pl. 52 b, 54 b, 60 a; etc.

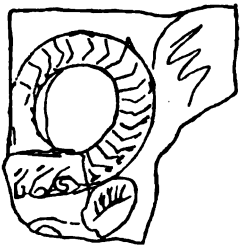
[9] FLINDERS PETRIE et QUIBELL, Naqada and Ballas, p. 46.

[10] LORET, Revue égyptologiquc, X, p. 99.

[11] Denkmaeler, V, pl. 51; cf. QUIBELL, Hierakonpolis, I, pl. 29, et II, pl. 28.

[12] FLINDERS PETRIE, Diospolis parva, p. 26 et pl. IV.

d'Hathor à oreilles de vache, et à cornes presque toujours (mais pas toujours),[1] recourbées comme celle de la couronne basse , apparaît dès le début de l'empire pharaonique. Un fragment de vase en ivoire, de la première dynastie, porte gravée une tête bovine ou hathorienne dont une corne et une oreille subsistent:



Quatre têtes hathoriennes du même genre figurent sur la grande palette du roi Narmer,[3] et deux autres sur un ivoire de la tombe du roi Azab:

[1] Proceedings, juin 1885, p. 186.

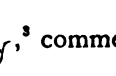
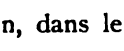
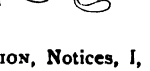
[2] FLINDERS PETRIE, The Royal Tombs, II, pl. 6 et p. 24.

[3] QUIBELL, Hierakonpolis, I, pl. 29, et FLINDERS PETRIE, a History of Egypt, I, p. 20.

[4] FLINDERS PETRIE, The Royal Tombs, I, p. 25, pl. 11 et 27.

Ces têtes, sur un petit monument du temps de Pepi II, à Coptos, alternent avec des Tat (le sistre pouvant se combiner comme en ce cas avec le Ti, et comme en d'autres avec le Tat lui-même),[1] pour former la frise d'une scène d'adoration :[2]

Elles ont là, déjà, la forme du sistre archaïque, avec manche, tel qu'on le voit dans le titre de *Hek Bat*, et dans certaines variantes déjà citées de Dendérah, où il remplace le sistre ordinaire.

Il ne sera pas superflu de noter au sujet du titre de *Hek Bat*, qu'Hathor était  ,[3] comme Isis ;[4] qu'en outre, comme ces personnages asiatiques dits «chefs des deux cornes»,[5] le jeune dieu Ahi, fils d'Hathor, figuré avec le sistre sous la sixième dynastie,[6] a été représenté tenant au lieu du sistre les deux cornes sur un bâton ;[7] et que le même dieu était  .[8] Enfin, dans le titre dont il s'agit, la lecture *ba-t* du sistre n'est évidemment qu'une variante, car on trouve Hathor dite aussi  .[9]

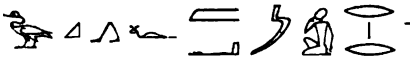
---

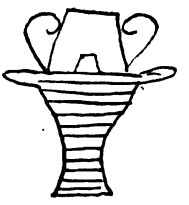
[1] Denkmaeler, III, pl. 110 a, et CHAMPOLLION, Notices, I, p. 698.
[2] FLINDERS PETRIE, Koptos, p. 4 et pl. V, 7.
[3] Dendérah, I, pl. 28 c.
[4] Id., III, pl. 43.
[5] BABELON, Histoire ancienne de l'Orient, t. V, Assyrie et Chaldée, p. 49.
[6] Dendérah, III, pl. 39 K.
[7] BRUGSCH, Matériaux pour servir à l'histoire du calendrier, pl. 7.
[8] Dendérah, II, pl. 68.
[9] DE ROCHEMONTEIX, Edfou, I, p. 271.

2. — La face du disque.

La tête hathorienne ne resta pas un simple sistre, mais, par une sorte de marche ascendante, elle prit un caractère emblématique, comme la tête de bœuf. On retrouvera là, non sans des différences dont l'explication sera proposée plus loin, quelque chose des honneurs rendus et des allégories attribuées au bucrâne, soit après la mort naturelle, soit après l'immolation rituelle de l'animal.

Mise en relation avec le lever et le coucher du soleil, la tête hathorienne n'a pas été seulement le support de l'astre, ,[1] comme le bucrâne, qui n'est presque jamais devenu une tête d'homme,[2] soit dit en passant: elle a été aussi le plus souvent, et par une sorte de fusion presque complète, la face ou la lumière du soleil, «dame du disque»,[3] et «déesse-or étincelant au front de son créateur».[4]

Dans une scène de l'Hadès, à la deuxième heure de l'Amtuat, le coucher du soleil englouti par la porte infernale,  , est figuré de la manière suivante, d'après le tombeau de Séti Ier, celui de Ramsès VI, le sarcophage de Nectanébo,[5] etc.: la face voilée d'Hathor, en forme de sistre,



[1] Dendérah, I, pl. 25, l. 13.

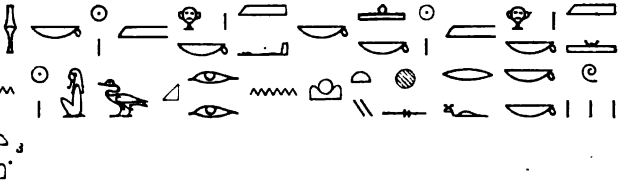
[2] Cf. GOLÉNISCHEFF, Ermitage impérial. Inventaire de la collection égyptienne, p. 229.

[3] Dendérah, I, pl. 25, l. 3 et 12.

[4] DÜMICHEN, Zeitschrift, 1872, p. 35.

[5] Description de l'Egypte, Atlas, V, pl. 40.

s'en va dans une barque vers l'extrémité orientale de l'enfer, entourée par deux autres nefs dont l'une contient la tête osirienne sur le crocodile,[1] et l'autre,[2] le disque de la lune. Cette face voilée, c'est la lumière disparue.

Par contre, au sarcophage de Séti Ier, dans le second livre de l'Amtuat, l'aurore est annoncée par la venue d'une face dévoilée, qui se dirige vers le Soleil dans une petite barque, sur un uræus transporté avec elle par la barque. Les remorqueurs du Soleil saluent l'arrivée de cette tête, , «la Face du disque», en disant; «Sois en possession, ô Soleil, de ta face, ta vraie face. Unis-toi, ô Soleil, à ta vraie face. Que la face du Soleil se dévoile et que les deux yeux de Khuti y entrent, dissipant les ténèbres de l'Ament», 

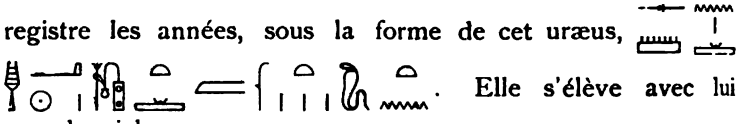
Trois personnages portant des étoiles saisissent la corde de la barque où est la face, pour l'amener à la bari solaire. Cette barque de la face est suivie par un serpent ailé, dressé, et appelé, comme parfois le sistre,[4] *Semi(-t)*, «la Conductrice», puis par le dieu *Besi*, versant, du feu sur un bucrâne affiché avec un couteau en bas, enfin, par un uræus debout ayant deux têtes humaines, *Ankhi(-t)*, «la Vivante»: «Ceux qui sont dans ce tableau acclament avec leurs étoiles. Ils tirent la corde d'avant de la barque. Ils font entrer dans le ciel cette face du Soleil, , qui vogue et cingle sous la terre,

[1] Cf. Amtuat, septième heure.

[2] Cf. Recueil de Travaux, IV, p. 143, MASPERO, Rapport sur une mission en Italie, Stèle de Turin n° 284.

[3] BONOMI et SHARPE, The Alabaster Sarcophagus of Oimeneptah I, pl. XI, B, cf. CHAMPOLLION, Notices, II, p. 532 et 534.

[4] Dendérah, I, pl. 26, l. 2, III, pl. 19 o, et pl. 43, IV, pl. 9: etc

saluant ceux qui sont dans l'enfer. — Elle (*Semit*) se lève pour le Soleil. Elle guide ce dieu dans l'enfer vers l'horizon de l'Orient. — Celui-ci (*Besi*) se lève pour le Soleil. Il verse le feu sur le bucrâne , et le couteau, ,[1] apparaît, qui est dans la main du guerrier. — Celle-ci (la Vivante) est de la suite de ce dieu. Elle se lève pour le Soleil. C'est elle qui fixe la durée du temps; et qui enregistre les années, sous la forme de cet uræus,  . Elle s'élève avec lui vers le ciel».

C'est bien la face d'Hathor qui figure dans cette conception, puisque la face voilée de la deuxième heure nocturne, son pendant, est hathorienne. La tête d'Hathor dans le disque posé sur l'horizon, compose une scène qui est assez connue et usitée pour faire partie du type hiéroglyphique de l'Imprimerie nationale:

[2]

(A Dendérah,[3] le ciel du même groupe est étoilé).

Ce groupe avait pour équivalents Hathor en oiseau-âme dans le disque sur l'horizon, entre les emblèmes de l'Orient et de l'Occident;[4] ou la tête et l'horizon, sans le disque, et sous Nut absorbant et enfantant le soleil qui rayonne à sa naissance;[5] ou la tête posée sur le disque, sans l'horizon, et tirée de chaque côté par deux personnages au moyen

[1] Cf. CHAMPOLLION, Notices, II, p. 534 et 594, 596.

[2] Catalogue du type hiéroglyphique de l'Imprimerie nationale, seconde édition, 1873, I, 78; cf. Todtenbuch, ch. 68, l. 6, et MASPERO, Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique, I, p. 79.

[3] CHAMPOLLION, Notices. II, p. 299.

[4] MARIETTE, Dendérah, I, pl. 37 c.

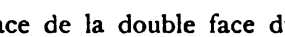
[5] Id., Supplément, pl. C.

d'un serpent en guise de corde,[1] la corde du temps selon les allégories égyptiennes.

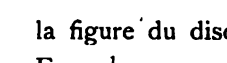
L'idée qu' Hathor est la face solaire ou la lumière solaire domine au temple de Dendérah, consacré à la déesse, qui reçoit là de nombreuses qualifications ayant un sens très caractérisé. En voici quelques unes prises un peu au hasard: L'Etincelante,[2] la Dame de la lumière,[3] la Lumière,[4] La Grande de la flamme,[5] la Flamme,[6] Celle qui étincelle d'or,[7] l'Or;[8]

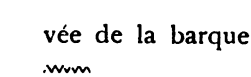
La Chevelure, , du Soleil à Dendérah[9] l'Œil de Ra,[10] l'Œil droit de Ra l'œil de Tum et d'Horus[11] (comme Bast[12] et Sekhet qui étaient, l'une l'œil d'Horus, l'autre l'œil de Ra),[13] la Dame des deux yeux sacrés;[14]

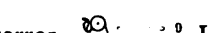
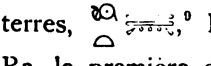
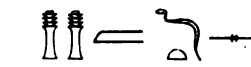
Celle qui se disquifie en disque,[15] la déesse Disque, la tête du Disque, ,[16] la Dame du disque;[17]

La Dame des deux faces du Soleil, ,[18] et même des quatre faces,[19] la Face de la double face du Soleil,  ,[20] Celle au front de laquelle on voit la

[1] CHAMPOLLION, Notices, II, p. 603,
[2] Dendérah, I, pl. 25, l. 8.
[3] Id., l 3.
[4] Id., l. 6 et 7.
[5] Id., l. 6.
[6] Id., l. 14.
[7] Id., I, pl. 25, l. 7 et IV, pl. 24.
[8] Id., I, pl. 25, l 13 et 14; cf. IV, pl. 25 a.
[9] Id., I, pl. 16 a et 26 f.
[10] Id., pl. 26 d.
[11] Id., pl. 25, l. 12.
[12] Cf. Id., pl. 26 k.
[13] Id.. I, pl. 25, l. 5 et 7.
[14] Id., l. 3; cf. l. 12.
[15] Cf. CHABAS, Le Papyrus magique Harris, pl. IV, l. 5.
[16] Dendérah, I, pl. 25, l. 8.
[17] Id., pl. 25, l. 5 et 12.
[18] Id., pl. 25 l et m, pl. 26 l, k et g; etc.
[19] Id., pl. 26 n.
[20] Id., pl. 26 n.

la figure du disque  , la Belle Face;[1]

Celle qui brille à l'Orient,[2] la Dame des deux barques solaires du jour et de la nuit, la Sekti et la Maat,[3] Celle dont Nut est le bassin, ,[4] Hathor en sa barque du Soleil naissant, ,[5] allusion à l'arrivée de la barque contenant la face du Soleil,  [6] «la face d'or à l'avant de la barque», d'après un texte du Louvre.

La fête de la déesse, au premier jour de l'an, s'appelait «sa réunion avec son père», le Soleil, ,[7] et ses rayons fraternisaient alors «avec les rayons du (dieu) Resplendissant, en ce beau jour de la naissance du disque. A cette «déesse de l'horizon, étincelante à l'horizon»,[8] La Soleil des deux terres,  ,[9] La Soleil,  , dame du disque, la fille de Ra, la première des filles de Ra,[10] «la déesse-Or,[11] s'unissant aux rayons de son père installé dans son corps à elle»,  ,[12] on disait alors:

«Les dieux sont en joie, en joie, comme le Soleil, au premier jour de l'an, quand tu parais au dessus de ton temple,

---

[1] Dendérah, I, pl. 26 h et pl. 25, l. 10 et 11.

[2] Id., pl. 26 i.

[3] Id.

[4] Id., pl. 25, l. 14; cf. MARIETTE, Abydos, I, p. 36; BONOMI et SHARPE The Alabaster Sarcophagus, pl. 7 B; CHAMPOLLION, Notices, I, p. 730; etc

[5] Dendérah, I, pl. 25 d.

[6] PIERRET, Etudes égyptologiques, fascicule VIII, p. 64.

[7] Dendérah, I, pl. 62 f, IV, pl. 2 et 9; etc.

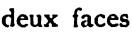
[8] Id., IV, pl. 18.

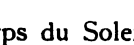
[9] Id., I, pl. 26 b.

[10] Id., IV, pl. 25.

[11] Id., pl. 12.

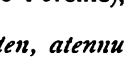
[12] Id., pl. 19.

à la tête de tes dieux; ton père se réjouit de te voir, quand tu te réunis au rayonnement de Khuti à l'horizon, que ses splendeurs pénétrent ta face, que fraternise la pupille de l'œil sacré avec l'œil droit (du Soleil), et l'œil divin avec son divin génie dans la Ville des deux faces»,  (la face voilée et la face dévoilée, peut-être, et aussi les deux faces du sistre, nom de Dendérah et d'Héliopolis,[1] très souvent écrit ,[2] d'autant qu'Hathor était la Dame de la face de Ra, .[3] «Joie au ciel, réjouissance à l'horizon, car l'Œil droit du Soleil fraternise avec le rayonnement du disque».[4]

Nut était censée dire aussi à la déesse: «Je protège ton corps comme double corps du Soleil,  , toi qui es née du sein de Nut».[5]

Le premier d'Athyr, jour d'une fête d'Hathor en ce mois qui lui était consacré, elle était «en Ra», c'est-à-dire dans le Soleil ou à l'état de Soleil,[6] et la description du nome Tentyrite exprime la même idée en l'inversant, dans l'énumération des nomes à Edfou:

«Quand Ra est dans la barque à l'état d'Hathor, la grande déesse, , il y a des réjouissances à Dendérah»,[7] .

L'abstinence recommandée dans le même nome était, par un jeu de mots significatif, celle du membre dit *aten, atennu* (nom sémitique de l'oreille), allusion très probable au nom du disque solaire, *aten, atennu:* 

[1] Cf. Dendérah, III, pl. 29 b, et IV, pl. 5; Daressy, Recueil, XXVII, p. 191; etc.

[2] De Rochemonteix, Edfou, I, p. 192, 520, 587; etc.

[3] Dendérah, II, pl. 69.

[4] Id., pl. 11.

[5] Id., pl. 29.

[6] Chabas, Le Calendrier des jours fastes et néfastes, p. 45.

[7] J. de Rougé, Edfou, pl. 139.

, «son tabou est ceci, le membre *atennu* dans la ville».[1]

C'était une idée très accréditée que celle de la fusion d'Hathor avec le Soleil, ou, en d'autres termes, que celle de la réunion du soleil nocturne avec la lumière diurne. La chose n'allait pas toujours, dans les textes, sans quelque amphibologie; Hathor était considérée tantôt comme la lumière revenant au disque, tantôt comme le disque lui-même revenant au Soleil, en Hathor qui retrouvait ses esprits, *Kem bau-es*.[2] Mais le sens général n'en reste pas moins clair: quand Ra et Hathor se réjoignent, c'est le soleil qui redevient lumineux d'où l'assimilation de la déesse avec l'or, «l'or, liquide de Ra»,[3] le métal solaire par excellence pour les Egyptiens,[4] comme chez les alchimistes;[5] «l'Or Roy des métaux, est enfant du soleil».[6]

Cette conception était aussi ancienne que répandue.

M. Flinders Petrie a publié, comme objets imités de l'égyptien, des boutons en ivoire, cornaline et stéatite, qui datent du temps de la sixième dynastie. Sur quelques uns figure la tête d'Hathor flanquée de deux uræus: dans un cas, elle est au dessus de la barque (solaire),

[1] J. DE ROUGÉ, Edfou, pl. 139.

[2] Dendérah, I, pl. 25, l. 13.

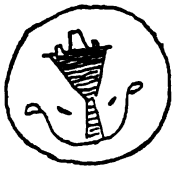
[3] MORET, Recueil de Travaux, XXIII, p. 28, Le titre "Horus d'or" dans le protocole pharaonique.

[4] E. AMÉLINEAU, Essai sur le Gnosticisme égyptien, p. 144; et Textes relatifs au mythe d'Horus, pl. 22, l. 7.

[5] REINAND, Monuments musulmans du cabinet du duc de Blacas, t. II, p. 256 et 377.

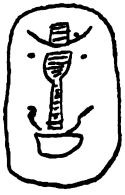
[6] Métallurgie ou l'art de tirer et de purifier les Métaux, traduit de l'espagnol d'Alphonse Barba, Paris 1751, t. II, p. 83.

dans un autre cas elle est voilée, comme à la deuxième heure de l'Amtuat,


[1]

Si ce sont là des copies de dessins égyptiens ayant passé par la Crête, comme le croit M. Flinders Petrie, alors les originaux, qui sont forcément antérieurs, peuvent l'être de beaucoup.

Le même savant a publié encore des scarabées plus récents, de Gurob, qui reproduisent le même type, c'est-à-dire la tête d'Hathor avec les deux uræus le plus souvent (ceux-ci sont disqués sur un scarabée analogue, de Kahun):[2]


N° 75.

[3]
N° 79.

Une fois, n° 82, la tête hathorienne voilée est posée sur le dos d'un animal que ressemble à l'hippopotame, un des suppôts de Typhon;[4] une autre fois, non voilée, comme sur plusieurs scarabées de la collection Ward[5] et de Kahun,[6] elle est au dessus de la barque à deux têtes humaines pour

[1] Methods and aims in Archæology, p. 162, figure 62.

[2] FLINDERS PETRIE, Kahun, Gurob and Hawara, pl. X, 79.

[3] Illahun, Kahun and Gurob, pl. 23; cf. Collection Ward, Proceedings, février 1901, pl. 13 et 14.

[4] Cf. Proceedings, Janvier 1902, p. 27 et 28.

[5] Id., février 1901, pl. 13 et 14, Nos 431 et 440.

[6] Kahun, Gurob and Hawara, pl. X, n° 79.

proue et poupe,[1] mais elle est accompagnée là de palmes au lieu d'uræus.[2]

Dans tous ces exemples, la tête d'Hathor fait visiblement fonction de disque, avec ses deux uræus ou sa barque.

On voit que la tête solaire de la déesse a un sens autre que celui de la tête de bœuf sacrifiée ou tout au moins affichée, ce qui ne veut pas dire que leur point de départ, comme fétiches chassant les mauvaises influences, ait dû être forcément différent.

Toutefois, les origines du sistre sont peut-être plus complexes, car son rôle est devenu tellement supérieur à celui du bucrâne qu'il peut y avoir eu à cela une cause spéciale, indépendamment des honneurs rendus à la vache, devenue la mère du Soleil en bien des cas. Quelle cause alors? Peut-être, si Hathor dame des deux côtés de la mer Rouge,[3] est venue de l'étranger, un très ancien syncrétisme entre le culte de l'Astarté sémitique et celui de la vache indigène, comme dans ce buste bicéphale des basses époques, à face isiaque (ou osiriaque) et à face bovine, qui se trouve aujourd'hui à la villa Hadriani.[4] C'est ainsi qu'Horus prenait des cornes de taureau ou une queue de crocodile, quand il s'assimilait quelque autre type sacré. Assurément les religions sémitiques n'ont pas ignoré non plus l'espèce bovine, à preuve les colosses gardiens des temples, taureaux à face humaine;[5] les monstres hostiles ou favorables de certaines légendes, comme l'adversaire d'Eabani et le fils de Zou; Moloch, prototype du Minos crétois; le dieu syrien Hadad;[6] le veau d'or imité pro-

[1] Cf. CHAMPOLLION, Notices, II, p. 570 et 571.

[2] Illahun, Kahun and Gurob, pl. 23, nº 63.

[3] Dendérah, I, pl. 45.

[4] PIERRE GUSMAN, La Villa impériale de Tibur (Villa Hadriani), p. 316, figure 579.

[5] Cf. SAYCE, Proceedings, Janvier 1903, p. 62.

[6] Cf. Revue archéologique, 1904, Juillet—décembre, p 230, RENÉ DUSSAUD, Notes de mythologie syrienne, Lion et Taureau.

bablement d'Apis, etc.; mais rien dans tout ceci ne rappelle le sistre ou le bucrâne.

Une autre question d'origine, plus générale, se pose encore ici, sur le fait de savoir si l'emploi du bucrâne en Egypte, tel qu'il ressort de ce qu'on vient de lire, est spécialement africain. D'après M. Flinders Petrie, l'affichage du bucrâne caractériserait une race libyenne ayant occupé l'Egypte à l'époque préhistorique, et dont le plus ancien amulette était le bucrâne. Cette race, reparue de la treizième à la dix-septième dynastie, aurait introduit ou conservé la coutume des bucrânes peints, surtout à Diospolis parva qui se trouve, par une curieuse coïncidence, avoir été la ville du sistre, une des formes archaïques de la représentation du bucrâne.

M. Flinders Petrie pourrait invoquer encore, à l'appui de sa thèse, l'attribution toute spéciale du bucrâne à Khem, dieu africain, et à la capitale du Fayoum, pays plutôt libyen. Il suivrait de là une nouvelle confirmation de l'idée, assez répandue aujourd'hui, que la civilisation égyptienne reposerait sur un *substratum* indigène dont les traces, antérieures aux apports sémitiques, deviendraient de plus en plus apparentes, à mesure que les fouilles mettent au jour de nouveaux matériaux. L'avenir nous apprendra ce qu'il peut y avoir de plus ou moins fondé dans cette opinion.

Alger, 28 avril 1906.

Ancient Records of Egypt

Historical Documents from the Earliest times to the persian conquest

by

James Henry Breasted.

Vol. I. The first to the seventeenth dynasties. *Chicago The University of Chicago Press* 1906. 4°. LIII. 344 p.

Sous ce titre, M. Breasted nous donne aujourdhui le premier volume d'un répertoire, aussi complet que possible, de tous les textes égyptiens, inscriptions ou papyrus, ayant un caractère de document historique, depuis les plus anciens actuellement connus jusqu'aux derniers Psammétiques. L'ouvrage complet aura quatre volumes. Celui qui nous occupe ici commence par la célèbre »Pierre de Palerme», pour la première fois l'objet d'une traduction complète et présentée d'affilée; il s'arrête sur la fin du premier empire thébain. Chacun des documents est placé dans la section qui comprend tous les textes rédigés sous un même règne pharaonique. La bibliographie et les indications de provenances sont données en note. Le texte lui-même est précédé d'une notice résumant le sens et le contenu généraux. C'est, publié en langue anglaise, un répertoire conçu sur le modèle des *Urkunden* de Berlin qui présentaient, eux, la série des documents en égyptien, et s'adressaient naturellement aux seuls égyptologues. Le répertoire de M. B. rend accessible à tous les historiens les recherches directes aux sources égyptiennes. Il n'est pas exagéré de dire que jusqu'à présent, ces recherches leur étaient à peu près impossibles, du moment qu'ils voulaient faire des travaux scientifiques; l'essentiel manquait: la possibilité d'étudier le texte lui-même, ou son équivalent exact.

À l'heure qu'il est encore, en effet, ni ceux qui ne font pas d'égyptologie de métier ni ceux qui ne peuvent lire l'écriture

hiéroglyphique ne sauraient consulter de première main les monuments historiques de la vallée du Nil. Ils doivent se contenter des extraits ou des adaptations que leur présentent les histoires ou les traités. Y aurait-il même, en notes, les références aux sources, qu'il leur faudrait aller les rechercher en plus de cent volumes ou recueils techniques; et ils ont grand'chance, arrivés là, de trouver la moitié des textes simplement reproduits sans traduction. Bon nombre de ces documents, par surcroît, traduits ou non, n'ont encore été publiés que dans des volumes peu répandus en dehors des bibliothèques égyptologiques, tels les volumes de l'*Egypt Exploration Fund*, de *l'Archæological Survey*, de l'*Egyptian Research Account*, des *Annales;* et ils échappent, pour ainsi dire, aux investigations de ceux qui ne font pas de l'égyptologie professionnelle. Nous le voyons bien dans nos Universités, lorsque nos auditeurs ou nos étudiants veulent entreprendre quelque travail où l'histoire d'Egypte est mêlée; et c'est une des choses qui nous ont manqué le plus, pour répandre notre enseignement, qu'un répertoire où serait traduite, en une langue européenne, la série des textes historiques les plus importants, classés par ordre de date, et munis en tête d'un bref commentaire sur la provenance et le contenu sommaire. C'est le premier volume d'un recueil de ce genre que présente aujourdhui M. Breasted. Il lui a fallu, préalablement, réviser un à un les estampages, les copies ou les originaux de chacun des textes, peser les restitutions ou les traductions, et en bien des cas, proposer, le premier, le sens du texte égyptien. L'accueil qui lui sera fait l'assurera bien vite que ce travail sera aussi utile à tous qu'il lui a coûté de peine à lui-même.

Les sources ont été soigneusement et exactement indiquées, et la bibliographie de chaque document n'a rien négligé, en général, de ce qui était essentiel à mentionner. S'il y avait cependant quelque restriction à faire, ce serait surtout sur la partie française des références. Elle est insuffisante lorsqu'elle ne mentionne pas le beau mémoire de Maspero [1] sur l'inscription d'Amten, et sa traduction de la stèle de Coptos [2] ou lorsqu'elle cite, comme un simple »addendum» bibliographique, à propos des contrats de Siout, les *Etudes de Mythologie et d'Archéologie*, alors qu'en fait on y trouve la seule traduction définitive de ces textes difficiles. [3]

Quant à ce qui est des textes pris en eux-mêmes, je m'attendais à retrouver, dans la publication de M. B., les défauts presque constants de ces sortes de recueils: d'abord l'indigence des documents réellement nouveaux; le lot fatal des

[1] MASPERO, Etudes Egyptiennes, t. I, *La carrière de deux fonctionnaires.*
[2] MASPERO, *Coptos d'Egypte*, dans les *Débats* du 2 Octobre 1896.
[3] MASPERO, *Etudes de Myth. et d'Arch. Egyptiennes*, t. I, p. 62—75.

douze à quinze inscriptions qui figurent depuis vingt ans dans les histoires, les manuels et les chrestomathies; puis, sur ce squelette obligatoire des annales égyptiennes, une sorte de derme trop mince, fait de textes rares, brefs et d'intérêt très secondaire; si mince que la carcasse apparaît partout, et que tout l'art du monde n'arrive pas à présenter mieux de l'ancienne Egypte qu'une momie. Cette appréhension s'est vite dissipée à la lecture. On retrouvera naturellement les textes en question; et c'est à bon droit qu'ils figurent dans une recension de ce genre: depuis la biographie d'Amten, celle de Phtahshopsisou et la carrière d'Ouni, jusqu'aux inscriptions d'Amenemhat et aux textes de Tahoutihôtep d'El Bersheh, en passant par les expéditions d'Hirkhouf, les contrats et les guerres des princes de Siout, les héritages et les missions des seigneurs de Benihassan, et les annales du temple d'Ousirtasen I à Héliopolis. Mais même pour ces pièces immuables de la charpente, M. B. n'a pas cru suffisant d'en reproduire les traductions communément reçues; il a voulu revoir les originaux ou leurs estampages et contrôler mot pour mot. De nombreuses et fort utiles améliorations en sont sorties; elles donnent à certains textes, comme l'inscription de Montouhôtep de Halfa (510), les exploits de Si-hathor (599), une physionomie toute nouvelle. La même révision minutieuse a été appliquée à d'autres textes qui forment une classe nouvelle; déjà traduits, mais tout récemment encore, ils ne sont pas encore sortis des publications réservées en fait aux égyptologues de profession; les inscriptions des princes de Deir el Gebrawi, la carrière d'Akhirnofrit d'Abydos, le testament de Nikhônkhou, en sont les meilleurs spécimens à citer. Une troisième série, extrêmement fournie, est constituée par des documents dont la traduction n'avait encore été donnée nulle part et dont on n'avait que la recension égyptienne, révisée dans les *Urkunden de Berlin*. J'aurais aimé en donner un aperçu, en énumérant le contenu d'une douzaine des plus importants; on aurait mieux vu de quelle utilité peut être un tel travail. Je devrai me contenter de renvoyer à une série de numéros: 211—231, 251, 268, 279, 283, 337, 423, 428, 524, 530, 743, 753. On doit néanmoins dire un mot de plus quand il s'agit d'une inscription de l'importance de celle du célèbre Papi Nakhiti (355), dont nous n'avions jamais eu que des adaptations ou des extraits. Mais le document le plus important de cette série, d'un intérêt historique considérable, est le récit des expéditions en Nubie et au Soudan Egyptien de Sabni, prince d'Assouân sous les Memphites de la VIe Dynastie. M. B. a dépensé un travail considérable à établir le texte correct;[1] il pouvait passer en effet pour inédit, tant les copies de Morgan, déjà si médiocres pour toutes les autres tombes,

[1] Sethe l'a donné depuis dans ses Urkunden I, 135—140.

étaient inutilisables pour celle-ci. C'est la première fois que le fameux *Catalogue des Monuments* a affaire à un contrôle scientifique, et il n'apparaît pas qu'il s'en tire plus brillamment [1] que les étonnantes »Recherches sur les Origines de l'Egypte». En résumé, versions améliorées, mises au net, et fort commodément réunies des textes déjà publiés et traduits; traduction de nombreux textes édités seulement pour l'original égyptien; publication de textes entièrement inédits, tel est le résultat atteint, pour le plus grand bénéfice de la connaissance de l'Egypte ancienne, par ce premier volume.

Les avantages si manifestes d'éditions conçues sur ce plan ont nécessairement, comme contre partie, des inconvénients inévitables. Les textes, pour être compréhensibles, appellent en maint passage mutilé des restitutions dont le bien fondé échappe à toute vérification, et quelques unes, relevées çà et là, m'ont paru bien hardies (nos 258 ff. p. 118; nos 212 p. 95, l. 12 etc.; je ne cite que des exemples au hasard et non une liste dressée par ordre). En second lieu, les divisions et intitulés qui découpent le texte sont toujours des coupures arbitraires que nous introduisons dans un texte et qui supposent ce véritable postulat: le traducteur sait et possède la raison d'être intime du document, la marche du raisonnement ou de l'exposé, l'enchaînement parfait et les ressorts de la pensée dont le texte n'est que l'expression matérielle. C'est souvent bien risqué, et mieux vaudrait s'en tenir à des traductions d'affilée, quitte à en éclaircir l'aspect optique par des alinéas. Encore que ce dernier moyen soit déjà un premier pas vers les inconvénients que je signale, il faut bien, en effet, faire quelque chose pour rendre ces textes lisibles au lecteur européen. Mais les intitulés et les rubriques explicatives ont tous les inconvénients qu'on leur a si justement reprochés pour les textes sacrés. Et c'est ainsi qu'à premier examen, les divisions adoptées pour les célèbres »contrats de Siout» ne me satisfont pas. J'en proposerais de nouvelles, qui sans doute ne correspondraient pas non plus à l'idée que s'en font d'autres égyptologues; en sorte que le mieux serait de ne pas préjuger des divisions rationnelles d'un texte, mais bien de l'exposer tout uniment.

Un très sérieux inconvénient est encore la rigidité beaucoup trop absolue des cases chronologiques entre lesquelles ont été répartis tous les documents sans exception. Il n'était pas nécessaire de faire des divisions historiques par règne de véritables cloisons étanches, au point de sérier, par exemple, une biographie comme celle d'Ouni en trois chapitres, sous prétexte que les faits relatés se sont passés sous trois règnes différents. Si ce principe avait été adopté partout, il aurait fallu, à ce compte, couper en huit chapitres les dix lignes de la stèle

[1] voir ce qui en est dit p. 150, 206, 278.

de Phtahshopsisou (240). Au reste, cette répartition des documents d'après les noms de rois qu'ils contiennent, a toujours de sérieux défauts, dès qu'elle devient une règle inflexible; autant au moins qu'elle présente d'avantages, quand on l'emploie comme ligne de conduite générale, et sans trop insister. J'en signalerai ici les plus frappants. L'un consiste à attribuer les apocryphes au règne même qu'ils mentionnent; ainsi la stèle du Sphinx, que tout le monde est d'accord à ramener à la XXVe Dynastie, se trouve mise sous Khoufou de la IVe, alors que ni la rédaction (je ne parle même pas de l'épigraphie) ni les idées, probablement, ne correspondent à un document memphite. Et si on adopte ce mode de classement, il faudrait être complet et mettre au règne de Zozirri de la IIIe Dynastie, par exemple, la stèle de la famine, que je ne vois pourtant nulle part en ce recueil. En second lieu, les attributions légendaires d'un morceau littéraire, réligieux ou moral, à un roi déterminé présentent un égal inconvénient, si on les attache serré, sans les laisser flotter, au règne de leur auteur prétendu. Si on classe sous Amenemhat Ier par exemple, ses prétendues »Instructions» il faut aussi mettre au règne de *Nibkaôurî* le conte du *Paysan Eloquent,* puisqu'il y est fait mentions de ce prince et de ses qualités de bon roi; il faut y mettre aussi toutes les compositions, de quelque nature qu'elles soient, romans ou hymnes, où apparaît un nom royal. À côté de cela, on se trouvera entraîné à interrompre des morceaux de l'importance et de l'unité du roman épique de Sinouit, comme l'a fait M. B., sous prétexte que la partie *historique* est achevée à telle ligne déterminée du récit. En revanche (et c'est peut-être là surtout qu'il faudrait prendre garde), l'absence de nom royal suffira pour faire écarter de ce *corpus* les textes qui, tout en ne mentionnant, en effet, aucun Pharaon déterminé, relatent cependant un état de choses qu'il est indispensable de connaître, si l'on veut se faire idée de telle ou telle période de l'histoire d'Egypte. Il est évident, par exemple, que l'histoire féodale de la Haute Egypte sous les héracléopolitains (ou la fin des Memphites?) ne saurait se passer d'un document comme la stèle de Knoumou-iri-dous de Denderah [1] et cependant elle n'y figure pas, non plus que nombre du même type. M. B. a si bien senti ces inconvénients qu'en plusieurs cas, il n'a pas hésité à sortir de la règle qu'il s'était en quelque sorte imposée. Il a voulu faire place, et il a fort bien fait, à des types d'inscriptions qui ne se rattachaient pourtant à aucune date précise de tel ou tel règne, mais qui donnaient, en série, avec variantes, la rédaction type d'une formule intéressante pour la connaissance des faits sociaux ou religieux de l'Egypte memphite en général. Il a donné, par exemple, une liste de consécrations de tombeaux

[1] Petrie, *Denderah,* pl. XV et texte p. 51.

par les fils des défunts. Mais, en cet ordre de documents, où s'arrêter? et pourquoi ne pas avoir donné également la série type des formules d'exécration ou celle de l'adjuration aux vivants? Et si l'on abordait, comme il l'a fait, les biographies des chefs de travaux royaux, pourquoi a-t-il exclu les panégyriques, et les biographies laudatives, tout aussi riches en renseignements, qui n'étaient pas étiquetées d'un nom royal? Ainsi, pour ne citer qu'une classe entre vingt autres, pourquoi exclure les graffiti du premier empire thébain du Hat-Noubou?[1] Je reconnais volontiers qu'il était bien difficile de limiter rationnellement les textes à réunir en volume, et que M. B. lui-même ne s'est pas dissimulé (préface p. 6) cette difficulté. Si je l'ai signalée, c'est que lui-même nous annonce pour l'avenir d'autres séries de textes sur des sujets analogues, et que je voudrais y voir introduire des classifications plus souples.

L'omission la plus grave est celle des inscriptions trouvées par Petrie à Abydos: le décret de Teti, celui de Nofiririkari, la stèle de Papi 2, la stèle de Nakhti,[2] etc. Ce sont bien là des documents historiques dans toute la force du terme, avec des indications extrêmement importantes pour l'histoire religieuse d'Abydos et pour celle des cultes royaux. Il ne s'agit cette fois ni d'une consécration ni d'un acte secondaire d'administration; et rien n'a pu me faire comprendre les raisons de cette exclusion, qui ne peut être une omission. Ce n'est pas par simple plaisir que je l'ai relevée — de pareilles se trouvent partout fatalement. C'est pour bien établir que le présent volume ne doit pas être tenu pour un répertoire de tout ce que l'égyptologie connait aujourd'hui de la première moitié de l'histoire d'Egypte. C'est un *Thesaurus,* mais ce n'est pas un *Corpus.* Le volume est destiné autant aux lecteurs du monde savant en général qu'aux égyptologues de carrière. Il ne faut pas que les premiers croient que toute notre connaissance des faits tient dans la série de textes qui sont réunis aujourd'hui dans le présent volume.

Il est enfin une question de fonds qu'on ne saurait passer sous silence: c'est celle des noms et des dates. Nulle part plus que sur ces deux points, l'ouvrage de B. n'a subi aussi fortement l'influence de ce que l'on a pu appeler en égyptologie, du nom de son inspirateur, le »sethisme». Il faut que l'on sache bien que les dates présentées ici ne sont pas celles adoptées par toute l'école. Elles n'engagent que ceux qui adoptent les vues de M. Sethe. Le système de compression des années au delà de tout ce qui est vraisemblable apparaîtra assez visiblement

[1] Cf. Griffith, Archæological Survey of Egypt. *El Bersheh*, t. II, p. 47—54.

[2] Petrie, *Abydos*, t. I pl. LVII et t. II pl. XVII—XVIII—XIX.

dans des restitutions comme celles qui font vivre Phtashopisou (n° 256 ff.) sous huit règnes successifs, comme si ce qui subsiste de la partie droite et de la partie gauche de la stèle relatait la biographie d'un même individu. Il est nécessaire aussi de répéter que les Sesostris de la XIIe Dynastie qui ont remplacé ici les vieux Ousirtasen, ne sont que l'expression d'un système de transcription repoussé par beaucoup d'égyptologues. Je ne vois pas l'avantage qu'il y avait à imposer ici, en préjugeant de la question, une lecture qui déroutera les lecteurs profanes. La transcription Senousrit au lieu et place d'Ousirtesen eût déjà présenté des inconvénients (encore qu'elle soit vraisemblable) parce qu'elle aurait troublé inutilement bien des lecteurs non initiés. Beaucoup, sans être égyptologues, avaient assez lu un peu partout la vieille lecture Ousirtesen, depuis le temps de Rougé, pour se familiariser un peu avec tous ces noms égyptiens et les époques qu'ils figuraient. C'est les forcer à rapprendre, risquer de les gêner en leurs recherches. C'est, en tous cas, et pour l'égyptologie, trancher, sans autorités suffisantes, un assez sérieux problème d'histoire. Je ne puis aborder ici la discussion des Sesostris. L'essentiel en a été dit, il y a quelques années, par Maspero.[1] Bien loin de s'arrêter en cette voie, les initiateurs de ces rapprochements entre les noms pharaoniques des textes et ceux des rois du roman gréco-égyptien multiplient leurs assimilations. Ils arriveront tout droit à retrouver l'Azychis d'Herodote et de Diodore; et ce travail, s'il était logiquement mené à bout, devrait retrouver la forme égyptienne de Saurid et de Koftarim. Cette méconnaissance de l'histoire légendaire et de ses procédés de formation suppose, avec elle, une manière si particulière de comprendre l'histoire qu'il ne peut être question de la discuter en vingt lignes. L'essentiel était ici de faire remarquer que la doctrine dont les applications pratiques sont présentées cette fois au grand public n'engage que son auteur, sans être l'expression de ce qui est communément accepté en égyptologie.

Ces réserves faites, — et il fallait bien qu'elles le fussent, non comme des réfutations mais comme des avertissements —, il faut répéter que l'ouvrage est un des plus utiles que l'on puisse publier. J'ai dit au début de cette analyse tous les services qu'il rendrait à ceux qui ne font pas d'égyptologie par profession. Pour nous-mêmes, il est un répertoire aisé à consulter et qui nous épargnera de longues recherches à travers les bibliothèques. Il sera plus indispensable encore à ceux qui exercent en province, et qui n'ont à leur disposition ni les Denkmäler ni le Thesaurus, ni aucun des grands répertoires d'inscriptions des Dümichen, des

[1] Maspero, Journal des Savants 1901 *La geste de Sesostris* p. 593–609 et 665–683.

Mariette et des autres. Même quand la série des *Urkunden* entreprise à Berlin sera complète, la forme dans laquelle M. B. a compris la publication des *Ancient Records* lui gardera toujours l'avantage de pouvoir fournir à l'instant le renseignement cherché. Il voudra donc bien être assuré de notre gratitude, et voir seulement une preuve d'intérêt dans les observations de détail, après tout secondaires, qui viennent d'être présentées ici-même.

George Foucart.

Encore le Sphinx.

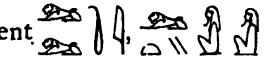
par

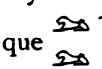
Edouard Naville.

Dans un numéro précédent (vol. V p. 8) parlant du sphinx, je crois avoir établi que son nom hiéroglyphique est et que le nom ne veut pas dire «les deux lions», mais «l'animal qui a la forme d'un lion», ou plutôt «qui a quelque chose du lion». Je voudrais maintenant revenir brièvement sur le sens véritable du nom.

Si l'on a souvent traduit par les deux lions, ou le double lion, c'est que souvent aussi on a vu ce nom interprété par celui de deux divinités, Shu et Tefnut. Il est certain qu'il représente bien Shu et Tefnut, il est inutile de revenir sur ce point. Mais cela ne veut pas dire qu'il faille voir dans deux êtres différents et indépendants l'un de l'autre. Comme l'avait déjà dit Le Page Renouf il s'agit d'un dieu unique qui tient par quelquechose au lion. En voici un autre formé d'une manière analogue:[1] est le dieu à corps de momie et à tête de chat, tandis que est le chat véritable. est un être unique à double nature, et qui est désigné par l'une d'elles, le chat.

[1] Mission archéologique française II pl. XI. — Nav. Litanie du Soleil p. 49.

Il en est absolument de même pour *ruti* le sphinx. C'est un être unique composé de deux natures différentes. Son corps est celui d'une lionne, celui de la déesse Tefnut, sa tête est celle d'un homme barbu, la tête de Shu. Sa personne est formée de deux éléments pris à deux divinités mâle et femelle. Quiconque regarde un sphinx voit Shu et Tefnut réunis en un seul être. Dans la confession négative, à la sixième invocation, où les papyrus thébains donnent  et d'autres variantes, le texte démotique nomme Shu et Tefnut.

Il est clair que très-fréquemment ces dieux sont mentionnés comme des divinités séparées, ayant chacun sa personne; mais ce que je maintiens, c'est que  est cet être mixte, composé de la tête de Shu et du corps de Tefnut, et que nous appelons le sphinx.

Des textes en grand nombre nous apprennent que Shu et Tefnut sont les premiers descendants de Tum, qu'il a tirés de sa propre substance. Rien d'étonnant donc à ce que nous trouvions ces deux êtres réunis comme représentation de Tum lui-même. Nous avons d'autres exemples de cette nature, dans lesquels le créateur ou le père prend pour image ou pour emblème ce qu'il a fait naître lui-même. Ainsi l'une des formes de Ra c'est la scarabée,[1] qui «naît comme celui qui sort de ses membres», comme son propre fils.

Shu et Tefnut formant un sphinx, sont devenus l'une des représentations les plus fréquentes du dieu quand il se montre à l'extérieur. C'était eux qui bordaient les avenues conduisant au temple de Tum.

A côté des sphinx qui sont un emblème religieux, et qui ont une forme conventionnelle toujours la même, il y en a des lions à tête humaine, qui sont des représentations du roi.[2]

---

[1] Litanie du Soleil p. 22.

[2] Transport d'obélisque, planche.

Le dernier volume de Deir el Bahari contiendra une représentation de la reine, malheureusement fort mutilée, où sous la forme d'un lion à tête d'homme, elle déchire de ses griffes ses ennemis renversés sous elle, comme le fait Horus dans le tableau d'Edfou.[1] Si ce lion est au repos, il aura une apparence toute semblable aux sphinx de Sân dans lesquels M. Golenischeff a reconnu le roi Amenemha III. Quand le roi prend cette forme, il est qualifié de le lion, ou de le lion terrible.[2]

[1] Mythe d'Horus pl. XVIII.

[2] Cette dernière expression a de nombreuses variantes.

Vient de paraître:

Ancient Records of Egypt

Historical Documents from the earliest times to the persian conquest, collected edited and translated with commentary

BY

JAMES HENRY BREASTED

— I. II. III. IV. —

Chicago
The University of Chicago Press
1906.

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

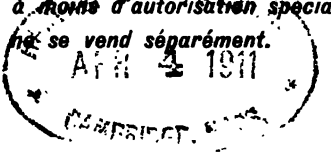
paraît par fascicules de 4 feuilles d'impression in 8:o; quatre fascicules formeront un volume du prix de **15 Marcs.**

Messieurs les éditeurs sont priés d'envoyer leurs publications égyptologiques au Directeur de la Revue *(Odensgatan 1, Upsala),* lequel aura soin de les confier à des juges compétents, capables de les critiquer avec impartialité et autorité.

Upsala. — Imprimerie Almqvist & Wiksell. 1906.

☛ *La reproduction des articles publiés par* ***SPHINX*** *est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.*

☛ *Aucun numéro ne se vend séparément.*



SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

FONDÉE PAR KARL PIEHL

publiée

avec la collaboration de MM. Basset, Daressy, Erman, Foucart, Iacoby, Lefébure, Lieblein, Loret, Moret, Naville, Pellegrini, Spiegelberg, Steindorff

par

ERNST ANDERSSON
Professeur Agrégé d'Egyptologie à l'Université d'Upsala

Publication subventionnée par l'État

Vol. X — Fasc. III & IV

Akademiska Bokhandeln
(C. J. Lundström)
UPSALA

Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte
PARIS

J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung
LEIPZIG

En vente chez:
Williams and Norgate
14, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON

Sommaire

A. Articles de fond: Page

PELLEGRINI, Piccoli testi copto-sa'idici del Museo archeologico di Firenze 141

FOUCART, Recherches sur les cultes d'Héliopolis I 160

B. Comptes rendus critiques:

FR. W. VON BISSING, Denkmäler Ægyptischer Sculptur. *Lieferung I* [GEORGE FOUCART] 226

FR. W. VON BISSING, Denkmäler Ægyptischer Sculptur. *Lieferung II* [GEORGE FOUCART] 231

Deuxième Congrès International d'Archéologie sous la présidence de S. A. le Khédive d'Égypte, Caire 1909 (circulaire du Comité d'organisation) 239

Piccoli testi copto-sa'îdici del Museo archeologico di Firenze.

Sono diciassette *ostraka;* due piccoli papiri, l'uno dei quali contenente una breve lettera d'ossequio, l'altro alcuni brani evangelici; un' ασφάλεια ed un' imprecazione. Gli *ostraka*, ai quali asseguo qui i numeri 1, 4—9, 11, 13, 15—17, non hanno veramente, come gli altri, nessuna indicazione numerica che ci ajuti a ritrovarli nel catalogo manoscritto del Museo; ma tutto induce a credere che siano quei dodici *ostraka* di pietra calcare e di terra cotta che nel catalogo stesso, sotto i nn. 7143—7152, 7455, 7456, sono indicati come provenienti dalla necropoli di Tebe, ed acquistati in Egitto dal Prof. Schiaparelli, nell'inverno del 1891—92, insieme ai due piccoli papiri ed all'atto legale surricordato. Anche in nn. 2, 3, 10, 12 e 14 fanno parte del vecchio fondo del Museo *(Magazzino)*, e coll' imprecazione del n. 21 devono provenire essi pure dalla necropoli tebana.

Seguendo l'esempio del Crum, il cui libro eccellente, *Coptic Ostraca*, London, 1902, mi recò non piccolo ajuto, soggiungo ai testi la traduzione letterale quando solo mi è possibile, limitandomi in caso diverso ad accennare lo scopo di quelli; e pongo dove sono, ancorchè errate, le lineette orizzontali, gli accenti e qualche segno d'interpunzione. I nn. 14—17 furono già pubblicati dal Crum, ma non parranno forse del tutto inutili le divergenze della mia lezione. Alla cortesia e dottrina del Prof. Guidi son debitore di qualche utile suggerimento.

Firenze, luglio 1906.

Astorre Pellegrini.

1. Preghiera sopra un coccio.

ϯ ⲓⲥ ⲡⲉⲭⲥ[1]
ϩⲙⲡⲉⲛⲉⲓⲱ
ⲧ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲁ
ⲡⲁ ϣⲉⲛⲟⲩⲧⲉ
ϩⲁⲙⲏⲛ

Gesù Cristo nel nostro padre santo, Apa Šenute. Amen.

[1] = ⲓ̅ⲥ̅ ⲡⲉⲭⲥ̅. Crum 466.

2. (5635). Preghiera su scaglia silicea.

ⲙ̅ⲡ̅	ⲓ̅ⲥ̅ ⲭ̅ⲥ̅
ⲡⲁ̅ⲉⲓ̈	ⲡ̅ϫⲟⲉⲓⲥ̅
ⲱ̅ⲧ̅	ⲡ̅ⲛⲟⲩⲧⲉ

ⲃ̅ⲟⲏⲑⲉ̅ⲓ̈ ⲣⲟⲓ̈[1]

Col Padre mio, Gesù Cristo, Signore Dio, ajutami.

[1] Ostrak. Mus. Berl. ⲃⲟⲏⲑⲓ ⲉⲣⲟⲓ̈. *Kopt. Urk.* I, 3 n. 38. Una scheggia di pietra calcare del nostro museo offre in greco la sentenza

ⲉⲓⲥ ⲑⲉ	ⲉⲓⲥ
ⲉⲓⲥ	ⲑⲉⲟⲥ
	ⲃⲟ

Εἷς Θε(ός ,) εἷς Θεός (ὁ) βο(ηθός).
Unus Deus, unus Deus auxiliator. — Cfr. colle stele vaticane illustrate dal Marucchi. *Mus. eg. vat.*[2] pp. 313, 383.

---

3. Lettera su coccio (5636).

ϯ ⲁⲣⲓ ⲧⲁⲅⲁⲡⲏ ⲡⲁ
ⲥⲟⲛ ⲫⲉⲣ ⲛ̅ⲅ̅ϫⲟⲟⲥ ⲛ̅ⲁ
ⲛⲁⲛⲓⲁⲥ ⲛ̅ⲧⲁⲕⲛ̅ϥ̅ ⲛ̅
ⲟⲩϣⲟϣⲟⲩ ⲙ̅ⲙⲟⲟⲩ ⲛⲁⲓ̈

Fammi la caritá, fratel mio Fer[1], *di dire ad Anania, che tu me l'hai portata una brocca d'acqua.*

[1] Non trovo esempî di questo nome, se pure è un nome, o non è piuttosto l'imperativo greco avverbiale φέρ[ε] *age, agedum*. Notevole n̅ⲧⲁⲕⲛ̅ⲓ̈ senza ϫⲉ. Parrebbe più naturale che mandasse a dire ad Anania di portargli l'acqua; ma il costrutto non si presta.

4. Lettera su pietra calcare annerita dall'azione del fuoco.

ϯ ϣⲟⲣ[ⲡ ⲙⲉⲛ] ⲧⲛϣⲓ̈ⲛⲉ
ⲉⲣⲟⲕ ⲉ

ⲧⲛϣⲓ̈ⲛⲉ ⲉⲣⲟⲕ ⲉⲙⲁⲧⲉ
sic
ϩⲛ ⲡϫⲱⲕ ⲧⲏⲣϥ ⲙⲧⲁⲯⲩⲭⲏ
ⲁⲩⲱ ⲧⲛϣⲗⲏⲗ ⲉⲧⲣⲉ
ⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ϩⲁⲣⲉϩ [ⲉⲣⲟⲕ]
sic
ⲧⲛⲧⲁⲙⲟ ⲙⲟⲕ ϫⲉ ⲕⲛⲁⲣⲡ
ⲛⲁ ⲡⲁⲙⲉⲣⲓⲧ ⲛⲓⲱⲧ ⲛⲉⲧⲛ[1]

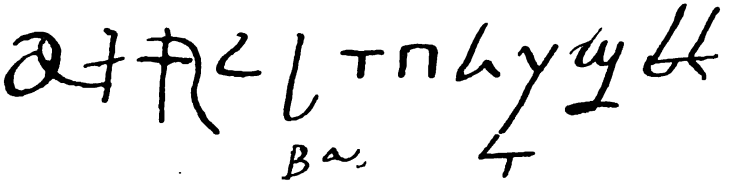
Anzitutto ti salutiamo [assai]. — Ti salutiamo assai con la pienezza tutta dell' anima mia, e preghiamo che il Signore [ti] custodisca. Ti scriviamo perchè ci faccia il piacere, o mio caro padre, di . . . . . .

[1] ⲛⲉⲧⲛ̄ⲛⲟⲩ, ma il vocabolo e la lettera non son terminati. Nel *verso* si lègge a stento la ripetizione della formula *tnšine erok emate [auō] tnšlel etre pjoeïs hareh;* del rimanente, per il cattivo stato dell'iscrizione, non si ricava il senso. È certo però che dopo *hareh* la lettera suonava diversamente, giacchè lo spazio vuoto non offre traccia di scrittura.

---

5. Menzione di pagamento, sul fondo interno d'un coccio.

ⲁⲓⲧⲉⲓ
?
ⲡⲁⲣⲁϣ [ⲛ̄ ⲙⲁ]
ⲑⲑⲉⲟⲥ · ⲱ
ⲡ̄ⲙ̄ⲉϩ ⲥⲛ̄ⲁⲩ
ⲟⲩ ϩⲟ̄ⲗⲟⲕⲟⲧ [ⲯ]
ⲓⲧⲉⲛ ⲕⲉⲣ[ⲁⲧⲥⲉ]
ⲡ̄ⲙ̄ⲉϩ ϣⲟⲙⲛ[ⲧ]



Ho pagato . . . . . [a?] Matteo . . . . . il secondo . . . . . un soldo aureo . . . . . nove keratia . . . *il terzo tre . . . .*

6. Lettera su pietra calcare.

ϯ ⲧⲏϣⲓⲛⲉ ⲉⲣⲟⲕ ⲉ
ⲙⲁⲧⲉ ⲧⲏⲡⲁⲣⲁⲕ/[1]
ⲙ̄ⲙⲟⲕ ϫⲉⲕⲁⲥ ⲕⲛⲁ
ⲣ̄ⲡⲛ̄ⲁ̄ ⲛ̄ⲅⲧⲁ[ⲁϥ]
ⲡⲉⲓ ⲕⲁⲙⲟⲩⲗ
ϣⲏⲙ ⲉ̄ⲡⲧⲟⲟⲩ
ⲛⲁⲛ ϫⲉ ⲧⲉⲭⲣⲓⲁ
ⲧⲉ·ϫⲉⲕⲁⲥ ⲉⲣⲉ
ⲡⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ
ⲙⲡⲧⲟⲡⲟⲥ ⲉⲗⲉ
ⲁⲙ(ⲱⲛ) ⲥⲙⲟⲩ
ⲉⲣⲟⲕ

v.

ⲁⲩⲱ ⲁⲛⲟⲛ
ϩⲱⲱⲛ ⲛ̄ⲧⲛⲉⲩ
ⲭⲁⲣ(ⲓⲥⲧⲉⲓ) ⲡⲁⲕ ϯϯ
ⲟⲩϫⲁⲓ̈ ⲧⲁⲁⲥ ⲙ̄
ⲡⲙⲁⲓ̈ ⲛⲟⲩⲧⲉ
ⲕⲁⲛⲁϩ ⲡⲟⲩⲱ̄ϩⲉ
ⲁⲛⲧⲱⲛⲓⲟⲥ ⲡⲉⲓ ⲉ̀ⲗⲁ(ⲭⲓⲥⲧⲟⲥ)

Ti salutiamo assai, e *ti preghiamo che tu faccia il favore di dar questo piccolo cammello per il monastero*[2] *a noi, perchè ce n'è bisogno, affinchè l'angelo misericordioso del santuario*[3] *ti benedica, ed anche noi ti porgiamo grazie. Salute! Diasi al devoto Kanah, il pescatore*, da parte *dell' umile Antonio.*

[1] ⲧⲏⲡⲁⲣⲁⲕⲁⲗⲉⲓ.

[2] Su questo significato che assume talora il vocabole ⲧⲟⲟⲩ v. Crum *Copt. Ostr.* pag. 71, nota 2 al n. 371, e pag. 61 nota 2 al n. Ad. 22.

[3] Sull' ἄγγελος ⲙⲡⲧόπος v. Crum n. 15.

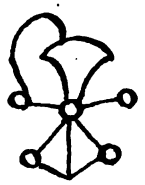
7. Frammento di lettera, scritta su pietra calcare, nella quale occorre il nome d'un Apa Ioseph. Pare che l'autore ignoto, rispondendo ad un altro, di cui pure manca il nome, dica il suo sentimento sulle spiegazioni avute da lui. La menzione d'un orcio d'olio e del fieno, non che la data del mese di Thoth, fanno supporre che sia lettera d'affari.

(ⲁⲡⲟ)ⲕⲣⲓⲥⲓⲥ ⲛ̄ⲥⲁϥ
(ⲁ)ⲕϫⲟⲟⲥ ϫⲉ ⲧⲛ̄
(ⲡ)ⲓⲥⲧⲉⲩⲉ ⲛⲁⲓ̈ ϫⲉ
ⲉⲓⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲙⲉⲩⲉ
ⲓ̈ⲉⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲓϭⲙ̄ϭⲟ̄
ⲉⲓⲛⲉϫ ϩⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲁ
(ϭ)ⲟⲡⲉ ⲛ̄ⲛⲉϩ ⲛ̄ⲧⲁⲧⲁ
ⲓⲛϫⲉⲁ
ⲣⲉⲙ

v. ⲥⲓⲙ ⲙ̄ⲡⲁⲧⲉ ⲑⲁⲩⲧ (ⲉ)
ϩⲟⲩⲛ ⲛⲁⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲟⲩⲛ
ⲡⲟⲩϫⲟⲟⲥ ⲟⲛ ϫⲉⲙⲁ ⲛ (ⲉ)
ⲡⲉⲓ ⲉⲓⲡⲁⲣⲁⲕⲁⲗⲉⲓ ⲙ̄ⲙ(ⲟⲕ?)
ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲱⲥⲏⲫ ⲉϣⲱⲡⲉ ϣ
ϩⲟⲟⲩ ⲛ̄ϥϣⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲁ ⲟⲩⲛ
ⲛⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲁⲧⲁⲩⲥ ⲁⲗⲗⲁ ⲡ
ⲕ ⲁⲧⲟⲟⲧⲕ̄ ⲉⲃⲟⲗϫⲉ
ϫⲟⲉⲓⲥ

8. Due lettere scritte sui due lati d'una scheggia di pietra calcare. Nella prima, assai breve, si parla di un affare riguardante la città di Tkou. Nella seconda, dopo il noto saluto «*anzitutto[io saluto* ⲛⲧⲁ]ⲙⲛⲧⲉⲗⲁⲭ[ⲓⲥⲧⲟⲥ] (Crum 213, 399)» e dopo la nota formula «*fammi il favore*» si hanno poche frasi interrotte per la rottura dell' *ostrakon* e per il cattivo stato della scrittura, delle quali non può intendersi il senso.

ϣⲟⲣⲡ ⲙⲉⲛ ⲧⲛϣⲓ̈ⲛⲉ ⲙ
ⲛⲛ̄ⲥⲱⲥ ⲧⲛⲧⲁⲙⲟ ⲙⲟⲕ
ⲉⲧⲃⲉ ⲡϩⲱⲃ ⲛⲧⲕⲟⲩ

Segue li disegno d'una colomba e d'un segno cruciforme fatto così:  . Altri segni incerti si scorgono sotto l'iscrizione, e in basso si intravedono le lettere ϩⲓϫ.

v.

ϯ ϣⲟⲣⲡ ⲙⲉⲛ////////////////
ⲙ̄ⲛ̄ⲧⲉⲗⲁⲭ////////////////
ⲛⲉⲣⲟⲩ ⲁⲣⲓ ⲧⲁ[ⲅⲁ]ⲡ[ⲏ]
////ⲏ////ϩⲛ////////////////
////////////ⲃ̂ ϣⲁⲛ̄ⲧⲁⲛ
//ϥ ϣⲛⲧⲡⲁⲣⲁϣⲉϫⲱ
////ⲁⲥ////////ⲡⲛⲏ//
ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲁϥⲟⲩ

9. Due lettere scritte sopra un frammento di vaso fittile. Della prima non son chiare che le consuete formule di saluto ai superiori (linn. 1—4) e l'indirizzo (10—12) colla chiusa (*verso* 1—4). Il senso delle linn. 5—9 è molto incerto. Mancano i nomi dello scrittore della lettera e del destinatario. Nella seconda lettera certo Patêrmute saluta i suoi superiori del monastero, e avvisa il destinatario che quando un tal Peǵamul andrà da lui gli faccia il favore di mandargli Šensagi, perchè ce n'è molto bisogno.

ϯϣⲟⲣⲡ ⲙ[ⲉⲛ ϯ]
sic
ϣⲓ̈ⲉ ⲛⲟⲣⲉⲧ[ⲉ[1]ⲛⲧⲉⲧⲛ]
ⲙ̄ⲛⲧⲁⲩⲱⲧ[2]ⲙ[ⲉⲛ]
ⲛⲧⲉⲧⲛ ⲙ̄ⲛⲧⲧ$^{ⲱ}_{ϫ}$ⲉ[ⲓⲥ]////
ⲛⲧⲓⲡⲗⲁⲕⲁⲛϩⲓ////////////
ⲧⲛⲕⲁⲟⲩ ⲛⲏⲓ ⲛ̄ⲧⲉ////////
ⲛⲧⲉⲧⲛ ⲙⲁⲩ ⲥⲟⲛ////////
ⲟⲩⲛⲉϫⲉⲉⲧⲉⲧⲙⲙⲁⲟ//
ⲭⲉⲗⲩ ⲛ̄ⲙ ⲙⲏⲧ ⲛⲕⲁⲗ
ⲉ ⲧⲁⲁⲥ[3]ⲛⲛⲁⲡⲣ[ⲟ]ⲥ
sic
ⲧⲁⲧⲉⲥ ⲛⲉⲓⲱⲧ
ⲉⲧⲧⲉⲉⲩ[4]

v.

[ⲕⲁⲧⲁ] ⲥⲙⲟⲧ ⲛⲓⲙ
[ϩⲓⲧⲛ] ⲡⲉⲧⲛϣⲏ
[ⲣⲏ]////////ⲅⲓϥⲃ̂ ⲧⲟⲩϫ
[ⲉⲧⲛ ⲡ]ϫⲟⲉⲓⲥ·
////////ⲙ ⲡϣⲁϫⲉ ⲛⲧⲁ ⲙ̄ⲛ̄ⲧⲉ

[λαχιc]τοc ϯϣιπε επα//τ//ατοϥ
?
//////ϫ ϣανταναϥ ερωτη ητ
sic
//////ϫωιc εβολ ϯταμο μοκ
[ε]ρϣαη πε ϫαμοϥλ ει ηακ α
[ρι τ]αγαπη ⲛ̄ⲅϫοοϥ ϣηηϣα
ⲡ ηαϊ ϫε τεχρια τε εμα
sic
[τ]ε εματε' οϥϫ[αι] ϩⲛ πϫοειc
ταας ηηα//////////////ετοϥ
ααβ ϩιτη πα
τηρμ(οϥτε)

[1] = η-οϥερητε. [2] = μητειωτ.

[3] Pare che prima fosse scritto erroneamente ταcα, corretto poi col trasformre il vecchio c in α, e l' α finale in c. [4] = εττaιηϥ.

---

10. Lettera su pietra calcare (n. 5634). Teodoro chiede al confratello Jakôb qualche cosa, probabilmente una somma, che dev' esser restituita nel mese di Paône.

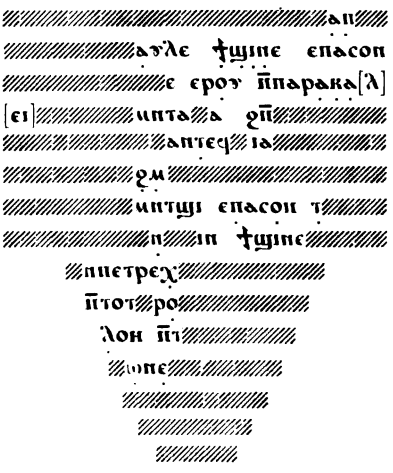
ϯ ανοκ θεο
sic
ϫορος πεελαχ/
[ετ]cϩαϊ εϥϣιπε [επ]
[εϥμε]ριτ ⲛ̄cοη ιακω
[β] πρεϥϣⲙϣεηοϥ
[τε μεη ετ]οϥααβ αρι τ
sic
[αγαπη] ⲛ̄ⲅⲧⲛⲛαϥ
//////////εϣεϥε ηακ
//////////////ρπεϥϣ//////

v.

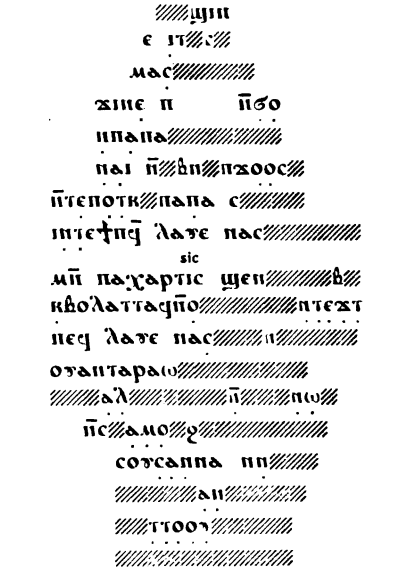
ϩοϥη ημητ//////////
sic
ⲛ̄ⲡⲛοϭ ⲛ̄ρω//ι//////
μοηαηο//////ο//////
πωϣ β̄ αϊ//////////
ϣλ//////η εϫωη//////
οϥ//////αι ϩⲙⲡαοη

11. Ostrakon di pietra calcare, inintelligibile per le molte raschiature colle quali una mano poco esperta cercò di togliere la terra fangosa che ricuopriva la scrittura, specialmente nel lato *a)*. Sembra trattarsi d'una, o forse di due, delle solite lettere indirizzate a monaci. Nella seconda linea del lato *a)* vedrei un nome proprio sul tipo di ⲡⲁϯⲗⲉ, ⲕⲁⲗⲁⲙⲁϯⲗⲉ ecc. Il nome di ⲥⲟⲩⲥⲁⲛⲛⲁ sulla fine del lato β) è assai incerto.

a)



b)



12. (N. 5631). Lettera lacunosa su pietra calcare. Non rilevo altro, che un certo Teodoro scrive e saluta il suo caro confratello Febamone, e probabilmente gli parla della cessione d'una tessoria a persona che ne avesse più cura.

† ⲁⲛⲟⲕ ⲑⲉ[ⲟⲁⲱ]ⲣⲟⲥ ⲉⲧⲥⲣⲁⲓ ⲉⲧⲯ[ⲓⲛ]
ⲉ ⲡⲁⲙⲉⲣⲓⲧ ⲛ̄ⲥⲟⲛ ⲫⲟⲓϧⲁⲙⲱⲛ
sic
ⲙⲡⲛⲉⲧⲉⲛⲡ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲁ[illegible]ⲡⲕⲟⲩⲓ
ⲯⲁⲡⲛ[illegible]ⲣⲁⲟⲏ ⲛ̄
ⲛ̄ⲉⲣⲟⲟⲩ[illegible]ⲕⲣⲉ ⲉ
ⲉⲡⲉⲓⲁⲏ ⲁⲓϫⲟⲟⲥ ⲡⲁⲕ ⲣⲁⲟⲏ ⲙⲡ[illegible]
ⲉⲧϧⲉ ⲡⲡⲁⲩ ⲧⲉ[illegible]ⲉⲯⲱⲡⲉ ⲡⲣⲁ
[illegible]ⲡⲧⲉⲕⲥⲱⲡⲉ[illegible]ⲙⲡⲟ[illegible]
ⲣⲛⲥ ⲛ̄ⲧⲁⲧⲁⲁϥ ⲛⲁϥ
[illegible]ⲁⲓϫⲟⲟⲥ

v

ⲛⲁϥ ⲙ̄ⲡⲡⲁⲩ ⲉⲡⲧⲁϥ
[illegible]ⲉⲓ̄ ⲉⲣⲛⲥ ϫⲉ ⲛⲁⲓ

13. Lettera molto sciupata su pietra calcare friabilissima.

Nulla rimane di leggibile nelle prime due linee del *recto;* nella terza solo un ⲕ, e nella quarta ⲯ . . . . . ⲯ; nulla nella quinta e nella sesta. Le ultime tre linee offrono:

[illegible][ⲉ]ⲧⲧⲟⲩⲁϧ[illegible]
ⲟⲓⲁ ⲡⲁⲡⲁ ⲫⲟⲓϧⲁ
ⲙⲱⲟⲩ ⲙⲁⲣ

v.

[illegible]ⲛⲯ[illegible]
[illegible]ϧⲉ ⲡⲁϥⲱⲙ[illegible]ⲉⲡ[illegible]
ⲁⲛ ⲁⲗⲗⲁ ⲁⲣⲓ ⲡⲛⲁ[illegible]
ⲛⲓⲙ ⲛ̄ⲧⲉϧⲱⲕ ⲉ[illegible]ⲉⲡⲉ[illegible]
ⲁ̄ⲛⲟⲕ ϫⲁⲩⲉⲓⲁ ☩ⲯⲓⲡⲉ [ⲉⲣ]
ⲟⲕ ⲧⲁⲁⲥ ⲙⲡⲁⲱⲛⲣⲉ ⲛ
ⲣⲉϥⲣⲣⲁⲛ ϩⲁⲙⲟⲩ
ⲗ ⲫⲓⲧⲏ̄ ⲁⲃⲣⲁϩⲁⲙ
ⲡⲉⲡⲓⲥⲕⲟⲡ/

Nel *recto* ⲟⲓⲁ potrebbe anche leggersi ⲥⲓⲁ, ma lo spazio non consente supporre ⲉⲧⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ, e il monastero di S. Febamone è sempre chiamato sugli ostraka col nome di ⲧⲟⲡⲟⲥ. Apa Foibamōn sarà quindi nome di persona. Che poi ⲙⲁⲣ stia per ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ mi par difficile, se il testo dell'*ostrakon* è uno solo, spettante al genere epistolare, anzichè essere un atto legale. Ma, anche supponendo due testi diversi, non è chiaro chi siano Pahom e David del *verso*, nè chi per favore deve recarsi in un dato luogo, mentre la lettera è scritta senza dubbio dal vescovo Abramo, ed è indirizzata al causidico Hamoul.

14. (N. 5630). Lettera su pietra calcare. La pubblicò il Crum *Coptic ostraca* Lond. 1902, n. 190, dandone un sunto a pag. 78.

ⲁ ⲁ[1]
† ⲁⲣⲓ ⲧⲁⲕⲁⲡⲏ ⲯⲗⲏⲗ
ⲉⲭⲱⲓ ⲁⲛⲟⲕ ⲡⲁⲓⲣⲉϥ
ⲣⲛⲟⲃⲉ ⲁⲛⲁⲛⲓⲁⲥ ⲁⲉ
ⲛⲱϫ ⲭⲟⲟⲩ ⲉϩⲟⲩⲛ
ⲛⲁⲓ ⲛⲥⲛⲁⲩ ⲛⲥⲟⲟⲛ
ⲙⲛⲟⲟⲩ ⲁϥⲧⲓ ⲛϩⲱ
ⲙⲧ ⲛⲁⲓ ϩⲟϥⲁⲗⲁ[2]
ⲕⲟⲧⲥⲉ ⲡⲓⲭⲓϥ ⲭⲉ
ϯϩⲙ ⲛⲁⲓ ⲭⲓ ⲧⲓⲯ
ⲣⲓⲁ ⲧⲏ

Fammi il favore, prega per me, io, qucsto peccatore Anania. Enoch ha mandato da me due volte oggi, e mi ha dato moneta di bronzo in cambio del soldo aureo, dicendo: «Dammi . . .(?),[3] perchè ce n'è bisogno».

[1] Il Crum omise questi due ⲁ dei quali mi sfugge il senso, e che non trovo negli altri *ostraka* a me noti.

[2] Il Crum legge ϩⲁϥⲁⲗⲁⲕⲟⲧⲥⲉ, ma la mia lezione è sicura.

[3] ? ti hme 'Give me 40', Crum; ma soddisfa poco. «Finchè non si conosca il senso di ϩⲙ resta dubbio auche quello di *dammi*» Guidi. Nota l'iotacismo in pijif, ji tiψria.

15. Lettera su pietra calcare. Crum. n. 83, pag. 82.

ⲧⲁⲁⲥ ⲙⲡⲉⲧⲗⲁⲃⲏⲥⲧⲁⲧ[ⲟⲥ]
ⲡⲁⲧⲉⲣⲙⲟⲩⲧⲉ ⲡⲁⲣⲭⲏⲡ[ⲣⲉⲥ]
ⲃⲁⲧⲉⲣⲟⲥ ⲃⲓⲕⲧⲱⲣ ⲡⲓⲉⲗ[ⲁⲭ/]
ⲟⲩⲱⲱⲉ ⲟⲛ ⲡⲥⲁⲫⲱⲣⲓⲥ[ⲉ ⲙⲡⲣⲉⲥ]
ⲃⲓⲧⲉⲣⲟⲥ ⲉⲓⲉⲣⲙⲓⲁⲥ ⲣⲓⲃ̄ⲟⲗ////////
ⲉⲣⲗⲓⲧⲟⲩⲣⲓⲁ ⲱⲁⲡⲧⲉⲕ ⲧⲡⲧ[ⲣⲓⲙⲏ]
ⲥⲓⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲁⲡⲡⲟⲩⲧⲉ ⲡⲁⲕ[1] ⲱⲱⲡⲉⲣⲟⲕ ⲉⲕ
ⲕⲟⲧ ⲉⲣⲟⲓ ⲙⲙⲟⲛ ⲁⲓⲧⲡⲱⲓ ⲉⲥ ⲟⲧⲙⲛⲱ
ⲛⲣⲟⲟⲩ ⲭⲉⲛⲧⲁⲓⲧⲡⲱⲓ ⲡⲁⲕ ⲙⲡⲉⲣ
sic
ⲕⲱ ⲡⲁⲧ-ⲭⲓⲧⲕ ⲡⲁⲕ ⲡⲉⲣⲣⲟⲩⲟ ⲁⲉ ⲛ
ⲛⲁⲓ ⲧⲁⲥⲡⲁⲥⲉ ⲡⲧⲉⲧⲙⲫⲓⲗⲉⲥⲧⲁⲧⲟⲥ
ⲛⲥⲟⲛ

Darsi al piissimo Patermûte arciprete per parte dell' *umile Vittorio. Io desidero che tu scomunichi il prete Geremia, vietandogli di fare il servizio divino, finchè non paghi il suo tremisse a Papnûte che egli ha ricevuto rivolgendosi a me. Io in verità ho pagato il mio, già da molti giorni. Se gli ho pagato il mio, non lasciare di prenderglielo. E oltre a ciò, saluto il vostro carissimo fratello.*

[1] ⲡⲧⲁⲕ ? Crum.

16. Lettera in scrittura assai bella e conservata, sopra un grosso frammento di giarra fittile scannellata. Crum. n, 386, pag. 73, con qualche inesattezza di trascrizione.

† ⲣⲁⲑⲏ ⲙⲉⲡ ⲛ̄ⲣⲱⲃ̄
ⲛⲓⲙ ⲁⲛⲟⲕ ⲃⲁⲥⲓⲗⲉⲓ ⲉⲧⲣⲉⲁⲓ ⲉⲧⲱⲓⲛ[ⲉ]
ⲉⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ⲉⲧⲟⲧⲁⲁⲃ̄ ⲙ̄ⲙⲁⲓⲡⲟⲩⲧⲉ
ⲁⲡⲁ ⲕⲧⲣⲓⲕⲟⲥ ⲁⲣⲓ ⲧⲁⲥⲁⲡⲏ ⲉⲓⲥ ⲡⲁⲛⲓ
ⲁⲓⲧⲏⲃ̄ⲟⲩ ⲉⲃ̄ⲟⲗ ⲭⲉⲉⲓⲉⲧⲱⲛ· ⲉⲃ̄ⲟⲗ
ⲡⲧⲁⲃ̄ⲱⲕ ⲛⲁⲓ ⲣⲙ̄ⲡⲉⲧⲙⲉ : ⲧⲉⲡⲟⲩ·ⲉⲓⲥ
sic
ⲣⲛⲏⲧⲉ ⲁⲓⲧⲏⲡⲟⲟⲩ ⲡⲁⲕ·ⲭⲉ·ⲉⲕⲡⲁⲧⲥⲃ̄ⲇ
ⲉⲓⲁⲧ· ⲉⲃ̄ⲟⲗ. ⲕⲟⲧⲱⲱ ⲉⲧⲣⲁⲃ̄ⲱⲕ
ⲉⲡⲏ· ⲁⲣⲓ ⲧⲁⲥⲁⲡⲏ ⲡⲧⲉⲣⲁⲓ ⲡⲣⲏⲗⲓⲁⲥ
ⲡⲉⲱⲱⲟⲡⲧ ⲉⲣⲟⲩ ⲡⲧⲁⲣⲣⲱⲃ̄ ⲣⲁⲣⲁⲧⲩ
ⲡⲉⲡⲣⲟⲥⲉⲭⲉ· ⲉⲣⲟⲓ ⲕⲟⲧⲱⲱ ⲟⲛ ⲉⲧⲣⲁ
ⲃ̄ⲱⲕ ⲉⲙⲁ ⲡⲓⲟⲧⲥⲧⲟⲥ· ⲉⲕⲱⲥ ⲡⲧⲁⲟⲧⲱⲩⲣ
ⲣⲁⲣⲁⲧⲩ ⲧⲥⲁⲃ̄ⲇ ⲉⲓⲁⲧ ⲟⲛ ⲉⲃ̄ⲟⲗ
ⲡⲗⲏⲡ· ⲟⲛ ⲡⲙⲁ· ⲉⲧⲕⲟⲧⲱⲱⲩ ⲉⲃ̄ⲱⲕ

ϩpoϥ ⲧⲥⲁⲃⲱ ⲉⲓⲁⲓ ⲉⲃⲟⲗ ϩpoϥ ⲡⲧⲁⲃⲱⲕ
ⲉⲡⲙⲁ ⲉⲧⲙⲙⲁⲩ ⲕⲟⲩⲱⲩ ⲉⲧⲣⲁⲃⲱⲕ
ϩⲛⲟⲩϭⲏⲡⲏ ⲕⲟⲩⲱⲩ ⲉⲧⲣⲁϩⲱⲙⲡⲧ ⲩⲁⲧⲉ
ⲡⲓⲣⲱⲙⲉ ⲃⲱⲕ ⲛⲁϥ ⲟⲛ ⲡⲧⲁϩⲱⲙⲡⲧ
ⲥϩⲁⲓ ⲡⲭⲱⲕ ⲙⲡⲩⲁϫⲉ ⲛⲁⲓ ⲟⲩⲭⲁⲓ
ϩⲙⲡⲭⲟⲉⲓⲥ ☩

Prima di tutto io Basilio scrivo e *saluto il padre mio santo* e *pio, Apa Kyrikos. Fammi il favore: ecco, la mia casa l' ho *venduta*[1], *perchè sorgerò* e *me n' andrò via dal villaggio. Ora, ecco, io ho mandato a te, affinchè tu mi dia istruzioni. Se vuoi che io parta, fammi il favore di scrivere ad Elia che mi riceva, ond' io possa lavorare sotto di lui, ed egli mi aiuti. Se poi tu desideri che io vada al luogo di Giusto a Kos*[2], *e che io dimori con lui, dammi istruzioni. Ma in qualsivoglia luogo tu vuoi che io vada, indicamelo,* ed *io vi andrò. Se vuoi ch' io vada subito, e se vuoi ch' io aspetti finchè l'uomo sia venuto, allora aspetterò. Scrivimi ogni cosa*[3]. *Sta sano nel Signore.*

[1] «Prob. 'sold', but taaf cannot be read». Crum. C'è forse in fondo l'ar. ؟

[2] «= Apollinopolis parva and doubtless a bishop's seat». Crum.

[3] Preferirei intender così col Guidi anzichè *the conclusion of the matter* col Crum.

17. Lista di vocaboli greci in gruppi di senso opposto, con traduzione copta. Fu pubblicata con un bel fac-simile negli *Studi ital. di filologia classica* Firenze 1901, Vol. IX pp. 194—198 dal sig. Luigi Galante; poi per metà dal Crum, pag. 45, n. 434 che deve averla supposta inedita, e che non osservò che la scheggia di pietra calcare che la conteneva era opistografa.

☩χρнсιмος τε πρωмєпⲱⲩⲁ[ϥ]
ⲁχρнсιмος τε πρωмєпⲁⲧⲱⲩⲁ[ϥ]
мωρоⲥ τε πρωмєпⲥⲓⲛн
φροπιмος τε πρωмєпⲥⲁϧ[ⲉ]
єλєυθєρια τε тмптрмρн
[ⲁο]ⲩλια τε тмптρмρⲁλ[1]
[illegible]ⲁсιс нс пєс[illegible]

v.

ⲫⲓ[ⲗⲟ]ⲑⲉⲟⲥ
ⲡⲉ ⲡⲙⲁⲓ̈ⲛⲟⲩⲧⲉ
ⲫⲓⲗⲟⲭⲣⲩⲥⲟϭ
ⲡⲉ ⲡⲙⲁⲓⲭⲣⲏⲙⲁ
ⲫⲓⲗⲟⲇⲟⲝⲟⲥ
ⲡⲉ ⲡⲙⲁⲓ̈ⲧⲁⲓ̈ⲟϥ̄
ⲏⲥⲩ̄ⲭⲓⲁ ⲡⲉ ⲡⲥϭⲣⲁϩⲧ̄

«χρήσιμος è l'uomo utile, ἀχρήσιμος è l'uomo inutile, μωρός è l'uomo stolto, φρόνιμος è l'uomo saggio, ἐλευθερία è la libertà, δουλία è la schiavità, . . . σις è la (il?) . . .

φιλόθεος è l'amico di Dio, φιλόχρυσος è l'amante delle ricchezze, φιλόδοξος è l'amante della gloria, ἡσυχία è la quiete» Galante.

[1] Il Crum legge ⲙⲛⲧⲣⲙϩⲁⲗ//// che, se mai, dovrebb'essere ⲙⲛⲧⲣϩⲁⲗ; il primo ϩ è chiarissimo.

18. Lettera su striscia di papiro (n. 7135).

† ϯⲡⲣⲟⲥⲕ/[1] ⲙ̄ⲡⲉⲛⲡⲣⲟⲥ
ⲧⲁⲧⲏⲥ ⲁⲡⲁ ⲡⲁⲩⲗⲟⲥ ⲡⲙⲟⲭ//[2]
ⲁⲩⲱ ϯⲁⲥⲡⲁⲍⲉ[3] ⲙ̄ⲡⲁⲫⲓⲗⲟϭ
ⲁⲡⲁ ⲥⲩⲙⲉⲱⲛ ⲡⲙⲟⲭ//
ϯⲡⲣⲟⲥⲕ/ ⲛⲏⲧⲛ †

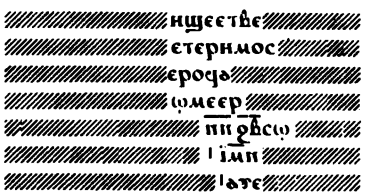
Io ossequio il nostro patrono, Apa Paolo, il monaco, e saluto il mio amico, Apa Simeone, il monaco. Vi ossequio.

[1] ϯⲡⲣⲟⲥⲕ(ⲩⲛⲉⲓ). [2] ⲡⲙⲟ(ⲛⲟ)ⲭ(ⲟⲥ). [3] ϯⲁⲥⲡⲁⲍⲉ(ⲥⲑⲁⲓ).

19. (N. 7134). Piccolo frammento di papiro opistografo del V° o VI° secolo, proveniente dalla necropoli di Tebe, e contenente in minuta e bella scrittura alcuni brani dei Vangeli in a) copto ed in b) greco. Da un lato:

a) ////////////ⲟⲟⲩ . ⲙ////////////
////////////ⲛⲁⲩⲉⲃⲟⲗ · ⲡ̄ϭⲁⲗⲉⲉⲩ
////////////ⲃⲟ · ⲁⲩⲱⲡ̄ⲁⲗⲥⲱⲧⲙ̄ · ⲛⲉⲧ
////////////ⲉ̣ⲥⲉⲉⲩⲁⲅⲅⲉⲗⲓⲍⲉⲛⲁⲩ
////////////ⲡ̄ⲁⲥⲕⲁⲛⲇⲁⲗⲓⲍⲉⲁⲛ
////////////ⲁⲓ̈ϣⲓⲛⲉⲛⲓⲱ ////////

ⲏϣⲉⲉⲧⲃⲉ
ⲉⲧⲉⲣⲏⲙⲟⲥ
ⲉⲣⲟϥⲁ
ⲱⲙⲉⲉⲣ
ⲡⲛ̄ ϩⲃ̄ⲥⲱ
ⲓ̀ⲙⲛ̄
ⲓ̀ⲁⲩⲉ



(*San Luca*, VII, 22—25).

Dall' altro lato:

a) ϫⲉⲧⲟⲩⲡⲓⲥⲧⲓⲥⲧⲉⲛ (San Luca VII, 50).
ⲉⲩⲁⲅⲅⲉⲗ

b) ϯⲧⲏⲉⲡⲁⲩ́ⲣⲓⲟⲛⲟⲭ'ⲗⲟⲥⲡ *San Giovanni*, XII, 12—14.
ⲉⲟⲣⲧⲏⲛ̀ ⲁⲕⲟⲩ́ⲥⲁⲛⲧ
ⲉⲓⲥ̀ⲓ̈ⲉⲣⲟⲩ
ⲫⲟⲓⲛⲓⲕⲱⲛ̄ⲕ
ⲓ̀ⲉⲕⲣⲁⲩ́
ⲉ̣ⲣⲭⲟⲙ́ⲉ
ⲟⲩ̀ⲓ̈ⲏ̄ⲗ̄'ⲉ
ⲡⲁⲩⲧ
ⲫ̀

Questo interessante frammento fu pubblicato ed illustrato dottamente dal chiarissimo prof. Ermenegildo Pistelli nello scritto *Papiri evangelici* inserito nel periodico «Studi religiosi». Al medesimo sfuggì il fatto dell' accento posto di regola nella parte greca sulla consonante che segue la tonica. Del cap. VII di S. Luca, oltre ai versetti 11—17 e 29—50 accennati dal prof. Pistelli, si conoscevano in copto saidico anche i vv. 23—25. V. i *Kòpt. Urk.* negli *Aeg. Urk. aus den koenigl. Museen zu Berlin.* Berl. 1904, I, 5 pag. 146.

---

20. (7133). **Atto legale d'obbligazione** (ἀσφάλεια).

È scritto su cuoio, e porta il numero d'inventario 2616. Può assegnarsi al secolo VIII, e deve provenire, coi numerosi papiri esistenti nei varî musei, dall' archivio del monastero di San Febamone del monte Gême presso Hermonthis. Cf. Goodwin, *Z.* 1869, p. 73 e Stern *Rec.* 1878, p. 10, 11. Altro documento su cuoio, già appartenente allo stesso archivio, fu acquistato nell' Alto Egitto dal rev. H. Stobbart (1854—55), e si conserva nel Brit. Mus. n. XCV. I versi 13 e 14 del nostro documento son talmente sciupati per l'attrito della piegatura del cuoio, che non saprei cavarne alcun senso sicuro, e la lacuna getta qualche incertezza sull' espressione êe m̄peitieuō harof

che potrebbe anch' essere interrogativa. Se la lezione di questi rimasugli è esatta — e può essere che non lo sia — potrebbe darsi che si determinasse la misura dell' interesse, e la natura del pegno.

1. ϯ [ⲉⲛ ⲟⲛ]ⲟⲙⲁⲧⲓ ⲧⲟⲩ ⲡⲁⲧⲣⲟⲥ ⲕⲁⲓ ⲧⲟⲩ
In nome del Padre e del

2. [ⲩⲓⲟⲩ] ⲕⲁⲓ ⲧⲟⲩ ⲁⲅⲓⲟⲩ ⲡⲛⲁⲩⲙⲁⲧⲟⲥ (sic) ⲉⲅⲣⲁⲫⲉ
Figliuolo e del Santo Spirito. Fu scritto

3. [. . . . . ⲓ]ⲛⲇⲕ/ (sic) ⲉⲛⲛⲁⲧⲏⲥ ⲁⲛⲟⲕ ⲧⲥⲉⲣⲟⲥ[1] ϣⲏⲣⲉ
. . . . . *indizione nona. Io Tseros, figlio*

4. [ⲙ̄ⲡⲙ]ⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ ϣⲁⲓ ϩⲙ̄ⲡⲕⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ϫⲙⲉ (sic)
del defunto Šai, nel castello di Geme,

5. [ϩⲁⲡⲡⲟ]ⲙⲟⲥ ⲛⲧⲓⲡⲟⲗⲓⲥ ⲉⲣⲙⲟⲛⲧ̄ ⲉⲓ̈ⲥϩⲁⲓ̈
sotto il nômo della città di Ermont, scrivente

6. [ⲛ . . . . . ⲡ]ϣⲏⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ ⲓⲱⲥⲏⲫ
a . . . . ., figlio del defunto Giuseppe,

7. [ϩⲙ̄ⲡ]ⲕⲁ[ⲥⲧⲣⲟ]ⲛ ϫⲏⲙⲉ ϩⲁⲡⲡⲟⲙⲟⲥ
nel castello di Geme, sotto il nômo

8. ⲛⲧⲓⲡⲟⲗⲓⲥ ⲛⲟⲩⲱ̄ⲧ ⲉⲣⲙⲟⲛⲧ̄ ϫⲉ ⲉⲡⲉⲉⲏ (sic)
della città stessa di Ermont : Posciachè

9. ⲁ-[ⲧⲉ]ⲭⲣⲓⲁ (sic) ϣⲟⲡⲉ ⲁⲓ̈ⲡⲁⲗⲁⲅⲁⲗⲉⲓ (sic sic) ⲙⲙⲟϥ ⲁⲕ
il bisogno v'era ed *io lo richiesi,* e *tu*

10. [ϯ]ⲟⲩ ϩⲟⲗⲟⲕ/[2] ⲙ̄ⲡⲟⲩ ⲧⲣⲓⲙⲏⲥⲓⲟⲛ ⲛⲁⲓ ⲧⲉⲛⲟⲩ ϯⲭⲣⲱ
desti un soldo d'oro ed un tremisse a me ora io son de-

11. ⲥⲧ(ⲉⲓ) ⲛⲁⲕ ⲕⲁⲑⲁⲣⲱⲥ ⲕⲁⲓ ⲁⲡⲟⲕⲣⲱⲧⲏⲥ
bitore a te intieramente ed assolutamente e

12. ⲛⲧⲁϯⲟⲩ ⲛⲁⲕ ⲙⲛⲧⲉⲩⲙⲏⲥⲉ ϩⲙ̄ⲡⲁⲱⲛⲉ
pagherolli a te col loro interesse in Paone

13. . . . . ⲛⲛⲟⲩ
d'oro(?)

14. [ⲃ̂] . . . . . ⲛϩⲁⲧ////
d'argento . . .

15. ⲟⲛ ⲛⲉⲩⲱ ϩⲁⲡϩⲟⲗⲟⲕ/ ⲡⲧⲣⲓⲙⲏⲥⲓⲟⲛ
anche in pegno per il soldo e *il tremisse;*

16. ⲏⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲓϯⲉⲩⲱ ϩⲁⲣⲟϥ ⲛⲁⲧ ⲗⲁⲁⲩ
ovvero non ho dato pegno per esso, senza alcuna

17. ⲛϣⲁϫⲉ ⲛⲛⲁⲫⲓⲃⲟ̀ⲗⲉⲓⲁ (sic) ⲁⲛⲟⲕ
espressione dubbiosa. Io

18. ⲁⲛⲁⲛⲓⲁⲥ ⲛⲁⲇⲣⲉⲁⲥ (sic) ϯⲱ ⲙⲙⲁϯ
Anania di Andrea son testimone.

19. ⲁⲛⲟⲕ ⲥⲉⲩⲉⲣⲟⲥ ⲛⲥⲁⲙⲟⲩⲉⲗ ϯⲱ ⲙⲙⲁϯ
Io Severo di Samuele son testimone.

20. ⲁⲛⲟⲕ ⲟ . . . . . ϯⲙⲙⲁϯ
Io Ò . . . . . son testimonio.

21. δι εμου ωειρος[3] υι(ο)υ Δεοφιλ/[4] αι-
Da me Ôeiros, figlio di Teofilo, scris-

γραφε.
si.

[1] Se ho letto a dovere il nome scritto ⲣⲥ́ⲣⲟⲥ può essere variante erronea di ⲧⲥⲏⲣⲟⲥ (Crum 447), cioè ⲧⲥⲉⲩⲏⲣⲟⲥ per ⲥⲉⲩⲏⲣⲟⲥ.

[2] Sul ⲕ-ⲟ̀ⲗⲟ-ⲕⲟⲧⲥ, ϩⲟ̀ⲗⲟⲕⲟⲧⲓⲛⲟⲥ, ϩⲁⲗⲁⲕⲟⲧⲓⲛⲟⲥ o soldo aureo di sei oncie, e sul ⲧⲣⲓⲙⲏⲥⲓⲟⲛ che ne era la terza parte v. Goodwin Z. 1871, 23, 121, Erman Z. 1879 p. 123—25 e Stern Z. 1885 p. 36, 70.

[3] ⲱϩⲣⲟⲥ. [4] ϫⲟⲫⲓ/χⲁⲓⲅⲣⲁⲫϫ.

21. (N. 5645). Imprecazione.

È scritta in lettere alquanto ingiallite sopra una costola umana. Essendo l'osso rotto in due pezzi, ed avendo perduto con qualche scheggia alcune parole dell'iscrizione, non è chiaro intendere la ragione e l'oggetto di questa, e l'oscurità del testo è resa maggiore dagli errori ortografici che d'ordinario abbondano in cosiffatti delirî delle menti superstiziose, che in Egitto, come altrove, il Cristianesimo non valse a distruggere intieramente.

Dopo l'invocazione o scongiuro alla *gran forza* d'un essere divino o demoniaco di cui manca il nome, ma che sarà di sicuro una delle potenze ricordate sui testi congeneri, lo scrittore dell'imprecazione, certo Jacob, figlio d'Eufemia, par che voglia significare, che le parole scritte sulla malaugurata reliquia, che si sarà nascosta vicino a un cadavere, avranno la virtù magica di tormentare il defunto, e di attirare sui suoi congiunti la ven-

detta d'un certo Apollo, il cui grado ed ufficio ci è ignoto, ma che doveva esser uomo ritenuto di gran potere. Non sappiamo quali fossero i motivi che indussero Jacob a invocare sui suoi nemici il terrore e il fuoco di Sodoma e di Gomorra. Congetture se ne potrebbero fare parecchie, e si potrebbero colmare le lacune del testo in più maniere, tutte verosimili, ma non si uscirebbe dal campo dell'incertezza, anche quando si cogliesse nel segno integrando il ⲛ . . . . . ⲉ per ⲛ[ⲉⲫⲱⲣ]ⲉ, e, malgrado il pronome dimostrativo maschile, volessimo vedere nel vocabolo ⲕⲱⲥ, non già »un cadavere», ma il noto nome di Apollinopolis parva, che senza l'epiteto ordinario di ⲃⲣϧⲉⲣ *fervens* troviamo nell'arabo *Kus* (قوص) e sugli *ostraka* (v. Champoll. *L'Ég. sous les Phar.* I, 219—222, il nostro *ostrakon* 16 e Crum 476), e che era sede d'un vescovato.

Che l'imprecazione incominci proprio colle parole ⲉⲕϫⲱⲙ ⲙⲙⲟⲕ ϫⲉ ⲧⲓⲉⲡⲓⲗⲁⲗⲉ, e che prima di queste non fossero scritte sopra un altr'osso altre cose, è chiarito, ove non bastasse l'esempio di testi consimili (Pap. 8325 Mus. di Berlino), dalla croce iniziale chiusa nel doppio cerchio. Delle formule ⲉⲧⲉ ⲉⲧⲉ, ⲧⲁϫⲏ ⲧⲁϫⲏ, ϩⲁⲓⲟ ϩⲁⲓⲟ che con varia, e per lo più scorretta grafia, occorrono sugli scongiuri, sulle imprecazioni e deprecazioni, sui φυλακτήρια, sui filtri, e perfino su qualche ricetta medica, offrono numerosi esempi i papiri e le pergamene copte. L'ⲉⲧⲉ ⲉⲧⲉ, *davvero*, scritto anche ⲉⲧⲓ ⲉⲧⲓ (Pap. berl. 8325), ⲏⲧⲉ ⲏⲧⲉ (id. 8319), ⲉⲧⲏ ⲉⲧⲏ (id. 5565), non è già, come vorrebbe l'indice dei *Koptische Urkunden* di Berlino (I, fasc. 7, pag. 5), iterazione dell'avverbio greco ἔτι, *adhuc, posthac, praeterea*, ma di ἦ τοι, *nempe, scilicet, sane;* ha quindi lo stesso significato del copto ϩⲁⲓⲟ ϩⲁⲓⲟ (Pap. berl. 8314, 8321, 8327), scritto erroneamente anche ϩⲁⲓⲱ ϩⲁⲓⲱ (id. 8339), ⲁⲏⲟ ⲁⲏⲟ (id. 8327), ⲁⲓⲟ ⲁⲓⲟ (id. 5535), ⲁⲓⲱ ⲁⲓⲱ (id. 8320), ⲁⲏⲱ ⲁⲏⲱ (id. 8322), ed ⲁⲓⲁ ⲁⲓⲁ (Pergam. berl. 8109). Finalmente, anche la formula ⲧⲁϫⲏ ⲧⲁϫⲏ (Pap. berl. 8314, 8327, 8322, 5565, 5535), scritta benchè più di rado, ma più correttamente, ⲧⲁϫⲧ ⲧⲁϫⲧ (id. 8325), è l'iterazione dell'avverbio greco ταχύ *subito*, del quale insieme alla medesima ci offre l'equivalente copto ϩⲛⲟⲩϭⲛⲓⲛ, *cito, celeriter*, un papiro discretamente antico del Museo di Oxford pubblicato dal Crum (*Zeitschr.* 1896, 85—89). In esso, dopo l'invocazione alle potenze divine, al trono di Dio, all'Onnipotente, a Sabaoth, il postulante, certo Jacob, soggiunge: »fa tu il mio giudizio (ϩⲁⲡ) e la mia vendetta (ⲙⲃⲁ) verso Maria, figlia di T-sibel e T-atore, figlia di T-ašai, e Andrea, figlio di Marta (nota anche qui i nomi materni, anzichè quelli del padre, come spesso e volentieri nell'antico egizio), e falli presto (ϩⲛⲟⲩϭⲛⲓⲛ)». Poi, imprecata contro costoro e tutta la loro progenie (ⲛⲟⲩ ⲙⲉⲛⲟⲥ ⲧⲏⲣϥ) ogni sorta di malanni, morbo, ira, smania, afflizione, miseria senza rimedio, esclama: «tu, Padre, percuotili (ⲉⲕⲁⲡⲁⲧⲁⲥⲥⲉ ⲛⲙⲟⲟⲩ); tu, Figlio, percuotili; tu,

Dio, esistente prima che il mondo fosse, percuotili súbito súbito (ⲧⲁⲭⲏ ⲧⲁⲭⲏ).

Il fuoco di Sodoma e di Gomorra invocato dal nostro Jacob entra nelle formule d'esorcismo usate dalla Chiesa cattolica nel Medio evo, e fra i Copti lo troviamo in amuleti e scomuniche. Nell'*adjuratio ferri vel aquae ferventis* riferita dal Baluze, *Capitul.* Col. 651, 658, si lègge: *Deus, qui incendio ignis populum Sodomae et Gomorrae involvens, Loth famulum tuum cum suis saluti donasti*, ecc. Un frammento d'amuleto del Museo di Berlino contiene lo stesso concetto:

† ⲁ̅ⲃ̅ⲣ̅ⲁ̅ · ⲁ̅ⲃ̅ⲣ̅ⲁ̅ⲁ̅ϭ̅ⲁ̅ · ⲁ̅ⲃ̅ⲣ̅ⲁ̅ⲙ̅ⲓ̅ⲏ̅ⲗ̅ ·
ⲡⲉⲛⲧⲁϥ ⲛⲟⲩϩⲙ ⲛ̅ⲗⲱⲧ ϩⲙ̅ⲡⲧⲁⲕⲟ
ⲛ̅ⲥⲟⲇⲟⲙ(ⲁ) ⲙⲛ̅ⲅⲟⲙⲟⲣⲣⲁ · ⲛⲟⲩ[ϩⲙ]

Aeg. Urk. aus d. Koenigl. Mus. zu Berl. (Kopt. Urk. I, 1 p. 14). E, più confacente all'argomento del nostro testo, una bolla di scomunica di Giovanni vescovo d'Ermopoli contro i ladri che hanno messo a sacco la casa di certa Girampolis, bolla pubblicata dallo Steindorff (*Zeitschr.* 1892, 38—41), pronunzia la maledizione (ⲡⲥⲁϩⲟⲩ) che deve colpire quei malfattori, come colpì Sodoma e Gomorra (ⲛⲑⲉⲧⲁϥϣⲁⲁⲣ ⲉⲥⲟⲧⲟⲙⲁ ⲙⲛⲕⲟⲙⲟⲣⲣⲁ), linn. 24, 25. Sarebbe dunque contro ai ladri anche l'imprecazione del nostro Jacob, ed Apollo un vescovo?

[illegible] ⲉⲕϫⲱ ⲙⲙⲟⲕ (sic) ϫⲉ ⲧⲓⲉⲡⲓⲗⲁⲗⲉ[1] ⲧⲉⲕⲛⲟϭ
Tu dici: Io scongiuro la tua gran

ⲛⲧⲉⲛⲁⲙⲓⲥ[2] ⲉ[ϫⲱ . .] ⲧⲉⲕⲛⲟϭ (ⲛ)ϭⲟⲙ[3] ⲉⲧⲉ ⲟⲩⲛ-
forza sopra . . . La tua gran potenza certo sarà pos-

ϭⲟⲙⲉ (sic) ϩⲁ
sibile per

ⲡⲁⲓ̈ ϩⲥⲁⲓ̈ (sic) ⲛⲁⲕϩⲱϫϥ ⲡⲓⲕⲱⲥ ⲉⲕⲉⲉⲓⲛⲉ ⲛ . . . ⲉ
questo scritto. Tu l'angustierai questto cadavere, e *dovrai condurre i . . . . .*

ⲉϫⲉⲛ ⲁⲡⲟⲗⲗⲟ[4] ⲡϣⲉ ⲛ . . . . .
ad Apollo figlio di . . . . .

ϥⲉ[5] ⲙⲁⲣⲉϥⲥⲧⲟⲧⲟⲩ (sic) ⲙⲁⲣⲉϥϩⲙⲟⲙ ⲙⲁ[ⲣⲉϥ]ϫⲉϥ
fe. Egli atterriscali, egli abbruci, egli arda

ⲙⲁⲥ . . . . . .
la prole . . . . . .

ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲛⲓⲙ ⲛ̅ⲧⲑⲉ (sic) ⲥⲟⲧⲟⲙⲁ ⲙⲛⲅⲟⲙ[ⲟⲣⲣⲁ]
d'ogni uomo, come Sodoma e Gomorra

. . . . . ⲥⲟ[6] ⲉⲧⲉ ⲉⲧⲉ ⲧⲁⲭⲏ ⲧⲁⲭⲏ ⲁ[ⲛⲟⲕ]
. . . . . *Certo! Certo! Súbito! Subito! Io*

sic
ⲓⲁⲕⲱⲃ ⲡϣⲉ ⲛⲛⲉⲩⲫⲉⲙⲓⲁ ⲁⲓ̈ⲥϩⲁⲓ̈ [ⲛ]ⲁⲕ
Iakob, figlio d'Eufemia scrissi a te.

ϩⲁⲓ̈ⲟ ϩⲁⲓ̈ⲟ
Certo! Certo!

[1] ἐπιλαλέω nel senso di *scongiurare, invocare per virtù magica* è confermato da Esichio: "ἐπᾶσαι, ἆσμα εἰπεῖν, γοητικὸν ἐπιλαλῆσαι"; quindi ἐπιλαλιὰ *incantatio, carminis magici admurmuratio.*

[2] Pergam. Mus. Berl. 8314, lin. 33.

[3] Propriam. è scritto ⲧⲉⲕⲛⲟϭⲓϭⲟⲙ.

[4] Per il nome di persona Ἀπόλλων v. *Acta Apostol.* XVIII 24 ecc. Parthey, *Aeg. Personennamen,* Berl, 1864 pag. 16. È pure sopra un *ostrakon* demotico del Museo Imper. di Pietroburgo V. Golenischeff, *Invent. de la collect. Égypt.* 1891 p. 188.

[5] Forse ⲡⲉⲛⲟⲩϥⲉ per ⲡⲉⲛⲟⲩϥ (Crum *Coptic ostraca* 449) come sopra ⲟⲩⲛϭⲟⲙⲉ per ⲟⲩⲛϭⲟⲙ?

[6] Di qui fino al termine dell'iscrizione i caratteri sono alquanto più grandi.

Recherches sur les cultes d'Heliopolis.

I. Les temples funéraires de la Cinquième Dynastie.

F. W. VON BISSING. *Das Re-Heiligtum des Königs Ne-Woser-Re* (RATHURÈS). Band I. *Der Bau* von LUDWIG BORCHARDT. Berlin, Duncker 1905, g^d^ in 4° 90 p., 62 fig. et VI pl.

Dès la publication des premiers *Mastabas* de la région memphite, on put remarquer, au milieu des titulatures sacerdotales, l'énoncé d'un certain nombre de prêtrises qui semblaient se rattacher à un culte spécial. Le déterminatif pictographique gravé à la suite de leur intitulé, et qui figurait le temple dont elles dépendaient, différait à première vue du répertoire ordinaire des signes par lesquels l'écriture égyptienne reproduit les monuments religieux, temples, chapelles ou tombeaux. L'édifice représenté affectait quelquefois simplement la forme d'un trapèze, et était de profil assez semblable, en somme, à celui d'un *mastaba* ordinaire ; ou bien, sur cette sorte de socle, on voyait s'élever un obélisque plus ou moins trapu, ; enfin, en certaines inscriptions, un disque solaire posait sur le pyramidion.

Pendant longtemps, on ne put trouver qu'un assez petit nombre de figures de ce genre dans les grands répertoires égyp-

tologiques. Les *Denkmäler* eux-mêmes n'en contenaient que quelques uns,[1] dont les *Resultate* de Dümichen renforcèrent à peine la courte liste.[2] Il n'en pouvait guère être autrement. Pas plus, en effet, que les savants de la Description, ou que ceux des missions Champollion-Rosellini, ni que Perring, Lepsius n'avait pu porter ses recherches sur les nécropoles où dormaient la plupart des titulaires de ces sacerdoces. Dès que Mariette attaqua enfin l'exploration des plateaux de Saqqarah, on vit se multiplier rapidement la figuration de ces singuliers édifices, dont la silhouette tenait à la fois de l'obélisque et de la Pyramide. Il fallut cependant bien des années encore, avant d'en pouvoir dresser un inventaire, sinon complet, au moins suffisamment nourri de documents. On sait la façon dont Mariette, toute sa vie durant, différa la publication des tombes memphites qu'il déblayait par centaines; comment, de lui directement, on n'eut jamais que de brèves notes parues dans les Revues, les itinéraires, ou les »Guides du visiteur», mais jamais la publication d'un seul mastaba; pas même le célèbre tombeau de Ti.[3] Seuls purent connaître les inscriptions ceux qui eurent la fortune d'un voyage en Egypte. Rougé fut du nombre.[4] Les monuments étranges ne pouvaient échapper à son attention; il les signala, pour la première fois à ma connaissance, dans son célèbre mémoire de 1865 sur les »Six premières Dynasties». Le tombeau de Phtah-Shopsisou, alors récemment découvert, fut le point de départ de ses remarques. Il n'est pas superflu de reproduire ici le passage, qui constitue la plus ancienne mention expresse de ces monuments, dont on commence à peine au-

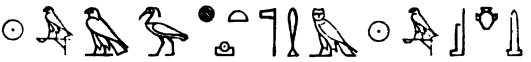
[1] LEPSIUS, *Denkmäler* II 41, 44 a, 59 a, 97 a, 100 c.

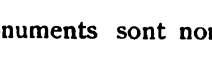
[2] DÜMICHEN, *Resultate*, 1—3 et 6. Voir aussi PERRING, *Atlas*, IV et VI.

[3] On sait que cette »merveille de l'art memphite», pour reprendre les termes de ROUGÉ, n'est pas encore publiée à l'heure qu'il est. Elle est annoncée comme en préparation, depuis plus de dix ans, par l'Institut Français d'Archéologie Orientale au Caire.

[4] Un certain nombre de textes provenant de mastabas inédits, et se référant à ces monuments, furent réunis plus tard dans les *Inscriptions hiéroglyphiques* (1877—1879), 59, 60, 67, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 91, 101, 301.

jourd'hui à soupçonner la valeur: »Les titres qui se rapportent au culte du Soleil sont particulièrement importants; ils nous aideront à définir des mentions très curieuses, qui ne semblent pas avoir été remarquées jusqu'ici, quoiqu'elles se rencontrent fréquemment dans les tombeaux de la IVe et de la Ve Dynastie:



c'est-à-dire: Prophète de Ra-Harmakhis, dans (une localité nommée) *Ra-as-het* (place du cœur de Ra)», et *déterminée par un obélisque posé sur une pyramide tronquée.* Trois sacerdoces semblables étaient dévolus à Phah-ases. Les deux autres monuments sont nommés:  *Ra-sep* et *Ra-šepu-het.* Ces trois titres sont souvent réunis; *ils désignent certainement des monuments consacrés au soleil.* et dont les inscriptions, si finement gravées à cette époque, nous donnent un profil exact.» [1]

Il revint à plusieurs reprises, en son mémoire, sur l'aspect caractéristique de ces sanctuaires solaires.[2] Chose étrange, il omit de joindre aux exemples qu'il citait ceux, décisifs, qu'aurait pu lui fournir la Pierre de Palerme, dont il mentionna cependant fréquemment les renseignements; et on sait comment, fait encore plus étrange, la Pierre de Palerme elle-même fut complètement oubliée du monde savant, pour ne plus réapparaitre que près de trente-cinq ans après.[3] Mais

[1] ROUGÉ, *Recherches sur les Monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties*, p. 289.

[2] *Ibid.* p. 296, à propos du mastaba de Knoum-hâtep »le monument qui sert de déterminatif est certainement l'endroit où Numhotep exerçait son sacerdoce. Le disque solaire y est figuré à la pointe d'un obélisque, qui repose lui-même sur une pyramide tronquée»; p. 298, mastaba de Nankhafit-ka, déjà publié par LEPSIUS, II—41; p. 301, mastaba de Khouithatpou-hirou; p. 310, mastaba de Ti.

[3] Cf. ce qui est dit de la bibliographie de ce monument dans Breasted, *Ancient Records of Egypt* t. I p. 51; la notice passe sous silence le fait important que la Pierre de Palerme était connue de ROUGÉ dès 1865; elle maintient l'erreur commune à cet égard, en faisant de l'entrée du monument au Musée de Palerme (1877) le point de départ de son histoire, et du mémoire de Pellegrini (1895) la première mention de son contenu. NAVILLE, *Recueil*, t. XXV, *Pierre de Palerme* a fait remarquer avec raison qu'Amari, dès 1865, en avait envoyé un estampage à de ROUGÉ, qui avait cité le monument à plusieurs reprises.

de Rougé avait su dégager l'indispensable des quelques monuments qu'il avait vus en Egypte, et il avait formulé nettement, le premier, la thèse des temples solaires.

La question en resta là après de Rougé; il n'en pouvait être autrement, tant que Mariette s'obstinait à ne rien publier de ses fouilles à Saqqarah, et que personne ne pouvait le faire à sa place. On ne s'occupa guère, au reste, d'un point d'archéologie aussi secondaire en apparence. Mariette reprit, pour son compte, mais sans pousser plus avant, les remarques de Rougé, et les signala dans son *Itinéraire de la Haute Egypte*.[1] Meyer, en son *Histoire*, alla beaucoup plus loin.[2] Perrot arriva aussi près qu'il était possible de le faire alors de la définition exacte des monuments solaires.[3] Ce fut la seule histoire de l'Art qui jugea que la question méritait d'être signalée. Les autres histoires, ou les traités d'archéologie, estimèrent que c'était là une trop petite particularité pour valoir qu'on s'y arrêtât. Deux au trois seulement, sur la trentaine qui parut entre 1860 et 1890, reproduisirent, en l'abrégeant à l'extrême, ce qu'en avait dit Mariette, d'après de Rougé. Et ce fut tout.[4]

Il fallait, pour aller plus avant, une publication d'une partie au moins des stèles exhumées par Mariette à Saqqarah. Dès que fut parue, en 1889, la série des notes de Mariette sur les *mastabas*, réunie par les soins de Maspero, les figures des temples solaires apparurent si nombreuses, et entourées de tant d'indications complémentaires, que le travail devint pos-

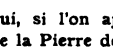
[1] P. 34. Il confondit les monuments de ce type avec une variété de la pyramide, et voulut voir dans le *Mastabat-el-Fîroûn*, ainsi que dans un grand mastaba privé, bâti au Sud des Pyramides de Gizéh, les débris de cette classe de monuments. Ses fouilles hâtives de Rîqqah (voir plus bas) lui suggérèrent un instant un rapprochement, dont il n'entrevit pas la valeur, et il joignit les observations qu'il en tira à l'appui de ce qu'il disait du *Mastabat-el-Fîroûn*.

[2] MEYER, *Geschichte Ægyptens*, p. 71, 91. Voir plus bas p. 167.

[3] PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art*, t. 1, p. 614.

[4] On peut ajouter à cette rapide revue bibliographique SCHIAPARELLI, *Il significato simbolico delle piramide egiziano*, dans les Lincei de 1884, mais qui traite la question en se plaçant à un point de vue tout différent, et DÜMICHEN, *Resultate*, Text, p. 1.

sible dèsormais. Le nombre atteignait dès ce moment la cinquantaine.[1] Dans la *Zeitschrift* de la même année, Sethe réunit la bibliographie du sujet, dressa les listes des monuments, les classa par tableaux. L'article qui résulta de ces recherches demeure encore aujourd'hui le travail qui fait autorité sur le sujet, et tous les résultats acquis depuis lors ont tendu à confirmer les conclusions de cette forte étude.[2] Le cadre des recherches était tracé, et un certain nombre de constatations définitivement acquises. Il résultait, en effet, des documents, ainsi groupés pour la première fois, que de Rougé avait vu juste autrefois; il ne s'agissait plus de pyramides, mais de temples proprement dits. Les listes des sacerdoces qui y étaient attachés révélaient l'organisation canonique des sanctuaires égyptiens: prophètes en premier et »à la suite», trésoriers, inspecteurs, *ouôbou*, scribes, etc.[3] Des cultes secondaires d'Horus Harmakhis et d'Haïthor[4] y étaient établis. En étudiant le contexte des passages qui s'y référaient, l'auteur arriva à reclasser, en ordre historique, quatre sur six de ces temples, à identifier leurs fondateurs, et à éliminer du même coup l'hypothèse de simples chapelles funéraires, attachées à des Pyramides. C'étaient, par ordre de date: Ousirkaf, Nofiririkarî, Ousirnirî et Menkaouharou.[5] Les deux autres, encore douteux, appartenaient, en tous cas, à la

[1] Il dépasse soixante aujourd'hui, si l'on ajoute à la collection réunie dans la belle étude de Sethe les mentions de la Pierre de Palerme, et un certain nombre de monuments parue dans les différents recueils ou publications annuelles de l'égyptologie. Deux prêtrises intéressantes ont été publiées par JAMES DENNIS, *New officials of the IVth to the VIth Dynasties* dans les P. S. B. A. t. XXVII (1905) p. 32 ff., mais il ne semble pas qu'on les ait remarquées. La façon trop conventionnelle dont les signes typographiques ont rendu les édifices de Râ m'empêchent, en l'absence d'un estampage, de les classer avec certitude dans les listes des sacerdoces attachés aux édifices solaires. L'un est Sar-Nofir, prêtre de Sahourî. Le second, Nofirkadou est prêtre de Râ dans un édifice figuré  ; que je ne puis identifier sous cette forme (?) Voir enfin BISSING, *Denkm. Æ. Sculptur* planche XVII.

[2] SETHE, *Æ. Z.*, t. XXVII (1889). *Die Heiligthümer des Ré im alten Reich*, p. 111—117.

[3] *Ibid.*, p. 114.

[4] *Ibid.*, p. 116.

[5] *Ibid.*, p. 117.

Ve Dynastie, et le premier très probablement à Sahourî. L'examen des stèles memphites tendait, de plus, à prouver qu'il n'y avait pas en de monuments de ce type ni avant Ousirkaf, ni après Menkaouharou. Enfin, le jeu des variantes graphiques montrait que le même temple solaire pouvait être figuré, tantôt simplement par la base trapézoïdale, tantôt par la base et l'obélisque, tantôt enfin par la base, l'obélisque et le disque solaire surmontant le tout.[1]

Les mentions si précieuses de la Pierre de Palerme sont venues, dix ans plus tard, donner à Sethe la satisfaction méritée de confirmer toutes ces propositions. Elles ont cité expressément, avec leurs mêmes noms, *Sep Rî* et *Isit âb-rî*, les temples solaires d'Ousirkaf et de Nofiririkari; elles ont identifié avec certitude le *Sokhit-Rî*, comme étant bien le temple élevé par Sahouri.[2] Elles ont donné l'année du règne où ces édifices furent consacrés,[3] énuméré les cultes secondaires d'Hathor et d'Harmakhis attachés au culte principal de Râ, et les donations faites par les rois constructeurs de ces sanctuaires.[4]

Si, depuis l'étude de Sethe, on pouvait se faire une idée satisfaisante des édifices solaires[5] dont parlaient les vieux textes égyptiens, il ne semblait guère probable, en revanche, qu'il dût en subsister encore quelque chose, sinon peut être d'informes débris. Et où pouvaient-ils se trouver?

---

[1] *Ibid.*, p. 111.

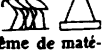
[2] Cf. NAVILLE, *Recueil*, t. XXV (1903), La Pierre de Palerme et Breasted, *Ancient Records of Egypt* (1906), t. 1, p. 68, n° 156, 1, et p. 71, n° 166, 3. On sait que les mentions de la Pierre de Palerme s'arrêtent malheureusement au règne d'Ousirnirî. Bien entendu, je ne donne les lectures de ces noms que d'après celles communément adoptée, et pour plus de clarté. Je me réserve d'y revenir ultériurement, en particulier pour la lecture hypothétique *Sep Ri* que je crois pouvoir établir avoir eu réellement la prononciation *Shonoui-Rî*, les deux enceintes ou les deux circuits de Râ, désinence de geographie mystique du même type que le *Sokhit*, le *Khouit* et probablement le *Hotpou* des autres temples solaires.

[3] Ousirkaf, an V du règne, Sahouri, an V, Nofiririkari, an IX.

[4] BREASTED, *loc. cit.*, p. 68 n° 156 1—3, n° 159, 7 et 8, n° 166. 3. Je traiterai à part, comme il convient, la fondation de la grande barque du Soleil et les donations à la double Madit-Somktit.

[5] Cf. BUDGE, *Gods of the Egyptians*, t. 1, p. 330.

On les supposait sur la partie occidentale de la vallée, mais cette hypothèse résultait moins de ce que l'on connaissait de leur caractère (puisque l'on ne savait rien de précis sur leur destination) que du fait qu'on les avait confondus jadis avec des tombes royales. Ou bien, on se fondait sur de vagues ressemblances matérielles, et l'on croyait voir les restes d'un de ces temples dans le Mastabat-el-Firôun. Ce fut l'opinion qui prévalut généralement, sur la destination de ce monument, au temps de Mariette et de Rougé.[1] On songeait aussi quelquefois à cette pyramide écroulée qui était à Riqqéh, dans le voisinage d'Abousir. L'emplacement était de ceux qui avaient été visités et relevés dès la première heure. Les Savants de l'Expédition d'Egypte l'avaient marquée comme l'»emplacement d'une pyramide toute ruinée». Perring, qui la visita en 1838, en avait donné des croquis et une description plus minutieuse; il retrouva même un fragment de dédicace, qui contenait le nom de l'édifice. C'était celui que l'on devait établir plus tard, avec certitude, être justement celui du temple solaire d'Ousirniri. La découverte venait trop tôt, et

[1] MARIETTE, *Itinéraire de la Haute Egypte*, t. I, p. 34, et ROUGÉ, *Six premières dynasties*, p. 34. Sur l'aspect actuel de ce monument, cf. LEPSIUS *Denkm.*, I, 37. On admet souvent (PETRIE, *History of Egypt*, t. I, p. 83, etc.) mais sans preuve décisive, que le Mastabat-el-Firôun est le tombeau de l'Ati (Othoès) de la VIe Dynastie, et on trouvera les arguments résumés de cette thèse dans MASPERO (*Histoire*, t. I, p. 415 note 6) qui reconnaît arriver à ce résultat plutôt par élimination que par démonstration directe. Le plan des couloirs internes, reproduits dans l'*Egypte* de Benedite, p. 357, semblerait montrer qu'il s'agit en tous cas d'une sépulture conçue à l'intérieur sur le modèle des tombes royales, sans pourtant que cette destination explique d'une façon satisfaisante les formes exceptionnelles de l'extérieur du monument. L'hypothèse d'un tombeau divin, ou d'un tombeau de vieux roi, refait à l'époque memphite, n'est pour le moment qu'une explication plus ou moins ingénieuse, mais rien de plus. L'attribution de l'édifice à Ati a contre elle, comme objection sérieuse, les graffiti d'Api et de Phtahnikaou au Hammamat, (LEPSIUS, *Denkm.*, II, 115 ff.) relatifs aux matériaux de la Pyramide *Biou* du Roi Ati. Non seulement le profil ordinaire des Pyramides accompagne le nom  (cf. ROUGÉ, *Mon. Six premières Dynasties* p. 360), mais la mention même de matériaux pris aux carrières du Hammamat suppose le jeu accessoire d'une pyramide classique. La curieuse légende arabe recueillie par Melton en 1681, sur le nôle du Mastabat-el-Firoûn est peut être un écho locutain de la destination réelle de l'édifico (*Zee-en-Land-Reisen*, p. 54), et mérite en tous cas d'être citée au moins à titre de curiosité. Le point certain est que l'édifice date au plus tôt d'Ounas, au plus tard d'un de ses successeurs très proches.

la valeur décisive de ce morceau de texte passa inaperçue. Ceux qui vinrent aussitôt après ne semblent pas y avoir pris garde. Pas plus que Perring lui-même, ils ne songèrent à en tirer les conclusions nécessaires. L'expédition de Lepsius (1842 ff.) se borna à rectifier et à compléter les plans des prédécesseurs, mais sans y voir autre chose qu'une pyramide. Plus de trente ans après, Mariette y exécuta quelques sondages, dont il ne publia jamais les résultats, et qui, très hâtivement exécutés, ne donnèrent rien de décisif. Il n'en subsista en son esprit que ce rapprochement vague, dont j'ai parlé, entre les restes de cet édifice et ceux que les inscriptions des mastabas figuraient surmontés d'un obélisque; il en parla à plusieurs reprises, mais sans jamais tirer la question au clair. Pour lui, c'était, en tous les cas, une variété de Pyramide, et non un temple.[1] Meyer entrevit le premier que la soi-disant Pyramide de Riqqah pourrait bien n'être autre chose qu'un des temples solaires dont avait parlé de Rougé.[2] Mais une fois de plus les choses en restèrent là. Il y eut mieux. Villiers Stuart en 1882, poussa les recherches plus loin, découvrit une série de bassins d'albâtre au pied des ruines de l'édifice central, trouva à moitié l'autel, depuis célèbre à juste titre, arriva aux murs de la chapelle, sans qu'il songeat, pas plus que ses devanciers, à se demander si le tout était autre chose qu'une pyramide.[3] On a peine à s'imaginer aujourd'hui que tous ces faits réunis n'aient pas mis plus vite sur la voie et qu'ils aient passé, en ce temps là, généralement inaperçus. Les ruines de Riqqah continuèrent donc à figurer dans tous les ouvrages comme les restes d'une pyramide. Vainement, entre temps, la théorie des temples solaires et la série de leurs noms avaient-elles été

---

[1] *Itinéraire de la Haute Egypte*, p. 34 etc.

[2] MEYER, *Geschichte*, p. 91.

[3] Le récit des recherches de Villiers Stuart a été fort clairement exposé, avec des documents peu connus à l'appui, dans le t. I, rédigé par BORCHARDT, du *Reheiligtum* de BISSING, p. 4.

dégagées par Sethe. Vainement les indices sur la destination réelle du monument venaient-ils tous converger vers la vraie solution. Vainement encore établissait-on, peu à peu, les emplacements des Pyramides de la Ve Dynastie à Abousir, identifiait-on en particulier celle d'Ousirniri; en sorte que si son nom se retrouvait encore à Riqqah, il ne pouvait plus s'agir, cette fois-là, de sa sépulture, puisqu'il en était déjà pourvu d'une par ailleurs. Sethe lui-même, qui avait réuni et mis en valeur toutes les données, se laissait arrêter par des difficultés de détail et hésitait sur la bonne voie.[1] Les Histoires d'Egypte, celles au moins qui se préoccupaient du problème, inclinaient à y voir une seconde pyramide du même Ousirniri, et évoquaient à l'appui les exemples de Pharaons s'étant édifié deux sépultures;[2] aucune ne cessa de faire figurer sur la liste des Pyramides l'amas des ruines de Riqqah en Abousir[2]. S'il en était parfois question dans les articles ou les ouvrages d'archéologie, on admettait, à la rigueur, que les Egyptiens avaient parfois usé de pyramides à profils successifs, tels que ceux que l'on voyait encore à Dahshour, par exemple, et que l'édifice de Riqqah pouvait bien avoir été un de ceux-là.[3]

Cependant les évidences allaient bientôt s'accentuer. En 1897, les marchands d'antiquités du Caire mettaient en vente de beaux fragments de bas reliefs sur calcaire, évidemment d'époque memphite, et qui ne pouvaient provenir que d'un temple. Le fait, à lui seul, était déjà singulièrement important, si l'on songe à ce que l'on possédait à cette date,

[1] SETHE, *loc. cit.*, p. 113.

[2] Voir en particulier ce qui est dit à propos de ce monument par PETRIE, en son *History of Egypt*, t. 1 p. 77. (Ed. 1895), qui reconnait cependant très nettement que la sépulture réelle d'Ousirniri est à Abousir et non à Riqqah. La carte de l'*Histoire* de MASPERO, t. 1, p. 385 porte aussi la »Pyramide» de Riqqah. L'*History of Egypt* de BUDGE (1902) t. 11, p. 72 note 2 continue à ne pas tenir compte des fouilles de 1899—1901 exécutées par BISSING. Cette omission a été réparée et le vrai caractère du monument restitué dans son *Handbook for Egypt and the Sudân* de 1905 (p. 454).

[3] Cf. PETRIE, *History of Egypt*, t. 1, p. 77 et pour ces pyramides à silhouette brisée les séries données dans les planches de la *Description*, Ant. V, pl. 72.

en fait d'édifices religieux de l'Ancien Empire: des chapelles funéraires de Pyramides, à Gizèh et à Medûm, la chapelle de Kasr-es-Sara, le fameux temple du Sphinx, les débris relevés par Naville à Bubastis, tous sans décoration aucune; et les fragments de bas reliefs, les seuls authentiques que l'on eût de cette époque, que Petrie, l'année d'avant, avait exhumés à Coptos.[1] Les morceaux que l'on proposait aux acheteurs avaient donc *a priori* une importance archéologique dont le Musée de Berlin se rendit compte aussitôt, et les bas-reliefs émigrèrent en Allemagne.[2] Mais leur valeur historique et religieuse était plus considérable encore, car l'un d'eux, au moins, figurait le Roi Ousirniri, dans l'attirail rituel des fêtes »jubilaires», et d'autres reproduisaient les épisodes caractéristiques du *hab-sadou*, tels qu'on les connaissait par toutes les scènes des monuments thébains.[3] À négliger les dires des marchands d'antiquités, de pareilles indications ne pouvaient guère laisser de doutes sur la provenance de ces bas-reliefs, quand on tenait compte de tout ce qu'enseignaient, par ailleurs, les particularités relevées sur place à Riqqah. La mine des bas-reliefs, le temple solaire d'Ousirniri et la prétendue pyramide de ce Pharaon ne faisaient qu'un. Le Prof. Dörpfeld vint inspecter minutieusement l'emplacement en Février 1898, et rédigea sans plus tarder son rapport. Les fouilles furent décidées, et la généreuse initiative de Bissing en assura l'exécution.

Elles débutèrent à la fin d'Octobre de cette même année

[1] PETRIE, Coptos 1896, pl V, et texte p. 4, nos 7 et 8, bas-reliefs de Papi II.

[2] Cf. ERMAN, *Verzeichnis* du Musée de Berlin (Ed. 1899) p. 42—43, nos 14089 à 14094, et les *Inschriften* du même Musée, p. 5 à 8. Ils ont été reproduits dans les articles que Schäfer a consacrés aux fouilles de Riqqah-Abousir dans l'Æ. Z. t. XXXVIII p. 4 et pl. I; et t. XXXIV, p. 97 et pl. V.

[3] Notamment celles du *Festival Hall* d'Osorkon publié par NAVILLE. Cf. ERMAN, *Verzeichnis*, p. 259, nos 10837 et 10838. Les monuments thinites, découverts en même temps, ou un peu plus tard, par QUIBELL à Hieraconpolis, et par PETRIE à Abydos ont prouvé l'unité archéologique de toutes les scènes de *hab-sadou*, depuis les premières dynasties connues jusqu'à la fin de l'histoire égyptienne, et les rapprochements ont été signalés, dès le début, par G. FOUCART, Sphinx, t. V, p. 102, *La plus vieille Egypte*, II, *Les fêtes du heb-sadou*.

1898, pour se continuer jusque dans le courant d'avril 1901. De l'importance matérielle du déblaiement exécuté pendant ces trois hivers de travail, il est aisé de juger quand on compare les fig. 1 et 62 du volume qui vient de paraître, et qui en décrit tout au long la physionomie. La première est la photographie du site avant le premier coup de pioche, la seconde nous montre le monument au dernier jour de la troisième campagne. Quant à l'importance scientifique, elle ressort non moins nettement de ce même premier volume, dû à la plume de Borchardt, et consacré uniquement à l'étude de la construction proprement dite; et l'on s'explique assez, après l'avoir lu, qu'il ait fallu plus de quatre ans pour classer, commenter et publier d'aussi nombreux matériaux.

Ce que nous avions appris, au jour le jour, de la marche des travaux le laissa deviner, au reste, dès les premières semaines. Les recherches, dès leur début, avaient en effet justifié le diagnostic porté, au printemps d'avant, sur la valeur de la pseudo-pyramide; et chaque mois de fouilles qui vint ensuite compléta, pour sa part, la démonstration. Dès la fin de 1898, on avait dégagé les bassins d'albâtre et leur pourtour, retrouvé et déblayé le magnifique autel du centre de la cour. On allait aborder les magasins du temple, quand il me fallut quitter l'Egypte, pour reprendre en Europe mes fonctions universitaires; et je déplorai le contre-temps qui m'empêchait d'assister à la suite de découvertes qui s'annonçaient de telle façon. Depuis lors, nous n'avons eu, pour les suivre de loin, que les descriptions, toujours forcément trop brèves, qu'en donnaient, tantôt le compte rendu annuel des fouilleurs dans la *Zeitschrift* de Berlin, tantôt les excellents résumés de Griffith dans ses *Annual Reports* de l'*Egypt Exploration Fund*.[1]

[1] Æ. Z., t. XXXVII (1899), p. 4, par de Bissing et Schäfer; t. XXXVIII (1900), p. 94, par Borchardt et Schäfer; t. XXXIX (1901), p. 91, par les mêmes. — E. E. F. *Annual Reports*, 1898—1899, p. 25; 1899—1900, p. 3; 1900—1901, p. 28; 1901—1902, p. 11. Borchardt et Schäfer ont en outre publié plusieurs notices, par ex. *Mitth. d. D. Orientgesellsch.* 1902. N° 14 et 18; 1903, nos 18—24 où sont réunis les résultats du dé-

A la fin du premier hiver, le plan général du monument et de ses abords immédiats pouvait déjà être reconstitués et l'enceinte délimitée; les nombreux fragments de bas-reliefs figurant la fête de *hab sadou* d'Ousirniri ne laissaient plus subsister de doute. On tenait enfin l'un des singuliers monuments que la Ve Dynastie semblait avoir si particulièrement affectionnés; et c'était bien ce Shap-ab-Rî ⊙ , à la silhouette caractéristique, qu'on voyait dessiné sur les murs de près d'une dizaine de tombes memphites, dont les propriétaires avaient jadis tenu des charges sacerdotales ou administratives attachées à l'édifice.[1] Le noyau central, encore enfoui, correspondait déjà nettement au grand trapèze que figurent les signes hiéroglyphiques. Rien de plus curieux, à ce point de vue, que de comparer, année par année, dans la Zeitschrift, les petits plans successifs, où les lignes de l'édifice, au fur et à mesure du déblaiement, se précisent, se dégagent du sol et se compliquent de détails secondaires.

Il serait hors de propos de retracer ici même l'historique des trois campagnes de ce déblaiement, et je n'en dirai ici que ce qui peut intéresser la suite de ces »Recherches». La seconde année amena la découverte d'environ 1300 pierres avec figures en reliefs ou inscriptions. Bien entendu, le plus grand nombre se réduisaient à de simples fragments, quelquefois à un signe d'écriture ou à un morceau de figure. Tout

---

blaiement de la Pyramide et de ses abords, et non plus du Temple Solaire seulement. Voir aussi le remarquable article de Wiedemann dans l'*Umschau* du 20 et 27 juin 1903.

[1] J'en donnerai dès à présent la liste, telle que je la connais, pour n'avoir plus à y revenir. Trois »prophètes» ordinaires: Ka-m-Nofrit (= Mastabas, D. 23, p. 243); Hapi Douaît (= ibid., D. 59, p. 259); Sabou (= ibid., E. 1, p. 340); un »prophète en second» Nakhiti-Hirou-s (= Mastabas, D. 67, p. 327); un »maître des secrets» Khouithâtep-Hirou (= Mastabas, D. 60, p. 320 et Rougé — *Six Dynasties*, p. 301); un »inspecteur» (Ti = Rougé Six Dynasties p. 116; Dumichen Resultate I, 3; — Couloir-Entrée-Paroi Est; d'après mes notes personnelles, pour la mention du temple d'Ousirnirî et des fonctions d'inspecteur à ce monument); un inspecteur de la chapelle pure, *pi-ouabit* et de la »maison des rations» *Sit. Dsefaou;* un »pur» *ouâbou* (Table d'offrande de Phtah-mai-khroou. Musée de Berlin N° 1159; cf. *Inschriften*, p. 55). On verra plus tard combien cette liste est instructive, tant par les qualités des personnages qui détiennent ces charges que par les autres emplois qu'ils détiennent en même temps.

compte fait, il n'en restait pas moins, cependant, une quarantaine de blocs sculptés pouvant passer, au point de vue archéologique, comme autant de »monuments». Les uns reproduisaient de nouveaux détails de la fête de *hab-sadou;* d'autres figuraient les »Saisons» personnifiées ou les nômes de l'Egypte: théories de personnages du plus haut intérêt pour la géographie politique de la période memphite. On verra, par la suite, que leur intérêt religieux est au moins aussi considérable. Cependant, le plateau de Riqqah se déblayait régulièrement, la ligne des chambres se reconstituait le long de l'enceinte, le tracé rectangulaire du monument central était dégagé, et la seconde année voyait réapparaître la chapelle méridionale en son entier. Les quelques extraits qui parurent, ou furent décrits alors, du total des sculptures retrouveés, suscitèrent à bon droit une légitime curiosité. Groupés avec les figures de l'âge thinite et celles des périodes classiques, ils reconstituaient en sa plénitude la série archéologique et religieuse à travers toute l'histoire d'Egypte. Lorsqu'ils paraîtront, reproduits au complet cette fois, on verra se dégager en sa merveilleuse unité, l'histoire du rituel et de la décoration des édifices religieux, des plus anciens temples connus au monde à ceux que conçurent les architectes des Ptolémées. L'anneau de la longue chaîne qui fut retrouvé à Abousir fut certainement le plus indispensable de tous, puisqu'il était fait de la civilisation memphite. Et il y aura dans les thèmes et dans les répertoires des divinités des documents dont on ne saurait, dès aujourd'hui, dire assez le prix. Des débris de colonnes, de statues, de chêneaux à tête de lion montrèrent que l'histoire de l'architecture et de la sculpture auraient aussi leur part dans les nouveaux monuments rendus à la science. Mais le troisième et dernier hiver donna mieux encore, quand les chercheurs purent enfin retrouver la structure interne du fameux édifice solaire, avec ses couloirs, ses escaliers; quand ils eurent restitué le plan définitif du plateau

entier, de ses abords, de ses murs de soutènement, et qu'étant descendus vers la plaine, ils mirent à jour l'avenue qui menait au temple, le propylône qui lui servait d'entrée, et qu'un peu plus loin enfin, vers le sud, ils mirent à jour l'extraordinaire construction de la »barque solaire». Le temple de Riqqah en Abousir[1] était rendu à la science. Et que ce temple soit justement un des édifices qui étaient indispensables pour reconstituer la vieille religion memphite, et par derriere elle, celle qui est antérieure à l'histoire, c'est là une bonne fortune trop rare en égyptologie. L'on ne saurait savoir assez de gré à ceux qui ont conçu, puis réalisé le dessein de retrouver un tel monument. Il faut aussi leur savoir un gré infini d'avoir pris la peine de le publier, et de le publier comme ils l'ont fait. Le mérite est plus grand encore à une époque où l'habitude s'accentue de se contenter de faire des fouilles dont les résultats ne sont jamais livrés, sinon sous forme de notices ou de communications de quelques lignes, rédigées à la clôture de la campagne. L'année suivante est consacrée à de nouvelles recherches sur un autre point, dont les résultats sont annoncés de la même façon, si bien que le public doit se contenter, définitivement, de la certitude qu'il y a quelque part au Musée du Caire, ou en Egypte, des monuments très curieux. Et comme il est infiniment plus facile de faire des fouilles que d'en tirer un travail de composition scientifique, cette manière de faire menace de se généraliser de plus en

[1] Pour ne pas compliquer les références, l'édifice sera désormais désigné, dans la suite de cette étude, sous le nom d'Abousir, qu'ont préféré les auteurs de la grande publication du *Rè-Heiligtum*. Cette dénomination aura néanmoins des inconvénients croissant, et des confusions presque inévitables risquent de se produire avec les monuments provenant d'Abousir même. Ainsi, les fouilles entreprises à la chapelle funéraire de Nofiririkari ont donné quantité de bas reliefs et de pièces d'architecture, qui seront bientôt publiées, et qu'il importera de distinguer, par une étiquette archéologique suffisamment différente, des monuments d'Ousirniri. Ces confusions de désinences se sont déjà produites, au reste. ERMAN et SPIEGELBERG ayant préféré désigner le temple sous le nom d'*Abu-gorab*, du nom d'un hameau arabe voisin (*Ægyptische Religion*, p. 45 et *Ægyptische Kunst*, p. 13). Et comme il est question, en même temps, dans le second de ces auteurs, du *Totentempel des Ne-user-Re in Abousir* pour désigner la chapelle funéraire de la Pyramide, on voit combien il serait désirable que l'on adoptât, sans plus tarder, une terminologie définitive.

plus, au grand décriment des égyptologues qui ne peuvent aller contrôler sur place.

Il n'y a pas encore eu, que je sache, de travail consacré au temple d'Abousir, en entendant par ce mot de travail une thèse ou une discussion d'ordre historique ou religieux. Le monument est d'aspect si particulier, et son dispositif est si nouveau, qu'on ne pouvait guère, sans imprudence, hasarder une théorie sur les abrégés fragmentaires mis jusqu'ici à notre disposition. L'inventaire exact des documents et le plan de détail des lieux étaient deux conditions préalables de toute nécessité. MM. de Bissing et Borchardt ont donc été au plus pressé dans le premier des deux volumes aujourd'hui édité, et c'est l'exposé fidèle des travaux exécutés, les plans d'architecte du temple et de ses abords, la description, partie par partie, de l'édifice et de ses annexes. Le tout muni à profusion de toutes les références nécessaires pour l'étude à distance, plans, coupes, élévations, restaurations, »directs» des monuments en leur état actuel. Et ici non plus, le mérite n'est pas commun d'avoir su comprendre les besoins de ceux qui veulent analyser, d'Europe, les résultats d'un travail de fouilles. Obligé par carrière à voir à peu près tout ce qui se publie dans l'année sur les travaux exécutés en Egypte, j'ai eu trop d'occasion de constater combien il est rare que ces besoins soient bien compris. Celui qui a trouvé le monument, qui l'a vu, qui souvent le voit encore, au moment où il publie, sait rarement se rendre compte de ce qui pourra en tenir lieu pour le lecteur qui, lui, ne l'aura encore jamais eu sous les yeux. Il s'efforcera de tout donner du nécessaire; il omettra justement un ou deux des documents indispensables pour la sécurité scientifique d'un système ou d'une démonstration à suivre de loin. Les comptes rendus diront sans doute, comme il convient, comment et pour quelles raisons précises le volume du Rè-Heiligtum peut être présenté comme un modèle de publication sous ce rapport. Ils parleront, comme il

serait hors de propos de le faire ici, de la perfection de la partie matérielle de la tâche, index et références, bibliographie et illustrations. Si je n'ai pas cru inutile, au début de ces »Recherches» de signaler aux lecteurs la perfection de cet outillage scientifique, c'est que nous avons à nous plaindre à tout moment de négligences de ce côté encore. C'est aussi que personnellement je lui dois beaucoup; puisque c'est grâce à elle que j'ai pu me livrer à un examen approfondi de la question. Déjà, et malgré l'absence provisoire des bas reliefs, on entrevoit à Abousir la première réponse à bien des problèmes restés jusqu'ici insolubles dans l'histoire de la religion égyptienne. Pour plus de sûreté, au reste, je m'en tiendrai d'une façon générale, à ce qu'enseigne directement la partie »construction» du monument, le plan et les élévations des édifices, ou les débris déjà publiés, soit de la sculpture, soit des reliefs. Tout compte fait, et telle que peut être l'état de la question avec des ressources dont nous disposons pour l'instant, on peut, sans craindre d'exagérer, soutenir que le temple solaire d'Abousir appartient à la demi douzaine d'édifices dont la série nous donnerait l'intelligence totale de la religion égyptienne. Que nous ayons pu en avoir un est une chance sur laquelle il semblait impossible de compter, tant il semblait chimérique, il y a seulement dix ans, d'espérer jamais retrouver le moindre vestige d'aucun d'eux. Les détails et les quelques figures, qui ont paru, en cours de fouilles, ont permis des appréciations provisoires et sommaires sur le caractère général du monument. Est-il une copie du fameux *Hâit-Banbonou* d'Heliopolis, comme on tend généralement à le croire?[1] est-il plutôt, comme j'incline à le pen-

[1] Voir à ce sujet, outre les articles, déjà cités, parus dans la *Zeitschrift*, ce qui a été dit par ERMAN, *Die Ægypt. Religion* (1905), p. 45 et sur les cultes héliopolitains de l'obélisque BISSING, *Recueil* XXIV, p. 167 ff., dont les conclusions seront examinées ultérieurement. La thèse résumée de SPIEGELBERG, *Geschichte der Æg. Kunst* (1903), p. 13, sur la comparaison du sanctuaire memphite et celui d'époque thébaine est trop absolue.

ser — et comme je tenterai de le démontrer plus tard — une réduction, un abrégé de l'ensemble des sanctuaires et de la géographie religieuse du nome héliopolitain? D'une façon comme d'une autre, un fait capital est acquis: la possession d'un édifice inspiré des constructions sacrées d'une ville qui est, à cette époque, la première cité politique et religieuse et qui, au moins au point de vue religieux seul, tient ce rang en Egypte depuis des siècles, sinon depuis des millénaires. La comparaison des vestiges matériels avec le *corpus* des textes égyptiens ne peut donc manquer cette fois de donner des résultats, et c'est la méthode qui sera suivie ici-même de préférence à toutes.

Un plan, le plus sommaire possible, s'impose avant de discuter le monument. J'aurais désiré m'en dispenser. Mais l'édifice d'Abousir diffère tellement de toutes les constructions religieuses connues jusqu'ici qu'il n'est guère possible de discuter sur ses éléments, comme on pourrait le faire à propos du temple conçu sur le modèle classique. Il reste jusqu'à nouvel ordre unique de son espèce. Depuis huit ans, on a bien ramené à la lumière un certain nombre de chapelles memphites, à Abou Roash,[1] à Licht,[2] à Saqqarah,[3] à Abousir,[4] par exemple, mais ce ne sont que des dépendances de Pyramides, et non des édifices autonomes.

[1] Voir provisoirement à ce sujet les notices de CHASSINAT dans le *Rapport annuel* de GRIFFITH pour l'*Egypt Exploration Fund*, années 1900—1901, p. 15 et 1901—1902, p. 12.

[2] GAUTIER-JEQUIER — *Mémoire sur les fouilles de Licht* dans les *Mémoires de l'Inst. Fr. d'Archéol. Orientale*, t. VI (1902), p. 17—26.

[3] Sur les fouilles autour de la Pyramide d'Ounas, cf. MASPERO, dans le journal le *Temps* des 4 et 5 janvier 1900, et MASPERO-BARSANTI, *Annales*, t. I, 149, t. II, p. 244 et t. V, 60. Le passage relatif aux bas reliefs de la chapelle funéraire dans *Annales*, t. II, p. 253—255, par BARSANTI. Les fragments, presque tous brisés menu, appartiennent en majorité à la fête du *hab-sadou* d'Ounas, et sont un nouvel et précieux argument en faveur de la loi de transposition au tombeau des scènes canoniques du temple ordinaire. Ils sont aujourd'hui au Musée du Caire. Il n'en existe pas de publication illustrée, à ma connaissance.

[4] Cf. les notices provisoires des *Rapports annuels* de GRIFFITH déjà cités, et l'article de SCHÄFER dans l'*Æ. Z.*, t. XXXVIII, p. 101, ainsi que le *Rapport annuel* de l'année 1903—1904, p. 57; BORCHARDT, *Mitth. d. Deut. Orient. Gesellsch.* 1902. n° 14 et 1903, n° 24; et WIEDEMANN *Umschau* 20 et 27 juin 1903.

D'autre part, dans la vallée du Nil elle-même, on ne peut s'attendre à trouver que des arrasements, des substructions, ou des débris de matériaux mêlés aux dix reconstructions qui se sont superposées au courant de l'histoire;[1] tel a été le cas, par exemple, pour le sanctuaire du Ouapouaïtou d'Abydos.[2] Pour avoir chance de retrouver les lignes et les restes d'un temple memphite, il faut la réunion des circonstances exceptionnelles qui se sont rencontrées à Riqqah d'Abousir, emplacement déjà hors de l'atteinte des eaux du Nil et abandonné dès la période memphite. C'est assez dire que les chances sont petites. Il existe encore probablement — et dans le voisinage, à ce que je crois — d'autres édifices du même type. Mais ils sont encore à découvrir; et qui sait ce qu'il en subsiste? Plusieurs faits significatifs que j'ai pu réunir sont arrivés à serrer d'assez près la question de la date de la grande destruction des chapelles et des temples funéraires de la région memphite et à me permettre de l'attribuer aux architectes contemporains de Ramsès II. Un fait significatif, à cet égard, est de retrouver dans l'édifice ramesside de Mit-Raïneh une statue d'Ousirnirî, mêlée au reste de la série memphite, en même temps qu'une partie des colonnes monolithes palmiformes[3] de la chapelle pyramidale d'Ounas à Saqqarah.[4] La série des statues des vieux rois memphites, retrouvées

[1] La liste de ce que l'on en connaissait, pour les différents temples d'Egypte, il y a neuf ans, a été donnée par G. FOUCART. *Histoire de l'ordre lotiforme* (1897), p. 177. La suite, année par année, quand il y avait lieu, dans les *rapports annuels* de GRIFFITH. Pour *Hieraconpolis* en particulier, les deux volumes de QUIBELL dans l'*Egyptian Research Account.*

[2] PETRIE, *Abydos*, t. I, pl. LIV et t. II, pl. XVII—XXI.

[3] Cf. DARESSY, Annales, t. III, p. 29, — pour les colonnes palmiformes de la chapelle d'Ounas — et pour la statue d'Ousirnirî, voir la planche X du *Musée Egyptien* cité plus bas (Granit 0,65); MASPERO, *Hist.*, t. I, p. 390 et PETRIE, *History*, t. I, p. 77.

[4] Aujourd'hui au Musée du Caire, Salle B. Cf. MASPERO, *Musée du Caire* (1903), p. 19. Sur leur découverte, BARSANTI, *Annales*, t. II, p. 254. Une reproduction en est donnée par SPIEGELBERG, *Æg. Kunst*, p. 44. On les comparera avec intérêt aux colonnes d'autres types, trouvées, soit à Riqqèh-Abousir, soit aux abords de la Pyramide de Nofirirkari à Abousir.

également à Mit Rainèh,[1] semble bien provenir d'un pillage définitif des matériaux de leurs chapelles, et ce qu'il subsistait de leurs images fut réuni alors dans un monument commun, ainsi que la chose se fit à Thèbes pour les épaves des statues des temples funéraires.[2] De l'édifice de Menkaouhorou (?), provient, suivant toute apparence, la statue qui figure ce monarque[3] en costume osirien du sacre, les insignes serrés sur sa poitrine. Ceci laisse à craindre que le temple lui-même n'ait vu, lui aussi, ses matériaux transportés à Memphis[4] et que ce ne soit là le cas pour le reste.[5]

Toutes ces raisons m'obligent donc, pour être clair en la suite des raisonnements, à tracer à grands traits la silhouette d'un édifice unique de son espèce, et si malaisé que ce soit sans illustrations à l'appui, de donner idée de l'agencement général de ce temple. A défaut du bel ouvrage de MM. de Bissing et Borchardt, le lecteur pourra s'aider, pour une partie au moins de la description, soit sur les plans et croquis de la Zeitschrift[6], soit sur une des petites vignettes des récents ouvrages de vulgarisation qui ont reproduit l'aspect général du sanctuaire.[7]

[1] Elles ont été signalées à plusieurs reprises dans les dernières publications archéologiques. La monographie la plus complète dans le *Musée Egyptien* de GRÉBAUT-MASPERO, pl. VIII—XII, et texte, p. 9—12 (1900).

[2] L'exposé complet de cet historique des temples funéraires et des avatars successifs de leurs statues royales sera présenté bientôt, j'espère, dans l'ouvrage que je termine sur l'histoire religieuse de la sculpture en Egypte. Il y eut à Memphis un procédé de classement des vieux rois très analogue à celui qu'a révélé, devant les pylones, le déblaiement du grand temple de Karnak.

[3] Cf. le *Musée Egyptien*, pl. XI, et comparer cette figure avec celles des bas reliefs figurant le Roi Ousirniri dans les fêtes du *hab-sadou* à Abousir. L'édifice d'Abousir contenait, presque certainement, des statues de ce type, aujourd'hui enfouies quelque part à Mitraïneh.

[4] Cf. DARESSY, *art. cité*, p. 29, débris de la chapelle de Teti et p. 31 au n° 18. L'étude des morceaux de statues, de colonnes, etc., que j'ai pu faire en 1898 m'a persuadé qu'il y avait une longue liste de monuments de ce genre provenant de Saqqarah ou d'Abousir.

[5] Ces raisons, jointes à celles relevées par MASPERO (*Musée Eg.*, p. 12), me paraissent écarter définitivement le système soutenu par BORCHARDT et tendant à attribuer une date très basse à toutes ces statues de Mit-Raïneh.

[6] *Æ. Z.*, t. XXXVII—XXXVIII—XXXIX, aux articles cités précédemment.

[7] Une petite image sommaire, donnant la vue du temple (massif central de l'obélisque, plate-forme et dépendance) a été reproduite dans l'*Æg. Kunst* de SPIEGELBERG (1903) déjà citée, mais sans le grand navire solaire édifié au Sud du temple. Le navire est figuré dans la même image, corrigée, de l'*Æg. Religion* d'ERMAN (1905).

A la lisière des sables, une sorte de propylée ou d'avant-corps s'échancre sur trois de ses faces de portiques à colonnes, et se coupe en croix, à l'intérieur, de deux passages à double coudure. Le principal, orienté d'Est en Ouest, débouche sur la face occidentale de la construction. Là, commence à ciel ouvert, entre deux murs, comme à la Pyramide de Licht, une voie d'allée qui file en pente assez vive vers un plateau rocheux, en escalade les soubassements édifiés de main d'homme, et aborde obliquement l'enceinte du temple proprement dit, sur le milieu de sa face orientale. Le rectangle délimité par l'enceinte mesure environ cent mètres sur quatre-vingt. Un second avant-corps ou pylone se détache en avant de la face est et se soude à l'avenue d'accès. La porte franchie, on se trouve dans une vaste cour de cinquante mètres de profondeur, occupant à peu près la moitié de l'emplacement total. A gauche, un long couloir vouté longe le mur d'enceinte de l'intérieur, court sur la face Est et sur plus de la moitié de la face méridionale, jusqu'à rejoindre la chapelle (voir plus loin), à droite; un passage voûté de même espèce court aussi à l'intérieur du mur d'enceinte sur la face orientale, puis sur la face septentrionale, où il se ramifie et s'élargit en une série compliquée de chambres, et de là en une rangée de neuf petites pièces. Dans la cour même, un grand dallage strié de profondes rainures dessine un long parallélograme, terminé sur sa limite orientale par neuf bassins plats en albâtre. Dans l'axe de l'entrée, et à trente mètres d'elle, une petite enceinte carrée renferme un magnifique autel en albâtre, dont les quatre côtés sont ciselés en forme de l'offrande *hâtep*. Je ne puis, faute d'un croquis et d'une terminologie assez certaine, rendre mieux le dédale des couloirs et des corridors. Je prie seulement le lecteur de noter, dès à présent, cette complication voulue de passages voûtés et de chambres, ces nombres de neuf, cette enceinte autour de l'autel aux quatre *hatpou*. Qu'il se rappelle tout ce que l'archi-

tecture, ou l'imagerie religieuse, de l'Egypte classique, ont tiré, dans les temples, les édifices du type du Labyrinthe d'Howara, les peintures murales, les fonds de sarcophages et les papyrus, de ces sortes de circuits, de ces dessins sur le sol et de ces groupes de neuf bassins ou de neuf chapelles. La comparaison avec les textes des Pyramides achèvera, je crois, d'éclairer le sujet, et c'est à ce moment que j'établirai, si faire se peut, la symbolique de la plupart de ces dispositifs. Je me bornerai ici, jusqu'à plus ample examen, à faire remarquer provisoirement que ce grand dallage et ses bassins pourraient passer, à première vue, pour une réduction des champs d'Ialou, avec leurs canaux, figurées par des stries ou des rainures; avec leurs étangs, figurés en diminutif par les bassins d'albâtre, et orientés symétriquement à l'Est, pour que le Roi y »lave sa face», en même temps que Ra à son lever.[1] L'autel du centre et son enceinte correspondent-ils au bassin et à l'île de la région *haṭpou* des géographies mystiques? C'est ce que nous verrons aussi plus tard, ainsi que l'ensemble des chambres voûtées et des corridors.

La seconde partie de l'enceinte est occupée pour près de moitié par l'énorme masse de la construction centrale, celle que figurent les signes hiéroglyphiques du temple solaire. Sur son Midi, une chapelle s'accote à ses flancs et se soude, à l'autre extrémité, au mur méridional de l'enceinte, barrant ainsi la cour de ce côté. L'entrée de cette chapelle est naturellement à l'Est. Une première chambre a son issue au Sud, où elle rejoint le long passage voûté construit le long du mur d'enceinte et qui se termine en cet endroit. Une porte pratiquée dans le fond mène alors à la seconde chambre

[1] Voir la disposition de la salle correspondant aux »Champs d'Ialou» dans le temple de Medinet-Habou. (Cf. DARESSY, *Medinet-Habou*, p. 152, Salle XXIV), et le dispositif de certains papyrus pour les canaux rectilignes des *Sokhit;* par ex., celui du Papyrus de Leyde reproduit dans *Lepage Renouf*, P. S. B. A. XVII, p. 102, pl. XXVII.

de la chapelle. A l'extrémité Nord de celle-ci, un corridor attaque l'intérieur de la maçonnerie du grand massif central. Il se change presque aussitôt en couloir à escaliers, quatre fois coudé à angle droit, chaque coude étant marqué par un élargissement de l'étroit souterrain en une sorte de chambre ou de chapelle de forme oblongue.[1] Soudain, après avoir ainsi cheminé dans les ténèbres, l'escalier débouchait en plein air, au sommet de la plate-forme gigantesque, sur son côté Est,[2] à seize mètres au-dessus du sol. Sur ce socle colossal s'enlevait le *Banbonou*. Etait-il, comme l'ont cru MM. de Bissing et Borchardt, de taille proportionnée à son soubassement, et tel que l'ont figuré les déterminatifs hiéroglyphiques des mastabas? C'était, en pareil cas, une construction gigantesque qui lançait au ciel un fût, en forme d'obélisque, de près de quarante mètres de haut, et qui semblait, pour parler le langage des hymnes égyptiens, »percer le firmament de sa pointe». Etait-il de taille plus modeste, et se composait-il essentiellement d'une chapelle coiffée d'un toit de forme pointue? C'est ce que nous essaierons plus tard de rechercher. Le certain est qu'il était fait de pierre blanche, comme le *Banbonou* d'Heliopolis, son modèle, et qu'il devait se terminer par un pyramidion, dont la pointe, comme pour la Pyramide,

[1] Le mot égyptien qui les désigne est peut-être les *paditiou*, ces »couloirs sinueux» dont parlent les formules des Pyramides, par exemple les *paditiou* de Nofirkari, l. 864. Je ne le cite ici que pour le terme; en fait, le passage se rapporte à la description de la chapelle, copie héliopolitaine du temple de Bouto, où on accomplissait cette cérémonie étrange que je crois bien retrouver dans la bataille figurée au tombeau thébain de Khirouf (Cf. ERMAN, *Ægypten*, Ed. Anglaise, p. 279.) Ces rixes à demi simulées des processions sont assez souvent mentionnées en termes, d'apparence mystique, dans plusieurs chapitres des pyramides, dont plusieurs se rapportent à des chambres conçues sur le plan de celles d'Abousir; on y jouait, par conséquent, de ces sortes de petits drames religieux dont les grands temples offraient le modèle amplifié, bien connu par les descriptions des auteurs classiques; c'est pour ce motif que j'ai fait allusion, dès ici, à ce passage de Nofirkari

[2] Je me suis écarté ici de la restauration de BORCHARDT, qui fait déboucher le corridor sur le côté Sud de la plate forme, et ce pour des raisons qu'il a reconnues lui-même assez hypothétiques. Elles seront discutées en leur lieu. J'ai préféré faire ouvrir le corridor à l'Est; il imite ainsi, de bout en bout, le parcours du soleil dans les ténèbres, de l'Ouest à l'Est.

est l'essentiel de la valeur magique et solaire de l'édifice.[1] Obélisque ou chapelle à pyramidion, image même de Ra-Atoumou ou chapelle de cette image,[2] c'était là le point sacré par excellence du monument, auquel toute la valeur religieuse du reste de l'édifice vient aboutir, comme tout le temple du type classique vient aboutir au sanctuaire où est cachée la statue essentielle du dieu.

La partie occidentale de la cour, ou plutôt ce qu'il en subsiste une fois qu'on en déduit la base gigantesque du *Banbonou*, comprenait vraisemblablement d'autres constructions, dont la restauration est malheureusement trop hypothétique. Le plus certain est un nouveau parallélogramme dallé, sur le sol, à l'angle Nord-Ouest de l'enceinte, muni également de rainures creusées dans le dallage, et qui aboutissent, elles aussi, à une série de bassins, placés en ligne droite comme les neuf bassins d'albâtre, mais rangés cette fois à l'extrémité sud du pavé. J'ose à peine suggérer une composition symbolique, faisant pendant à la première.[3]

---

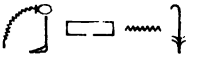
[1] La valeur, nécessaire dans la donnée solaire d'Heliopolis, d'un pyramidion qui reçoit sur sa pointe le fluide magique des rayons, au moment où le soleil fait *oubonou* à sa sortie de l'horizon, résulte de tous les textes relatifs à ce qui se passe à l'apparition de l'astre, depuis les textes des Pyramides, qui seront analysés par la suite ici même, jusqu'aux hymnes que nous ont laissés les monumeuts d'époque thébaine. La qualification de *Hait-Bambonou*, donnée au temple d'Atonou à Amarna, pour en faire un double du grand sanctuaire d'Héliopolis, a déjà été signalée depuis longtemps. On remarquera qu'aucune des figurations de l'édifice, dans les peintures des hypogées d'Amarna, ne montre cependant aucun monument en forme d'obélisque à l'intérieur du temple. La valeur du pyramidion dans la Pyramide, qui en est une application funéraire, n'a pas encore été étudiée à ma connaissance. Une nouvelle preuve à l'appui de ce rôle, et décisive à mon sens, résulte des textes gravés sur le pyramidion en granit de la Pyramide d'Amenemhait à Dashour (retrouvé en 1901, publié et reproduit dans les *Annales*, t. III, p. 206—208 avec pl., MASPERO, *Note sur le Pyramidion d'Amenemhait III*, etc.)

[2] Je renverrai, jusqu'à plus ample examen, à ce qu'a dit de BISSING (Recueil, t. XXIV, p. 167, et *ibid.*, t. XXV, p. 184), sur le culte primitif d'Atoumou-Ra en sa forme d'Obélisque à Héliopolis et à l'opinion d'ERMAN, dans son *Æg. Religion*, p. 67.

[3] Il y a dans l'existence de ces deux cours, aménagées de la même façon, une objection, *a priori*, assez sérieuse contre la dénomination d'*abattoir* dont se sont servis les auteurs du *Re-Heiligthum*. Outre qu'il est assez peu satisfaisant de voir donner une pareille importance, dans l'enceinte sacrée, à une annexe de caractère aussi matériel que l'endroit où l'on abat les animaux du sacrifice, on ne s'expliquerait pas bien pourquoi il y en aurait deux, dont la surface totale arriverait à couvrir près de la moitié de l'espace libre de l'esplanade. Je n'ajoute que pour mémoire les difficultés, qu'ont constatées eux-mêmes les savants égyptologues qui ont déllayé le

Enfin, plus étrange peut-être que tout le reste du temple solaire était la singulière construction qui s'élevait en dehors de l'enceinte, à cent mètres environ au sud du grand mur: édifice comme on n'en a encore jamais rencontré en Egypte; sorte d'imitation d'énorme navire en briques, copié sur les formes et le gabarit de la barque du Soleil égyptien.

Je ne sais si j'ai pu, par une description à ce point dénuée des plans et des illustrations indispensables, donner au moins idée de tout ce qu'un sanctuaire de ce genre contient de dispositifs inconnus des monuments du type ordinaire, et entièrement nouveaux pour nous. Les auteurs du *Reheiligthum* ont adopté, pour plus de clarté, une division mèthodique du temple en quatorze parties, qu'ils ont ensuite fidèlement observée dans les chapitres de leur ouvrage, où ils ont examiné l'édifice aux points de vue successifs de la description topographique, de la partie archéologique et de la partie architectonique.[1] Pour la clarté des références, et malgré les

temple, pour expliquer le dispositif d'écoulement des bassins et des rigoles, si l'on persistait à y voir l'installation d'une cour à abattre les victimes. L'objection terminologique achève de rendre l'assimilation peu satisfaisante. L'abattoir des temples de cette époque est dit , et les vases portent la mention  . Je donnerai plus tard les raisons qui m'empêchent d'adopter la lecture *pi habini* pour les deux derniers signes, comme l'a suggéré Naville (Recueil XXV, p. 200 d'après BISSING, *Mitth. d. Deutsch. Orient. Gesell.* N° 14, p. 18). Le texte de Nofirkari, (692—693) et plus encore le signe employé par le synoptique de Mirinri (180—189) montrent, par les procédés de perspective de l'époque, que la salle appelée ainsi est en forme de demi-circonférence, et terminée, au fond, par une galerie rectangulaire que soutiennent une ou deux colonnes.

[1] La charpente générale de l'ouvrage sur le Rê-heiligthum est celle-ci: après avoir rappelé les travaux et les recherches d'autrefois, le lecteur est mené à travers toutes les parties successives de l'édifice. On lui signale au passage la physionomie générale et l'agencement, considéré dans ses rapports avec les autres pièces de l'ensemble. Cette intelligence préalable acquise, chacune des quatorze sections reprend les monuments et les examine, cette fois pour eux-mêmes, au point de vue des plans, coupes, profils, ajustements, appareillages, etc. Une quatrième partie examine, sous le rapport technique, les matériaux, les coupes, les échafaudages, les modes de transport et de mise en place, les lignes et les profils architectoniques. Une cinquième division est consacrée à l'histoire monumentale du site avant et après l'édifice d'Ousirnirî (traces de constructions plus anciennes et réfections d'époque ultérieure). Il n'est que justice de signaler, à ce propos, le luxe d'informations précises et de reproductions détaillées qui font de tout ce volume un modèle du genre.

critiques de détail que j'aurais à y faire, j'adopterai le même ordre et je donnerai, pour n'avoir plus à y revenir, l'énumération de ces quatorze parties, avec les appellations qu'ils leur ont données. Ce sont: les murs de la ville funéraire, le propylône élevé dans la vallée, l'avenue en rampe d'accès, les terrasses, le pylône supérieur, l'enceinte sud, l'enceinte nord, l'autel, la chapelle, la cour, l'obélisque et son socle, le grand »abattoir», la cour latérale et enfin la barque solaire.

De toutes ces constructions, la dernière est celle qui doit être la premier objet de notre examen critique de l'édifice, et ceci, pour plusieurs raisons: Le navire du Soleil est un des édifices dont le plan et les assises sont le mieux conservés et dont la restauration archéologique ne présente pas de difficultés sérieuses. Les textes de caractère historiques viennent donner au raisonnement la certitude documentaire indispensable. Les textes religieux qui s'y réfèrent sont plus clairs qu'ailleurs. Il faut ajouter, en dernier lieu, que sur ce point du sanctuaire, la publication est complète, et il n'y a pas à attendre, comme pour les autres parties, des bas-reliefs ou des inscriptions qui pourraient compléter ou modifier les conclusions. Il y a donc là une base solide pour aborder la recherche de la nature religieuse du temple d'Abousir et passer de là, ensuite, aux autres parties.

J'ai dit, il y a un moment, qu'on n'avait encore rien découvert en Egypte de semblable à cette extraordinaire construction qu'est le vaisseau du Soleil, et qu'on n'en pouvait citer aucun équivalent dans la série monumentale de la vallée du Nil. On ne soupçonnait même pas, jusqu'ici, qu'il eût jamais pu en exister. Le moyen de croire que jamais architecte s'était avisé de construire, en briques et en bois, la copie littérale d'un bateau? — et si littérale qu'en l'état même où nous la voyons aujourd'hui, il n'est pas permis

d'hésiter un moment sur le sens de cette bizarre construction. Il n'y a pas eu besoin de déductions spécieuses ni d'hypothèses engageantes; sitôt qu'il apparut, dégagé de ses sables, l'édifice fut bien évidemment un navire solaire et ne put rien être d'autre. Aucun archéologue un peu familier avec les formes des embarcations égyptiennes, et surtout de celles des dieux, ne pouvait hésiter devant les »façons» de l'arrière, et devant la série des piliers de briques internes. Le plan et la coupe, après relevés, auraient achevé l'évidence, s'il en eût été besoin.[1]

Rarement, en effet, se donna-t-on autant de peine à imiter en architecture un objet aussi éloigné par définition des créations ordinaires de l'architecte. On aimerait à connaître le nom — et qui sait si quelque biographie d'un mastaba voisin ne nous le donnera pas quelque jour? — de l'homme qui conçut et exécuta ce navire de briques, long de plus de trente mètres. S'il ne fut pas le premier — les inscriptions le prouveront — il est le seul dont l'œuvre est venue jusqu'à nous, et qui, dans l'histoire de l'art égyptien, ajoute à la série monumentale des types la »chapelle-barque». Il aurait pu se contenter de dessiner sur le sol le tracé d'une embarcation gigantesque, d'élever un édifice ovale, à la rigueur le renfler au centre et de l'effiler pointu aux deux extrémités; il voulut encore que la ligne de la construction retraçât exactement sur le sol celle d'une coque de navire à la flottaison. Il aurait pu élèver là dessus des murailles droites, des parois de briques comme toutes celles des constructions ordinaires; il tint à en faire, jusqu'à la limite de ce qui était possible, l'imitation des matériaux d'un esquif égyptien et de leurs modes de structure ou d'ajustement. Il sut assouplir en

[1] Une vue de la barque, (on se rappelle qu'elle fut trouvée pendant la troisième campagne des fouilles) a paru dans le troisième mémoire annuel sur Abousir, dans l'*Æ. Z.*, t. XXXIX, p. 95, fig. 4. Le plan et la coupe n'ont paru que dans le *Ré-Heiligthum*, t. I, pl. III, où l'on trouvera aussi fig. 47—48, deux vues du navire, prises de l'avant et de l'arrière.

courbes savantes les assises de briques; et elles furent des »pétrifications» — le terme exact me fait défaut — des gerbes de roseaux, ou des pièces de bois, dont étaient faites les grandes pirogues des dieux égyptiens. Il faut, pour se rendre compte de cette minutie, et pour y ajouter foi, avoir sous les yeux, par exemple, une section de la membrure de cette coque de brique, telle qu'elle est encore aujourd'hui, et où on la voit, au lieu d'un mur rectiligne, se faire flexible et ondulée comme la »muraille» d'une carène de navire réel, munie de la convexité caractéristique à l'extérieur, et de la »sinueuse» de la paroi intérieure.[1] Ce ne serait pas autrement, si l'on prenait la coupe, au maitre bau, d'une embarcation du Nil réelle. Mais ce qu'il y a de plus caractéristique, ce sont les lignes des assises de brique de la poupe et de la proue, telles qu'elles apparaissent encore, en leur état actuel. Les vieux maitres maçons de l'Egypte memphite ont su s'y prendre assez bien pour qu'aujourd'hui même, et malgré sa misère, la barque de Râ soit encore une barque à nos yeux, et non les pans de murs d'un édifice quelconque, que l'égyptologie déclare *avoir été* un navire. J'ai vu peu de choses aussi curieuses, en architecture égyptienne, que ces assises se relevant aux extrémités de la carène, leurs lignes filant vers l'arrière où elles convergent, à la manière dont le font les tiges de roseaux assemblés des canots de pêcheurs dans les bas-reliefs memphites.[2] Et il faut que les choses aient été bien habilement calculées, pour que, dégradées, mises à nu de leurs peinture et de leur stuc, dépouillées de tous les artifices qui renforçaient l'illusion, les briques du vieux navire solaire produisent encore cet effet. Voilà pourquoi l'édifice est mieux qu'un énorme jouet, aussi puéril

[1] Une section a été annexée au plan général de la barque dans le *Rê-heiligtum*, pl. III.

[2] Des détails de ligature et d'imitation de gerbes, qu'il serait impossible de décrire, sans image à l'appui, ont été fort bien montrés dans la fig. 49 du même ouvrage.

qu'étonnant. Edifier sur le sable un assemblage de briques en forme de bateau, des peuples de sauvages ou de demi-sauvages ont peut-être su le faire ailleurs. Savoir tirer de l'architecture en briques un dispositif assez souple pour donner l'impression, presque l'illusion des lignes flexibles d'une embarcation; arriver ainsi à ce qu'il y a probablement de plus difficile à imiter en construction, c'est faire œuvre d'art. Ceux qui l'ont exécuté ne sont ni des manoeuvres, ni des artisans ordinaires. L'histoire archéologique de la vieille Egypte a fait une place encore beaucoup trop petite à l'architecture en briques. Tout ce qui a été trouvé depuis quinze ans forme aujourd'hui une magnifique série, et le spécimen d'Abousir s'y classe d'emblée, non seulement parmi les plus curieux, mais aussi parmi ceux qui attestent le mieux l'habilité des constructeurs antiques. Comme la Pyramide d'Azychis, qui exhortait le passant, cet art de la brique pourrait nous dire: »ne me méprise pas». Et de fait, il témoigne autant, pour sa part, de la civilisation memphite que l'ont su faire, de leur côté, ceux qui ont préféré la pierre, le bois ou le métal.

La restauration de l'édifice, appuyée sur des bases matérielles aussi solides, n'était donc pas une œuvre d'imagination. Les »façons» de ce navire paradoxal et la série des constructions intérieures donnaient, comme point de départ, toutes les garanties nécessaires. Et si j'insiste sur cette partie archéologique du sujet, c'est qu'il importe qu'il ne puisse subsister de doute sérieux ni sur la nature ni sur l'agencement matériel de cet édifice. Le navire qu'ont reconstitué, dans leur frontespice, les savants auteurs du Rè-heiligthum peut paraitre bien hardi à première vue. J'ai tenu à m'assurer qu'aux détails secondaires près, chaque morceau de leur restitution s'appuyait sur des vestiges réels incontestables et sur des rapprochements évidents avec les barques simulées

des monuments. L'examen a prouvé que nous avions bien la copie, à des dimensions encore inconnues, de la barque de Râ, telle que des centaines de vignettes de papyrus, d'images de bas-reliefs, de fresques murales, et de signes d'écriture dans les inscriptions, nous en ont retracé l'image. Si haut qu'atteigne pour le moment l'épigraphie, par les silhouettes des monuments thinites, les textes des Pyramides, ou les mentions de la Pierre de Palerme,[1] la flotte des barques sacrées de Râ y apparait toujours aisément reconnaissable, avec ses apparences caractéristiques; et les divergences ou sont des abréviations, ou portent sur des détails secondaires d'agencement des parties accessoires. À ce signalement si particulier, les fouilles d'El Bershèh vinrent apporter, il y a tantôt dix ans, un supplément d'informations fort précieux, en nous présentant une série, — unique jusqu'à présent, je crois —, de petites barques solaires réelles, de la Xe à la XIIe Dynastie:[2] bateaux longs d'un mètre environ, que l'on trouva déposées, à côté des cercueils des maîtres des tombeaux. Variantes locales mises à part, le dispositif essentiel de l'»accastillage» de ces petits navires, les premiers de leur espèce, copient celui tant de fois représenté sur les monuments, et, étant réels, cette fois, précisent bien des détails d'ajustement que les procédés de perspective du dessin égyptien pouvaient laisser douteux jusqu'alors. Si l'on y ajoute les débris ou les morceaux de pièces détachées de grandes barques réelles en bois retrouvées dans ces dernières années à

[1] Je ne puis entrer ici dans la discussion sur l'âge réel de ce monument. L'étude que j'ai pu faire de son épigraphie ne m'a pas conduit à admettre, comme on l'a suggéré un moment, qu'elle pût être la copie d'un texte plus ancien, à moins que l'on n'admette un souci de respecter la vieille orthographe dont aucun des apocryphes connus aujourd'hui ne donnerait, même de loin, l'équivalent.

[2] On trouvera des renseignements complets sur cette trouvaille dans DARESSY, Annales, t. I, p. 17—43, *Fouilles de Deir el Dirchèh.* (Nov. X^e^ 1897), où les croquis des p. 32 et 37, exacts au reste, sont un peu sommaires pour les détails. J'ai complété ce que je leur emprunte ici, par mes notes prises au Musée de Gizéh en 1898.

Dahshour, ou au Biban el molouk,[1] on voit que la série archéologique s'est reconstituée à peu près au complet dans ces dernières années. Une fois de plus, du gigantesque navire d'Abousir à l'amulette en pâte vitrifiée ou au signe hiéroglyphique de quelques millimètres, on vérifie ici la loi d'expression des thèmes symboliques de l'Egypte. Elle se montre, comme pour toutes les figurations que nous avions jusque là pour d'autres types, canoniquement réglée, et une fois pour toutes, usant, suivant les besoins, de toutes les matières, bois, pierre, terre, métal précieux, pâte émaillée; ayant, suivant ces mêmes besoins, un centimètre ou trente mètres, sans qu'il y ait jamais frontière délimitée qui sépare l'œuvre du bijoutier, de celle du fondeur, du menuisier ou de l'architecte; sans qu'aucune autre règle, autre que la convenance du moment, impose plutôt le simulacre en ronde bosse plutôt que le relief ou le simple tracé linéaire. Dessinée sur papyrus, peinte sur muraille, placée au milieu du mobilier funéraire, construite en plein air, minuscule ou colossale, la barque a, en tous les cas, la même valeur religieuse ou le même but, comme cela a lieu aussi quand il s'agit de la figure d'un dieu. Ce qui est vrai des images des dieux est vrai aussi de leurs accessoires et de leurs habitations. On verra que ce que l'on me permettra d'appeler, d'une terminologie un peu barbare, »la loi d'indifférence des modes d'expression plastique» et »la loi d'indifférence de dimensions» nous permettra d'appliquer les constatations faites à propos d'une barque solaire à d'autres édifices divins et à d'autres parties, soit du temple, soit du matériel sacré. Retenons en pour le moment la certitude de pouvoir reconstituer solidement le navire d'Abousir tel qu'il fut jadis, en sa structure essentielle.

[1] Je ne parle pas ici des grandes barques, à peu près intactes, trouvées par DE MORGAN au pied de la Pyramide de Dahshour, ou par LORET dans les tombes royales. Je me réfère en ce moment, soit aux restes de gréement ou d'apparaux d'autres barques trouvés dans ces mêmes sépultures, soit aux rames des premières barques. Quant à celles-ci, elles me paraissent des copies de navires divins ou royaux différant de la *Madit-Somktit* de Râ, et correspondant à d'autres données.

La proue se relevait modérément et se chargeait sur la pointe d'une sorte de construction qui donne l'illusion d'un »chateau-gaillard» dont la plate forme rectangulaire se hérisse d'une série d'ornements en forme de *kakhirrou*. Les petits modèles des tombes d'El Bershèh,[1] combinés avec certaines vignettes soignées des papyrus[2] nous font comprendre l'agencement de ce pesant rectangle que les signes d'écriture ou les images du commun ne détaillent pas assez. Il ne faut pas s'imaginer une construction massive dont le poids est incompatible avec la légèrete des esquifs primitifs, et qui aurait fait plonger le nez du navire tout à fait hors de propos. C'était, dans la réalité, un bâti assez léger, ajouré, une sorte de boite sans couvercle et dont on aurait coiffé, en la renversant, la pointe d'avant de la gerbe de roseaux de l'extrême proue. Elle s'amarrait fortement à celle-ci par deux pièces de bois courbées qui se fixaient sur le pont, sur les deux bords et que l'on ne saurait mieux comparer, comme profil et comme dispositif, qu'aux deux bras arrondis d'un fauteuil. Ils laissent entre eux une sorte de couloir, que garnit une planche, piquée d'une rangée de petits emblèmes, ordinairement le signe , plusieurs fois répété — six ou neuf: De cette sorte de boite ou de caisson, dont je viens de parler, et dont le fonds renversé faisait aussi plate forme, pend jusqu'à trainer sur l'eau, ou presque, une sorte de filet à mailles ajourées, et bigarrés de dessins symboliques plus ou moins riches. Il est inutile d'essayer d'en décrire les variétés; assez de bas-reliefs, de stèles ou de vignettes funéraires les ont données un peu partout.

[1] Voir les croquis de DARESSY, *Annales*, t. I, p. 32 et 37 et la mention *ibid.* p. 37 »d'une proue recouverte d'une enveloppe bleue et blanche et surmontée de huit piquets». Ce sont les *Kakhirrou* de la frise figurée dans les vignettes, mais les piquets semblent avoir eu au début un autre rôle que celui de simple thème ornemental.

[2] Voir par exemple LANZONE, *Dizionario*, pl. CXI, et BUDGE, Gods of the Egyptians, t. I, pl. faisant face à la page 334.

Entre les deux extrémités recourbées de l'immense pirogue, la coque proprement dite, dont on a vu la structure. Les rangs de briques étaient jadis badigeonnés d'un stucage blanc, assez fin pour laisser voir les assises imitant le bordage. Quelques parcelles de cet enduit adhèrent encore à la muraille du navire, et ce détail concorde absolument avec la couleur blanche des barques solaires trouvées à El Bershèh.[1] Le pont du navire reposait autrefois sur une série de poutres transversales, dont les têtes s'appuyaient sur les murailles de tribord et de babord. On voit encore aujourd'hui les logements qui les recevaient, et il reste encore, ça et là, des débris de bois calciné qui attestent, au fond de ces logements, l'exactitude de la restitution.[2] La volée des poutres était soulagée, à mi-course, par la série des grosses constructions que l'on aperçoit à l'intérieur du navire, au nombre de cinq, dans l'axe médial du bâtiment.[3] Le rôle de ces piliers de maçonnerie était double: en même temps que supports de la charpente interne du pont, au dessous du plancher, ils étaient, en même temps, les bases sur lesquelles reposaient toute la série des lourds emblèmes ou pièces de gréement que l'on voyait se dresser sur le pont lui-même. Ce qu'étaient ces emblèmes ou ces apparaux, c'est ce qu'il est assez aisé de reconstituer, à peu près au complet, si l'on prend la peine d'étudier les figures de barques simulées ou les navires d'El Bershèh et, si on examine les représentations, d'âge si voisin, qu'en don

[1] Cf. DARESSY, *Annales*, t. I, p. 31 et 37 pour les deux barques décrites. Si mes notes d'Egypte sont exactes, la couleur blanche est celle des coques ou débris de coques provenant de toute cette nécropole. Ce détail archéologique tend à rendre plus probable encore la ressemblance qui existe entre les *Madit-Somktit* des tombes de Bershèh et le grand vaisseau d'Abousir. Toutes se sont évidemment inspirées d'un modèle commun.

[2] Cf. *Rê-Heiligthum*, t. I, p. 52.

[3] Le pont a en effet plus de huit mètres de largeur au maitre-bau. L'écrêtement des piliers, en leur état actuel, ne me permet pas de décider s'ils jouaient simplement, à ce point de vue, un rôle de support de simple soulagement ou bien si, comme l'architrave en architecture ordinaire, ils servaient à recevoir de chaque côté une poutre occupant seulement la demi-largeur du pont.

nent les signes d'écriture dans les textes des Pyramides.[1] Dans la série que j'ai pu relever, à premier examen, dans les cinq versions de Saqqarah, je signale particulièrement celles de la version d'Ounas, pour les chapitres LV et XCVI, celles de Teti pour le chap. CXCIV, et de Nofirkari pour le chap. CCLVI.[2] Après le rectangle de la proue à frise lancéolée, on aperçoit au centre trois socles sur lesquels sont posés successivement un épervier, le signe *shasou* et un second épervier,[3] puis, à l'arrière, les poutrelles sur lesquelles s'appuient les rames-gouvernails, dont on n'a figuré qu'une seule, d'après la perspective.[4] Le signe hiéroglyphique est trop petit pour permettre de distinguer les détails de la tête des rames. Celles de la majorité des vignettes, les petites rames modèles des mobiliers funéraires, du genre de celui du Montouhatpou de Berlin, et enfin les grandes belles rames retrouvées à Dashour ou dans la valée des Rois se terminent par des têtes d'épervier sculptées et peintes, en sorte qu'il est infiniment probable que celles d'Abousir étaient faites de même.[5] Telle est, en ses grandes lignes, la composition des

[1] BORCHARDT, *Reheiligthum*, p. 16 et 52, n'a eu garde d'omettre ce moyen de reconstitution, et a indiqué quelques uns des chaqitres des Pyramides où les barques sont figurées, mais sans indiquer les variantes graphiques où leurs signes figuratifs étaient dessinés avec le plus de détail. Ceux qu'il a reproduits typographiquement (p. 16), à propos du nom de la barque solaire sont loin d'être parmi les plus soignés de l'épigraphie des Pyramides. Sa restauration d'ensemble du frontispice eût encore gagné en évidence, si l'on avait eu, dans le corps du volume, à la suite des noms hiéroglyphiques *Madit-Somktit* un des signes que reproduit presque fidèlement l'impression des textes des Pyramides de MASPERO.

[2] Faute de pouvoir consulter les estampages de la Nationale, de Paris, ce choix n'a qu'au caractère relatif, puisqu'il est fait sur le vu des signes typographiques d'Holzhausen, dans l'édition des Pyramides de MASPERO. Cette référence serait partout ailleurs assez insuffisante pour un examen archéologique ou epigraphique. La valeur documentaire de ces signes est cependant assez sérieuse ici, si l'on veut bien se rappeler qu'ils ont été fondus spécialement pour l'édition du texte des Pyramides, et ont été, par conséquent, copiés aussi exactement que possible sur les formes du texte original.

[3] Ounas, 470, 595, Teti, 344. Nofirkari, 177, par ex.

[4] La série des vignettes ou fresques permet d'assurer l'existence de deux rames, et un texte cité un peu plus bas vient à l'appui de cette opinion. On sait que la rame unique fut pourtant connue de très bonne heure, contrairement à l'opinion générale. Voir par exemple la grande barque de Montouhatpou le Thébain au Musée de Berlin.

[5] DE MORGAN, *Dahshour*, t. I, pl. XXXI. DARESSY, *Fouilles de la Vallée des Rois*, fasc. 2, p. 271, n° 515 q. Des têtes semblables décoraient les supports plantés

superstructures essentielles dans ces signes, où l'on n'a évidemment que reproduit les caractéristiques nécessaires; et telle devait être aussi celle des accessoires notables de la grande barque d'Abousir. L'examen des barques de Bershèh nous montre la place réelle des éperviers sur le pont et permet de redresser le dispositif apparent des barques simulées. Hiéroglyphes des Pyramides ou vignettes, le dessinateur égyptien a obéi aux règles nationales de la perspective, en plaçant à la suite les uns des autres le premier épervier, le *shosou* et le second oiseau. Il agit de même quand, dans les bas-reliefs, il veut nous présenter le Roi entre les deux dieux qui l'introduisent ou le purifient, et qui, dans la réalité, sont tous les deux de front avec lui. Les petits modèles d'El Bershèh nous prouvent qu'il en était bien ainsi à bord du navire et que les deux éperviers flanquaient la hampe du premier *shosou* à droite et à gauche. C'est ce qui explique justement pourquoi, dans le navire d'Abousir, il y a, au centre exact, un pilier en maçonnerie plus large que les autres, et dont les dimensions correspondent justement, comme place et comme proportions, au caisson que l'on trouve sur le pont des barques d'El Bershèh.[1] Mais la comparaison du détail est plus intéressante encore. Si l'on prend la peine de mettre en regard le plan du pont des navires solaires d'El Bershèh, et le plan de la construction d'Abousir, on constate que le nombre des gros piliers de celle-ci coïncide précisément avec celui des accessoires ou emblèmes de ceux-là.[2] En avant du

dans le pont Quelques barques, à l'époque thébaine au moins, (mais pas les barques solaires, à ce que je crois) remplacent les éperviers par des têtes royales casquées de couronnes cf. DARESSY, *ibid.*, p. 270, nos 5156 ff.

[1] La restauration proposée dans le frontespice du *Re-heiligtum* et celle de la petite vignette d'ERMAN, *Æg. Rel.*, se sont guidées uniquement sur les barques simulées; elles se sont laissé tromper par les procédés conventionnels du dessin égyptien, et ont bien figuré le *shosou* entre les deux éperviers, mais ont mis ceux-ci en avant et en arrière, sur l'axe médial du navire, au lieu de les placer de chaque côté du *shosou*. Cette erreur initiale, en remplissant deux des quatre piliers disponibles, n'a plus laissé que deux supports pour le reste des superstructures à placer. On a dû donner l'un pour la seconde hampe. en sorte qu'il n'y a plus eu moyen de loger tout le reste.

[2] DARESSY, *Annales*, t. I, *art. cité*, plan des barques du p. 32 et 37, et pour le navire réel d'Abousir, *Re-heiligtum*, t. I, pl. III.

groupe central des deux éperviers et de la hampe, la planchette avec les emblèmes forme le premier emblème et sa place correspond au premier des piliers d'Abousir, — le support rectangulaire qui le suit a soutenu jadis un accessoire qui doit avoir été semblable à cet étrange coffre à huit piquets et muni de têtes d'oiseau, tournées le bec au ciel, que l'on voit sur les modèles de Bershèh. En arrière des éperviers, deux emblèmes, l'un, un *shosou* très haut, accoté à une sorte de caisse peinte en jaune, l'autre une espèce de table avec des sortes de fers de lance aux quatre coins. Les vignettes des Papyrus figurent toutes ces bizarres superstructures comme autant de demeures, d'appartements (ou d'autels?) et les retracent sous la forme de surmontés d'une frise. Il est extrêmement difficile de les identifier avec certitude pour le moment.[1] Ce qui est hors de doute, c'est que ces constructions ont eu un sens tres précis et très important, puisque toutes les barques de Bershèh en sont munies et que les supports du navire d'Abousir sont de même nombre et de même répartition. On devine aisément ce qu'il peut rester de tout cela; juste assez cependant pour prouver l'essentiel: que sur les piliers de briques se dressaient jadis les agrès ou emblèmes de ces représentations. Fragments de bois qui ont gardé un peu de stuc ou de dorure, clou doré retrouvé dans le déblaiement des sables de la coque, ces riens prennent ici une valeur documentaire plus grande qu'ailleurs.[2] Ce n'était pas tout, jadis, et le pont devait se charger encore de cette multitude d'accessoires magiques dont les syringes thébaines nous ont livré les débris pour les navires des Thotmès et des Amenhôtep, le pieu d'amarre, l'échelle de bord, etc. Si je les mentionne ici, c'est que nous trouverons peut-

[1] La seule description se trouve dans DARESSY, *ibid.*, mais sans tentative d'identification.

[2] Reheiligtum, p. 16 et 53.

être dans les formules des Pyramides des allusions qui semblent bien se référer à une partie de ces objets. De vrai, nous voyons aujourd'hui le vaisseau du Soleil comme le virent les vieux Égyptiens qui assistèrent jadis à sa construction, quand il n'était encore qu'un squelette de brique, l'analogue de ce que sont, sur nos chantiers, les membrures des navires en construction. Vint ensuite, en ce temps là, l'équivalent de la pose du bordage; ce fut l'enduit et la couleur dont on revêtit les lignes de briques. Le pont, le gréement et l'acastillage vinrent ensuite. Le navire terminé dut présenter alors un aspect imposant. Au blanc éclatant de la coque, tranchant sur les tonalités grises du morne paysage et des sables de Riqqah, s'opposaient les bigarrures du château d'avant et les bariolages de son long filet simulé qui semblait plonger dans l'eau. »Le filet frisonne devant elle, comme une couleuvre parcourant son trou».[1] Sur le pont, les rayures des socles, le *shosou* à la grande hampe rouge et au paquetage blanc à tresses rouges, toute la superstructure rouge et or des caissons à hampes, l'appareil rehaussé de couleurs et de dorures des matériaux à rames, les deux rames elles-mêmes, »l'une de cèdre, l'autre d'acacia»,[2] à têtes d'éperviers peints et dorés, aux larges pelles d'aviron décorées des deux *oudzait* au centre, et bordées de fleurs ou de plantes d'eau sur leur pourtour. Enfin, au centre du navire, perchés sur leurs supports, les deux éperviers gigantesques de métal dorés.[3]

---

[1] NAVILLE, *Mythe d'Horus*, VII, 9.

[2] *Nofirkari*, l. 1318.

[3] Je justifierai, en peu de mots, la reconstitution archéologique que je viens d'esquisser, et que je propose comme un simple essai, sans insister sur la partie décorative. Les couleurs et les motifs du caisson rectangulaire de l'avant et de sa traîne à franges sont celles des vignettes des papyrus thébains; les pièces coudées qui l'amarrent à l'avant et la rangée des petits ⌇ sont restitués d'après les mêmes vignettes et les barques d'El Bershèh; la décoration des sommets des supports de rames et des rames mêmes, comme on l'a vu, sont tirées des débris réels du Premier ou du Second Empire thébain; la décoration des pelles d'aviron est empruntée à ces mêmes objets. La couleur du shosou et de son gréement à été supposée être semblable à celle que j'ai notée au Caire sur les petits navires de Bershèh. Les Eperviers

Etait-ce tout? N'avait-on pas poussé plus loin cet étrange luxe de symbolisme en ronde-bosse? M. Borchardt a suggéré, mais sans insister, que le navire lui-même était entouré d'un fleuve simulé, de flots de brique, qui, en ce cas, ont dû, eux aussi, être peints — en bleu, probablement, strié de lignes noires ondées, à l'égyptienne, pour imiter les moires et les cernes qui se jouent à la face des eaux du Nil. Rien ne le prouve péremptoirement, mais le détail n'a rien en soi de plus invraisemblable que le reste; il est bien certain, en tous cas, que la chapelle-navire ne pouvait émerger abruptement du sable. Elle devait se trouver au centre d'une sorte de plate-forme. Que cette plate-forme même ait été peinte, voire ondulée, pour pousser plus loin la copie du fleuve céleste, il n'y aurait là rien de plus surprenant que le soin curieux des détails pour la carène de la barque même.

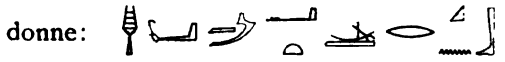
Si je me suis étendu si longuement sur la constitution matérielle de l'édifice du vaisseau-solaire, ce n'est pas pour le plaisir d'une reconstitution archéologique, dont la démonstration serait en pareil cas bien incomplète. Je voudrais arriver, par la suite, à retrouver dans les textes des allusions à plusieurs parties de la barque, et en venir par là à retrouver l'origine magique de ces textes; il a bien fallu commencer par les restituer dans la limite du possible, sous peine de raisonner sur des choses vagues. En second lieu, et surtout, la chapelle en forme de barque est une occasion encore unique de vérifier si ce que je pense depuis longtemps de la

m'ont paru devoir être en métal doré, comme BORCHARDT l'avait déjà pensé (*Re-heiligthum*, p. 58). J'appuie, en ce qui me concerne, cette restitution sur les statues de métal, surtout celle d'épervier en or, trouvées par QUIBELL à Hieraconpolis (cf. *Hieraconpolis*, C. 1, pl. XLI à XLIII). Il convient, ce me semble, de se figurer celles d'Abousir exécutées comme ces images, qui sont de date si voisine de notre navire: statues de métal mi-fondues, mi-battues au marteau, et clouées sur une âme en bois; yeux de quartz ou de pierre lucide, tenus à ciment dans les orbites et maintenus à l'intérieur par des pointes de métal; peut-être des colliers et des anneaux sur la poitrine et aux pattes, comme les grandes statues d'éperviers divins de l'époque thébaine. Le tout, bien entendu, présenté comme un ensemble de rapprochements vraisemblables, satisfaisants, et rien de plus. Le certain est l'existence de la série des accessoires canoniques qui font du navire une barque de Râ. Le détail ornemental reste hypothétique.

formation d'une série de textes religieux est fondé. Le cas ne s'est pas encore présenté dans des conditions aussi satisfaisantes. Les plans des édifices cultuels de l'Egypte ont tous un sens religieux très précis. Il n'a rien de mystique ni de hautement symbolique; il est magique et voilà tout. Mais l'embarras commence pour nous, quand nous voulons identifier la valeur exacte d'un angle de mur, d'un coude de corridor, de la marche d'un seuil, ou de la forme d'un plafond. Un bassin de quelques pouces de diamètre est un diminutif magique d'un lac, d'un étang de la géographie réelle de l'Egypte, et par contre coup, de la géographie du ciel égyptien qui la copie. Mais les moyens d'arriver à dire lequel, la plupart du temps, faute de reconnaître les caractéristiques conventionnelles qui faisaient que, pour un Egyptien, tel ou tel sanctuaire ne pouvait être que la copie magique d'une localité, et rien que cette copie? Ici, nous avons la chance de trouver une construction qui est un navire; le navire une fois identifié, il y aura un commencement de démonstration solide qui permettra de passer, progressivement, aux formes moins certaines pour le moment. Encore importait-il de bien s'assurer, au départ, que le navire est bien un navire, et un navire de Râ, pour n'avoir plus à remettre la question au débat.

Le vaisseau d'Abousir est-il une fantaisie religieuse exceptionnelle? J'entends par fantaisie la réalisation, unique en l'histoire, d'un concept particulier à un règne, sur la traduction matérielle des croyances relatives au navire divin. Les textes montrent que non, et qu'au moins pendant une certaine période, le navire de Râ a eu un rôle normal à côté des temples du type d'Abousir.

La Pierre de Palerme porte sur le dernier registre du bas de la face B, une mention décisive à cet égard. Il est question, à cet endroit, des donations ou des fondations de »monuments» faites par Nofiririkari, prédécesseur d'Ousirnîrî,

à son temple solaire, le ⊙ 𓊹 𓏏 𓉔. Le passage est encore très nettement lisible et donne:  [1]. Il pouvait présenter quelque ambiguité avant les fouilles d'Abousir. Comment supposer, en effet, qu'il existait un navire *mâdit*, qui était un édifice d'architecte? Naville put donc croire, à bon droit, qu'il s'agissait d'une barque mobile, semblables à toutes celles que les processions promenaient hors de la maison des dieux, la *Mâdit* réelle enfermée dans le tabernacle du *Banbonou*, et que Piankhi vit encore au septième siècle. Il traduisit donc: »*on arrête la barque Maati vers l'angle sud*».[2] Le sens initial de *shâ, sahâ* peut donner les idées de *fixer*, *arrêter* ou celui de *construire, édifier, ériger*. La découverte du navire d'Abousir permet de choisir sans hésiter la seconde nuance et de traduire »*Construction de la barque solaire Mâdit au sud du mur du temple*». Les rapprochements sont significatifs. D'une part, on a la certitude, contrôlée par les Mastabas, que le temple solaire de Nofiriri-kari, le ⊙ 𓅓 𓃀 ⊙ 𓊹 𓏏 𓉔, dont Sethe a relevé autrefois toutes les prêtrises et les cultes secondaires,[3] et dont on a ici les fondations religieuses, était bien un édifice du modèle du ⊙ 𓇋𓇋𓇋 𓏏 𓉔 d'Ousirnirî. De l'autre la Pierre de Palerme parle d'une barque solaire Mâdit, aux accessoires significatifs, que l'on a élevée *au sud* du premier temple. Or, à Abousir, au sud du second, on retrouve un édifice que tout prouve être un navire. La conclusion est claire: dans les deux cas, l'édifice, copie ou abrégé du grand sanctuaire d'Heliopolis, comporte, comme complément, la construction d'un navire

[1] Voir le facsimile de cette face B. dans NAVILLE, *la Pierre de Palerme*, pl. II. — Le passage est dans la première colonne du dernier registre du bas, en allant de droite à gauche.

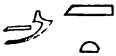
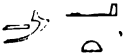
[2] NAVILLE, *Pierre de Palerme*, p. 20.

[3] SETHE, *Æ. Z.*, t. XXXVII, *Article cité*, p. 112 ff. Les cultes secondaires d'Hathor et d'Harmakhouti sont conformes aux énoncés de la Pierre de Palerme.

de Rà. Et la mention de son érection, comme une des fêtes remarquables du règne, montre assez l'importance religieuse attachée à ce monument. Il ne peut être un accessoire. De ce parallélisme parfait de l'inscription et des résultats matériels des fouilles, pour les deux sanctuaires de la Ve Dynastie, résulte d'abord cette constatation que le monument d'Abousir donne au passage de l'inscription son sens exact, tandisqu'à l'inverse, la Pierre de Palerme achève l'identification de l'édifice d'Abousir. On savait déjà[1] que c'était une des barques divines liées aux mythes solaires. On sait de plus que c'est la *Mâdit*.[2]

La Màdit a été définie autrefois par Brugsch, qui a serré la question d'aussi près qu'il était possible en ce temps-là.[3] Le sujet passe pour un de ceux sur lesquels tout a été dit, et les désaccords de l'écolent ne portent plus que sur des points de véritable dispute de théologiens de la vieille Egypte; par

[1] BORCHARDT (*Reheiligthum*, p. 16 et 58) a naturellement identifié comme il convenait le navire à l'une des deux barques, *Madit* ou *Somktit*, et s'est aidé de leurs traits signalétiques pour sa restauration archéologique; mais il n'a pas pris parti pour identifier l'édifice plutôt à l'une qu'à l'autre des deux embarcations. Il a cherché sans succès l'autre navire qui, en son idée, devait lui faire pendant de l'autre côté du grand temple. J'exposerai plus tard les raisons qui me font penser qu'il n'y a jamais pu y avoir que la Madit, sans second navire symétrique.

[2] *Mâdit*, *Maâdit* ou *Mâdzit*. J'ai adopté la première lecture dans la suite de ces »Recherches». La lecture *Maândzit*, donnée par BORCHARDT, ne me paraît pas devoir être celle que l'on devrait donner comme lecture type. J'ai relevé environ cinquante orthographes du nom, dans les textes des Pyramides, qui, en raison de leur date de rédaction absolue, à Saqqarah, doivent faire loi, ce me semble, quand on parle des monuments de la Ve Dynastie. Ounas, Papi et Nofirkari préfèrent presque partout , quelquefois , exceptionnellement  (Ounas 220, Mirinri 572, etc.); Mirinri emploie et (ex.: 256, 273, 294) et quelquefois la forme des trois premières versions (256—658 etc.); Teti seul porte la variante nasalisée , (222—244) *ma-â-n-dzit*, tout à fait pléonastique. D'autre part, la Pierre de Palerme porte la leçon  , déjà signalée dans Ounas et Papi. Il ne m'a pas paru utile de compliquer le nom, en adoptant une orthographe qui apparaît, en résumé, exceptionnelle pour l'époque. Je donnerai aussi en leur temps, les raisons qui me font repousser la lecture *Msktit*, proposée par BORCHARDT pour la seconde des barques diverses, et m'en tiendrai à la vieille lecture *Smktit* en ce qui va suivre.

[3] *Wörterbuch*, p. 1318, à propos de *Somktit*.

exemple la *Madit* est-elle du soir et *Somktit* du matin,[1] ou le contraire? ou n'est-ce pas une seule et même barque sous deux aspects, avec deux noms?[2] Que veut dire *madit*, et que signifie *somktit*.[3] Les prêtres d'Heliopolis reconnaitraient avec joie leurs spéculations dans ces discussions de l'égyptologie contemporaine. Nul doute que ces questions ne se soient posées aussi jadis, à l'ombre du *Banbonou;* nul doute non plus qu'on ne soit arrivé aux mêmes conclusions divergentes que nous manions aujourd'hui; conclusions qui, en dogme absolu, ont eu exactement le genre de valeur des gloses interprétatives du chap. XVII au »Todtenbuch». On en a décrit aussi les passagers divins et les itinéraires à travers l'autre monde.[4] Peut-être aurait-on pu s'attacher davantage aux versions que donnent les formules répandues dans la compilation funéraire de ce même Todtenbuch.[5] D'une manière ou d'une autre, et si étudiés qu'aient été le rôle et la nature des barques jumelles de Râ, à travers quelques centaines de textes, la question se spécialise quand il s'agit de la barque d'Abousir. Nous n'avons

[1] On admettait généralement depuis BRUGSCH que *Madit* était celle du soir et *Somktit* celle du matin, jusqu'au moment où ERMAN a établi, d'une manière assez décisive, que c'était l'inverse, et son opinion parait avoir rallié la majorité des suffrages.

[2] Cf. BORCHARDT, *Reheiligtum*, t. I, p. 52, qui montre que la question n'a pas fait de progrès depuis qu'elle a été posée, il y a plus de vingt ans.

[3] BUDGE, *Gods of the Egyptians*, t. I, p. 323 a défendu l'étymologie *m-adit* »becoming strong» *Smktit* »becoming weak», qui a peut-être été égyptienne, mais qui semble un de ces jeux d'esprits comme on en trouve à tout instant dans les étymologies des listes géographiques d'Edfou, ou de Denderah, ou dans celles des hymnes du Livre des Morts.

[4] Les divergences inconciliables des données, répandues sur les murs des temples, ou dans les différents itinéraires sur papyrus de l'autre monde, montrent assez la façon dont on a essayé d'adapter, bon gré mal gré, un thème à désinences héliopolitaines à des croyances locales, contradictoires entre elles. Il s'est passé pour la barque ce qui s'est passé pour les régions qu'elle traversait.

[5] Chap. XV, LIII, CII, CXXIV, CXXX, CXXX, CXXXIV, CXLI, CXLV, CLI, CLIII, CLXXXV (non compris les divers hymnes à Râ en tête des versions thébaines) pour les passages parallèles en *Madit-Somktit*. Pour *Somktit* seule, au moins sept chapitres la mentionnent en plus, non compris les textes protothébains, encore incomplètement publiés. Aussi la liste n'est-elle nullement présentée ici comme totale. D'ailleurs, la rédaction cursive des diverses versions a amené, de bonne heure, d'assez plaisantes confusions avec Maâit, la divinité que nous appelons la Vérité; de là, des passages assez nombreux qui ne se comprennent bien que restitués au navire du Soleil.

pas à nous préoccuper ici de la totalité des passages relatifs à la Madit dans la litérature religieuse. Ayant affaire à un temple élevé par un roi déterminé, et à côté duquel est une *Mâdit*, également consacrée par lui, nous avons à rechercher, en première ligne, s'il n'y a pas des textes qui rentrent particulièrement dans cette donnée, et qui nous montrent la barque du soleil, considérée spécialement dans ses rapports avec la personne du Roi. Ces textes existent; ils forment même un assez gros répertoire, et sous leur forme actuelle, sont entrés dans le *corpus* des textes des Pyramides. Je ne crois pas que leur ensemble ait encore fait l'objet d'une étude particulière.

Il est cependant difficile de parcourir le répertoire des Pyramides sans être frappé du nombre des passages où s'affirme l'importance des *Madit-Somktit*. Elles reparaissent dans une vingtaine de chapitres environ, et comme une bonne partie de ces chapitres figurent dans les Synoptiques, il parait malaisé de les classer dans la partie du formulaire qui se réfère au rituel d'ordre secondaire. Je donnerai dès à présent le tableau des versions que je connais. Je ne le présente nullement comme complet; à défaut de l'admirable index de Schak-Shakenburg, resté inachevé, j'ai dû recourir au mien, encore des plus imparfaits, et plusieurs mentions ont pu m'échapper. La numération des chapitres est celle adoptée partout depuis le travail de Schack;[1] en regard les leçons des cinq exemplaires des Pyramides, et rien que celles-là.[2] Le tableau évitera au lecteur de perdre son temps à l'ennuyeuse recherche des équivalences dans les tables de concordance de Schack;

[1] Elle a été adoptée ici pour plus de commodité et en raison de son emploi constant en égyptologie. Cela ne signifie nullement une adhésion à un système de numération dont les inconvénients apparaitront chaque jour plus évidents. Ils sont, dès à présent, au moins aussi gênants que ceux qu'a produits le système conventionnel de numération du »Todtenbuch», dont on ne sait plus comment étiqueter aujourd'hui les nouvelles versions.

[2] Pour les rares passages qui se retrouvent sous la même forme de rédaction, soit dans les temples dits funéraires, soit dans les adaptations mortuaires privées d'époque postérieure, il m'a paru bien inutile de les faire figurer ici, pour compliquer le tableau sans profit. Je renvoie simplement à l'édition de MASPERO, où l'on trouvera reproduits ou mentionnés les parallèles des chapitres en question.

il me permettra de citer simplement en note les numéros des chapitres, dont le tableau donnera en regard les leçons particulières. J'éviterai aussi ces notes touffue, et d'érudition de façade, dont on abuse tant aujourd'hui. Enfin, je crois que l'aspect optique de ce tableau lui-même, avec les différences qu'il présente de Pyramide à Pyramide, suggérera, à première vue, plus d'une réflexion:

Chapitre	Ounas	Teti	Papi	Mirinrî	Nofirkari
XII	220	»	»	»	»
XVII	292	»	»	»	»
LV	470	222	»	»	»
XCVI	595	»	681	»	»
C	605	»	»	»	»
CXCV	»	344	»	»	»
CCLIV a	»	»	176	256	886
b	»	»	178	273	889
CCLVI	»	»	183	294	897
CCXC	»	»	400	570	1177
CCXCI	»	»	405	579	1184
CCCXI	»	»	567	»	»
CCCXXXII	»	»	644	»	»
CCCXXXIX	»	»	670	658	1272
CCCCII	»	»	»	»	171
CCCCXIII	»	»	»	338	763
CCCCXLV	»	»	474	»	1262
CCCCXLIX	»	»	»	»	1318

Je ne sais pas s'il existe dans tout le livre des Pyramides beaucoup de séries, se rapportant à une même localité, ou à un même objet de culte, où les concordances des trois synoptiques soient aussi fournies, ce qui est toujours l'indice, en pareil cas, d'un cérémoniel fondamental. Comme partout ailleurs, on retrouve cette contre-partie significative de la dis-

parition des versions d'Ounas-Teti au moment où apparait la rédaction des synoptiques (à part l'exception du chap. XCVI).

Examinons d'abord le tout, sans distinguer l'une de l'autre les deux barques jumelles, — la suite montrera assez le caractère artificiel et de pure rhétorique de ces partages symétriques des attributions ou des qualités entre la *Madit* et la *Somktit*. Et réunissons d'abord l'ensemble de ce qu'apprennent les formules, pour en répartir ensuite les données sur les cérémonies respectives qu'elles décrivent. Le Roi déclare venir à *Madit-Somktit* (XII).[1] Elle l'appelle, elle déclare le connaître (LV, dans Teti seulement, dont le texte plus développé offre des différences considérables avec la version d'Ounas; et CCLVI).[2] Tantôt dans des litanies générales, tantôt pour une équation magique spéciale, on déclare qu'elle est la langue même du roi, ou surtout les parties de son corps qui vont par paire, et qui servent à l'essentiel des actes de la vie souveraine, les pieds qui parcourent le domaine, les yeux qui le voient, les fesses qui posent sur le trône (CCCXI, et CCCCXIII; ce dernier, mutilé dans Mirinrî, n'y donne pas le passage). On parle ailleurs des deux battants de la porte derrière laquelle elle repose (XCVI—). Le roi en prend possession, en exécutant les actes typiques du propriétaire d'une embarcation, la manœuvre à l'aviron, *Khanouit* (LV),[3] et en vidant l'eau à l'écope (LV et CCLVI) il prend puissance, par la déclaration qu'il les connait, des uræus de la double barque divine (LV). Il y voit son corps (LV), il y est couché, il y veille debout (CCCXXXIX). Il s'y meut, descend avec elle (C, où

[1] Ounas 220, où la tournure à la première personne subsiste encore dans le prononcé de l'incantation.

[2] On verra que le CCLVI n'est qu'un arrangement abrégé du thème, dont le LV est le centre (Ounas 460 ff., Teti 211—216 ff.). Le parallélisme a échappé au classement de Schack, et sa numération empêche de suivre l'évolution de la formule.

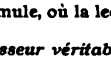
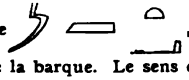
[3] Les rames gouvernails du vaisseau sont déclarées être l'une en acacia, l'autre en cèdre au ch. CCCCXLIX où la *Madit-Smktit* n'est pas nommée expressément, mais doit bien être, d'après les formules analogues, le navire sur lequel la suite du chapitre fait naviguer le roi »sur le bassin de sa maison».

le passage semble corrompu),[1] et tous les termes spéciaux du cérémonial y passent, la »sortie», la »descente», la »manifestation brillante» (XVIII, CCCCII, etc.). La barque divine l'emmène vers le pays des dieux (CXCV).[2] Une série d'équations assure le succès du voyage et l'apparition, forte et vivante, du Roi à l'Orient, chaque matin, comme Ra lui-même (CCLIV a et b). Ailleurs, le navire va moins loin, et le Roi y apparait au jour du renouvellement (?) (CCCCII). Un autre groupe se rapporte directement à l'embarcation, et n'a d'effet sur la personne du roi divinisé que dans le contexte, ou par contrecoup. Une formule place Sokaris à bord de la *Madit* (CCCXXXII); une autre fait de *Madit* celle »qui a enfanté Khafit-To, » (CCXCI); l'offrande la fait apparaître, les portes ouvertes (C). Une déclaration assure qu'elle est solide et durable (CCCCXLV). Enfin le passeur de la Madit qui la mène en Ialou est l'objet d'une conjuration spéciale, dont le sens m'est encore douteux (CCXC).[3]

Je me suis borné à citer dans un ordre apparent, mais artificiel, la série des chapitres. A première vue, un certain nombre sont ou contradictoires, ou obscurs ou inapplicables au cas qui nous occupe (par exemple, celui des battants de porte d'un sanctuaire où est enfermé la *Mâdit*). Il faudra cependant, en bonne critique, justifier de leur existence. Mais on est autorisé à rechercher préalablement s'il n'y en a pas un qui s'ajuste, ou semble s'ajuster plus exactement au navire

[1] Le parallélisme entre la sortie *pirit* de la Madit, et la descente *ha* a été rompu par la rédaction grammaticale du passage. Il peut être restitué par les analogues.

[2] = Teti 344, dont le sens, assez obscur, décèle l'abréviation d'une rédaction plus explicite.

[3] Je fais mes réserves sur cette dernière formule, où la leçon  a obligé MASPERO (*Pyr.*, p. 205) a traduire par *Passeur véritable*. J'ai supposé, mais sans preuves formelles, je le reconnais, que le manuscrit confié à l'atelier des graveurs avait oublié le de  , la *Madit*, souvent écrite de cette façon, sans le déterminatif de la barque. Le sens deviendrait plus satisfaisant, mais c'est tout ce qu'on peut dire expressément.

d'Abousir. Or le chapitre CCLIV parait s'y adapter de la manière la plus satisfaisante. Il se trouve précisément que c'est celui où les mentions de la *Somktit-Madit* sont répétées avec le plus d'insistance, qu'il possède une version bien établie, et à peu près identique, dans les trois synoptiques (voir le tableau), et que, si je ne me suis pas trompé, le contexte montre qu'il est l'équivalent du ch. LVI, dont les seuls changements consistent à ne pas nommer formellement la barque.[1] Si le rapprochement est juste, on aurait la rédaction spéciale de la *Somktit-Madit* dans les cinq versions des Pyramides. Je n'argumenterai cependant, par prudence, que sur les synoptiques.

Que l'on veuille bien se rappeler la situation exacte du grand navire d'Abousir aux deux statues d'Epervier. Il est sur le point exact de la frontière qui sépare ce monde-ci, la terre des vivants, de l'autre terre, celle où vont les morts et où règnent les dieux, à la limite des terres cultivées et des sables du désert. Sa proue est tournée vers l'Occident, comme s'il s'apprêtait à quitter la vallée du Nil pour entrer dans l'au-delà. Il porte à son bord les deux éperviers que l'iconographie nous permet, sans doute possible, de déclarer être Ra et Harmakhouti, le »Rà auprès d'Harmakhouti, Harmakhouti auprès de Râ» de tout le formulaire. Et voyons ce que

[1] La discussion nous entrainerait beaucoup trop loin. Je prie ceux qui voudraient s'assurer de plus près du rapprochement de remarquer 1° d'une part l'attache du LVI aux opérations faites sur la *Madit-Somktit* au chap. LV; 2° la rédaction de l'incantation »qu'embrasse le double horizon, etc.» dans le LVI et le CCLIV; 3° le fragment identique du CCLIII, qui reparait développé dans le CCLIV. Nous retrouvons, ce semble, un des faits les plus fréquents dans la comparaison des cinq versions, à savoir le dispersement matériel de courtes subdivisions de formules, mot à mot semblables, mais qui se trouvent séparées, en fait, dans les cinq versions, sans être cependant très loin l'une de l'autre. Ce sont des faits de ce genre, et l'observation de la façon dont se comportaient les chapitres courts, qui m'ont amené, depuis longtemps, à voir dans la compilation des formules actuelles des Pyramides, les longues au moins, la réunion de séries originales très-courtes, correspondant dans une cérémonie, ou sur un bas relief du temple, à un geste, à une figure ou à un objet. Leur réunion s'est faite avec des abréviations, des omissions, des changements d'ordre qui expliquent, en partie, bon nombre des divergences des cinq versions des Pyramides. Je citerai, dans cet ordre d'idées, et comme se rapportant à notre sujet le CCCCXIII (les deux yeux de N...) qui se confond par »couches» régulières avec le CCCLXXIII de Mirinri, qui lui, cependant, ne comporte plus le développement sur la *Madit-Somktit* assimilée aux yeux du Roi.

dit notre chapitre: Sa rédaction prouve, ce semble, qu'il forme la pièce de résistance, le passage central, autour duquel se sont soudés, de différentes manières, les groupes de formules brèves d'autrefois, antérieures ou postérieures à ce moment décisif de l'incautation.

»Fais que le double horizon étreigne la Mâdit, afin que Rà y navigne avec Harmakhouti vers l'horizon.»

Ce début est assez fréquent. Je pourrais citer un bon nombre de chapitres des Pyramides, où l'adjuration magique débute de la même façon, sans que la *Madit-Somktit* soit nommée, ou sans qu'il s'agisse d'elle. On veut »que Rà soit étreint», . entre ce double horizon au chap. LV,[1] et au chap. CCLXII, où il est seul avec le roi;[2] on récite la même conjuration sur les quatre Horus que le roi s'assimile, au chap. CCLXXVII;[3] sur Hor et Ra au chapitre CCLXXX,[4] etc. Chaque fois, il s'est agi d'une navigation, lointaine dans le premier cas et embrassant le périple du monde, ou sa figuration; bornée, dans les autres, à un des points géographiques des marais ou prairies d'Ialou. Ce début correspond simplement à ces débuts évonymes du rituel magique, qui cherche à garantir propice la région, ou l'emplacement, à l'intérieur desquels l'acte même va se passer.[5] L'»étreinte» des deux horizons, ou de ce que notre jargon égyptologique dénomme ainsi, parait réservée au début de la promenade des barques portatives, soit sur un lac sacré, soit dans une chapelle dont les deux murs latéraux sont assimilés à la banquette de terre des deux berges

[1] = Ounas 471, Teti 224 et Papi 171.

[2] = Papi 202 = Mirinri 374 = Nofirkari 343.

[3] = Papi 247 = Mirinri 466 = Nofirkari 1056.

[4] = Papi 278 = Mirinri 520 = Nofirkari 1101.

[5] Les analogues se retrouvent au début d'autres actes du cérémonial, et y sont *l'incipit* de style. Par exemple: »S'ouvrent les portes du ciel, s'ouvrent les portes du Qobhou» à l'ouverture des battants de porte d'une chapelle; »Le ciel gronde, la terre tremble» à la sortie du roi, ou d'une de ses statues, d'une des chambres du temple. Quant à la double déclaration avec réciprocité (Ta pureté est la pureté de Thot et la pureté de Thot est ta pureté, etc., par exemple), elle est connue, depuis longtemps, dans l'étude des valeurs magiques. L'application qui en est faite ici montre une rédaction plus raffinée, mais se rattachant, en magie, à un groupe commun.

du circuit céleste, *khouit*, au ras de l'horizon. Ceci pour la cérémonie, *diminuée*, du propre du temps ordinaire dans le temple. Dans la cérémonie *pleine*, comme c'est le cas à Abousir, elle est placée au début de l'office qui va faire partir le double de tout ce qui se meut sur cette terre, pendant ce même office, et lui faire accomplir le périple divin de Râ.

Passons sur le cliquetis voulu de *khouiti*, Hor-m- *khouiti*, *khouit*, ordinaire à ces formules. Le second verset cadencé déclare:

»Fais que Somktit soit étreinte entre le double *khouit* pour que Horkhouiti y navigue avec Râ vers le khouit.»

L'opération a fait un progrès. Elle a associé les destinées de Ra et d'Harmakhis, dans les deux moments de leur prépondérance successive, ou, si l'on tient à ce qu'il y ait deux navires distincts, sur la *Mâdit* d'Harmakhis et sur la *Somktit* de Râ. Râ et Harmakhis ne font plus qu'un dans le parcours circulaire du monde. Il s'agit de glisser le Roi et de le substituer d'abord à un des deux dieux, puis au second, en sorte qu'il soit devenu la totalité de l'être divin, tout en gardant à chaque phase le soutien de la divinité à laquelle il se superpose. Et deux versets à déclamation symétrique produisent ce résultat:

»Par le fait de Papi que voici, Madit a été enfermée entre le double Khouit, (en sorte que) Papi que voici sort avec Râ vers le Khouit.»

Il y a eu en même temps un autre progrès. La barque n'est pas seulement assurée de naviguer (*dzaï*) sur le fleuve qui ceinture le monde; elle est désormais obligée de sortir (*pir*), de réapparaître au jour, ayant à son bord le roi. Papi est devenu, en cette moitié d'opération, l'Epervier Hor khouiti. La seconde moitié fait de lui l'Epervier Râ.

»Par le fait de Papi que voici, Mâdit a été enfermée entre le double Khouit (en sorte que) Papi que voici sort avec Horkhouti vers le Khouit.»

Les deux éperviers placés de front à El Bershèh et à Abousir sont désormais expliqués.

Cette première partie de la cérémonie est suivie d'un temps d'arrêt dans la conjuration proprement dite. On s'arrête pour constater l'effet produit. Papi réapparait donc le matin à l'Orient du ciel, il voit, en son voyage, l'enviable région de l'étang de Sahsah, et il retrouve les *Lumineux* (*khou*) qui sont à l'abri de la faim et de la soif, grâce à ce que leur bouche est *apirou* »et comme Papi que voici (lui aussi) a sa bouche *apirou*» il trouve place parmi eux.

Le total de l'effet obtenu semblerait suffisant pour qu'il n'y ait plus rien à obtenir. Ce serait ne pas tenir compte de la fameuse division bipartite du monde et de tout ce qui est diminutif du monde (temple, chapelle, côtés d'un objet) non plus que la subdivision de chacune de ces deux parties en deux, soit en couples d'objets alternés, soit en paire de localités; on arrive ainsi à former, dans un autre jeu de combinaison magique, les quatre »maisons» du monde, ayant chacune leur désinence, leur incarnation en un objet ou un être, et les versets qui leur reviennent respectivement. Le premier quatrain a réglé l'assurance des destinées de Papi pour les marais du Sahsah et un abreuvoir dont le nom ne nous est pas donné; un second quatrain va faire de même pour la région de Mafkait et le bassin Mona, qui me semblent donner l'Orient et le Sud. Chemin faisant, on gagnera quelque chose de plus dans le degré d'efficacité de l'incantation.

»Fais que la Mâdit, etc., vers le Khouit»

»Fais que la Somktit, etc., vers le Khouit»

Le troisième et le quatrième verset de la première incantation se réduisent pour Papi à une clausule unique:

»Par le fait de Papi que voici, la Madit a été étreinte entre le double Khouit (en sorte que) Papi que voici y sort *vivant et fort*, avec Ra, vers le Khouit.»

Cette abréviation n'est qu'une simple omission de la quatrième déclamation. La version de Mirinrî donne le jeu complet des quatre phrases (273—278), et celle de Nofirkari de même (889—890).

Les points de comparaison avec les morceaux de même allure sont déjà connus, en assez grand nombre, dans le rituel des temples, ou celui de l'intronisation d'une statue funéraire, pour suggérer que le chant de cette formule correspond, avec les coupures rythmées, à une strophe avec antistrophe, terminée chacune par une station. Si l'on applique ceci à la cérémonie *pleine* — et j'entends toujours par ce terme une cérémonie s'accomplissant autour d'un édifice, avec chœurs et personnages guidés par la *khri-habi* —, on peut se figurer le cortège faisant le tour de la barque, »en passant par son Nord». La première strophe, à quatre versets, se prononçait en marchant le long de son flanc Sud; un arrêt à son avant, à l'Ouest, décrivait le résultat obtenu pour les »maisons» de l'Ouest et du Nord; la seconde strophe était psalmodiée en longeant son côté Nord; en arrivant à l'arrière, à l'Est, côté de »la sortie de Ra Horkhouti à l'Orient» on constatait que, comme lui, Papi sortirait vivant et fort. Le cercle magique est ainsi tracé autour de l'édifice enchanté. Dans les cérémonies réduites, telles que celles qui se déroulaient, par exemple, dans les chambres d'Abydos ou de Medinet-Hobou, j'imagine, mais sans preuves péremptoires, les cérémonies accomplies autour de la barque portative déposée sur l'axe médial de la chambre, figuration symbolique du fleuve céleste, dans tous les édifices ou dans leurs parties. Il faudrait, pour décider, avoir sous les yeux les bas-reliefs des barques et le contexte, ainsi que les noms des chambres. J'ignore comment les choses se passèrent lorsque, de réduction en réduction, le cérémonial s'en fut aux Pyramides, qui nous ont gardé les tronçons du texte, mais sans le secours des images. Etait-ce au caveau?

Bien plus probablement dans la chapelle funéraire, devenu un abrégé du monde. Le certain est que, comme il n'y a pas de formule sans son support matériel, les versets étaient récités sur une réduction de *Mâdit-Somktit*, comme les chapitres des navires de *l'Amdouaït* thébain ont été jadis récités sur autant de figures magiques réelles qu'il y en a de peintes sur les murs des syringes au Biban el Molouk. Les galères ou les débris d'esquifs divins retrouvées par Loret au Biban el Molouk en font foi. Le Livre des Morts procédait de même pour tous les bateaux décrits en ses chapitres, et en plaçait des réductions près du cercueil.

La chapitre CCLVI parait se rattacher fortement au même groupe d'épisodes, si l'on considère que dans les trois synoptiques, il reparait à la même place, et qu'il y a une intention évidente de reprendre l'assertion du CCLIV que Papi »sort vivant et fort». Il débute par une adjuration au »nautonnier» , suivie d'une série d'assimilations magiques à l'Hor-Sit, qui n'ont rien d'essentiel à notre sujet, et déclare »voici que ce Papi que voici vient, voici que Papi sort en vie et en force. Papi a couru *les hauteurs du ciel.* Les grands du Château Blanc n'ont pas repoussé Papi du pavillon du firmament (*Maskhonit*); *la barque Madit appelle ce Papi* et c'est *ce Papi qui l'écoppe.* Ra fait ce Papi maître de la vie et de la force». Si nous prenons cette version, commune à Papi, Mirînri et Nofirkari, on remarque que tout un passage ressemble, singulièrement à la version du LV dans Teti, à partir de la »Demeure blanche». Celui-ci dit en effet: »Teti a passé dans la grande barque, , ... les *grands du Château Blanc ne l'ont pas repoussé du pavillon du firmament,* voici que Teti est arrivé à la *hauteur et à la largeur du ciel*, et les créatures (?) l'ont vu, la barque Somktit l'a connu, c'est Teti qui exécute la

manœuvre de l'aviron (*Khani am s*), la *barque Mândzit*[1] *l'appelle et c'est Papi qui l'écoppe, (panka s)*;[2] il a vu son corps dans la *Somktit*, il connait les (?) urœus de la Mândzit. Et le dieu a appelé Teti, en son nom par lequel il chasse les grêlons. Et il introduit (Teti) à Râ».

Or la version de Teti entraine à son tour celle d'Ounas, qui donne les choses d'une façon un peu différente. Les parties communes seront indiquées en italiques: »Ounas s'est avancé vers sa demeure, ... on ne lui prend point ses provisions *dans la grande barque, les grands du Château Blanc ne l'ont pas repoussé au pavillon du firmament.* Voici *donc Ounas arrivé à la hauteur et à la largeur du ciel*, il a *vu son corps dans la Somktit* et *il y a manœuvré de la rame, il a connu les (?) urœus de la Madit* et *il a écopé la Madit*, et *les créatures l'ont vu.* Les grêlons du ciel l'ont battu. (?) *Ils introduisent Ounas à Râ*».

La version d'Ounas est en somme un abrégé défectueux, mais qui éclaircit certains passages bien obscurs dans ce galimatias magique. J'y reviendrai dans un instant. Tel quel, le LV ressemble singulièrement au CCLVI, mutilé lui aussi, mais d'une autre façon. La certitude s'accroît, lorsque l'on voit le LVI déclarer à côté: »Fais que Ra soit enfermé entre le double horizon pour qu'il y navigue vers l'horizon, etc.»

---

[1] J'ai signalé en son lieu cette orthographe de Mâdit.

[2] peut signifier *laver*, et ce premier sens a été donné par MASPERO pour la traduction du texte d'Ounas. Le second sens d'*écoper*, qu'il a proposé, dès la traduction du texte de Papi *(Inscriptions des Pyr. de Saqqarah)* semble préférable. La série des variantes du déterminatif du mot, réunie dans le fragment d'Index de Schack-Schakenburg (p. 88) donne tantôt un homme tenant un vase plat à bout de bras, tantôt deux bras embrassant ce même objet, tantôt enfin le récipient tout seul. L'idée de l'écope est d'autant plus satisfaisante qu'elle semble avoir fait partie de la série canonique des accessoires que doit décrire un hymne, ou un texte magique, descriptif de bateau. L'hymne d'Edfou à la barque d'Horus cité par NAVILLE *(Mythe d'Horus* VII) dit »son *écope* de vrai lapis-lazuli *étanche* l'eau de la cale parfaitement». Le sens de vider, étancher, écoper est d'accord avec l'interrogatoire du chap. XCIX du Livre des Morts où la *Madzabit* du bateau est assimilée à la main d'Isis qui étanche le sang de l'Œil d'Horus (= l'eau de la coque).

La suite serait trop longue à citer; elle n'est qu'une rédaction abrégée en un quatrain et un »arrêt» du CCLIV des synoptiques, avec des échanges de noms mystiques pour les divinités et localités des quatre maisons. Je ne crois pas que l'on puisse refuser de voir dans toutes ces concordances tout autre chose que des coïncidences simples, et que nous tenons, avec ses déformations ou ses gloses, un exemplaire, commun aux cinq versions des Pyramides, et qui se référait à la Madit Somktit. Le CCLIV (alias LVI) forme donc l'incantation préparatoire, et le CCLVI (alias LV, au moins pour partie), donne la suite de l'opération. Peu importe que, dans Ounas-Teti, elle le précéde. L'essentiel est la juxtaposition. Les cercueils protothébains nous ont familiarisés avec les séquences renversées ou les »croisements» de chapitres. Prenons donc les renseignements donnés à la fois par la combinaison du CCLVI—LV. J'aurais voulu en donner une leçon critique, mais les difficultés du texte même ne sont rien par elles-mêmes. Le malheur est qu'elles entrainent à des questions connexes, qui allongeraient indéfiniment le débat.

Les parties qui n'offrent aucune obscurité suffisent heureusement à reconstituer l'essentiel de l'action, qui est la prise de possession de la barque. Le roi, (ou sa statue) apparaît »en vie et en force»; sa venue est signalée, les acclamations poussées. Les esprits liés de la double barque divine le saluent, l'appellent. Il exécute un simulacre de manœuvre du gouvernail, et la cérémonie ressemble probablement, d'assez près, à ces simulacres de course autour du monde des temples classiques, où l'acte se réduit à courir une rame à la main; il fait le geste de vider l'eau de la coque *(panka)*; il a ainsi accompli les deux actes essentiels d'un maitre de pirogue. Il se place matériellement à bord; »son corps y est». Il nomme par son nom la partie de la barque, ou les esprits de la barque, qui sont qualifiés d'urœus. Bref, il a accompli,

en l'énonçant au fur et à mesure, tout ce qui le met en possession de l'édifice.

Bien des détails manquent encore, qui seraient l'œuvre patiente de l'archéologie. J'ai donné ici, en la changeant si peu que ce n'est rien, la traduction de la première heure. Mais qu'est-ce que les *urœus*, et ce passage des *grêlons?* et que sont ces grands du Château blanc, ce ciel, ces provisions?

Il n'y a pas de grandes difficultés à voir dans les »Grands de la Demeure Blanche» une désignation d'êtres ou d'objets divinisés appartenant à la barque. Qu'il ne s'agisse pas d'un édifice du genre d'un *hâït* ordinaire, c'est ce que montre le signe employé dans les Pyramides, où le est inscrit non pas dans le rectangle , mais dans l'édifice à frise *âhâ* , qui reparait quelquefois à bord des barques du soleil. On se souvient que les barques d'El Bershèh ont leur coque peinte en blanc et que la *Madit* d'Abousir l'était aussi. Faut-il voir dans ce terme une désignation de l'édifice-vaisseau tout entier, ou d'une de ses parties?»[1] Un peu plus haut, on l'appelle le »grand navire» *khan-oïrou*. Tous ces termes auraient pour but de mieux assurer l'effet magique de la formule, en sorte que la copie du navire de Râ soit si obligée d'être son double, que tout ce qu'on fera à son bord se répercute immédiatement à bord du vrai navire de Râ au ciel; que l'on puisse, en quelque sorte, gouverner la *Mâdit*

[1] Cf. par exemple LANZONE, *Dizionario* pl. CXI. J'hésite à proposer pour le la désignation spéciale d'une partie du navire, qui serait la sorte de caisse à fers de lances dont est coiffée la proue des barques solaires, et où perche souvent un oïrou dans les représentations des papyrus. Il faudrait être plus sûr que je n'arrive à l'être du sens réel du pavillon du firmament de cette *Maskhonit Sahoudit* qui joue sur les mots *m skhn* et qui désigne une des superstructures du pont; mais laquelle au juste? Peut-être aussi le Château-Blanc désigne-t-il un des caissons rectangulaires du pont, celui que les barques de Bershèh montrent en arrière du pilier central des éperviers, et précédé de la hampe du shosou.

céleste, en manœuvrant sur le pont de sa réplique faite de main d'homme.

La valeur du »ciel» n'est pas un grand embarras non plus, pour ce passage où le Roi en parcourt »la longueur et la largeur» . De tout temps, les plafonds et les terrasses des temples ont été assimilés au ciel pour les représentations et pour la valeur des cérémonies qui s'y accomplissent. Tout ce qu'on y faisait se faisait »au ciel». La barque d'Àbousir étant un temple, rien de surprenant que sa terrasse, c'est-à-dire son pont de bois, ait été assimilée au ciel. Le Roi en prend possession, et l'indication qu'il le parcourt dans ses deux dimensions est un des actes d'emprise, à ajouter à ceux que l'on a vus.

La question des urœus n'est pas difficile comme sens général; elle l'est, lorsqu'il s'agit d'attribuer ces urœus à une partie bien définie du bateau. L'iconographie ne parait pas indiquer qu'il s'agisse de têtes de rame terminées par des serpents à couronne du Nord et du Sud, ou des sommets des poteaux qui supportent ces rames. Les têtes d'épervier sont la règle, et les débris de bâtiments du Biban el Molouk montrent en majorité des ornements de ce genre.[1] Faut-il y voir une simple allusion aux divinités féminines de la barque, personnifiées en urœus, comme elles deviennent ailleurs Isis et Nephtys? Je ne le crois pas; Isis et Nephtys sont des identifications de choses ou d'édifices allant par couple. On se sert par exemple de cette dénomination pour les deux tours du pylone. En sorte que cette tautologie nous ramènerait à rechercher deux objets réels faisant paire et divinisés. Tout compte fait, j'y verrais le dénomination des gros câbles d'amarrage ou de hâlage des navires égyptiens. On

[1] DARESSY, *Fouilles de la Vallée des Rois*, LII, LIII et texte, n° 5094 à 5138. La barque de Ra-Horkhouti se termine par deux têtes de serpents dans le tableau de la chapelle de Medinet-Habou (Salle XXIV de la description de DARESSY, *ouvr. cité*, p. 153), mais je n'ose faire état de cette figure.

sait combien les Egyptiens ont aimé comparer à l'urœus tout ce qui serpente, s'enroule ; la flamme urœus était une image qui les comblait d'aise, tant elle rendait bien, à la fois, le contour matériel du feu montant au ciel et l'air brillant qu'il semblait dégager.[1] Cette conjecture est d'autant plus autorisée que le répertoire iconographique montre effectivement, à maintes reprises, les cordes des barques divines terminées en tête de serpent.[2]

Revenons maintenant à la fin si obscure du chap. LV. Les deux versions d'Ounas et de Teti ont donné la traduction littérale que voici :

Ounas (les génies lumineux lui ont rendu témoignage),[3] les grêlons du ciel l'ont battu et ils introduisent Ounas à Rà.

Teti. Et Dieu a appelé Teti en son nom par lequel il chasse les grêlons loin d'elles (les urœus), et il introduit [Teti] à Ra.[4]

On voit combien cette fin est peu satisfaisante. Non seulement elle est pénible au point de vue grammatical, (surtout dans la clausule de Teti), mais, au point de vue du sens général, elle s'harmonise mal avec le reste de la déclaration. Il n'y a aucun avantage, par une assertion magique, à assurer le passager de la barque divine qu'il sera battu par les grêlons du ciel; les chasser ne vaut guère mieux, d'autant qu'il y aurait au ciel bien des dangers plus urgents à conjurer, si l'incantation s'engageait dans la liste des périls à conjurer. Enfin, qu'est ce dieu anonyme qui surgit tout à coup? L'explication du texte corrompu ou mutilé présente toujours,

[1] Voir par exemple l'»urœus de flamme» qui voit l'»âme du Roi» au chap. LXIII (= Ounas 504 Teti 321); ce qui veut décrire, tout simplement, le bas relief bien connu où le Roi s'avance, tandis qu'un prêtre, se retournant, fait brûler, devant sa face, l'encens déposé dans un brûle-parfum à long manche.

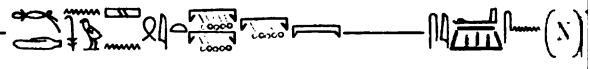
[2] Cf. par exemple quelques unes des cordes des barques solaires figurées dans le *Dizionario* de LANZONE pl. CLXXX ff. au Tombeau de Seti Ier.

[3] Ce fragment de scène a été reporté dans la rédaction de Teti après l'affirmation que le Roi est arrivé »à la hauteur et à la largeur du ciel».

[4] MASPERO, *Pyramides de Saqqarah*, p. 62 et 112.

en critique, un certain danger; c'est la dernière ressource à employer; mais voici, à ce qu'il semble, un des cas où il faut bien en venir là.

Les versions d'Ounas et de Teti, mises au dessous l'une de l'autre, révèlent à première vue ce qui s'est passé, si les mots semblables, ou parallèles, sont placés en correspondance.

Ounas 470 

Teti 223

On remarque en effet, de suite, que la version d'Ounas »ils introduisent ce N.... auprès de Râ» est construite régulièrement et que le de la version de Teti pourrait bien être une adaptation pénible du d'Ounas, mis en mauvaise place. En pareil cas, le texte d'Ounas donnerait l'original exact. Ceci suppose un pluriel dans ce qui précède. La version d'Ounas en donne bien un, les grêlons, *Shonitou*. Mais le sens devient inacceptable. Teti donne un sens très convenable d'un dieu qui reforme les *shonitou* en question, mais alors le pluriel de la fin n'est plus justifié. Cependant la version de Teti est plus longue et se déroule régulièrement dans tout son début; elle semble respecter plus fidèlement l'original. En serrant de plus près le début, on remarque qu'Ounas emploie *shadou* et Teti *khosbouf*. N'y aurait-il pas eu une sorte de »bourdon» typographique, si j'ose m'exprimer ainsi, qui a fait mêler deux lignes exactement semblables, à ce mot près, et qui a amené aux deux versions inacceptables des Pyramides? Je le crois d'autant plus volontiers que les deux mots s'opposent assez bien l'un à l'autre. *Shad, Shadou* a parmi ses nombreux sens celui d'*amarrer, lier, rapprocher; khosbouf* celui de *repousser, écar-*

ter.[1] Ce serait l'allusion, si fréquente en cette forme, à un acte en deux gestes, *rapprocher* et *écarter,* réparti en deux versets symétriques. Mais rapprocher et écarter quoi? Il ne peut s'agir que des *shonitou.* Le sens de grêlons a pu être suggéré par le signe d'Ounas, cette sorte de planchette, assez semblable au signe du ciel et d'où semblent tomber des raies obliques terminées en petites sphères ; le sens de *tourmente, orage* du mot *shonit* a fait le reste. Le signe peut être un déterminatif phonétique abusif; mais est-il bien certain même qu'il s'agisse d'un phénomène qui n'a pas grand chose à faire dans la description, qui n'est rien moins qu'évonyme, et qui enfin, en Egypte, est un phénomène météorologique pour ainsi dire inconnu? Les bas reliefs memphites montrent le mot *shonit* employé dans le sens de *cordes tressées,* par exemple au tombeau de Phtahetep,[2] dans la scène de la fabrication des canots de papyrus; ou en images aux tombeaux de Anta à Deshashèh,[3] où une série de montre qu'il s'agit des cordes préparées pour les ligatures de l'embarcation. Et qui sait si ce signe apparent du ciel d'où s'échappent des traits n'est pas un montant de bois percé de trous, d'où pendent des cordes avec leur boucle de tête, montant dont les barques d'El Bershèh nous offrent précisément un exemple assez probant?[4] Le sens général de câble, cordage, n'offre, en tous cas, aucune impossibilité de fonds à être combiné avec les verbes *shadou* et *khosbouf;* c'est *ramener à soi* et *écarter le câble,* lier ou détacher, et ce serait le terme technique d'une de ces manœuvres que nous

[1] Voir pour le premier les passages du Livre des Morts auxquels renvoie l'Index du *Book of the Dead* de BUDGE, au mot *shad.* et S. LEVI, *Vocabulario,* Suppl. 1, 386, et pour *khsf, khsbf,* voir *ibid.,* p. 286

[2] Cf. E. R. A. *The Tomb of Phtah Hetep,* pl. XXXII. Le Livre de la Mort emploie les *shonit* dans le même sens de câbles avec la comparaison de rigueur entre les cordes et les *tresses* de cheveux des dieux ou des génies.

[3] PETRIE, *Deshasheh,* pl. V.

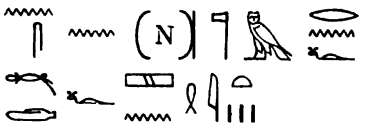
[4] DARESSY, *Annales* t. 1, *art. cité,* p. 32.

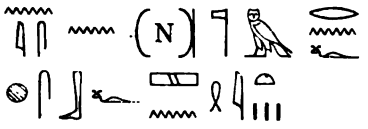
connaissons si peu. En voyant, dans certaines manœuvres des scènes dites »joutes de marinier» le mot *khesbouf* employé pour *écarter*, je songe à un équivalent de nos termes de »loffer» et de »laisser arriver» de notre manœuvre de barre. Le terme double aurait désigné la façon dont le barreur ramenait en »serrant» les deux câbles qui agissent sur les deux rames gouvernails, ou les »repousse» vers le dehors. Je n'insiste pas sur cette interprétation, et n'en retiens qu'une allusion à un acte double actionnant des cordes. Et qu'est-ce que le dieu dont le nom est »celui qui repousse (ou serre) les cordes»? Les hymnes, ou le livre des morts, nous renseignent au moins sur cette classe de désignation. Chaque objet, chaque partie d'un esquif enchanté a un esprit, un génie qui est lui-même et qui le meut tout à la fois. Ceci est connu depuis longtemps;[1] or, pour les centaines d'objets secondaires, les noms spéciaux manquaient; on se contentait alors de l'appeler un dieu, , et on lui ajoutait un nom descriptif de sa fonction qui l'identifiait assez.[2] Le livre des morts abonde en génies de cette espèce, dont les noms sont simplement un acte composé d'un verbe, de son sujet à la troisième personne, et de l'objet complément. Je renverrai simplement à l'*Index* de Budge, et spécialement aux génies dont le nom est en *khosbouf*. En somme, il y avait là une double pièce du gréement, dont chacune, avec son génie, exprimait, à sa façon, la bienvenue, et contribuait à introduire le Roi auprès

[1] C'est d'ailleurs la grande ressource magique du formulaire des Pyramides. À défant de grands dieux, à noms connus ou à fonctions assez rapprochées, on invente un génie dont le nom reproduit l'acte ou décrit la forme de l'objet, et en fait ainsi un dieu que le Roi s'assimile ou dont il se sert en roi des dieux. Ainsi au chap. LXIII (= Ounas 500 ff., Teti 318 ff.), où les engins de pêche se décomposent en une série de génies, celui des poignées du filet, des flotteurs, du couteau à fendre et à vider le poisson, etc. Tantôt ils sont figurés par le seul objet qu'ils divinisent, tantôt ils le manient et constituent, dans l'image, un personnage distinct.

[2] La personnification et la divinisation des barques et de leur partie a été étudiée en détail, avec textes à l'appui, dans les remarquables *Rites Egyptiens* de LEFÉBURE, p. 85—95. Cf. surtout p. 97. La comparaison des citations de ce mémoire avec les passages cités ici-même me parait des plus concluantes.

de Ra. En combinant tous ces éléments, le texte primitif aurait été:

A 

B 

Ce qui donne deux versets à alternance bien symétrique avec clausule retombant sur tous les deux; type fréquent dont on retrouve, dans le rituel des temples, de nombreux analogues. La structure grammaticale me semble correcte, ainsi que la cadence de ces sortes de mélopées; l'opposition consistant en un seul mot, dont chacun signifie la moitié d'une action, me parait aussi bien conforme à la rédaction des exemples connus. Si le tout est exact, on voit ce qui s'est passé. Le rédacteur d'Ounas, par abréviation ou négligence, a sauté la première moitié, et pour faire un sens, a mis un à la place de ; transformant ainsi les *shonitou* en sujet. Le graveur de Teti, plus correct, a suivi au début l'original; arrivé au nom du génie, il a sauté à la ligne d'en dessous, et comme le pluriel de la clausule le gênait, il a mis le en avant, l'a fait précéder de , et a pensé ainsi obtenir un sens tel quel.

Enfin, le passage où il est fait allusion à ces offrandes que l'on n'enlève pas [1] au Roi me parait se rapporter à une

[1] Ounas: , avec une très légère variante dans Teti 220 Le mot se trouve plus souvent sous la forme .

Cf. MASPERO, Recueil, III, 208 note 3. C'est probablement en ce sens qu'il faut interpréter le mot, dans le passage si mystique du CXXXVI du Livre des Morts, verset 8 (pap. de Nou), et la déesse du 7e pylone, chap. CLVI, est celle »des abondantes provisions».

table d'offrandes servie sur le pont, et que l'on voit effectivement en avant de Râ, ou des emblèmes, sur un certain nombre de barques des papyrus.[1] Cet autel serait un des deux grands rectangles construits sur le pont des barques d'El Bershèh, et Daressy[2] avait déjà remarqué que cette superstructure semblait une imitation d'autel.[3]

Voilà ce qu'on peut tirer d'un premier examen de la phraséologie mystique de ces lambeaux de chapitres, artificiellement amalgamés; et, sans se dissimuler tout ce qu'il y a de points qui demanderaient plus ample enquête, le cérémonial qui y est décrit peut à peu près se résumer de cette façon: apparition du Roi, qui arrive vers sa demeure; passage à bord de la »grande embarcation»; présentation de l'autel avec ses provisions; accueil des Esprits de la Demeure Blanche; allusion à une Maskhonit; le roi parcourt le pont en long et en large; simulacre de la manœuvre; il désigne, en les touchant, les câbles du navire; simulacre de l'écope; prise de possession de la pièce du navire appartenant aux deux génies Qosbouf et Shadf-Shonitou. Chacun de ces gestes est ponctué d'affirmations générales: Madit connait ou appelle le Roi; les génies, les dieux acclament. Tels, par exemple les mystérieux Hounmamit de . Je ne serais pas surpris que même ces détails eussent dans la réalité leur traduction plastique à bord de la Madit, sous forme de fresques ou de statues.[4] Le résultat final est:

[1] Par exemple la vignette reproduite dans BUDGE, *Gods of the Egyptians*, t. I, p. 341.

[2] DARESSY, *Annales, art. cité*, p. 32.

[3] De là probablement l'allusion du chap. CXXIV du Livre des Morts à ces provisions de la double barque solaire.

[4] A la façon dont les peintures des barques royales retrouvées au Biban el Molouk reproduisent sur la coque ou sur les cloisons des cabines un certain nombre des affirmations de l'*Am-douait*, ou plutôt en assurent l'effet magique. On remarquera, au reste, que ces affirmations d'acclamations ou de gestes d'adoration, dans les formules des Pyramides, correspondent à tout autre chose qu'à de vagues développements. Celles relatives aux »Esprits» de Nakhnen ou de Bouto, par exemple, sont la mention très exacte des bas-reliefs, où ces »Esprits» forment frise ou soubassement, en levant le bras pour adorer, *hanou*. C'est exactement, en somme, la valeur indicative qu'ont, dans les inscriptions dédicatoires, les mentions que les dieux »se réjouissent» ou que les esprits »acclament». Ce ne sont pas des suppositions bienveil-

Le roi, introduit auprès de Rå, est fait maître de vie et de force.

Tout cela ressemble singulièrement à la description d'un bas-relief de temple. Il faudrait maintenant, en dernière analyse, arriver à identifier un petit groupe de noms d'apparence irréductible: Ainsi, cette »Lionne du grand lac» qui s'abaisse devant le Roi, à son arrivée devant le vaisseau, ces »Resplendissants» *Hounmamit*, qui le voient, une fois qu'il est monté sur le pont. Il faudrait placer exactement le pavillon du firmament, la *Maskhouit Sahoudit*. Je ne prétends pas arriver à une certitude, mais à une très grande probabilité. Qu'il s'agisse de parties du gréement et des figures symboliques, ou de superstructures, cela est certain, et comme il y a après tout un certain ordre logique dans la description du navire et des opérations, il y a des chances d'arriver à quelque chose. Ce passe-temps archéologique peut être séduisant. Il est vraiment long à entreprendre. Certes, tous ces termes ne présentent rien de clair, je le reconnais volontiers, et on jurerait que les rédacteurs ont cherché tous les moyens de nous dérouter en accumulant les noms mystiques d'une rame, d'un bateau ou d'un caisson. Mais il y aurait justement quelque naïveté à s'en étonner, et c'est le contraire qui eût été surprenant. Que l'on examine au Livre des Morts les noms que peuvent prendre les parties de la Barque Fée, ou les noms d'une trainasse, d'un filet de marais (ch. XCVIII et CLV par ex.); que l'on prenne dans tel bas-relief de temple que l'on voudra. Partout et toujours, ce sont des termes bourrés d'allusions à triple étage, avec allitérations à l'appui, dont on se sert pour désigner les actes ou les objets les plus simples du monde. L'art de conjurer les dieux, celui de transformer une chapelle ou un objet en un

lantes, c'est la notation d'un détail archéologique. Chaque figure, chaque détail d'un tableau était l'objet d'une courte formule d'envoi qui assurait la transformation de l'image par la formule en ce qu'on voulait qu'elle devint. La compilation des Pyramides a inséré, à mainte reprise, mais sans plus d'ordre qu'ailleurs, les assertions relatives aux décorations accessoires du panneau central des bas-reliefs.

morceau de ciel ou en un morceau de dieu eût été trop simple, en vérité, si chaque nom n'avait été que celui qui est communément usité. Le meilleur de la force de la formule était dans ces allusions à trois ou quatre détentes, qui enchainaient les *noms* les uns aux autres, et avec eux l'essence des êtres ou des choses, pour amener ainsi le tout au but final. Une partie de la Table d'offrandes des Pyramides a été étudiée à fond. Elle a révélé les mêmes procédés, et la présentation d'un oignon ou d'un pain n'est bonne que si le mot est assez torturé pour jouer en même temps l'apparence d'une autre chose, d'un autre être qu'il évoque et produit par allitération. Certes, il serait plus aisé, pour retrouver les noms communs du gréement de la *Madit*, d'avoir une de ces excellentes listes en partie double, comme en donnent les Livres des Morts, dans les catalogues de noms mystiques. Une colonne eût donné les termes techniques du navire égyptien, l'autre son nom mystique. Ou bien encore, d'avoir le bas-relief qui commente le texte, comme à Abydos ou Deir el Bahri. Mais force nous est de raisonner, en le cas présent, sur des textes purs, sur des variantes et des rapprochements. Je ne sais si l'absence des noms réels constitue, cependant, une infériorité aussi grande qu'elle peut le paraître. Il existe, en un certain nombre de textes, des mots techniques qui décrivent les parties d'un char, d'un engin de pêche ou d'un navire. J'ai cru remarquer que nos connaissances étaient assez courtes et que, pour deux mots sur trois, en moyenne, l'accord était loin d'exister entre les différentes traductions; en sorte qu'une liste de plus n'éclaircirait peut-être pas beaucoup les choses, pour le débat actuel. Les assimilations resteront donc sujettes à caution, comme elles le sont ailleurs, et dans la même proportion. L'essentiel à retenir est que toute cette grandiloquence apparente cachait des choses très simples, des gestes semblables à ceux du cérémonial ordinaire du temple: des fumigations, des objets touchés et maniés; le tout sur un bateau où deux statues d'éper-

vier, encadrant un simulacre de roi, faisaient que là haut, un double de ce Roi devenait un peu du Soleil.

Marseille, Mai 1906. *George Foucart.*

N.-B. Les dimensions de cet article m'obligent à l'arrêter ici. Je voudrais indiquer sommairement la suite prochaine qui lui sera donnée. Après avoir achevé de dégager le groupe des chapitres CCLIV—LVI et CCLVI—LV, et obtenu ainsi le sens définitif de ce premier groupe, j'essaierai de préciser le rôle magique du navire d'Abousir. Les autres chapitres des versions des Pyramides, où figure la Madit-Somktit seront très rapidement examinés; une partie sera rattachée au rituel du grand navire d'Abousir, l'autre restituée à des cérémonies différentes (l'ouverture des portes du sanctuaire du *Banbonou* à Héliopolis, les ablutions au »Bassin du Soleil Levant» de Matarièh, etc.).

Les quelques bas-reliefs publiés du temple lui-même seront montrés ensuite être la forme plastique correspondant à une série de formules des Pyramides qui décrivent la pêche à la senne, celle au harpon et la chasse aux oiseaux de marais. La comparaison entre les noms des localités héliopolitaines *réelles* avec les noms de la géographie mystique des Pyramides formera un troisième point. Le tout, avec l'aide des textes historiques et mis en regard des bas-reliefs des temples classiques, tendra à établir la thèse que voici: une très grande partie des textes de Saqqarah n'a rien eu de funéraire au début. Les formules décrivaient: 1° des cérémonies réelles qui se faisaient sur le territoire d'Héliopolis, dans ses cours, ses champs ou ses étangs. L'abrégé s'en fit plus tard en bas-reliefs, et se voit encore sur les murs des temples classiques. Une partie continua à se jouer au naturel jusque sous les Ptolémées (par exemple la scène de la pêche). 2° des scènes peintes ou sculptées sur les murs des sanctuaires d'Héliopolis, qui remplaçaient des actes qu'on n'accomplissait déjà plus réellement. Le tout se rapportait à un rituel de divinisation du roi

vivant. Il faisait de lui, pour cette vie terrestre, l'image même des dieux dont il venait de mimer les principaux actes légendaires, en des séries de chapelles, d'étangs, de champs, ou en des chambres, qui figuraient en abrégé leurs royaumes respectifs. L'application de ce rituel à la nouvelle existence du Roi, à sa mort terrestre, amena à en condenser un abrégé dans un temple spécialement funéraire, construit à la limite du monde vivant, à l'Occident, et aussi près que possible de l'autre monde; la géographie divine, jusqu'alors simulée en édifices épars autour d'Héliopolis, s'y abrégea en un microcosme réduit à un sanctuaire unique et à ses annexes; on en retrouve plus tard encore la donnée fondamentale en des constructions d'un plan tel que celui du »Labyrinthe» d'Howara ou celui de Medinet-Habou. Le formulaire accompagna, en ces temples funéraires, les extraits de bas-reliefs ou de processions qu'on y plaça. La tombe elle-même devint, avec sa chapelle au pied de la Pyramide, un abrégé de cet abrégé du monde. Le formulaire, toujours indispensable, y vint également. Il passa du rouleau des »khri-habi» sur les parois des corridors et des chambres sépulcrales, et fut mis ainsi à la disposition du Double royal. Il y fut gravé sans grand ordre, à la façon dont on logea, un peu plus tard, les chapitres du »Livre de la Mort» des simples particuliers sur les murs de leur caveau, ou les planches de leur sarcophage. L'innovation de cette rédaction, écrite sur pierre, au tombeau même, eut lieu sous Ounas, à ce qu'il semble bien, et coïncida avec la disparition des »temples solaires» élevés au seuil du désert. Si elle y ajouta, à ce moment, des corrections de textes la rendant plus spécialement funéraire, ou même des chapitres purement mortuaires, et en quelle proportion, c'est ce qui sera examiné aussi dans les limites de l'état provisoire de nos moyens d'enquête. L'important est de pouvoir établir, pour l'essentiel des textes des Pyramides, qu'ils n'avaient pas de but funéraire au début et qu'ils proviennent du rituel de l'intronisation du roi sur le

trône d'Egypte à Héliopolis. On voudra bien tenir compte de ce qu'un pareil exposé de quelques lignes a nécessairement de trop arrêté en la forme, et ne pas soulever, par avance, toutes les objections de détail que l'on entrevoit, à le lire sous l'apparence d'un résumé d'allure aussi absolue. L'exposé détaillé atténuera et fera la part de ce qui ne rentre pas dans ma thèse. C'est la donnée générale que je crois vraie, et je ne l'ai risquée qu'après plusieurs années de vérifications. L'avenir montrera ce qu'il y a d'excessif à en retrancher. Si je me suis hasardé à en esquisser la notice additionnelle qu'on vient de lire, c'est que l'énoncé et la discussion scientifiques prendront forcément quelque temps. Je voudrais que l'on puisse, en cours de route, avoir présent à l'esprit, le schema général du raisonnement, et être à même de le bien suivre dans la série des argumentations de détail, de façon que l'on sache, par avance, à quelles conclusions il se propose d'aboutir.

George Foucart.

Fr. W. Freiherr von Bissing, *Denkmäler Ægyptischer Sculptur. Lieferung 1.* München. Bruckmann 1906 — folio XII planches sur cuivre et 34 pages de texte in 4° avec nombreuses fig. dans le texte.

Il n'y avait pas encore de répertoire consacré à la sculpture égyptienne. Quelques-unes des plus belles pièces avaient bien trouvé place, de plein droit, parmi les *Monuments de l'Art Antique* de Rayet, les *Monuments Piot*, ou les publications conçus sur un plan analogue. Le reste n'était que bien rarement sorti des monographies égyptologiques, et s'il apparaissait, par grande exception, en des ouvrages accessibles à tous, c'était sous une forme matérielle de reproduction qui ne permettait pas d'en juger exactement la valeur artistique. Le besoin d'un recueil des principales oeuvres de la sculpture en Egypte se faisait d'autant plus vivement sentir, qu'en moins de quinze ans, le nombre des morceaux rares pour leur valeur artistique s'est certainement accru de moitié, et qu'il a au moins doublé, si on veut se placer au point de vue de la variété des types ou des séries historiques. Ç'a été toute la sculpture thinite, absolument inconnue il n'y a pas dix ans, les statues de métal de la période memphite, la sculpture sur bois du premier empire thébain, et toutes les »antiquitates minores» de la même période; enfin les admirables pièces exhumées à Thèbes, statues divines, royales ou privées, de la XVIIIe Dyn. aux Saïtes, depuis le Khonsou de Karnak jusqu'au Montoumihaiti du temple de Mout. Les plus anciennement découverts de tous ces monuments l'ont été en 1894. C'est assez expliquer comment et pourquoi les histoires de l'art n'en enregistrent pour ainsi dire aucun, et continuent à reproduire fidèlement la série accoutumée, qui correspond à la période des fouilles de Mariette. Pour les répandre hors de l'égyptologie technique et leur donner la place qui leur revient, il était nécessaire de les réunir, de s'assurer une reproduction aussi soignée et aussi artistique de possible, et de les présenter ainsi groupés pour la première fois, en suivant l'ordre historique. C'est ce qu'a entrepris M. de Bissing, qui nous présente aujourd'hui la première livraison de cet ouvrage. L'œuvre est considérable, puisqu'elle ne comprendra pas moins de cent quarante quatre planches, toutes consacrées à la statuaire ou au bas-

relief de l'Egypte. Il sera désormais possible, dans les écoles ou les universités, d'étudier l'art égyptien en ses manifestations successives, ce qui était jusqu'ici impossible en dehors des bibliothèques égyptologiques. À chaque planche correspond, en fin format distinct, une monographie proportionnée à l'importance du monument, et ce texte fréquemment rehaussé lui-même de figures, constitue une bonne série de leçons d'archéologie. Il est d'ailleurs muni d'une bibliographie extrêmement étendue, et de toutes les indications nécessaires, en général, pour les recherches approfondies. C'est tout autre chose, comme on le voit que ces étranges recueils, dont nous sommes trop souvent gratifiés; où, sans ordre comme sans raison apparente (et pour cause), défilent au hasard des promenades de l'auteur un peigne copte et une statuette thébaine, suivis d'une tête gréco-romaine et d'un bas-relief memphite.

Le chiffre de cent quarante quatre monuments de la sculpture égyptienne pourra sembler considérable à ceux qui n'ont pas suivi toutes les découvertes faites en ces derniers temps. En réalité, il implique au contraire beaucoup d'exclusions. Le choix à faire était assez délicat, d'autant que M. de Bissing avait plusieurs élements à faire entrer en compte et quelquefois malaisés à combiner. Il jugeait inutile de reproduire une série de chefs-d'oeuvres bien connus, et dont les *Monuments* de Rayet ou les *Monuments* Piot, pour ne citer que ces publications, avaient assuré la perfection irréprochable de la reproduction. On ne les retrouvera donc point ici. D'autres cependant, quoiqu'aussi connus et fréquemment reproduits partout, tel le Sheik el Beled, par exemple, ou le Ramsès de Turin, ne pouvaient être exclus, sous peine de laisser, dans la série rationnelle du nouveau répertoire, des lacunes irréparables. En même temps, M. de Bissing songeait, avec raison, que plusieurs Musées d'Europe, quoique possédant de belles collections égyptiennes, sont trop peu connus à ce point de vue; tels ceux de Naples, de Vienne même, et surtout celui de Munich, faute jusqu'ici de catalogues égyptiens illustrés. Il fallait donc leur faire une place un peu plus large que celle qui correspond réellement à leur importance spécifique. Enfin, l'auteur se proposait, non de chercher à donner l'impression la plus flatteuse pour l'Egypte de son art national, mais de donner une idée fidèle de ses écoles, de ses tendances, des formes qui les ont successivement traduites, et des séries *de types* aussi variées que possibles. Ainsi ne s'agissait il pas de figurer exclusivement les meilleurs morceaux, mais au contraire de sacrifier, le cas échéant, des oeuvres parfois de premier ordre, lorsqu'elles ne faisaient, aux points de vue que je viens de signaler, que reproduire une idée artistique ou religieuse déjà connue et déjà exprimée en sculpture. On voit qu'il n'était pas toujours facile de concilier ces différentes données,

par certains côtés quelquefois contradictoires. J'imagine que si chacun de nous devait lever une liste d'environ cent cinquante monuments, composée dans le même but, les listes différeraient singulièrement entre elles, tant est considérable à l'heure qu'il est le nombre des statues ou des bas-reliefs intéressants.

La première livraison, qui parait aujourd'hui, montre assez qu'il a fallu, sous peine d'allonger démesurément, procéder à un choix rigoureux. Il n'y aura, en toute cette série historique de de la sculpture égyptienne, que deux planches pour toute la période thinite, et quatre pour la série des statues privées »archaïques». La proportion est équitable, si l'on songe à tout ce qu'il y a à donner ensuite pour les quatre mille ans qui suivent d'histoire monumentale. Mais c'est très peu en soi-même qu'une palette, une stèle et quatre statues, pour deux périodes dont on a dès à présent tant de morceaux. Ce qui frappe également, dès cette première livraison, c'est combien il y avait à faire jusqu'ici en ce genre. Ce n'est pas seulement la proportion considérable des morceaux reproduits pour la première fois; c'est aussi l'absence presque complète de travaux antérieurs sur la majorité de ces statues ou de ces bas-reliefs. À côté d'une bibliographie de plus de soixante ouvrages sur un monument comme la Palette d'Hiéraconpolis, c est, avant le travail de M. von Bissing, l'indigence de la plus simple notice de quelques lignes, sur telle ou telle des statues qu'il nous présente aujourd'hui. Le texte qu'il leur consacre constitue donc, en tous ces cas-là, une étude originale, et ce qu'il en dit justifie assez tout l'intérêt qu'il y avait à ne pas laisser plus longtemps ces monuments dans l'oubli. Plusieurs risquaient justement d'y rester. Car autant que je puis le voir, au moins par cette première livraison, et par l'annonce de celles à venir, bien souvent il ne s'agit pas d'oeuvres récemment exhumées et ayant chance comme telles, d'être bientôt publiées. Ce sont, au contraire, des pièces amenées dans les Musées d'Europe aux premières heures de l'égyptologie, quand il y avait tant à faire et à publier qu'on ne menait rien à fin de tâche.

Une analyse, même succincte, du fascicule des textes nous entrainerait beaucoup trop loin. Il suffit de dire que chacune de ces longues notices constitue l'étude la plus soignée et la plus complète de chacun des monuments qu'elles décrivent successivement. L'exécution matérielle des planches laisse peu à désirer, comme papier ou comme épreuve et on ne retrouve plus rien des légers défauts de tirage que Maspero avait signalés dans la Revue Critique à M. de Bissing, à l'occasion des planches de son récent volume sur le mastaba de *Gem-ni-kai*. Plusieurs teintes de planches donnent de très beaux effets, et la mise en lumière des reliefs est parfaite en la plupart des cas. Je signalerai tout particulièrement, à ces points de vue, le profil

du Khephren du Caire (pl. 3) la stèle thinite de Ka-dot (pl. 1); et au point de vue des tonalités, les pl. 7 et 10.

En parcourant les listes qui nous sont annoncées pour ce répertoire de sculpture, j'ai constaté l'absence de quelques types qui me sembleraient cependant bien nécessaires. J'hésite d'autant moins à les signaler qu'il ne s'agit pas de critiquer après coup ce qui est publié, mais de demander, dans l'intérêt de l'archéologie, et comme nous y invite l'auteur, une place encore libre pour un certain nombre d'oeuvres. En effet, la liste n'est pas close: sur le total, une douzaine de numéros ont été, très judicieusement, laissés en blanc, pour insérer ultérieurement, dans les séries historiques, tel ou tel monument qu'il conviendra. Et voici, très brièvement, la liste de ce que je désirerais y voir figurer: D'abord une ou deux des statues en bois de la période memphite, par exemple celle de Papi Onkhou du Caire, ou encore celle dite »femme du Sheikh el Beled». Il me semble nécessaire, en effet, d'avoir au moins un type d'une série nombreuse et trop peu connue des images en bois privées mises pendant tant de dynasties dans les tombes privées; le *Sheikh el Beled* ne suffit pas. Puis, pour l'époque thébaine, il y aurait grand intérêt, quitte à les grouper en une ou deux planches, à présenter une série plus nombreuse de ces exquises statuettes en bois de femmes, de jeunes filles ou d'enfants du second empire thébain. Je ne suppose pas que leurs petites dimensions puissent les faire exclure de la sculpture, proprement dite, les dimensions n'ayant rien à faire avec l'art. À l'autre extrémité de l'échelle des tailles matérielles, il est plus que désirable de voir reproduire la statue d'*Aoutouabri* du Caire et une des statues royales du British Museum qui ont servi aux cérémonies de »l'ouverture de la Bouche» dans les syringes thébaines. Enfin, et dans les limites de ce qui est possible, pour avoir idée complète de ce qu'à été la sculpture en Egypte, il serait, je crois, indispensable de faire place à ces images sur bois que l'on appelle communément les »serviteurs». Si la plupart ne sont rien de plus que des pièces de mobilier funéraire; si trop d'entre elles ne s'élèvent pas au dessus des jouet, ou des poupées mortuaires, plusieurs sont en revanche des morceaux de sculpture au même titre que la plupart des statues de pierre ou de métal qui vont paraître; et, moins que jamais, les dimensions absolues n'ont rien à voir au débat. Les soldats de *Masahiti*, en première ligne, ont droit d'accès. Et à leur suite, il ne manque pas, au Caire et ailleurs, de statuettes d'une facture excellente, d'où l'on tirera une pétrisseuse, un berger, ou un fellah au travail. Nulle part, le ciseau égyptien n'a montré plus de souplesse; nulle part il ne s'est mieux affranchi des obligations conventionnelles qui le gênaient partout ailleurs; ne pas présenter ces pièces, c'est risquer de donner de l'œuvre générale de cet art une idée

incomplète. Comme on le voit, au résumé, c'est surtout la sculpture sur bois que je trouve un peu sacrifiée en cette publication; ce serait dommage, en songeant à la diffusion considérable que les *Denkmäler* sont appelés à faire des connaissances relatives a l'art égyptien, puisqu'ils seront, un peu partout, la base de l'enseignement sur l'histoire de la sculpture de ce pays. La statuaire ligneuse est très probablement le terrain sur lequel l'artiste de la vallée du Nil a eu le mieux l'occasion de montrer toutes ses qualités. C'est certainement là qu'il a été le plus original et qu'il a tiré le mieux parti de ses ressources propres. Ce n'est pas trop demander, je pense, à M. de Bissing que de le prier de réserver, pour les quatre mille ans d'atelier et de productions de cette sculpture, si variée, si féconde, cinq ou six planches de son très bel ouvrage. L'occasion est unique pour elle d'obtenir enfin, des archéologues et des artistes, le jugement qui lui est dû.

George Foucart.

Fr. W. Freiherr von Bissing. *Denkmäler Ægyptischer Sculptur. Lieferung II.* XII planches sur cuivre 37 × 49 et texte 24 p. 4° avec plusieurs figures. — Munich. Bruckmann 1906.

J'ai dit, a propos de la première livraison, quel était le but que se proposait l'auteur de ce bel ouvrage, quelle méthode il avait suivie pour dresser le répertoire de ses Monuments de la Sculpture égyptienne. J'ai tenté de montrer, à cette occasion, combien les données initiales qui présidaient au choix des œuvres ici reproduites étaient parfois difficiles à concilier entre elles, et comment elles expliquaient certaines omissions. Je n'ai donc plus, pour l'instant, qu'à examiner le contenu même de la seconde livraison, sans revenir à nouveau sur les questions de composition générale. Les planches qui nous sont présentées ici terminent la période memphite et donnent une partie des monuments du premier empire thébain, y compris les œuvres, célèbres en archéologie, de l'école longtemps attribuée à la période des Hyksos.

La statuaire memphite était terminée dès la première livraison. Les cinq planches consacrées ici à cette période sont consacrées à l'art du bas relief et de l'intaille. Quatre reproduisent les types caractéristiques de la »Stèle» ou »Fausse-porte» de cette époque. Les bas reliefs sur les parois proprement dites des chambres funéraires n'ont, somme toute, qu'une planche, celle d'Api en son palanquin (pl. XVIII). Combinée celle-ci avec les particularités de style des courtes scènes empruntées aux stèles, l'histoire de l'art se trouve, somme toute, suffisamment documentée au point de vue technique. Si court que soit un résumé en cinq planches de tout l'art du bas relief antérieur à la XIIe Dynastie, il est suffisant néanmoins, du moment que les spécimens choisis rendent la physionomie des styles principaux. Il m'a semblé que tel qu'il était ici, il répondait bien à cette condition. Le seul regret qu'il me sera permis d'exprimer, c'est qu'il n'y ait pas eu la place pour un des bas reliefs de l'art royal. On sait quelle rareté est encore à l'heure qu'il est une scène de temple de l'Ancien Empire. Ceux que Petrie a retrouvés à Coptos, ceux que Barsanti a exhumés au pied de la Pyramide d'Ounas, et enfin la belle série du Temple d'Ousirnirî à Abousir, la constituent exclusivement, jusqu'à nouvel ordre. Il y avait là une comparaison

intéressante à présenter entre ces produits de l'art officiel memphite et ceux qui nous sont annoncés pour la période thébaine. M. de Bissing, à ce qu'il me semble, aurait été heureusement inspiré en faisant place, en sa publication, à un des meilleurs bas reliefs d'Abousir. Il eût été d'autant plus fondé à le faire que c'est à lui, on le sait, qu'est dû le magnifique travail du déblaiement de ce temple, l'œuvre la plus importante accomplie en archéologie égyptienne depuis les fouilles de Quibell à Hieraconpolis. Cette réserve faite, et du moment qu'on s'en tenait aux produits de l'art privé, il était difficile de songer à aborder ici une nombreuse série de scènes empruntées au bas relief ordinaire des *mastabas*. C'était entrer dans un domaine tellement vaste qu'il n'y avait aucun moyen de traiter le sujet par des *excerpta*. C'était, en effet, chercher à vouloir donner idée des principaux *thèmes*, tandis que l'auteur voulait surtout donner un aperçu résumé des *styles*, de la technique. Aujourd'hui, avec les tombes de Ti, de Merrouka, de Gemin-kai, de Phtahetep, de Phtashopsisou — je ne cite que les plus connues — la seule nécropole de Saqqarah fournirait, au bas mot, cinquante sujets, tous aussi remarquables pour le fini de l'exécution. Gizèh et Meïdoum en donneraient presque autant. Tout cela ne peut qu'être le sujet d'un ouvrage spécial, et conçu sur un autre plan. Et si je le dis ici, c'est que dès l'apparition de cette seconde livraison, j'ai entendu autour de moi s'étonner qu'une si petite place ait été donnée aux scènes célèbres de *mastabas*. Je ne crois pas me tromper en donnant, pour justifier leur absence, des raisons qui me paraissent tirées du but même que se propose le présent ouvrage.

L'étude des »Fausses portes» a donné l'occasion à M. de Bissing, dans le texte-commentaire, de faire un petit traité, excellemment rédigé et enrichi de figures à l'appui, sur l'origine des éléments constitutifs de la stèle memphite et leurs évolutions rationnelles aux périodes suivantes. Le sujet n'avait pas été repris depuis l'étude que Maspero lui avait consacrée, il y a vingt cinq ans, dans son *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq;* l'abondance des matériaux, disponibles depuis ce temps-là, justifie pleinement la reprise du sujet, d'autant plus que le »Guide de Boulaq», véritable petit chef d'œuvre d'archéologie égyptienne, n'a jamais été assez répandu en dehors du monde égyptologique. Les traités de vulgarisation sur l'art égyptien sont, sans exception, fort mal documentés sur le sens et l'évolution de la fausse porte, et l'enseignement que répandra l'ouvrage de M. de Bissing viendra fart à propos corriger cette infériorité. Quant aux compositions à figures proprement dites, tirées des stèles, les spécimens présentés ici sont des mieux choisis. Toutes trois sont des monuments inédits, car on ne saurait compter réellement comme publication les quelques lignes consacrés à l'une des trois par le Guide sommaire de la Glyptothèque de Munich. La plus ancienne pièce appartient à

la collection particulière de M. de Bissing et lui semble provenir de Saqqarah (pl. XIV). Elle appartient à la troisième dynastie et reproduit, en style un peu rude, mais plein de force réelle, les traits les plus saillants de l'art de cette époque. La ressemblance de cette stèle avec celle de Rahotep à Meïdoum est si étroite qu'elle pourrait faire hésiter sur la provenance exacte. Elle est, en tous cas, indice décisif de l'époque. Au point de vue religieux, il y aurait une longue et féconde étude à en faire, que je me contente de signaler. Le dispositif des offrandes, l'indication des emblèmes divins, et surtout la prépondérance accordée dans les figures aux signes des récipients et des étoffes sont autant d'indices dont les archéologues ont déjà été frappés, en étudiant les scènes de ce groupe historique. Tout récemment, dans le tome I des *Mastabas* publié par *l'Egyptian Research account*[1], ces faits étaient relevés et une formule scientifique dégagée pour la première fois des remarques de détail. Ce sont là, en apparence, petits faits et petits détails. En réalité, ces renseignements, bien groupés, mèneront plus loin qu'on ne s'y attend.[2]

Les deux scènes de la pl. XV sont empruntées à la même fausse porte du Musée de Munich. Celui du bas présente une variante fort curieuse du thème de la barque où le défunt, en compagnie de sa femme, est hâlé sur la berge par cinq personnages du cortège funéraire. Je ne puis m'empêcher de songer au style de certaines stèles d'Abydos. La pl. XVI donne deux autres motifs empruntés au même monument. L'un fait voir un procédé de gravure en intaille qu'à première vue, on attribuerait aussi volontiers aux écoles locales qui fleurirent vers la fin de l'empire memphite dans la Haute Égypte, et il n'est pas jusqu'au groupement des personnages qui n'éveille invinciblement les réminiscences du style que révelèrent, il y a quelques années, les fouilles de Petrie à Denderah. Le présentation et la préparation des substances figurées sur le fragment du bas n'ont en rien davantage l'allure des thèmes memphites. Si cependant tous ces morceaux viennent bien, comme le pense M. de Bissing, d'une tombe de Saqqarah, on voit que nos connaissances sur les écoles de Memphis sont encore bien sujettes à corrections. Je n'ose aventurer, avant plus ample examen, et sans de plus nombreux monuments, une opinion définitive sur les dispositifs reproduits en ces deux planches.

Nous rentrons sur un terrain plus ferme avec la pl. XVII, qui reproduit une fausse porte du Musée du Caire conçue sur le modèle ordinaire. Ici, les principaux éléments sont bien connus en archéologie: montants avec les figures affrontées du dé-

[1] MARGARET A. MURRAY, Saqqara Mastabas. Part I, p. 32.

[2] Les rapprochements suggérés ont été provisoirement signalés par G. FOUCART, dans la *Revue archéologique* 1906 dans le compte rendu, en ce moment à l'impression, consacré à l'ouvrage cité ci-dessus.

funt, rainure ou fausse porte proprement dite, rondin écussonné au nom du propriétaire de la tombe, panneau supérieur figurant le mort devant sa table d'offrandes. C'est à propos de cette stèle que M. de Bissing a rédigé le petit traité sur la fausse porte dont j'ai parlé un peu plus haut. La scène du palanquin d'Api clôt la série d'époque memphite. La nature matérielle du monument n'a peut-être pas permis de rendre avec toute la netteté désirable les silhouettes des personnages, et le premier aspect de la planche est ici, par grande exception, un peu flou.

Les six planches qui suivent appartiennent à la statuaire du premier empire thébain, et le simple fait que cinq appartiennent au Musée du Caire en dit long sur la prodigieuse richesse de ce Musée tel qu'il est devenu depuis vingt ans, en regard des plus belles collections d'Europe. Et une fois de plus, puisque l'occasion s'en présente à nouveau, je déplorerai, au nom de l'archéologie, que les annonces du grand catalogue officiel, commencé il y a neuf ans aujourd'hui, ne nous laissent même pas entrevoir la date (fût-elle plus ou moins lointaine) d'un fascicule, un seul, enfin consacré aux statues de ce Musée. Je ne parle même plus ici de la sculpture du premier empire thébain. C'est d'une quelconque des périodes de l'histoire de l'art que nous attendons, du Musée du Caire, un inventaire consacré à la sculpture.

Aucune époque ne s'est accrue de plus de monuments précieux, en ces dernières années, que le premier empire thébain. Je n'en veux pour exemple que la comparaison entre ce que l'on en connait aujourd'hui et ce que donnaient, il y a un quart de siècle, les ouvrages que font encore exclusivement autorité en la matière. Que l'on examine, par exemple, ce qu'en disaient, à ce moment là, l'*Histoire de l'Art* de Perrot et l'*Archéologie* de Maspero. Les magnifiques travaux de l'*Egypt Exploration Fund*, les belles fouilles de Gautier-Jequier à Licht, de Morgan à Dahshour, de Carter au Bab el Hoçan ont renouvelé entièrement nos connaissances sur l'art de ce temps, et, si mesurée que leur ait été nécessairement la place dans l'ouvrage de Bissing, le nombre des monuments tirés ici de leurs découvertes le montre, je crois, assez clairement. La série débute avec la statue jubilaire (?) de Montouhotep III de la XIe Dynastie, en costume de *hab-sadou*. Je ne puis que renvoyer à l'article substantiel que lui a consacré l'auteur, et où l'on trouvera l'état des questions relatives à cette statue, tel qu'il ressort des derniers travaux. D'une manière générale, et pour n'avoir plus à y revenir à propos de chaque monographie, je tiendrais de remercier une fois pour toutes M. de Bissing de la façon dont il a compris ces leçons résumés d'archéologie. Le sujet, les particularités techniques, les appréciations esthétiques sont claires, étudiées avec une conscience extrême, excellemment commentées et fortifiées par

de nombreux rapprochements. Rien de semblable n'avait encore été fait pour l'art égyptien, en dehors des articles isolés consacrés à telle ou telle œuvre déterminée. Ceci m'encourage à lui demander plus encore et à souhaiter, pour l'avenir, quelques lignes préalables, en tête des monographies, consacrées à une bibliographie, résumée en quelques lignes pour chaque œuvre. Les notices de la fin ne suffisent pas, d'autant que beaucoup d'œuvres sont encore inédites au sens absolu du mot. Nous aimerions, principalement, quelques renseignements de muséographie; ainsi l'époque de la découverte; puis en cas de provenance douteuse, l'indication des arguments pour ou contre telle localité; la date d'entrée dans la collection, et les numéros correspondant du catalogue officiel: le tout en vedette et en gros caractères, en tête d'article. Ce travail est aisé, et a dû forcément être fait par M. de Bissing lui-même quand il préparait son beau travail.

Les pl. XIX et XX montrent ensuite, sous deux aspects, une des dix superbes statues qu'Ousirtasen I avait fait exécuter pour la chapelle funéraire de la Pymamide à Licht. J'aurais souhaité que le texte descriptif reproduisit, en vignette, la rangée des dix Pharaons, telle qu'on la voit aujourd'hui au Musée du Caire, et aussi la façon dont elles étaient groupées dans l'atelier où MM. Gautier et Jequier les découvrirent au pied de la Pyramide. Ces statues, en effet, ne se recommandent pas seulement par leur état de conservation ou leur belle exécution technique, non plus que par les scènes sculptées sur les faces du trône. Elles méritent aussi d'être étudiées de très près pour l'histoire de l'exécution technique et des phases que suivait l'achèvement matériel d'une statue. Laissées inachevées par les praticiens, et à des degrés différents, elles marquent les différentes étapes que suivait le dégrossissement progressif d'une image, les indications en rouge et noir du chef d'atelier et ciselures du claft, de la shenti des uræus; gravure des arcs sous les pieds, achèvement des légendes; détails de la barbe, des sourcils, etc. Dûment rapprochées, ces données permettent de reconstituer à peu près point par point les phases de l'opération. J'avais autrefois, sur place, réuni des notes assez complètes à ce sujet, et qui, jointes à d'autres plus récentes, présenteront bientôt, j'espère, la théorie générale du sujet.

La célèbre statue de la reine Nofrit ouvre la série des morceaux de l'école de Tanis. Deux superbes planches lui sont consacrées, qui surpassent toutes celles publiées jusqu'à ce jour en vigeur et en beauté d'exécution. L'œuvre est trop connue pour que j'aie à en parler ici autrement qu'au point de vue de cette perfection matérielle de reproduction. La monographie rédigée par M. de Bissing n'a pas seulement résumé fort clairement tout ce qui en avait été dit avant lui. Elle y a ajouté nombre de remarques archéologiques fort intéressantes et qui

constituent autant d'éléments nouveaux à faire valeur, lorsqu'on voudra étudier à fond la grave question de l'origine du style de Tanis.

La série royale s'interrompt un instant (pl. XXIII) avec une statue privée de la Haute Égypte, appartenant au Musée de Berlin, et qui figure un homme assis, drapé dans son manteau, les bras noués sur la poitrine. Le type n'est pas commun et est particulier, je crois, à l'époque protothébaine. On est si accoutumé, pour l'art égyptien, aux statues privées simplement vêtues du pagne, avec ses diverses variétés, ou de la robe à manches plissée à la thébaine qu'il est fort utile d'avoir donné ce spécimen de manteau. On pourra étudier avec fruit les différences que présente l'exemple donné ici avec les statuettes, généralement accroupies sur les talons, où le personnage, soit au fond de la fausse porte soit à bord des barques funéraires, est également drapé en ce vêtement. Les ressemblances que présente ce thème et celui du roi en son manteau de *habsadau* n'ont pas échappé à la sagacité de M. de Bissing. Si le rapprochement est fondé, c'est une petite preuve de plus en faveur de l'origine purement indigène des accessoires de cette cérémonie, dont le sens exact est encore si mal défini.

Une statue d'Amenemhat III, de son temple funéraire d'Howara, reprend la série royale. Nous revenons avec elle à l'art de la Moyenne Égypte, qui produisit déjà les statues d'Ousirtasen de Licht et les analogies de la technique sautent aux yeux sur le simple rapprochement des deux planches. Les différences, renforcées artificiellement ici même par la teinte différente du tirage, tiennent beaucoup au non achèvement des détails matériels de la statue de Licht, les rayures du pagne et du claft, etc., qui n'ont pas été traitées, et à l'absence de barbe postiche. L'artiste inconnu qui sculpta cette maîtresse pièce est assurément un sculpteur émérite, et, sans partager l'enthousiasme de M. de Bissing, il convient de la classer parmi les œuvres les plus fortes sorties des ateliers royaux. Mais, mérite individuel mis à part, la statue que voici offre bien, en archéologie, toutes les caractéristiques de l'art de la Moyenne Egypte, si différent de l'école du Nord, et de l'école thébaine du même temps; c'est surtout au développement de cette remarque générale qu'il conviendra, je crois, de s'attacher, si l'on veut établir quelque jour une étude historique des traditions propres aux arts provinceaux de l'Egypte.

La dernière planche de la livraison 2 (pl. XXV) présente de face la tête d'un des fameux sphinx de Tanis, attribué autrefois aux Pasteurs. Elle ne le cède en rien comme beauté d'exécution, au magnifique rendu de la statue de Nofrit. Tout a été dit sur cette question de l'Ecole des Hyksos, ce qui ne veut pas signifier que le dernier mot ait été prononcé. Ce n'est pas avoir résolu tout le problème que d'avoir restitué aux souverains indi-

gènes de l'Égypte le groupe de ces morceaux, célèbres à juste titre, et si différents de tout ce que l'art national a produit dans le reste de son histoire. On a bien su établir que ce style étrange et d'une beauté sauvage était le produit d'une école locale. Mais ce qu'il conviendrait à présent de mieux définir, c'est pour quelles raisons les concepts plastiques et les moyens de les traduire s'écartent si visiblement de ceux des autres ateliers égyptiens. Voici longtemps que je soutiens, pour ma part, que la thèse communément acceptée sur les traits et les apparences des statues divines n'est qu'à moitié vraie. Où l'on dit que le dieu a été fait à la ressemblance du roi, c'est bien souvent le contraire qu'il faudrait enseigner. Un Ousirtasen, un Amenemhat ont pris, en province, dans la plupart des cas, la figure que la tradition, ou plus simplement la technique locale du siècle donnaient au dieu de l'endroit. On a voulu faire d'Amenemhat III le prototype de l'école de Tanis, on a comparé une de ses figures aux statues de Tanis; et ceci est contredit par d'autres figures de ce souverain, où ne se voit aucune ressemblance avec les statues en question; et cela n'explique guère non plus pourquoi des statues comme celle d'une Reine, ou celles des Nils, ou celle de Khyan de Bubastis offrent les mêmes traits, si caractéristiques, remarqués à propos des Sphinx. Il est permis de se demander si les farouches statues de Tanis, obéissant à cette règle, ne reproduisent pas, au contraire, sous les traits royaux, l'aspect typique des dieux locaux. Comme cela a eu lieu également, par exemple, pour la statue de Mit Farès. Le problème se déplacerait alors, et reviendrait presque au point où Mariette l'avait mené. Car si les dieux servent de modèle, ils ont à leur tour un modèle humain qu'il faut bien chercher quelque part, et qui, à Tanis au moins, ne semble pas, ethnographiquement, se rattacher à la race égyptienne. C'est ce qu'aurait mieux montré encore une ou deux planches de plus consacrées à l'école tanitique, notamment aux célèbres Dieux Nils du Musée du Caire. Malheureusement, je ne vois d'annoncé, pour l'avenir, qu'un profil du même Sphinx; c'est peut-être trop peu.

Et finalement, c'est le même regret, que j'exprimais déjà dans un premier compte rendu. Trop petite est la place laissée, en cette publication, aux trois premières périodes de l'art égyptien, la thinite, la memphite et la protothébaine. Pour ne plus revenir sur les deux premières, il manquera toujours à la troisième une figure de cette surprenante statue d'Aoutou-ab-ri, trouvée dans la Pyramide de Dahshour. Et tous ceux qui ont put admirer la merveilleuse figure de bois, à l'expression si fine et si douce, si fièrement royale en même temps, partageront sans doute ma manière de voir. Elle était, je crois, le complément nécessaire d'un examen d'ensemble, si rapide dût-il être, de l'époque protothébaine. N'aurait-on pu retrancher, au besoin,

deux ou trois planches de la série gréco-romaine, qui s'annonce, sur la liste publiée à l'avance, comme longue d'au moins vingt numéros? Invités, en quelque sorte, par M. de Bissing lui-même, à formuler en cours de publication les œuvres que nous aimerions à voir figurer en son œuvre, nous n'avons pas à craindre, me semble-t-il, de lui formuler nos demandes. Elles sont la meilleure preuve de l'intérêt que suscite, dans tout le monde égyptologique, l'apparition d'un répertoire de sculpture, si longtemps désiré, et qu'il a su présenter dans des conditions si remarquables à tous égards.

George Foucart.

Deuxième Congrès International d'Archéologie

sous la présidence de S. A. le Khédive d'Égypte.

On vient de nous annoncer qu'en vertu de la décision prise en Assemblée générale par le Congrès International d'Archéologie siégeant à Athènes, ce Congrès se réunira au Caire, pour la seconde fois, pendant la première quinzaine d'avril de 1909, vers le temps de Pâques, sous les auspices de S. A. le Khédive d'Égypte.

Le Comité chargé de l'organisation a été recruté parmi les Membres des diverses Commissions et Institutions scientifiques de l'Égypte, et S. A. Abbas Hilmy, Khédive d'Égypte, a daigné en accepter la Présidence.

Un Comité exécutif choisi parmi les Membres du Comité d'Organisation et composé de MM. Maspero, Président; Borchardt, Breccia, Chassinat, Innes, Lacau, Mœller, sera chargé plus spécialement de tout ce qui concerne la préparation du Congrès.

Il a paru au Comité d'Organisation que le Congrès pourrait siéger en trois endroits différents, à Alexandrie, au Caire et à Thèbes dans la Haute-Égypte. Prenant la Semaine sainte et la Semaine de Pâques (latine) comme le moment le plus favorable à la convocation du Congrès, on peut admettre que tous les Congressistes se trouveront réunis à Alexandrie, le mercredi 10 avril 1909, dans l'après-midi, soit qu'ils arrivent par la voie de Marseille (Messageries Maritimes, Lloyd autrichien, mardi matin), de Gênes (Rubbatino, lundi matin, Norddeutscher Lloyd, mardi), de Brindisi (P. O., mercredi), de Trieste (Lloyd autrichien, dimanche) ou de Constantinople-Athènes (Khédivieh, samedi, Russe, mardi). Le meilleur emploi du temps serait donc celui-ci:

I. — Session d'Alexandrie.

Mercredi 10 avril. — Dans l'après-midi, réception des Congressistes dans un endroit à déterminer par la suite.

Jeudi 11 avril. — Séance, le matin et dans l'après-midi.

Vendredi 12 avril, Vendredi saint. — Nulle séance n'aura lieu; les Congressistes pourront profiter de leur liberté soit pour visiter Alexandrie, soit pour se rendre au Caire.

II. — Session du Caire.

Samedi 13 avril. — Ouverture solennelle du Congrès; nomination des Présidents et Vice-Présidents des sections. L'après-midi, séances des sections.

Dimanche 14 avril, Pâques. — Dans la matinée, vacances, pour permettre aux Congressistes qui le désirent d'assister aux offices. Après-midi, excursion aux Pyramides de Guizeh.

Lundi 15, mardi 16, mercredi 17 et jeudi 18. — Séances, le matin et l'après-midi.

III. — Session de Thèbes.

Jeudi 18. — Vers 7 heures du soir, départ du Caire pour la Haute-Egypte.

Vendredi 19. — Dans la matinée, arrivée à Louxor et réunion au temple de Louxor; dans l'après-midi, réunion au temple de Karnak.

Samedi 20. — Visite à la Vallée des Rois, à Deir-el-Bahari et au Ramesseum.

Dimanche 21. — Réunion à Medinet-Habou et départ pour le Caire, dans la soirée.

Si les Congressistes désirent profiter de leur séjour dans la Haute-Egypte pour visiter les sites principaux, Philæ, Edfou, Denderah, Abydos, le Comité essaiera d'organiser des expéditions qui leur permettront de réaliser leur désir à peu de frais.

Adresse. — Les adhésions, les demandes de renseignements et en général toute la correspondance relative au Congrès peuvent être adressées, dès à présent, à la *Commission du Congrès Archéologique international*, au *Musée Égyptien*, au Caire.

Vient de paraître:

Ancient Records of Egypt

Historical Documents from the earliest times to the persian conquest, collected edited and translated with commentary

BY

JAMES HENRY BREASTED

— I. II. III. IV. —

Chicago
The University of Chicago Press
1906.

SPHINX

REVUE CRITIQUE

EMBRASSANT LE DOMAINE ENTIER DE L'ÉGYPTOLOGIE

paraît par fascicules de 4 feuilles d'impression in 8:o; quatre fascicules formeront un volume du prix de **15 Marcs.**

Messieurs les éditeurs sont priés d'envoyer leurs publications égyptologiques au Directeur de la Revue *(Odensgatan 1, Upsala),* lequel aura soin de les confier à des juges compétents, capables de les critiquer avec impartialité et autorité.

Upsala. — Imprimerie Almqvist & Wiksell. 1906.

SEP 4 73H

CANCELLED

AUG 24 1973

42346 8

3 2044 098 925 647